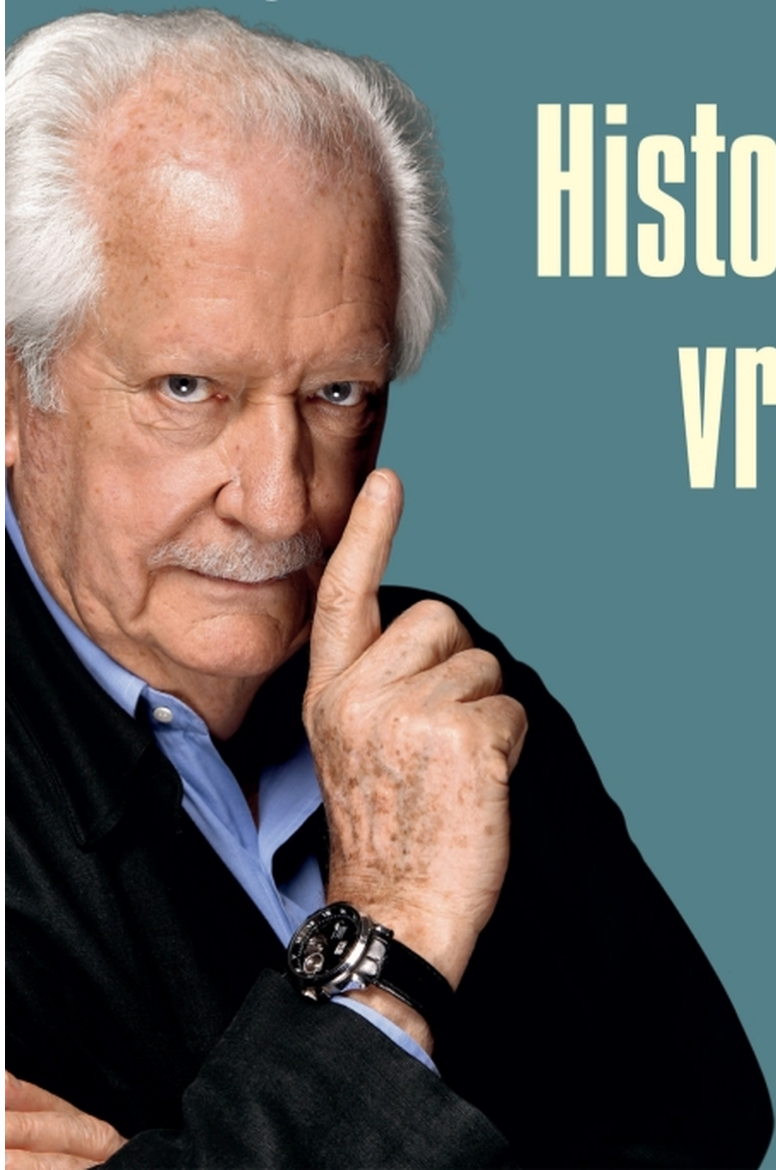


PIERRE

BELLEMARE

Jacques Antoine et Marie-Thérèse Cuny



Histoires vraies

Tome 2

Editions 1^{N°}



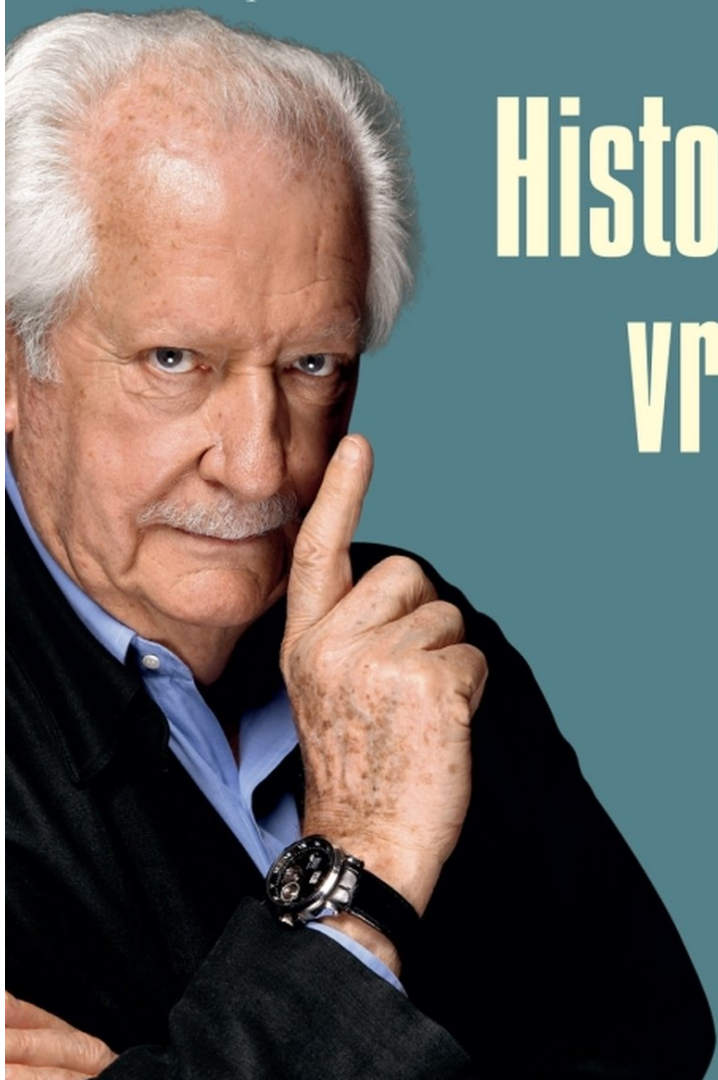
PIERRE

BELLEMARE

Jacques Antoine et Marie-Thérèse Cuny

Histoires vraies

Tome 2



Editions 1^{N°}

PIERRE BELLEMARE
avec
JACQUES ANTOINE
et
MARIE-THÉRÈSE CUNY

HISTOIRES VRAIES... 2

Editions 

TABLE DES MATIÈRES

Comment faire parler un chien

Un dieu grec

L'ombre de Gravida

Le piano du désert

Roi de trèfle

Quand l'assassin rencontre sa victime

Le jardinier extraordinaire

Faut-il tuer Mitounet ?

Le vagabond

La Margot du port

As-tu des nouvelles de maman ? As-tu des nouvelles de papa ?

Les plus vieux amoureux du monde

Le joueur

Le commissaire partira-t-il en vacances ?

L'assassin insoupçonnable

Que va décider Juliette ?

La cinquième vie de Fritz Edel

Le bâtard de Sicile

Edwige la blonde

Les yeux de l'amour

Un petit malin

Le témoin est en retard

Le seigneur de l'île

Tout doux Milord, tout doux

Prescience

Allons viens, Mario... viens

Entre 23 h 30 et minuit

Anselme le pénitent
Le soleil brille, brille
Le pointcommun
Le dernier combat
Deux jeunes amoureux timides et pauvres
Carla, Benito, Gino, la belle-mère et les autres
Enfants non accompagnés
La porte tournante
Une seule cuillère
Un beau désastre
L'ordinateur avait des yeux
La batelière de l'Escault
Tête-à-tête
Les escaliers de Gênes
Petite chatte, dispositions tendres
Piège pour un clochard
La voiture électrique
L'enfant conçu à Denver
Deux vieillards absurdes
L'Elseneur III
La maison du Portugais
Le Danube à la nage
John Ellis bourreau, Edith Thompson victime
Un fou en quelque sorte
Propagande
Un objet de cœur
Sur les bords du Darling
Bicounet, viens me frotter le dos
Sauvez nos enfants
Oeil pour oeil
Une vieille dame au chapeau vert
La dernière volonté de l'aviateur

© Calmann-Lévy

Première publication : Éditions n° 1, 1982

COUVERTURE

Maquette : Thierry Müller

Photographie : © Eric Fougère/VIP Images/Corbis

eISBN 978-2-8461-2424-9

COMMENT FAIRE PARLER UN CHIEN

Le juge d'instruction retire ses lunettes, frappe de la paume des mains son crâne chauve et son regard furieux va de sa collaboratrice qui tape à la machine en mâchant du chewing-gum à la fenêtre d'où l'on aperçoit le ciel gris qui pèse sur Florence en ce mois de mars. Depuis qu'on lui a confié le dossier de l'affaire Graffiti, il n'a pas fait un pas.

Gianni Graffiti, milliardaire florentin de cinquante ans, a été trouvé en costume de ville dans un couloir de son appartement abattu de deux balles de revolver. Sa femme Pier Graffiti, même âge, morte d'une balle, tout habillée sur son lit. Le père et la mère de celle-ci : soixante-huit et soixante-quinze ans assassinés chacun d'une balle dans la tempe, dans leur chambre à l'autre bout de la maison. Le chien, un barboncino, a été trouvé réfugié sous un escalier. Bien qu'il ait reçu une balle dans l'épaule, c'était le seul survivant.

L'autopsie a révélé que les quatre victimes et le chien ont été abattus par le même revolver. En tout six balles : un chargeur complet.

La fortune des Graffiti était bien connue. Tout le monde savait que dans son immense maison des environs de Florence le milliardaire entassait des objets de valeur et que sa femme, bien qu'assez peu coquette, devait posséder quelques bijoux. Les carabiniers ont donc conclu qu'il s'agissait d'un crime de rôdeurs.

Mais trois jours après la découverte de cette tuerie, la thèse des carabiniers s'est effondrée lamentablement. Aucun bibelot n'a été volé, une somme d'argent relativement importante a été retrouvée dans le portefeuille de Gianni Graffiti, et un petit coffret soigneusement rangé dans une coiffeuse contient toujours les quelques bijoux de Pier Graffiti, sa femme.

Pourquoi diable des cambrioleurs auraient-ils tué les parents de Pier Graffiti qui dormaient dans une aile très écartée de la vaste demeure ? Si les domestiques n'ont rien entendu, pourquoi en aurait-il été autrement des deux vieillards ? D'autant que le père était sourd comme un pot. Enfin le chien, un minuscule barboncino répondant au nom de Chichi qui doit peser dans les trois kilos, ne constituait pas une menace. Alors pourquoi le tuer ? Par crainte de ses aboiements peut-être. En tout cas il a tout vu, lui, mais comment faire parler un chien ?

Dix proches de la famille Graffiti assassinée, attendent dans le couloir : valet, maître d'hôtel, cuisinier, lingère. Des gens fort paisibles dont aucun n'a de casier judiciaire. Ils sont appelés l'un après l'autre pour répondre aux questions du juge d'instruction :

« Vous, vraiment, vous n'avez rien entendu ?... Pas de coups de feu ? Rien ?...

— Non, répond le sévère maître d'hôtel.

— Vos maîtres n'avaient pas de chauffeur ?

— Non. Il y a dans le garage trois grosses voitures, mais pas de chauffeur. Monsieur conduisait quelquefois lui-même et plus souvent Madame. Quand la voiture allait plus vite on savait que c'était Madame qui était au volant.

— Ils n'étaient pas à la maison la veille du crime. Ils sont donc arrivés dans la nuit. Vous n'avez pas entendu leur voiture ?

— Non. »

Bien entendu il est impossible de savoir si le maître d'hôtel ment ou dit la vérité, mais sa réponse est plausible étant donnée la disposition des lieux.

« Et vous n'avez aucune idée de la raison pour laquelle les assassins auraient voulu tuer aussi le barboncino ?

— Non monsieur. »

Le maître d'hôtel signe la déposition et s'en va.

« Vous étiez au service des Graffiti depuis combien de temps ? demande le juge au jardinier tordu, bancal et moustachu.

— Depuis douze ans monsieur...

— Et vous étiez content ?

— Ben, ma foi, oui... Le travail n'était pas trop pénible. Mes collègues et moi on était bien payés...

— A soixante-sept ans, vous n'alliez pas faire le jardinier encore longtemps.

— Non, mais M. Graffiti avait souscrit pour nous une sorte d'assurance, pour plus tard, quand on serait vieux...

— Et vous n'avez aucune idée de la raison pour laquelle les assassins auraient voulu tuer aussi le barboncino ?

— Non monsieur. »

Et le jardinier signe sa déposition et s'en va.

Le juge d'instruction songe un instant que le crime pourrait avoir été commis par le valet amoureux de sa patronne. Celui-ci est assez beau garçon, mais froid et pas du tout du genre sentimental.

« Ce que je pense de Madame ? répondit-il, étonné, à la question du juge. Vous savez, nous n'avions pas beaucoup de rapports avec elle. Madame s'occupait de ses affaires et pas beaucoup du personnel. Ils étaient corrects tous les deux, mais c'est tout. Il suffisait que la maison marche bien et que tout soit prêt quand ils arrivaient. Si j'avais rencontré Madame dans la rue, à l'improviste, je ne suis même pas sûr qu'elle m'aurait reconnu.

— Et que pensiez-vous d'elle physiquement ?

— Physiquement. Ce n'était pas mon genre. Bien faite mais trop masculine.

— Et vous n'avez aucune idée de la raison pour laquelle les assassins auraient voulu tuer aussi le barboncino ?

— Non monsieur. »

Et le valet signe sa déposition et s'en va.

Le juge interroge alors la femme de chambre : vingt-cinq ans, blonde et bronzée car elle occupe le plus clair de ses loisirs à prendre des bains de soleil dans la cour réservée au personnel. Comment croire que cette jeune femme insignifiante ait pu se livrer à cette tuerie par déception amoureuse ?

Lorsque le juge lui demande si son patron s'est toujours conduit correctement avec elle, elle est positivement offusquée :

« Mais bien sûr. Il a toujours été parfait. Et puis, d'ailleurs, ce n'était pas un homme à s'intéresser tellement aux autres femmes. Madame lui suffisait.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Eh bien, Monsieur et Madame n'étant pas mariés, l'un et l'autre étant divorcés, s'ils avaient décidé de vivre ensemble, c'est qu'ils s'aimaient à mon avis.

— D'accord. Mais avec le temps votre maître aurait pu se lasser. Après tout M^{me} Graffiti n'était plus très jolie.

— De visage peut-être. Mais pour son âge elle était encore en pleine forme. Et puis un drôle de tempérament.

— Et vous n'avez aucune idée de la raison pour laquelle les assassins auraient voulu tuer le barboncino ?

— Non monsieur. »

Et la femme de chambre signe sa déposition et s'en va.

De son premier mariage Pier Graffiti avait un fils. Ce jeune homme, majeur, déclare au juge d'instruction qu'il n'entretenait que des relations assez espacées avec sa mère à laquelle il rappelait un passé qu'elle préférait sans doute oublier.

« Et vous ne lui en vouliez pas ? » demande le juge.

Le jeune homme hausse les épaules.

« Non. Pas vraiment. Elle aimait cet homme. J'étais plutôt heureux de la savoir heureuse.

— Vous n'étiez pas jaloux ?

— Quoi, de son mari ? Absolument pas.

— Chichi, le barboncino, il était à lui ou à votre mère ?

— A ma mère. »

Et le fils signe sa déposition et s'en va.

Gianni Graffiti, avait deux filles. Majeures toutes les deux : l'une mannequin, l'autre faisait ses débuts de journaliste. L'une comme l'autre ne sont guère disposées à défendre outre mesure la mémoire de leur belle-mère, mais n'en peuvent dire grand-chose :

« Nous les voyions rarement, répondent-elles. Notre père ne nous mettait jamais au courant de ses affaires. Notre belle-mère ne nous aimait pas. Elle exerçait un

véritable despotisme sur notre père et l'éloignait de nous. Mais c'était une femme honnête et il est certain qu'elle n'aurait pas cherché à nuire à nos intérêts.

— Connaissiez-vous le genre de vie qu'elle menait ?

— Elle aimait la vie active, les voitures rapides, la natation, la chasse. Elle maniait la carabine de salon et le revolver avec maestria. Elle était vive, impétueuse, facilement exaltée. Elle était d'une bonne famille d'industriels. Elle plut beaucoup à notre père qui l'épousa civilement en Suisse. Quand ils sont revenus en Italie ils n'ont pas pu faire reconnaître légalement leur union. Ils s'en moquaient. Ils se sont installés dans la grande maison pour y mener une existence partagée entre les affaires, le sport et l'amour.

— Connaissiez-vous les gens qu'ils fréquentaient ?

— Non. D'ailleurs ni l'un ni l'autre n'aimaient le monde. Jamais de réceptions. Jamais de séjours dans les palaces. A vrai dire jamais de repos. Papa gérait tout lui-même : ses fermes, ses vignes, ses immeubles, sa tannerie, sa fabrique de chaussures. Sa joie était que sa femme participe à ses affaires. Et elle était heureuse d'être associée à cette activité débordante.

— A votre avis, demanda enfin le juge d'instruction, est-il imaginable que M^{me} Graffiti ait eu un amant ? »

La question semble amuser les deux jeunes femmes. Selon elles, si Pier avait plu à leur père dix ans plus tôt, c'était pour tout autre chose que sa beauté et Pier n'était en rien une romantique capable de s'éprendre d'un godelureau ou de tomber dans les rets d'un charmeur professionnel. En dehors du milliardaire on ne voyait pas bien qui eut pu s'éprendre jusqu'au crime de cette femme dépourvue de grâce, dénuée de coquetterie, très matérialiste, ayant les pieds sur terre. Pas le genre à cultiver la fleur bleue ou à effeuiller la marguerite.

Certes elle apportait dans l'amour l'ardeur qu'elle mettait en toute chose et il semble que sa sensualité ait été assez forte mais à coup sûr elle aimait leur père et leur père seulement. Il n'y avait certainement personne d'autre dans sa vie. Et les rares amis reçus à la maison n'étaient pas du genre à lui faire la cour.

« Elle tenait beaucoup à son barboncino ?

— Oui, beaucoup. »

Et les deux sœurs signent leur déposition et s'en vont.

En réalité, malgré leurs déclarations, toutes les personnes que vient d'entendre le juge d'instruction pouvaient avoir de bonnes raisons de tuer Gianni Graffiti et sa femme. Mais aucune raison de tuer les deux vieillards et le barboncino. C'est là le mystère, et à ce point de l'enquête le juge patauge toujours aussi lamentablement. Dix fois par jour on l'entend répéter : « Le chien connaît le criminel. Mais comment faire parler un chien ? »

Le vétérinaire qui soigne l'animal va lui fournir la réponse, lorsque la pauvre bête est sur pied une dizaine de jours plus tard. Il entre avec elle dans le bureau du juge d'instruction. Chichi dans ses bras paraît vraiment minuscule : une petite truffe noire émerge d'une énorme touffe de poils en forme de moustache sous deux yeux noirs comme des boutons de bottine. Le haut du corps a été rasé ainsi que les épaules pour permettre l'entrecroisement d'une bande Velpeau.

« Monsieur le Juge, je vous présente Chichi, qui a quelque chose à vous dire. »

Le juge d'instruction jette un regard dubitatif sur l'animal tremblant de peur que le vétérinaire pose sur son bureau en défaisant le pansement :

« Vous voyez monsieur le Juge, la balle est entrée un peu au-dessous du défaut de l'épaule, presque sous l'aisselle et elle est ressortie entre deux côtes... Sur une si petite bête il est assez miraculeux qu'elle n'ait rencontré aucun organe vital. »

Pendant qu'il décrit sa blessure, le malheureux Chichi, les oreilles rabattues, le dos arrondi et la queue entre les pattes, essaie de rejoindre les bras du vétérinaire.

« Et alors ? demande le juge.

« Et alors l'épaule de Chichi, lorsqu'il est à quatre pattes, est à vingt-cinq centimètres au-dessus du sol. De plus, pour ressortir entre les deux côtes, il a fallu que la balle fasse dans son corps un parcours parfaitement horizontal... Cela signifie, poursuit le vétérinaire, qu'il a fallu que la personne qui a tiré sur lui soit allongée par terre. Ce qui est tout de même assez peu vraisemblable. Par contre, regardez maintenant ce que va faire Chichi... »

Le vétérinaire vient de poser l'animal sur le sol. Le chien, toujours terrorisé d'être dans ce bureau qu'il ne connaît pas, n'a qu'une idée : celle de rejoindre les bras du vétérinaire. Et pour cela, comme ont coutume de le faire les barboncini, il se dresse sur les pattes de derrière, ses petites pattes de devant tour à tour repliées sur la poitrine ou se tendant vers l'homme pour le supplier de le reprendre.

« Vous voyez, monsieur le Juge, si je tirais en ce moment sur lui verticalement, de haut en bas, la balle pourrait en effet entrer sous l'aisselle et ressortir entre les côtes. »

Le juge d'instruction, terriblement intéressé, s'est levé. Penché au-dessus de son bureau il regarde la scène.

« Seulement poursuit le vétérinaire, Chichi est un petit chien très peureux et très timide. Jamais il ne fera cela avec quelqu'un qu'il ne connaît pas. Devant un étranger il s'enfuit, aboie ou se cache. Il est d'une extrême vivacité et ne constitue pas une cible facile. Moi il me connaît bien. Conclusion et si je ne me trompe pas, Chichi connaissait également très bien la personne qui a tiré sur lui. »

Dès le départ du vétérinaire le juge d'instruction sombre dans un abîme de réflexion. De toutes les personnes qui approchaient Chichi celles qui le connaissaient le mieux étaient évidemment le milliardaire et sa femme : s'agirait-il tout simplement d'un crime conjugal.

C'est finalement la lingère, une vieille femme jusque-là demeurée fort discrète, qui va finir par reconnaître :

« On ne voulait pas le dire, parce qu'il ne faut pas salir la mémoire des morts, mais enfin on s'était bien aperçu que Monsieur et Madame se disputaient assez souvent, surtout ces derniers temps.

— A quel sujet ?

— On ne sait pas, parce que devant nous ils parlaient le plus souvent en Anglais ou en Allemand pour qu'on ne comprenne pas.

— Alors comment saviez-vous qu'ils n'étaient pas d'accord ?

— Il y a des gestes, des intonations de voix qui ne trompent pas.

— Des gestes ?... Vous voulez dire qu'ils se battaient ?

— Oh ! ça non... jamais... c'étaient des gens bien élevés.

— Ces querelles duraient longtemps ?

— Vous savez, Madame était très vive, très « soupe-au-lait »... Monsieur était plus calme mais ces scènes l'exaspéraient. Alors il se fâchait aussi.

— Et comment cela finissait-il ?

— Bah !... comme ça finit toujours avec des gens qui s'aiment bien. » Et la lingère complète sa déposition et s'en va.

Le sévère maître d'hôtel, sans doute libéré par les indiscretions de la lingère, précise au juge d'instruction :

« Ça finissait bien... Ça finissait bien... C'est vite dit ! Moi j'ai remarqué que Monsieur paraissait de plus en plus las des colères de Madame et son humeur s'en ressentait de jour en jour.

— Et vous n'avez aucune idée de ces discussions ?

— Si. Je pense qu'il s'agissait d'argent. »

Le mot « argent » met la puce à l'oreille du juge qui fait mener une enquête dans les milieux d'affaires que fréquentait le milliardaire. Et là il découvre avec étonnement que celui-ci cherchait à vendre sa tannerie, son usine de chaussures et même les immeubles qu'il possédait à Florence.

Pourquoi ? Personne n'en sait rien.

Mais s'il s'agit d'un crime conjugal, les carabiniers auraient dû retrouver le revolver. Le juge d'instruction fait donc reprendre la perquisition, et un carabinier surgit, triomphant :

« Voilà, dit-il. J'ai remarqué sur la coiffeuse de M^{me} Graffiti un répertoire téléphonique ouvert à la page des « I ». J'ai eu l'idée d'appeler toutes les personnes figurant sur cette page. Au numéro de l'une d'elles : M^{me} Milena Isseo, je suis tombé sur un répondeur automatique. Or M^{me} Milena Isseo vient de rentrer des sports d'hiver et j'ai pu écouter les messages qu'elle a reçus. Dans la plupart des messages, les correspondants donnent la date et quelquefois l'heure de leur appel. Or, entre le 2 et 3 mars, donc peut-être durant la nuit, M^{me} Isseo a reçu un message prononcé par une voix de femme, sourde et essoufflée. En voici le texte :

« Pronto, Milena, ici c'est Pier, j'espérais te trouver mais je vois que tu es déjà partie. Pour moi ça ne s'arrange pas. Tout va mal... Je crois que nous ne nous reverrons jamais... Adieu, pense à moi. »

M^{me} Isseo m'a confirmé qu'elle était la seule amie vraiment intime de M^{me} Graffiti. Celle-ci lui avait confié que son mari avait décidé de se séparer d'elle. Comme ils n'étaient pas mariés en Italie et que leur union civile en Suisse prévoyait la séparation de biens, elle craignait de se retrouver sans rien, et sans aucune activité. Milena Isseo lui avait conseillé de rechercher une entente avec son mari. Elle était capable de gérer les biens dont celui-ci lui aurait laissé l'usufruit. Mais au lieu de demander gentiment elle exigeait et se laissait aller chaque fois à la colère, ce qui mettait son mari hors de lui. Ça a été de mal en pis

juqu'à cet appel dans la nuit, enregistré par le répondeur automatique... Qu'en pensez-vous, monsieur le Juge ? »

Pour le juge d'instruction, à part un détail capital, tout devenait clair.

M. Graffiti — ayant été retrouvé dans un couloir, tué de deux balles — ne pouvait pas s'être suicidé. D'abord on ne se suicide pas dans un couloir, et on ne se tire pas deux balles, la première vous empêchant généralement d'expédier la seconde. Par contre M^{me} Graffiti pouvait fort bien dans une crise de rage et de désespoir avoir tué son mari puis ceux qu'elle aimait, c'est-à-dire ses parents et son chien pour ne pas les abandonner seuls dans la vie. Elle aurait alors appelé cette amie avant de se suicider.

Seulement voilà. Les carabiniers auraient trouvé le revolver.

Le Juge fait fouiller la chambre centimètre par centimètre, et il faut croire que la première perquisition avait été faite en dépit du bon sens car le revolver est enfin découvert sous le lit, coincé sous la moquette par une couture défaite. Persuadés qu'il s'agissait d'un massacre, et que l'assassin venait de l'extérieur, aucun des carabiniers n'avait regardé sous la moquette. Le barboncino « Chichi » avait donc vu sa maîtresse tirer sur lui, puis se suicider, avant de laisser tomber le revolver au pied du lit, où un coup de pied malencontreux de l'un des domestiques affolé en découvrant le corps, avait du propulser l'arme dans cette curieuse cachette.

Chichi ne fit pas de déposition.

UN DIEU GREC

Le ministre de la Santé relit pour la troisième fois une page dactylographiée couverte de chiffres. Il vient de faire une constatation bizarre, inattendue, inexplicable. Dans son bureau du gouvernement des Etats fédérés de Malaisie, installé depuis quelques mois, en 1958, sa première et logique décision a été de prescrire une vérification du rythme de la natalité dans ce nouvel état auquel l'Angleterre vient d'accorder l'indépendance.

Il appelle l'un de ses collaborateurs : le docteur Séranblan.

« Dites, mon vieux, vous avez vu cela ? Il y a une chute verticale des naissances chez les Sakaïs du district de Gunong Lavit. Vous avez une explication ? »

Le docteur Séranblan, trente-trois ans, a fait ses études de médecine en Angleterre. Né dans la presqu'île de Malacca, de père et de mère d'origine malaise, il est plutôt petit, le teint mat, les cheveux très noirs, épais et raides. Sur des yeux sombres il porte des lunettes à monture d'acier.

« Oui... répondit-il à son ministre. J'ai remarqué ce détail, mais je n'ai aucune explication. »

Le ministre prend l'air ennuyé, et demande à son collaborateur s'il connaît les Sakaïs, car selon lui l'affaire est non seulement curieuse mais gênante.

« Non. Je sais simplement qu'il s'agit d'une petite communauté perdue dans un endroit inaccessible. »

Le problème est d'autant plus préoccupant pour le ministre et son gouvernement que les Sakaïs ont toujours été relativement prolifiques. Ils fournissent depuis la fin de la dernière guerre une collaboration précieuse aux détachements anglais et malais en lutte contre les guerillas communistes en déroute partout ailleurs en Malaisie mais qui s'accrochent dans les environs du Gunong Lavit, le pic qui domine la contrée.

« C'est sérieux, mon vieux,... insiste le ministre. Il faut trouver la raison de cette dénatalité. »

Le petit docteur Séranblan ôte ses lunettes avec perplexité, il est d'accord, mais ne voit pas d'autre moyen que, d'étudier l'affaire sur place :

« Alors, allez-y ! Et bon voyage », dit le ministre !

Sous une faible escorte, après des jours et des jours de cheminement épuisant en pirogue, puis dans une jungle dense — royaume des tigres et des éléphants — le docteur Séranblan atteint la seule et unique agglomération d'un district perdu où sont groupés quelques six cents Sakaïs.

En 1961, la presqu'île de Malacca est partagée entre neuf sultanats qui forment les Etats fédérés malais. Mais si certains de ces états sont très évolués dans leur ensemble, d'autres comprennent des régions où la vie garde toute sa sauvagerie primitive. Dans le Tenganou, sur lequel règne un prince spirituel et lettré, les neuf

dixièmes des deux cent mille sujets sont parfaitement adaptés aux idées modernes. Mais là où se trouve le docteur Séranblan, dans la zone montagneuse du Gunong Lavit, en principe aucun européen n'a jamais mis les pieds.

Sa surprise n'en est que plus profonde : alors que les Sakais viennent tout juste d'abandonner certaines traditions comme de collectionner les têtes ou de faire des colliers d'oreilles... alors qu'ils ont la peau foncée, les cheveux très noirs, les yeux sombres et légèrement bridés et dépassent rarement 1,65 m, les quelques bambins qui suivent le docteur Séranblan jusqu'à la plus importante des cases — celle du chef — ne leur ressemblent pas du tout. Ils sont grands, ils ont la peau claire, le cheveu ondulé souvent châtain et plusieurs d'entre eux ont les yeux bleus ! Curieux, se dit le docteur Séranblan, en pénétrant dans la case du chef, des européens sont passés par là ?

Sur le crâne du farouche et vieux chef de la tribu, quelques cheveux blancs frémissent, au rythme de la grande palme avec laquelle une jeune fille sakai l'évente. Elle a le front ceint d'un collier de fleurs et les seins nus. Accroupi devant un bol de thé, le docteur Séranblan a fini de transmettre les salutations de son gouvernement, et il ne peut s'empêcher de poser la question qui lui brûle les lèvres :

« Est-ce que vous voyez beaucoup d'européens ici ?

— Non.

— Pourtant il semblerait qu'il en soit venu...

— Un seul... répondit le vieux chef. Il y a de cela vingt-trois ans, en 1941 un jour de décembre. C'était un soldat anglais. Il avait fait partie de la poignée d'hommes qui devaient s'opposer au débarquement des Japonais au Nord de la presqu'île. Les envahisseurs étant trop nombreux, les Anglais avaient dû se résigner à s'enfuir et dans la jungle, bien entendu, ils s'étaient perdus de vue.

« Cet Anglais qui venait d'arriver en Asie, et manquait complètement d'expérience, errait depuis des jours dans la forêt, jusqu'à ce qu'il tombe au hasard sur notre village. Mes guerriers l'auraient peut-être tué si ma fille Kula n'avait intercédé en sa faveur. Malheureusement cet Anglais n'a pas vécu longtemps. Huit jours après son arrivée, il était mordu par un serpent minute.

— Et vous dites que ce fut le seul Européen et qu'il y a vingt ans de cela ? Comment se fait-il alors que la plupart des quelques enfants que j'ai croisés ont la peau et les yeux aussi clairs ? »

Sur le front du vieux chef mille petites rides se forment. Ses yeux noirs d'ordinaire sévères deviennent toute candeur et innocence, il a pris son élan pour mentir, et dit d'un ton neutre :

« La peau et les yeux clairs ? Vous trouvez ? »

Le docteur Séranblan regarde autour de lui : contre chacune des nattes qui constituent les murs de la case, des visages d'enfants se pressent. Et dans chaque interstice brillent des yeux généralement bleus ou verts, à la rigueur noisette mais piquetés de vert.

« Mais enfin regardez ! s'exclame le docteur décontenancé.

— C'est peut-être le soleil de la clairière succédant à l'ombre de la forêt qui vous donne cette impression, réplique le chef avec ingénuité, puis il enchaîne avec malice : A moins que vous n'ayez goûté par mégarde à quelques fruits de la jungle ? Il en est qui déforment les couleurs... »

Cette fois, le docteur Séranblan a la nette impression que le vieux chef se moque de lui :

« De toute façon, dit-il, le gouvernement m'envoie pour chercher une explication à un phénomène troublant : il semble que depuis cinq ans les naissances aient diminué chez vous dans des proportions énormes.

— Oui, c'est vrai. Nous avons un peu moins d'enfants.

— Un peu moins ?... Autrefois il y en avait une centaine par an, et la moyenne est tombée à trente-cinq ! Comment expliquez-vous ça ?

— Vous savez, les femmes sont changeantes... »

Sur ce trait de philosophie sans réplique, le vieux chef se lève : l'entretien est terminé.

Dans les heures qui suivent le docteur Séranblan et les hommes de son escorte interrogent dans le village tous ceux qui leur tombent sous la main : hommes, femmes, enfants... tous y passe. Tout d'abord, aux questions qu'ils posent, ils ne reçoivent que des réponses évasives. Mais ils parviennent tout de même à se faire une idée sur les traditions en vigueur chez les Sakaïs. Ces traditions n'expliquent pas tout ; mais leur mettent la puce à l'oreille.

Les Sakaïs, en effet, ne voient aucun mal à ce qu'une fille soit mère alors qu'elle n'a pas de mari. Par ailleurs, même lorsqu'une femme est mariée, il est normal qu'elle choisisse un autre partenaire pour être le père de ses enfants si son compagnon légal n'a pas toute la perfection physique désirable.

Le résultat de cette subtile combinaison, est qu'en principe la totalité des enfants de la tribu sont engendrés par la poignée de jeunes notables constituant la garde personnelle du chef. Ce sont tous les garçons triés sur le volet pour leur belle apparence en même temps que pour leur noble origine. Ce droit de cuissage fonctionne donc au bénéfice de la race.

Les femmes Sakaïs, toutefois, ne sont pas simplement des bêtes à plaisir dont on ne sollicite pas l'avis. Elles ont le droit de choisir leurs amants aussi bien que leur mari. Mais cela n'explique ni le physique européen des enfants du village, ni cette subite baisse de natalité.

Enfin le docteur Séranblan ayant amadoué les jeunes guerriers sakaïs qui constituent la garde prétorienne du chef de la tribu, s'assoit devant eux sur une souche d'arbre. Il regarde attentivement cette trentaine d'hommes tous bruns, les cheveux noirs et raides, avec une prunelle sombre et le blanc de l'œil un peu jaune. Ils ont l'air maussade et embarrassé, devant leur interlocuteur :

« Allons, dit ce dernier. Je suis là pour vous aider si vous avez un problème. Et vous avez un problème ; il y a quelque chose qui ne va pas ici, je m'en rends compte. »

Après avoir longtemps hésité l'un d'eux enfin se décide à parler.

« Voilà, dit-il. Depuis cinq ans, nos femmes et nos filles sont devenues folles. Le seul homme dont elles acceptent de partager la couche, c'est Kechill.

— Kechill... Qui est-ce ?

— C'est le fils de Kula la fille du chef et de l'Anglais qui est venu ici il y a vingt-trois ans.

— Je croyais qu'il avait été mordu par un serpent au bout de huit jours ?

— C'est vrai. Mais en huit jours il a eu le temps d'épouser Kula et de lui faire un enfant. Et l'enfant a maintenant dix-neuf ans.

— Et elles ne veulent coucher qu'avec lui ? demanda le médecin stupéfait.

— Oui... Oui c'est cela... Oui hélas... Oui... acquiescent les jeunes hommes dépités.

— Pourquoi ? »

Les uns haussent les épaules, les autres lèvent les bras au ciel.

« Allez donc leur demander ! Je suppose que c'est parce qu'il n'est pas pareil que nous !

— Il ressemble à son père ?

— Oui. Il est grand, très grand. Il a les cheveux jaunes très clairs, qui frisent, et des yeux bleus.

— Et pourquoi ne l'avez-vous pas chassé ?

— Parce que c'est le petit-fils du chef. Et que le chef l'aime beaucoup. Il doit lui succéder à la tête de la tribu. Le chef a la patience courte, et le poignard chatouilleux. Au début nous étions tous d'accord. Cela ne nous déplaisait pas d'être commandés par un blanc. On ne pouvait pas prévoir que les femmes ne voudraient plus que Kechill, et que nous on ne pourrait plus, enfin, vous comprenez, nous n'aurons plus de fils, les femmes ne nous laissent pas faire.

— Vous voulez dire que vous êtes condamnés à l'abstinence ? »

Les braves guerriers baissent la tête honteusement, et le médecin ne peut s'empêcher de sourire, mais il est inquiet :

« Je comprends pourquoi la tribu est menacée d'extinction. »

Très sportivement, et non sans un humour involontaire, les jeunes guerriers ajoutent :

« Ce n'est pas que Kechill ne fasse pas de son mieux, mais il y a des limites à tout !

— Que comptez-vous faire ? » demande le docteur.

Des jeunes guerriers privés de leur droit de cuissage, ayant prêté serment par le sang de ne jamais se révolter contre leur chef ne voient qu'une solution si un compromis n'est pas trouvé... S'en aller, et abandonner le village à Kechill.

« Mais où est ce Kechill ? demande le docteur.

« Si vous voyez une femme qui marche très vite avec une couronne de fleurs sur la tête et un joli sarong, suivez-là et vous trouverez Kechill.

Le docteur Séranblan ne se le fit pas dire deux fois. Il se lève, regarde autour de lui, avise une jolie Sakai dans un sarong bleu pastel sous lequel doit palpiter un corps menu. Elle a une pyramide de fleurs sur la tête, un collier à la main et elle trotte vers la rivière, d'un pas décidé.

Il y a quelque temps, des archéologues sous-marins montrèrent au grand public

deux statues de bronze sorties de la mer au large d'un village italien. Il s'agissait de deux hommes aux corps admirables de perfection et de virilité puissante. L'une des deux statues représente un jeune guerrier dont la beauté fait penser à celle d'un fauve. Pour certains, seul le grand sculpteur grec Phidias aurait pu concevoir et modeler des hommes si beaux. Leur découverte fut un choc pour le monde entier.

C'est à peu près le choc que ressent le petit docteur Séranblan découvrant à travers ses lunettes à monture d'acier l'homme nu, puissant et bronzé, qui dans le lit de la rivière se dresse sur la pierre où il se chauffait au soleil. Phidias est passé par là...

L'homme regarde sans étonnement s'approcher la jeune femme au sarong bleu tandis que déjà un sarong rose s'éloigne. Par contre il reste figé de surprise en découvrant le docteur Séranblan qui jaillit des buissons.

« Vous êtes Kechill ? » crie le docteur depuis le bord de la rivière.

L'homme répond par un signe de tête affirmatif. Il doit faire 1,95 m, un géant dans ce pays où un homme de 1,65 m est considéré comme très grand.

L'existence très libre, quasi sauvage, qu'il a menée depuis l'instant où il a fait ses premiers pas, lui a façonné un corps souple, et harmonieusement musclé. Alors que les Sakaïs ont la peau foncée, la sienne est d'un bronze très clair. Au lieu de la noire crinière raide, il a de magnifiques cheveux blonds, légèrement frisés. Et son visage aux traits réguliers et fermes est éclairé par deux yeux immenses et bleus piquetés de points noisette. En somme, le fils du brave troufion britannique est un de ces êtres de rêve comme on en voit sur les vieilles gravures persanes.

A lui seul et par sa seule présence, il explique le drame étrange — si l'on peut appeler cela un drame — de ce village de Malaisie.

« Je peux vous parler ? demande le docteur.

A travers la rumeur du torrent Kechill répond d'une belle voix :

« Oui. J'arrive. »

Et en quelques enjambées, sautant d'une pierre à l'autre, l'athlète rejoint le petit docteur qui le regarde d'en bas à travers ses lunettes à monture d'acier.

Assis sur une pierre, essuyant les embruns que le torrent dépose sur le verre de ses lunettes, le petit docteur s'entretient donc avec Kechill, seul descendant d'Européen dans cette région peuplée d'hommes qui eux, ressemblent au docteur : petit, teint mat, cheveux noirs et raides, yeux sombres légèrement bridés.

Kechill, lui, est beau comme un dieu grec. Et il faut croire que les femmes sakaïs jugent la beauté masculine avec les mêmes critères que les empereurs. Du moins provisoirement, l'occasion faisant les larrones...

« Le gouvernement... dit le docteur, s'inquiète de la baisse effrayante de la natalité dans ce village.

— C'est vrai, dit Kechill en haussant ses larges épaules. Les hommes d'ici s'en plaignent aussi.

— Il faudrait que les femmes fassent des enfants, remarque le docteur, avec prudence et circonspection.

— Je sais, je sais, c'est bien ce que je leur dit. Moi je ne peux pas faire plus, vous comprenez ?

— Elles veulent toutes que leur enfant vous ressemble ?

— Oui. Mais ce n'est pas seulement cela. »

Le petit docteur rougit et frotte ses lunettes de plus belle :

« Elles aiment, heu, enfin, faire ça avec vous ? »

Kechill n'est pas gêné de répondre :

« Oui. Mais il n'y a pas que cela, je ne sais pas comment vous dire.

— Hum... Je crois comprendre... dit le docteur après avoir réfléchi quelques instants. « Les femmes de ce village croiraient déchoir si elles avaient un enfant qui ne vous ressemblât pas. C'est la mode, en quelque sorte. »

Le docteur hésite encore puis se décide :

« Est-ce que vous ne pourriez pas faire comprendre à ces dames que vous en avez assez ? Par exemple, vous pourriez vous marier ?

— Le mariage ne servirait à rien.

— Mais enfin vous pouvez repousser les avances qui vous sont faites ?

— Vous savez, on repousse une fois, deux fois, trois fois, et puis on est bien obligé d'accepter, parce que si ça n'est pas celle-là, ça sera une autre.

— Et si vous quittiez le village ? »

Comme le dieu grec reste songeur, le petit docteur insiste :

« Cela vous plairait de quitter le village ?

— Ça dépend pour quoi faire ?

— Ah... Il y a quelque chose que vous aimeriez faire ?

— Oui. Je vais vous montrer... »

Le dieu grec, nu, bronzé, ruisselant d'eau et de soleil, se lève et va chercher dans l'ombre d'un rocher un petit sac de peau dans lequel il doit conserver les objets les plus précieux qui ne le quittent jamais.

Il revient, s'accroupit, pose le sac sur la pierre, dénoue la lanière qui le tenait fermé et en sort un dépliant, imprimé, en couleurs, jauni, froissé, taché, mais le docteur y aperçoit la silhouette bien connue d'une automobile *Chevrolet modèle 1955*.

« Voilà, dit le dieu grec. J'aimerais travailler à ces machines-là. »

Les yeux du petit docteur tomberaient de sa tête s'ils n'étaient retenus par le verre de ses lunettes à monture d'acier.

« Quoi ?... dit-il. Vous voudriez être mécanicien ?

— Tout ce que je souhaite c'est d'aller dans une grande ville pour apprendre à m'occuper de ça. »

Et il frappe avec sa main le dépliant.

« C'est facile », dit le petit docteur.

Et il pense : « trois fois hélas, quitter ce paradis pour passer son temps le nez dans des moteurs de voitures... »

Mais il en sera ainsi. Le médecin va emmener le dieu grec, le placer comme apprenti dans un garage et tout le monde sera content. Le vieux chef lui-même est disposé à laisser partir son petit-fils puisque cela semble lui plaire.

C'est alors qu'intervient Kula, la mère. Elle fut sans doute très belle. Mais on vieillit vite chez les Sakais, et ce n'est plus qu'une petite femme ridée, furieuse de devoir être séparée de son fils, qui foment une révolution.

En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, elle alerte les femmes du village. Deux cent cinquante d'entre elles, qui ont profité des faveurs de Kechill ou espèrent en profiter, s'arment de poignards, de hachettes, voire de fusils, et annoncent qu'elles réduiront leur dieu grec en chair à pâté plutôt que permettre qu'on leur enlève.

Là-dessus, les prétoriens du vieux chef de la tribu, excédés et surtout horriblement vexés, menacent alors de quitter le village.

Sans eux celui-ci risque de devenir un refuge idéal pour les guerilleros communistes et le pauvre docteur Séranblan s'arrache les cheveux.

Averti par la radio, le gouvernement des Etats fédérés de Malaisie, après avoir longuement discuté, ne trouvera d'autre solution que de faire enlever le dieu grec par un commando de cent parachutistes largués dans la jungle avec des mitrailleuses et des mortiers. La guerre du sexe n'aura pas lieu.

L'OMBRE DE GRAVIDA

Sous un soleil de plomb, dix hommes en file indienne circulent dans des ruines romaines. Parmi eux l'étrange docteur George Sergueï qui va dans quelques secondes faire la rencontre de sa vie. Une rencontre inattendue, tout à la fois merveilleuse et terrifiante.

« Vous allez voir, messieurs, l'image la plus étonnante qui nous soit venue de l'Antiquité romaine. »

Là-dessus, le respectable savant italien qui promène dans ces ruines, en 1952, une expédition archéologique allemande, se glisse entre deux pans de murs et fait quelques pas. Ses sandales usées soulevant la poussière, il suit un petit sentier courant entre les vestiges confus et naïvement rassemblés de ce qui fut Pompeï.

Derrière lui, coiffés de chapeaux de paille, promenant sur leurs fronts rouges et transpirants d'énormes mouchoirs, les archéologues teutons s'extasient : là sur un pied de colonne, ici sur quelques centimètres de fresque, ou bien se baissent pour ramasser un morceau de lave, avec dévotion.

Soudain l'un d'eux se retourne, cherchant des yeux le docteur George Sergueï.

« Allons... Allons... messieurs, pressons s'il vous plaît !

— Excusez-nous, il faut attendre, nous avons perdu le docteur de Sergueï. »

La petite caravane s'immobilise. Les regards se portent aux quatre points cardinaux et les archéologues appellent à la cantonnade :

« Docteur Sergueï ! Docteur Sergueï !

— Voilà... Voilà... J'arrive ! répond une voix lointaine. »

Dans l'immensité grisâtre du labyrinthe écrasé de soleil, une lourde silhouette s'agite en tous sens, qui ressemble à une fourmi affolée. Lorsqu'enfin le docteur Sergueï se sent bien en vue de ses compatriotes, il brandit un objet grisâtre.

« Regardez ce que j'ai trouvé ! »

Il continue de s'approcher en trotinant, frottant l'objet sur la manche de sa veste. Autour de lui, les archéologues font un cercle.

« Qu'est-ce que c'est ?

— Vous voyez bien... C'est un poignard.

— Vous croyez qu'il est d'époque, Docteur ?

— J'ai l'impression... »

A son tour le savant-guide italien se penche sur l'objet :

« Le manche est en bronze... Il se pourrait qu'il soit en effet contemporain des ruines... Où l'avez-vous trouvé ? »

Le docteur Sergueï explique qu'en remuant du pied quelques pierres il a découvert une pointe, émergeant des scories. Il a gratté et sorti ce poignard.

Le guide fronce les sourcils car il est évidemment interdit de se livrer à ces fouilles sauvages. Toutefois il n'est pas étonné de la découverte, car à cette époque, il y a encore bien des choses cachées dans le sol de Pompéi.

« Bien, messieurs. Nous verrons cela plus tard. Pour le moment, avant que le soleil ne tourne, allons voir la merveille dont je vous ai parlé. »

Silencieux et transpirants, les dix Allemands reprennent leur déambulation pour s'arrêter tout net lorsque le guide, les bras en l'air légèrement écartés, s'exclame :

« La voilà... Regardez... »

Et il s'efface, découvrant sur un mur blanc une ombre grise, à la fois imprécise et terriblement présente.

D'une voix émue, le guide commente :

« Voyez l'ondulation de ses cheveux, la gracilité des formes, la pureté du profil presque enfantin du visage. C'était une jeune fille. C'est ainsi que l'éruption du Vésuve l'a surprise. La lueur aveuglante a projeté son ombre sur le mur, le choc l'a plaquée sur le mortier clair encore frais. La poussière s'est collée tout autour. Lorsqu'elle s'est affaissée dans la cendre brûlante, son image était gravée pour l'éternité. Nous lui avons donné un nom : nous l'appelons Gravida. »

Silencieux, les yeux écarquillés, les savants teutons scrutent la silhouette. Son attitude, son mouvement sont tels que l'on croirait une ombre chinoise vivante, au point qu'ils s'attendent presque à la voir bouger, et finir le geste qu'elle avait commencé.

Le plus impressionné de tous, est le docteur George Serguei. On dirait un ours. Un grand ours aux cheveux grisonnants ; tenant dans sa grosse patte velue le couteau qu'il vient de trouver et qu'il a si bien frotté, et si fort, contre la manche de sa veste que la lame luit faiblement dans le soleil couchant.

Etrange docteur Serguei. Lorsque ses collègues, l'un après l'autre s'arrachent à la contemplation de celle qu'on appelle Gravida, ils doivent l'appeler à nouveau :

« Docteur Serguei ! Docteur Serguei ! Dépêchez-vous... L'autobus nous attend ! »

Le docteur abaisse lentement ses paupières sur ses yeux bleus, dans lesquels il vient d'enfermer à tout jamais les formes de la jeune Romaine.

La nuit est tombée sur Pompei. Las et solitaire, le docteur Serguei chemine au hasard des ruines de l'antique cité, ensevelie sous les laves brûlantes du Vésuve il y a 2 000 ans. Ses compagnons se sont égarés. Il reste prisonnier du labyrinthe. Soudain, son cœur bat plus vite : une jeune fille inconnue vient de disparaître sous un porche. Au milieu de l'ombre, le souffle court, il la suit. Elle s'avance, tranquille, comme si elle n'avait pas conscience d'être suivie. Mais elle se retourne subitement. La lune fait briller dans ses yeux noirs une lueur de surprise.

« Gravida » murmure le docteur Serguei. Tu es Gravida...

— Oui. »

La jeune Romaine doit lire sur le visage du docteur son désir fou de se jeter sur elle, de lui arracher sa tunique, car une lame brille dans l'obscurité : la dernière Pompéienne brandit un poignard :

« N'approche pas... ou je te tue...

— Mais pourquoi ?

— J'aime un autre homme...

— Mais bientôt il n'y aura plus personne à Pompei. Tu le sais bien. Tous vont mourir. Nous serons seuls toi et moi.

— Alors je n'aimerai plus personne.

Comme un gros ours qu'il est, le docteur Serguei se jette contre la jeune fille pour l'étouffer de ses bras. Mais il tend la main afin de se protéger de la lame du poignard qui se lève pour le frapper. Il l'arrache, et c'est lui qui frappe.

Gravida glisse dans ses bras. Du sang coule entre les doigts du docteur. Il goutte à ses pieds, près de la jeune Romaine dont le corps, agité de quelques spasmes, se détend dans la mort.

Alors le docteur Serguei entend monter une rumeur. C'est d'abord un bourdonnement, comme celui d'une ruche en folie. Puis un grondement sourd qui emplît l'espace. Puis un craquement, éclatant et sinistre : c'est l'éruption du Vésuve et le châtiment.

Le docteur Serguei se redresse d'un bond dans son lit du petit hôtel Olympe près de Pompéi ! Il regarde ses mains : elles ne sont pas tachées de sang. Sur la table bancale, près de son sac, le poignard de bronze trouvé dans les ruines n'a pas bougé.

Pourtant le docteur Serguei est certain qu'il n'a pas rêvé. Le drame qu'il vient de traverser lui semble tellement logique, inéluctable, que cela ne peut être le fruit de son imagination. Depuis toujours, pendant son adolescence, pendant la guerre, dans les ruines de l'Europe, dans les villes dévastées de l'Allemagne, il a cherché cette silhouette de jeune fille imprécise et pourtant terriblement vivante. Depuis toujours il a craint de la tuer s'il la rencontrait.

Non. Décidément, ce ne peut pas être un simple cauchemar.

Mais ce n'est pas non plus une simple prémonition. Tout était si précis, si net, si complet, si concret, comme un moment de sa vie dont il aurait gardé le souvenir exact.

Bref, le docteur Serguei est convaincu qu'il s'agit à la fois d'un souvenir et d'une prémonition ; un drame éternellement recommencé dans une suite ininterrompue de réincarnations.

Six mois plus tard, il est convoqué par le chef de la mission archéologique allemande de Pompéi. Dans le bureau sommairement installé sous un toit de tôle ondulée, quelque part dans les ruines, sous un ventilateur qui bat lentement des ailes, le gros ours s'asseyait devant un petit homme à la barbe en pointe, et qui lui demande d'une voix également pointue :

« Que cherchez-vous donc docteur Sergueï ? » La petite barbiche en pointe, interrogative tremble d'indignation.

« Je cherche à reconstituer la vie ou du moins les derniers instants de la vie de Gravida.

— En tout cas, docteur Sergueï... Vos agissements vous ont mis dans un très mauvais cas.

— Ce sont des calomnies.

— Non, non. Les témoins sont formels. Sous prétexte d'expériences de voyance, vous attirez des jeunes filles dans les ruines de Pompeï. Vous leur mettez dans la main le poignard que vous avez trouvé sur place et vous les endormez. Je sais que vous êtes un spécialiste de l'hypnose, mais ce n'est pas pour cela que vous avez été engagé comme médecin de l'expédition.

— Mais l'hypnose est un moyen d'investigation archéologique remarquable. Je n'ai pas encore reconstitué la vie de Gravida. Mais les médiums ont revécu les derniers jours de Pompeï. Ils se souviennent avec précision de l'éruption du Vésuve. Ils... »

Le petit homme à la barbiche en pointe se lève et déclare sèchement :

« Vos médiums se souviennent surtout de la terreur que vous leur inspirez. Si la police est venue enquêter ce n'est pas sans raison. Le scandale rejaillit sur nous tous. Il doit cesser. En tant qu'archéologue, je désapprouve ces incursions hypnotiques dans le passé. En conséquence, vous pourrez considérer que vous ne faites plus partie de notre expédition. Je compte bien que vous prendrez le train pour l'Allemagne dès que possible. Je dois également vous prévenir que j'en référerai au Conseil de l'Ordre.

Suspendu pour six mois par le Conseil de l'ordre, le docteur George Sergueï se retrouve donc à Munich dans un petit appartement dont personne ne franchit la porte. Amphores, blocs de lave refroidie, pierres vêtustes, statuettes écornées sauvées des ruines, tout ou presque provient de Pompéï.

Sur la cheminée, trône le poignard de bronze où la poussière se dépose. Il est devenu le symbole même de l'amour ; le témoignage tangible d'un crime imaginaire, commis par son propre fantôme sur un fantôme. Le symbole aussi d'un remords effroyable et réel, d'un remords en quelque sorte anticipé, car le docteur Sergueï sait qu'un jour, fatalement, le fantôme de Gravida — qui le visite pendant chacun de ses sommeils — débordera l'aurore et envahira sa vie au grand jour. — Le moment viendra où il rencontrera Gravida. — Alors, que se passera-t-il ?

Il se croit un médecin maudit, réincarné, renouvelant dans chaque vie le même crime expiatoire depuis celui commis à Pompéï en l'an 79.

Si l'on croit à la réincarnation, il n'y a rien de dément dans le drame du docteur Sergueï. Si l'on n'y croit pas, il est fou. Mais la folie ayant sa propre logique, le docteur Sergueï a raison d'avoir peur. Car son obsession, qui pour le moment ne le possède que la nuit, comme toutes les maladies, attend, pour le gagner tout entier, le moment favorable. Ce moment favorable, ce sera l'instant où il rencontrera celle — qu'à tort ou à raison — il identifiera comme étant Gravida. Et cette jeune fille existe dans Bonn. Elle s'appelle Anna. Elle a dix-huit ans, des cheveux blonds et des yeux noirs.

Un matin la sonnette de la porte d'entrée de l'immeuble tire le médecin de sa torpeur.

« Docteur, c'est pour vous... crie dans la rue une voix fraîche de jeune fille. »

En bas, le médecin trouve deux personnes. L'une est sans importance : un livreur qui lui apporte quelques livres commandés à la librairie. Mais l'autre... Il ne voit que sa silhouette : une ombre projetée sur le mur blanc par le soleil de la rue à travers la porte ouverte. Ombre grise à la fois imprécise et terriblement présente. L'ondulation des cheveux, la gracilité des formes, la pureté du profil presque enfantin du visage... Le docteur crie intérieurement son nom : « Gravida ! »

« Mademoiselle ! Mademoiselle ! »

Elle le regarde, étonnée. Elle a de grands cheveux blonds formant une large auréole autour d'un visage si régulier qu'on croirait une fresque, dans lequel brille deux yeux noirs en forme d'amande.

« Je voulais vous remercier, mademoiselle...

— Il n'y a pas de quoi, monsieur.

— Je suis le docteur Sergueï.

— Et moi la fille de votre propriétaire... »

Elle sourit.

« Je m'appelle Anna. »

Comme Anna va partir, le docteur la retient encore :

« Attendez... Attendez... Comment se fait-il que je ne vous ai jamais rencontrée ?

— C'est que vous ne m'avez jamais remarquée, Docteur, car moi je vous ai plusieurs fois croisé dans l'escalier. »

C'est sans doute vrai. Le docteur ne l'a pas remarquée jusqu'à ce que ce profil, entrevu un instant sur le mur blanc, lui ait fait comprendre que c'était elle : Gravida.

« Anna... Vous permettez que je vous appelle Anna... Quel âge avez-vous ?

— Dix-huit ans.

— Vous ressemblez à une jeune fille que j'ai connue, une jeune Romaine. Je l'ai rencontrée dans les ruines de Pompéï. Elle s'appelait Gravida. Mais je vois que vous êtes pressée... Le travail vous attend ?

— Oui, Docteur... Au revoir.

— Au revoir, mademoiselle. »

Le soir même, lorsqu'Anna revient, un gros ours au poil gris est assis dans l'appartement de ses parents. Le docteur Sergueï s'est présenté à eux : il est médecin, hypnotiseur et archéologue.

Voilà de quoi impressionner des gens simples. Mais le fait que leur fille ait le profil exact de Gravida, la jeune Romaine dont la silhouette est inscrite pour l'éternité sur un mur blanc de Pompéi, les étonne.

« Prêtez-moi seulement Anna pour une expérience. »

Il met, sous les yeux des parents, Anna en sommeil. Il place dans sa main le poignard de bronze. Guidée par lui, Suzanne parle en dormant.

« Vous êtes dans une ville romaine de l'antiquité. Que voyez-vous ?

— Je vois des temples... des colonnades... »

Bien entendu la jeune fille décrit ce qu'elle a vu sur les gravures, ou les tableaux, entrevus dans les musées. Mais sous la pression du docteur Serguei la description est si minutieuse, et abondante en détails que les parents sont stupéfaits.

Lorsque le docteur Serguei lui affirme :

« Vous êtes une jeune Romaine. Comment vous appelez-vous ? »

Evidemment, Anna doit se souvenir de la conversation qu'elle a eue ce matin avec le docteur Serguei.

« Je m'appelle Gravida.

— Comment êtes-vous vêtue ? »

A nouveau l'observation même inconsciente de l'iconographie romaine, fournit à la jeune fille les éléments d'une description assez riche bien que probablement fantaisiste.

C'est du moins ainsi que l'on peut expliquer cette étrange reconstitution par hypnose. Mais, après tout, il n'est pas interdit de croire que le médium revit réellement les événements dont le docteur Serguei lui demande de se souvenir.

Elle évoque, informe d'abord, puis de plus en plus précise, l'histoire vieille comme le monde d'une cité en liesse, de couples heureux, de fêtes insouciantes, à l'ombre d'un volcan grondant comme un chien soupçonneux.

La nuit est tombée. Elle se hâte de rentrer chez elle. Un homme la suit jusqu'au seuil de sa demeure. Dans l'ombre elle se retourne et, ...

« Merci, Anna ! »

Le docteur Serguei l'interrompt précipitamment.

Les parents d'Anna semblent paralysés. Leur fille revient lentement à la conscience, regardant le couteau entre ses mains, sans comprendre. Mais le médecin est à bout de nerfs ; il a cru que Anna allait tout révéler : la lutte à mort, le meurtre tandis que le Vésuve se déchaîne, le dernier cri de Pompéi dont il est lui, George Serguei, responsable, coupable, en rêve. En rêve seulement, jusqu'à présent.

Dans les jours qui suivent, le docteur Serguei guette derrière les fentes de ses volets qu'il n'ouvre jamais, le départ et le retour d'Anna. Dans la pénombre un furtif rayon de soleil arrache parfois un éclat au poignard de bronze sur la

cheminée.

Mais un jour le rire d'Anna est accompagné d'une voix qu'il ne connaît pas. Une voix qui mue. Par la fente des volets, le docteur Serguei distingue un tout jeune homme dégingandé, à la lèvre duveteuse. Il serre les dents : Gravida doit être à lui et à nul autre...

Sur le palier, le docteur Serguei entend grincer les marches. La jeune fille est seule. Un bref instant l'ombre de Gravida se profile sur le mur. Il murmure :

« Une seconde, Anna s'il vous plaît, juste une seconde... »

Le gros ours montre la porte grande ouverte de son appartement :

« Je veux vous montrer la photo, que j'ai faite à Pompéi, de l'ombre de Gravida. »

Anna entre sans méfiance.

Mais dans l'appartement sombre, lorsque la porte se referme, la jeune fille doit lire sur le visage du docteur son désir fou de se jeter sur elle. Elle saisit le poignard de bronze qui traînait sur la cheminée.

« N'approchez pas ou je vous tue !

— Mais pourquoi ?...

— J'aime un garçon.

— Mais bientôt il n'y aura plus personne ici. Tu le sais bien... Tous vont mourir. Nous serons seuls toi et moi... »

Comme un gros ours qu'il est, le docteur Serguei se jette contre la jeune fille pour l'étouffer dans ses bras. Mais il tend la main afin de se protéger de la lame du poignard qui se lève pour le frapper. Il l'arrache, et c'est lui qui frappe.

Gravida glisse dans ses bras. Du sang coule entre les doigts du docteur. Il goutte à ses pieds près de la jeune Romaine dont le corps, agité de quelques spasmes, se détend dans la mort.

Le lendemain on les retrouvera enlacés dans l'appartement sombre de Bonn parmi les vestiges de Pompéi.

La peine de mort n'existe plus en Allemagne Occidentale, mais beaucoup d'Allemands voudraient la rétablir pour punir le docteur maudit, car ils refusent de croire à la thèse qu'il présente pour sa défense : la réincarnation. La réincarnation et la malédiction... Punition divine qui le pousserait à recommencer dans chaque vie le même crime.

Au procès les jurés s'étonnent. Jamais ils n'ont entendu parler de cette Gravida et de son ombre sur le mur de Pompéi, et puis comment se fait-il que le docteur Serguei qui raconte avec exactitude les événements qu'il aurait vécus il y a deux mille ans, soit incapable de se souvenir du nom qu'il portait à cette époque-là ?

Contre l'avis unanime des psychiatres, les jurés l'ont donc considéré comme responsable et condamné à quinze années de travaux forcés, à l'ombre de Gravida.

LE PIANO DU DÉSERT

Un fonctionnaire... qu'est-ce qu'un fonctionnaire ? Un homme. Or l'homme n'est pas parfait. Qu'y a-t-il donc de pire qu'un homme fonctionnaire imparfait ? Un bureaucrate. Et quoi de pire encore ? Un bureaucrate fasciste.

Celui-là est un bureaucrate fasciste de la race mussolinienne. Un bel exemple. Sa fonction pourtant devrait adoucir les angles de ce visage carré, moduler cette voix sèche. Il est chargé du service culturel. C'est un petit homme chauve, qui a l'air d'un coq, et que son uniforme rend totalement ridicule. Il regarde le visiteur d'un œil soupçonneux.

« Tous les biens trouvés au Palais du Roi Victor Emmanuel, ont été confisqués. Ils ne sont pas visibles ! »

Le visiteur, qui a dit s'appeler Avner Carmi, est un jeune homme à l'air romantique, au visage fin, et aux mains délicates. Vêtu d'un costume gris, il a l'air d'un artiste, si l'on en croit la lavallière qui lui sert de cravate. Sa voix est calme, posée, musicale :

« Je comprends, monsieur, mais je ne suis à Rome que pour quelques jours. N'y a-t-il pas une possibilité ? Je ne désire voir qu'un seul objet de cette collection. C'est un piano...

— Dans quel but ?

— Oh il n'y a pas de but, c'est une sorte de mission que je me suis promis de réaliser. Voyez-vous mon grand-père était pianiste. Il était russe, et jadis, il a eu la grande joie de jouer sur cet instrument remarquable. Il m'en a beaucoup parlé avant de mourir. Je suis accordeur de piano. Mon grand-père me disait souvent : « Tu dois contempler cette œuvre d'art, tu ne verras jamais son semblable et tu n'entendras jamais pareil son. » Ce piano est une merveille, monsieur, le savez-vous ? C'est l'œuvre de Marchisio, l'un de vos plus célèbres facteurs de piano, et c'est Ferri le sculpteur qui a orné la caisse...

— Je sais... Je sais... vous ne m'apprenez rien ! »

Si. Le visiteur, a nettement l'impression qu'il apprend tout à ce rustre chargé de la confiscation des biens royaux. Que peut dire un piano, même unique, à un homme dont les mains ressemblent à celles d'un boucher ?

Carmi insiste encore, les yeux pleins d'espoir :

« Je ne demande qu'à le regarder, monsieur, pour prendre des notes. C'est important pour mon métier, j'aimerais vérifier la sonorité. Je peux même le remettre en état, et l'accorder si nécessaire. Un piano ne doit pas rester longtemps sans soins, voyez-vous. Il y a les feutres à vérifier, et les cordes qui peuvent souffrir d'être mal tendues.

— Je regrette, il n'en est pas question. L'administration se charge de tout cela. Nous sommes organisés. De plus, je vous le répète, cette collection a été mise sous séquestre. Sur les ordres de Mussolini lui-même. Il s'agit là d'un art décadent, que nous ne souhaitons pas montrer aux étrangers !

— C'est qu'il s'agit d'un vœu, Monsieur. J'avais promis à mon grand-père, et je suis à Rome, c'est pour moi une déception cruelle...

— Faites une demande officielle par l'intermédiaire de votre ambassade ! Nous verrons la suite qu'il convient de donner à votre demande ! En attendant je vous conseille vivement de visiter nos musées, monsieur... monsieur ?

— Carmi, Avner Carmi... merci de vos conseils. »

Et le jeune homme s'en va. Il n'aime pas l'air méprisant dont le fonctionnaire a souligné sa dernière phrase. Et il traverse les immenses bureaux, froids et vides, pour regagner le soleil de Rome en 1938. Son ambassadeur ? Un apatride n'a pas d'ambassadeur. Et un apatride né à Jérusalem, encore moins.

Carmi, l'accordeur de piano, est à Londres lorsque l'Allemagne d'Hitler entre en guerre avec la brutalité que l'on sait. C'est le temps du bruit des canons. Les pianos n'y peuvent rien. Carmi contemple ses mains. Que faire ? Il pourrait se boucher les oreilles aussi. A quoi sert un petit accordeur de piano, dans le concert délirant de la deuxième guerre mondiale ? Et quelle nation peut défendre un apatride comme lui ? Une seule, celle de la liberté. Une nation sans frontière.

Le voilà au bureau de recrutement de l'armée britannique. Il s'engage, volontairement. Affecté en 1942 à l'unité de train de la 8^e armée de Montgomery, il se retrouve en Afrique du Nord.

Le 23 octobre, à 21 h 40, Montgomery déclenche son offensive, sur les positions de Rommel, à partir d'El Alamein.

Le 4 novembre, dans un message à Churchill, Montgomery peut annoncer :

« L'ennemi vient d'atteindre le point de rupture et fait ses efforts pour replier son armée ».

Le 23 janvier tout est fini. La 8^e armée anglaise entre à Tripoli. Trois mois de guerre et douze jours de bataille acharnée dans le désert, truffé de mines, 2 000 kilomètres parcourus et 73 000 cadavres allemands ou italiens. Carmi, simple soldat anglais vient de vivre tout cela, et cela s'appelle l'enfer.

A présent il faut balayer les décombres. A El Alamein, il fait partie d'un groupe d'hommes désignés pour rassembler les épaves abandonnées par l'armée de Rommel. Des tonnes de matériel, des chars, des mitrailleuses, des équipements, des jeeps, de la ferraille, des montagnes de ferraille. Et au milieu, une chose étrange, lourde, énorme. Un soldat curieux la tâte à grands coups de botte.

« Eh Carmi ? Viens voir. Qu'est-ce que c'est que cet engin ? »

Carmi s'approche, et l'étonnement le cloue sur place :

« Un piano ! »

Oui, un piano dans le désert. Un fantôme de piano plus exactement. Dont on devine à peine la forme initiale. Un piano de pierre dans le désert. En réalité, il est recouvert d'une solide couche de plâtre durci. La caisse de résonance est remplie de sable, les clés, les cordes, les ressorts, noyés dans ce sable, lui font un clavier muet.

Carmi s'asseyait dans le sable lui aussi. Il en pleurerait :

« Ces sauvages ont fait d'un instrument de musique, une sorte de bar de

campagne. On devine encore la trace ronde des verres posés sur lui. »

Il imagine les soirées des officiers allemands. C'est incroyable. Ces gens-là avaient même un piano !

Le soldat qui accompagne Carmi dans cette décharge, le secoue :

« Eh ! Tout ça est à brûler ! C'est l'officier qui l'a dit ! »

Mais Carmi lui demande :

« A ton avis, pourquoi ont-ils fait ça ?

— Quoi ça ?

— Ce plâtre !

— J'en sais rien moi, sûrement pour qu'il ne s'abîme pas dans le désert. Tu sais, les Allemands, ils sont un peu fous ! Regarde, ils ont dessiné des choses sur le plâtre, il y a des signatures, des avions, des croix. Ils devaient marquer nos pertes là-dessus, les salopards. Allez viens on brûle tout ça... »

Mais Carmi se redresse. Il caresse l'étrange instrument avec tendresse. Un piano pour lui, même coulé dans le plâtre et ridiculisé est toujours un piano. Il n'a sûrement pas grande valeur, mais il ne pourra pas le voir brûler.

Le voilà qui court après l'officier :

« S'il vous plaît, Lieutenant. Je voudrais vous demander une grâce. »

Comme il y a quelques années, alors qu'il voulait voir le piano du Roi Victor Emmanuel, Carmi s'explique :

« Je suis accordeur de piano dans le civil, mon Lieutenant, j'aime les pianos. Permettez-moi de le sauver !

— Allons Carmi, nous n'en sommes pas là, c'est la guerre je vous le rappelle ! Nous n'allons pas nous encombrer de débris ! D'ailleurs il est inutilisable ! Et il est couvert de plâtre. On a essayé de gratter la couche, c'est impossible.

— Mais ce n'est pas grave, mon lieutenant, Ça ne l'empêchera pas de jouer. Oh bien sûr la résonnance ne sera pas la même, mais je vous assure que je suis capable de nettoyer l'intérieur et de l'accorder à nouveau ! S'il vous plaît, ne le brûlez pas !

— Mais qu'est-ce que vous voulez en faire ?

— Nous le donnerons aux artistes qui sont venus nous voir en tournée, il y a un pianiste parmi eux, je lui ai déjà parlé. Il le prendrait sûrement ! »

Un officier britannique, n'a rien de commun avec un bureaucrate de Mussolini. Il accorde la grâce de l'instrument de plâtre. Et Carmi passe ses soirées à nettoyer l'intérieur. Il ne dispose que de moyens de fortune, et il n'est pas question de s'attaquer à la couche de plâtre, elle est trop solide, et l'arracher sans précaution ne servirait qu'à blesser le bois. Mais le petit accordeur s'aperçoit que cette parure bizarre n'est pas très gênante. Assis tout seul dans le désert, sur un tonneau d'essence, il joue. Et l'instrument répond, d'une jolie voix douce, à peine étouffée par le plâtre.

Le lendemain, Carmi offre le piano de plâtre, à la petite troupe venue les

distraire en campagne. Il dit au pianiste :

« Il n'a sûrement pas grande valeur, mais la musicalité est bonne. J'ai nettoyé un peu le plâtre, vous pourrez le peindre si vous voulez-en tout cas ce sera pour vous un instrument étonnant ! »

Et il regarde s'envoler l'avion qui emporte le tout, artistes et piano de plâtre, vers l'Angleterre. Un jour quand la guerre sera finie, il les reverra, c'est une promesse qu'il leur a faite, en tant que parrain du piano insolite.

La guerre s'étire encore, puis s'achève, et en 1945, Carmi le petit accordeur de piano, retrouve ses amis en Angleterre. Le piano de plâtre les suit partout dans leurs tournées à travers le monde. Il les revoit à Palerme, puis à Naples, enfin à Tel-Aviv, où il s'est installé.

L'étrange piano semble suivre un itinéraire qui le rapproche toujours de Carmi, son sauveur du désert de Libye. Aurait-il une âme dans sa coquille de plâtre ?

A Tel-Aviv, la petite troupe de musiciens a donné trois concerts, en 1949. Puis elle est repartie.

Carmi, l'accordeur de piano, vient d'apprendre leur départ de la bouche du gérant d'un grand café qui les a accueillis. Il est déçu de n'avoir pu les saluer, et le gérant lui annonce une nouvelle qui lui fait de la peine :

« Ils ont abandonné leur piano, le bateau qui les ramenait en Angleterre ne pouvait pas le prendre.

— Où est-il ?

— Ah ça je n'en sais rien, ils l'ont vendu à un Français, je crois, un agriculteur.

— Pour quoi faire ?

— Du bois, mon vieux ! Le bois est rare ici, et ce type avait besoin de bois pour faire des ruches ! »

Un piano transformé en ruche ! Abritant des abeilles, et rempli de miel ! Décidément, cet instrument a une curieuse destinée. Curieuse en effet. Car le petit accordeur de piano, poussé par on ne sait quel instinct, se met à la recherche de l'agriculteur en question. Il le retrouve. C'est un émigré récent, doté d'une nombreuse famille, qui a quitté l'Algérie pour s'installer dans le nouvel état d'Israël.

« Le piano ? Oh la la. J'ai renoncé. Impossible de décoller ce fichu plâtre. Je l'ai vendu à un copain, il élève des poules à la sortie de Tel-Aviv, il va en faire une couveuse !

— Il y a longtemps ?

— Un mois environ. Il l'a emporté sur une charrette. »

Carmi obtient le nom de l'éleveur de poules, un émigré lui aussi, venu de Roumanie se réfugier dans sa nouvelle patrie bien avant la guerre.

« Le piano ? Ah oui... Oui c'est vrai, je voulais en faire une couveuse. Mais ça ne va pas. Je l'ai cédé à un boucher.

— Il joue du piano ? »

Le Roumain éclate de rire :

« Du piano ? Oh non. Vous savez, c'est le bois qui nous intéresse, lui, il a trouvé la combine. Il va en faire une glacière... »

Carmi, court chez le boucher. Il s'est mis en tête de sauver le piano une nouvelle fois, mais le boucher va le massacrer, le découper en planches ! Non. Le boucher lui non plus, n'a pas réussi à décaper le bois.

« Cette saleté de plâtre est dure comme la pierre. On se demande bien pourquoi un imbécile a fait ça ! C'est du travail solide, je peux vous le dire.

— Où est-il ?

— A la décharge, au coin de la rue. Je l'ai traîné là, hier, quelqu'un s'en débrouillera bien ! »

Ce quelqu'un ce sera Carmi ! Il court à la décharge, le cœur battant.

Hélas, pauvre piano de plâtre. Il n'est plus rien. Tout l'intérieur a été arraché. Il ne reste plus que la caisse de plâtre, même les pédales ont disparu, et le clavier gît misérablement à côté, démantelé. Les gosses ou les pillards ont arraché les plaques d'ivoire de ses touches. Il est mort.

Cette fois Carmi abandonne. Que faire de cette triste épave ? En admettant qu'il arrive à le décortiquer de son plâtre, il n'a pas assez de valeur pour être reconstruit.

Dans son atelier de Tel-Aviv, Carmi pense encore à la misérable fin de son piano du désert, lorsqu'il reçoit une visite. Un vieil homme, traînant une charrette. Et sur cette charrette, l'épave du piano. Carmi est étonné, car l'homme est plâtrier. Il a récupéré ce lot à la décharge avec d'autres débris.

« Voilà, ma fille aime la musique, si vous pouviez le réparer, elle apprendrait le piano. On n'en trouve pas par ici. Et s'il fallait le faire venir, cela coûterait une fortune.

— Vous voulez que je fasse quoi ?

— Vous lui remettez le clavier, et puis tout ce qu'il faut dedans, voilà des arrhes, c'est tout ce que j'ai pour l'instant, je vous paierai le reste plus tard. D'accord ?

— D'accord. »

Le lendemain Carmi contemple le piano du désert, au milieu de son atelier. Quel étrange voyage l'a ramené jusqu'à lui ?... Il le revoit rempli de sable. D'où venait-il ? Un officier allemand mélomane sans doute ! Un de ces fous à monocle, qui écoutait de la musique entre deux attaques, et buvait du champagne après un massacre...

C'est alors que surgit le plâtrier :

« J'ai changé d'avis ! Ma femme a raison c'est de l'argent jeté par la fenêtre. Rendez-moi mes arrhes... »

Carmi déçu, essaie de le convaincre. Il s'était fait à l'idée de rafistoler ce pauvre engin. La discussion devient âpre... Le plâtrier veut son argent et frappe avec

véhémence sur la coque de plâtre :

« J'en veux plus de ce truc-là, rendez-moi l'argent ! J'ai le droit de le reprendre. »

Le coup de poing de l'homme a fait craquer légèrement le plâtre, déjà attaqué par tous les acquéreurs précédents. Et Carmi, l'œil fixe tout à coup, voit apparaître le bois, un petit morceau de bois... et sur ce bois, sculpté, la tête et le torse d'un petit chérubin...

Ce n'est pas vrai... Ce n'est pas possible... Carmi se dépêche de rendre l'argent, dont il a pourtant bien besoin, il renvoie le visiteur et se précipite sur un vieux livre, que possédait son grand-père.

C'est lui ! C'est sûrement lui, si ce n'est pas une copie, le voilà le célèbre piano royal. Celui dont le grand-père disait, « c'est un piano de cristal, tu dois le voir mon fils, il t'apprendra beaucoup ! »

Carmi se met fiévreusement au travail. Il lui faudra trois mois pour l'accomplir. Les applications de benzine, alcool, vinaigre, jus de citron, demeurent vaines. Il lui faudra 110 litres d'acétone pour dégager la caisse finement sculptée, et des heures de patience, des milliers d'heures.

Mais le voilà. C'est lui. Il porte sur le devant une frise représentant un cortège de cupidons portant leur reine. C'est le travail de Ferri, un sculpteur sur bois italien, qui acheva cette œuvre, vers 1800 à Turin. Bien longtemps après, le piano fut offert au futur Roi Humbert I^{er}, par le conseil municipal de Sienne, en cadeau de mariage. C'est lui que Carmi voulait voir, en suppliant le bureaucrate mussolinien inflexible, et confisqueur d'art. C'est lui qu'il a retrouvé dans le désert de Libye couvert de sa coque de plâtre. Il avait vécu auprès de ce qu'il cherchait depuis toujours sans le savoir !

Incroyable. Comment avait-il atterri à El Alamein ? Simple à imaginer. Un pillard allemand s'en était emparé en Italie, et pour mieux le dissimuler à la convoitise des autres, avait imaginé ce moyen pour le rendre méconnaissable. Il avait dû ensuite servir aux artistes allemands en tournée aux armées. Carmi avait déjà sauvé la précieuse caisse en bois de cyprès, il lui restait à reconstituer le mécanisme, ce qu'il fit en s'aidant des archives de l'époque.

Ce dernier travail lui prit trois années. Enfin en 1953, il arriva aux Etats-Unis pour exposer son piano du désert. Le premier enregistrement fut mis en vente à cette occasion. Il s'agit d'un disque qui comporte six petites sonates de Scarlatti. La pureté du son est un enchantement, du cristal disait le vieux grand-père russe, qui avait joué sur des centaines de pianos tout au long de sa vie, et n'était amoureux que de celui-ci.

Avant de mourir, en 1917, il avait dit à son petit-fils :

« On l'appelle la harpe de David. Il est fait d'un bois qui a servi à construire le temple de Salomon à Jérusalem...

C'était la légende bien sûr...

Mais l'Histoire Vraie, elle, ne ressemble-t-elle pas aussi à une légende ? La légende du petit accordeur, et du piano du désert...

ROI DE TRÈFLE

Vingt-trois heures, une chaude nuit de juin, sur une autoroute en Allemagne, une grosse Ford Opel noire roule au maximum de la vitesse autorisée. Le maître coiffeur Helmut Hessenthal et sa femme Yseult ne se doutent pas une seconde de ce qui les attend un kilomètre plus loin.

Ils ont fait cent fois ce trajet à travers la campagne plutôt verdoyante qui les conduit de la demeure des beaux-parents d'Yseult à leur domicile dans une petite ville sans histoire.

Encore cinq cents mètres avant le drame.

« Quelle chaleur, grogne le maître coiffeur.

« Tu n'as qu'à ouvrir la fenêtre, mon chéri, tant pis pour ma coiffure. »

Ce sont les derniers mots qu'ils échangeront.

A ce moment le maître coiffeur entreprend de doubler une voiture qui, pour une raison inconnue, ralentit brusquement. A la seconde même où il va la dépasser, une silhouette se dresse devant lui : c'est un cheval.

Effrayé, Helmut Hessenthal donne un coup de volant pour se rabattre sur la droite devant le véhicule qu'il vient de doubler. C'est alors une vision de cauchemar ; juste en face un autre cheval, sans doute aveuglé par les phares, galope vers la voiture.

Au dernier instant, l'animal dans un bond prodigieux essaie de sauter l'obstacle, mais le mouvement de la voiture est trop rapide : le capot le frappe au jarret et l'animal retombe sur le pare-brise.

Neuf heures du matin. Juin 1979 en Autriche de l'autre côté de la frontière. Fraülein Thurnau, très jolie fille blonde de vingt-six ans, s'apprête à quitter le domicile de ses parents pour se rendre à l'étude où elle est avocate stagiaire. Le téléphone sonne.

« Allô Theodora ? C'est Max Eltmann ».

Theodora fronce les sourcils. Elle n'aime pas beaucoup que Max Eltmann, propriétaire de l'écurie à qui elle a confié *Roi de Trèfle* l'appelle de si bon matin. C'est généralement qu'il a quelque chose de désagréable à lui dire au sujet de son cheval.

« Qu'est-ce qu'il y a Max ?

— J'ai une mauvaise nouvelle pour vous... »

Theodora pâlit. Elle tient à son cheval comme à la prune de ses yeux. D'abord parce que c'est « son » cheval, ensuite parce que c'est un très bon cheval, avec lequel elle s'entend merveilleusement bien. Si bien qu'ils ont déjà gagné plusieurs jumpings. Depuis leur dernière victoire, elle s'est inscrite aux championnats d'Allemagne.

« Une très mauvaise nouvelle Theodora... »

La voix de Max est sourde, presque lugubre.

« Quoi ?... Vous n'allez pas me dire qu'il est mort ?

— Si.

— Mais comment se fait-il ? Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Il s'est échappé cette nuit. Il a été tué sur l'autoroute... »

Theodora ne trouve rien à répondre. Les larmes lui montent aux yeux.

9 h 30. Grand, lunettes noires, élégant costume d'alpaga, genre James Bond fumeur de pipe, l'officier de police Hans Waldeck interroge le propriétaire d'écurie Max Eltmann au milieu d'une vaste cour sur laquelle s'ouvrent une trentaine de boxes. Autour d'eux, les lads promènent les chevaux qu'ils tiennent par la bride.

« Vous avez des nouvelles de la femme ? demande Max Eltmann.

— Elle est morte à l'hôpital vers deux heures du matin.

— Et lui ?

— Lui, il s'en sortira. Mais dans quel état ! La colonne vertébrale est atteinte.

— C'est affreux, murmure Max Eltmann en portant les deux mains à son front.

— Oui, affreux. Et ce n'est pas tout. La voiture qui les suivait n'a pas réussi à freiner. Elle les a emboutis à son tour avant de faucher votre deuxième cheval. C'était un couple d'Américains. Ils sont grièvement blessés tous les deux. »

Max Eltmann se frappe le front avec violence :

« Je ne comprends pas ! Je ne comprends pas !

— Où se trouvaient les deux chevaux ? »

Max Eltmann, taille moyenne, visage rond, yeux vifs un peu enfoncés, petit nez agressif, tend le bras d'un geste pitoyable :

« Là-bas, vous voyez ? Ce box qui est resté ouvert...

— Et l'autre ? »

Max Eltmann fait quelques pas lents vers l'un des boxes, vide bien entendu. Du *Roi de Trèfle* il ne reste qu'un peu de paille.

« Comment se fait-il qu'ils soient partis justement vers l'autoroute ?

— Je ne sais pas. Après tout l'autoroute n'est qu'à cinq cents mètres. Peut-être ont-ils été attirés par les phares.

— Quelle malchance, remarque le policier. C'est une perte grave pour vous ?

— Oui et non. L'autre ne valait pas cher, *Roi de Trèfle* valait dans les 70000 marks ¹, que l'assurance remboursera, mais la propriétaire est très affligée par la mort de son cheval et je vais perdre sa clientèle.

— *Roi de Trèfle* était en bonne santé ?

— Excellente. Voyez le vétérinaire, il vous confirmera qu'il n'avait jamais été en meilleure forme.

— Il y a bien quelqu'un qui veille sur l'écurie pendant la nuit ?

— Oui, au fond de la cour... le palefrenier. Mais vous savez il n'arrive jamais rien la nuit.

— Il n'a pas entendu le bruit de sabots sur les pavés ?

— Non. Il regardait la télévision.

— Tout de même, avant de rentrer chez lui, je suppose qu'il jette un coup d'œil sur les boxes ?

— Evidemment. Mais hier soir il n'a rien remarqué d'anormal ».

Le même jour onze heures du matin. Le James Bond fumeur de pipe en costume d'alpaga est assis dans le bureau du procureur.

« Pas claire cette histoire... remarque le procureur. A mon avis, elle ne s'explique que par une malveillance. Je ne vois pas comment deux boxes, situés chacun d'un côté de la cour, seraient restés ouverts sans qu'on s'en aperçoive. Je ne comprends pas pourquoi les deux chevaux seraient sortis en même temps. Et s'ils ne sont pas sortis en même temps, qu'est-ce qui explique qu'ils se soient rejoints pour traverser ensemble l'autoroute ?

— C'est aussi ce que je pense mon cher Procureur. C'est pourquoi j'ai l'intention, si vous êtes d'accord, d'enquêter sur ce Max Eltmann.

— Si vous voulez. Mais à mon avis ce n'est pas là que se situe la responsabilité criminelle s'il y en a une. Je penserais plutôt à la vengeance d'un lad ou quelque chose comme cela.

— Pourquoi ?

— Quel intérêt ce Max Eltmann pourrait-il avoir à faire tuer un cheval de prix ? Evidemment l'assurance va payer, mais pas à lui. A la propriétaire. A moins bien sûr d'envisager une combine entre lui et elle. »

Le policier hoche la tête :

« C'est tout à fait exclu. La propriétaire Fraülein Theodora Thurnau est la fille de la biscuiterie Thurnau. Des milliardaires. Ils n'ont vraiment pas besoin de ce genre d'escroquerie. Et puis *Roi de Trèfle* était paraît-il en très bonne forme. L'assurance ne paiera pas plus cher qu'il ne valait. D'ailleurs Max Eltmann affirme que Fraülein Theodora a reçu des propositions d'achat avantageuses aisément vérifiables.

Le procureur se lève :

« Vous voyez, je ne vous le fais pas dire. Il n'y a qu'une explication : la malveillance d'un membre du personnel. Croyez-moi, c'est là qu'il faut creuser...

— Je vais creuser, mon cher Procureur... je vais creuser ».

Mais lorsqu'il sort, le James Bond fumeur de pipe n'est manifestement pas convaincu.

Pourtant le même jour à dix-huit heures.

« Allô ? Ici Hans Waldeck. Mon cher Procureur, j'ai du nouveau.

— Je vous écoute...

— D'abord une information de l'hôpital : le conducteur de l'Opel sera probablement paralysé à vie des membres inférieurs. Ensuite je n'ai pas pu m'empêcher d'enquêter discrètement sur le passé de Max Eltmann le propriétaire de l'écurie. Il ferait un excellent suspect. C'est un Rhénan d'origine paysanne, mais comme il présentait fort bien, en 1968 il a épousé la fille d'un industriel. Pris d'une grande passion pour les chevaux, il s'est fait avancer par son beau-père un quart de million de marks pour installer une écurie. Mais son goût de l'indépendance et sa renommée équestre ne lui ont pas suffi. Il ne s'est pas contenté d'aimer les chevaux mais aussi les femmes. Et la sienne a demandé le divorce. L'ex-beau-père a donc réclamé les fonds qu'il lui avait avancés. Max Eltmann, dont l'écurie est sous hypothèque et qui doit beaucoup d'argent essaie de trouver d'autres revenus. Jusqu'à présent sans résultat. L'année dernière un de ses chevaux est mort des suites d'un empoisonnement. L'assurance a payé mais après avoir longtemps renâclé. Par contre comment l'assurance pourrait-elle hésiter devant un accident comme celui qui vient de se produire ? Voilà. Cela ne nous fait pas un coupable bien sûr, mais tout de même un suspect.

— Je conviens volontiers que le personnage n'est pas très sympathique, conclut le procureur. Mais je ne comprends toujours pas où serait son intérêt de faire mourir un cheval dont personne ne discute la valeur — uniquement pour que sa propriétaire touche l'assurance — alors qu'elle pourrait tout aussi bien le vendre...

— Je sais... Je sais... Mais plus ça va, plus ce personnage m'intrigue. Je voudrais que vous m'autorisiez à perquisitionner chez lui.

— Perquisitionner ? Hum... Cela ne m'emballe pas, mais enfin faites ! Vous avez ma bénédiction.

Le même jour, dix-neuf heures. Le James Bond fumeur de pipe se présente chez Max Eltmann qui vient de participer à une manifestation hippique. Celui-ci a fière allure dans son costume de gentleman-rider. La bombe jette une ombre sur ses yeux foncés. Est-ce un brillant qui orne l'épingle piquée dans son tour de cou de soie blanche ?

« Perquisitionner ? s'exclame-t-il. Mais à quel titre ?

— Monsieur Eltmann : cette nuit une femme est morte à la suite de ce stupide accident. Cet après-midi nous avons appris que son mari allait être paralysé à vie. Et maintenant l'homme du couple d'Américains qui les suivait vient d'entrer dans le coma. Je conviens que cette visite est fort désagréable mais vous devez comprendre que nous ne pouvons rien négliger.

— Je comprends que vous vouliez à tout prix trouver le responsable, mais je m'étonne que vous le cherchiez dans mes appartements privés. »

Déjà le policier ne l'écoute plus. Avec une certaine impolitesse, il fait entrer deux sbires.

« Où se trouve votre comptabilité ?

— Dans mon bureau.

— Vous pouvez m'y conduire ?

— Vous avez un mandat ?

— Evidemment, vous voulez le voir ?

— Est-ce que je peux prévenir mon avocat ?

— D'accord. Mais gagnons du temps, s'il vous plaît ! Conduisez-moi dans votre bureau.

Vingt et une heure. Depuis une heure les deux experts du James Bond fumeur de pipe ont tombé la veste car il fait très chaud. D'une main distraite l'un d'eux saisit parfois un sandwich pour y mordre à pleines dents avant de le reposer entre les dossiers éparés.

« Alors ? » demande le policier.

Les deux experts haussent les épaules d'un air déconfit :

« Rien... Achats, ventes de chevaux, tout cela apparemment légal. »

Vingt-deux heures. Un bonhomme au crâne rasé, obèse et luxueux, vient d'entrer dans le bureau : c'est l'avocat de Max Eltmann.

« Mon client est un homme parfaitement honnête, dit-il. Vous ne trouverez rien dans ses dossiers ! »

Le James Bond fumeur de pipe montre alors une revue du *Stern* un hebdomadaire allemand.

« Dans ses papiers peut-être, mais dans sa bibliothèque, j'ai trouvé cela. »

Et il montre un long article du *Stern* racontant comment, voici quelques mois, des chevaux s'étant échappés d'un haras, un camionneur a été tué sur l'autoroute.

« Et alors ? grogne l'avocat. Je ne vois pas le rapport ? Cela s'est passé à cinq cents kilomètres d'ici !

— Exact. Mais l'article a été lu et relu au moins vingt fois... Regardez : les pages sont tout écornées...

— Quoi d'étonnant, tout ce qui touche aux chevaux intéresse mon client. »

Le même jour. Vingt-trois heures.

« Allô ! Hans Waldeck à l'appareil. Mon cher Procureur, l'Américain est mort. Je voudrais aller interroger Fraülein Theodora Thurnau en Autriche ? Etes-vous d'accord ?

— Si vous voulez mais pourquoi ?

— Oh une idée comme ça mais qui vaut d'être vérifiée, et que je préfère ne pas vous expliquer par téléphone. »

Un matin, donc en Autriche, de l'autre côté de la frontière, le policier chargé de l'enquête se présente au domicile de Fraülein Theodora Thurnau, une ravissante blonde aux yeux bleus de vingt-six ans, qui le reçoit dans un salon luxueux.

« Vous connaissez les circonstances de la mort de votre cheval ?

— Oui. »

Fraülein Thurnau en a les larmes aux yeux.

« Mon pauvre *Roi de Trèfle*, je l'avais depuis quatre ans, j'y tenais beaucoup...

— Vous savez que l'accident a entraîné la mort d'hommes ?

— Oui. J'ai lu les journaux.

— Je suis venu vous voir car le procureur et moi avons du mal à croire qu'il s'agit d'un accident fortuit. »

La jeune femme semble tomber des nues :

« Vous voulez dire que l'accident aurait été volontaire ? Mais comment ? Et pourquoi ?

— Ecoutez, je vais jouer franc-jeu avec vous. Jusqu'à présent je n'ai retenu que trois possibilités : la première, la malveillance d'un membre du personnel de l'écurie.

— C'est possible, dit la jeune femme. Mais cette malveillance ne se serait pas exercée contre moi car j'ai les meilleurs rapports avec ces gens.

— C'est ce que l'on m'a dit. Mais il n'en est pas de même entre Max Eltmann et son personnel. La deuxième possibilité c'est que Max Eltmann ait organisé cet accident à son profit.

— Comment cela ?

— Pour toucher l'assurance.

— Mais l'assurance, c'est moi qui la toucherai !

— Je sais. Et je sais aussi que vous avez reçu des propositions d'achat supérieures à la valeur déclarée du cheval.

— C'est vrai.

— Alors il reste une troisième solution, dont j'ose à peine parler. Je ne voudrais pas qu'elle vous vexé. Elle est peut-être complètement absurde. Mais vous comprenez, étant donné la gravité de l'accident, nous ne pouvons rien négliger...

— Je vous écoute...

— Eh bien voilà... Je me suis laissé dire que tout le monde comptait sur votre présence aux championnats d'Allemagne où vous êtes déjà inscrite.

— C'est exact.

— Mais il paraît que vous hésitez, que vous craignez de ne pas être à la hauteur

— Ce genre d'inquiétude est légitime, non ?... Mais il est faux de dire que j'hésitais. Sans l'accident de *Roi de Trèfle* j'aurais participé. Evidemment maintenant, c'est différent.

— Bien entendu. Donc vous pouvez désormais renoncer sans perdre la face ? »

La jeune femme regarda longuement le policier. Puis elle se lève, furieuse, pâle,

les lèvres pincées :

« C'est honteux monsieur ! Quel esprit biscornu ! Imaginer que j'aurais fait tuer *Roi de Trèfle* pour justifier mon refus de participer. C'est lamentable ! C'est dégoûtant !

Evidemment la colère de Fraülein Theodora n'est pas une preuve, mais elle paraît si spontanée que le policier en est impressionné.

« Excusez-moi si je me trompe. Je vous avais prévenue que c'était une idée peut-être stupide. Parlons encore, voulez-vous ?

— Non monsieur. Vous êtes un policier allemand et ici vous êtes en Autriche. Nous en resterons là. »

Et Theodora dont les yeux bleus sont devenus incroyablement durs pousse carrément le policier vers la porte.

La démarche de celui-ci ne pouvant être qu'officieuse il s'incline. Tout de même, avant de partir, il se retourne :

« J'ai une photo de *Roi de Trèfle* tel qu'il a été trouvé sur l'autoroute. Vous voulez la voir ? »

La jeune femme hésite et finalement tend la main.

« Donnez... »

A peine y a-t-elle jeté les yeux qu'elle la rend au policier :

« Ce n'est pas mon cheval.

— Ah... J'ai dû me tromper... J'ai la photo de l'autre... »

A nouveau Theodora tend la main.

« Je n'ai jamais vu cette bête-là ! *Roi de Trèfle* avait une étoile sur le front, une tache blanche à la lèvre supérieure, le jarret blanc au postérieur droit. Je ne vois rien de tout cela. »

Et soudain son visage s'illumine :

« Mais alors *Roi de Trèfle* n'est pas mort ?

— Cela se pourrait bien... » murmure le policier abasourdi qui, bien entendu, entrevoit la vérité.

Cette vérité, elle sera confirmée par le maréchal-ferrant qui ne reconnaîtra pas les fers de *Roi de Trèfle*. Celui-ci avait été vendu par Maw Eltmann sous un faux nom en falsifiant le certificat d'origine. Pour éviter ensuite d'avoir à présenter *Roi de Trèfle* à sa propriétaire, il avait un soir de juin sorti de son box un autre cheval sans valeur pour le pousser sur l'autoroute cinq cents mètres plus loin, sans se soucier des risques de vies humaines que pouvait entraîner son geste. Bien que sachant qu'il obtiendrait sans peine un certificat du vétérinaire, pour que l'accident paraisse plus fortuit encore, il avait imaginé au dernier moment de lui adjoindre un autre cheval. Le mieux est l'ennemi du bien et c'est justement ce détail qui entraîna la suspicion des policiers.

L'homme n'est décidément pas la plus noble conquête du cheval.

1. 150000 francs.

QUAND L'ASSASSIN RENCONTRE SA VICTIME

La porte de la cellule de José Simao vient de s'ouvrir.

« Simao ! Un camarade pour toi ! »

Simao, un jeune condamné à perpétuité, avance vers le gardien un visage maigre aux yeux creux.

« Je veux rester seul !

— Ça mon gars, dis-le au directeur ! Tu te crois à l'hôtel ici ? On a cinquante cellules, et cent quarante voleurs et assassins ! Si tu n'aimes pas la compagnie de tes semblables, tant pis pour toi, tu les as choisis. Et pas de bagarre hein ? J'ai encore de quoi vous calmer ! »

Dans la prison de Escada, une petite ville du Brésil, chacun sait que le gardien-chef ne plaisante pas avec les révoltés. Il y a au sous-sol, une demi-douzaine de cellules spéciales, creusées dans le rocher, sans autre ouverture qu'une porte de fer. Ceux qui y ont passé quelques mois pour indiscipline en parlent savamment. Rien à manger, ou presque, de l'eau une fois par jour dans une bassine, pour boire et se laver. Pas de lumière. Aucune visite, une humidité à percer les poumons. De quoi devenir fou.

José Simao recule. Il n'est là que depuis trois mois, mais il sait. Le nouveau venu a une sale tête de fouine, de petits yeux malins et un nez pointu. Il croit faire l'intéressant :

« T'inquiète pas camarade, je serai sorti avant toi ! J'en ai que pour six ans, moi, et toi tu en verras d'autres ! »

La porte de la cellule se referme lourdement sur les deux hommes et le pas du gardien s'éloigne.

Escada, dans la province du Pernambuco, est située à quelques centaines de kilomètres de Recife, sur la côte Est du Brésil. Au dehors, le paysage est fait de rochers, de sable, et de palmiers sur l'Atlantique.

La prison de Escada, est un ancien fort portugais, lourd et imprenable, dont personne jamais ne s'est évadé. Et dont personne ne sort avant la fin de sa peine. On ne connaît pas de mesures de grâce, car il n'y a pas ici de bonne conduite, il arrive que les gardiens dispersent les prisonniers au fouet, comme un troupeau de vaches.

Celui qui est condamné à passer sa vie entre les murs d'Escada, comme José Simao, sait ce qu'est le désespoir. Pourtant aucun suicide dans cet enfer, mais des bagarres sanglantes. Comme si la violence et l'agressivité y étaient plus concentrées qu'ailleurs.

L'Histoire Vraie de José Simao, petit voleur de vingt-cinq ans, vagabond aux pieds nus, semble devoir s'arrêter là. Il a tué un homme, il a avoué, et si l'on a pas retrouvé le cadavre, ce n'est qu'un détail. José Simao mourra entre ces quatre murs. C'est pour cela qu'il voulait rester seul. C'est pour cela qu'il accueille son nouveau compagnon en lui tournant le dos.

Les prisonniers parlent sans arrêt, ils se racontent leurs vies, leurs mensonges,

leurs vérités parfois. Mais José, lui, n'a plus rien à dire. Sa vérité il la connaît. L'autre, celle des juges et des policiers, c'est un mensonge. Un mensonge qu'il a admis à coups de botte, et de bras tordu. Il n'ira plus vagabonder sur la plage ni détrousser les baigneurs. C'était sa liberté à lui, il la paye cher, bien trop cher. Pour quelques escudos : une année de vie.

« Je m'appelle Adias Soarès ! Tu sais jouer aux dames ? J'ai déjà été en prison, une fois. J'ai joué aux dames pendant six mois. Regarde, c'est facile, tu dessines un carré par terre...

— Fous-moi la paix ! Je m'en fiche moi d'aller à la cave, alors si tu ne la fermes pas, je te tape dessus, et on y va tous les deux ! »

Adias Soarès se réfugie sur sa paillasse, et laisse passer l'orage. Il n'est pas de taille à lutter. Il a peur du noir et de cette grande silhouette maigre, qui lui rappelle quelqu'un... vaguement, quelqu'un qui a failli le tuer il y a deux ans. Mieux vaut se taire, provisoirement.

Il y a deux jours à peine que les deux prisonniers cohabitent. Jusque-là tout était calme, mais le 25 février 1951, à minuit, des hurlements réveillent le couloir de la prison.

Il y a une galopade, les lumières s'allument et le gardien-chef, revolver au poing, cogne à la porte de la cellule de José Simao :

— Qu'est-ce qui se passe bon sang ! Vous allez vous taire ?

Les hurlements ne cessent pas pour autant. Au contraire, la voix aigüe du prisonnier Adias Soarès prend de l'ampleur :

« Chef ! Il va me tuer ! Chef ! »

D'un geste, le gardien ordonne à ses deux adjoints d'ouvrir la porte, mitraillette au bras. Lui-même se tient en arrière, le revolver pointé. Mais à peine la porte est-elle entrebâillée que Adias jaillit littéralement dans ses jambes.

« Chef ! Chef ! Il veut m'étrangler ! Je vous jure ! Il est fou ! Sortez-moi de là Chef ! »

Le chef est une grande brute au front étroit, qui n'aime pas écouter les prisonniers, qui n'aime pas discuter avec eux, surtout dans ces cas-là.

« Emmenez-les tous les deux ! A la cave ! On verra ça demain. »

Adias Soarès ne se fait pas prier. Il préfère être bousculé à coups de botte et traîné dans les sous-sols, plutôt que de rester une minute de plus en compagnie de José Simao.

Quant à José, il serre les poings de rage, et tape contre le mur de la cellule.

« Je veux parler au directeur, tout de suite ! Vous m'entendez ? »

Il hurle à son tour, tandis que les autres prisonniers secouent les portes en cadence :

« Vous m'entendez ? Je ne croupirai pas une minute de plus ici ! Je ne suis pas un assassin moi ! Je ne suis pas un assassin, mais je vais le devenir si on ne me sort pas de là ! »

L'œil mauvais, le pistolet toujours braqué, le gardien-chef ordonne :

« Assommez-le ! »

Les deux adjoints hésitent, mais le chef les pousse en avant :

« Assommez-le ! Vous voulez une révolution ? »

Un coup de crosse de mitraillette a raison de José Simao, et il disparaît à son tour dans les sous-sols, traîné sans ménagement par les pieds.

Les autres prisonniers ont profité de cet intermède, qu'ils ne comprennent ni ne voient, pour organiser un raffut épouvantable. Un coup de feu tiré en l'air par le gardien-chef les calme brutalement.

L'ordre et la discipline ont toujours régné dans cette prison de la province de Pernambuco, grâce au gardien-chef Hernando. Et le gardien-chef Hernando a intérêt à ce que rien n'accroche cette année. Il va prendre sa retraite. Une émeute, une évasion même ratée, mettrait sa prime en danger. Il n'est donc pas question qu'il écoute José Simao. Cet assassin maigre et agressif pourrira le temps qu'il faut dans les cellules souterraines. Le temps qu'il faut, c'est-à-dire au moins les huit mois qui précèdent la retraite du gardien-chef Hernando. La suite ne le regarde pas.

Huit mois ont passé. Huit mois de cachot pour José Simao. Pendant tout ce temps, il n'a aperçu du monde extérieur que la silhouette d'un gardien qui lui jetait dans les jambes un seau de nourriture infecte : des haricots dans de l'eau tiède, et un pot d'eau.

Le 18 octobre 1951, la porte du cachot s'ouvre en grand et le gardien interpelle le prisonnier :

« Dehors Simao, le directeur veut te voir. »

José Simao n'est plus que l'ombre de lui-même. Squelettique, sale, pouilleux, il a l'air d'un fou. A force de se tenir accroupi dans le noir, il tient à peine sur ses jambes, et ses yeux papillonnent, aveuglés par la lumière électrique du couloir.

« Le dos au mur, Simao ! »

Il obéit comme un automate. Le gardien ouvre trois autres portes et fait sortir de la même manière, trois ombres identiques. Parmi elles, Adias Soarès. Lui aussi a été oublié là, par le gardien-chef Hernando. Il a perdu son air malin, et tousse à petits bruits.

Simao a un geste de la main vers lui... et chuchote :

« Aide-moi ! »

L'autre le regarde comme s'il voyait un fantôme, et recule effrayé, Simao répète :

« Aide-moi... »

Le gardien se retourne :

« Silence, avancez ! On passe à la douche, et on va voir le directeur ! Le premier qui bouge ! »

Comment pourraient-ils bouger ces malheureux. Certains ne sont là que depuis

deux ou trois mois, mais José Simao et Adias Soarès, eux, ont vécu huit mois dans le noir et l'humidité, sans pouvoir parler, sans exercice, et presque sans nourriture.

La douche les assomme à moitié. La chemise et le pantalon de toile propre, leur semblent d'une douceur ineffable. Le crâne rasé de près, les voilà maintenant alignés, debout, hagards, encadrés de deux hommes en armes, dans le bureau du directeur. Un nouveau gardien-chef est à ses côtés. C'est lui qui parle le premier.

« Voilà les hommes du cachot, monsieur. J'ai regardé leurs dossiers. Il n'y est porté aucune mention spéciale sur les mesures de sécurité prises à leur rencontre. Mon prédécesseur a simplement noté : rébellion. »

Le directeur, un homme d'une cinquantaine d'années, approuve d'un air las :

« Hernando savait ce qu'il faisait. Ces hommes sont sûrement dangereux.

José Simao a suivi la conversation d'un regard halluciné. Il lève la main timidement.

« Monsieur... Je peux parler ? »

Le directeur l'y autorise, d'un air toujours las et un peu dégoûté.

« Parle...

— Je suis innocent monsieur...

— Innocent hein ? Voilà qui est nouveau ! Et comment t'appelles-tu l'innocent ?

— José Simao, monsieur...

— Et pourquoi es-tu là ? »

José Simao hésite, il a du mal à s'exprimer. L'émotion lui serre la gorge. Il désigne son compagnon Adias Soarès.

« A cause de lui, monsieur, c'est lui que j'ai tué. »

Le directeur daigne sourire :

« Cet homme est fou ! Gardien ! »

Mais José Simao avance d'un pas, avec le courage du désespoir. Tant pis, s'il doit retourner au cachot à fond de terre, c'est la seule occasion qui lui est donnée de parler enfin.

« Je ne suis pas fou monsieur. Vous pouvez vérifier, j'ai été condamné comme un assassin, pour avoir tué cet homme-là ! Dis-le Adias — Dis-le que tu n'es pas mort ! »

Adias Soarès recule encore une fois, puis rassuré en voyant que José ne peut rien contre lui, marmonne :

« C'est vrai, je ne suis pas mort... »

Cette fois le directeur lève un regard un peu étonné sur les deux hommes.

« Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? José Simao, tu as été condamné pour meurtre ! Il y avait quatre témoins. Quatre ! Ils ont vu le cadavre, ils t'ont

poursuivi, arrêté, tu as avoué ! Alors qu'est-ce que tu racontes ?

— La vérité monsieur. Je le jure. Moi aussi je croyais que j'étais un assassin. Et pourtant je n'avais jamais tué, monsieur, jamais de ma vie. Volé, oui, mais tué, jamais ! S'il vous plaît, Laissez-moi expliquer... »

Le directeur fait signe aux gardiens de faire sortir les autres prisonniers et garde avec lui, José et Adias.

« Bon, je vous écoute, mais je vous préviens tous les deux, ne me faites pas perdre de temps... Alors, toi José Simao, tu dis avoir tué qui ?

— Je ne l'ai jamais su, monsieur. C'est ça qui était terrible, et puis il est arrivé, lui, Adias. Et il s'est mis à parler, à me raconter ce qu'il avait fait avant d'être mis en prison. C'est un voleur comme moi...

— Qu'est-ce qu'il t'a raconté ?

— Voilà. Le jour où vous m'avez arrêté, je me battais avec un homme. Il faisait nuit. C'était sur la route de Escada. Et cet homme, c'était lui... N'est-ce pas Adias ? Dis-le ! Tu ne risques rien... »

Adias n'a plus son regard de fouine. Le cachot l'a brisé. Il parle d'une voix peureuse.

« C'est vrai monsieur. Ce jour-là je marchais sur la route de Escada, quand j'ai rencontré un homme, un promeneur. Il avait l'air bien habillé. Je l'ai assommé pour lui prendre son portefeuille, et je l'ai laissé dans le fossé. Comme il faisait nuit, je me croyais tranquille. Mais au bout de cinq cents mètres à peine, quelqu'un m'est tombé dessus ! »

José Simao poursuit à son tour :

« C'était moi monsieur... Je l'avais vu assommer le promeneur, et je le suivais.

— Pourquoi le suivais-tu ?

— Pour le voler à son tour monsieur. Je ne risquais rien. Le promeneur ne m'avait pas vu, et moi j'avais ramassé le morceau de tuyau de plomb qui avait servi à Adias... Je l'ai suivi un moment, le temps de nous éloigner du promeneur et je l'ai assommé à son tour, pour lui prendre le portefeuille...

— Et alors ?

— Une voiture est arrivée à ce moment-là. Il y avait quatre hommes à l'intérieur. Ils m'ont vu, ils se sont précipités d'abord sur le corps d'Adias et puis ils m'ont poursuivi. Ils criaient tous qu'il était mort ! Quand ils m'ont rattrapé, ils m'ont battu, et traîné jusqu'au buisson où j'avais attaqué Adias. Ils me traitaient d'assassin. L'un d'eux est parti en voiture chercher la police. Mais quand nous sommes arrivés au fossé, il n'y avait plus personne. Le mort avait disparu. Il ne restait que la matraque et on voyait dans l'herbe, des traces de sang. La police a dit que le corps avait roulé jusqu'à la rivière. L'herbe était couchée tout le long de la pente, entre le fossé et la rivière. Et on n'a jamais retrouvé le corps. Alors j'ai été condamné comme un assassin. Le promeneur a même dit que c'était moi qui l'avait assommé, et comme j'avais son portefeuille, on m'a mis en prison, pour la vie, monsieur. Tous les témoins ont juré qu'il était mort... Que ma victime était morte ! Et moi j'ai fini par le croire aussi. »

Le directeur fronce les sourcils, il ne comprend pas tout à fait.

« Et tu dis que ta victime c'est lui ?

— Oui ! C'est lui, c'est Adias, il me l'a raconté dans la cellule, le lendemain de son arrivée !

— Et pourquoi n'as-tu rien dit à ce moment-là ?

— D'abord j'ai cru que j'allais le tuer, monsieur ! Vous comprenez ? Il m'avait laissé condamner à vie ! Alors on s'est battu et le gardien nous a mis au cachot.

— Il fallait demander à me parler !

— On peut pas monsieur. Le gardien-chef nous laissait pourrir là-dedans. Au début j'ai crié, et Adias aussi, je l'entendais, mais il nous battait, alors on a attendu. On devient fou monsieur à attendre comme ça, Fou ! Même Adias voulait parler. »

Le directeur se tourne vers le petit homme :

« Tu es prêt à faire une déclaration ?

— Oui monsieur. C'est vrai ce qu'il a dit. Ce jour-là, j'ai assommé un type et après, quelqu'un m'est tombé dessus. J'avais la tête en sang, je me suis évanoui, puis je me suis réveillé, j'ai entendu des cris, un bruit de voiture, j'ai pris peur, je croyais que c'était la police, alors j'ai roulé sur moi-même, doucement, je souffrais beaucoup, mais je suis arrivé jusqu'à la rivière, je me suis laissé coulé dedans... Et j'ai suivi le courant. Je n'ai jamais su ce qui s'était passé vraiment, j'étais persuadé d'avoir échappé à la police. Quelque temps plus tard, j'ai été pris, alors que je sautais d'une maison par la fenêtre. C'est comme ça que je me suis retrouvé en prison, dans la cellule de José Simao. Il voulait pas parler, il me faisait peur. Alors pour le faire rigoler, comme ça, je lui ai raconté mon aventure, et il m'a sauté dessus comme un fou, il voulait m'étrangler, monsieur. »

Le directeur de la prison est sidéré. Ainsi par une extraordinaire coïncidence, ces deux hommes se sont retrouvés dans la même cellule ! Faux assassin et faux mort ! disent-ils la vérité ? C'est trop incroyable.

Adias, le mort, montre ses cicatrices à la tête, il décrit l'endroit, la rivière, il ne peut pas avoir inventé cela ! D'autre part, les témoins avaient parlé « du mort » comme d'un homme petit, brun, et au nez pointu. Cet homme portait au crâne une blessure à l'endroit précis de la cicatrice d'Adias.

Le procès fut rejugé bien sûr. Et, ultime preuve, les cheveux retrouvés sur la matraque tenue par José Simao, étaient bien ceux d'Adias...

Adias n'était pas mort, José n'était plus un assassin. Ils avaient payé cette découverte de huit mois de cachot, au risque d'en mourir tuberculeux. Mais la retraite du gardien-chef Hernando n'en fut pas troublée pour autant, et on ne lui retira pas sa prime, pour bons et loyaux services.

Il y a des injustices que la justice n'atteint pas toujours, et le gardien-chef Hernando, selon la direction de la prison, n'avait fait que son devoir, en assurant la sécurité à l'intérieur du milieu carcéral. C'est une formule qui vaut ce qu'elle vaut.

LE JARDINIER EXTRAORDINAIRE

C'est un jardin extraordinaire, un jardin anglais de la banlieue de Londres, qui ressemble à un tableau anglais. Au milieu des roses, des pivoines, des pavots rouge sang, le long des allées bordées de myosotis, entre les tulipes couleur violine et les grandes marguerites jaunes, un chapeau de paille se promène.

C'est un vieux monsieur qui le porte, ses mains sont soigneusement gantées, et un sécateur dépasse de la large poche de son tablier bleu.

L'inspecteur Hawks de Scotland Yard, vient de pousser le portillon de bois, et une petite cloche a tinté.

« Monsieur Horace Lewitt ?

Le chapeau de paille a tourné la tête, et un regard bleu examine le visiteur.

« Je suis M. Horace Lewitt, que désirez-vous ?

— Je viens vous parler de roses, monsieur Lewitt.

— Vous êtes journaliste ? »

Le vieux monsieur avance dans l'allée en retirant ses gants puis son chapeau. Son accueil est réservé, comme son visage, celui d'un petit retraité tranquille, qui n'aime guère voir le monde envahir son jardin.

« Je ne suis pas journaliste monsieur Lewitt, vous attendiez les représentants de la presse ?

— J'ai déjà reçu un de ces messieurs hier, c'est à propos de l'exposition au Crystal Palace, ma rose a gagné le concours alors je vous ai pris pour un journaliste. Mais vous ne l'êtes pas ?

— En effet monsieur Lewitt, je suis l'inspecteur Hawks de Scotland Yard. »

Le vieux monsieur s'arrête, et contemple le chèvrefeuille odorant, qui le sépare du policier.

« Alors vous ne venez pas me parler de roses ?

— Si, tout de même monsieur Lewitt, de roses, d'épines, et de votre femme.

— Ma femme est morte Inspecteur, il y a quinze jours de cela, juste avant l'exposition.

— Je sais monsieur Lewitt, il faut que nous parlions de tout cela.

— Je ne comprends pas, monsieur l'Inspecteur, et votre visite m'embarrasse, j'avais l'intention justement de me rendre au cimetière de Muswell Hill, pour m'occuper de la tombe de Priscilla. Pourrions-nous remettre cette conversation ? D'ailleurs je ne vois pas ce que la police vient faire ici.

— Ma mission est désagréable, monsieur Lewitt, mais j'irai droit au but. Votre belle-sœur, Flora Grey est venue informer le Yard, de ses soupçons à propos de la mort de votre femme. Elle a déclaré qu'à son avis, vous l'aviez empoisonnée. Je

suis donc venu vous informer de la décision du juge. Il réclame l'exhumation et l'autopsie. »

Le vieux monsieur paraît saisi d'effroi :

« Qu'est-ce que vous dites ? Mais Flora est complètement folle, tout le monde le sait ! Vous n'allez pas faire ça n'est-ce pas ? Vous n'allez pas troubler le dernier sommeil de ma femme, c'est immonde ! Mon Dieu, et moi qui m'apprêtais à faire de sa tombe un petit jardin ! Vous voyez ? Je cherchais des boutures, elle aimait tant les roses, celles-ci surtout. »

D'un doigt tremblant, le vieux monsieur désigne un bouquet de roses saumon, particulièrement belles, sa main effleure avec délicatesse les pétales presque translucides.

« Ce sont des roses anciennes, vous savez, les plus vieilles du monde, je ne les greffe jamais, pour leur garder cette fragilité qui leur vient de l'églantier, ce cousin germain. Ce pied que vous voyez là, date de feu ma grand-mère, c'est elle qui l'a planté. Je l'appelle *Queen Victoria*, et elle a remporté le premier prix de l'exposition.

— Monsieur Lewitt, vos roses sont splendides en effet, mais nous devons parler de votre femme ! Si cela ne vous gêne pas d'ailleurs, je puis très bien vous accompagner au cimetière. »

Horace Lewitt dénoue les liens de son tablier, et range son nécessaire de jardinier, dans une petite resserre. Il secoue la tête avec incrédulité.

« Flora est folle, c'est une vieille folle vous savez, vous avez tort de l'écouter. »

Puis il ramasse un panier léger, en forme de corbeille, où s'étale un bouquet de roses coupées.

« Enfin, si vous y tenez, nous irons porter cela ensemble, le cimetière n'est pas loin. Mais mon Dieu que tout ceci est désagréable.. »

Et c'est du pas tranquille de deux jardiniers anglais à la retraite, que l'inspecteur Hawks de Scotland Yard, et Horace Lewitt, assassin présumé de son épouse Priscilla, se rendent au cimetière de Muswell Hill, dans la banlieue nord de Londres.

Flora Grey, la belle-sœur de Horace Lewitt, s'est en effet rendue la veille à Scotland Yard pour y dénoncer ce qu'elle appelle « le meurtre sournois de ce vieux fou d'Horace ». Si la vieille fille a paru redoutable à l'officier de police, ses arguments l'étaient aussi. Flora Grey, soixante-sept ans, le nez chafouin et le menton velu, paraissait sûre de son fait.

« C'est en fouillant dans les affaires de ma pauvre sœur que j'ai découvert la vérité. Elle était malade depuis plusieurs années, elle ne quittait jamais la chambre, mais je savais qu'elle tenait soigneusement les comptes du ménage dans un petit carnet. Comme je ne fais pas confiance à Horace, j'ai voulu contrôler moi-même l'état des comptes, car j'hérite de ma sœur, c'est dans son testament ! Et dans le petit carnet, j'ai trouvé des notes, écrites de sa main, quelques jours avant sa mort ! Tenez lisez ! »

Sur deux pages, d'une petite écriture précise et droite, Priscilla avait noté en effet :

« Horace m'empoisonne, je l'ai vu verser quelque chose dans ma tasse de bouillon. Cela me donne des brûlures d'estomac épouvantables. Ce vieux fou veut se débarrasser de moi, mais tout m'est égal. Si je meurs, et je vais mourir je le sais bien, il sera condamné et il ira en prison. Peut-être même sera-t-il pendu, et s'il est pendu, quand on l'entertera à son tour, il ne poussera rien sur sa tombe, car il ne pousse rien sur la sépulture d'un pendu. »

Flora avait amené avec elle, un autre exemplaire de l'écriture de sa sœur, et la police avait admis qu'il y avait suspicion de meurtre.

Sur le chemin du cimetière de Muswell Hill, l'inspecteur vient de raconter tout cela au jardinier retraité, et il ajoute :

« Comment expliquez-vous ceci monsieur Lewitt ?

— C'est une histoire simple Inspecteur. En 1936, ma femme a été opérée une première fois de l'estomac. Quelques années plus tard, il a fallu recommencer l'opération, c'était plus grave cette fois, et le chirurgien a dû en retirer une partie. Depuis elle souffrait régulièrement. Puis elle est tombée vraiment malade, il y a cinq ans, cette fois il s'agissait de bien autre chose, une maladie osseuse, elle souffrait terriblement et les médicaments ne la soulageaient guère. De plus elle disait qu'elle les supportait mal, ils lui brûlaient l'estomac.

— Mais pourquoi vous accuse-t-elle ?

— Je ne sais pas. Elle avait beaucoup changé depuis cette nouvelle maladie, et elle se savait condamnée à plus ou moins brève échéance, peut-être a-t-elle voulu se venger.

— Se venger de quoi monsieur Lewitt ?

— De moi, de ma bonne santé, de mes activités, de mes roses. La maladie l'avait aigrie. A vingt ans, Priscilla était une jeune femme merveilleuse, autoritaire certes, et qui dirigeait tout, à cinquante ans, elle était déjà amoindrie, à soixante, elle ne pouvait plus marcher, et à sa mort, elle en voulait je crois au monde entier.

— Donc, vous réfutez l'accusation de votre belle-sœur ?

— Bien sûr. Et je trouve cette situation particulièrement désagréable, voyez-vous Flora n'a jamais eu toute sa tête, tant que ma femme était solide, elle s'occupait d'elle, mais un jour, j'ai dû lui demander de rester chez elle, je ne pouvais pas m'occuper de deux malades en même temps.

— Vous pensez donc, que votre belle-sœur a voulu, elle aussi se venger de vous ? C'est beaucoup pour un seul homme, monsieur Lewitt !

— Vous êtes marié Inspecteur ?

— Non.

— Donc, vous n'avez ni femme, ni belle-sœur, c'est une chance pour vous, mais pas pour moi, sinon, vous auriez compris de quoi sont capables les femmes quand la tête leur manque.

— C'est vous qui vous occupiez des médicaments de votre femme ?

— En effet, et notamment le médecin avait prescrit une nouvelle thérapeutique, malheureusement si le produit agissait sur les douleurs, il était difficile à

supporter pour son estomac. Mais je l'obligeais à le prendre, et j'imagine qu'elle a traduit cela par un empoisonnement.

— Quelque chose me tracasse monsieur Lewitt. Votre femme a écrit : « Je l'ai vu verser quelque chose dans ma tasse de bouillon... » Vous lui cachiez le médicament ?

— Je m'efforçais de le lui faire avaler, c'est tout, et tous les moyens étaient bons pour cela, sinon elle refusait carrément. Alors je mélangeais les pilules à sa nourriture, je les écrasais de manière à les réduire en poudre, mais malgré cela j'étais obligé très souvent d'employer la ruse, car elle se méfiait. Parfois je mettais la poudre dans son bouillon, parfois dans son lait, et parfois dans la compote. Je changeais de ruse tous les jours.

— Vous en avez parlé au médecin ?

— Bien sûr. Lui-même m'avait conseillé cette méthode. C'est grâce à ce médicament qu'elle a pu mourir sans trop de souffrances ; voyez-vous, les brûlures à l'estomac n'étaient rien, à côté des douleurs insupportables qu'elle aurait subi. »

Les deux hommes sont arrivés au cimetière, et l'inspecteur suit Horace Lewitt jusqu'à la tombe de sa femme. Le vieil homme installe ses roses dans un pot de grès, qu'il va remplir d'eau au robinet de l'allée centrale. Il dispose soigneusement les fleurs, comme il le ferait chez lui, pour son plaisir personnel, puis demande :

« Vous allez continuer l'enquête ? Vous allez vraiment faire cette autopsie ?

— C'est inévitable monsieur Lewitt, à moins que votre belle-sœur soit effectivement folle, et que le juge estime que son accusation n'est pas recevable, mais cela m'étonnerait, voyez-vous. Cette dame a tenu des propos parfaitement cohérents, et n'a jamais été internée. De plus, il y a le petit carnet, et autre chose aussi...

— Quelle autre chose Inspecteur ?

— Les roses monsieur Lewitt...

— Vous n'aimez pas les roses Inspecteur ?

— Moi si, mais d'après nos informations, votre femme les détestait, et votre belle-sœur se demande pourquoi, depuis deux semaines, vous venez ici, déposer chaque jour, un nouveau bouquet. Cela lui semble bizarre, elle estime que vous persécutez sa sœur, par-delà la tombe. D'ailleurs vous m'avez dit vous-même tout à l'heure que votre femme adorait ces fleurs... C'est inexact ?

— La vérité n'est pas toujours aussi simple Inspecteur, voyez-vous, lorsqu'on déteste la vie, on n'aime pas les roses, et Priscilla détestait la vie, mais je suis sûr qu'elle les aime à présent. Que dois-je faire monsieur l'Inspecteur ? Vous suivre ? Vous m'arrêtez, ou puis-je rentrer chez moi ?

— Vous pouvez rentrer chez vous, l'exhumation aura lieu demain à dix heures, vous devez y assister c'est la loi, ensuite tout dépendra des résultats de l'autopsie. »

Les deux hommes s'en retournent, toujours aussi tranquillement, le ton n'a jamais monté entre eux, comme s'il s'agissait d'une conversation ordinaire entre gens de bonne compagnie. Arrivés devant le portillon, d'où l'on aperçoit le jardin extraordinaire de M. Lewitt, ils se séparent courtoisement :

« A demain monsieur Lewitt.

— A demain monsieur l'Inspecteur. »

Et l'un retourne à ses roses, l'autre à ses crimes. Le lendemain de cette conversation courtoise entre les deux hommes, a lieu l'exhumation du corps de Priscilla, décédée à soixante-quatre ans, le 6 juin 1957.

Le certificat de décès, délivré par le médecin traitant, indiquait une tumeur de la moelle épinière.

Flora, la sœur de la morte, maintient : empoisonnement.

L'époux, vêtu de noir, se tient un peu en retrait de la tombe, et il évite soigneusement de croiser le regard de sa belle-sœur. Un regard noir, un peu exorbité.

Lorsque le cercueil disparaît dans l'ambulance, et que l'ambulance disparaît à son tour en direction de l'Institut médico-légal de Londres, M. Lewitt prend le pot de grès où il avait disposé ses roses, la veille, et va le porter sur une tombe voisine.

Flora, sa belle-sœur, qui brûlait d'envie de l'agresser depuis le début, saute sur l'occasion :

« Tiens ! Tu ne les jettes pas aux ordures celles-là ? »

Puis se tournant vers l'inspecteur :

« Je vous l'avais dit ! Il en remet tous les jours ! Il jette celles de la veille, encore belles pourtant, pour en remettre d'autres ! C'est un malade ! »

Elle regarde à nouveau Horace Lewitt, et souffle avec rage :

« Assassin ! »

L'inspecteur tente de calmer la vieille fille, mais il n'est pas mécontent de cette confrontation, même si le lieu ne s'y prête guère.

« Modérez-vous, mademoiselle, rien ne dit que vous ayez raison d'accuser votre beau-frère.

— Raison ? Ah bien sûr, évidemment, j'aurais dû m'en douter ! Il vous a dit que j'étais folle n'est-ce pas ? Et lui ? Il n'est pas fou lui ? Voilà des années qu'il sacrifie tout à ces maudites fleurs ! Pas d'enfant, pas de chien, ça abîme le jardin ! Pas d'appartement en ville surtout ! Mais ma sœur voulait vivre en ville monsieur l'Inspecteur ! Et elle voulait des enfants, et un chien ! Ce monstre l'a privée de tout, pour cultiver ses roses ! Il passait des heures dans le jardin, au lieu de lui tenir compagnie, et il m'a éloignée d'elle, il a fait le vide pour être tranquille, pour pouvoir l'empoisonner tranquillement, il croyait pouvoir rester seul, et régner sur son maudit jardin ! J'espère qu'on va l'enfermer pour longtemps ! »

Horace Lewitt ne prend pas la peine de répondre à cette furie, et lui tourne le dos pour partir. L'inspecteur le rejoint rapidement :

« Monsieur Lewitt, pourquoi faites-vous ça ?

— Je fais quoi monsieur l'Inspecteur ?

— Ces roses tous les jours, c'est inutile... c'est trop, vous ne leur donnez même pas le temps de se faner, pourquoi, vous qui aimez tant les fleurs ?

— Justement parce que je les aime, Inspecteur.

— Je ne comprends pas ?

— Si nous nous écartions un peu de cette folle ; je vous expliquerais beaucoup de choses...

— Eh bien rentrons chez vous, je vous accompagne... »

Comme la veille, les deux hommes cheminent tranquillement à travers les allées du cimetière, puis le long des rues de banlieue, bordées de pavillons paisibles.

« Alors monsieur Lewitt, que vouliez-vous m'expliquer ?

— La beauté, monsieur l'Inspecteur, et la mort aussi. Mais je vais peut-être vous sembler prétentieux. Voyez-vous, hier, votre visite m'a surpris, je ne m'attendais pas à être soupçonné de cette façon, et si je n'ignorais pas l'existence du petit carnet de comptes de ma femme, j'ignorais par contre qu'elle y notait des réflexions personnelles. Alors autant vous le dire tout de suite, l'autopsie va confirmer l'empoisonnement. J'ai utilisé des doses très importantes de son médicament, c'était simple, le médecin ne se méfiait pas, et il renouvelait les ordonnances. Je lui avais raconté, ce qui était la vérité d'ailleurs, que Priscilla recrachait les médicaments, ou les jetait derrière mon dos. Il m'avait conseillé de dissimuler les prises dans la nourriture, mais elle refusait très souvent aussi la nourriture, alors les médicaments étaient perdus, et il en fallait d'autres. Si le produit avait existé sous forme d'injections, rien ne se serait passé, et je n'aurais peut-être jamais songé à empoisonner ma femme.

— Pourquoi l'avez-vous fait monsieur Lewitt ?

— Oh, pour plusieurs raisons. Ma belle-sœur est folle, certes, vous vous en apercevrez, à la longue, mais elle a un peu raison, je suis d'abord un égoïste. C'est vrai que je n'ai pas voulu d'enfants, mais de toute façon, Priscilla était malade. C'est vrai aussi que j'ai tout consacré à mes roses, c'est ma passion, et lorsque Priscilla est devenue impotente, incurable, je me suis réfugié encore plus dans cette passion. Un chien lui aurait tenu compagnie mieux que moi, mais un chien dans un jardin, vous savez ce que c'est... Et puis, ces derniers mois, j'avais beau passer le plus de temps possible au jardin, je ne pouvais pas ignorer complètement ma femme. C'est laid, monsieur l'Inspecteur une femme qui meurt, surtout quand on l'a aimée. Car je l'ai aimée au début, elle était si belle, si vive, si brillante, et puis elle s'est fanée, la maladie l'a fanée, et la mort était autour d'elle, en elle, comme une pourriture. Je pourrais vous dire aussi qu'elle souffrait, et que j'ai voulu abrégé ses souffrances, il y a de cela aussi, mais si je suis honnête avec moi-même, je dois avouer que c'est moi, qui ne supportait pas la lenteur de cette mort. Alors je l'ai accélérée, de quelques mois, de quelques semaines, de quelques jours peut-être... C'est stupide n'est-ce pas ? Le médecin disait toujours : « Il faut vous attendre au pire, d'un jour à l'autre, mais personne ne peut dire la distance qu'il y aura entre ce jour et l'autre. »

— Monsieur Lewitt, vous comprendrez que je dois vous mettre en état d'arrestation maintenant.

— Je comprends Inspecteur, d'ailleurs j'ai tout prévu, voyez-vous, mes affaires sont prêtes, et j'ai eu le temps de prévenir un ami, il s'occupera de mon jardin, rien n'est plus horrible que des fleurs à l'abandon, qui fanent sur leur tige...

— C'est ce que vous vouliez m'expliquer tout à l'heure, à propos de la beauté ?

— C'est ça, en effet, je dois vous paraître un peu bizarre, fou peut-être, mais la beauté est pour moi quelque chose d'unique et de fragile, que la mort guette à peine éclose. C'est pour cela que je ne laisse jamais à mes fleurs le temps de se faner. »

Le portillon s'est ouvert, M. Lewitt a traversé une dernière fois son jardin, sans le regarder cette fois, il a pris une petite valise, et serré la main d'un autre vieux monsieur qui l'attendait chez lui. C'était un ami, le nouveau jardinier de ses roses.

« Surtout Albert, ne laissez pas ma belle-sœur mettre les pieds ici, elle serait capable de tout raser. Je compte sur vous, cette vieille fille est folle. Je ferai le nécessaire pour que vous héritiez de la maison, elle est à moi, et cette énerguène n'a aucun droit sur elle, vous la laisserez emporter le mobilier et le reste, c'était à ma femme, mais prenez garde aux déménageurs, les allées sont étroites, et ces gens-là piétinent souvent sans précaution. Au revoir Albert, vous irez voir mon notaire dès que possible, pour mettre tout cela en ordre, je compte sur vous : Oh, Albert, ne m'écrivez pas en prison, je préfère imaginer mon jardin comme il est aujourd'hui. C'est la plus belle saison pour les roses. »

Puis Horace Lewitt a suivi l'inspecteur Hawks à Scotland Yard, et comme il faisait beau, ils ont pris l'autobus.

FAUT-IL TUER MITOUNET ?

Dans une île de la Méditerranée, que nous ne citerons pas... car trop d'événements politiques s'y sont déroulés depuis (mais il n'est guère difficile de deviner laquelle), s'est déroulée une histoire un peu particulière. Il s'agit d'un exemple magistral et comique de dévouement collectif.

Dans cette île vivent à cette époque quelque cent mille habitants qui depuis longtemps n'ont que le droit de se taire. Un gouverneur aurait vite fait de briser ceux qui ne seraient pas d'accord avec le gouvernement de la métropole.

Les habitants semblent accepter cette situation comme allant de soi, mais si leur conscient l'admet, leur inconscient se révolte. Et comme tous les prétextes leur sont interdits (ils n'ont le droit d'être ni à droite, ni à gauche ; ni pour l'un, ni pour l'autre ; ils n'ont pas le droit de faire grève. Ils n'ont pas droit aux films érotiques. Ils n'ont pas le droit d'acheter les journaux qui ne sont pas d'accord avec le gouvernement, d'ailleurs il n'y en a pas. Ils n'ont pas le droit de se plaindre que le lait est trop cher et qu'il y a mévente dans le légume)... puisque tout prétexte à révolte leur est donc refusé, il leur faut bien en trouver un que le gouvernement n'a pas prévu, et qui prenne le gouverneur au dépourvu. De l'avis général, il est très difficile de prendre un gouverneur au dépourvu en matière d'ordre public, mais les habitants de cette petite île ont finalement réussi à le faire.

C'est une superbe nuit de juillet. La ville s'étend sur son île. L'île s'étend au fil de la Méditerranée. Il est trois heures du matin et les bruits se sont tus. Un grand silence s'installe, surtout dans la vieille ville, où le silence est presque épais, si épais que partout où se pose le regard, on voit ce silence. Amassé avec l'ombre au coin des portes, le long des ruelles, accroché aux murs secs, il s'allonge sur la crête des toits, défile au beau milieu des places. Mais bizarre, comme c'est bizarre, il n'est pas tout à fait silencieux ce silence.

D'où vient ce dialogue étouffé ? On dirait qu'un enfant pleure à quelques pas d'un chat qui miaule. Et ces deux êtres, innocents et fragiles, qui se répondent dans la nuit, vont déclencher une très incroyable et très cocasse révolution.

Où sont-ils tous les deux ? Quelque part dans la vieille ville aux maisons presque orientales et secrètes, qui referment leurs portes cloutées, leurs grilles de fer forgé sur des patios humides, où quelquefois un arbre se déploie avec peine, entre les escaliers de pierre et les vérandas de bois.

L'enfant, il est là : dans l'encadrement d'une fenêtre béante, au milieu d'une façade dont la lune révèle les lèpres et les fissures. C'est le petit Enrique. Tout petit et tout rond. Un très rond, très gentil, tout petit Enrique de cinq ans, aux cheveux noirs comme du cirage. Comme il fait chaud, pour qu'il dorme mieux, sa mère l'a laissé plus déshabillé qu'une grenouille. Mais si elle voyait Enrique, à cette fenêtre, dans le courant d'air, les pieds sur le carrelage, avant même de savoir pourquoi il pleure, elle donnerait une bonne claque sur ses fesses rebondies.

Et le chat ? Où est donc le chat ? Enrique ne sait pas. Il entend son miaulement

lugubre venir de la nuit, du ciel, ou des nuages. Non, il ne sait pas. Mais il est bien sûr que c'est Mitounet, son Mitounet, son chat à lui. De même qu'il est sûr qu'il souffre, absolument certain qu'il souffre son Mitounet.

Alors, Enrique, en larmes, appelle doucement :

« Mitounet... Mitounet... »

Mais le chat ne sait que miauler davantage.

Car ce diable de Mitounet, depuis trois jours, n'a pas réapparu. C'est donc qu'il lui est arrivé quelque chose. Aussi, quelle joie, et bientôt quelle angoisse pour Enrique d'entendre son Mitounet, subitement réapparu au milieu de la nuit, miauler tristement, comme s'il était devenu un petit fantôme flottant quelque part dans le ciel.

« Mitounet... Mitounet... Viens Mitounet... »

Soudain, du fin fond des murs un grognement s'élève. Ce doit être le voisin, un docker qui habite le grenier et que ce manège empêche de dormir.

« Mitounet... Mitounet... Où es-tu Mitounet ? »

Cette fois un sommier grince.

« Bon sang ! Tais-toi donc sale gosse ! Et va-t'en au diable avec ton chat ! »

C'est le docteur à présent, un monsieur sévère qui occupe le seul appartement digne de ce nom dans cette antique demeure d'un noble armateur et où maintenant dorment entassés dix familles laborieuses.

« Mitounet... Mitounet, qu'est-ce que tu veux, Mitounet ? »

Alors, des exclamations excédées fusent de toute part, des visages paraissent aux fenêtres, les planchers grincent, et l'on appelle de droite et de gauche, d'en haut et d'en bas :

« Mitounet... Mitounet... »

Puis bientôt :

« Eh ! madame Munez... Ohé... madame Munez ! ! »

M^{me} Veuve Munez prend dans ses bras monstrueux le petit Enrique tout mouillé de pleurs et le serrant contre elle, s'allonge pour dormir. En juillet, les nuits sont bien courtes, tout juste suffisantes pour réparer la fatigue.

Mais Mitounet lance toujours son miaulement affreux qui soulève la peau. Aussi, de son grenier, Alvarez le docker, se met à lancer en jurant tous les objets qui lui tombent sous la main, vers le cèdre qui domine le patio, l'un des plus grands arbres de l'île, le plus grand peut-être.

Le chat était là car on entend un bruit dans le feuillage et les miaulements s'arrêtent. Vont-ils reprendre ?

Non. Alors, le petit Enrique jaillissant des seins de sa mère, se redresse et crie de plus belle :

« Mitounet... Mitounet... »

La ville s'éveille en désordre dans la brume. Ici, le premier tramway sort du brouillard, là un kiosque, là, un bec de gaz, ici un gros navire dans le port. Enfin,

le soleil parvient à dresser les clochers, les rues et l'arbre ! Le cèdre, déployé, en haut duquel apparaît, noir, luisant de rosée, Mitounet vivant, mais mourant de faim à vingt mètres du sol, n'osant plus redescendre le long du tronc. Il miaule, miaule à n'en plus finir, tandis qu'Alvarez le docker, saute sur son vélo et que le docteur Gordeville se rase devant la fenêtre grande ouverte.

Quelques locataires et la femme Numez, rassemblés au pied de l'arbre, discutent vivement, les uns parlant d'abattre l'animal, d'autres compatissant à ses malheurs. Enfin, le docteur qui a fini de se raser, crie dans la cour à tous ces gens en émoi :

« Mais, laissez-le donc. Maintenant qu'il fait jour, il finira bien par descendre ! »

C'est à ce moment que paraît le petit Enrique. Il n'a pas assez dormi. Ses yeux fatigués regardent tout là-haut Mitounet dans son arbre. Enrique fait comme son chat, il s'assoit et attend.

Toute la journée, le petit Enrique a guetté dans l'arbre le pauvre Mitounet. Tous les locataires, en arrivant le soir, demandent la même chose :

« Et le chat ? »

Hélas, on ne peut que leur montrer d'un geste le cèdre, dans le ciel rougissant dont les derniers rayons luisent sur le pelage du chat, toujours installé sur la maîtresse branche, un peu plus affamé, un peu plus affolé, les griffes plantées dans l'écorce et la voix encore un peu plus rauque.

Avec l'obscurité les miaulements deviennent plus pénibles. On jurerait qu'un enfant gémit doucement dans l'arbre. D'ailleurs, quelle nuit ! Par moments, le chat se tait, puis il recommence à pleurer. Il semble vouloir supplier, crier, adjurer les hommes qui savent faire tant de choses. Mais rien, ils ne font rien. Alors le gémissement s'affaiblit, s'enroue, le silence retombe comme un reproche sur le patio ; pendant ce temps, dessous, devant, derrière, partout, les vingt locataires se retournent sur leurs draps, fermant et rouvrant les fenêtres, les nerfs à vif, cherchant le sommeil, du même effort obstiné.

Au matin, le docteur Gordeville, hagard et mal rasé, sort de son appartement pour interpellé un locataire employé à la mairie et mince comme un fil :

« Comment avez-vous dormi ? »

— Moi, je n'ai pas dormi du tout.

— Comme moi. Je propose que nous nous réunissions pour décider de ce que nous allons faire. »

Maintenant, le docteur Gordeville s'adresse à l'une des mères de famille qui s'appropriait à monter vers son pigeonier, un pot de lait à la main :

« Qu'en pensez-vous madame ? »

— Moi je veux bien... Mais on va décider quoi ?

— Eh bien on va décider du sort de ce chat.

— Ça va nous mettre en retard... grogne le docker Alvarez que le docteur arrête au passage.

— Tant pis... Une affaire comme celle-là ne se voit pas tous les jours... Il faut prendre une décision. »

La réunion a lieu dans l'escalier sur la galerie du premier étage.

« Moi, je dis qu'il faut le tuer... grogne Alvarez. Et maintenant laissez-moi partir. »

Un sinistre craquement se fait entendre. L'énorme M^{me} Munez, ses énormes fesses appuyées sur la rembarde de bois vermoulu, gesticule et prend à parti le docker Alvarez.

« Touchez à mon chat et vous allez voir ce que vous allez voir !

— Non mais vous ne croyez pas me faire peur, tout de même ! rugit le docker qui se dresse comme un coq.

— Bon ça va... conclut le docteur Gordeville. J'ai compris. Il faut confier l'affaire à la police. »

Lorsque le policier Koutquelis pénètre à son tour dans le patio, son premier travail est d'enfiler un gant de velours pour calmer les esprits. En entendant le docker Alvarez réclamer la tête de Mitounet, le petit Enrique s'est mis à pousser de grands cris et l'énorme M^{me} Munez, aidée de deux autres commères, s'est jetée sur le sanguinaire Alvarez. Celui-ci ne doit son salut qu'à l'intervention du policier et de la loi, qui aiment à s'interposer... Au nom de la paix, bien sûr, mais aussi en vertu de ce principe bien connu : diviser pour régner !

Enfin, Koutquelis, après avoir entendu chacun, descend seul dans la cour, s'approche du pied de l'arbre et lève la tête.

« C'est haut... » dit-il.

Et il fait demi-tour.

Maintenant, tout le quartier est en effervescence et, comme la foule des voisins encombraient la petite rue, un camion voulant passer serre de trop près la maison d'en face dont il arrache la porte, ébranlant un pilier de soutènement. Il faut envoyer quelques gendarmes barrer la rue aux véhicules, canaliser des badauds en attendant que les pompiers arrivent. Car telle est la décision de Koutquelis, l'officier de police : cela est l'affaire des pompiers !

Voici donc la voiture des pompiers. La voiture s'arrête, prête à déployer la grande échelle tandis que le capitaine en habit kaki et casque de cuivre, s'en vient trouver le président du conseil des locataires, le docteur Gordeville.

« Alors, que se passe-t-il ? »

Le docteur montre un point noir dans le cèdre.

« Ça... »

Le capitaine des pompiers regarde avec stupeur les gens qui l'entourent : le sanguinaire Alvarez, le tout petit et tout rond Enrique, maman Numez, souriante et pleine d'espoir, le docteur Gordeville qui vient déjà de refuser trois rendez-vous. Il y a aussi l'employé de la mairie que deux nuits d'insomnies paraissent avoir rongé jusqu'au foie. Enfin dix enfants, d'autres hommes et d'autres femmes qui attendent sa réponse pour reprendre espoir.

« Mes braves gens, dit le capitaine, qu'est-ce que vous voulez que je fasse ?

— Mais... le descendre !...

— Avec quoi ?...

— Avec l'échelle...

— Alors il faut d'abord que je démolisse la maison. Comment voulez-vous que je rentre la grande échelle dans cette cour ?

— Essayez avec une plus petite...

— Les autres sont trop petites. Non, honnêtement, je ne peux rien faire ! »

Et le capitaine des pompiers, devant tous les locataires consternés, cherche une consolation :

« A mon avis, il finira bien par descendre...

— Pensez donc, dit M^{me} Numez, il doit être là-haut depuis cinq jours au moins...

— On ne peut pourtant pas vivre une troisième nuit sans dormir, dit le docteur...

— Est-ce que vous pourriez l'abattre, demande enfin Alvarez ?

— L'arbre ?

— Non... Le chat...

— Avec quoi, demande le capitaine, avec un arc et des flèches ?

— Bon... ça va... » dit Alvarez...

Combien de grèves, de grands soirs, de matins qui chantent, ce pauvre Alvarez a-t-il refoulés ? Combien de pavés, d'injures à agents, de troubles de l'ordre et de barricades lui sont restés sur l'estomac ?

Alors, subitement, tout cela s'exhale : les poings serrés, défiant du regard M^{me} Numez et les commères, il ajoute menaçant :

« Je le ferai moi-même, ce soir, s'il est toujours là-haut. »

Dans un silence de mort, on le voit descendre l'escalier, sauter sur son vélo et disparaître.

Lorsque revient le soir, Alvarez fait grande sensation. Du plus loin qu'ils l'aperçoivent, les habitants de la rue l'avertissent que Mitounet est toujours dans son arbre.

Mais le docker répond par un grand éclat de rire en brandissant un énorme fusil de chasse à deux coups. C'est donc accompagné d'un cortège de curieux et le fusil sur l'épaule qu'il se présente devant la porte.

Mais là, M^{me} Numez, puissante, l'attend de pied ferme tandis qu'Enrique en larmes s'accroche dans son tablier :

« Vous n'entrerez pas ici avec ce fusil ! »

Alvarez hausse les épaules et s'avance. C'est alors qu'apparaissent successivement, trois autres femmes, puis une quatrième faisant siffler au-dessus

de sa tête une antique bouillotte en cuivre, solidement emmanchée, qu'elle vient de décrocher du mur.

Le policier en faction s'interpose :

« Je regrette mais Alvarez a un permis. Il a le droit d'avoir un fusil de chasse.

— Il n'a pas un permis pour tuer les gens...

— Il n'est pas question de tuer les gens, mais un chat. Et en cette circonstance, il n'est pas interdit d'abattre un animal. »

Mais M^{me} Numez et ses compagnes ne cèdent pas un pouce du terrain :

« Qu'on réunisse le conseil des locataires et si la majorité décide de tuer mon chat, je laisserai faire Alvarez. »

Quelques instants plus tard, il y a dix-neuf personnes réunies dans le patio, sous le jour déclinant tout autour de l'arbre en haut duquel les miaulements ont repris, plus lugubres que jamais.

Le docteur Gordeville, qui vient d'exposer la situation, conclut :

« Maintenant je crois que nous devons voter : ceux qui sont pour la mort du chat, levez la main ! »

Lentement huit mains se lèvent parmi lesquelles, bien entendu, celle d'Alvarez mais aussi celle du docteur.

« Maintenant ceux qui sont contre la mort du chat, levez la main. »

Lentement onze mains se lèvent. Ce sont surtout sept mères de famille dont les enfants ont évidemment épousé la cause de Mitounet.

Voilà donc une nuit mouvementée en perspective... Car le docker Alvarez, qui refuse d'abandonner son fusil, consent tout au plus à donner à M^{me} Numez, qui les fourre dans la poche de son tablier, une poignée de cartouches. Mais il est clair qu'il lui en reste d'autres. Quant au docteur, il est tellement furieux, qu'il s'en va coucher à l'hôtel, s'il trouve toutefois une chambre car la saison touristique bat son plein. Il part en hurlant :

« Demain je porterai plainte ! »

La décision du conseil fait vite le tour du quartier et l'on ne parle bientôt plus que de cela dans toute la vieille ville. Il est extraordinaire de penser qu'à propos de Mitounet, des familles entières se trouvent divisées, ce soir-là, mais c'est ainsi.

Il y a même dans le restaurant voisin, où le docteur Gordeville a décidé de dîner, un début de bagarre, réprimé à grand-peine par la police.

Tant et si bien que le chef de cabinet du gouverneur décide de prévenir celui-ci avant qu'il se rende à bord du yacht d'un prince arabe qui doit y donner une fête.

« Et si l'on n'y prend garde, monsieur le Gouverneur, dit-il, ces imbéciles, enfin je veux dire les habitants de l'île, pourraient se trouver divisés d'une façon tout aussi inattendue qu'irréparable. »

Le gouverneur convoque d'urgence le capitaine des pompiers, pour se faire expliquer ce début de révolte.

« L'arbre, explique celui-ci, est dépourvu de basses branches et il est impossible d'y accéder, ni par les toits, ni en établissant un va-et-vient, ni avec une échelle. Quant à abattre cet arbre, la difficulté n'est pas moindre puisqu'il faut commencer par monter jusqu'au faite et le débiter en morceaux. Il n'y a donc pas d'autre solution que de chercher un bûcheron sachant escalader un tronc lisse à la façon dont les Noirs grimpent dans les cocotiers. Mais pour entreprendre quoi que ce soit, il faut attendre le jour, conclut le pompier. »

Soit, mais avant le jour, il y a toute une nuit à vivre. Et celle-ci dépasse de loin les précédentes car, non contents de ne pas dormir, les habitants de la maison s'épient plus ou moins. En fait c'est M^{me} Numez qui épie Alvarez le sanguinaire. Puis, vers trois heures du matin, tous étant parvenus au summum de l'exaspération, le fusil d'Alvarez s'appuie sur le rebord de la lucarne et fait feu... Le bruit de ce coup de feu, répercuté de maison en maison et de rue en rue, fait dresser sur leur lit des milliers de gens consternés. On a tiré sur Mitounet ! Ça va chauffer.

Après le coup de feu, les habitants de la maison ont entendu trois bruits et même quatre, mais ce quatrième était plus timide. D'abord les miaulements ont cessé. Ensuite, premier bruit : Alvarez a tourné la clé dans la serrure de sa porte pour la verrouiller. Deuxième bruit : le petit Enrique a poussé un hurlement strident, comme s'il avait été frappé en plein cœur. Troisième bruit : la galerie a gémi sous le poids de M^{me} Numez, bondissant comme une amazone à l'assaut du grenier d'Alvarez. Enfin, le quatrième bruit : le policier de service entrait timidement dans la maison, sur la pointe des pieds, au moment même où M^{me} Numez soufflant comme une forge, et en chemise, escalade les dernières marches.

Tandis que les voisins, à peine vêtus, s'entassaient dans la rue devant la maison, tandis qu'un groupe de policiers s'élance vers la maison de Mitounet, tandis que l'on avertit par téléphone le secrétaire du gouverneur de la gravité de la situation, une véritable tornade s'abat contre la porte d'Alvarez.

Il est évident que ce bois pourri et cette serrure rouillée ne tiendront pas longtemps devant elle. Et Alvarez, terrorisé, crie de l'intérieur, qu'il s'estime en cas de légitime défense et que si cette femme entre, il tire !

De bonne foi, les autres ont d'abord voulu s'interposer et puis... saura-t-on jamais ce qui s'est passé ? A la suite, sans doute d'une insulte volontaire ou non, une véritable folie saisit tous ces gens, fruit de cette exaspération due à trois nuits sans sommeil et à des années de contraintes insupportables.

Les voisins massés devant la porte, entendant crier une femme, volent bientôt à son secours. Ce que voyant, les partisans d'Alvarez appellent à l'aide et lorsque la police surgit en force, il est clair que l'on assiste à la naissance d'une révolution.

Soudain, au plus fort de la bagarre, M^{me} Numez cesse de combattre et regarde son fils. Celui-ci, de la galerie du premier étage, regarde vers le cèdre en appelant comme il l'a déjà fait mille fois :

« Mitounet... Mitounet... »

La terrible M^{me} Numez tend l'oreille et fait taire tout le monde. Et dans le silence revenu, les miaulements recommencent.

Ce n'est qu'au matin qu'un ouvrier, venu de l'autre côté de l'île où il travaillait

à la pose des lignes téléphoniques, parviendra au faite du cèdre, en s'aidant d'une corde passée autour de l'arbre et d'un système de crochets, fixés aux pieds, dont se servent les mêmes ouvriers dans tous les pays du monde.

Mitounet, convaincu de l'excellence des intentions de son sauveteur, affaibli par son jeûne prolongé, n'offrira aucune résistance et se laissera descendre tranquillement dans un panier à couvercle.

Ainsi finira avant d'avoir eu le temps de prendre corps, la révolution dans cette île de la Méditerranée, celle-là même, où peut-être, vous passâtes de jolies vacances.

LE VAGABOND

Le policier Mylos Ptock, bien que ses chaussures soient moitié moins grandes que celles du paysan dont il essaie d'emboîter les empreintes, a déjà le bas de son pantalon tout alourdi. Le dégel dans cette région de Pologne est un cataclysme naturel et celui de l'hiver 1955 est particulièrement brutal, la gadoue s'étend à perte de vue. Sous le torrent d'eau froide qui ruisselle des branches, le paysan ouvre une bouche édentée pour grogner :

« Tenez... C'est là-bas. »

Et il montre dans la clairière un groupe d'hommes qui attend entre un feu de bois fumeux et un trou dans la terre près duquel sont plantées deux pelles.

Mylos écarte ses grandes jambes, et glisse dans les ornières pour s'approcher d'eux. Il les salue en portant un doigt vers son bonnet d'astrakan.

« Salut camarades... »

Sans perdre de temps il se penche sur la fosse et comprend tout de suite pourquoi elle fut si vite découverte : le cadavre qu'il y voit ne devait être qu'à quelques centimètres sous la surface.

« Il n'est pas là depuis longtemps, dit-il.

— Depuis le dégel, explique l'un des paysans, sinon impossible de creuser un trou, ça gèle profond ici.

— Vous connaissez cet homme ? » demande le policier en désignant le cadavre.

Devant le regard bleu du policier et malgré son sourire volontairement engageant les regards des paysans deviennent fuyants. La police, la politique et d'une façon générale tout ce qui vient de la ville, ne sont guère aimés dans cette région reculée de Pologne, où les paysans ont l'impression d'être menacés de colonisation en permanence et de résister en permanence.

« Vous ne le connaissez pas ? Bon... Aidez-moi au moins à le sortir de là-dedans. »

Quelques instants plus tard le policier Mylos Ptock, détourne la tête devant l'odeur. Les mâchoires serrées, son visage bourru tout grimaçant, il fouille les poches du cadavre.

Il s'agit d'un vieil homme, du moins si l'on en croit les rides et l'aspect décharné. Pourtant le corps n'est pas encore déformé par l'âge... soixante ans peut-être.

Sur le plan médical sa mort ne présente guère de mystère pour le moment. Le crâne a dû être frappé à plusieurs reprises par un objet lourd et tranchant.

Il est habillé très modestement, comme un vagabond, mais de vêtements qui semblent en bon état et devaient être assez chauds. Contre toute attente, le policier découvre un portefeuille dans la veste. Et dans le portefeuille des papiers d'identité.

Mais lorsqu'il lit à haute voix le nom propre du vagabond, les paysans sont littéralement frappés de stupeur.

Le policier a laissé sa voiture sur le bord de la route et fait à pied les quatre cents mètres du sentier qui mène à la maison de la vieille Mickiewicz. Il n'a pas la moindre idée de l'extraordinaire drame qui s'est déroulé dans cette chaumière. Aujourd'hui le soleil donne et la terre s'imbibe de neige fondante comme un énorme papier buvard. Il fait bon, et le policier savoure une caresse chaude dans son dos. C'est le mois d'avril, le printemps, le soleil rend la vie à tout le monde. Sauf aux cadavres.

Un poète polonais a écrit : « Mieux vaut un instant en avril qu'un long mois en automne. » Ce poète s'appelait Mickiewicz, lui aussi. Mais il n'a rien à voir avec la vieille chez qui le policier va mener son enquête.

Il s'agit d'une paysanne transplantée dont les origines sont quasiment inconnues des gens de ce pays. Son nom, Mickiewicz, est tout ce que l'on sait d'elle.

La vieille habite donc une chaumière presque misérable d'où s'élève une petite colonne de fumée qui sent le chou. Mylos Ptock gratte ses chaussures crottées sur la pierre disposée devant la porte et veillant à n'avoir l'air ni trop bourru ni trop guilleret, frappe trois coups sonores.

Comme il s'en doutait, car la vieille devait l'observer depuis l'une des deux fenêtres de la façade, la porte s'entrouvre aussitôt.

« Camarade Mickiewicz ?

— Qu'est-ce que c'est ?

— Vous êtes bien madame Mickiewicz ?

— Oui, mais pourquoi ?

— Je suis la police de Toulonear et je voudrais vous parler. »

La vieille qui se tenait courbée a redressé son front ravagé. Les sourcils se froncent sous le fichu noir d'où s'échappent en désordre quelques fils blancs. Elle ouvre plus grand :

« Entrez... »

C'est l'intérieur classique des paysans les plus pauvres. En face la cheminée où brûlent quelques bûches sous la bouilloire pour le thé et l'énorme marmite noirâtre qui sent le chou. Buffet, évier et réserve de bûches sont alignés côte à côte le long d'un mur. A l'autre mur est appuyée une table avec un banc. Sur le quatrième mur, à côté de la porte qui mène à l'unique chambre sont alignés des portemanteaux où pendent quelques vêtements d'hiver.

« Camarade, déclare péremptoirement Mylos Ptock, en s'asseyant au bout du banc, vous avez reçu il y a quelque temps la visite d'un vieil homme. »

M^{me} Mickiewicz, profondément surprise, regarde le policier avec des petits yeux blancs. A vrai dire ils ne sont pas blancs mais la prune est si délavée entre les paupières grises et lourdes qu'on les croirait blanchâtres.

Le policier insiste gentiment :

« Si madame, faites un effort pour vous souvenir. Je ne sais plus quel jour

c'était, mais vous avez reçu la visite d'un homme. Rappelez-vous, il avait un vieux manteau de laine brune doublé de lapin... »

Les yeux de la vieille n'ayant pas cillé, le policier décide alors de mentir :

« Je le sais parce que, depuis la route, des gens l'ont vu s'engager sur le chemin et s'arrêter ici.

— Qui l'aurait vu ? » demande la vieille.

Il faut inventer le nom d'un personnage inconnu et qui l'impressionne :

« Buchezick. Le camarade Buchezick. C'est le directeur de l'hôpital de Zyradow. »

La vieille hésite quelques instants...

« Oui, dit-elle enfin, maintenant je me souviens. C'était il y a une dizaine de jours, ou douze, je ne sais plus très bien. Un homme a frappé à ma porte. Il faisait nuit. C'était six heures. J'avais mangé et j'écoutais la radio. J'étais très méfiante parce que je suis si loin de tout. Et c'est très rare qu'un étranger se perde jusqu'ici. Je lui ai dit sans ouvrir : “ Que voulez-vous ? ”, il m'a demandé si c'était encore long jusqu'au village de Toulonear... “ Vous en avez encore pour deux heures ” que je lui ai dit. »

Manifestement la vieille observe le policier, guettant ses réactions pour orienter son récit dans un sens ou dans un autre. Mylos Ptock ne veut pas lui permettre d'en rester là :

« Et après ?

— Après... Après... Je ne me souviens plus.

— Allons, vous l'avez fait entrer. Le camarade Buchezick a eu tout le temps de le voir : il avait crevé, il était en train de changer sa roue.

— Bien sûr qu'il est entré, j'allais vous le dire. Il m'a dit : “ Je ne pourrai pas arriver avant la nuit à Toulonear et je risque de me perdre : sur cette route il y a une maison toutes les demi-heures. ” Alors j'ai ouvert. Et il est entré. »

Le policier imagine la scène : la vieille au visage ravagé, toute courbée en avant, méfiante, regardant de ses petits yeux blanchâtres à la lueur de la lampe à huile le vieillard inconnu.

« Il a dit, poursuit la vieille, “ je vous remercie de tout cœur ”. Il avait l'air brave et très simple. Je l'ai fait asseoir près de la cheminée sur le tabouret. Il a posé son bissac à ses pieds. “ Vous venez de loin ? ” je lui ai dit : “ De très loin ” il a répondu. “ Alors vous devez avoir faim... ” j'ai dit. Et je lui ai donné à manger.

— Et après ? demande le policier.

— Je lui ai versé du thé.

— Mais pendant ce temps-là, de quoi avez-vous parlé ? »

La vieille qui s'est assise à son tour sur le tabouret, raconte qu'il lui a demandé son nom.

« Je m'appelle Jenena Mickiewicz, j'ai dit. »

Puis ils se sont longtemps parlé. Le vieil homme l'avait mise en veine de confiance. Elle lui a expliqué qu'elle était veuve, ou du moins qu'elle pensait

l'être car son mari l'avait quittée voici plus de trente ans. C'est-à-dire bien avant la guerre. Il est allé courir le vaste monde et elle n'a plus jamais entendu parler de lui. Elle a exploité la ferme toute seule. Puis les Allemands sont arrivés. Après ça été les Russes. Aujourd'hui cette chaumière et le jardin autour, c'est tout ce qu'il lui reste.

« Et lui, demande le policier, il vous a parlé de lui ? »

— Oh, je lui ai posé quelques questions, mais il ne m'a pas répondu grand-chose.

— Est-ce qu'il vous a dit seulement son nom ? »

La vieille secoue la tête :

« Non. »

A ce moment Mylos Ptock, convaincu depuis le début que la vieille est la clé d'une affaire minable, reste stupéfait : il se pourrait bien qu'il s'agisse en réalité d'un drame extraordinaire et le policier insiste :

« Tout de même il a bien dû vous parler ! Qu'est-ce qu'il vous a dit ? »

Ce qu'a dit le vagabond à la vieille Jelena Mickiewicz c'est en effet peu de chose : que la vie avait été dure pour lui, qu'il avait travaillé un peu partout, qu'il n'avait pas toujours mangé à sa faim ni couché dans un lit. Si bien que la vieille a tout à coup ressenti de la pitié.

Alors elle lui a proposé de dormir chez elle. Il ne pouvait pas continuer sa route dans la nuit. Il n'y a pas d'auberge avant Toulonear. Elle lui poserait un matelas sur la table.

Le vieil homme a accepté en la remerciant beaucoup.

« Et après ? » demande une fois de plus le policier.

Les yeux de la vieille sont encore plus petits et plus blanchâtres si c'est possible.

« Et après ? Le matin il est parti.

— Il ne vous a rien donné en remerciement ?

— Un peu d'argent.

— Combien ?

— 100 zloty.

— Allons camarade Mickiewicz, il faut me dire la vérité. »

Et le policier fait glisser ses fesses tout le long du banc pour se trouver à quelques centimètres de la vieille qu'il prend aux épaules pour la secouer brutalement, le regard dur :

« Il faut me dire toute la vérité car je la connais déjà ! Le vieil homme est mort et c'est vous qui l'avez tué. Vous l'avez tué avec cette hache, j'en suis sûr. »

Et il montre la hache près du bûcher...

La vieille a pâli mais ne perd pas son sang-froid.

« C'est pas vrai. Pourquoi je l'aurais tué ?

— Mais parce que c'était votre mari ! Votre mari que vous avez aimé autrefois ! Votre mari qui revenait après trente ans. Pour vous : trente ans de solitude, trente ans de souffrances ! Et voilà le joli cœur qui revenait comme si de rien n'était ! Peut-être que vous lui avez fait des reproches, que vous vous êtes disputés ? Vous étiez folle de colère et vous l'avez tué ! Je le sais. Ne dites pas le contraire, on a retrouvé son cadavre et j'ai vu ses papiers. Il s'appelle Mickiewicz lui aussi. »

La vieille, toujours immobile et muette, a maintenant sur ses lèvres un sourire bizarre.

« Ne vous moquez pas de moi, camarade. C'est très mauvais de se moquer de la police.

— Je ne me moque pas de vous, dit la vieille, mais vous vous trompez complètement. »

Et la vieille va lui donner une toute autre version des faits.

Son visiteur, ce soir-là, ne lui avait toujours pas dit son nom, lorsque avant de s'allonger sur la table où elle avait posé un matelas, il sortit de son bissac un paquet. Un simple paquet de papier journal serré dans un entrelacs de ficelle.

« Tenez, dit-il, gardez-moi cela jusqu'à demain. Je suis bien vieux et si fatigué qu'il m'arrive d'avoir des crises la nuit. Si je ne devais plus me réveiller cela vous appartiendrait. »

Alors la vieille a été se coucher, cachant le paquet sous son oreiller. Mais elle ne parvenait pas à dormir, tracassée par la curiosité : comment ce vieil homme misérable pouvait-il posséder quelque chose d'assez précieux pour qu'il veuille le protéger ? Et puis pourquoi le lui confier à elle ?

Elle reprit le paquet, le tournant, le retournant entre ses mains. Il était épais de trois à quatre centimètres, long et large comme un billet de banque, à peu près le même poids qu'une liasse et souple comme elle.

Ce n'était pas possible, une telle liasse représenterait une petite fortune, et le vieillard aurait été un homme presque riche...

Finalement, n'y tenant plus, elle entreprit de déchirer le papier dans un angle. C'étaient bien des billets.

Combien la vie de la vieille eût été différente si elle avait possédé cet argent. Elle se voyait dans une maison de ville, avec une petite bonne. Plus besoin de trimer dans le jardin hiver comme été, au risque de mourir un jour sur le sol de sa chaumière, loin de tout et dans une solitude affreuse.

Alors, bien sûr toutes sortes d'idées folles lui sont passées par la tête.

Par exemple, tout bêtement voler le vieil homme. Mais il ne se laisserait pas faire si facilement. La police viendrait perquisitionner et ce serait la prison.

Alors pourquoi ne pas essayer de le loger ici définitivement ? Pourquoi ne lui proposerait-elle pas demain de rester chez elle ? Probablement n'avait-il plus personne au monde ? Mais non... Ce vieil homme bizarre, habillé si modestement, qui trimbalait sur lui une petite fortune, devait être un éternel errant, un instable, qui repartirait un jour ou l'autre.

Alors, l'épouser ? Pourquoi pas, il devait être possible de le prendre au piège quelques jours, quelques semaines, quelques mois, le temps de l'épouser. Il

repartirait bien sûr, mais la moitié du magot serait à elle. Non cela n'était possible qu'après de longues démarches puisqu'elle était encore mariée. D'ailleurs son mari n'était peut-être pas mort.

Mais l'homme avait dit : « Si je ne devais plus me réveiller, cela vous appartiendrait. »

S'il ne s'éveillait plus, le paquet qu'elle tenait dans ses mains lui appartiendrait donc...

Evidemment, si elle le tuait, il ne s'éveillerait plus.

Personne n'avait vu entrer l'homme dans sa chaumière. La route, au loin, est si peu fréquentée, et le temps qu'il cheminait, il n'avait sans doute rencontré âme qui vive.

Les heures de la nuit passaient avec une rapidité effrayante. A force de retourner dans sa tête toutes ces idées folles, elle ne savait plus où elle en était.

Bientôt le jour allait se lever et le vieillard allait demander son paquet et partir.

Alors brusquement, sortant doucement du lit, elle a poussé la lampe à huile pour gagner à pas de loup la pièce commune. Le feu dans la cheminée était éteint depuis longtemps. Pour une fois qu'elle n'était pas seule, la vieille n'avait pas fermé ses volets. La lune reflétée par la neige éclairait vaguement la salle commune. Sur la table, l'étranger était allongé et semblait dormir profondément, à en juger par la régularité de sa respiration.

Alors elle saisit la hache sur le bûcher...

Ce n'est que le lendemain soir que la vieille entreprit de transporter le corps dans une brouette, jusqu'à la clairière où elle creusa un trou pour l'enterrer.

Mylos Ptock, à qui la vieille Mickiewicz vient de faire ce récit, attendait un détail, ce détail ne vient pas...

« Mais enfin, dit-il, il avait bien fini par vous dire son nom... » La vieille secoue négativement la tête.

« Allons, vous avez bien eu la curiosité de chercher son identité, de fouiller son portefeuille ?

— Non. Pourquoi faire ?

— Mais alors vous ne saviez pas qu'il s'appelait Mickiewicz lorsque vous l'avez tué ?

— Non.

— Ni lorsque vous l'avez enterré ?

— Non, c'est vous qui me l'avez appris ! »

Le policier, éberlué, sort précipitamment de sa poche les papiers qu'il a saisi sur le cadavre pour vérifier avec la vieille s'il s'agit bien de son mari.

« C'est pas la peine, dit-elle, et il coule enfin une larme de ses yeux blanchâtres. Je ne l'ai pas reconnu. Mais maintenant je suis sûr que c'était lui... Et il n'était pas là par hasard... Il revenait, tout simplement... il revenait à la maison. »

LA MARGOT DU PORT

Une prostituée se reconnaît de loin, de face, de profil, et à sa carte professionnelle. Mais pour une fois, M^{me} le Juge Lordaens n'a pas reconnu en Margareth Visser, une prostituée. Cette femme assise devant elle, en petite robe de laine noire, ressemble à tout, sauf à une professionnelle : une tignasse blonde et lisse, des yeux noirs rieurs, une bouche fraîche, et un teint de peinture flamande. Pourtant le dossier existe, avec la carte sur laquelle sont notées les visites médicales, et l'adresse de la prostituée : hôtel d'Amérique, dans l'un des quartiers les plus malfamés du port.

M^{me} le Juge a la cinquantaine distinguée et sage, des lunettes sur le nez, un grand front et l'air sévère, pour demander :

« Alors ? Qu'est-ce qui s'est passé ? »

La voix de la femme surprend M^{me} le Juge. Une voix grave, forte et bien modulée, tout à fait étonnante pour le personnage. Comme si voix et corps ne vivaient pas ensemble. Et tout en examinant la silhouette mince, M^{me} le Juge se dit : « Elle doit chanter remarquablement avec une voix pareille... »

Margareth Visser a secoué la tête d'un air fataliste avant de répondre :

« Moi vous savez, je n'ai rien vu, j'étais au bar avec un copain.

— Vous avez forcément vu quelque chose ! La bagarre a eu lieu sous votre nez !

— Ah mais, attention... Moi je tournais le dos, je discutais avec mon copain, et quand je me suis retournée, le type était par terre.

— Donc vous n'avez pas vu qui l'a attaqué ?

— Forcément non...

— Mais vous avez pu le savoir dans les minutes suivantes ?

— Oh ce que disent les autres, moi, vous savez... Je ne crois que ce que je vois !

— Et vous ne connaissez pas Konrad Johaens ?

— De nom, c'est tout, c'est une relation...

— Et vous ne connaissez pas Peri Yorgensen ?

— Un peu comme tout le monde dans le coin. »

M^{me} le Juge repousse le rapport de police qu'elle consultait, croise les mains et résume la situation d'une voix calme :

« Donc, vous êtes au *Bar de l'Escale*, sur les quais avec un client. Dans ce même bar Peri Yorgensen votre souteneur notoire, a une bagarre au couteau avec un autre souteneur notoire, Konrad Johaens, et vous n'avez rien vu ? Vous ne trouvez pas que c'est un peu bizarre ? »

Margareth Visser, dit Margot du port, la prostituée, avance le nez, et de sa voix grave, conclut :

« Dans mon métier, vous savez, moins on en voit, mieux on se porte.

— Vous trouvez que c'est un métier ce que vous faites ?

— Et oui madame ! Vous savez bien : c'est le plus vieux métier du monde ! »

Ce petit dialogue se passe en 1949, à Anvers, dans le bureau du juge d'instruction Lordaens, l'une des rares femmes magistrats en Europe, à cette époque. Et il est étonnant ce dialogue, pour plusieurs raisons. La première étant que le ton est resté courtois. D'habitude, lorsqu'un policier, et même un juge, interroge une prostituée, il ne prend pas tellement de gants. La seconde raison, est qu'une espèce de sympathie instinctive vient de naître entre ces deux femmes pourtant si différentes, d'âge et de milieu. Et la troisième raison, la plus importante, est que ce dialogue est le début d'une histoire d'amitié et de mort, entre la femme de justice et la femme de trottoir.

Le fait divers qui a amené Margot comme témoin devant le juge d'instruction, n'a pas fait la une des journaux. En quatrième page, celle qui donne les informations maritimes, un petit entrefilet indique seulement : « Agression dans un bar du port, un blessé grave ». Pour les habitués du bar en question, l'explication est simple : deux souteneurs ont réglé leur compte, à propos de Margot. L'un, Peri Yorgensen *propriétaire* de Margot depuis quatre ans, et l'autre Konrad Johaens, candidat à cette propriété. C'est lui le blessé grave, il est à l'hôpital ; quand au premier, il a pris la fuite avant l'arrivée de la police.

Comme il est courant dans ce genre d'histoire, les témoins sont rares. Seul le patron du bar, vu sa position stratégique, a été contraint de donner sa version des faits. Pour lui, il s'agit d'une rivalité entre hommes à propos d'une femme. Une histoire d'amour en quelque sorte. Jamais il ne reconnaîtrait que son bar est fréquenté par les marchands d'amour à la carte ! Mais la police n'est pas dupe bien entendu, et M^{me} le Juge Lordaens ne l'est pas non plus.

En 1949, une femme juge, ce n'est pas courant. L'administration ne lui confie d'ailleurs que de petites affaires, et en particulier depuis quelque temps, les affaires de prostitution. On espère d'une femme une plus grande sévérité devant ce problème. Les supérieurs masculins du juge Lordaens le lui ont fait comprendre :

« Utilisez vos connaissances en matière de psychologie féminine, et ne craignez pas de frapper fort ! La prostitution est une gangrène qu'il faut enrayer. Le port d'Anvers est le plus mal-famé d'Europe, ces femmes se conduisent en terrain conquis, avec parfois la bénédiction de certains policiers. Votre rôle est de les amener à dénoncer surtout les hommes qui dirigent ce marché. »

Ainsi la situation est claire pour le juge Lordaens. A elle de faire le ménage. Mais depuis un an qu'elle assure ses fonctions, le ménage en question est à refaire tous les jours, et elle a le sentiment de déplacer des grains de poussière minuscules qui lui cachent une forêt inaccessible.

En face d'elle, Margot sourit et demande gentiment :

« Vous allez me garder longtemps en prison ?

— Tout dépendra de vous.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? J'ai rien fait moi ! C'est quand même pas de ma faute, si deux hommes se bagarrent pour avoir mes faveurs...

— Ne jouez pas à ce jeu-là, mademoiselle Visser !

— Mademoiselle ! Ah ben dites donc, vous m'envoyez des fleurs ! Personne ne m'appelle jamais comme ça.

— Pourquoi vous êtes-vous prostituée ?

— Oh là là... Les grands mots ! La grande question ! Vous voulez que je vous dise ? Parce que ma mère l'était déjà, et puis parce que j'ai bon cœur.

— Répondez sérieusement, j'ai besoin de votre aide.

— Mon aide à moi ? Ma pauvre dame. Je suis bonne à rien de ce que vous voudriez, sûrement.

— Ne croyez pas cela. J'ai l'impression que vous n'êtes pas comme les autres ; si vous le vouliez, nous pourrions faire une grande et belle chose ensemble.

— Une grande et belle chose ? Vous vous moquez de moi ! Vous me racontez des histoires pour que je dénonce quelqu'un, c'est ça ?

— C'est ça. Mais je ne vous raconte pas d'histoires. Si vous dénoncez votre souteneur, si nous pouvons l'arrêter, et qu'il soit jugé pour le crime qu'il a commis, vous serez libre, et d'autres filles le comprendront.

— Doucement, doucement, d'abord je n'ai pas de souteneur, ensuite je ne suis pas une donneuse, ensuite, le gars dont vous parlez n'a pas commis de crime ! Personne n'est mort hein ? Il a juste un coup de couteau dans les côtes, ça va l'aider à réfléchir c'est tout.

— Vous ne le pensez pas. Quand on vous a arrêtée, vous vous êtes préoccupée du blessé, je le sais.

— Ben oui, et alors ? Qu'est-ce que ça prouve ?

— Que vous jouez un rôle en ce moment. Celui de la fille endurcie qui fait le trottoir par plaisir, et accepte d'être la propriété d'un commerçant. Combien gagne-t-il grâce à vous ? De quoi s'offrir un appartement luxueux en ville, une voiture et de jolies cravates. On a perquisitionné chez lui, il est plus riche que vous ne le serez jamais !

— Possible, ça m'est égal, c'est son affaire.

— Donc vous reconnaissez qu'il est votre souteneur ?

— Oh, oh, j'ai pas dit ça !

— Si vous l'avez dit. Ne jouez pas à cache-cache avec moi. Nous sommes adultes ! Et je sais ce que je dis. Je sais aussi que vous vous taisez pour le protéger, alors que vous savez parfaitement où il se cache. Vous vous taisez parce que c'est l'habitude, parce que vous avez peur aussi. Car cet homme-là est un violent, qu'il n'en est pas à son premier coup de couteau !

— D'accord, et le prochain serait pour moi ? C'est ce que vous voulez dire ? Et bien vous avez raison. Et si je savais où il se cache, je ne vous le dirais pas.

— Vous tenez vraiment à continuer à vivre comme une bête de foire ? Une marchandise que l'on étale sur le trottoir ? Je ne le crois pas, vous êtes différente.

— C'est vous qui êtes différente ! Et avec tous vos diplômes là, vous n'avez rien

compris à rien ! Qu'est-ce que vous croyez ? Que les filles comme moi disparaîtront parce que je vous aurais « donné » un souteneur ? Et les autres alors ?

— Quels autres ?

— Les autres hommes ! Ceux qui traînent la nuit à la recherche d'une femme, parce qu'ils n'en ont pas ! Ceux qui passent des mois en mer à travailler comme des brutes, et n'attendent que le retour au port, pour rigoler un peu ? Vous savez comment on m'appelle ? La Margot du port ! Vous savez combien j'ai de copains sur les bateaux ? Des centaines. Tous ceux qui jettent l'ancre sur le quai d'Amérique, tous les petits patrons de cargos, tous les pêcheurs qui rentrent au port. Ils ont besoin de moi ces gens-là, de moi et des filles comme moi !

Tout le monde ne peut pas vivre au chaud dans une maison bourgeoise avec bobonne et petits plats. Tout le monde n'est pas pareil, pas un homme ne ressemble à un autre ! Allez... Je les connais moi, comme ma mère les a connus ! Et j'ai pas honte de ce que je fais. Je ne vais pas vous raconter qu'un vilain monsieur m'a kidnappée et obligée à faire ce métier, je l'ai choisi ! Ça peut vous paraître bizarre mais c'est comme ça. Alors ne me jouez pas du violon pour m'attendrir. Pendant que vous m'enfermez dans votre prison, des tas de gars sont malheureux, ils n'attendent qu'une chose, c'est que je revienne sur les quais. »

M^{me} le Juge fait la grimace. Les deux femmes sont face à face comme deux lutteurs pacifiques.

« Pour vous donner de l'argent que vous irez rapporter à un fainéant, un lâche qui a fait de vous son outil de travail...

— Vous voyez ça comme ça, vous ! Moi je le vois autrement. Ce lâche comme vous dites, m'empêche d'avoir des histoires. S'il n'était pas là, je risquerais ma peau, plus souvent que vous ne risquez la vôtre ! C'est ma police à moi !

— Un policier particulier avec un couteau à cran d'arrêt ! Un assassin en puissance !

— C'est pas vrai, il a tué personne !

— Si Margot. On le soupçonne d'un meurtre depuis plusieurs mois. Celui d'une fille comme vous, et vous le savez ! On a retrouvé cette fille dans le port, tailladée, elle avait voulu fuir avec son argent, elle s'appelait Sonia, elle avait vingt-cinq ans, vous voulez voir son dossier ?

— C'est des histoires...

— Vous savez bien que non. Comme vous savez qu'il ne s'agit pas aujourd'hui d'une simple bagarre, mais d'un affrontement entre gangs de la prostitution, qu'il y a des chefs d'industrie par-dessus votre minable petit protecteur. Alors ne me faites pas croire à vos bons sentiments et à votre idéalisme ! Le bon Samaritain du trottoir, ce serait vous ? La Margot du port sentimentale ? Celle que les marins portent dans leur cœur ?

Regardez-vous : vous avez trente ans, vous menez une vie de chien, dans quelques années vous ne serez plus la reine du quai d'Amérique, d'autres prendront votre place et vieilliront, comme vous, avec pour tout bagage, un vieux manteau et un sac à main en faux cuir. Réfléchissez à ça, vous n'êtes pas stupide. Et pensez aussi qu'il s'agit de crime, de mort, que l'autre va peut-être mourir à l'hôpital, et que la guerre continuera. Une guerre d'argent ! Pensez que les seules

armes véritables que ces hommes-là possèdent, c'est vous ! Que vous fassiez le trottoir, ça vous regarde, Margot ! Et je ne prétends pas supprimer votre métier. Ce que je veux, c'est votre liberté, et vous la voulez aussi. Vous n'avez pas la tête d'une esclave, vous ne parlez pas comme une esclave ! Allez jusqu'au bout de vos idées, ou bien renoncez-y, et acceptez d'être ce que vous êtes, c'est-à-dire une machine à sous ! »

M^{me} le Juge Lordaens se lève. L'entretien est terminé. Elle fait signe au gardien de ramener la prévenue dans sa cellule. Après avoir signifié à Margot son inculpation : « Complicité dans une tentative de meurtre. »

Margot se tait, signe sa déclaration et s'en va, les sourcils froncés. La bataille a été courtoise, amicale, mais dure. Le juge a joué sa partie. Elle a joué la sienne. A présent chacune regagne son camp.

Une semaine passe après l'entrevue de Margot et du juge Lordaens, une semaine sans autre événement que la routine de la prison pour la première et celle des dossiers pour la seconde. Cette Histoire Vraie n'est toujours qu'un fait divers banal, dont les journaux ne s'inquiètent pas, et qui ne remue pas les foules. Pourtant, le 3 décembre 1949, Margareth Visser, dite Margot du port, est à nouveau convoquée par le juge Lordaens, et les deux femmes s'affrontent du regard. Margot a une petite mine chiffonnée, ses cheveux ont perdu beaucoup de leur éclat, et ses yeux noirs beaucoup de leur gaieté.

C'est presque tristement qu'elle demande :

« Vous m'en voulez encore ? »

M^{me} le Juge a un vague sourire sérieux.

« Je ne vous en veux pas. Il y a simplement un fait nouveau. Konrad Johaens est mort hier soir des suites de ses blessures. La procédure d'instruction va changer, à présent votre petit ami est recherché pour meurtre. »

Margot encaisse le coup manifestement et ouvre la bouche pour dire :

« Ah ?... », d'un air interrogateur, mais M^{me} le Juge enchaîne très vite :

« Je suis en droit de penser que vous dissimulez des informations à la justice. »

Margot sursaute :

« Moi ?

— Vous. Vous connaissez l'endroit où s'est réfugié votre protecteur, vous êtes sa complice. Cette semaine, vous avez reçu la visite d'une femme, cette femme est venue vous voir en prison, de la part de l'assassin que nous recherchons.

— C'est vous qui le dites !

— Non, un informateur de la police. Il y en a quelques-uns heureusement.

— Et d'après vous, qu'est-ce que me voulait cette femme ?

— L'assurance que vous ne parleriez pas. Votre protecteur n'est pas tranquille. C'est la première fois que la justice tient un témoin intéressant en ce qui concerne ses activités, et ce témoin c'est vous. Je me trompe ? »

Margot secoue la tête en silence, sans dire ni oui ni non, comme si elle réfléchissait à la question. Et le juge continue :

« J'ai décidé de vous faire une proposition.

— A moi ? Pourquoi ?

— Parce que vous êtes en danger. Que vous parliez ou non, si je vous relâche, cet homme se méfiera de vous, je le sais. D'autre part, j'attends d'autres informations, qui nous permettrons peut-être, du moins je l'espère, de l'arrêter.

— Et alors ? En quoi ça me concerne ?

— Il pensera que vous l'avez trahi.

— Et je me retrouverai dans le port, transformée en cadavre ? C'est ça ?

— Ce n'est pas votre avis ? »

Margot se tait. Front buté, menton buté, elle détourne les yeux. Le juge parle à un masque :

« Ma proposition est simple. Vous êtes complice vis-à-vis de la justice, mais je peux ne pas en tenir compte, et vous relâcher discrètement...

— Pourquoi feriez-vous ça ?

— Pour vous donner une chance de vivre. A condition que vous filiez, que vous changiez de ville, ou de pays, et à condition aussi... »

Margot redresse la tête, agressive :

« Je la vois votre condition, c'est la plus importante pour vous, n'est-ce pas ? A condition que je dise ce que je sais ?

— C'est ça.

— Vous n'avez pas besoin de moi, vous avez vos informateurs !

— Ce n'est pas la même chose. Vous en savez plus qu'eux, et ensuite, il n'y a pas que votre petit souteneur, il y a tous les autres. Tous ceux qui font partie du même gang, avec un même chef. Tous ceux qui un jour ou l'autre iront jusqu'au crime pour favoriser leur commerce. Vous n'êtes pas seule dans cette histoire, Margot, il y a les autres filles. Ce qui vous arrive, peut leur arriver. A présent qu'il y a un mort, à présent que la justice s'en mêle, vos patrons vont s'affoler un peu, les filles aussi, tout ce petit monde va commettre des erreurs, par peur ou par lâcheté, vous pouvez l'éviter dans une grande mesure.

— En devenant informateur moi-même, c'est ça ?

— C'est ça.

— C'est pas joli ce que vous faites là, madame le Juge.

— Non. Mais d'un côté de la balance, il y a votre peau, et celle de pas mal d'autres, votre liberté, et celle de pas mal d'autres. Tandis que de l'autre côté, il n'y a qu'un assassin, pour l'instant.

— C'est quoi votre proposition ?

— Je vous relâche sans publicité. Officiellement il s'agira d'un transfert de prison, cela vous donne le temps de disparaître, et à moi le temps d'inculper ceux qui doivent l'être.

— En somme vous pensez à vos affaires avant tout, vous n'êtes pas différente des gens que vous voulez arrêter.

— On peut voir les choses comme ça. Mais il n'y a pas que cela. Je vous aime bien.

— Moi ? Vous m'aimez bien ? Quelle blague !

— Non. J'ai eu de nombreux témoignages en ce qui vous concerne. Des témoignages de moralité, au sens juridique habituel.

— De la moralité, moi ?

— J'ai fait la connaissance de quelques-uns de vos clients. Sous prétexte d'établir un dossier complet sur vos activités, j'ai rencontré des hommes que vous connaissez bien. Des patrons pêcheurs, des marins. L'un d'eux, il s'appelle Peter m'a presque supplié de vous relâcher.

— Peter, le chalutier ?

— Oui, il m'a dit : « Si vous ne relâchez pas la Margot, le port ne sera plus pareil pour nous. » Il m'a dit aussi : « Cette fille, c'est notre rayon de soleil. Quand on la voit passer, on la siffle avec la sirène du bateau, et ça la fait rire. » Il vous aime bien.

— Je sais. Moi aussi je les aime bien. Alors comme ça vous défendez mon métier à présent ?

— Non. Mais je suis franche, c'est vous que je défends. Seulement, il faut me comprendre, moi aussi j'ai un métier, et je l'aime bien, et il n'est pas facile pour une femme. Je n'ai pas autant d'amis que vous. Dans mon milieu, les hommes me guettent, ils attendent que je fasse la preuve de ma faiblesse, ou de mon incompétence. Si vous aviez eu affaire à un homme, à ma place, vous ne seriez pas là, vous ne parleriez pas avec lui, comme vous parlez avec moi. Il est probable qu'on vous aurait maltraitée, et que vous ayez parlé ou non, on vous jetterait à la rue, avec pertes et fracas, dans l'espoir de se servir de vous comme appât. C'est la vérité, vous le savez.

— Je sais. Mais vous vous servez de moi aussi...

— En amie. Pour un échange de bons procédés. Je n'aimerais pas que l'on vous fasse du mal à présent, je vous connais trop.

— On s'est vu deux fois !

— Vous m'avez appris beaucoup. »

Margot sourit d'un air comique.

« C'est la meilleure ! Vous voyez ça ? Une petite machine à sous, comme moi, qui en apprend à un juge diplômée...

— Alors Margot ? Qu'est-ce que l'on fait ? Vous le gardez pour vous cet assassin ? Vous l'aimez tant que ça ?

— Lui, c'est un imbécile. Mais il fallait bien en passer par lui !

— Alors ?

— D'accord. Je fais peut-être la plus grande bêtise de ma vie, mais d'accord, au

moins vous m'aurez convaincue d'une chose, c'est qu'il vaut mieux faire une grande bêtise qu'une grande saleté. Allez-y, marquez ça dans vos dossiers. Péri Yorgensen, mon souteneur comme vous dites, a une planque au nord de la ville... »

Et Margot du port raconte tout ce qu'elle sait sur l'organisation à laquelle appartient son souteneur. Elle ne refuse qu'une chose : dénoncer les filles, mais M^{me} le Juge ne le lui demande même pas. Jamais jusqu'à présent, une prostituée d'Anvers confirmée dans le métier depuis plus de dix ans, n'a osé faire et dire ce que dit Margot ce jour-là. Sa déposition terminée, elle ajoute même d'un air bravache :

« Quand vous aurez piqué tous ces beaux gars, laissez-moi en liberté provisoire, je témoignerai pour vous !

— C'est trop dangereux !

— Ça l'est de toute façon. Et si je ne témoigne pas au procès, vous n'en garderez aucun ! Il vous restera le menu fretin. J'irai au bout de mes idées comme vous dites, et si je peux trouver des copines pour le faire, je vous les amènerai ! J'arriverai bien à en convaincre deux ou trois. Vous m'avez parlé de liberté l'autre fois, eh bien je la veux maintenant ! Je veux la liberté de régler mes tarifs à la tête du client, et pas celle du syndicat !

Terrible Margot ! Sa liberté à elle, c'était cela, seulement cela. Elle ne pensait pas à changer de métier, à devenir quelqu'un d'autre, elle ne pensait qu'à rester ce qu'elle était la Margot du port, libre de faire l'amour à tarif réduit.

Un mois après sa liberté provisoire, alors que la justice allait peut-être juger sept individus sur la base de son témoignage, et les condamner pour meurtre et prostitution, on retrouva la Margot du port, vidée de son sang, derrière un entrepôt. Morte sans témoin, sans autre explication que celle d'un nouveau fait divers en quatrième page : « Une prostituée victime d'un sadique ou d'un règlement de compte. »

Aucune de ses compagnes ne vint témoigner. Aucune preuve ne vint étayer le dossier du juge Lordaens, et ce qui aurait pu être le premier procès du genre en Europe, n'eut pas lieu. Péri Yorgensen, son souteneur, s'en tira avec cinq ans de prison, pour homicide par imprudence.

Mais l'on raconte sur le quai d'Amérique une bien triste histoire.

Le jour où la police emmena le corps de Margot à la morgue, toutes les sirènes des bateaux à quai, se mirent à siffler, et tous les marins ôtèrent leur bonnet, pour regarder partir le fourgon, au garde-à-vous.

Lorsqu'un amiral monte à bord de son navire de commandement, on le salue par un sifflet. Lorsque la Margot du port s'en alla du quai d'Amérique, elle eut droit à des dizaines de saluts, dans le port d'Anvers, à coup de corne de brume, c'était en janvier 1950.

AS-TU DES NOUVELLES DE MAMAN ? AS-TU DES NOUVELLES DE PAPA ?

L'égalité à la naissance ne serait-elle qu'un vœu pieux ?

Il s'appelle : Lecon, Jean Lecon. C'est un nom beaucoup plus difficile à porter qu'on ne l'imagine lorsqu'on est un petit garçon et que l'on va à l'école. Lorsqu'il rit, il y a toujours un petit malin pour s'exclamer : « Tiens, Lecon... rit. » Et d'autres plaisanteries du même genre.

D'autre part, Jean-Baptiste Lecon, son père, directeur financier d'une grosse entreprise, ne s'entend pas du tout avec sa femme Marie-Claude Lecon. Ils se disputent, se trompent et ne s'occupent pas du gamin qui grandit comme il peut dans l'ombre d'une nurse qui a d'autres chats à fouetter et sous la protection d'une vieille grand-mère gâteuse.

Lorsque Jean à quatorze ans, le père, Jean-Baptiste Lecon, part avec une femme de quinze ans plus jeune, laissant, magnanime, l'appartement à sa femme.

Trois mois plus tard la mère, Marie-Claude Lecon quitte à son tour le domicile sous prétexte qu'elle y a trop de souvenirs.

La nurse, dont les gages sont souvent impayés, disparaît à son tour. Il ne reste dans les huit pièces de la rue de la Faisanderie, quartier chic s'il en est, que le malheureux Jean Lecon avec sa grand-mère de plus en plus gâteuse.

Cet excellent départ dans la vie lui vaudra certains complexes : comme sa mère se remarie et que la nurse, envolée, s'occupe d'autres enfants, il lui reste l'impression qu'il n'est rien qu'un objet sans valeur, plus encombrant qu'autre chose, et le sentiment qu'il ne plaît pas aux femmes. Dame, comment peut-on plaire aux femmes quand on ne plaît pas à sa mère !

Un échec au baccalauréat en 1949 ajoute à son désarroi :

« Il ne me reste qu'une chose à faire, s'écrie-t-il en apprenant son recalage : m'engager dans l'armée. »

Jean Lecon se retrouve donc, en 1950, l'air doux et résigné sous des cheveux blonds coupés en brosse, dans les rizières d'Indochine, la mitrailleuse à la main.

Cet exotisme militaire ne le séduit pas du tout. Il écrit à sa vieille grand-mère : « Que diable suis-je venu faire dans cette galère ! »

Mais il n'est pas au terme de son engagement et peut d'autant moins quitter l'uniforme qu'il a conquis le grade de sergent : le voilà dans l'engrenage.

Après une dure campagne Jean Lecon regagne Saïgon avec sa solde à laquelle il n'a pas touché. Plein de sous, il fréquente les lieux de plaisir et ce ne sont pas les petites entraînuses qui manquent.

Dans une boîte de Dakao il rencontre une poupée aux yeux bridés qui ne doit pas peser plus de quarante kilos mais possède la science des caresses. Lorsqu'elle

lui dit : « Je t'aime... » avec son accent tonkinois, Jean Lecon fond comme un pain de glace au soleil.

Les militaires français l'appellent Mary-Lou. Sa façon de parler et son corps mignon séduisent si bien le jeune militaire qu'il l'écrit à sa grand-mère.

La pauvre vieille qui en est restée à la prise de la Smala d'Abd el-Kader par le général Bugeaud, l'exhorte à rompre tous liens avec cette indigène qu'elle imagine sans doute mâchant du bétel et charmant des serpents avec un turban sur la tête.

Mais il y a plus grave. Dans sa lettre il demandait à la grand-mère : « As-tu des nouvelles de maman ? As-tu des nouvelles de papa ? »

Ceux-ci ne lui écrivent pas et se contentent d'un court message que la grand-mère est chargée de lui transmettre :

« Tu es encore un enfant, dit la mère, cette prostituée ne songe sans doute qu'à venir en France. J'espère que tu vas mettre fin tout de suite à cette liaison. »

« L'armée est peut-être le seul moyen de faire de toi un homme... écrit le père. Au lieu de fréquenter les entraîneuses et les boîtes de nuit, tu ferais mieux de te battre. »

Après la lecture d'une correspondance aussi réconfortante, Jean Lecon sombre dans un mutisme profond.

« Qu'est-ce que tu as, chéri ? lui demande Mary-Lou. Tu ne m'aimes plus ? »

A vrai dire il n'en sait rien. L'a-t-il jamais aimée ? A-t-il simplement cherché à s'étourdir dans ses bras ? Il comprend que même la belle vie à Saigon ne lui a rendu ni son équilibre ni sa confiance en la vie.

C'est pourquoi lorsqu'il apprend que son régiment doit repartir en opération pour cette guerre qu'il considère inutile et perdue d'avance, reniant son uniforme et ses galons, il déserte.

Cela devait arriver : voici Jean Lecon face à trois petits bonshommes souriant de leurs yeux en amande, qui le jaugent des pieds à la tête. Ce sont des hommes du général Giap, le grand chef des armées viet-minh. En Indochine à cette époque, il n'y a pas de neutralité. Un déserteur passe forcément le rideau de bambous et se retrouve dans un camp ou dans l'autre...

« Comment vous appelez-vous ? »

Un petit soldat jaune s'apprête à écrire la réponse sur un gros livre avec un crayon qu'il mouille sans cesse entre ses lèvres.

« Pierre Laville...

— Hi... Hi... Hi... font les petits soldats jaunes. Ce n'est pas vrai ! Vous êtes sergent et vous vous appelez, euh... Jean... comment ça se prononce ?

— Lecon... Jean Lecon. »

Après quelques rires étouffés, les jaunes redeviennent sérieux et menaçants :

« Puisque vous avez quitté les criminels impérialistes vous allez apprendre avec nous une autre vie. »

Et voilà Jean Lecon aux mains d'instructeurs politiques qui vont lui enseigner la vérité communiste. Alternance de conférences qu'il écoute assis dans la boue, d'exercices physiques et de corvées épuisantes qui s'apparentent plus aux travaux forcés qu'à l'entraînement d'une jeune recrue.

Jean Lecon n'a pas trahi son drapeau pour se battre dans un autre camp, mais parce qu'il n'avait plus envie de faire la guerre. Il oppose une telle force d'inertie que malgré tous les lavages de cerveau, les Viet-Minh renoncent à en faire une recrue intéressante et l'envoient perdre quinze kilos sucés par des sangsues, dans un camp de prisonniers.

Bien sûr il écrit à sa grand-mère : « As-tu des nouvelles de maman ? As-tu des nouvelles de papa ? », mais les lettres n'étant pas remises à la Croix-Rouge, ne parviendront jamais rue de la Faisanderie.

Devant le Tribunal Militaire de Saigon qui le juge après l'armistice, véritable sac d'os sous ses cheveux en brosse, Jean Lecon n'a rien d'un dur à cuire dans son uniforme retrouvé de sergent de la Coloniale. Il a plutôt l'air doux et résigné des jeunes gens à qui la chance n'a jamais souri.

« Vous vous appelez, Jean... » Là, l'officier qui préside le tribunal marque un temps d'arrêt et ses sourcils se dressent en accent circonflexe... « Le... Lecon... »

C'est en spectateur que le triste garçon va participer à son procès pour désertion car la sentence ne peut être pire que celle qu'il vient de connaître. Dès que les Viets l'ont remis aux autorités françaises, il s'est empressé d'écrire à sa grand-mère rue de la Faisanderie : « As-tu des nouvelles de maman ?... As-tu des nouvelles de papa ? » La réponse est revenue comme une balle.

« Ton père et ta mère sont au courant de ce que tu as fait, écrit la vieille. Ils n'ont rien à te dire. Ils ne veulent plus te connaître. »

En post-scriptum, tout de même, la vieille ajoutait : « Si tu as maigri de quinze kilos, j'espère que tu manges bien et que tu reprendras du poids. »

Dans un brouillard Jean Lecon voit trois officiers s'agiter derrière une table : l'un pour l'accuser, l'autre pour le défendre et le troisième pour arbitrer le tout d'un air embarrassé : quatre ans de prison.

Dans sa cellule Jean Lecon écrit encore une fois à sa grand-mère : « As-tu, grand-mère, des nouvelles de maman ? As-tu des nouvelles de papa ? Si tu les vois, dis-leur simplement que je paie et que je leur demande pardon. »

Mais Jean Lecon n'est pas au bout de ses tribulations, ce n'était jusqu'ici qu'un avant-goût.

Le 4 septembre 1955 il est embarqué à Saigon sur le navire suédois « Anna-Salem » avec cent huit autres condamnés militaires, ramenés en France pour y purger leur peine. Sur ce bateau suédois dont l'équipage est en majorité constitué d'Italiens et d'Allemands, s'installe également un fort contingent de gendarmes chargés de garder les prisonniers. La première partie du voyage s'effectue sans incident. Accablés par la chaleur dans les entreponts, les détenus semblent résignés. Pourtant de mystérieux chuchotements parcourent le navire. Leur torpeur n'est qu'apparente.

Jean Lecon qui vient de voir un de ses compagnons de misère jetant autour de

lui des regards circonspects, discuter à voix basse avec un co-détenu, n'y tient plus :

« Qu'est-ce qui se passe ? De quoi parlez-vous ? »

L'autre, une sorte de colosse au crâne rasé au visage large, aux lèvres épaisses cachant une bouche édentée, l'examine des pieds à la tête. Il estime sans doute pouvoir lui faire confiance puisqu'il lui répond, bien qu'avec un certain mépris :

« Ben quoi. T'as pas compris ? On approche du canal de Suez. Et c'est pas large le canal de Suez...

— Et alors ?

— Ben alors. On pique une tête dans le canal. On gagne la rive à la nage. Et hop... On disparaît dans le désert !

— Vous serez poursuivis...

— Par qui ? Tu parles, c'est pas les Egyptiens ou les Arabes qui vont mettre leur grain de sel !

— Mais les gendarmes français ?

— Sûrement pas. Ils n'ont pas le droit de quitter le navire et encore moins de nous poursuivre à terre.

— Et qu'est-ce que vous ferez après ça ?

— T'inquiète pas. Pour des gars comme nous, en Egypte comme en Arabie, il y a de l'embauche.

Le 25 septembre 1955 l'*Anna-Salem* jette l'ancre en rade de Suez pour y attendre toute la nuit le moment de s'engager dans le Canal. La jetée est à moins de 1500 m et l'on distingue parfaitement les lumières de la ville.

A 5 h 30 la patrouille des gendarmes fait sa ronde habituelle. Les détenus paraissent dormir...

Vingt minutes plus tard la mutinerie éclate : Jean Lecon voit les révoltés bondir hors de leur grabat vers la porte et le pont. Ils sont prêts à tout, les uns brandissent des armes ou des matraques confectionnées avec les moyens du bord ; d'autres encore portent des morceaux de savon dans le but sans doute de faire glisser les gendarmes sur le pont de bois.

Au passage, le colosse au crâne rasé qui brandit un extincteur, apostrophe Jean Lecon :

« Alors, tu viens ?

— Tu crois que ça va réussir ?

— Bien sûr. Et qu'est-ce que ça peut faire, si tu es un homme ? L'important c'est d'essayer. »

Comme à regret, Jean Lecon se lève et le suit.

L'assaut est irrésistible. Les gendarmes doivent battre en retraite car ils n'ont pas le droit de faire usage de leurs armes. Malgré tout quelques coups de feu éclatent.

Finalement trente-six détenus dont Jean Lecon, qui a suivi le mouvement sans participer à la mutinerie, réussissent à plonger dans les eaux de la mer Rouge.

« Fais gaffe aux requins ! » lui crie le colosse au crâne rasé.

Jean, vêtu d'un short kaki et d'un tricot de peau, excellent nageur, plonge sous l'eau à plusieurs reprises pour éviter les balles que les gendarmes, restés à bord de l'*Anna-Salem*, se sont enfin décidés à tirer.

C'est au moment où il va prendre pied à terre en compagnie du colosse au crâne rasé qu'une vedette de la police égyptienne, attirée par les coups de feu, leur lance une bouée.

Hissés à bord ils sont conduits dans un baraquement militaire pour y être longuement interrogés par un officier qui parle admirablement le français :

« Comment vous appelez-vous ? »

Et ça recommence : ...

« Jean... Jean Lecon...

— Comment dites-vous ?

— Lecon : L... e... c... o... n. »

Après cet interrogatoire, les prisonniers sont transférés au Caire par la police égyptienne.

Dès leur arrivée dans l'immense ville chaude et poussiéreuse, ils sont conduits au bureau d'Allal el Fassi, leader marocain en exil. C'est un homme alors célèbre, chef de l'Istiqlal, mouvement politique en rébellion contre la France, il leur déclare aussitôt :

« Déserteurs et maintenant évadés, votre avenir en France me semble des plus compromis. D'ailleurs, même ici, on vous regarde d'un sale œil. Qu'est-ce que vous avez l'intention de faire ? »

Le pauvre Jean Lecon, qui n'en a aucune idée, hausse les épaules et interroge Becker son compagnon :

« On ne sait pas encore... répond celui-ci.

— Moi, auprès des autorités égyptiennes, explique Allal el Fassi. Je pourrais vous aider beaucoup. Seulement : donnant, donnant...

— Et qu'est-ce que vous voulez qu'on vous donne ? demande le dénommé Becker

— Vous ? Rien. Mais avec votre ami je suis prêt à passer un marché. »

Jean, qui se méfie, fronce les sourcils.

« Voilà, explique le chef de l'Istiqlal. Sous un autre nom, parce que le vôtre est impossible, vous allez parler à la radio du Caire.

— Pour dire quoi ?

— Vous direz que vous réprouvez les mesures de violence prises par la France en Algérie et que vous vous êtes évadé parce que vous ne voulez pas participer à la guerre contre les fellaghas.

— ... Vous hésitez ? Vous êtes partisan de cette guerre en Algérie ?

— Non. Mais je ne peux pas parler contre mon pays à la radio égyptienne.

— Même sous un autre nom ?

— Mon nom est ridicule, je sais. Mais c'est mon nom. Et je n'en changerai pas, surtout pour parler à la radio du Caire. »

Le chef de l'Istiqlal se lève :

« Alors, désolé, messieurs. Je ne peux rien faire pour vous. »

De sa prison du Caire, Jean Lecon écrit à sa grand-mère : « As-tu des nouvelles de maman ?... As-tu des nouvelles de papa ? »

Il reçoit une réponse : C'est la concierge de l'immeuble de la rue de la Faisanderie qui l'informe que sa vieille grand-mère est morte.

Le lendemain de cette réponse, Jean Lecon est conduit devant un représentant des services secrets égyptiens :

« Avec votre camarade Becker, leur dit-il, nous allons vous envoyer en Israël. Nous avons besoin d'y connaître les déplacements de troupes et de matériels. En tant qu'Européens, vous ne courez pas de graves dangers. A votre retour en Egypte vous recevrez une somme importante payée en dollars, et si vous le désirez nous vous fournirons les moyens d'aller refaire votre vie en Amérique du Sud... Sinon...

— Sinon quoi ?

— Sinon vous passerez en jugement pour espionnage devant un Tribunal militaire égyptien. »

Jean Lecon et Becker ont accepté : Comment faire autrement ? Après trois mois d'entraînement au service secret, ils sont conduits par une sombre nuit de décembre à la frontière israélo-égyptienne avec de faux papiers. Vêtus avec élégance, ils peuvent passer aux yeux des policiers du Président Ben Gourion pour d'honnêtes touristes.

Seulement Jean Lecon, pas du tout décidé à remplir cette mission, convainc facilement son ami Becker de se présenter aux autorités israéliennes.

Et ça recommence...

« Comment vous appelez-vous ? demande l'officier de renseignements.

« Jean. Jean Lecon...

— Comment dites-vous ?

— Lecon... L... e... c... o... n. »

Lorsque le pauvre garçon raconte son histoire, l'officier le prend tout d'abord pour un fou. Il a dû recevoir, au brûlant soleil du désert du Néguev, un sérieux coup de bambou.

Pourtant les précisions qu'il fournit, les détails de leurs pérégrinations, les instructions que leur ont données les Egyptiens, les promesses qu'on leur a faites s'ils menaient à bien leur mission, finissent par intéresser sérieusement les

autorités israéliennes.

Pendant deux jours, celles-ci leur posent des questions. Pendant deux jours ils répondent.

Jean Lecon profite de son séjour en prison pour écrire à la concierge de la rue de la Faisanderie : « Avez-vous des nouvelles de ma mère ? Avez-vous des nouvelles de mon père ? »

Le 16 janvier 1956 une mesure d'extradition, ayant été décidée à son égard, il est remis au Consulat de France à Tel-Aviv qui le fait embarquer sur le premier bateau en partance pour Marseille.

A la prison des Baumettes, terminus de l'aventure, l'avocat désigné d'office découvre un pauvre garçon fiévreux et monté en graine qui lui demande aussitôt :

« Est-ce que je pourrais avoir des nouvelles de ma mère et de mon père ? »

Lorsqu'il entre dans la salle du tribunal des Forces Armées de la 9^e région pour y être jugé de son évasion, Jean Lecon ne voit qu'eux : son père et sa mère.

Cheveux blancs, tailleur sombre et discret, collier de perles, M^{me} Lecon — devenue M^{me} Delaporte — assise au premier rang regarde, sans réaction visible, apparaître son fils.

Le père, c'est la stature du commandeur sur les épaules duquel on aurait jeté un pardessus mastic. Ses cheveux gris coiffent soigneusement son crâne de marbre blanc. Car tous deux sont blancs de honte, sinon de remords ou d'émotion.

« Dire qu'il a fallu à ce malheureux ce cycle extraordinaire de tribulations pour que ses parents soient enfin réunis devant lui et pour lui ! s'exclame l'avocat. Il est vrai qu'ils lui ont tout donné : la vie, un grand appartement vide, comme éducatrice une grand-mère gâteuse de quatre-vingt-sept ans, les bonnes manières et surtout un nom. Peut-être qu'en donnant à ce fils un bien aussi précieux que ce nom, son père a cru avoir fait l'essentiel. Mais non, l'essentiel, pour un père, ce n'est pas de donner à son enfant son nom quel qu'il soit, c'est de lui apprendre à le porter. »

La plaidoirie passionnée de l'avocat, le réquisitoire modéré du commissaire du gouvernement incitent le Tribunal à la clémence : trois mois de prison qui s'ajoutent aux trois années qui lui restaient à purger.

Jean Lecon incline la tête en signe de remerciement. Qui veut-il remercier ? Le tribunal ? Ou ses parents ? Pour s'être souvenus au moins une fois qu'il existait...

LES PLUS VIEUX AMOUREUX DU MONDE

Nom d'une pipe, il a du souffle Georges Choate ! Voilà vingt secondes qu'il arrondit la bouche et, depuis vingt secondes, sa poitrine n'en finit pas de s'abaisser. Jamais le plafond de cette petite salle de concert de Dublin en Irlande ne répercutera une note aussi longtemps soutenue. Pilier bénévole de la chorale de la société symphonique, Georges Choate a vingt ans, le front haut, une forte stature, des cheveux blonds et bouclés. Luisa Stow le regarde, pleine d'admiration.

Elle a vingt et un ans, elle est blonde aussi et très belle. Depuis des semaines elle faisait semblant de ne pas remarquer qu'il la dévorait des yeux, mais ce dimanche ils se sont trouvés côte à côte, chantant la partie chorale de *l'Hymne à la Joie*. Elle n'a pu s'empêcher de lui rendre son sourire. Maintenant, tout en chantant, ils lisent dans leurs yeux un bonheur réciproque.

Georges l'attend dehors, lui propose de regagner ensemble, à travers champs, le faubourg de Dublin où ne circulent alors ni automobiles, ni autobus, et bientôt ils éclatent de rire en s'apercevant qu'ils demeurent à cent mètres l'un de l'autre, dans la même rue.

Cela se passe en juin 1913. Georges Choate et Luisa Stow s'aiment passionnément. Ils vont donc vivre un été merveilleux de promenades aux environs de Dublin, de roucoulades et de déambulations nocturnes.

Mais un jour, le père et la mère de Lisa attendent la jeune femme au retour d'une de ses promenades.

« D'où viens-tu ? » demande M^{me} Stow.

C'est une femme aimable, à la coiffure bien ordonnée, aux vêtements de bon goût, simples et stricts comme le mobilier de sa maison où même avec une loupe, on ne trouverait pas un brin de poussière.

« Alors, d'où viens-tu ? demande M^{me} Stow.

— Je viens de faire une promenade.

— Avec Georges Choate ?

— Oui, mère. »

Le visage de M^{me} Stow s'est brusquement fermé. Elle se tourne vers son mari, lui faisant comprendre que c'est à lui de parler. M. Stow, pasteur anglican, est raide comme la justice, raide comme son col dur :

« Luisa, nous n'avons pas voulu intervenir jusqu'à présent, mais nous y sommes obligés maintenant. Il y a trop longtemps que tu vois ce garçon et trop souvent. Comme c'est un catholique, cette fréquentation est sans issue... Tu me comprends, n'est-ce pas ? C'est bien ton avis, Luisa ? »

A vrai dire, non. Luisa ne comprend pas très bien. Et ce n'est pas tellement son avis. Mais quand on est en 1913 à Dublin, la fille d'un pasteur, il n'est pas nécessaire de comprendre pour s'incliner et pour répondre :

« Bien, père... Comme tu voudras. »

Quelques semaines plus tard, Georges Choate prononce la phrase fatale :

« Luisa, veux-tu m'épouser ? »

La jeune fille regarde tomber les feuilles rouge et or et réfléchit. Depuis longtemps, elle attendait cette proposition. Elle l'attendait avec terreur, car elle était bien résolue à dire : « Non ».

Elle voulait dire « non » parce que, selon ses parents, ce n'est pas possible.

Mais maintenant qu'il lui pose la question, elle n'ose plus répondre.

Alors lui, qui était tellement sûr, tellement persuadé qu'elle allait sauter dans ses bras en pleurant de bonheur, voyant qu'elle hésite, il sent le sol se dérober sous ses pieds. Il ne dit pas un mot, il pâlit, fait demi-tour, et disparaît.

Ce jour-là, les parents de Georges Choate l'attendent dans la cuisine de leur petite maison.

M. Choate, docker dans le port de Dublin, visage rouge brique et casquette de travers, boit un grand coup de bière et s'essuie les lèvres sur sa manche retroussée.

« D'où viens-tu mon garçon ? »

Georges hausse les épaules.

« Tu le sais très bien.

— Tu étais avec la petite Stow ?

— Oui. »

Le père, gêné, regarde sa femme. Il voudrait bien qu'elle l'aide un peu. Mais M^{me} Choate continue de préparer le dîner, laissant son mari patauger.

« Ta mère et moi, dit celui-ci, on est un peu inquiets, n'est-ce pas maman ? »

M^{me} Choate acquiesce d'un signe de tête.

« On est inquiets pour toutes sortes de raisons. D'abord, cette petite est protestante. Ensuite, nous n'avons pas le sou et tu n'as pas de situation. Alors, tout cela ne mène à rien. N'est-ce pas maman ? »

M^{me} Choate pose une casserole sur la cuisinière, attise le feu, et se retourne vers son fils :

« Ton père a raison, Georges. Tu dois cesser de voir cette jeune fille. »

Devant l'air catastrophé de son fils, le père avance une main pour lui taper gentiment sur l'épaule :

« Ce n'est peut-être pas définitif, fiston. Mais pour le moment, reconnais que ça n'est pas raisonnable, fais-toi d'abord une situation. Après, on verra. »

Au cours de l'hiver, Georges Choate va écrire cependant un petit mot à Luisa Stow pour lui faire savoir qu'il ne l'a pas oubliée, qu'il ne peut pas et ne pourra

jamais l'oublier. Il lui donne rendez-vous sur le port, un matin, à huit heures.

Luisa ne devrait pas y aller, mais elle l'aime. A huit heures, la voilà donc sur le quai, mais devant un navire en partance pour l'Australie, et Georges est là pour s'embarquer.

« Tu vois, dit Georges, je m'en vais.

— Où vas-tu ?

— En Australie. Il paraît que là-bas je trouverai facilement du travail. Je dois me faire une situation. »

Peut-être attend-il qu'elle le supplie de rester. Peut-être espère-t-il qu'elle va partir avec lui. Luisa, annihilée, indécise, pense à ses parents, à lui, à elle, et ne bouge pas.

Elle le voit monter sur la passerelle, disparaître dans la coursive. Pour Luisa, le monde n'existe plus. Il ne lui reste plus qu'à pleurer, à pleurer longuement sur ce quai tandis que le bateau s'éloigne jusqu'au moment où, sur ce quai, dans le crachin, il ne reste plus qu'elle.

Quand le bateau devenu tout petit point noir, s'efface brusquement, Luisa comprend qu'elle vient de commettre une terrible erreur.

Malgré la distance, ils vont s'écrire souvent dans les mois qui suivent. Mais Georges ne lui dit pas la vérité. Non seulement il n'a pas trouvé la terre promise au bout de son voyage, mais il ne trouve même pas à s'employer dans son métier d'ouvrier du bâtiment. Il vit dans la misère la plus totale.

Mais il pense que si Luisa ne l'aime pas assez pour l'épouser, elle éprouve sûrement une amitié sincère. Alors pour ne pas la chagriner, il lui laisse croire que ses affaires ne vont pas trop mal, et même qu'il est heureux. En réalité, il crève de faim et dort n'importe où.

Aussi, lorsque Luisa, brusquement, propose de venir le rejoindre en Australie, il ne peut répondre que par une lettre évasive.

Entre les deux amoureux mutuellement déçus, l'un en Australie, l'autre en Irlande, les lettres se font plus courtes, plus rares.

Mais il ne se trouve pas d'exemple d'homme intelligent et courageux ne réussissant pas dans un pays neuf, quelles que soient les difficultés qu'il rencontre. Après plusieurs années d'efforts tenaces, Georges parvient à monter une affaire de transport et la grossit un peu plus chaque saison jusqu'à ce qu'elle devienne une des plus importantes de sa province.

Une fois ou deux, Georges écrit à Luisa. Mais ses lettres restent sans réponse. Il peut y avoir à cela plusieurs raisons.

Luisa ne lui a peut-être pas pardonné son refus lorsqu'elle le croyait déjà tiré d'affaire. Peut-être s'est-elle mariée. Puis la guérilla venant d'éclater en Irlande, peut-être est-elle gagnée par la haine qui, désormais, oppose les catholiques et les protestants.

Enfin, sans doute a-t-elle quitté l'Irlande du Sud pour se réfugier en Ulster, l'Irlande du Nord.

Alors, Georges se marie. Il épouse une jeune fille de Tasmanie qui s'avère une épouse modèle et lui donne deux enfants.

Trente années passent ! Presque une vie et Georges Choate perd sa femme. Il a soixante ans.

Dix années plus tard, son fils aîné, qui a repris la direction de l'entreprise familiale, au retour d'un voyage en Angleterre vient lui rendre visite dans son grand château vide de Camberra, aux environs de Sydney.

« Alors, papa, ça va ? »

— Ça va...

— Tu ne t'ennuies pas trop ? »

Car le fils n'ignore pas que, tant qu'il pouvait aider ses enfants, la solitude de son père ne lui pesait pas trop. Mais maintenant qu'ils sont mariés ces enfants, il doit se retrouver terriblement seul. Et Georges un jour, en veine de confidences, a raconté à son fils le grand amour de sa vie.

Après avoir hésité quelques instants, le fils prend son courage à deux mains :

« Pourquoi est-ce que tu ne te remarierais pas ? »

Le vieux Georges hausse les épaules.

« Il faut que je te dise, papa. Pendant que j'étais en Angleterre, j'ai été faire un saut à Belfast. »

Le vieux Georges se redresse et fronce les sourcils.

« Ne m'en veux pas, papa. Je ne voulais pas m'occuper de ce qui ne me regarde pas, mais j'ai voulu savoir si cette femme dont tu m'as parlé un jour, vivait toujours et ce qu'elle était devenue. »

Georges Choate a pâli.

« Tu as fait ça ! »

— Oui, je l'ai fait. Et je l'ai retrouvée. Seulement, elle ne vit plus à Belfast, mais à Clacton-on-sea dans l'Essex.

— Et tu l'as vue ?

— Oui papa, et j'ai été bouleversé.

— Pourquoi ?

— Quand je suis entré, dans le salon, sur la commode, il y avait ta photo... Parce qu'elle n'a jamais cessé de t'aimer, papa. Elle ne devait pas être une femme à aimer deux fois. Elle ne t'a pas oublié. Et elle ne s'est pas mariée. Le jour où elle a appris accidentellement par ton cousin que tu avais épousé maman, elle est partie vivre chez sa sœur. Dans sa chambre, sur le mur, il y a une photo de toi qu'elle a fait agrandir. Mais depuis cette photo, évidemment, tu as bien changé. Elle aussi, hélas ! Alors voilà, papa. Je voulais te dire... Enfin, j'ai pensé que peut-être, tu pourrais lui envoyer un petit mot... »

Le soir même, Georges, d'une main tremblante, écrit à Luisa directement de son

grand château vide. Autour de lui, on va se moquer un peu, on va sourire en cachette, mais qu'importe !

Il ose l'incroyable : il la demande en mariage.

Douze jours plus tard, il reçoit sa réponse :

« Pendant cinquante-deux ans, je n'ai cessé de penser à toi. Chaque soir, je ferme les yeux en essayant de m'imaginer ce que tu es devenu. Oui, je t'aime toujours. Je n'ai pas honte de te le dire, même si on trouve cela très bête. Tu as été bien long. Mais cette fois, si tu veux m'épouser, viens me chercher en Angleterre. »

Le 1^{er} janvier 1963, lorsque le *fair sea*, transatlantique de 12 000 tonnes, venant d'Australie après trois semaines de navigation, émerge du brouillard devant le port anglais de Southampton, il y a, dans une cabine de première classe, peignant soigneusement ses cheveux blancs, un vieillard de soixante-dix ans : plus jeune peut-être que les gamins qui dansent sur le pont, bâti comme on dit à chaud et à sable. Il va connaître à soixante-dix ans, aux premiers jours d'une année nouvelle, la plus grande émotion de sa vie.

Là-bas, en effet, derrière le brouillard, sur les quais luisants, une femme doit l'attendre. Elle n'est pas jeune, bien sûr, elle est même d'un an son aînée, mais il n'en éprouve que plus de tendresse. Par le hublot, Georges voit défiler les jetées de Southampton et le phare au garde-à-vous qui salue le navire, tandis qu'un pêcheur enragé, négligeant sa ligne, fait de grands signes de bras.

Derrière lui, dans la cabine, ses malles et ses valises bouclées attendent. Saura-t-elle le reconnaître ? Et lui, saura-t-il la deviner dans la foule ? Et que vont-ils ressentir l'un en face de l'autre ? En se retrouvant, usés, raidis, ridés et blanchis.

Soudain, derrière la jetée qui pivote sur la mer comme une porte immense, le port s'ouvre jusqu'au cœur. Alors, Georges pense qu'il est en train de faire une folie.

Lorsqu'il débouche sur le pont du *fair sea*, la ville, grise, enserre déjà le navire dans une muraille.

Le brouillard et le crachin noient les contours des maisons, des docks et des quais. Ces quais sur lesquels une foule se presse, dans laquelle Luisa, vieillie, guette peut-être et attend. L'eau sale, épaisse, où le mazout dessine des arcs-en-ciel, s'ouvre sans bruit devant l'épave. A l'avant, le remorqueur peine comme un esclave trop petit pour sa tâche. Blanc comme un linge, transi de froid, Georges relève le col de son pardessus. Le quai se rapproche, on voit les manœuvres du port tout le long du quai. Une foule, immobile dans le froid, regarde, les yeux levés sur la masse du navire qui manœuvre. Georges essaie de reconnaître, de deviner Luisa. Mais il a beau sortir ses jumelles pour scruter chaque silhouette, il va bientôt les laisser retomber dans un geste de déception brutale. Luisa n'est pas dans cette foule qui lève les bras, appelle et hurle des prénoms. Penchés aux bastingages, les passagers dominant maintenant les quais de plusieurs mètres, et la foule qui bat la semelle sur les pavés tourne vers eux des visages blafards mais souriants, levés à en attraper le torticolis.

Un peu en arrière, Georges sent les larmes lui monter aux yeux. Pourquoi est-il venu de si loin puisque personne ne l'attend ? Puisque personne, nulle part, ne

l'attendra plus jamais ? Luisa était sa dernière chance. De toutes parts, le navire craque, les treuils, dans un bruit de ferraille, tirent sur les câbles et déjà la passerelle s'abaisse doucement sur le quai.

A peine touche-t-elle le pavé que des gens se précipitent pour se jeter dans les bras qui s'ouvrent devant eux. Georges est descendu l'un des derniers, lorsqu'à l'entrée de la passerelle, un homme lui touche l'épaule :

« Monsieur Georges Choate ? On m'a prié de vous remettre ce message... »

Georges arrache l'enveloppe, l'ouvre et la lit, tandis qu'autour de lui, les gens passent, virevoltent, le poussent et lui marchent sur les pieds. Il lit :

« Georges, mon bien-aimé. As-tu suffisamment songé à ce que je suis devenue ? Tu cours peut-être au-devant d'une grande désillusion. Lorsque tu seras en face de moi, peut-être sentiras-tu le besoin de renoncer à ton projet et tu n'oseras plus le faire. Ce serait trop atroce. Il est encore temps de disparaître en te mêlant à la foule. Sinon, viens, je t'attends, je suis dans un taxi près de la grille. »

Là-bas en effet, derrière les grilles, un taxi attend, mais les vitres, levées ne laissent rien paraître.

Le vieil homme a descendu la passerelle, le cœur battant, il marche maintenant vers la grille sans même voir où il met les pieds, si bien qu'il trébuche sur un trottoir. Peut-être l'a-t-elle reconnu ? Peut-être le regarde-t-elle venir à elle ?

Il est tellement ému qu'il pense un instant faire demi-tour ou passer sans s'arrêter devant le taxi.

Puis, comme il s'approche, ralentit et cherche à deviner une silhouette derrière la vitre, la portière s'ouvre brusquement et une voix qu'il ne reconnaît pas l'appelle :

« Georges... »

Une femme avec des lunettes à monture d'acier, tenant à la main une photo jaunie, saute du taxi.

Ils s'avancent l'un vers l'autre, sans rien dire. La femme a retiré ses lunettes, et c'est là que se produit, non point le miracle, mais la chose la plus normale du monde : comme ils se regardent dans les yeux, ils oublient subitement qu'ils sont vieux et se sourient ainsi qu'autrefois lorsqu'ils chantaient *l'Hymne à la Joie* dans la petite salle de concert de Dublin.

Ils sont tout simplement Luisa et Georges. Le reste n'a pas d'importance. Luisa se jette à son cou. Lui gauchement, l'embrasse sur l'oreille en murmurant :

« C'est fantastique... Luisa, c'est fantastique...

— Oui, Georges... Il y a si longtemps et j'ai l'impression que c'était hier... »

Et les voilà pleurant tous les deux sans s'apercevoir que le chauffeur de taxi, ému, se mouche bruyamment, que les badauds ralentissent leur pas pour mieux voir, pour mieux admirer, pour mieux envier, ces deux vieillards qu'un amour tenace a sauvé de la solitude.

LE JOUEUR

Cet homme qui traverse les bureaux de l'immense société qu'il préside, cet homme qui sourit à une secrétaire et plisse des yeux malins vers ses interlocuteurs, cet homme qui entre en conseil d'administration comme un acteur sur une scène, cet homme-là, joue avec les milliards.

Quarante-cinq ans, beau comme une couverture de magazine, la ride intelligente, le regard clair, cet homme joue aussi avec la mort.

Il s'appelle Théo S., P.-D.G. d'une chaîne d'usines alimentaires en Allemagne Fédérale. On dit de lui qu'il est dur en affaires, et que sa femme est ravissante.

Ce à quoi il répond volontiers : « Les femmes ne sont pas ravissantes, elles sont amoureuses, et je ne suis pas dur en affaires, je suis riche. »

Ainsi en est-il au printemps 1967. Théo est riche, sa femme Maïa est amoureuse, et dans leur grande maison de Düsseldorf au confort ouaté, ils vivent intensément cette richesse et cet amour. Théo écrase son cigare, il est fatigué, et annonce à sa femme qu'il va se coucher, mais demande en même temps :

« A propos où est ta fille ? »

Pourquoi « à propos » ? Quel rapport y a-t-il entre la fille de sa femme et le fait qu'il aille se coucher ? Hélène est l'enfant d'un premier mariage de Maïa. Lorsqu'elle a épousé Théo, sa fille avait à peine un an. Elle en a douze à présent, et c'est une enfant curieuse, un peu trop blouson noir pour son âge et sa situation.

Maïa s'étonne :

« Tu t'occupes d'Hélène à présent ?

— C'est la moindre des choses, puisqu'elle s'occupe de moi ! »

La mère a un regard surpris, et un peu inquiet. Ce regard vert est étonnant, Maïa est une femme vraiment très belle. Son mari en est conscient, mais il semble considérer la chose comme tout à fait normale. Lorsqu'on est riche, on a droit aux belles choses, c'est tout simple. Et si cette belle chose est une femme, elle est amoureuse de vous, puisque vous êtes riche !

Théo se retourne vers sa femme, avant de disparaître dans sa chambre, et annonce sur un ton uni :

« Ta fille rêve de me tuer depuis longtemps !

— Qu'est-ce que tu dis Théo ? Tu es fou ?

— Oh non ! et tu le sais très bien. Ta fille m'appelle le vieux coffre-fort ! Elle raconte à qui veut l'entendre qu'un jour elle déboulonnera l'essieu de ma voiture, à moins qu'elle apprenne à trafiquer la direction, ce qui n'est pas exclu !

— Théo ! Elle n'a que douze ans, ce sont des plaisanteries...

— Bonne nuit ma chérie. »

Cette nuit-là, a lieu la première tentative d'assassinat contre Théo S. Il dort

seul, comme d'habitude. Maïa est dans sa chambre. Vers minuit, dans le salon, deux ombres se glissent silencieusement vers l'étage.

Héléna, douze ans, crinière de lionne et regard de femme, est vêtue d'un jean et d'un blouson, elle marche pieds nus, en tirant derrière elle un immense câble électrique, terminé par une fiche.

A ses côtés, une silhouette mince, celle de Dieter, vingt-cinq ans, l'amant de sa mère, depuis cinq ans déjà.

C'est lui qui a branché le câble, sur une ligne à haute tension, à l'extérieur de la propriété. Ils passent devant la porte de Maïa, toujours en silence et traînant leur engin de mort.

C'est Héléna qui ouvre la porte de la chambre de son beau-père, et avance la première. Elle observe un moment l'homme qui dort, puis chuchote à son complice :

« Allez, vas-y... »

Dieter avance à son tour, tenant l'extrémité de la fiche électrique. Il s'agit de l'appliquer sur la peau nue du dormeur, et de s'enfuir.

Un juron échappe à l'assassin, et la petite Héléna se précipite vers lui, en chuchotant :

« Qu'est-ce qu'il y a ?

— Le câble est trop court !

— Imbécile ! donne-moi ça !

— Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? »

Dieter semble désespéré et demande l'avis de sa complice de douze ans qui le lui donne avec autorité.

« Prends l'oreiller, écrase-lui le visage avec, il étouffera... »

Dieter a un moment d'hésitation, lorsqu'une troisième silhouette furtive et chuchotante apparaît. C'est Maïa, la mère.

« Qu'est-ce que vous faites ? Ça ne va pas ? »

Et sa fille lui répond d'un ton autoritaire :

« Rentre dans ta chambre ! On n'a pas besoin de toi ici ! »

Maïa obéit à ce petit monstre en pantalon qu'elle a mis au monde il n'y a pas si longtemps. Et les deux assassins déconfits, restent seuls. Leur future victime n'a pas bougé. Théo dort profondément, torse nu, et immobile.

La petite fille baisse les bras, et fait signe à son compagnon.

« Viens ! On n'y arrivera pas ce soir. Allez viens ! »

Et les deux ombres se retirent sur la pointe des pieds.

Le lendemain au petit déjeuner, Théo embrasse sa femme, le sourire aux lèvres et fraîchement rasé.

« Bien dormi ? Pas de cauchemar ? Tu es très belle ce matin, un peu pâle, mais ça te va bien. »

Et il s'en va. Sait-il ? A-t-il compris ? C'est la question que se posent les trois assassins en puissance, et que se pose également l'observateur.

Quelques mois après cette première tentative d'assassinat ratée, Maïa et son amant Dieter discutent de la prochaine. Ils sont réunis dans le salon, à deux mètres de la photographie de l'industriel, de l'époux milliardaire, qui sourit dans un cadre d'argent massif.

Maïa étale une revue sur ses genoux, et explique son idée à Dieter :

« Il s'agit d'un poisson japonais, il s'appelle le Fugu. On dit qu'il ne peut être préparé que par des cuisiniers professionnels et qui disposent d'une licence spéciale. Ce poisson est pêché au Japon, et sa chair est très raffinée, mais il contient un poison mortel dans les viscères. »

Dieter hoche la tête d'un air intéressé.

« Je connais un restaurant japonais à Düsseldorf. Le « *Nipponkan* », je peux essayer d'en avoir un !

— Le cuisinier se méfiera, et puis ils n'ont peut-être pas ce poisson en Allemagne...

— C'est possible, mais il y a sûrement un moyen. Si je me faisais passer pour un étudiant en chimie ? »

Une semaine plus tard, en effet, Dieter entre en contact avec le cuisinier du « *Nipponkan* ». Le cuisinier, un homme courtois et poli de trente-huit ans, s'appelle Onozura, et il écoute le jeune homme en souriant.

« C'est exact, ce poisson est bien connu chez nous, c'est un mets de roi au Japon, les vrais gastronomes prétendent qu'il procure une chaleur particulière. Mais s'il est mal tué, le poison provoque une paralysie des nerfs moteurs, et c'est la mort, au bout d'une heure ou deux. Il ne faut pas jouer avec ça...

— Vous en servez ici ? Je fais des travaux de chimie organique et j'aurais aimé travailler sur ce poisson. »

Le cuisinier a un sourire désolé :

« Ici, je ne sers pas de Fugu, cela coûte très cher à l'exportation, et la vente est rare au restaurant. Les Européens se méfient toujours, ils ne font pas confiance aux cuisiniers japonais.

— Comment faire alors pour m'en procurer un ?

— C'est facile si vous avez de quoi payer. Il y a une société d'import-export, qui fera cela pour vous. »

Muni de l'adresse indiquée par le cuisinier, Dieter passe sa commande, en se prétendant toujours étudiant en chimie. Et trois semaines plus tard, un Fugu congelé arrive à Düsseldorf, en provenance de Tokyo. Dieter va le dédouaner comme un simple objet d'art, et se précipite à nouveau chez le cuisinier du « *Nipponkan* ». Onozura prélève délicatement et selon les règles de l'art le foie et les reins du poisson, qu'il enveloppe soigneusement dans une poche de plastique.

« Voilà pour vous... attention à ne pas porter vos doigts à la bouche, mettez des gants, c'est préférable. »

Souriant, Dieter empoche le petit sac :

« Gardez le poisson ! et régalez-vous ! Au revoir. »

Le jour même, Maïa dissimule le petit sac dans le tuyau d'écoulement du balcon de la cuisine. Puis avant de passer à table, le soir, elle badigeonne de poison l'assiette de son mari, avec un pinceau.

Autour de la table, Maïa et la petite Héléna, silencieuses, attendent que Théo avale sa première cuillère de consommé. Dans le silence tendu que l'on imagine, la voix de Théo s'élève, calme :

« C'est curieux, cette assiette a dû être mal lavée, elle sent drôle... »

Il appelle la bonne, qui devient rouge de confusion, et disparaît avec l'arme du crime. Théo avale le consommé dans une assiette sortie tout droit du buffet derrière lui. Il ne fait pas d'autre commentaire.

Avant de se coucher, Maïa appelle son amant au téléphone, depuis sa chambre.

« Ça n'a pas marché ! Je recommencerai demain... »

Elle a à peine raccroché, que son mari entre dans la chambre, souriant.

« Tu téléphonais ? Aurais-tu besoin d'un amant par hasard, alors que je suis là ? »

Il plaisante ? Il a écouté la conversation ? Il sait que sa femme a un amant ? Il est au courant des tentatives d'assassinat ? Quoi qu'il en soit, il va passer la nuit auprès de sa femme, comme en terrain conquis et sans danger, alors qu'elle imagine déjà une nouvelle manière de le tuer.

Theo S. est tout à fait dispos le lendemain matin, à l'heure du petit déjeuner. Il s'apprête à avaler une tartine de miel, mais renifle avec intérêt son bol de flocons d'avoine.

« Maïa ma chérie ! Ce bol sent mauvais, abominablement mauvais ! Une odeur de poisson tu ne trouves pas ? Décidément je suis visé en ce moment. Qu'est-ce que c'est ? Ah, j'ai compris, des flocons d'avoine fabriqués avec de la farine de poisson ! »

Furieux, l'industriel se lève, sans déjeuner, et à peine arrivé à son bureau, hurle à sa secrétaire :

« Trouvez-moi le fabricant de cette marque de flocons d'avoine, je vais lui dire ce que j'en pense ! »

Et il le dit, cinq minutes plus tard, avec une telle autorité, que le fabricant qui connaît son interlocuteur de nom et de réputation, va s'affoler, et mettre sa chaîne de fabrication sens dessus dessous, pour résoudre un problème qui n'existe pas, et pour cause.

Pendant ce temps, Maïa, découragée, appelle son amant :

« Je laisse tomber Dieter. Ça n'a pas marché. Et j'ai l'impression qu'il se moque de nous en plus. Il est sûrement au courant.

— Au courant que nous voulons le tuer ? C'est ridicule voyons, aucun homme n'agirait comme lui, s'il avait le moindre doute ! Non, nous allons changer de tactique ! Fais-moi confiance. »

La nouvelle tactique consiste à se rendre chez le meilleur armurier de Liège et à acheter un fusil de petit calibre, avec viseur et silencieux.

Devant le fusil, Helena le petit monstre ricane :

« Et qui va tirer ? Dieter est complètement myope, et maman est incapable de viser à plus d'un mètre ! C'est ça votre nouveau truc ? Vous me faites rigoler. Engagez un professionnel ça sera plus sûr... »

Le professionnel est un petit truand, rencontré dans un bar mal famé. Contre la promesse de 40 000 marks, il accepte la proposition de Dieter.

« Veux-tu descendre un type pour moi ?

— D'accord. 5 000 marks d'avance. Où et quand ? »

Comme cela a l'air simple pour Dieter, assassin maladroit. Il se sent tout à coup très fort.

« Demain matin, voilà l'adresse. Le type fait une promenade à cheval dans son parc, de sept à huit heures. Je t'attendrai près d'une petite porte à 200 mètres de l'entrée principale, disons à six heures. »

Le lendemain matin, à six heures, Dieter rejoint son tueur professionnel, avec l'arme. L'autre enfille ses gants d'un air compétent, et demande :

« L'avance ?

— Comment ?

— Les 5 000 marks, tu les as ? »

Dans son émotion, Dieter est parti sans l'argent, il fouille ses poches désespérément.

« Attends, je vais les chercher, et je reviens tout de suite, j'ai oublié mon portefeuille !

— Oublié hein ? Tu me prends pour qui ? C'est un coup fourré, c'est ça ? »

Et le petit truand jette l'arme dans les fourrés et salue son employeur :

« Je me retire de l'opération, c'est pas clair ! »

Voilà la quatrième tentative d'assassinat qui tombe à plat, tandis que Theo, ex-future victime, enfourche son cheval, et va respirer tranquillement l'air humide de ce petit matin de novembre. Cette fois, la rage s'empare des assassins maladroits. Le 2 février suivant, à la tombée de la nuit, deux tueurs à gages sont postés dans les sous-bois, face à la villa de l'industriel. Ceux-là sont de vrais tueurs, de classe internationale. Dieter les a engagés très cher, après une longue recherche dans les milieux interlopes.

Ils s'appellent Felix Kauph et Martin Ortiz. Ils ont respectivement vingt-quatre et vingt et un ans, et travaillent avec leurs armes personnelles.

Le soir du 12 février 1970, Theo S. arrête sa voiture devant le portail du jardin, et descend pour l'ouvrir, comme d'habitude. Felix tire le premier, rapidement, trois balles coup sur coup. L'industriel s'effondre derrière sa voiture après une courte valse hésitation et les tueurs disparaissent.

Dans la maison, Maïa et sa fille Helena ont sursauté. Cette fois c'est fait. Le coup est réussi. Helena secoue sa mère :

« Tu devrais courir dans le jardin, t'affoler, et appeler la police, sinon, ça paraîtra curieux... »

Maïa obéit. Cette jeune femme de trente-quatre ans obéit à sa fille, comme à un diable qui la dominerait.

Elle court dans le parc, se jette sur le corps de son mari en pleurant, et Theo ouvre un œil. Avec difficulté, car il a tout de même reçu deux balles dans le corps, mais les blessures ne sont pas mortelles, et il a encore la force de dire :

« Ils étaient deux, ils m'ont raté. Qu'est-ce que tu en dis ? »

Maïa est pâle comme une morte, mais elle appelle la police, il le faut bien. Sous le regard ironique de son époux, elle explique qu'elle ne sait pas ce qui s'est passé, qu'elle a entendu les coups de feu, etc. Mais la police a bientôt fait de découvrir l'existence de son amant, dont elle paye l'appartement, les vêtements, et jusqu'à la pension alimentaire d'une vague épouse dont il a divorcé en rencontrant Maïa.

Et puis la police interroge Helena, le petit monstre de douze ans, et le petit monstre trouve très excitant de raconter froidement ce qu'elle sait, en ajoutant :

« Dieter est un imbécile, il est fou amoureux de ma mère, mais ils n'ont pas su s'y prendre ! Moi à leur place... »

Effaré, et il y a de quoi, le juge d'instruction reprendra l'interrogatoire de l'enfant. La presse ignore le contenu de ses déclarations, mais quelques journalistes bien renseignés, affirmeront que la jeune Helena aurait exécuté son beau-père de sang-froid, si on l'avait laissée faire. Elle aurait déclaré :

« Dieter et ma mère s'imaginaient que je ne comprenais pas tout et que c'était un jeu pour moi, mais je les ai laissés faire. Après tout c'était leur combine. Moi je n'avais qu'à attendre. »

Quinze jours après cette dernière tentative d'assassinat, les deux tueurs professionnels sont eux-mêmes arrêtés. Ainsi l'affaire est claire, et le mobile est lumineux. L'industriel avait fait un testament en faveur de sa femme, elle héritait de tout, à sa mort. Il le lui avait dit.

Mais durant tous les interrogatoires, et surtout pendant le procès, Theo S. tiendra à la justice un discours déconcertant.

« Oui, il savait que sa femme avait un amant, et que cet amant brigait l'héritage. Oui, il savait que sa belle-fille le haïssait et qu'à son âge, elle était capable du pire. Mais sa femme, sa Maïa, sa belle épouse depuis plus de onze ans, elle est incapable de participer à un complot. Maïa est innocente, elle l'aime, il en est sûr, et il se battra pour la faire sortir de prison. Il en a les moyens ! Que l'on enferme Dieter, qui n'est qu'un imbécile, tout juste bon à distraire sa femme, lorsqu'il n'était pas là. Que l'on boucle ce petit monstre d'Helena dans une maison de correction pour lui apprendre à vivre... »

Pour tout cela, le milliardaire est d'accord. Mais pour Maïa, il engage les plus

grands avocats pour la défendre, il commande la construction d'une piscine dans sa propriété, afin qu'elle puisse se distraire à sa sortie. Il fait transformer sa chambre à coucher par un décorateur, et enfin, à peine remis de ses deux blessures, il paie une caution faramineuse, et réussit à la faire mettre en liberté provisoire.

Une nouvelle lune de miel les occupe quelques jours, et quelques nuits, puis le juge décide de renvoyer Maïa en prison. Il craint que l'industriel aide sa femme à fuir en Belgique.

Au procès, Theo devient violent :

« Ma femme travaille trop en prison, elle est pâle. Je ne supporterai pas cela plus longtemps ! »

Le procureur s'indigne lui aussi :

« Enfin, cette femme a voulu vous empoisonner, nous le savons, vous ne pouvez pas nier cela ?

— Que l'on mette du poison dans mon assiette ne regarde que moi ! Cela fait partie de ma vie privée !

— Mais elle avait un amant, et cet amant était complice !

— Et alors ? Vous croyez qu'une femme n'a pas le droit de désirer quelqu'un d'autre de temps en temps ? Notre mariage est une réussite !

— Vous avez deux balles dans le ventre, et vous prenez votre mariage pour une réussite ?

— Non monsieur le procureur, pour un triomphe ! Et tout ceci n'est qu'un jeu sans importance... »

« Curieux homme », écriront les journalistes en rappelant les faits en 1972. « L'amant est en prison pour six ans, la gamine en pension jusqu'à sa majorité, et il a réussi à faire libérer sa femme. Mais quelle femme ! Un corps de Diane, et des yeux verts à faire pâlir les émeraudes qu'il lui a offertes à sa sortie de prison. »

Oui curieux homme, en effet, et l'on se demande s'il est amoureux de sa femme ou de la mort. Le cœur a ses raisons, que la raison ignore parfois définitivement.

LE COMMISSAIRE PARTIRA-T-IL EN VACANCES ?

Depuis une heure le commissaire Fonck Miller au milieu de la décharge publique d'Altona près de Hambourg trébuche avec d'horribles grimaces dans les immondices.

« Bon ! Mes enfants je perds mon temps ici, lance-t-il à ses collaborateurs, je ne vais pas attendre que vous ayez tout reconstitué. Qu'est-ce que vous avez pour le moment ?

— Ben, voilà patron, dit un inspecteur qui note les trouvailles sur un carnet, vous avez tout devant vous ! »

D'un geste à la fois large et naturel il désigne aux pieds du commissaire, posés sur des feuilles de plastique d'affreux morceaux de chair. Dégoûté, le commissaire fronce ses gros sourcils noirs et regarde ces horreurs à la dérobée.

« Vous voyez, patron, pour le moment on a une tête de femme blonde... un bras gauche... une jambe droite... un bras droit... et puis ça. Je ne sais pas très bien comment on peut appeler ce morceau-là .

— Un torse, c'est un torse de femme.

— Si vous voulez patron, mais regardez plus près.

— Oh ça va, ça va, grogne le commissaire. »

L'autre, tout à son affaire, ne se formalise pas de cette mauvaise humeur.

« Vous voyez, dit-il, on lui a coupé les seins... Alors est-ce que je peux appeler ça un torse ?

— Oui, tu écris : “ un torse de femme sur lequel il a été procédé à l'ablation des seins ”. »

Et là-dessus le commissaire pour rejoindre sa voiture qui l'attend au sommet de la décharge s'élance dans les boîtes de conserve, les papiers gras, les cartons vides, le plastique blanchâtre, les bombes multicolores et les chiffons infâmes.

Malgré de patientes recherches, qui durent toute la semaine, les policiers ne retrouveront ni les seins, ni la jambe gauche du cadavre. Par contre un spécialiste parviendra à regonfler la tête momifiée afin d'en réaliser une photo. Ce chef-d'œuvre digne de figurer à la meilleure place dans un musée des horreurs et les empreintes digitales, révèlent qu'il s'agit d'une prostituée de quarante-trois ans, dénommée Ruth Kenny, disparue depuis plusieurs semaines.

Quel est le dernier homme qui a fréquenté la victime ? Etait-ce dans la rue ? Dans un café ? En quelle compagnie et où les collègues l'ont-elles vue pour la dernière fois ? Les enquêtes sur les assassinats de prostituées sont parmi les plus difficiles.

De plus, dans cette affaire, le commissaire Fonck se doit d'être particulièrement attentif. Le cadavre dépecé indique un criminel doué de sang-froid et probablement sadique, donc poussé à commettre d'autres crimes.

Mais évidemment le pauvre commissaire Fonck ne se doute pas des circonstances extravagantes qui précéderont son arrestation.

Quatre années plus tard le 14 juillet 1976, vers 15 h 30.

« Allô, chéri ? »

Le commissaire Fonck reconnaît au bout du fil la voix de sa femme.

« Oui, qu'est-ce qu'il y a mon chou ? »

— Je suis en train de faire ma valise et celles des enfants. Je te laisse la tienne ou tu veux que je m'en occupe ?

— Laisse mon chou, laisse. Je me suis arrangé avec mon adjoint pour rentrer très tôt cet après-midi. A tout à l'heure. »

Le commissaire Fonck Miller part en vacances avec sa femme et ses trois enfants. Comme chaque année il a loué une villa aux Canaries et l'avion décolle demain à 10 heures du matin.

Mais il n'a pas si tôt raccroché qu'il fronce ses gros sourcils noirs. Son regard devient fixe. Immobile, il lui semble ressentir à travers les cloisons de son bureau une certaine effervescence, un sombre pressentiment l'envahit.

Vingt minutes plus tard le commissaire promène sa haute et lourde silhouette dans les décombres d'un logement modeste où les pompiers viennent d'éteindre un incendie.

« Voilà, explique le capitaine des pompiers qui marche à côté de lui, nous avons été appelés à 14 heures ; à 14 h 20 l'incendie était éteint. Le locataire, un docker norvégien de trente ans, Julius Mathusen, de retour d'un travail de nuit s'était endormi la cigarette aux lèvres. Réveillé par l'incendie il a pu se sauver par la fenêtre et rejoindre l'escalier. »

Tout en parlant, le capitaine des pompiers a conduit le commissaire dans l'angle d'une pièce. Il lève la tête :

« Vous voyez les poutres du plafond ont eu le temps de s'enflammer. Comme nous avons dû arroser à la lance par une lucarne le grenier qui est au-dessus, le plancher s'est effondré. Lorsque mes hommes sont venus constater les dégâts il leur est tombé ça sur la tête... »

« Ça... » Ce que le capitaine montre dans les morceaux de bois calcinés et ruisselants d'eau... C'est un pied humain chaussé d'une sandalette.

« Tout d'abord, poursuit le capitaine, ils ont cru qu'il s'agissait d'une victime de l'incendie. Mais vous voyez... »

Et le capitaine soulève une des solives.

« ... Le cadavre n'est pas complet... ce sont des morceaux du cadavre d'une femme en partie momifié auquel il manque la tête. »

Immédiatement le commissaire Fonck se souvient de l'affaire de Ruth Kenny et se tourne vers un inspecteur.

« Vite ! Appelez l'institut médico-légal, qu'on compare ce cadavre et les morceaux trouvés il y a quatre ans dans la décharge d'Altona. Où il est votre docker norvégien ? Que je l'interroge. »

Sur le trottoir, un homme encore très jeune d'aspect, aux cheveux blonds frisés, en slip et en maillot de corps attend les bras ballants :

« Vous êtes Julius Mathusen ? C'est à vous le grenier ? »

— Oui, enfin, on me l'a loué en même temps que le logement, mais je n'y suis jamais allé.

— Pourquoi ?

— Parce que je n'en ai pas besoin. D'ailleurs je ne sais même pas comment on y va.

— Et vous n'avez jamais été incommodé par une odeur quelconque ?

— Non.

— Bien, qu'on l'emmène au commissariat, je vais l'interroger. »

Mais au moment où le commissaire s'apprête à monter dans sa voiture, des hurlements se font entendre venant de la fenêtre du dock.

« Commissaire ! Commissaire ! Venez, on a trouvé autre chose ! »

Fonck Miller serre les dents, regarde sa montre, il est bientôt 17 heures.

Cette fois, c'est sous un tas de charbon dans le grenier que les inspecteurs qui fouinaient par devoir professionnel ont découvert un sac en plastique bleu.

« C'est la tête ? » demande le commissaire qui vient de remonter quatre à quatre.

« Non patron, c'est un cadavre tout entier.

— C'est pas vrai !

— Si patron, une femme. »

Le commissaire jette un coup d'œil :

« Bon ça va, elle est en mauvais état, mais on pourra peut-être l'identifier.

— Et qu'est-ce qu'on fait de tout ça, patron ?... »

Et l'inspecteur montre le cadavre et les morceaux de cadavre.

« Tout ça ? A la morgue, mon vieux, à la morgue ! Elle est faite pour ça.

— Et les vêtements patron ? »

Le commissaire réfléchit : les vêtements, du moins ce qu'il en reste, devront être présentés au tribunal comme pièces à conviction.

« Eh bien les vêtements, vous les emmenez au commissariat, compris ? »

Tandis que le commissaire redescend l'escalier, un petit homme à casquette, le nez aplati au-dessus d'une fine moustache, le front fuyant sous le cheveu rare, une serviette de similicuir noir à la main, fend la foule des policiers, des pompiers et des fonctionnaires qui se presse devant la porte.

« Où allez-vous ?

— Ben, chez moi.

— Qui êtes-vous ?

— Munch Trink.

— Où habitez-vous ?

— Au dernier étage.

— Quoi ! Dans la mansarde qui est à côté du grenier ?

— Oui.

— Commissaire ! Commissaire ! »

Le malheureux commissaire Fonck qui s'apprêtait à monter dans sa voiture, se retourne pour découvrir le dénommé Munch Trink.

« Il habite dans la mansarde, Commissaire.

— Ah bon. Eh bien dites donc, vous n'êtes pas difficile, vous n'avez jamais été gêné par une odeur quelconque ? »

L'homme semble tomber des nues.

« Enfin quoi, vous n'allez pas prétendre que vous n'avez rien senti.

— Non c'est vrai, des fois ça sent mauvais, dit l'homme d'une voix blanche et fêlée mais je désodorise avec des bombes. »

Le commissaire reste perplexe :

« Avec des bombes ? Vous désodorisez ? Bon ça va, qu'on l'emmène au commissariat, je vais l'interroger. »

Au moment où le commissaire s'apprête à monter dans sa voiture une odeur justement le fait frémir.

« Commissaire ! Commissaire ! »

Deux inspecteurs se précipitent vers lui un sac de plastique plein d'oripeaux tenu à bout de bras.

« Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Les vêtements, patron. Puisque vous allez au commissariat, on peut les mettre dans votre malle arrière ? »

Au moment où le commissaire s'apprête à claquer la portière de sa voiture :

« Commissaire ! Commissaire ! »

Fonck Miller lève les yeux vers la fenêtre du Norvégien d'où un inspecteur lui fait de grands signes.

« Commissaire ! On a trouvé autre chose. »

Le malheureux Fonck Miller regarde sa montre, il est 17 h 30. Il sent glisser dans son gosier, du bas vers le haut, une boule d'angoisse.

Plié en deux pour ne pas se cogner aux solives du toit, le commissaire se

déplace dans le grenier puant.

« Voilà, dit un inspecteur accroupi, encore un sac.

— Et qu'est-ce qu'il y a dedans ?

— Deux têtes, une jambe sans pied, des seins... »

Comme s'il s'agissait d'un stock de pièces détachées. Le commissaire a l'impression d'être complètement dépassé. Il s'agit d'une affaire énorme. Peut-il partir en vacances et laisser son adjoint se débrouiller tout seul avec ce puzzle ?

Lorsqu'il rejoint sa voiture, le chauffeur qui vient de faire l'aller et retour pour emmener les vêtements au commissariat, brandit le combiné du radio-téléphone :

« Ça vient de chez nous patron.

— Allô ? Qu'est-ce qu'il y a ?

— C'est pour les vêtements patron... On ne peut pas les garder comme ça au commissariat, c'est épouvantable ! On ne sait pas où les mettre. »

Le commissaire réfléchit :

« Euh, les vêtements... Vous coupez à chaque morceau de tissu un petit carré que vous placez dans des bocaux différents pour l'institut médico-légal. D'accord ? Et le reste vous pouvez le laver.

— Le laver. Mais personne ne voudra laver ça.

— Alors vous achetez une machine à laver et vous la faites brancher dans la salle de douches. D'accord ?

— D'accord patron. »

En raccrochant le combiné du téléphone, le commissaire découvre que le dénommé Munch Trinkka attend à l'arrière de la voiture. Il s'adresse à l'un des policiers en uniforme qui gardent l'immeuble.

« Est-ce qu'on l'a fouillé, au moins ?

— Non, monsieur le Commissaire.

— Alors faites-le. »

Quelques secondes plus tard, le policier montre au commissaire un énorme colt.

« Il avait ça passé dans sa ceinture, Commissaire.

— C'est normal, grogne Munch Trinkka, je suis veilleur de nuit, je revenais de mon boulot quand vous m'avez arrêté. »

Le commissaire ne peut s'empêcher de trouver cet homme foncièrement antipathique. Penché à l'intérieur de la voiture, il le dévisage longuement :

« C'est toi qui les a tuées, hein ? Avoue-le, je suis sûr que c'est toi, et je suis sûr aussi que c'est toi qui as tué Ruth Kenny, la prostituée qu'on a retrouvée dans la décharge d'Altona. »

A ce moment les yeux de Munch Trinkka qui regardaient fixement le commissaire se détournent, son visage se ferme, il ne dit pas un mot.

« Allez, pousse-toi, je monte. »

Mais le commissaire n'en a pas le temps car le radio-téléphone sonne encore.

« Allô Commissaire, les restes que l'on a trouvés ne sont pas ceux de Ruth Kenny.

— Les restes ? Mais quels restes ?

— Eh bien ceux qu'on a trouvés dans le grenier du Norvégien.

— Mais mon pauvre vieux, vous parlez des premiers morceaux de cadavre. On en a trouvé d'autres depuis et beaucoup d'autres. Tenez-vous au courant nom d'une pipe ! »

A peine le commissaire a-t-il raccroché que le téléphone sonne à nouveau.

« C'est votre femme, Commissaire.

— Allô, chéri, on t'attend pour dîner ?

— Ça dépend, quelle heure est-il ?

— Bientôt 18 h 30.

— Alors ne m'attends pas.

— Et ta valise, tu auras quand même le temps de la faire ?

— Je ne sais pas mon chou, je ne sais pas, je te rappellerai.

— Commissaire ! Commissaire ! »

Ce n'est plus de l'angoisse que ressent le commissaire c'est du désespoir. Il ose à peine lever la tête vers la fenêtre du Norvégien. D'ailleurs c'est inutile : ils ont sûrement trouvé un autre cadavre. D'un pas mécanique il retourne vers la porte d'entrée de l'immeuble.

« Voilà patron, c'était là. »

L'inspecteur montre le mur dans lequel une petite porte est ouverte.

« On a sondé et là ça sonnait creux. Sous le papier peint il y avait du bois. J'ai découpé le papier avec un canif et découvert cette petite porte. Le cadavre était là-dedans. »

Le cadavre en question était bien entendu celui d'une femme. Grosso modo, si l'on compte par tête, cela doit faire le quatrième. Il est enveloppé dans des draps et sec comme une momie. L'un des médecins de l'institut médico-légal penche dans l'ouverture son crâne chauve. On l'entend expliquer :

« Ça communique avec le grenier. L'air passe entre les interstices de la toiture. C'est très ventilé, voilà pourquoi le cadavre s'est momifié. Mais tout de même ça ne devait pas sentir la rose.

— Bon mes enfants, grogne le commissaire, même scénario : le cadavre à la morgue puis vous découpez un petit bout dans chacun des draps et vous passez le reste à la machine à laver. »

Lorsque le chauffeur s'apprête à démarrer, le radio-téléphone grelotte désespérément dans la voiture du commissaire.

« C'est pour vous patron.

— Allô, qu'est-ce qu'il y a ?

— C'est de la part de l'inspecteur Schmidt. Il est en train d'acheter une machine à laver et il demande s'il faut la prendre avec tambour ou sans tambour. »

C'en est trop pour les nerfs du commissaire :

« Est-ce que je sais moi ! Ça sert à quoi un tambour ?

— A essorer patron.

— Alors pas de tambour, ces horreurs auront le temps de sécher d'ici le procès. »

Là-dessus le commissaire en raccrochant le radio-téléphone, découvre à nouveau l'ignoble Munch Trinka tranquillement assis à l'arrière. Il appelle l'un des policiers en uniforme :

« Passez-lui les menottes et montez à côté de lui. »

En s'asseyant enfin à côté du chauffeur Fonck Miller pousse un énorme soupir :

« Allez on démarre, on file au commissariat. Et vite avant qu'ils aient trouvé un cinquième cadavre. »

A sa montre il est 19 h 30.

Depuis son bureau le commissaire Fonck Miller répond à sa femme.

« Allô, mon chou ?

— Mon chéri, il est dix heures... Est-ce que je fais ta valise ?

— Oui, c'est plus prudent.

— Est-ce que je te laisse quelque chose pour dîner ?

— Je ne sais pas. »

Puis il raccroche. Voilà quatre heures qu'il est en face de Munch Trinka. Il connaît maintenant chacun de ses traits : la petite bouche aux lèvres minces, le nez légèrement de travers que chaussent des lunettes élégantes à monture dorée, l'œil droit qui louche un peu. La sueur couvre son visage penché, dégoutte dans sa fine moustache ou tombe sur sa veste en faux cuir. Sa mâchoire inférieure, qu'il crispe sans arrêt, a l'air de moudre du grain.

Le commissaire n'en peut plus : Munch depuis qu'il est dans ce bureau n'a pas répondu une fois « oui ». Pourtant c'est lui qui a tué ces femmes et peut-être beaucoup d'autres. D'ailleurs il connaît maintenant son dossier. Sa vie est une succession d'incidents lamentables et sordides. Ces femmes il les a tuées à la fois parce qu'il les déteste et qu'il ne peut se passer d'elles. Mais pour le moment aucune preuve. Si le commissaire n'en trouve pas il sera obligé de le libérer. Mais il ne peut pas partir en vacances en laissant ce type en liberté.

Il lui faut quelque chose qui ressemble à un aveu. Il a une idée : il demande distraitemment à l'ignoble Munch Trinka :

« Au fait on a trouvé combien de cadavres dans le grenier ?

— Quatre, répond Munch Trinka. »

Le commissaire se lève d'un bond.

« Notez ça, dit-il à l'inspecteur. »

Puis il court vers la porte, l'ouvre et se trouve face à la meute des journalistes.

« C'est fait mesdames, messieurs, Munch Trinka vient d'avouer qu'il a quatre cadavres chez lui. »

Mais le commissaire referme précipitamment la porte car il entend l'effroyable criminel protester :

« C'est pas honnête ce que vous faites, Commissaire, c'est pas honnête, j'ai pas avoué... »

Il le fit quelques jours plus tard. Ce genre d'homme finit toujours par avouer, alors que les commissaires de police ne vont pas toujours en vacances...

L'ASSASSIN INSOUÇONNABLE

Sous le soleil couchant, le Pacifique est devenu noir et or et les villas qui bordent la côte ont des airs de fantômes abandonnés. L'été touche à sa fin.

Sur un terre-plein au-dessus des dunes de sable, l'une d'elles paraît plus abandonnée encore. Les volets de bois grincent sous les fenêtres ouvertes, le portail d'entrée est mal refermé. Il s'est passé là quelque chose. Quelqu'un est parti précipitamment, en laissant la maison ouverte à tous vents.

Le promeneur solitaire sur la plage s'est arrêté, curieux. Il a l'habitude chaque soir au coucher du soleil, de longer les maisons. C'est un vieil homme qui habite lui-même une vieille baraque face à l'Océan. Et il connaît la côte par cœur.

Un moment le vieil homme reste immobile sur la plage, à contempler la maison insolite. Hier encore elle était habitée. Par qui ? Autant qu'il s'en souvienne, une jeune femme et un homme. Il leur arrivait parfois de manger sur la terrasse, et le vieil homme les avait observés de loin. Pourquoi seraient-ils partis sans fermer les volets ? Ni le portail ?

Après avoir hésité quelques minutes, le promeneur se décide à prendre le chemin qui grimpe jusqu'à la maison. Arrivé au portail, il hésite encore. Et s'il y avait quelqu'un ? Si la maison n'était pas abandonnée ? Mais non, impossible. C'est une impression qui ne trompe pas.

Le vieil homme franchit le portail et le referme soigneusement. Il avance dans l'allée de sable, jette un coup d'oeil par une fenêtre, et a un mouvement de recul. C'est une cuisine et elle n'a rien d'une cuisine abandonnée. Une bouteille de lait, des fleurs, une casserole dans l'évier, il y a même un bol de café sur la table, presque vide.

C'est au moment où il s'apprête à faire demi-tour qu'il entend le chien. Sa plainte plus exactement. Une plainte modulée, celle d'un animal qui hurle à la mort. Cela vient de derrière la maison.

Le vieil homme est brusquement saisi d'angoisse, et il fait rapidement les quelques mètres qui mènent au garage.

Le chien l'aperçoit le premier et se met à aboyer furieusement. Il se tient devant une voiture portière ouverte, et cette voiture a embouti le rideau métallique du garage. Sous les roues avant, le vieil homme aperçoit une main de femme crispée dans le sable de l'allée.

Le cœur battant, il a du mal à se pencher. Puis l'horreur le cloue sur place. Sous la voiture, une jeune femme est recroquevillée. La voiture lui est passée sur le corps, et sa tête s'est trouvée coincée contre le rideau métallique.

Elle est morte ? Ses yeux immenses et noirs sont encore écarquillés de surprise. Elle a été assassinée. Cette femme a « vu » la voiture arriver sur elle, c'est évident, et le vieil homme a peur. Peur de cette morte, peur de ses yeux, peur du silence de la maison insolite, où rôde peut-être encore l'assassin.

Alors il court aussi vite que ses jambes le lui permettent. Mais Charly Moor a soixante-dix ans passés et il ne court pas vite. Pas assez vite pour éviter les ennuis

qui vont pleuvoir sur sa vieille tête. Derrière lui un homme a crié :

« Arrêtez-le ! Arrêtez-le ! »

Charly Moor, terrorisé, dévale le chemin de sable qui mène à la plage. La pente en est raide, et ses espadrilles usées entravent considérablement sa course.

Derrière lui le chien déboule à son tour, encouragé par les cris de l'homme qui le poursuit. Et quelques secondes plus tard le vieil homme s'étale sur la plage, assourdi par les aboiements de l'animal.

Il essaie vainement de se relever, c'est trop tard, l'homme s'abat sur lui en criant :

« Qu'est-ce que vous avez fait à ma femme ! Qu'est-ce que vous avez fait ? »

Secoué, étranglé à moitié, le vieux Charly Moor manque de mourir de peur. Il arrive tout de même à ouvrir la bouche pour protester.

« C'est pas moi, j'ai rien fait monsieur... »

Mais l'homme ne veut rien entendre. Et il a la force pour lui, c'est un colosse, qui n'a aucune peine à redresser le vieil homme et à le traîner sur le chemin comme un paquet.

Lorsqu'ils arrivent à la maison, l'un traînant l'autre, Charly Moor est tellement affolé qu'il ne proteste plus. L'homme ouvre la porte, et traînant toujours Charly d'une main, téléphone immédiatement à la police. Il crie dans l'appareil :

« On a tué ma femme, j'ai le type qui a tué ma femme ! Dépêchez-vous ! Il a tué ma femme je vous dis ! »

Comme Charly veut se dégager pour s'expliquer, l'homme lui cogne violemment la tête contre le mur en répétant :

« Dépêchez-vous, il a tué ma femme, c'est un maudit singe noir qui a tué ma femme ! »

Eh oui, Charly Moor n'a rien pour lui. Il est noir en effet. Et dans certaines régions d'Amérique, lorsqu'il y a un crime, on pense au Noir en priorité.

A présent l'homme a raccroché, et il pleure. C'est un grand gaillard d'une quarantaine d'années, aux cheveux coupés en brosse. Charly le reconnaît à présent. C'est la silhouette masculine qu'il voyait souvent dans le jardin de la maison, au cours de ses promenades solitaires sur la plage. Il ignore son nom, et c'est la première fois qu'il le voit de près. Profitant de ce court répit, tandis que l'homme est secoué de sanglots secs, Charly tente à nouveau de s'expliquer :

« C'est pas moi monsieur, je passais par là, et... »

Il n'a pas le temps d'achever sa phrase, une énorme claque lui fait trembler la tête et l'homme le secoue avec une force démentielle.

« Tais-toi ! Tais-toi ou je te tue avant qu'ils n'arrivent ! Qu'est-ce qu'elle t'avait fait hein ? Vieux salopard ! Tu voulais cambrioler la maison ? Tu voulais la violer peut-être ? Tu la guettais, c'est ça hein ? Tu la guettais. T'as attendu qu'elle sorte pour ouvrir le garage et t'as poussé la voiture. »

Comment discuter dans ces cas-là ? Charly choisit de se taire. Au fond il a l'habitude. Depuis le temps qu'il est noir sur cette terre, on l'a déjà accusé de tas de choses. Protester ne sert à rien. Il n'y a plus qu'à attendre la sirène de la voiture de police.

Cinq minutes plus tard, elle est là. Quatre policiers en uniforme font claquer les portières, et l'homme tenant toujours Charly par le cou, se précipite à leur rencontre :

« Le voilà ! C'est lui ! Je l'ai rattrapé, il courait vers la plage, il a tué ma femme ! »

L'officier de police fait signe à ses hommes de s'emparer de Charly et prend la situation en main.

« Vous êtes monsieur Cord ? C'est ça ? C'est vous qui avez appelé ? Bon. Reprenez votre calme. Que s'est-il passé exactement ?

— Je rentrais de la ville, en tournant devant la maison pour rentrer au garage, j'ai vu la voiture de ma femme contre le rideau de fer, j'ai couru, je l'ai vue sous la voiture, et en me redressant j'ai eu juste le temps d'apercevoir ce type qui courait dans l'allée.

— A quelle heure êtes-vous rentré chez vous ?

— A six heures, comme d'habitude. Je m'apprêtais à rentrer au garage, quand j'ai vu la voiture d'Hélène, ma femme, emboutie contre le rideau métallique, j'ai couru et je l'ai vue, elle est dessous, elle est morte, et ce salopard s'enfuyait ! Il l'a tuée !

— Calmez-vous monsieur Cord, calmez-vous. Nous allons examiner la situation.

Quelques heures plus tard, la situation est claire pour l'officier de police. Hélène Cord a été écrasée par sa propre voiture. Elle rentrait de faire ses courses, la voiture était pleine de provisions. Et c'est au moment où elle s'apprêtait à lever le rideau du garage, que quelqu'un a foncé sur elle avec sa propre voiture dont le moteur tournait. Il n'y a aucun doute à ce sujet. La poignée de vitesse automatique est encore enclenchée sur la marche avant. Hélène est morte écrasée entre le puissant pare-chocs et le rideau métallique qu'elle manœuvrait. Elle n'a pas eu le temps d'esquiver, et son corps a glissé sous les roues. Fracture du crâne, thorax enfoncé, poumon perforé, tel est le diagnostic immédiat du médecin légiste.

L'officier de police considère Charly Moor, le vieux Noir, qui attend menottes aux poignets dans la voiture de police. Un assassin ? Il n'en a pas l'air, mais on ne sait jamais. Bien que cette manière de tuer ne ressemble guère à un voleur. Charly aurait voulu cambrioler la maison des Cord, et surpris, n'aurait trouvé que ce moyen pour tuer ? Pas très vraisemblable.

Reste le mari. Certes, il a surpris Charly qui s'enfuyait. Et le Noir ne nie pas qu'il s'enfuyait. Mais qui dit que ce mari n'a pas tué sa femme, qu'il n'a pas monté un scénario compliqué pour faire croire à un accident, et surpris par le vieux n'a pas eu le temps d'achever son plan ?

L'officier de police examine le colosse.

« Vous vous entendiez bien avec votre femme ?

— Evidemment ! Qu'est-ce que vous allez chercher ?

— A quelle heure êtes-vous rentré, dites-vous ?

— Vers six heures. Mais qu'est-ce que vous mijotez ? Vous allez vous occuper de ce salopard au lieu de me poser des questions stupides ? Puisque je vous dis qu'il s'enfuyait ! C'est moi qui l'ai rattrapé ! »

De son coin, Charly se met à crier :

« C'est pas moi ! C'est lui qui l'a tuée ! Moi je suis arrivé au mauvais moment, c'est tout, je me doutais bien qu'il y avait quelqu'un. Alors j'ai couru, mais parce que j'avais peur ! Je l'ai dérangé c'est tout ! C'est pas moi, je vous dis ! »

L'officier demande à Charly :

« Tu as entendu arriver la voiture de M. Cord ?

— Euh... non.

— Tu aurais dû pourtant. Tout ça n'est pas clair. Dès que le corps aura été enlevé, nous allons faire une reconstitution. Et vous avez intérêt tous les deux à faire attention à ce que vous dites ! »

Le corps d'Hélène a été dégagé de dessous la voiture. Les policiers ont pris des mesures, dessiné des emplacements à la craie, et il fait nuit à présent. On entend le bruit du Pacifique qui roule inlassablement en contrebas des maisons. Quelques rares voisins sont venus en curieux. Mais aucun témoin ne s'est manifesté. La côte est déjà presque déserte en septembre, et la plupart des maisons ne sont occupées que durant les week-ends.

Hélène et Herbert Cord faisaient partie des rares résidents de ce coin de la côte. Herbert travaille en ville, dans un magasin de sport, et Hélène était infirmière à domicile. Depuis cinq ans qu'ils vivaient là, avec leur chien, ils n'avaient guère fait parler d'eux dans le voisinage. Un couple tranquille. C'est d'ailleurs ce que le vieux Charly lui-même affirme au policier.

« Moi je me promène tous les soirs sur la plage, quand il n'y a plus personne et je les ai souvent vus de loin. Des fois ils mangeaient sur la terrasse.

— Et ça ne t'a pas donné l'envie de cambrioler la maison des fois ? A force de les surveiller, tu connaissais leurs horaires ?

— Je suis pas un assassin, chef ! Tout le monde vous le dira. Il y a trente ans que je vis là. Je garde la grande villa sur les rochers, là-bas ; mes patrons ne viennent presque jamais, mais ils me font confiance. J'ai jamais rien fait de mal.

— Alors qu'est-ce que tu faisais là ?

— La maison avait l'air abandonnée. Le vent s'était levé, et les volets étaient pas fermés, ça m'a paru bizarre, vu qu'il y a toujours du monde. Je suis venu voir si rien ne clochait, c'est tout, et j'ai vu la dame sous la voiture, alors j'ai eu peur. Et son mari m'a sauté dessus comme si j'étais un assassin. D'abord je sais même pas conduire une voiture.

— On va voir ça Charly. Tu vas te mettre à l'endroit où tu te trouvais quand M. Cord est arrivé.

— Mais j'en sais rien je vous dis, je l'ai même pas entendu. J'ai d'abord couru,

j'avais la trouille.

— La trouille ? Pourquoi ? Il fallait prévenir la police.

— Vous en avez de bonnes vous ! Vous voyez ce qui m'arrive ? Tout le monde me soupçonne. Que je prévienne la police ou pas, c'est pareil. Du moment que Charly le vieux nègre est dans le coin, c'est lui le coupable. Quand j'étais gosse c'était déjà comme ça... »

En maugréant, Charly obéit tout de même aux ordres de l'officier de police, et refait à peu près les gestes qu'il a fait trois heures plus tôt, Herbert Cord, lui, reprend sa voiture et explique au policier ce qu'il a fait.

A dix heures du soir, l'enquête n'a guère avancé. Le policier connaît l'heure approximative de la mort d'Hélène : vers seize heures dans l'après-midi, donc deux heures avant l'arrivée supposée du mari et celle du vieux Charly.

En ce qui concerne les alibis de l'un et de l'autre, rien de bien précis, rien de bien sûr : Herbert Cord est gérant de sa boutique, il a très bien pu s'en échapper pour venir tuer sa femme. Seulement pourquoi ? A première vue, cet homme est sincère, jusque dans sa colère contre le malheureux Charly.

Quant à celui-ci, il n'a pas d'alibi non plus. La plage était déserte. Mais pourquoi serait-il resté aussi longtemps après le crime ? Rien n'a disparu dans la maison.

En réfléchissant logiquement le policier se dit :

« Voyons, cette femme est allée faire des courses au supermarché. Les paquets sont dans la voiture. Il est seize heures environ, elle arrive chez elle. Elle descend de voiture pour ouvrir le garage. Depuis l'entrée jusqu'au garage, l'allée est en pente, et sableuse. Si elle a mal manœuvré, si elle a mal coincé le levier de vitesse automatique en position parking, la voiture prend de l'élan et l'écrase. Le véhicule est vieux, c'est possible... »

Le policier tente l'expérience et s'aperçoit que son idée est irréalisable. La femme avait largement le temps de se jeter sur le côté en entendant le bruit. D'ailleurs, elle a été surprise au moment où elle levait déjà le rideau métallique. Elle tournait le dos à la voiture. A ce moment quelqu'un a sauté dans la voiture, enclenché la vitesse, et la voiture a bondi d'un coup sur les quelques mètres. C'est la seule explication. Alors le mari ou le vieux Charly ?

Dans le doute, l'officier de police embarque tout le monde. Charly se tasse dans la voiture de police, déjà résigné à subir des heures d'interrogatoire. Herbert Cord, furieux, malheureux, tempête :

« C'est dingue ! Complètement dingue ! Ce type a tué ma femme, je l'attrape, et on m'arrête en plus ! Vous ne croyez pas que j'ai eu mon compte pour la journée ? Je n'ai même pas réalisé qu'Hélène est morte ! Vous comprenez ça ? Qu'est-ce qu'il reste ici ? Sa voiture en travers, le garage défoncé, rien d'autre. J'aurais dû l'étrangler ce vieux salopard, au lieu de vous appeler !

— Allons, monsieur Cord, calmez-vous. Encore une fois je ne vous arrête pas, mais rien n'est clair, et nous allons mettre tout ça au point dans mon bureau ! »

Herbert Cord passe une main tremblante dans ses cheveux courts. Il a l'air désemparé quand il demande :

« Je peux rentrer les voitures au moins ?

— Bien sûr allez-y. »

Hésitant un peu, Herbert se met au volant de la voiture de sa femme, et le chien qui semble aussi perdu que lui, saute à côté de lui en gémissant.

« Mon pauvre vieux... Toi aussi tu étais là, hein ? Et tu lui as mordu les mollets à ce sale type ! C'est pas une preuve ça ? »

L'officier de police rectifie :

« Ce n'est pas une preuve, monsieur Cord, vous courez après Charly, le chien a fait comme vous, c'est tout. »

Herbert Cord s'essuie les yeux et fait avancer la voiture de sa femme sur l'allée en pente. Puis il descend en laissant la portière ouverte, et se dirige vers le rideau de fer cabossé. Il hésite un moment, ému de refaire les mêmes gestes que sa femme. Le chien frétille à ses côtés. Il se baisse, empoigne le rideau métallique, et fait un effort pour le décoincer un peu... C'est alors qu'il entend hurler :

« Attention ! Nom d'une pipe, Cord ! Ecartez-vous ! »

Une galopade, des cris, les policiers qui se précipitent, et Herbert Cord hébété, a juste le temps de voir le pare-chocs de la voiture s'arrêter à dix centimètres de ses jambes.

L'officier de police essoufflé, au volant, contemple stupéfait le levier de vitesse, et le chien qui jappe à ses côtés...

Herbert, tout pâle, se penche à la portière :

« Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Votre chien, monsieur Cord. Il est descendu en même temps que vous, et puis il est remonté par la portière ouverte, et il a sauté sur le levier de vitesse. C'est lui qui l'a enclenché en tombant dessus. J'ai eu le temps de bondir sur le siège, et de freiner. Vous voyez ? »

Herbert Cord, voit. Il voit qu'il avait bien placé le levier en position parking, et qu'il se trouve maintenant en position « avant ». Et il regarde sans y croire, ce tas de poil roux, un cocker de cinq ans, qui adorait sa femme et guettait son retour. Et il entend sa femme lui dire il y a quelques jours de cela :

« Tu sais, le chien a trouvé un nouveau jeu. Il saute dans la voiture et il attend que je rentre au garage avec lui. On dirait qu'il me reproche de ne pas l'emmener en ville. »

C'était un jeu pour Dixie. Et la mort pour sa maîtresse, elle ne s'en était pas méfiée. Mais 18 kilos de chien tombant sur un levier de vitesse automatique, c'est l'accident absurde et impensable.

Et l'on peut se demander ce qu'il serait advenu d'Herbert Cord, ou de Charly, face à la justice, si Dixie, l'assassin insoupçonnable, n'avait réitéré ce soir-là, son dangereux exploit.

QUE VA DÉCIDER JULIETTE ?

Henri Berton et Paul Berton sont frères jumeaux. Nés tous deux à Clichy, le 16 décembre 1923, ils ne se sont jamais quittés, vivant chez leurs parents jusqu'au 15 septembre 1945. Aussi loin qu'ils remontent dans leurs souvenirs, Paul et Henri Berton n'ont jamais supporté de vivre un seul jour sans se voir. Le hasard a voulu qu'à quinze ans, Paul réussisse un examen d'entrée à l'E.D.F., alors qu'Henri demeurerait apprenti imprimeur. A part cela, leurs destinées sont rigoureusement parallèles. Ensemble, ils ont été contraints au Service du Travail Obligatoire en Allemagne, ensemble ils en sont revenus.

Lorsqu'ils achètent un costume, l'un à Ivry, l'autre à Villeneuve-Saint-Georges, ils achètent, sans le savoir, exactement le même. Ils ont les mêmes opinions politiques et la même façon de vivre.

Pourtant ils ne se ressemblent pas. Henri est maigre, blond ; Paul est plus fort et châtain.

Un jour, Paul épouse Solange. Comme ils ont toujours fait tout ensemble et de la même manière, Henri se marie huit mois plus tard avec Juliette. Comme ils ont toujours eu les mêmes goûts : Juliette est brune, vive, couturière et fille de cultivateur. Solange est, bien entendu, brune, vive, couturière et fille de cultivateur. Une petite différence cependant entre les deux femmes : une différence de quatre jours. L'une est née le 18 avril, l'autre le 22 avril de la même année : 1929. Elles ont vingt-trois ans.

Le personnage principal de cette histoire est l'une de ces deux femmes : Juliette. Celle-ci va se trouver placée devant le plus effroyable problème qui puisse être posé à une mère de famille et sans doute ne s'était-il encore jamais posé, jusqu'à cette époque, à aucune femme en aucun temps.

L'appartement de Juliette à Clichy, en 1951, est confortable et coquet. Elle aime beaucoup les plantes vertes, le balcon est fleuri et, l'hiver, dans la cheminée qui fait face aux deux canapés, brûle un feu de bois. Dans une chambre voisine dort un bébé.

La petite Juliette reçoit, comme plusieurs fois par semaine, sa belle-sœur Solange. Les deux femmes s'entendent très bien.

« Alors, demande Juliette, vous avez été voir le docteur ?

— Oui, répond Solange, j'ai enfin réussi à y traîner Paul. »

Elle sourit, sans doute en revoyant son costaud de mari allongé nu et furieux sur la table d'auscultation.

« Et qu'est-ce qu'il lui a trouvé ?

— Nous devons faire des analyses. De toute façon, avec le peu d'explications que lui a données Paul, il n'est pas encore certain de son diagnostic... Il se pourrait que Paul fasse de l'albumine. »

Juliette rejette en arrière les longues mèches de sa brune chevelure, puis regarde Solange avec de grands yeux noirs légèrement inquiets.

« Rassure-toi, si ça se confirmait, ça n'aurait rien de très alarmant. Il suffirait de supprimer le sel, la viande et, par exemple, de faire une cure par an à Saint-Nectaire... »

Le même appartement de Juliette sept années plus tard. Le living-room. Il est toujours aussi charmant, gai et moelleux bien qu'il ait été réduit de moitié. En effet, Juliette a maintenant quatre enfants. Solange, qui lui rend visite comme chaque semaine, a, elle aussi, quatre enfants. Dès qu'elle entre, Juliette lui demande :

« Alors ? »

Solange est pâle comme une morte et sa voix tremble un peu :

« Alors j'ai trouvé que pendant toute la consultation le docteur avait un air bizarre. Pendant que j'attendais dans le hall que Paul aille chercher la voiture, il m'a rappelée. Il voulait m'expliquer que le taux d'urée est monté de telle façon que la situation est vraiment alarmante. Paul se bouche les yeux et les oreilles mais c'est grave tu sais.

— Mais qu'est-ce que t'a dit le docteur, qu'est-ce qu'il compte faire ?

— Rien, malheureusement, il ne peut rien faire... Il ne peut que le prolonger. Les reins sont gravement touchés. En l'état actuel de la médecine, il paraît qu'aucune guérison n'est possible. »

Les mois passent. Dans le tranquille appartement de Juliette les apparitions de Solange sont plus fréquentes, mais chaque fois plus courtes et plus dramatiques.

Un jour de l'hiver 1959, Solange éclate en sanglots dans les bras de sa belle-soeur. Les nausées de son mari sont de plus en plus fréquentes ; les vertiges et les lourdeurs dans la tête aussi. Le taux d'urée atteint 3,45 g au lieu du taux normal de 0,40 g.

« Juliette, Juliette, gémit Solange, je crois que Paul est un homme fini. »

Juliette rejette en arrière les longues mèches de sa brune chevelure, son front lisse comme celui d'une petite fille se plisse au-dessus de ses yeux noirs.

« Allons, allons, Solange, il ne faut pas parler comme ça !

— Mais tu ne comprends pas Juliette, Paul a deux mois, trois mois à vivre, pas plus. Et il s'accroche, il s'accroche parce que personne n'a osé lui dire la vérité aussi brutalement. Il croit avoir encore quatre ans, cinq ans devant lui. « Quand on est un petit employé de l'E.D.F. avec quatre enfants dont l'aîné n'a pas treize ans, on ne peut pas se permettre de lâcher la rampe. Il sait que le jour où il s'arrêtera, ce sera pour de bon et qu'au bout de six mois il ne touchera plus que son demi-salaire. Il faut bien reculer l'échéance. »

Quelques jours plus tard, Juliette prend Solange au téléphone.

« Je ne viendrai pas aujourd'hui, explique Solange, je ne veux pas laisser Paul.

Tu ne peux pas savoir quelle angoisse quand il rentre tard le soir. Chaque fois j'imagine qu'il s'est trouvé mal, qu'il est mort en pleine rue ou bien au volant de sa voiture. Alors hier j'ai fini par le convaincre de ne plus sortir seul pour son bureau. Tu comprends, le boulevard Montparnasse c'est trop loin. Désormais on travaillera tous les deux. Quand il devra faire ses tournées dans le XVI^e arrondissement, je prendrai le volant et je l'attendrai en bas... Bien sûr il ne faut rien dire à la direction de l'E.D.F.

— Et les enfants ?

— C'est ma mère qui va me remplacer.

— Mais Paul, qu'est-ce qu'il en dit ?

— Rien le pauvre. Quand il rentre, il est tellement épuisé, nerveux, aigri qu'il va s'enfermer dans sa chambre. Il se couche même souvent sans manger. Pratiquement il ne peut plus rien manger. D'ailleurs il ne supporte plus les enfants. »

Ce sont les camarades de travail de Paul Berton qui vont tout déclencher. Ils ont fini par découvrir le drame du pauvre Paul. Ils prennent Solange à part. Ça ne peut pas continuer comme ça. L'un d'eux connaît un médecin qui l'a sauvé en le faisant opérer d'un rein. Que Paul aille voir ce médecin.

Le soir même de cette visite, le 28 avril 1960, Solange se réfugie auprès de Juliette, de son beau-frère Henri et de leurs quatre enfants.

« Alors ? demande une fois de plus Juliette.

— Alors nous avons été voir ce médecin. Il a été formel. Il nous a dit que s'il y a encore quelque chose à tenter, seul le professeur Friburger peut le faire. Il nous a envoyés immédiatement à la consultation de l'hôpital Necker.

— Alors ?

— Alors, tu sais que certains souvenirs d'enfance ont laissé à Paul une véritable terreur de l'hôpital. Pourtant cette fois il a cédé. Il croyait rester une heure à l'hôpital mais les médecins ont refusé qu'il reparte. »

La pauvre Solange est défigurée. En quittant seule l'hôpital, elle a dû pleurer toutes les larmes de son corps. Son rimmel a coulé, ses cheveux sont en désordre, elle n'a même pas remis en place le col de son petit manteau resté replié à l'intérieur.

« Mais qu'est-ce qu'ils t'ont dit ?

— Ils m'ont dit qu'il n'avait plus que quelques mois à vivre. Que ses reins ne fonctionnent plus qu'à 5 %, que les organes sont complètement nécrosés. »

Tandis que Solange se laisse tomber sur le canapé, Henri se lève... il se dirige vers un petit secrétaire et, en silence, en sort une coupure de presse qu'il garde en secret depuis quelques semaines.

Dans ce journal, un article signale qu'un médecin américain vient de sauver un homme en lui greffant un rein de son frère jumeau... et même pas de vrais jumeaux... alors que Paul et Henri sont peut-être de vrais jumeaux.

Dans les yeux de Solange, il y a un immense espoir : et dans ceux de Juliette de la terreur. C'est ainsi que se trouvent posées les données d'un problème terrible,

un cas de conscience pour ces deux familles.

Henri et Paul ont chacun quatre enfants. Leurs femmes ne travaillent pas. Paul n'a plus que quelques semaines à vivre : c'est un fait. Mais Henri, par contre, est bien portant. Tant qu'il vit, aucun problème ne se pose pour sa famille et il peut aider la famille de Paul.

Par contre, s'il est bien portant, il a tout de même subi, il y a cinq ans, l'ablation d'une partie de l'estomac. S'il se fait prélever un rein pour son frère, il risque de sortir diminué par cette mutilation, ne pouvant plus être d'une aide aussi efficace pour sa propre famille et celle de son frère.

Si l'opération réussit et que son frère vit, ce n'est pas trop grave. Mais s'il meurt... ce pourrait être la misère rapide pour les deux familles.

Une autre possibilité effroyable, c'est que l'opération ne réussisse pas, que Paul disparaisse et qu'Henri ait un jour une insuffisance rénale... N'ayant plus qu'un seul rein, Henri serait évidemment perdu. Ce qui ferait deux veuves et huit orphelins.

Ce drame se passe en 1960. A cette date, seules ont réussi sept transplantations entre vrais jumeaux. Par contre, sauf une, toutes les greffes tentées entre parents, ascendants ou descendants et faux jumeaux, ont jusqu'ici échoué. Alors, Henri et Paul sont-ils de vrais jumeaux ?

Ce n'est pas tout. Dans un cas pareil, les plus petites choses qui peuvent paraître les plus insignifiantes prennent une importance capitale. C'est ainsi qu'Henri, avec sa femme et quatre gosses demeurent dans un logis charmant et confortable mais trop exigü ; le tout dans une très vieille maison de Clichy. Les enfants grandissent, cette situation devient intolérable.

Pour se reloger et faire construire une petite maison il lui fallait d'abord acheter un terrain : c'est ce qu'il a fait, en obtenant une parcelle de 420 mètres carrés à Roissy en Brie. Pour cela il s'est engagé à payer 50 000 francs par mois pendant deux ans. Or, il en gagne 75 000. Pourra-t-il faire face à de telles échéances s'il sort diminué de l'opération ? Et s'il meurt ?

Enfin la préparation de l'opération et la convalescence vont entraîner plusieurs mois d'arrêt de travail, pendant lesquels il ne touchera qu'un demi-salaire.

C'est donc à coup sûr une situation financière compromise pour plusieurs années, sinon pour toujours. D'un autre côté, il y a l'amour des deux frères l'un pour l'autre, l'amitié réciproque des deux familles.

Voilà pourquoi, s'il y a une lueur de fol espoir dans les yeux de Solange, il y a de la terreur dans ceux de Juliette.

Le lendemain Henri se rend à l'hôpital Necker pour s'ouvrir de son projet à son frère. Mais la même affection qui pousse l'un à tenter cette aventure, pousse l'autre à la refuser.

« C'est de la folie ! répond Paul. C'est un trop grand risque. Ce qui est raisonnable c'est que tu vives pour nos enfants et pour nos femmes.

— Tu n'as pas le droit de refuser, insiste Henri. Tu dois nous laisser courir notre chance de te sauver. »

Finalement Henri obtient d'appeler au téléphone Juliette et Solange afin qu'ils soient tous réunis dans cette chambre d'hôpital comme pour une sorte de conseil de famille.

Puis Henri, pour essayer de convaincre son frère, n'y va pas par quatre chemins.

« Ecoute, Paul, il faut voir les choses en face : deux mois, tu n'as plus que deux mois à vivre. Deux mois, tu te rends compte ! Deux mois ! Dans deux mois tu meurs. Ta femme est veuve, tes enfants sont orphelins. Tu dois essayer de vivre. »

Tant et si bien que lorsque Solange et Juliette arrivent, Paul est résigné à tout, même au sacrifice de son frère. Il prend dans ses mains celles de sa femme qui le dévisage, folle d'espoir.

« D'accord, dit-il, je suis d'accord. »

Solange regarde alors Henri.

« Moi, je suis absolument décidé. S'il y a une chance de sauver Paul, je veux qu'elle soit tentée... Mais comprenez-moi, Solange, je ne le ferai que si Juliette est d'accord. »

C'est donc finalement sur les épaules de Juliette que repose tout le poids de la décision. Le visage un peu hagard, elle regarde par la fenêtre le ciel et les arbres du printemps. Elle pense à ses quatre enfants, aux dettes, au rêve évanoui de la petite maison de Roissy-en-Brie.

Enfin elle se retourne.

« Je n'accepterai que lorsque j'aurai pu en parler au professeur Friburger. »

Tout le monde s'incline en silence, la demande est logique et rendez-vous est pris avec le professeur Friburger.

Tandis que Paul et Henri prennent toutes dispositions légales, achètent une machine à coudre à leur femme pour qu'elles puissent reprendre leur métier de couturière au cas où les choses tourneraient mal, Solange, la femme de Paul, a été timidement trouver le professeur Friburger. Celui-ci, avant d'accepter de greffer sur Paul un rein d'Henri son frère jumeau, fait évidemment procéder à de multiples examens.

Un mois plus tard, comme convenu, il reçoit seul à seul la pauvre Juliette, la femme d'Henri.

« Je crois comprendre, madame, déclare le professeur, qu'en fin de compte, c'est vous qui devez prendre la vraie décision... N'est-ce pas ? Alors voulez-vous que je vous explique le fond du problème ? »

Attendri, Friburger voit plisser le front lisse de Juliette qui rejette en arrière ses longs cheveux noirs, pour répondre de sa voix de petite fille :

« Oui, monsieur le Professeur.

— D'abord, je dois vous dire que Paul et votre mari ne sont pas de vrais jumeaux. Ils ne se ressemblent pas parfaitement, leurs empreintes digitales diffèrent, les groupes sanguins ne sont pas tout à fait identiques, un morceau de peau prélevée sur votre mari et greffé sur son frère est mort au bout de vingt-cinq jours.

Néanmoins, je suis prêt, sous certaines conditions, à tenter l'opération. Mais avant que vous preniez une décision, je dois vous dire que j'ai tenté une opération semblable dont je crois qu'il est nécessaire que vous connaissiez les circonstances et l'issue.

Cela s'est passé en 1953. Le 18 décembre, un jeune ouvrier, Darius Benard, tombé d'un troisième étage dut subir l'ablation d'un rein qui avait éclaté dans sa chute. Cette opération, quoique sérieuse, ne devait pas mettre sa vie en danger, mais comme Darius n'urinaït plus, il fut radiographié à nouveau et l'on constata, avec stupeur, que le jeune homme n'avait jamais eu qu'un seul rein... Celui qui venait justement de lui être enlevé. »

Le Professeur s'est levé. Il arpente son bureau. Il se sent affreusement indécis. Juliette le regarde de ses grands yeux et il comprend qu'elle va prendre sa décision en fonction de la façon dont il va lui présenter les choses. Alors il veut être absolument objectif. Il poursuit :

« Lorsque les malheureux parents se sont adressés à moi, il était déjà question depuis longtemps de greffe du rein. La mère du malheureux garçon me suppliait, elle voulait donner l'un des siens à son fils. Je procédais à cette transplantation le soir de Noël, ici même, à l'hôpital Necker.

« Les premiers jours furent excellents, Darius allait de mieux en mieux. Toute la France suivait ses progrès avec émerveillement et sympathie.

« Malheureusement le vingt-troisième jour, le blessé n'urinaït plus. L'hôpital était envahi par les journalistes. Ceux-ci m'assaillaient sans arrêt. Les journaux parlaient à tort et à travers de l'affaire. Le père du pauvre Darius vendait ses mémoires. C'était lamentable.

« Comme la maladie tournait mal, en refaisant l'opération, je découvrais que le greffon était altéré. Dans le même temps, les journalistes payaient la complicité des infirmières ou s'habillaient en blouse blanche pour s'introduire dans la chambre du malade et le photographe. C'était de plus en plus lamentable. C'était odieux.

« Dans une atmosphère impossible, point de mire de la France entière, condamné à réussir ce que personne n'avait réussi avant nous ou à perdre la face, avec mon équipe, dans une tentative désespérée, je mettais en action un rein artificiel. Hélas, le 26 janvier, Darius mourait et avec lui un immense espoir. »

Le Professeur est retourné à son bureau et s'est assis. Il regarde Juliette droit dans les yeux.

« Vous comprenez, mon enfant, que dans ces conditions, si je vous dis que je suis prêt à renouveler cette tentative, c'est que depuis ce cauchemar, et pour la première fois, une greffe entre deux jumeaux hétérozygotes — c'est-à-dire des faux jumeaux — vient d'être réussie aux Etats-Unis. Donc il y a une chance qu'une greffe sur Paul réussisse. Mais je suis incapable, absolument incapable de vous donner un pourcentage de chance. Je ne sais pas si c'est une chance sur deux, une chance sur dix ou une chance sur cent. Il y a une chance, c'est tout.

Et puis, poursuit le Professeur, si devant un homme de toute façon condamné et un autre dont l'état de santé lui permet de subir l'ablation d'un rein, il est normal que je sois prêt à tenter l'expérience, je dois vous prévenir (et je devrais prévenir votre mari et votre belle-sœur) qu'il y a des conditions. Les circonstances de la nouvelle tentative seront telles que le secret le plus absolu devra être de règle.

Pour tous il faudra mentir, mentir avec acharnement. Votre mari sera à l'hôpital pour y subir une opération. Paul, lui, devra être soi-disant en Suisse pour un traitement. Personne ne doit savoir où il se trouve, ni l'opération qu'il subit. Solange devra fuir à tout prix les journalistes et jouer la comédie. C'est une question de vie ou de mort. »

Juliette, qui ne l'a pas quitté du regard, ne dit pas un mot après le long silence qu'observe le Professeur.

« Je sais bien, dit celui-ci que je ne vous ai guère donné d'éléments précis. Et il va falloir tout de même que vous preniez une décision.

— Combien de temps, demande Juliette, Paul peut-il vivre encore ?

— Quelques jours, et plutôt moins que plus... Voici qu'elle sera la nouveauté du traitement que j'emploierai : je soumettrai Paul à une irradiation totale par la bombe au cobalt. Il s'agit de procéder à l'irradiation des différents tissus protecteurs d'anticorps capable de détruire le rein greffé, notamment la moelle osseuse.

Toute l'acrobatie réside dans le calcul des doses exactes de rayons pour « sidérer » cette moelle osseuse sans la tuer définitivement. Ni pas assez, ni trop. L'irradiation totale est partagée en deux séances. sitôt après la première irradiation, Paul sera l'objet de précautions aseptiques extraordinaires. Etant privé de toute réaction anti-infectieuse, il deviendrait sensible aux moindres microbes.

Votre mari, opéré par le docteur Morin, sera mis en hypothermie, c'est-à-dire refroidi à 29° ; ainsi, le rein gauche qui lui sera enlevé pourra subir sans danger une manipulation d'assez longue durée.

Pendant ce temps, dans la salle voisine, le docteur Jean Massé assisté du docteur Payot, ouvrira la fosse iliaque droite de Paul. Au moment où les deux interventions, soigneusement minutées, parviendront à leur point de synchronisation, le docteur Massé placera le rein gauche d'Henri dans la fosse iliaque droite de Paul en le retournant, et sans enlever l'autre rein.

L'intervention durera deux heures et demie pour le donneur, quatre heures et demie pour le receveur. Au bout de ces temps, Henri n'aura plus qu'un rein, Paul en aura trois, dont deux morts.

— Et après ? demande Juliette.

« Le réveil sera sans histoire. Les quinze premiers jours se passeront fort bien. La sécrétion urinaire reviendra proche de la normale dès les dix premières heures et l'urée sanguine baissera progressivement. Le taux de globules blancs et des plaquettes de sang, devenu presque nul, commencera à remonter, et les précautions prises réussiront à éviter toute infection. Mais à partir du quinzième jour... C'est l'incertitude. »

Le Professeur qui, cette fois, à tout dit, se lève :

« Alors, madame, avez-vous pris une décision ou préférez-vous réfléchir encore ? »

Le petit visage de Juliette se durcit, ses yeux noirs ont un regard décidé.

« Inutile de réfléchir, monsieur le Professeur, ma décision est prise.

— Et c'est ?

— J'accepte. Je vais prévenir mon mari. »

L'intervention a lieu le 20 juin à Necker, dans le service du professeur Courège. Le mari de Juliette : le donneur, et son frère : le malade, sont placés dans deux salles contiguës. Malgré le grand nombre de participants, c'est une intervention clandestine.

Tout va se passer comme prévu jusqu'au quinzième jour. A partir de ce moment, la fonction rénale s'altère de jour en jour. Presque tous les praticiens qui suivent avec angoisse les analyses successives s'attendent au pire.

Il est facile d'imaginer les heures atroces que vivent Juliette et Solange Berton. Elles doivent dissimuler les raisons de leur angoisse. A toutes les questions, elles répondent que Paul est en Suisse, qu'Henri se remet d'une opération d'appendicite. Mais ça semble bizarre. Elles se coupent, on les suit. Un journaliste finit par être au courant et même l'un des rédacteurs en chef d'un très grand quotidien.

Le professeur Friburger a très peur qu'un photographe entre, ne serait-ce que quelques secondes, dans la pièce du malade et celui-ci aurait toute chance d'être condamné à mort par le microbe venu.

Aussi les quelques personnalités de la presse qui ont appris la vérité sont-elles mises au courant des dangers et invitées à se taire. C'est ainsi que des jours passent et que le secret ne transpire pas.

Puis le vingt-troisième jour, sans que l'on sache exactement pourquoi, toutes les données techniques s'améliorent brusquement : évacuation urinaire, urée dans les urines, urée dans le sang, tension artérielle, « fond d'oeil », etc. tout redevient progressivement normal. Peut-être le rein greffé a-t-il fait une sorte de maladie d'adaptation dont il a finalement triomphé. Paul Berton, qui aurait dû être mort depuis des semaines, est vivant, bien vivant et quitte l'hôpital entre Solange et Juliette transportées de joie.

LA CINQUIÈME VIE DE FRITZ EDEL

1929. 12 décembre. L'Amérique est malade, l'Amérique est folle, l'Amérique se suicide et pleure sur ses dollars. Le crash de Wall Street vient d'éclater, la puissante banque des Etats-Unis vacille sur ses bases. L'Amérique a autre chose à faire, vraiment, que de s'occuper d'un condamné à mort.

Dans vingt minutes, le rituel commencera, on lui raser la tête, on le conduira sous la douche, on lui donnera des vêtements neufs, et il marchera jusqu'à la chaise électrique. Une seule mort, pour un homme comme Fritz Edel, qui a connu cinq vies. Une seule mort mais à Sing-Sing.

De quelque part, à la Maison-Blanche, il suffirait que parte un télégramme. La mort ou la vie dans cette prison célèbre, n'est qu'une histoire de sursis.

La première vie de Fritz Edel est celle d'un orphelin allemand au début du siècle. A vingt ans le voilà sur un bateau d'immigrants. Puis dans une caravane qui l'emmène au Far West. Sur le bateau Fritz a rencontré un homme, immigrant comme lui. Ils se sont quittés, et ne se reverront plus jamais, mais l'homme lui a laissé quelque chose de précieux : un conseil d'abord :

« Mon gars, l'avenir c'est l'électricité. Si tu veux un bon métier, si tu veux gagner des dollars américains, fais de l'électricité. Crois-moi, tous les gens riches, toutes les industries en ont besoin... »

Et puis un livre. Un manuel pour apprendre les secrets du métier.

En Amérique, Fritz Edel devient donc électricien. Le meilleur de la région où il s'est installé. Chaque semaine, il compte sa paye. L'inconnu n'avait pas menti. Les dollars pleuvent. Moins que s'il était chercheur d'or, ou de pétrole, mais sans risque.

Ainsi commence la première vie de Fritz Edel, dans l'électricité. Quelle étrange coïncidence, lui qui en principe doit mourir par elle quelques années plus tard.

En attendant, Fritz est amoureux. Il épouse une jeune actrice d'un théâtre de San Paolo. Et pour lui trouver un appartement, pour la combler de tout, Fritz travaille comme une brute. La première année de leur mariage, Ruth met au monde un enfant.

Quelques mois plus tard, le bébé meurt d'une pneumonie. C'est la première rencontre de Fritz avec la mort. Une angoisse affreuse le prend devant ce petit corps inerte. C'est Ruth qui va le secouer. Ruth est allemande, juive, sensible, fine et intelligente.

« Ecoute-moi, Fritz, écoute-moi bien, nous allons avoir un autre enfant immédiatement, il le faut. La mort n'est qu'un prélude à la vie. »

Ruth parle un peu étrangement pour son mari. Il est un peu frustré, il n'a guère appris autre chose que l'électricité. C'est elle qui se charge de son éducation, qui le cultive, qui essaie d'affiner son caractère et ses manières. Elle est bien plus qu'une petite théâtréuse. Elle est belle, d'une beauté biblique, elle lit Shakespeare et le joue.

Fritz, avec sa grosse tête ronde aux cheveux courts et blonds, avec ses yeux sombres, et ses larges épaules, est en admiration perpétuelle devant sa femme. Ils auront donc un autre enfant puisque Ruth le veut.

Un jour d'automne 1920, il fait les cent pas dans une clinique de San Paolo. Et la mort vient à sa rencontre une nouvelle fois. C'est le médecin accoucheur, les mains rouges de sang, qui lui demande d'électricité. être courageux.

« Il est arrivé quelque chose de grave. Je n'ai pas pu sauver la mère, et l'enfant. Ils sont morts tous les deux. »

Morts, morts, morts. La mort court après Fritz Edel, elle le terrorise, elle détruit tout ce qu'il aime. Elle lui a pris son père quand il était petit, puis sa mère, et voilà qu'elle lui prend sa femme et son fils. Il n'y a plus personne auprès de lui pour le rassurer. L'angoisse, la terrible angoisse s'empare de lui. Le médecin pose une main sur son épaule.

« Qu'allez-vous faire pour l'inhumation ? »

Fritz regarde cette main avec horreur, il s'en échappe, il court au-dehors, il abandonne la mort où elle est, il ne veut pas lui rendre hommage.

Le voilà affolé dans un bistrot sordide. Boire, boire, noyer cette peur qui lui ronge le ventre, la tête. Se saouler d'alcool pour ne plus penser, pour ne plus voir ceux qui sont morts.

Et Fritz Edel meurt à son tour. C'est la fin de sa première vie. Le début de la deuxième.

L'ouvrier électricien n'existe plus. De saoulerie en beuverie, il s'acoquine à une bande de petits malfrats minables. Le voilà nanti d'une arme et d'un regard méchant. Il n'a même pas le temps de s'en servir, même pas le temps de devenir gangster, de faire payer aux autres la rage et la peur qui le rongent.

La petite bande est arrêtée, et lui avec. Cinq ans de prison les feront réfléchir.

Fritz va réfléchir en effet. Un curieux vieillard qui partage sa cellule va l'y aider. C'est un escroc, un falsificateur de contrat, un spécialiste du chèque en bois, et de la signature imitée. Une sorte d'artiste, un brin philosophe. Il est grec.

« Fritz, tu n'es qu'un imbécile, regarde-toi. Tu es fait pour être honnête, mon garçon. Tu as des mains de travailleur, une tête de travailleur. Tu vas sagement te conduire et en sortant de là, reprendre ton métier. La mort a eu ce qu'elle voulait de toi, c'est fini maintenant, méprise-la, n'y pense plus. Au fond, elle ne peut s'attaquer à personne d'autre que toi maintenant. Tu es comme tout le monde ! »

Soutenu par cette affection providentielle, Fritz est un prisonnier modèle. Au bout de deux ans et six mois, il retrouve la liberté, et se remet au travail.

Excellent ouvrier, il a trouvé une place chez un petit entrepreneur. Mais ce serait trop simple. Un jour son patron découvre qu'il a fait de la prison. C'est l'électricité. éternel problème. Plus d'emploi dans la région. Personne ne veut d'un ancien prisonnier. Et l'argent se fait rare.

Alors Fritz se souvient de son vieil ami le faussaire, et de son habileté. En deux ans et demi de cohabitation, il a eu le temps d'apprendre les rudiments de ce nouveau métier. Ce sera sa troisième vie. Il est mort le petit gangster, mort le prisonnier.

Fritz Edel est un homme libre et riche de l'argent des autres. En Amérique, le chèque bancaire et le mandat postal sont en pleine évolution. On les accepte à peu près partout. Il n'y a qu'électricité. à s'en servir, changer les chiffres, imiter les signatures.

Pour cette troisième vie, Fritz est un homme riche, qui voyage d'une ville à l'autre, qui conduit de luxueuses automobiles, et change de nom toutes les semaines. La police le recherche à partir de 1923 sans jamais le coincer. Il mène une existence haletante mais princière. Son entourage est équivoque, anciens détenus, prostituées de luxe, et gangsters en exercice. Il ne se méfie plus de la mort, il la nargue, il a relégué ses angoisses au plus profond de lui-même.

Mais la mort est là qui guette. Elle est belle. Elle s'appelle Emeline Harrington, elle vit à New York, elle vient de divorcer d'un imbécile.

« Tu vois, Fritz, j'avais un mari riche, mais bête. S'il t'avait ressemblé, jamais je ne l'aurais quitté. »

La scène se passe à l'auberge Pennsylvania où Fritz a invité sa belle à dîner. Il est amoureux fou, il ne veut plus la quitter. Par contre, il doit quitter l'auberge avant que le propriétaire ne s'électricité. aperçoive que son riche client le paie avec de faux chèques.

Rendez-vous est pris pour passer Noël ensemble à Springfield dans le Massachusetts. Fritz promet un réveillon princier à l'électricité. hôtel Clinton, puis raccompagne sa belle à un taxi.

Devant le chauffeur, qui s'en souviendra, Emeline dit à sa conquête :

« Au revoir, à bientôt, dans une semaine à Springfield ! »

Fritz rentre à l'auberge, des étoiles plein la tête. Et le lendemain matin, c'est le piège. D'électricité. où vient-il ? Pourquoi l'a-t-on choisi ? Il n'en saura rien avant bien longtemps.

On frappe à la porte de sa chambre. C'est un homme inconnu qui a l'air d'un chauffeur de maître. Il tient un carton à chapeau et s'incline devant Fritz Edel.

« Mrs Harrington m'a chargé de vous saluer et vous prie d'emporter ce carton à Springfield... »

Puis sans attendre la réponse, il disparaît.

Sans méfiance, Fritz dépose le carton dans sa voiture avec ses propres bagages. Il suppose que Emeline le trouve trop embarrassant pour voyager en train, et le lui confie, sachant qu'il a une voiture. Arrivé à l'hôtel Clinton de Springfield, il attend. Mais les jours passent, et Emeline n'apparaît pas.

Bientôt Fritz se fait remarquer, car le personnel observe avec une curiosité croissante, et un peu moqueuse, ce client qui se rend chaque jour à la gare pour y chercher quelqu'un, rentre seul, et demande régulièrement si par hasard, une dame n'est pas arrivée entre-temps.

Le 31 décembre, Fritz déçu, se rend à l'évidence. Sa beauté a changé d'idée. Pour noyer ce nouveau chagrin, il passe le réveillon au bar de l'électricité. hôtel avec des amis de rencontre. A court d'argent liquide, il présente au caissier un faux chèque de 500 dollars. Le caissier lui rend la monnaie sans broncher.

Mais quelques minutes plus tard, Fritz remarque deux hommes, au regard de

chasseur. Il connaît bien ce regard. Il croit au danger. Il se dit que le caissier a prévenu la police en découvrant que le chèque était faux.

Alors il fuit. Il quitte l'électricité. hôtel par une porte de service, abandonnant bagages, automobile et amis. Il saute dans un taxi et file à la gare prendre le premier train pour New York.

A son arrivée, l'électricité. édition spéciale du 1^{er} janvier est dans les mains de tout le monde. Et en première page, un titre énorme :

« Fritz Edel, un faussaire, assassin d'Emeline Harrington... »

En dessous, sa photo et celle de la victime, avec ce commentaire :

« La police a découvert le carton à chapeau de la victime dans l'automobile abandonnée par le meurtrier à Springfield... »

Le piège est refermé. Fritz n'a pas tué, mais c'est lui l'assassin, de toute évidence. Il ne lui reste plus que la fuite en avant. Avec le F.B.I. à ses trousses.

Ainsi finit la troisième vie de Fritz Edel, avec la mort d'une femme. Mort dont on l'accuse, et dont il ne pourra jamais se défendre ; il le sait. Qui a tué ? Il n'a rencontré cette femme que trois fois, il ignore tout d'elle et de sa vie, il est logique qu'il ignore tout de sa mort.

Alors commence la classique chasse à l'homme, les nuits sans sommeil, les chambres d'hôtel sordides, la fuite au moindre soupçon. Des mois et des mois, jusqu'à ce qu'une femme de chambre le reconnaisse, et que les officiers du F.B.I. mettent enfin la main sur Fritz Edel, qui va commencer à Sing-Sing sa quatrième vie. Celle d'un condamné à mort, qui attend en grelottant de peur, l'électricité. arrivée problématique d'un télégramme de la Maison Blanche.

Plus que vingt minutes, et ce sera ou non le sursis, que son avocat s'acharne à obtenir, persuadé qu'il est, de son innocence.

Mais tout est clair. Il n'est pas question ici de faire un plaidoyer pour ou contre la peine de mort. Il se trouve simplement que Fritz Edel est innocent. Il se trouve que le piège de la justice s'est exceptionnellement refermé sur lui. Pesant, inexorable. Il est le dernier à avoir vu cette femme vivante, il avait dans sa voiture un carton à chapeau lui appartenant, un chauffeur de taxi fut témoin de leur rendez-vous. Et qui plus est, il était recherché par le F.B.I. depuis plusieurs années, pour faux et usage de faux. C'est un repris de justice, son compte est bon. Quelqu'un, quelque part, a commis le crime parfait, et c'est Fritz Edel qui va payer pour lui.

L'avocat vient de le quitter sur des paroles réconfortantes.

« J'ai demandé un supplément d'électricité. enquête, le Président Hoover ne peut pas refuser votre grâce, c'est impossible. Ayez confiance. »

Facile à dire. L'angoisse suinte de tous les murs de cette cellule, réservée aux condamnés. Le bourreau, un certain Elliot, est arrivé il y a une heure. Selon les spécialistes, c'est l'un des meilleurs. Il ne met pas plus de six minutes à accomplir son œuvre, contre 150 dollars que lui remet l'Etat.

Fritz Edel écoute le monologue d'un condamné, un sursitaire, qui se fait un plaisir morbide à raconter son expérience. Gracié à quelques minutes de l'exécution, l'homme sait qu'il vivra ce qu'il raconte et jusqu'au bout. Fritz Edel

l'écoute, fasciné. Sa cellule est en face de la sienne. Un couloir les sépare. Il ne voit pas son visage, et le son de sa voix résonne dans ce désert de ciment et de barreaux.

« Eh Fritz, ça va ? T'as mal au ventre hein ? C'est rien, ça fait toujours ça. Tu veux que je te dise ? Quand ç'a été mon tour, j'étais comme toi... »

Fritz voudrait qu'il se taise, mais il est attiré en même temps par ce récit morbide.

« Tu verras, ça va vite. Enfin, moi j'ai pas été jusqu'au bout, mais je peux t'expliquer. Ils vont t'attacher, les bras, les jambes, et la poitrine. Ça ressemble à un fauteuil, mais j'en voudrais pas chez moi, sans blague. On va t'attacher les chevilles aussi, avec un anneau de cuivre. Et puis on te mettra un casque. Y'a des câbles après tout ça, mais toi tu vois rien. C'est là, qu'on m'a libéré, moi. L'avocat a réussi à obtenir une grâce. Si tu m'avais vu sauter de là ! Et en vitesse ! Ah bon sang, j'aurais couru jusqu'au bout du monde sans m'arrêter.

Mais t'en fais pas Edel, t'iras pas jusque-là. Moi, c'électricité. était exceptionnel, les journalistes étaient là, j'ai eu droit à des articles tu penses, il ne restait plus que trois minutes avant la sauce. Deux mille volts à travers le corps. Oh je sais, j'y passerai un jour, mais tu vois, je n'y crois plus. Ça me fait plus rien. J'aurai toujours l'espoir qu'ils iront pas jusqu'au bout. Mais pour toi c'est pas pareil, t'es innocent ! »

Fritz Edel écoute, les mains accrochées au bois de son tabouret, la tête sur les genoux. Il ne voit, il ne pense qu'à la mort. Il imagine son corps raidi par la décharge. Ça ne fait pas mal, dit-on. Mais le mal est ailleurs. Qu'on vous pende, qu'on vous guillotine, qu'on vous électrocute, la douleur n'existe pas. C'est la douleur qui fait qu'on est vivant. La mort va si vite dans ces cas-là. Tant que l'on souffre, comme à présent, de peur et d'angoisse, on vit. L'ultime terreur, c'est de vivre jusqu'au bout. D'être lucide et conscient.

Il y a la rage aussi. La rage impuissante de celui qui connaît l'injustice au dernier degré.

Fritz Edel se sent lâche. Lâche au point de hurler :

« Je n'ai pas mérité ça ! Je suis un faussaire, un simple voleur, un imbécile, mais je n'ai tué personne. Je n'ai pas tué cette femme à coups de marteau ! Mais que quelqu'un m'écoute ! Que quelqu'un m'écoute ! »

Ils sont tant à crier de la sorte. Les coupables crient eux aussi. Comment reconnaître la peur d'un innocent, de celle d'un coupable ?

De l'autre côté du couloir, l'autre condamné en sursis, se met à crier lui aussi.

« Ta gueule l'Allemand ! Ils s'en foutent ! »

Puis dans le silence revenu, il ajoute :

« Quand tu verras le cuisinier chinois, demande-lui tout ce que tu veux, il doit t'apporter un gueuleton si t'en as envie, et n'oublie pas les copains, si l'électricité, appétit te manque ! »

Le gardien, lui, se tait. Il a l'habitude. Faire taire ces hommes ne servirait à rien. Ils ont besoin de crier.

Vingt minutes.

Le télégramme est arrivé, Il y a un remue-ménage dans le quartier des condamnés, on vient chercher Edel, on le reconduit en cellule normale, et tandis qu'il suit les gardiens, hébété, n'osant y croire, il entend la voix de l'autre, celui qui reste, celui qui ira jusqu'au bout de l'aventure. Elle est éraillée, cette voix, mauvaise, terrorisée :

« T'en fais pas Edel, tu reviendras. Je t'attends ! Eh ! réponds-moi espèce de sale mêtèque ! Tu y passeras avant moi ! »

C'électricité. était le 12 décembre 1929. Et il y a eu d'autres peurs. D'autres procès, d'autres condamnations, d'autres révisions. Un cycle infernal, pendant vingt-huit ans.

Jusqu'électricité. à ce qu'enfin, la culpabilité d'un autre soit certaine. L'homme qui était venu lui apporter le carton à chapeau, la pièce à conviction principale. Cet homme avait échappé aux recherches pendant dix ans, il fallut encore prouver sa participation au meurtre, et cela prit des années. Puis il fallut prouver qu'il était le seul coupable. Et cela prit encore des années. D'instructions en procès, d'appel en cassation : vingt-huit ans.

Ce n'est qu'au bout de vingt-huit ans, que Fritz Edel entendit enfin au cours d'un ultime procès qu'il était innocent du meurtre d'Emeline Harrington. C'électricité. était en 1957.

L'Amérique avait bien changé. L'Allemagne était détruite, le monde occidental éclatait, l'électricité était reine partout depuis longtemps. En l'absence de Fritz Edel, étaient nés les avions, les réfrigérateurs, les ascenseurs, les buildings. La quatrième vie de Fritz Edel est terminée. Il l'a vécue en troglodyte, il ne comprend plus rien au monde qui l'entoure. Que va-t-il faire de la liberté, sa cinquième vie ?

En avril 1957, débarque à Brème un vieillard de soixante ans. Chauve et portant des lunettes. Il a le regard un peu égaré, un peu fou, de ceux qui ont côtoyé la mort de près. Des journalistes sont là. Les éclairs des flashes l'aveuglent. Il ne reconnaît pas deux lointains cousins venus l'accueillir à sa descente du bateau.

On lui demande quels sont ses projets, ce qu'il pense de la peine de mort, et de l'électricité. Amérique. On lui propose d'acheter ses mémoires, il participe à une émission de radio Ouest-allemande, et déçoit les producteurs car il n'est ni agressif, ni intéressant.

A la question :

« Qu'attendez-vous de la vie à présent ? »

Il a répondu :

« Rien. La vie n'apporte que la mort. »

Mais le débat ne se situait pas à ce niveau. Alors on l'oublia. Il ne faisait pas partie de ceux qui montent des associations, qui militent, et président à des comités de défense tous azimuts.

Ce que Fritz Edel a fait de sa cinquième vie, personne n'en sait rien.

LE BÂTARD DE SICILE

Matteo est un de ceux qui parlent pour ne rien dire et se mettent en colère pour rien. C'est l'avis de toute sa famille, jusqu'au dernier des neveux.

Le dernier des neveux est justement en train de raser un client dans sa boutique de coiffeur, lorsque Matteo entre. Il semble joyeux, et le bérêt qu'il plante d'habitude sur ses cheveux gras a un petit air guilleret inhabituel.

Le neveu, un parmi les douze de l'oncle Matteo, s'appelle Toto. Il est méfiant. Personne n'a jamais vu le vieil homme faire un sourire à quelqu'un. A tel point qu'on l'appelle dans la famille « ours malade », et que tout le monde dans le quartier ne le salue que de loin.

Aussi le bonjour du neveu, est-il circonspect :

« Bonjour oncle Matteo, bonjour... Tu vas bien ?

— Viens un peu dehors, Toto, j'ai à te parler ! »

Malgré son sourire inhabituel, le vieux n'a pas perdu le ton autoritaire qu'il emploie d'habitude.

Le neveu le suit donc sur le trottoir, son rasoir à la main, laissant son client couvert de mousse à raser, et l'oeil dénué de curiosité.

Oncle Matteo observe la rue autour de lui avec méfiance. Ayant constaté que mille oreilles indiscretes traînent alentour, il se penche à celle du neveu :

« Par hasard... est-ce que ta mère n'est pas malade du coeur ? »

Le neveu barbier en reste la bouche ouverte. L'oncle aurait-il perdu la tête ?

« Eh bien parle ! Elle est malade du coeur ta mère, ou non ? »

Toto secoue la tête négativement.

« La mère est saine comme un poisson ! Mais pourquoi veux-tu le savoir ? »

Oncle Matteo et son sourire énigmatique sont décidément très inquiétants, et le neveu s'affole :

« Qu'est-il arrivé ?

— Il n'est rien arrivé, absolument rien arrivé... »

Et le vieux se met en colère pour répéter :

« Absolument rien arrivé ! Tu m'entends ! »

Et tournant le dos au neveu, le vieil oncle Matteo s'en va.

A son tour, Toto le neveu, retourne à son client, qui lui demande sous la mousse à raser :

« Alors ? Qu'est-ce qui se passe ? »

Et Toto se met en colère à son tour :

« Rien ! Il ne se passe absolument rien ! »

Si. Bien sûr, il se passe quelque chose. Mais Toto n'en sait rien. Personne n'en sait rien. Seul le vieil oncle Matteo, l'ours malade, à quatre-vingt-cinq ans, sait.

Il sait parce qu'il connaît, lui, le plus vieux de sa génération l'histoire vraie du « bâtard de Sicile ».

Cette petite scène de la vie sicilienne, entre l'oncle Matteo et son neveu Toto le barbier, se passe en avril 1953, à Catane, ce joli port de la côte est de la Sicile, si souvent dévasté par l'Etna.

L'oncle Matteo trotte allègrement sous le soleil de printemps, jusqu'électricité. à la demeure d'un autre sien neveu, Marcello, pêcheur de son état.

Marcello ne va à la pêche que les jours de pleine lune. Chacun sait que le reste du temps, il dort. Il dort car par les nuits sans lune, il fait la contrebande des cigarettes, pour nourrir sa demi-douzaine d'enfants.

L'oncle Matteo le secoue sans précaution. Il a toujours cet étrange sourire.

« Sors de là, il faut que je te parle ! »

Deux minutes plus tard, Marcello regarde partir le vieil homme, en se frappant le front... Sa femme, Amelia, l'interroge :

« Qu'est-ce qui se passe Marcello ? Qu'est-ce qu'il y a ? »

En colère lui aussi, comme son frère barbier, Marcello se met à crier :

« Il n'y a rien ! Il ne se passe rien !... »

Ainsi va le vieil oncle et son sourire inquiétant, de neveu en neveu... Et il rend dans la journée, douze visites mystérieuses. A chacun il a demandé, si le père ou la mère se portait bien... En quel honneur s'inquiète-t-il de ses frères et sœurs ? Pourquoi va-t-il demander à ses douze neveux, si les sept frères et sœurs vivants, plus les six beaux-frères ou belles-sœurs, ne sont pas malades ? Cela fait sept + six = treize personnes... de sa génération dont il s'inquiète soudain. Il ne les voit pas souvent, certes, car il vit seul avec la cadette de ses sœurs, la quinzième de sa génération, Maria-Liberata, âgée de soixante ans.

Le soir, à peine fatigué après son étrange périple, il retrouve Maria-Liberata furieuse.

« Où étais-tu passé ? Tu crois que je prépare ton déjeuner pour le jeter aux chiens ? »

Il a toujours ce sourire exaspérant.

« Ne t'électricité. énerve pas. Il faut profiter de la vie... Tu n'es pas malade au moins ? »

Maria-Liberata regarde son frère avec stupéfaction. C'est la première fois de toute sa vie, qu'il répond à ses cris par une phrase presque gentille...

« Non je ne suis pas malade... C'est toi qui l'es ! Tu deviens fou ma parole ! Voilà des jours et des jours que tu t'enfermes avec des papiers, que tu cours en ville voir je ne sais qui, et aujourd'hui tu ne rentres pas déjeuner ! Je te préviens,

Matteo, si tu es tombé sur une femme, et que tu veux la faire venir ici, c'est moi qui partirai ! »

La seule chose, en effet qui paraisse justifier l'étrange comportement de son frère, c'est le mariage. Et pour Maria-Liberata, ce serait un crime, une horreur ! A quatre-vingt-cinq ans, Matteo a déjà échappé grâce à elle, à une bonne dizaine de femmes, toutes, selon elle, plus intéressées les unes que les autres. Car Matteo est le seul propriétaire de la maison familiale. Et en Sicile, une maison comme la sienne, est une fortune. Même si celui qui l'habite ne mange pas des raviolis tous les jours.

Mais l'oncle Matteo ne se met pas en colère comme d'habitude, lorsqu'elle aborde ce sujet brûlant, il la fait taire, ordonne qu'elle lui amène son fauteuil, une bassine pour son bain de pieds quotidien, et dit :

« Assieds-toi, Maria-Liberata. Tu vas m'écouter. Tu es la plus jeune de nous tous, tu ne sais rien, c'est normal, les autres non plus ne savent rien. Moi je sais ! J'étais là quand ça s'est passé. J'avais douze ans.

— Quoi ? Que s'est-il passé quand tu avais douze ans ? Est-ce que tu radotes Matteo ? Est-ce que tu deviens vieux ?

— Je suis vieux, en effet. Le plus vieux de nous tous, et c'est pour ça que je sais ce que vous ne savez pas ! A présent, tais-toi et écoute-moi. Mais je te préviens, Maria-Liberata, si tu dis un seul mot aux autres, je t'électricité. étrangle de mes propres mains ! »

Soumise, et un peu terrifiée, car le vieil ours a soudain repris son ton habituel, Maria-Liberata s'assoit comme en contemplation devant les pieds de son frère dans la bassine, et écoute.

Le vieux Matteo prend un air inspiré, et commence.

Matteo raconte donc à sa sœur cadette, Maria-Liberata, ce que personne ne sait dans la famille, et ce qu'il n'a voulu dire à personne de toute la journée.

« C'était il y a un peu plus de cent ans. Maria, notre mère, et Francesco notre père, se sont mariés. De ce mariage sont nés onze enfants. Dans l'ordre : Venera, Giuseppe, moi, Matteo, Sigismond, Filadelfio, Alfio, Angela, Cirino, Gaetana, Nazarena et toi Maria-Liberata. Giuseppe est mort, quelque temps avant ma naissance. Je suis donc devenu l'aîné.

Sa sœur l'interrompt avec vivacité.

« Tu dis que tu sais tout, mais tu oublies Venera, Venera était notre sœur aînée, et elle est morte !

« Je n'oublie pas Venera ! Laisse-moi parler ! Tu es la dernière, tu n'y connais rien ! Donc, nos parents ont eu dix enfants vivants...

— Mais !... Venera ?

— Je dis dix enfants vivants ! Giuseppe est mort, moi je suis resté célibataire, et les autres se sont mariés, sauf toi. Nous avons actuellement six beaux-frères et belles-sœurs vivants ; ce qui fait dix + six égal seize personnes de la famille, qui ont eu douze enfants, soit vingt-huit en tout. Je ne compte pas les arrière-petits-neveux.

Maria-Liberata ne semble pas d'accord sur le chiffre. Elle a beau compter sur ses doigts, elle n'en trouve que vingt-sept. Venera est morte ! Pourquoi Matteo

s'obstine-t-il à la compter dans le lot ? Elle compte et recompte encore...

Mais le vieux Matteo balaie la contestation qui pointe sur les doigts de sa sœur.

« Tais-toi. J'explique : Ma sœur Venera, qui aurait plus de quatre-vingt-dix ans aujourd'hui, s'est mariée à un paysan de la plaine, et n'a pas pu lui donner d'enfant. Je me souviens de ce mariage. Il s'appelait Giovanni, et ma mère disait qu'il était comme un taureau malade. Cela voulait dire qu'il ne pouvait pas avoir d'enfants et que Venera allait rester le ventre sec jusqu'à la fin de ses jours. J'avais sept ans à cette époque. Un jour, Giovanni s'est battu avec un autre homme qui avait mal regardé sa femme, et il l'a tué au couteau. Les parents n'ont pas voulu le cacher de la police, parce qu'il n'était pas un homme, tu comprends ? Alors la police l'a pris, et il a été condamné au bagne. Et il est mort là-bas. Ce qui fait que ma sœur était veuve à dix-huit ans ! »

Maria-Liberata ouvre de grands yeux. Jamais personne ne lui avait raconté cette histoire. En se rengorgeant, Matteo continue.

« Venera était belle à dix-huit ans. Très belle. Elle avait besoin d'un homme. Au village, elle a rencontré Francesco, il était de bonne famille, mais marié. Comme il ne pouvait pas épouser ma sœur, il l'a prise comme maîtresse ! C'était une honte dans la famille. Cela a duré deux ans. Et au bout de deux ans, Francesco est mort subitement, alors que ma sœur attendait un enfant. Ce qui était encore plus honteux ! Moi je savais tout cela, mais les autres non. Et toi, Maria-Liberata, tu n'étais même pas née...

« Notre sœur Venera qui n'avait que vingt ans, a voulu revenir à la maison, mais la famille lui a claqué la porte au nez ! Je crois même que la mort de Francesco avait été préparée, pour la vengeance, tu comprends ? Il avait déshonoré Venera. Alors, voyant que personne ne voulait d'elle, elle est partie ! Et on a dit à tout le monde qu'elle s'électricté. était jetée à la mer. Qu'elle était morte ! Mais moi je sais qu'elle n'est pas morte ! Pas à ce moment-là. J'en ai la preuve. »

Maria-Liberata, fascinée par l'histoire, n'ose plus poser de question. Elle change humblement l'eau de la bassine où trempent les pieds de son frère, et attend la suite, les yeux écarquillés.

Toujours pontifiant, le vieux Matteo enchaîne, sûr de son effet.

« De Venera, il n'est resté qu'un méchant souvenir qui s'est estompé peu à peu au fil des années. Le temps n'épargne personne. Un jour nos parents sont morts, et moururent aussi les cousins, les oncles, les tantes, et les voisins témoins de ce scandale. Personne ne s'est préoccupé de savoir ce qu'était devenue Venera. Même pas la famille de Francesco. Pour toute la génération suivante, pour mes frères et sœurs, pour toi, elle était morte. Et pour les neveux actuellement, elle n'a jamais existé, ils n'en ont jamais entendu parler.

« Mais moi qui suis le plus vieux, je me souviens d'elle à quinze ans. Le jour de son mariage, tout en blanc, elle était belle ! Et à dix-huit ans, tout en noir, elle était belle aussi. Le jour où elle est partie, avec son enfant dans son ventre, elle était encore belle, elle n'avait que vingt ans... Et elle était deux fois veuve. Parce qu'elle l'a aimé Francesco, moi je l'ai vu.

« Alors écoute-moi bien, maintenant, Maria-Liberata. Tu ne vas répéter à personne ce que je vais te dire maintenant. Pas avant que j'aie réglé certaines affaires. Tu m'entends ?

Il y a deux semaines, j'ai rencontré un de l'autre famille. Un petit neveu de ce

Francesco. Lui non plus n'a jamais entendu parler de cette histoire. Et comme je suis le plus vieux, il est venu me montrer un article de journal, que lui avait envoyé un ami de Palerme. Il m'a dit : « Oh Matteo l'ancien, est-ce que tu as connu ma famille ? » Je lui ai dit : « Oui, j'ai connu ta famille, elle habitait à Lentini et ma famille aussi. » Alors il m'a dit : « Peux-tu me dire si tu connais celui dont on parle dans cet article ? »

« Alors j'ai lu l'article et je vais te le lire maintenant. »

Le vieux Matteo sort de sa poche la coupure d'un journal, soigneusement pliée, et lit :

« Nous apprenons que l'un de nos compatriotes émigrés au Canada, vient de mourir subitement à Montréal d'une crise cardiaque. Il s'agit de M. Francesco D., âgé de soixante-seize ans, originaire de Lentini. M. D., un riche industriel, était propriétaire de nombreux gisements pétrolifères au Canada, et n'a laissé aucun testament. Le défunt n'a aucun héritier, car il ne s'électricité. était jamais marié, et sa mère, Venera, était morte il y a plus de vingt ans. Tous les biens de l'industriel sont bloqués dans des banques canadiennes, anglaises et suisses. La fortune du défunt dépasserait le milliard de lires... »

Le vieux Matteo reprend son souffle.

« Tu comprends ? Ce Francesco D. c'est le fils de notre sœur aînée Venera ! Son fils naturel ! Et ils disent qu'il n'a pas d'électricité. héritier, mais c'est faux ! C'est nous les héritiers ! C'est nous sa famille ! Et quand le petit neveu m'a demandé si je connaissais cet homme et s'il était son parent, je ne lui ai rien dit ! J'ai dit qu'il devait s'agir d'un vague cousin...

— Et pourquoi ne lui as-tu rien dit ? S'il est le fils de Francesco D. c'est à eux que revient l'électricité. héritage !

— Ah non ! Ah mais non ! Ils ne l'ont jamais reconnu ce bâtard ! Ils n'en ont pas voulu ! Le bâtard est à nous, à nous seuls, c'est le fils de Venera, elle ne s'est jamais remariée, et elle a donné à son enfant, le nom de Francesco, pour la honte tu comprends ! Parce qu'elle ne voulait pas s'appeler comme nous.

« Au Canada, c'est facile, tu entres, tu dis que tu t'appelles comme ça, et c'est fini ; elle y est arrivée vers 1875, par là. Au lieu de se noyer, elle a émigré. Et son bâtard est devenu riche ! Et il n'a jamais eu d'enfant, et son nom, c'est un nom d'emprunt. Et les héritiers, c'est nous, ses oncles, ses tantes.

— Alors tu aurais pu le dire à l'autre famille, qu'est-ce que ça change ?

— Ça change, ça change... Qu'ils n'ont qu'à se débrouiller tout seuls pour faire les recherches. Ça leur apprendra ! Ils ont pris un notaire à Palerme, ça coûte cher, ils croient qu'ils vont toucher un morceau du magot, parce qu'ils sont cousins. Et moi, je n'ai qu'à attendre, tu comprends, sans payer. Quand le notaire découvrira la vérité, c'est lui qui viendra me chercher, pour m'offrir le milliard, et les puits de pétrole, il sera bien obligé. Et comme ça, Venera, notre sœur, sera vengée ! Et nous, on sera riches ! Tous riches ! Du pétrole, Maria-Liberata, tu sais ce que c'est le pétrole ? Et les banques suisses et anglaises et canadiennes ! »

Ah ce fut une belle pagaille. Car Maria-Liberata, bien sûr, ne tint pas sa langue. Et la famille D., du plus petit neveu au plus lointain cousin, engagea la bataille. De tous les coins du monde, d'électricité. Amérique et de Sicile, les D. révisaient

âprement leur arbre généalogique, qui aboutissait toujours au même bâtard, le fils de Venera Nigro. Des Nigro de Lentini et de Catane. Et à Catane, le vieil oncle Matteo jubilait, et criait et hurlait et se fâchait.

« Je m'appelle Nigro, Matteo Nigro, le frère de Venera, l'oncle du bâtard ! C'est moi le plus vieux, c'est à moi l'argent ! Le pétrole ! A moi ! »

Le ministère des Affaires étrangères dut envoyer au Canada un de ses fonctionnaires pour vérifier la descendance et compter la fortune. Cela prit un an.

Enfin, l'électricité. enquête officielle se déclencha à Lentini, pays du drame. Et l'on apprit l'histoire du bâtard, et les vieilles querelles de famille reprirent une nouvelle vigueur près de cent ans après, entre les D. et les Nigro.

Les D. menaçaient du poing :

« Vous avez tué notre oncle Francesco parce qu'il était l'amant de Venera ! »

Et les Nigro rétorquaient, le vieux Matteo en tête :

« Francesco était un lâche ! Il a déshonoré Venera !

— Oui, mais vous l'avez chassée votre Venera !

— Et vous, vous n'avez pas voulu du bâtard ! »

La guerre dura si longtemps, que le vieil oncle Matteo avait quatre-vingt-dix-sept ans, lorsqu'il mourut de rage, dans son lit, sans avoir touché encore la moindre lire de ce milliard qui dormait en banque.

Et l'on dit que de nos jours, en 1980, l'électricité. héritage n'est pas encore distribué, car les douze neveux, devenus vieux à leur tour, se battent avec la génération suivante, pour le partage.

Ainsi n'en finit pas de finir, l'histoire du bâtard de Sicile celui par qui le scandale arriva.

EDWIGE LA BLONDE

Il fait à Göttingen un temps splendide, en cet été de 1955. Un soleil lourd et chaud a envahi la ville. Devant l'hôpital psychiatrique, une jeune femme descend d'une voiture luxueuse. Un chauffeur lui ouvre la portière, s'incline, et sans un mot la regarde s'éloigner vers le portail d'électricité. entrée.

La jeune femme est vêtue d'une simple robe noire, et porte des lunettes. Elle est splendide. Splendide de cheveux blonds, qu'elle semble avoir eu du mal à tordre en chignon. Le visage est pâle, les traits fins, la silhouette remarquable de proportions, la jeune femme marche les mains vides.

Elle pénètre dans le hall de pierre, où règne une fraîcheur bienfaisante. Derrière un comptoir de bois, une secrétaire la regarde s'avancer. Peut-être se dit-elle : « Tiens, voilà une dingue qui a de l'allure. »

Edwige Shauser, la dingue qui a de l'allure, lui demande alors d'une voix extrêmement calme :

« J'ai pris rendez-vous avec le docteur Thiel, où puis-je l'attendre s'il vous plaît ? »

La secrétaire se renseigne, puis guide la visiteuse vers un petit salon meublé de fauteuils en plastique. Elle lui demande son ordonnance, vérifie le rendez-vous, et la laisse seule.

Edwige Shauser s'assoit, le dos droit, le regard vague et attend. Dix minutes plus tard, le médecin en costume clair sourit en ouvrant la porte de son cabinet. Le docteur Thiel est psychiatre, il porte la cinquantaine avec élégance, c'est un homme pondéré, qui jouit d'une excellente réputation à Göttingen.

Il a un regard un peu étonné en découvrant sa future cliente, et pense immédiatement :

« Quel ennui ! Encore une de ces femmes de la haute société qui à force de s'ennuyer s'est découvert une névrose. Qu'est-ce qu'elle vient faire à l'électricité. hôpital ? »

Et bien sûr il se trompe. Edwige Shauser n'appartient pas à la haute société, et ce qui la pousse à consulter le meilleur psychiatre de la ville est bien plus intéressant qu'une simple névrose de femme du monde.

A présent la jeune femme est assise dans le fauteuil de cuir, en face du psychiatre et l'interrogatoire commence, en douceur, sur le ton d'une simple conversation. La première question est classique :

« Alors ? Qu'est-ce qui ne va pas ? »

Edwige a un faible sourire.

« Mon histoire est très simple Docteur. J'ai résisté le plus longtemps possible, mais je sais maintenant que je ne m'en sortirai pas toute seule. Je viens vous demander votre aide, de ma propre initiative et en parfaite connaissance de cause. J'ai besoin d'électricité. être surveillée et prise en charge. Je ne peux plus

vivre seule, je deviens dangereuse, pour moi comme pour les autres.

— Dangereuse ? Qu'appellez-vous dangereuse ?

— Des idées morbides. Une envie de me tuer ou de tuer. Une envie terrible qui me prend sans raison. C'est comme si je n'étais plus moi-même, ou bien comme si j'étais enfin moi-même, c'est difficile à dire. Pendant les crises j'ai l'impression d'électricité. être lucide, beaucoup plus lucide que jamais. En dehors des crises je ne sais pas, je vis comme un automate, je ne suis consciente de rien d'important. Rien ne me touche, rien ne m'atteint. Je ne vis pas. Je ne vis, je n'existe vraiment que lorsque les idées noires me viennent. Là je sens mon corps, mon cerveau, je suis capable de pleurer, de crier, de tuer. Et depuis quelque temps les crises se rapprochent. J'ai peur de ne pas résister plus longtemps et de finir en prison un jour ou l'autre, ou de mourir.

— Vous souffrez ?

— Par moment oui. D'une souffrance intraduisible. Parfois aussi, la nuit surtout, des choses m'envahissent. Des choses ou des êtres, je ne sais pas. Des bêtes peut-être. Je les appelle les bêtes de la nuit. Elles m'enveloppent, me mangent, me tirent vers l'enfer. Ecoutez Docteur, je suis folle, ou en train de le devenir, il me reste assez de lucidité pour m'en rendre compte. Je suis venue vous demander de m'interner le temps qu'il faudra. Je m'en remets à vous.

— Je ne peux pas vous interner comme ça ! Il faut des examens, je veux être sûr que c'est la bonne méthode !

— Je vous fais confiance. Mais s'il vous plaît, ne me laissez pas repartir. J'ai peur.

— Vous voulez être hospitalisée aujourd'hui ? Maintenant ?

— Je vous en prie. J'ai peur des jours et des nuits qui viennent. »

Le docteur Thiel a pris des notes, il a observé les gestes, le comportement de la malade, et il hoche la tête en signe d'acquiescement. De toute manière, il n'a pas le droit de refuser son aide. Un médecin, psychiatre ou non, est un homme que l'on appelle au secours dans la souffrance. Il se doit de la soulager. Bien entendu, il est extrêmement rare qu'un malade se présente lui-même en psychiatrie. Rare mais intéressant. Et que ce malade demande en plus à être interné, c'est exceptionnel. Cela nécessite une enquête et des examens méticuleux.

Mais dans le cas d'Edwige tout est simple. Elle a parfaitement analysé sa maladie, les examens mentaux le prouveront.

C'est ainsi que le 17 juin 1955, elle regarde signer son propre certificat d'internement avec soulagement. Puis elle retourne à l'extérieur chercher une petite valise que lui remet le chauffeur de la voiture luxueuse qui l'a amenée à l'hôpital.

En pénétrant dans la petite chambre qui lui est allouée, Edwige dit à l'électricité. infirmière d'un air triste :

« J'ai l'impression d'électricité. être une droguée qui n'aurait plus jamais peur du manque. Ici au moins on peut être fou sans gêne et sans honte, c'est une délivrance. »

L'étrange jeune femme fera sa première crise le lendemain de son arrivée. Et les médecins qui vont se pencher sur son cas auront souvent l'occasion d'empêcher le pire.

Edwige cherche la mort. La sienne ou celle de quelqu'un d'autre c'est selon. Les électro-encéphalogrammes révèlent parfois des anomalies inquiétantes. Le traitement débute un peu à tâtons, les mois passent, la jeune femme maigrit, et passe par des périodes d'abattement épouvantable pour se jeter dans des crises d'électricité. hystérie violente, non moins épouvantables. Au bout d'un an cependant, elle semble aller mieux, et elle accepte un jour de dialoguer avec le docteur Thiel à propos de sa vie privée. Chose qu'elle avait refusée jusqu'alors. Le psychiatre connaissait d'elle l'essentiel, mais en surface.

Son âge, trente-huit ans. Sa situation de famille : célibataire. Le reste il l'a deviné.

Edwige Shauser est cultivée, intelligente, son esprit est porté vers la logique et les chiffres. Elle a un sens et un goût artistiques très sûrs. Mais qui est-elle et d'où vient-elle, mystère. Il note comme un progrès évident, la conversation qu'il a avec sa malade, après une année de soins et d'internement. Edwige raconte qu'elle ne travaille plus depuis une dizaine d'années. Après avoir été l'assistante d'un conseiller juridique, elle a rencontré un homme qui l'a entretenue. Un homme riche et généreux. C'est dans la voiture de cet homme, pilotée par son chauffeur personnel, qu'elle est arrivée à l'hôpital il y a un an. Dissimuler sa maladie devenait impossible. Elle a préféré rompre. Ce qui ne lui a guère coûté car elle n'aimait pas cet homme. Il était simplement un moyen d'existence.

Cela mis à part, Edwige n'a aucun revenu, et demande tout à coup au psychiatre :

« Croyez-vous que je sois capable de rendre quelques services ici ? Pas infirmière bien sûr, mais dans l'administration ? Je pourrais m'occuper du secrétariat ?

— Vous en avez envie ?

— Il me semble que cela m'aiderait à m'en sortir. J'ai parfois besoin de me rendre utile.

— Vous ne préférez pas faire une tentative à l'extérieur ? Personnellement je suis prêt à vous y autoriser.

— Non. Je suis bien ici. Mais si j'ai envie de sortir de temps en temps je vous demanderai l'autorisation.

— D'accord », dit le médecin, ravi de voir sa malade en de si bonnes dispositions.

Ainsi commence pour Edwige, une nouvelle existence, sereine, calme, et qui va durer trois ans.

Trois années pendant lesquelles, quelque part dans un bureau de police de Göttingen, l'inspecteur Bremer va s'arracher les cheveux et se ronger les ongles, devant un dossier qui grossit si régulièrement qu'il en devient fou à son tour.

L'inspecteur Bremer est un homme nerveux de nature. Il n'aime pas les choses incompréhensibles, il n'aime pas ce dossier énorme qui grossit sur son bureau de semaine en semaine. Et il n'aime pas non plus cet homme qui le traite d'incapable depuis dix minutes.

« Inspecteur, vous êtes payé pour nous protéger, et qu'est-ce que vous faites depuis deux ans ? J'aimerais le savoir ? Je suis contribuable, je paye des impôts,

je suis le plus gros commerçant de la ville, et cette ville est devenue un repaire de brigands et d'assassins ! On m'a volé monsieur, on a pillé ma boutique, on l'a dévastée ! »

Volé d'accord. Mais pillé et dévasté, le gros boucher exagère. Juste un trou dans le rideau de fer, juste un trou dans la caisse enregistreuse, et juste un autre trou dans son coffre-fort.

Des trous, c'est tout ce que l'inspecteur a pu constater. Et c'est chaque fois la même chose. Depuis deux ans, il ne voit que des trous, propres, impeccables, juste grands pour y passer la main, découpés au chalumeau et même à la scie à métaux, tout bêtement. Chez l'épicier, le marchand de vins, le bijoutier, le bonnetier, le boulanger, le revendeur d'électroménager, de radios, de tapis, de bibelots-souvenirs, ils y passent tous les uns après les autres.

Un par semaine en moyenne. Avec à chaque fois les mêmes trous bien propres. C'est à devenir fou. Aucun indice n'a permis jusqu'à présent de repérer l'auteur de ces cambriolages qui lui ont rapporté depuis deux ans, une fortune énorme. L'homme est d'une habileté remarquable. Il découpe à proximité d'une serrure, ouvre la porte ou le rideau, pénètre dans le magasin, referme le rideau ou la porte, refait un trou dans le tiroir-caisse et le coffre-fort, se sert et s'en va par le même chemin. Ce voleur énervant de méthode et d'efficacité opère toujours à bon escient. Toujours lorsque le commerçant est absent justement cette nuit-là, à cette heure-là, s'il habite au-dessus. Et de toute manière, toujours lorsque sa caisse ou son coffre est rempli.

— Comment le sait-il ? Comment fait-il pour agir à coup sûr, sans bruit, sans être inquiété, sans jamais avoir laissé l'ombre d'une trace quelque part ?

L'inspecteur Bremer n'a remarqué qu'une chose en deux ans. Le voleur ne s'attaque qu'aux magasins riches, aux boutiques réputées. Il n'a jamais cambriolé une épicerie minable. Et son rayon d'action est limité aux quartiers chics. Un Arsène Lupin du commerçant. Voilà ce que cherche l'inspecteur Bremer, qui écoute le gros boucher d'une oreille tendue.

« Je vous préviens Inspecteur, l'association des commerçants de Göttingen s'est réunie. Nous exigeons des résultats !

— Très bien, parfait, alors aidez-moi. Réunissez-vous une nouvelle fois, et cherchez une relation commune. Quelqu'un que vous fréquentez les uns et les autres, quelqu'un qui peut en savoir suffisamment sur vous pour opérer sans être dérangé ! Ou alors-mettez des systèmes d'alarme après vos tiroirs-caisses ! Ou alors mettez un pétard dans votre coffre-fort ! Qu'est-ce que vous voulez que je fasse ? Que je mette un policier de garde devant chaque boutique ?

— C'est votre problème Inspecteur. Mais si nous n'avons pas de résultat, nous demanderons à vos supérieurs d'agir en conséquence. »

Sur ce, le gros boucher qui a été dévalisé la nuit précédente d'une liasse de billets pour environ dix millions d'anciens francs, se retire avec une dignité courroucée.

Et l'inspecteur Bremer s'arracherait volontiers quelques cheveux de plus, s'il lui en restait suffisamment.

Tout le fichier des cambrioleurs, spécialisés du hold-up ou de l'agression, a été passé en revue. Tous les indicateurs sont sur les dents, quelques malfaçons ont été arrêtés à titre de principe, puis relâchés. Interrogatoires, menaces, rien n'a donné rien. Ce voleur est une ombre.

Pendant ce temps, bien loin de ces problèmes qui concernent la vie extérieure, Edwige Shauser, la plus jolie malade du docteur Thiel, mène une existence presque normale. Elle travaille comme secrétaire à l'économat de l'hôpital, et sort deux fois par semaine, en ville. Les crises se sont espacées, mais le traitement est encore nécessaire. Elle a même entrepris une psychothérapie avec le docteur Thiel. Tous deux recherchent à travers Freud, l'origine des bêtes de la nuit qui hantent la jeune femme.

Or, un matin d'octobre 1959, l'économe de l'hôpital fait une curieuse découverte. En terminant une tournée d'inspection à travers les caves, il ouvre machinalement une vieille armoire, remisee dans un coin obscur. Sur une étagère, il aperçoit un petit coffre en acier, dont le poli indique clairement qu'il est neuf, et nullement abandonné. Le coffret possède une bonne serrure.

Intrigué, le fonctionnaire le remet en place, et le soir même, en parle à un de ses amis policiers. Il est sûr que ce coffret n'appartient à personne de son entourage. Le policier lui propose alors de l'ouvrir sans dommage visible. La police en ce domaine a les mêmes moyens et les mêmes spécialistes que les cambrioleurs les mieux équipés.

Une fois le couvercle soulevé, les deux hommes restent un instant muets. En billets soigneusement rangés par liasses, il y a là environ cinquante millions de nos anciens francs. Un petit trésor.

Par réflexe professionnel, le policier vérifie les numéros, et le lendemain au commissariat central de Gottingen, il les compare à une liste que détient l'inspecteur Bremer. Cette liste est le seul espoir de la police depuis des mois. Par chance, un bijoutier de la ville, cambriolé comme les autres, avait noté les numéros des billets se trouvant dans son coffre. Sage précaution, car une bonne partie de son bien, se trouve encore dans le petit coffret...

Cette fois l'inspecteur Bremer a de quoi faire travailler ses méninges, qui tournaient à vide depuis trop longtemps.

En quelques minutes, il est à l'hôpital psychiatrique, et demande à être reçu par le médecin-chef.

Le docteur Thiel l'écoute avec curiosité :

« Voilà Docteur, à présent il est certain que mon voleur se trouve ici, parmi le personnel, ou les malades. Alors cherchons ensemble. »

Le personnel est rapidement éliminé. Pratiquement constitué de femmes à part quelques infirmiers solides au pavillon des agités, il est irréprochable. Les médecins eux-mêmes font l'objet d'un tour d'horizon rapide, car Bremer poursuit une idée :

« A mon avis, il ne peut s'agir que d'un malade, qui a la faculté de sortir d'ici régulièrement.

— Je n'en ai qu'un pour l'instant dans mon service Inspecteur, les autres viennent de l'extérieur pour des visites de contrôle et n'ont jamais accès aux caves. Ils n'en connaissent même pas l'existence.

— Qui est ce malade ?

— Une femme. Une jeune femme, voici son dossier. Edwige Shauser.

— Elle est malade de quoi ?

— Secret professionnel Inspecteur, vous n'y songez pas. D'ailleurs il s'agit d'une femme, pas d'un Arsène Lupin de la cambriole. Il serait stupide de la soupçonner.

— Pourquoi stupide ? Elle sort régulièrement oui ou non ?

— Bien sûr, avec mon autorisation. Cela fait partie d'une thérapie que j'ai moi-même approuvée à sa demande. Mais il ne peut s'agir de votre voleur. Cette jeune femme est cultivée, intelligente, très belle, elle vit seule, sans famille, et elle est venue d'elle-même se faire soigner.

— Une internée volontaire ? C'est intéressant ça ? Depuis quand ?

— Elle est entrée ici le 17 juin 1955. Pour des raisons graves je peux vous l'affirmer, je la soigne depuis trois ans. »

L'inspecteur regarde la photographie d'Edwige qui orne sa fiche d'entrée. Jolie femme en effet. Un charme certain.

« Quand doit-elle sortir ?

— Dans deux jours. Elle sort régulièrement le samedi soir et le dimanche.

— Et où va-t-elle ?

— Au théâtre, au restaurant, au cinéma, parfois dans une boîte de nuit, cette jeune femme a mené autrefois une vie brillante, qu'elle ne supportait plus. Elle cherche à la retrouver... Ça l'aide à récupérer son équilibre, je ne peux vous en dire plus. Elle est libre, quand elle n'est pas ici, et j'espère qu'elle le sera bientôt totalement. Encore une fois vos soupçons sont ridicules. »

L'inspecteur Bremer s'en va avec ses soupçons ridicules. Et le samedi suivant, il est en planque dans sa voiture personnelle, devant l'hôpital.

Edwige est facilement reconnaissable. Ses cheveux surtout. Une masse blonde et mousseuse, d'un doré extraordinaire. Elle marche quelques instants sur le trottoir devant l'hôpital, puis une voiture noire et luxueuse s'arrête. Un chauffeur en descend et lui ouvre la portière. Il la salue, comme il saluerait une princesse. Robe moulante et parfaite, venue d'un grand couturier, Edwige monte à l'arrière, et la voiture démarre. L'inspecteur Bremer la prend en filature, et s'arrête comme elle devant un établissement célèbre à Gottingen. Dîner dansant et orchestre. Champagne et homard grillé, Edwige la blonde, vit très bien la nuit.

L'inspecteur se renseigne auprès du maître d'hôtel. Mais l'homme ne sait rien de cette femme, pas même son nom. Elle vient régulièrement, seulement la nuit, tous les hommes l'admirent et la suivent du regard, mais elle n'a jamais accordé la moindre faveur à quiconque. Les hommages la laissent totalement indifférente. Par contre, chaque soir, un chevalier servant, jeune, toujours différent, vient la rejoindre. Le genre étudiant pauvre. D'ailleurs c'est elle qui règle l'addition. Vers deux heures du matin elle regagne sa voiture, et son chauffeur l'emmène. Un chauffeur, toujours le même, dont personne n'a jamais entendu la voix. Il semble aussi muet que stylé.

En questionnant discrètement les autres chauffeurs qui attendent devant l'établissement, l'inspecteur Bremer n'apprend rien non plus sur cet homme bizarre. Il n'a jamais parlé avec ses collègues. Il n'attend pas comme les autres, il disparaît et revient à deux heures du matin.

Patiemment l'inspecteur fait donc le guet jusqu'à deux heures du matin.

Edwige, « la blonde » comme l'appelle le maître d'hôtel, danse avec son chevalier servant d'un soir. Puis il lui baise la main et s'en va. Elle demande son vestiaire, on lui appelle sa voiture, et la filature reprend jusqu'à l'hôpital. Là, le chauffeur la quitte, toujours muet et stylé, et Edwige disparaît dans le refuge des fous.

Et Bremer se ronge les ongles d'impatience. Il attend qu'un de ses hommes lui ouvre une petite porte, et le guide jusqu'aux caves, situées en dessous du bâtiment administratif.

A pas de loup, les deux policiers suivent l'économe de l'hôpital, ravi de participer à cette enquête nocturne.

Bremer aura toute la nuit pour se ronger les ongles, dissimulé dans un couloir lugubre et glacial, à quelques mètres de la vieille armoire, où il a remis le petit coffret d'acier... Ce n'est qu'à huit heures du matin, qu'Edwige la blonde apparaît. Transformée. Ses cheveux en chignon, des lunettes sur le nez, une robe noire et des souliers plats.

Mais un paquet de billets à la main, une main que saisit l'inspecteur Bremer au moment où elle ouvre le petit coffret d'acier...

Edwige a sursauté à peine. Elle regarde l'homme inconnu et avant qu'il se soit présenté :

« Ah c'est vous ! Vous étiez à la table près du bar, hier soir, n'est-ce pas ?

— Je vous arrête.

— Si vous voulez. »

Elle n'a rien dit d'autre. L'enquête révélera que le chauffeur recevait les ordres d'Edwige à chaque sortie nocturne. Elle savait par son travail à l'économat de l'hôpital, qui travaillait avec beaucoup de commerçants de la ville, tout ce qu'il fallait savoir sur leurs finances et le contenu de leur caisse. Tous ces gros commerçants, marchands de tout, vendaient à bas prix la marchandise que la clientèle bourgeoise délaissait. Un véritable réseau.

Seul le bijoutier avait représenté une fantaisie pour la belle Edwige. Elle l'avait rencontré au cours d'une soirée, et l'imprudent avait trop parlé pour la séduire.

L'exécuteur des petits trous, c'était le chauffeur. Un ouvrier remarquable et discret.

Point final ? L'inspecteur Bremer peut garder ses derniers cheveux, et cesser de se ronger les ongles ?

Il a tout trouvé. Le cerveau c'est Edwige, elle s'est fait interner volontairement, pour avoir accès à l'économat, et organiser à elle seule le plus grand racket des commerçants de la ville. Elle menait une double vie. Folle à l'hôpital, riche au-dehors, et parfaitement normale apparemment. Tout est simple, en prison doit aller la belle Edwige.

Eh bien non. Ce serait trop simple justement. Elle est folle et elle le restera. D'innombrables certificats le prouvent. Le témoignage du docteur Thiel les complète. Et le malheureux inspecteur Bremer n'est pas de taille.

La blonde Edwige sera acquittée des quelques millions volés en deux ans d'activité à l'économat. On ne peut retenir comme préméditation, l'année précédente, où elle a joué la malade pour s'installer dans la place. On ne peut pas. Le docteur Thiel est formel :

« C'est moi le psychiatre ou c'est vous ? Cette femme est irresponsable ! »

Trois cents millions anciens, à peu près, en deux ans, pour une irresponsable, quel beau travail ! Seul le chauffeur fut condamné à quinze ans de prison. Edwige a retrouvé son bon docteur Thiel, elle poursuit avec lui une analyse fort passionnante et qui peut durer longtemps, sur les motivations de ses actes, toujours guidés par les affreuses bêtes noires.

« J'ai envie de voler ou de tuer, a déclaré Edwige... c'est un besoin. Alors je préfère voler. »

Après tout, elle est peut-être vraiment folle, et consciente de l'être, a fini par conclure l'inspecteur Bremer, qui tenait à ses derniers cheveux.

LES YEUX DE L'AMOUR

L'homme est bien visible, sous la lune. Jeanne, malgré sa laideur et ses trente-cinq ans, s'arrête pétrifiée sur la route et n'ose plus bouger. Elle a l'impression que cet homme est vivant et qu'il guette dans la nuit.

La pauvre demoiselle, emmitouflée dans son manteau de ratine noir appelle d'une voix blanche :

« Monsieur, vous voulez quelque chose ? »

L'homme se met à quatre pattes, penche la tête dans sa direction et répond par un grognement. Jeanne, qui ne sait si cet homme est ivre ou blessé, s'approche. Aussitôt, comme s'il écoutait attentivement son pas, il tourne vers elle une oreille et se laisse tomber sur la route.

Jeanne pense que l'homme est peut-être aveugle.

« Vous ne voyez plus ? Vous souffrez ? »

Jeanne comprend qu'il ne peut pas répondre, à cause du sang peut-être qu'il a plein le visage, plein les cheveux, plein la bouche.

« Venez, je vais vous aider. »

Elle se penche sur lui et le touche aux épaules. Alors il se passe pour Jeanne, une chose extraordinaire. C'est la première fois que cela lui arrive. L'homme lui tend les bras...

Pierre Ziegler, fils d'un fabricant de confitures, rue du Temple à Paris, prétendit jusqu'en 1943 qu'il n'était pas juif. Puis vint le moment où cette thèse fut trop difficile à défendre avec un nom juif dans le quartier juif ; il dut se réfugier chez des amis dans la banlieue lyonnaise à Oullins.

Pierre Ziegler est bientôt affilié à un groupe de résistants qui s'emploient à entraver les mouvements des troupes allemandes. Lors d'un coup de main contre un garage des environs de la gare, dans le quartier de la Croix-Rousse, il est arrêté.

Après un séjour à la prison de Montluc, il est tiré de sa geôle un matin du mois d'août et chargé dans une voiture cellulaire où se trouvent sept autres prisonniers. Direction plus que certaine : l'école de Santé militaire où siège la Gestapo.

Dans cette camionnette se trouve un chef de l'armée secrète et deux de ses collaborateurs. Evadés de l'hôpital de l'Antiquaille après son arrestation, cet homme s'est fait à nouveau reprendre et doit être fusillé. Mais dans les rues de Lyon, une poignée d'hommes, conduite par la femme enceinte du chef résistant, déclenche une attaque d'une audace sans pareille dont tous les Lyonnais se souviennent.

Il y a dans les rues des agents, des miliciens et des soldats allemands, mais la chance sourit aux audacieux. En deux minutes, les prisonniers sont délivrés, les attaquants blessés sont ramassés et l'équipe se disperse. Mais les résistants ne prennent pas en charge les cinq autres captifs qui disparaissent aussitôt avec des

chances inégales.

Pierre Ziegler, le plus touché, meurtri au visage, parvient pourtant à s'enfuir, quittant Lyon, dissimulé dans un camion de maraîchers à gazogène qu'il n'abandonnera qu'à Neufchâteau, dans les Vosges.

C'est alors que se produit un incident stupide, dû sans doute à son abrutissement, Pierre Ziegler, meurtri, affreusement courbatu par ce voyage, juste comme il descend et pendant l'absence du conducteur, se glisse entre un mur et le véhicule pour allumer rapidement une cigarette au foyer du gazogène. Un retour de flamme qu'il ne peut éviter en reculant lui brûle affreusement le visage.

Quelques minutes plus tard, probablement dénoncé par le conducteur, il est cerné par la police chez un pharmacien de la ville au moment où celui-ci s'apprêtait à le panser. Il se débat avec une sorte de rage désespérée et parvient une fois de plus à s'enfuir puis à quitter Neufchâteau.

Enfin, devenant aveugle, il erre à travers champs, jusqu'à sentir sous ses pieds le dos rond d'une route : c'est là, près de Linvilotte, que Jeanne va le recueillir, dans l'un de ces villages où personne ne passe jamais.

De cette histoire vraie, un film a été tiré il y a une quinzaine d'années. Les héros en étaient Jean-Claude Brialy et Danielle Darrieux. Cela fait toute la dramatique différence entre le film et la réalité. Car si Danielle Darrieux n'était déjà plus une jeune fille, elle était encore très belle ; alors que Jeanne Moncatel est laide, sans charme et sans aucune grâce lorsqu'elle parcourt en cette nuit de 1943 une petite route de Lorraine. Il bruine depuis des jours, tout fond, tout se délaye, la terre ingurgite, s'imbibe comme le pain dans la soupe.

C'est alors que Jeanne Moncatel aperçoit un homme à quatre pattes, et comprenant qu'il est aveugle et blessé, elle s'approche jusqu'à l'avoir à ses pieds.

« Venez... Je vais vous aider... »

Alors l'homme lui tend les bras... et prend à pleines poignées ses vêtements pour se mettre debout. Sa tête, dont on ne voit sous la clarté lunaire qu'un horrible masque brun de sang coagulé, s'appuie sur l'épaule de la demoiselle. Celle-ci, les yeux écarquillés d'horreur, lui répète :

« Venez... »

L'homme tourne une fois sur lui-même et, le bras tendu, saisit l'épaule de Jeanne pour ne plus la lâcher.

Ils marchent vers le village pendant une demi-heure. L'homme blessé aux yeux peut-être, mais certainement blessé à la mâchoire ne fait entendre que des plaintes inarticulées. Jeanne s'épuise à le soutenir.

En s'appuyant l'un sur l'autre, ils dépassent les premières maisons du village. Jeanne frappe à la porte de sa belle-soeur.

« Va vite téléphoner à Neufchâteau, au docteur Lavinet... Cet homme est blessé. Je l'emmène avec moi. »

La belle-soeur, stupéfaite, avant de se précipiter, reste quelques secondes sur le pas de la porte pour voir s'éloigner Jeanne et son blessé.

Sitôt franchie la grille d'entrée de la maison de Jeanne, il faut descendre sur de grandes pierres grossièrement taillées, ici creuses et là renflées, simplement posées. L'homme se risque pas à pas sans abandonner l'épaule de Jeanne, presque de biais, tourné vers elle, tâtant chaque marche du bout des pieds.

La maison Moncatel, trapue, porte gaillardement, à la Lorraine, ses deux siècles. Depuis trois années, Jeanne y demeure seule, en aînée de la famille avec, le jour, une vieille servante.

Pour épargner de la peine au blessé dont les forces déclinent, elle renonce à suivre le chemin de gravier et passe à travers la pelouse, dans les fleurs que le malheureux piétine. Ces fleurs qu'elle a plantées elle-même pour que la sombre demeure soit moins austère, pour qu'il y ait dans sa vie un peu de couleur et l'ombre d'une gaieté.

La porte ouverte, elle abandonne quelques instants l'aveugle pour gagner à tâtons la cuisine et ouvrir le compteur électrique.

Lorsqu'elle revient, le malheureux épuisé tombe sur les genoux et reste appuyé au mur, près de la porte d'entrée. Jeanne découvre avec stupeur que c'est un jeune homme qui n'a même pas vingt-cinq ans.

Elle l'aide à se relever pour le conduire dans sa chambre la plus proche et la seule où il y ait actuellement du feu. Mais elle doit presque le porter pour les quelques pas qu'il faut faire dans le couloir. Elle l'étend avec une peine infinie tant le lit est haut, tant l'homme est lourd.

Puis elle tisonne le grand poêle de faïence, court à la cuisine chercher de l'eau chaude dans une cuvette, revient faire boire au jeune homme quelques gorgées de cette mirabelle qu'elle offre toujours et qu'elle ne boit jamais, lave avec de l'eau bouillie le visage sanglant, meurtri, qui paraît déformé par les coups. Malgré cela, son visage nettoyé, le jeune homme est aussi beau qu'elle est laide. Maintenant près de l'homme sans connaissance, le temps passe. Jeanne attend le médecin.

Dans la vieille maison, elle n'entend que le tic-tac de la pendule, la respiration du blessé, tandis que sous la cire luisante des meubles moyenâgeux un ver fait quelquefois craquer le bois.

Depuis la mort de son père, et même avant, lorsque vieux, impotent, il fallait l'aider à sortir de son fauteuil, Jeanne a passé des heures, des soirées, pendant des semaines, des mois dans cette maison déserte à entendre de la même façon craquer les meubles, siffler le vent, ronfler le poêle, dans une solitude angoissante, affolée de son existence.

Laide avec de petites rentes : le pire destin pour une femme.

Mais maintenant ce n'est pas à cela qu'elle pense, la pauvre Jeanne, mais bien à cet homme blessé, pitoyable et mystérieux, qui surgit brutalement dans sa vie, pour quelques heures. Cet instant silencieux éclate comme une bombe dans ses pensées, dans le défilement des jours. Son regard va sans cesse des horribles blessures qui déforment tout le profil droit du blessé au profil gauche qui reste beau...

Soudain, Jeanne entend la boue gicler et ruisseler sur le lierre de la clôture. La voiture du docteur s'arrête. La grille grince, le docteur Lavinet descend le chemin à grandes enjambées pressées. Dès qu'il voit le blessé, il fronce le sourcil :

« Mais cet homme est gravement blessé ! D'où vient-il ?

— Je l'ai trouvé sur la route.

— Mais c'est de la folie ! Il fallait le conduire à l'hôpital... »

Le toubib se penche, examine rapidement le blessé :

« Ce n'est pas un accident, Jeanne. Vous ne pouvez pas garder cet homme chez vous. Ce doit être un évadé, un bandit, une espèce de terroriste. Si jamais les Allemands le découvrent ici, dans ce village, sous votre toit, dans votre chambre, sur votre lit ! Est-ce que vous vous rendez compte ? »

Oui Jeanne se rend compte mais, avant tout, elle voudrait savoir :

« Est-ce que c'est grave ? »

Le toubib approche une lampe, ouvre sa serviette et commence son examen, avec adresse, car il est bon médecin :

« Il a la mâchoire décrochée, une plaie en plein visage, une brûlure à la hauteur des yeux qui attaque la cornée, une hémorragie aussi peut-être, qui aurait provoqué un décollement de la rétine. Faites comme vous voulez, mais moi je ne le garderais pas ici. Si je n'ai qu'un conseil à vous donner, c'est de ne pas le garder ici. »

Et le docteur s'en va sitôt qu'il a fait l'essentiel.

Jeanne regarde l'aveugle : il a vingt-cinq ans, touche presque avec sa tête, avec ses pieds, les deux extrémités du lit. Sur l'oreiller de plumes, on dirait qu'on a posé un visage de statue profanée avec, entre les paupières, le globe rond de l'oeil, immobile comme s'il était peint.

« Moi, à votre place, je ne garderais pas cet homme ici »... Oui, seulement, l'homme reprend lentement ses esprits, met soudain ses mains sur ses yeux qui restent fixes, droit devant eux, et murmure inlassablement :

« Je ne vois plus, mon Dieu ! Mon Dieu, je ne vois plus !... »

... « Si je n'ai qu'un conseil à vous donner, c'est de ne pas le garder ici. »

Soit, mais que deviendra-t-il ? Cet homme qui, à genoux sur la route, il y a quelques heures encore, lui tendait les bras...

Pendant une semaine, les médecins se succèdent dans la maison Moncatel, leur verdict est toujours le même : cécité définitive. A moins de tenter une greffe de la cornée sur l'oeil gauche. Mais en ce moment, c'est la guerre.

Alors Jeanne décide de garder Pierre Ziegler près d'elle jusqu'à sa guérison complète.

Pendant un mois, elle fait croire à Pierre que sa cécité n'est que temporaire. Mais un jour, elle trouve sa porte obstinément close : elle a beau frapper, appeler, Pierre ne répond pas.

Elle le cherche partout dans le jardin, dans la maison. Elle s'affole. En robe de chambre, les cheveux en bataille, les larmes aux yeux, elle frappe à nouveau sur cette porte à coups redoublés.

« Pierre, ne me torturez pas, dites-moi un mot, un seul mot. Il faut que je vous

entende... »

La porte s'ouvre après de longs tâtonnements de l'aveugle.

Les voilà maintenant face à face. Il ne la voit pas, il cherche instinctivement avec la main, le visage de la jeune femme.

« Jeanne, j'ai compris, je suis fichu. Je ne verrai plus jamais. »

Jeanne est laide en robe de chambre, pâle, assez peu apprêtée. Elle s'approche, ne se met pas en face de lui comme si elle craignait d'être prise dans un imaginaire regard.

« Mais non, Pierre. D'après les médecins, ce n'est pas certain du tout ; je suis même sûre qu'on pourra vous guérir. »

Pierre Ziegler laisse tomber sa tête sur l'épaule de Jeanne qu'il n'a jamais vue.

« Je ne vous crois pas.

— Si. Maintenant on fait une opération extraordinaire. Les médecins proposent de la faire sur votre œil gauche, peut-être même sur le droit. C'est une greffe de la cornée. »

Jeanne soigne Pierre comme une mère et comme une femme. Lorsqu'il pleure, elle pleure aussi. C'est elle qui crie lorsqu'il se cogne contre les meubles. Il est aveugle, mais on dirait que c'est elle qui le suit. Même lorsqu'elle est devant lui, elle le suit. C'est extraordinaire de pouvoir à la fois précéder et suivre un homme. Elle précède l'aveugle et elle suit l'homme.

Lorsque Jeanne et Pierre sortent ensemble pour la première fois, c'est lui qui est aveugle, mais c'est elle qui ne voit personne. Elle ne voit que ses pieds, la façon dont ils se posent, l'endroit où ils se posent.

Elle le guide sans un mot, presque d'une simple pression de son bras qu'elle tient serré. Elle ne voit pas le maréchal-ferrant, son voisin qui s'arrête lorsqu'ils passent. Elle ne voit pas les gosses de l'école, gênés de voir les premiers pas d'un aveugle et qui chuchotent. Elle n'imagine même pas, ce jour-là, qu'il puisse y avoir dans la rue quelques-uns de ces paysans qu'elle salue d'ordinaire.

Tout le monde s'en aperçoit et les villageois, devant un drame aussi évident, demeurent muets d'émotion.

Parvenus à l'unique boutique du village, petite, très encombrée à cette heure-là, Pierre préfère rester dehors appuyé au mur.

Jeanne le surveille à travers la vitre et ne cesse point de se tourner vers lui tandis que l'épicière emplit son cabas et lui pose des questions plus ou moins discrètes.

« C'est vrai que c'est un parent à vous ? Comment a-t-il été blessé ? Quel âge a-t-il ? Est-ce qu'il est aveugle pour toujours ?

— Non... Non... Dès que ce sera possible, on lui fera une greffe de la cornée. »

Bientôt chacun voit que Pierre ne peut plus se passer de Jeanne et qu'il se met à l'aimer.

Il arrive parfois que la sœur de Jeanne et le frère de Pierre soient gênés devant le spectacle étrange de l'amour naissant entre cet homme qui est beau et cette

femme qui est si laide. Car Jeanne est vraiment laide. Elle n'a même pas de charme, pas d'élégance, on ne dit pas non plus en la voyant qu'elle « respire la santé ». A trente-cinq ans, elle n'a pas d'âge. Elle est insignifiante à tous points de vue. Même ses cheveux n'ont pas de couleur et ses yeux tout petits n'ont pas d'éclat.

Mais Pierre sourit chaque fois qu'elle parle.

A sa sœur qui lui suggère :

« Pourquoi ne l'épouserai-tu pas ? »

Jeanne répond :

« Il me l'a déjà proposé, mais j'attends qu'il ait retrouvé la vue. C'est ça le plus important. »

Les mois ont passé. La Lorraine est libérée. Jeanne a conduit Pierre à Paris. Après maintes démarches, en septembre 1946, elle a obtenu d'un grand chirurgien qu'il tente l'opération.

Dans la clinique, pendant ce temps, Jeanne attend. Soudain, le chirurgien paraît.

« Ça s'est bien passé ! Il a toutes ses chances. »

Quelques instants plus tard, le chariot traverse le couloir, l'infirmière lui fait signe d'approcher. Elle voit Pierre inerte, encore endormi, et se met à pleurer. Tout à la fois sans doute de chagrin et de joie.

Grâce à la petite Jeanne Moncatel, Pierre Ziegler a recouvré la vue.

Petit à petit, il a réappris à vivre. Il porte des lunettes et, bientôt, il pourra conduire une voiture. Il va bientôt gagner sa vie. C'est un bel homme que les femmes doivent certainement remarquer.

Seulement depuis trois mois Jeanne Moncatel a disparu. Dès qu'il fut question de lui retirer son bandage, Jeanne s'est envolée. Il a fait faire des recherches. Elles sont toutes restées vaines.

Pourtant la pauvre Jeanne n'est sûrement pas partie très loin, elle n'en aurait eu ni l'idée ni les moyens. Elle doit se cacher quelque part en France, dans un petit coin, un si petit coin que personne n'y pense.

Il sait pourquoi elle est partie. Mais on a beau lui dire que Jeanne était très laide, il ne peut s'imaginer qu'il aurait pour cela cessé de l'aimer.

Le 6 décembre 1946, devant la gare Saint-Lazare, le frère de Pierre rencontre Jeanne. Elle est évidemment émue de le voir et lui, évidemment très surpris. Il n'a pas besoin d'insister beaucoup pour qu'elle accepte de s'asseoir avec lui dans un café tant elle est heureuse d'avoir des nouvelles. Bien sûr elle a su l'essentiel : que Pierre voit bien, qu'il travaille et qu'il va gagner sa vie. Elle sait aussi qu'il l'a fait rechercher. Mais cette fois ce sont des détails, les petits détails de sa vie qu'elle veut connaître.

Ils restent plus de deux heures ensemble. Le frère de Pierre lui explique combien Pierre lui reste attaché, essaie de la convaincre de le rencontrer au

moins une fois. Mais Jeanne refuse farouchement.

A la fin il s'énerve :

« Mais ayez donc le courage d'essayer ! »

Comme elle refuse toujours, il finit par s'emporter vraiment :

« Faites-vous faire une bonne permanente nom d'une pipe ! Apprenez à vous maquiller et revenez au prochain week-end. Pierre ne vous a pas oubliée. Il ne vous oubliera jamais. »

Jeanne sanglote sur son verre d'apéritif.

« D'ailleurs Pierre m'a dit cent fois : « Moi qui ne l'ai jamais vue, je suis sûr que je saurais la reconnaître. »

— C'est vrai ?

— Oui il l'a dit ! Et je suis sûr que c'est vrai. Il saurait vous reconnaître. Faites-en l'expérience... »

Jeanne se tait.

« Vous venez à Paris par la gare Saint-Lazare ? Alors donnez-lui rendez-vous samedi prochain sur le quai, au portillon... Vous verrez qu'il saura vous reconnaître ! »

Le samedi suivant, il neige sur Paris. Lorsque le train pénètre sous la verrière de la gare Saint-Lazare, il fait soudain très sombre. Tout le monde se lève, les strapontins claquent et Jeanne n'ose pas quitter sa banquette. Elle est la dernière sortie. La dernière à se joindre à la cohue qui se presse sur le quai. Elle a le souffle court, les gens la bousculent. Ils ont des têtes à claques. Elle essaye de voir, tout au bout du quai, si Pierre est là. Plus elle avance, plus elle ralentit. Plus elle avance, plus elle est pâle et plus elle doit être laide.

Près du contrôleur elle aperçoit une grande silhouette. C'est Pierre. Il porte des lunettes mais n'a pas changé.

Devant elle marche un vieux bonhomme en imperméable, une serviette à la main. Elle tente de se dissimuler derrière lui, car elle ne sait plus ce qu'elle souhaite : être reconnue par Pierre ou ne pas l'être. Devant le portillon la foule se resserre.

Tout d'un coup, une voix s'élève, une main touche son épaule. Les yeux bleus de Pierre la regardent.

« Allons Jeanne, pourquoi te caches-tu encore ? »

Presque chaque jour, Jeanne et Pierre se revoient. Elle attend. Elle attend un signe, un mot. Mais pas de signe. Le mot ne vient pas. Ce que pense Pierre, ce que ressent Jeanne, chacun est libre de l'imaginer car personne à vrai dire n'en saura jamais rien. Personne n'osera jamais les interroger.

La seule chose qu'on sait c'est qu'ils se verront souvent, puis moins souvent, puis plus rarement, puis très rarement.

Trois ans plus tard, Pierre s'est marié, mais pas Jeanne.

UN PETIT MALIN

Dans la cellule 807 d'une prison de New York, un homme vraiment très content se laisse tomber sur sa couchette, une lettre à la main. La lettre est courte : quelques lignes qu'il relit sans arrêt chaussant et déchaussant ses lunettes.

Cet homme s'appelle Charly Harpers. Il a cinquante et un ans et une sale tête. Ce n'est pas sa faute s'il a une sale tête et personne ne lui en voudrait, mais il est condamné pour meurtre. Quand on a une sale tête et qu'on est condamné pour meurtre à perpétuité, il devient difficile d'attirer la sympathie de ses semblables.

C'est pourtant ce qui semble lui arriver, ainsi qu'en témoignent ces quelques mots que l'administration pénitentiaire vient de lui faire parvenir.

Charly Harpers trapu, les cheveux bruns gras et rares, le nez fort, la mâchoire carrée, rehausse ses lunettes pour lire une nouvelle fois sa lettre. Quand il est entré ici il y a vingt-trois ans à la suite d'une condamnation à la peine capitale commuée en emprisonnement à perpétuité, il n'avait pas de lunettes.

Lorsque les portes de la prison se sont refermées sur lui à la fin de l'après-midi très chaud de l'été 1928, c'était pour ne plus jamais se rouvrir. Mais un beau jour les autorités se sont aperçues que Charly Harpers figurait régulièrement sur le registre de bonne conduite. Son dossier fut automatiquement transmis pour révision. Quelque part, un juge se pencha sur son cas.

« Après tout, c'est par jalousie que cet homme a tué une femme », remarqua ce brave juge.

Voilà pourquoi Charly Harpers qui s'est toujours considéré comme un petit malin, vient d'apprendre qu'il est libéré.

Il neige ce matin de février sur New York. Comme le vent souffle, les flocons tourbillonnent, donnant à la ville son plus mauvais visage : celui d'où est absent toute pitié, tout chaleur, toute humanité. Devant la prison, dans une voiture noire un homme d'une trentaine d'années guette, le chapeau mou rabattu sur les yeux, le col de son pardessus relevé car il attend depuis longtemps et le chauffage est arrêté. Son regard bleu et glacé surveille la petite porte par où sortent les prisonniers libérés.

Pendant ce temps, dans la prison, Charly Harpers, tôt réveillé ce matin, a été prendre une douche et s'est rasé avant d'être conduit au magasin. Le garde-mites a jeté sur un comptoir : d'une main un petit sac poussiéreux contenant les objets que Harpers avait sur lui au moment de son arrestation il y a vingt-trois ans, et de l'autre main le costume bleu marine croisé à rayures blanches avec lequel il est entré dans la prison :

« J'ai l'impression qu'il doit être un peu démodé, remarque Charly.

— Pas qu'un peu ! a répondu en rigolant le garde-mites. Surtout le pantalon pattes d'éléphant. Aujourd'hui on les fait très étroits. »

C'est donc dans une silhouette d'avant-guerre que le prisonnier Charly Harpers comparaît quelques instants plus tard devant le Gouverneur de l'établissement, qui le reçoit, aimable et distrait.

« Charly, nous n'avons jamais eu à nous plaindre de vous. Je suis donc heureux de vous déclarer libre de quitter cette maison. »

Là-dessus le Gouverneur y va de quelques couplets sur la morale, et la réinsertion dans la société, un peu à la façon d'un maire débitant son petit boniment au jeune marié.

Maintenant Charly sent dans la poche de sa veste son portefeuille de crocodile noir gonflé de son pécule ; quelques centaines de dollars accumulés mois par mois depuis vingt-trois ans. Aux deux gardiens qui l'attendent dans le couloir, détendu, à l'aise, il demande goguenard :

« De quoi j'ai l'air les gars ?

— Ben, mon vieux, tu as l'air de ce que tu es : sorti d'un film de gangsters des années 30 ! »

En réalité, lorsque les deux geôliers, après l'avoir escorté jusqu'à la petite porte, le poussent dehors dans la neige qui tourbillonne, ce n'est pas des années 30 qu'émerge Charly Harpers, mais des années 20. Et tout le drame de cette histoire va venir de cette petite différence.

Dans la voiture noire l'homme qui guettait Charly Harpers jette par la vitre la cigarette qu'il fume et remet son moteur en route. Il voit Harpers examiner la rue, le ciel tout en haut, les voitures qui passent et frissonnant appeler un taxi.

Avant de monter dans ce taxi, le prisonnier libéré jette un coup d'œil sur la carrosserie. En vingt-trois ans, elles ont changé les voitures. C'est avec satisfaction que les fesses de Harpers enregistrent le confort de la banquette et la souplesse de la suspension lorsque le taxi se lance à soixante à l'heure dans la circulation démente de la grande ville.

Pas de doute New York a bien changé depuis vingt-trois ans. La tête penchée Charly essaie de reconnaître les immeubles qui défilent. Beaucoup de nouveaux. Il ne s'y retrouve pas. Pourra-t-il seulement reconnaître la rue qu'il cherche ? Cette rue du Bronx non loin du taudis où il est né il y a cinquante et un ans ?

Non il ne la reconnaît pas cette rue lorsque le taxi le dépose devant le bar Punaise... C'est l'endroit qu'on lui a indiqué. Il pousse la porte. Le bar Punaise, inondé de cette lumière moderne, ce néon glacial, est une sorte de snack fréquenté par d'étranges jeunes hommes avec des vestes longues comme des chasubles. Ces imbéciles se retournent pour regarder avec étonnement son pantalon pattes d'éléphant. Charly hausse les épaules : rien de plus bête que la mode, décidément. Et puis le barman derrière son comptoir n'a rien d'un type « au parfum ». Ou bien la boîte a changé de patron, ou on lui a refilé un tuyau crevé.

Tandis qu'il fait quelques pas sur le trottoir à la recherche d'un autre bar, la voiture noire, cent mètres en arrière, le suit lentement. Elle s'arrête discrètement lorsqu'il s'arrête et repart lorsqu'il repart.

Enfin Charly trouve le débit de boisson qui lui convient. Ici pas de néon et les gens, l'air calme, ne semblent pas s'intéresser à lui. Au barman il commande un scotch.

Là, assis sur un tabouret de bar, les bras croisés sur le comptoir, bien au chaud,

sirotant son scotch, Charly Harpers trouve la vie belle.

Après tout il n'a que cinquante et un ans. A cet âge la vie commence si l'on sait s'y prendre. Or Charly se range dans la catégorie des petits malins. La preuve qu'il est un petit malin c'est qu'il est là, alors qu'il aurait dû rôtir sur la chaise électrique. Il a réussi à faire croire qu'il avait tué sa femme par jalousie. Or la vérité est tout autre. Ce n'est pas par jalousie que, trois jours après leur mariage, il lui a tiré six balles de revolver dans le ventre mais parce qu'elle avait découvert un secret : son secret.

Charly Harpers en est là de ses réflexions lorsqu'un homme qui vient d'entrer dans le bar s'assoit à côté de lui. Il s'agit du mystérieux personnage qui suit Charly depuis sa sortie de prison. Mais ce dernier qui ne l'a jamais vu, s'écarte un peu pour lui laisser de la place au comptoir et dit :

« Salut !

— Salut ! » répond le mystérieux personnage arborant un large sourire et posant son chapeau mou sur ses genoux.

Après avoir commandé et bu un scotch d'une seule lampée, il s'adresse au barman :

« Un autre s'il vous plaît. Et servez aussi Monsieur. »

Devant l'air étonné de Charly, il s'explique :

« Si, si, acceptez. Cela me fait plaisir. Je m'appelle Arthur Clifford... J'ai fait une bonne affaire aujourd'hui et j'aime bien partager mon plaisir.

— Moi c'est Charly Harpers. »

Tout en buvant Charly pense qu'il a décidé de la chance. S'il avait été seul il n'aurait sûrement pas repris un autre scotch. Il vient de voir le prix des consommations et c'est abominablement cher.

« Je peux vous demander quel est votre job ? dit-il aimablement.

— Bien sûr, répond l'inconnu. Il n'y a pas de mystère. Je suis dans l'automobile. La voiture d'occasion. Je vends des voitures d'occasion. Ce matin j'en ai acheté une trentaine pour un prix ridicule à une compagnie de taxis. Une affaire en or. Un autre verre ?

— Pourquoi pas.

— Et vous, c'est indiscret de vous demander ce que vous faites ? »

Charly Harpers hésite quelques secondes. Mais l'inconnu malgré son regard bleu glacé a l'air sympathique : visage ouvert, souriant.

« Bon. Eh bien puisque nous sommes dans les confidences je puis vous dire que, pour moi aussi, c'est un grand jour : je sors de prison.

— Aujourd'hui ?

— Ce matin. Il y a deux heures j'étais encore en tôle. »

Le regard bleu de l'inconnu dévisage alors Charly Harpers comme s'il le découvrirait.

« Vous voulez savoir pourquoi j'ai été condamné ? » demande Charly.

L'autre silencieusement secoue la tête.

« Non... »

Puis après quelques instants de réflexion :

« Non, je ne veux pas savoir pourquoi vous avez été condamné. Par contre j'aurais peut-être un job à vous proposer si vous n'avez rien de prévu. »

Charly Harpers fronce les sourcils. Quoi ? Il n'est libre que depuis deux heures et déjà on lui propose du travail ? Sans doute un travail de minable : bricoler dans la voiture d'occasion pour quelques dollars par semaine. Ce n'est pas son genre.

Mais Arthur Clifford éclate de rire :

« Ne vous inquiétez pas. Je vois bien à qui j'ai à faire. Ce que je vous propose c'est un travail lucratif et digne de vous.

— Qu'est-ce que c'est ? demande Charly toujours méfiant.

— Eh bien, dans la centaine de voitures que je vends chaque mois, il y en a qui viennent des états voisins : Massachusetts, Maine, Pennsylvanie. Elles me sont fournies par des gars qui travaillent là-bas. Leur origine n'est pas toujours connue, si vous voyez ce que je veux dire...

— Elles sont volées, quoi !

— Pour parler cru, c'est cela. Ils doivent me fournir un contingent régulier tous les mois. Mais il faut les surveiller et veiller à la qualité. Inutile de livrer des voitures invendables. J'ai donc besoin de quelqu'un pour les coiffer.

— Et combien cela rapporte ?

— 500 dollars par mois, plus une prime pour chaque voiture. »

Cette fois Charly Harpers reste quelques secondes pantois. Bien sûr le dollar n'est plus ce qu'il était. Mais tout de même ! 500 dollars par mois, c'est royal.

« 500 dollars par mois seraient les bienvenus, mais je ne connais rien aux voitures d'aujourd'hui.

— Je ne vous demande pas de vous occuper de la mécanique, mais seulement de la carrosserie, pour veiller à ce qu'elles aient de l'allure, c'est tout. Alors ?

— Ça m'intéresse. Il se peut que je sois votre homme.

— Bravo ! Qu'est-ce que vous faites pour déjeuner ?

— Rien de prévu.

— Alors venez avec moi. »

Tandis que Charly s'installe confortablement dans la grosse voiture noire, Arthur se ravise soudain :

« Une seconde, vous m'attendez ? Je vais téléphoner chez Joe. » C'est le restaurant, pour retenir une table. A cette heure-ci il risque d'être complet.

Mais tandis que Charly Harpers avec quatre whiskies dans le gosier, la promesse d'un job pas foulant et bien payé et l'attente d'un bon déjeuner, pense que la liberté a décidément des attraits incomparables, le dénommé Arthur dont le visage est devenu méchant se contente de dire au correspondant qu'il a au

téléphone :

« Ça marche, patron. Tout à fait comme vous voulez. Pour le moment il est aux anges. Mais je peux faire encore mieux. Je vous appellerai dès qu'il faudra intervenir. »

Il raccroche et son visage s'éclaircit à nouveau d'un grand sourire : il va rejoindre Charly Harpers.

Joe est le meilleur restaurant du quartier, italien comme il se doit. Après s'être offert un osso bucco magistral et une bouteille de chianti, Charly Harpers pense que décidément il a de la chance. Au lieu de s'agiter frénétiquement avant sa sortie de prison pour se trouver un travail il a su agir sagement. Il fallait se tenir au courant et voir venir. C'est ce qu'il a fait. Et il s'est conduit comme tout homme normal doit se conduire : il a commencé par aller boire un verre dans le quartier où il savait trouver les bonnes affaires. En fait, c'est parce qu'il est un petit malin et désormais le voilà tranquille.

Personne ne connaîtra jamais son secret. Personne ne peut savoir que le 9 octobre 1920 il a abattu un policier au Philadelphie. Il s'appelait Joseph Moraine et l'interrogeait au sujet d'un vol qu'il venait de commettre. Charly a été plus malin et plus rapide. La police n'a jamais éclairci l'affaire. Mais sa femme, trois jours après leur mariage, découvrait par hasard — oubliées dans le fond d'un tiroir — toutes les coupures de presse jaunies publiées à propos de ce crime.

Sa femme, une bonne fille pourtant et plutôt jolie mais tellement bête, savait qu'il n'était pas un enfant de chœur. Elle avait tout compris. Horrifiée, elle voulait courir au commissariat voisin, car l'assassinat d'un flic ne pardonne pas. C'est la chaise électrique. C'était elle ou lui. Alors il a été malin et surtout rapide : six balles...

« Où est-ce que vous crêchez ? Si ce n'est pas indiscret... » demande brusquement Arthur Clifford.

— Je ne sais pas, j'avais pensé aller chez une copine mais j'ai peur qu'elle ait bien changé, et pas à son avantage.

— Si vous voulez, je connais tout près d'ici un hôtel tout ce qu'il y a de chouette.

— Pas trop cher ?

— Non. D'ailleurs je peux vous faire une petite avance. »

Tout en comptant dix billets de cinq dollars qu'il pose sur la table, Arthur ajoute :

« Je ne veux pas me mêler de ce qui ne me regarde pas mais lorsqu'on sort de prison, on a certains besoins. Si vous voulez, je connais une très jolie fille, ça vous dit ?

— Bah, ma foi, je ne suis pas contre.

— Alors, allez-y, c'est à droite, l'hôtel qui est à l'angle du sixième bloc. Je téléphone et je vous envoie la fille. »

Le cœur de Charly Harpers chante. Il ne sent pas le froid. D'ailleurs il ne neige plus, le vent est tombé et le ciel est bleu. Les filles entrevues sont belles malgré des jupes longues, longues, comme des grand-mères. Dans ses rêves les plus fous

il n'imaginait pas que la liberté pouvait être si généreuse : whisky, osso bucco, chianti, lit moelleux d'un bon hôtel, enfin comble du plaisir une jolie fille qui va frapper à sa porte.

Mais, dans le restaurant où il est resté, le visage d'Arthur Clifford est subitement redevenu très dur :

« Allô, patron ? dit-il au téléphone. C'est le moment. Il est à point. Vous le trouverez sur le trottoir des numéros impairs entre le restaurant *Joe* et l'hôtel *Miramar*. »

C'est au moment où Charly se penche en arrière et chausse ses lunettes pour lire l'enseigne au-dessus de sa tête : *Miramar Hotel* qu'une main se pose sur son épaule, et qu'une voix lui intime un ordre brutal :

« Suivez-moi. »

Charly considère avec étonnement le policeman, un grand escogriffe aux cheveux roux. Un autre, plus petit, planté derrière lui, contemple sa matraque en caoutchouc avec le plus vif intérêt.

Charly a trop d'expérience : il les suit sans résister. D'ailleurs que peut-il craindre ? Il a sa grâce dans sa poche.

Mais au commissariat le document ne fait aucun effet. D'ailleurs détail particulièrement inquiétant, un groupe d'inspecteurs semblent l'attendre. Un homme à cheveux gris qui doit être un patron parmi les flics se détache et lui demande.

« Reconnais-tu cela ? »

Sur la table il aligne six morceaux d'acier tordus. Charly reconnaît pour les avoir vues longtemps pendant son procès les six balles qui ont tué sa femme.

Il essaie de crâner un peu :

« Et après ? J'ai payé hein ? »

Derechef, il brandit sa grâce. Mais le flic aux cheveux gris, sans y prêter la moindre attention, continue :

« Et cela, tu connais ? »

C'est une septième balle tout à fait semblable aux autres. Charly regarde sans comprendre.

« Tu ne sais pas ce que c'est ? Moi je vais te le dire : c'est une balle qui a été tirée, pas à New York, mais à Philadelphie, il y a trente et un ans ! »

Puis brusquement le policier aux cheveux gris appelle :

« Arthur ! Arrive ! »

Du bureau voisin sort le soi-disant Arthur Clifford. Il a toujours son regard bleu glacé, mais son visage qui a perdu le sourire est redevenu méchant :

« Belle journée qui se termine mal, n'est-ce pas, Charly ? »

Cette fois, Charly Harpers comprend qu'il n'est peut-être pas si malin que ça et tremble sur ses jambes.

« Mon vrai nom, dit Arthur, c'est Moraine. Je suis le fils du policier que tu as descendu il y a trente et un ans à Philadelphie ! Tu vois : ces six balles et la septième, elles ont la même déformation curieuse. Elles ont été tirées à huit ans d'intervalle par le même revolver. Evidemment, tant d'années après et le crime ayant été commis dans des états différents, personne n'a jamais fait le rapprochement. Mais, il y a deux mois, je suis venu de Philadelphie pour m'installer à New York. J'avais gardé tous les documents concernant l'assassinat de mon père. J'ai eu la curiosité d'en parler au patron. Lorsque je lui ai montré la photo de la balle, il a froncé les sourcils. C'est un expert armurier. Il m'a dit : « J'ai déjà vu cette déformation sur d'autres balles. » Nous avons cherché et trouvé.

— Maintenant, tu voudrais peut-être savoir pourquoi je t'ai joué cette comédie ?

« Eh bien... Lorsque nous avons appris que tu allais être libéré, le patron a décidé de laisser aller les choses jusqu'au bout. On a voulu te permettre de goûter quelques heures de liberté et même te les rendre aussi chouettes que possible, parce que, de cette façon, tu n'en auras que plus de regret de retourner en prison, et d'attendre un nouveau jugement. Vois-tu Charly Harpers, mon père est mieux vengé comme ça. »

LE TÉMOIN EST EN RETARD

Sa longue silhouette maigre d'adolescent pliée en deux, Conrad Nagel glisse sous la lune blafarde le long du mur du cimetière recouvert de glace. Le pauvre a l'estomac dans les talons. Chez lui, depuis trois jours, on ne mange que du chou. Et quels choux ! Il y a quelques mois encore on les aurait donnés aux cochons. Mais en ce mois de février 1947, il y a les paysans et les réfugiés : ceux qui ont à manger et ceux qui n'ont rien. Ceux qui n'ont rien volent, cela va de soi. Et le jeune Conrad Nagel âgé de quinze ans est de ceux-là.

Encore quelques mètres et il tournera le mur du cimetière pour atteindre la ferme voisine avec l'intention de se glisser dans le poulailler et d'y voler des œufs.

C'est alors qu'il lui semble entendre la neige craquer au pied de la colline juste au-dessous du cimetière. Le jeune homme pétrifié se tasse dans la neige contre les vieilles pierres du mur. En bas trois hommes remontent la vallée, s'arrêtant presque à chaque pas pour regarder autour d'eux, l'oreille aux aguets.

« C'est peut-être des voleurs de cochons... » se dit Conrad.

Et il tourne la tête dans la direction de la ferme d'Ernst Clausthal. L'après-midi même Ernst Clausthal déclarait qu'il en avait assez qu'on lui vole ses cochons et qu'il ferait désormais le guet pendant la nuit.

Ce n'étaient pas des paroles en l'air. Ernst Clausthal est en effet debout dans l'ombre de la ferme. Lui aussi vient d'entendre du bruit dans la vallée. Il est sorti, un énorme gourdin à la main.

Les trois hommes en file indienne montent maintenant la pente abrupte. Après avoir fait halte sur la crête, dissimulés derrière un arbre et n'entendant aucun bruit, ils courent vers la ferme. C'est le moment que choisit Ernst Clausthal pour sortir de l'ombre, brandissant son gourdin.

Cinq coups de feu, répercutés dans la vallée, ont répondu à son geste. Ernst Clausthal a disparu. Sans doute s'est-il affalé dans la neige. Les trois hommes, ayant fait précipitamment demi-tour, courent maintenant le long de la crête. Avant de s'enfoncer dans l'ombre de la vallée, ils passent à quelques mètres du jeune Conrad qui reconnaît deux d'entre eux : Eric Boll et Fritz Kork.

Le lendemain, 18 février 1947, la police semble investir le village. Des inspecteurs en civil frappent à toutes les portes.

« Qu'est-ce qui se passe ? » demande le jeune Conrad à sa mère.

Sous la tente où ils campent avec d'autres réfugiés, sa mère pose sur la table un énorme bol d'ersatz de café et la bouteille de saccharine.

« Dépêche-toi de boire ton café, lui dit-elle. Ils vont sûrement venir ici : ils interrogent tout le monde.

— Pourquoi ?

— Il paraît qu'Ernst Clausthal a été assassiné dans la nuit. Sa femme l'a trouvé mort devant sa porcherie. Il avait reçu cinq balles. »

Or les inspecteurs ne viennent pas interroger le jeune Conrad et celui-ci, qui ne

veut pas avoir à expliquer pourquoi il était dehors durant la nuit, ne dit rien à personne. Quelques mois plus tard il quitte le village avec sa famille. L'enquête va donc piétiner, puis être pratiquement classée jusqu'à ce qu'il revienne, vingt ans plus tard.

Vingt ans plus tard, en effet, quelques jours avant les fêtes, Conrad Nagel est devenu un homme de trente-cinq ans : brun, visage long et fin, aux vêtements de citadin, ingénieur chez Volkswagen. Il passe par pure curiosité dans le village où il fut, vingt ans plus tôt, réfugié avec sa famille.

Lorsqu'il descend de voiture sur la petite place où se font face le temple et la maison de bourgmestre, il constate très vite que peu de choses ont changé. Bien sûr, certaines maisons ont été ravalées, des annexes ont été bâties, et la petite promenade est devenue un parking. Après avoir fait quelques pas au hasard, l'envie lui vient brusquement d'aller au cimetière. Pourquoi diable au cimetière ? Aucun membre de sa famille, aucun ami n'y repose. Mais c'est près du cimetière, une nuit où il voulait voler des œufs, qu'il fut le témoin d'un crime. Bien qu'il ait identifié Eric Boll et Fritz Kork, les deux assassins, il s'est tu de peur qu'on lui demande ce qu'il faisait dehors à cette heure-là.

Ce souvenir, il l'a presque oublié, du moins il le croyait, n'éprouvant ni remords ni curiosité. Mais maintenant il aimerait connaître les conséquences de son comportement. Les criminels ont-ils été finalement découverts ? Sinon que sont-ils devenus ? Et M^{me} Clausthal ? Ses enfants ? Où sont-ils ? Que font-ils ? Autant de questions qu'il se pose en fait depuis des années sans se l'avouer.

Le voilà donc qui marche à grands pas vers le fameux cimetière.

Une épitaphe est gravée sur une borne de pierre : « Ici, Ernst Clausthal né en 1905, a été assassiné. Il a reçu cinq balles mortelles dans la soirée du 17 février 1947. »

Conrad Nagel se tient debout près de la borne, fumant rêveusement la pipe. Oui, c'est bien ici que cela s'est passé. Il voit encore Eric Boll courir sur la crête en soufflant dans le canon de son revolver fumant. Depuis l'assassinat qu'y a-t-il de changé ? Au-dessus de la vallée, toujours ombreuse, le mur du cimetière est branlant. Cent mètres plus loin, la ferme de ce pauvre Clausthal semble avoir changé de propriétaire. Sa veuve, probablement, n'a pas pu l'exploiter seule.

La vieille M^{me} Clausthal, dont Conrad s'est procuré l'adresse à la mairie, s'apprêtait à sortir de la laiterie où elle est femme de ménage, pour aller déjeuner.

« Vous êtes bien madame Clausthal ?

— Oui monsieur.

— Peut-être me reconnaissez-vous ? J'étais réfugié dans ce village il y a vingt ans. Vous nous aviez prêté un bout de terrain dans la vallée. Nous y avons campé avec ma mère et mes deux sœurs pendant plusieurs mois. »

D'un geste machinal, M^{me} Clausthal boutonne un vieux manteau de laine noire. Son visage exprime un grand effort de mémoire.

« Oui... Oui... Oui... Je me souviens. Les Hegel ?

— Les Nagel madame. Et moi j'étais Conrad Nagel. J'avais quinze ans.

— Ah c'est ça, Conrad. Vous jouiez avec ma fille... Je me souviens. »

La vieille, le regard vague, semble perdue dans ses souvenirs. Conrad a du mal

à se lancer :

« Alors voilà, euh, comme je passais par le village, j'ai voulu vous dire bonjour. »

M^{me} Clausthal paraît quelque peu étonnée. Elle ne se souvient pas avoir eu des relations étroites avec les Nagel. Mais, à son âge, en ce qui concerne les souvenirs, on n'est jamais sûre de rien. Alors, à tout hasard, elle sourit et fait semblant de s'intéresser à ce garçon :

« C'est gentil. Et vous, comment allez-vous ?

— Moi ça va. Je suis ingénieur chez Volkswagen. Je suis marié, j'ai deux enfants. Les choses ont bien tourné dans l'ensemble. Et vous ? »

M^{me} Clausthal hoche la tête :

« Oh nous ! Depuis que mon mari est mort, cela va cahin-caha. Mais vous étiez encore là quand il est mort ?

— Oui madame, je me souviens.

— Je me disais aussi ! Ernst venait de rentrer de Russie quand vous êtes arrivés. Il a été assassiné deux mois plus tard. C'est tout juste s'il avait eu le temps de se remettre d'aplomb. Pauvre Ernst, vous vous souvenez de lui ?

— Oui, très bien madame. »

La gorge de Conrad Nagel s'est serrée.

« C'est ignoble ce qu'on a fait à mon pauvre Ernst. Tout cela probablement pour voler un cochon ! »

M^{me} Clausthal, 20 ans après, en a encore les larmes aux yeux.

« Vous avez vendu la ferme ?

— J'ai été obligée. Quand Ernst est mort, il y avait déjà cinq ans que je la maintenais péniblement. Tout commençait à aller mal. Il fallait tout remettre en état. C'était le travail d'Ernst, pas celui d'une femme. Et puis la ferme était trop petite pour la confier à un métayer. Elle ne pouvait pas faire vivre deux familles, alors j'ai vendu. Quand Ida s'est mariée, j'ai voulu lui faire une jolie dot. Malheureusement mon gendre a ouvert un commerce à Munich qui n'a pas marché. Le mariage non plus d'ailleurs. Alors vous voyez, je fais le ménage... »

M^{me} Clausthal et Conrad marchent dans la rue lentement, côte à côte, et il propose brusquement :

« Voulez-vous que je vous dépose chez vous madame Clausthal ?

J'insiste. C'est l'affaire de deux tours de roues. »

Lorsqu'ils sont en voiture M^{me} Clausthal lui dit soudain :

« Si vous voulez voir Ida, elle est là en ce moment. Elle est venue m'amener la petite quelques jours pour les fêtes.

— Vous êtes grand-mère ?

— Oui. Arrêtez-vous, c'est là. »

La voiture s'arrête devant un jardin que M^{me} Clausthal traverse en passant par l'entrée de service.

Quelques instants plus tard, Conrad Nagel est assis dans une petite pièce basse que M^{me} Clausthal occupe gratuitement au rez-de-chaussée d'une villa bourgeoise. En compensation, elle fait le ménage de la ville trois fois trois heures par semaine.

Ida et Conrad se sont présentés gauchement. Manifestement ils se souviennent à peine l'un de l'autre. Au contraire de sa mère encore menue et vive, Ida a le visage un peu carré, les traits forts et la stature puissante de son père.

« Vous vous plaisez en ville ? demande Conrad poliment.

— Non. Moi j'étais faite pour vivre ici, à la campagne. La mort de mon père a été une catastrophe. D'ailleurs je vais divorcer. »

C'est alors que les cheveux de Conrad se hérissent. Que vient-il d'entendre ? M^{me} Clausthal qui demande à sa fille :

« Dis donc Ida, si tu sautais sur ton vélo pour aller chercher une bouteille d'apéritif chez Boll ? Une petite, et tu en profiteras pour rapporter la commande que je lui ai faite !

— Chez Boll ? demande Conrad.

— Eric Boll, c'est l'épicier, répond M^{me} Clausthal d'un air tranquille. »

Conrad s'est levé brusquement pour partir.

« Inutile de vous déranger.

— Vous ne nous dérangez pas. De toute façon, Ida doit prendre une commande chez lui.

— Je vous remercie mais je ne peux pas rester. »

Conrad et Ida sont sortis ensemble. Tandis qu'elle prend son vélo dans le garage des propriétaires, Conrad, montant en voiture, lui demande :

« La police n'a jamais eu de présomptions à propos des assassins de votre père ? Vous non plus ? Mais c'était certainement des gens du village, ou d'un village des environs ? »

Ida a l'air étonné :

« Les assassins ? Vous croyez qu'ils étaient plusieurs ?

— J'ai dit ça au hasard...

— En tout cas vous avez raison. Qu'ils aient été un ou plusieurs, l'assassin c'est quelqu'un du coin, quelqu'un qui continue sa petite vie tranquille et que peut-être ma mère croise tous les jours. Quand j'y pense, une telle injustice me rend folle !

— Même après vingt ans, si quelqu'un pouvait dénoncer le coupable, vous croyez qu'il devrait le faire ? »

Ida est certainement loin d'être une imbécile car elle s'est brusquement raidie. Ses cheveux blonds agités par le vent, le menton légèrement levé, elle regarde Conrad avec des yeux perçants. La pâleur envahit ses larges pommettes, sa poitrine se lève et s'abaisse dans une respiration coléreuse.

Sa voix est sèche pour demander :

« Quoi ? Vous savez quelque chose ? »

— Je n'ai pas dit cela.

— Ecoutez, Conrad. Je ne parle pas pour moi bien que j'aie beaucoup aimé mon père et que sa mort ait bouleversé ma vie. Mais je pense à mon frère. Evidemment, maman ne vous en a pas parlé. C'est un sujet tabou, parce qu'il est en prison. Nous n'avons pas été capables de l'élever. Et il est très difficile de faire accepter la société telle qu'elle est à un garçon dont le père a été assassiné et dont l'assassin court toujours. Et puis je pense à mon père qui s'est battu pendant trois années sur le front russe avec l'unique espoir de rentrer un jour chez lui. Et c'est chez lui justement, deux mois après son retour, qu'on l'a assassiné. Je pense à ma pauvre mère qui s'est battue pendant des années pour maintenir en état la ferme pour que mon père la retrouve en rentrant de Russie, qui s'est retrouvée seule avec deux enfants dans une ferme à la dérive. A ma pauvre mère qui, à soixante-dix ans, fait des ménages ! Pour les crimes, la prescription est de trente ans. Alors, je vous en prie, si vous savez quelque chose, la moindre chose, il faut parler ! »

Conrad, qui se sent perdre pied et ne sait quelle attitude adopter, actionne le démarreur et passe en première. Il voudrait dire quelque chose, mais quoi ? D'ailleurs Ida ne l'écoute pas. Le visage collé contre la vitre, hors d'elle, elle hurle :

« Si vous savez quelque chose, il faut parler Conrad ! Il faut parler ! »

Devant Conrad, gêné et indécis, l'officier de police de la petite ville voisine, a sorti le dossier de l'assassinat Clausthal. Il n'était pas classé. Une affaire d'assassinat n'est jamais classée tant que le coupable n'est pas connu. Il était « oublié ».

« Alors, je vous écoute », dit l'officier, le dossier ouvert devant lui.

Mais Conrad reste muet. Il est venu jusque-là, poussé par le remord qu'a fait naître en lui sa conversation avec M^{me} Clausthal et Ida. Et à présent, au moment de faire le saut, il hésite. Le policier veut l'aider :

« L'assassin auquel vous pensez doit être de la région.

— Oui. Ils sont trois. Mais je n'en connais que deux.

— Je comprends votre hésitation. De deux choses l'une : ou vous êtes sûr de vous, ou vous avez un doute. Si vous avez un doute, il vaut mieux vous taire, vous risqueriez de ruiner inutilement la réputation des gens qui, en vingt ans, se sont fait une vie. Mais si vous êtes sûr de vous, alors vous devez parler.

— Je vais réfléchir, dit Conrad. »

Et il s'en va, décidé à voir ce que sont devenus Eric Boll et Fritz Kork, les deux assassins.

Sous les arbres au bout du parking éclate une devanture jaune dont la vitre est barrée d'un calicot publicitaire : « Pour les fêtes, panier garni : 6 tranches de saumon fumé, dinde pour 6 personnes. »

En entrant dans la boutique vers six heures du soir, le cœur de Conrad Nagel se met à battre plus fort. Il l'a reconnu, c'est lui. Bien sûr Eric Boll n'est plus le jeune soldat démobilisé à la nuque rasée et aux joues creuses. Ses cheveux blonds sont devenus filasse. Tout en lui s'est affadi et épaissi. Mais c'est bien Eric Boll, qui

courait sur la crête après avoir abattu ce pauvre Ernst Clausthal. Eric Boll se tourne vers le client :

« Vous désirez, monsieur ?

— Je voudrais de quoi faire un sandwich.

— Un sandwich ? Ah je n'ai plus de pain. Vraiment je suis désolé. Celui qui reste est rassis. »

Et voilà qu'Eric Boll, en blouse blanche, quitte sa caisse et, souriant, se met en quatre :

« A cette heure-ci, dit-il, en conduisant Conrad vers la porte, ils pourront sûrement vous faire un sandwich à la brasserie du Cerf. Ils sont venus chercher du jambon ce matin et ils ont probablement du pain. Tenez, vous voyez, là-bas dans la rue ? Derrière le temple ? Vous faites vingt mètres et c'est là. Si par hasard ils n'avaient pas de pain, revenez. J'irai chez moi en chercher. C'est deux maisons plus loin.

— Merci.

— Il n'y a pas de quoi. J'allais fermer, mais j'attendrai dix minutes au cas où ils n'auraient pas de pain à la brasserie du Cerf. »

Lorsque Conrad sort de la boutique, Eric Boll, au milieu de ses boîtes de sardines, de son saumon fumé et de ses hectomètres de saucisses, lui fait de la main un amical « au revoir ».

Conrad pourrait faire jeter cet homme en prison... Doit-il le faire ?

A la brasserie du Cerf une serveuse, qui glisse entre les tables comme un fantôme, revient un sandwich à la main si monstrueux que Conrad doit ouvrir une bouche béante. Elle l'observe :

« Qu'est-ce que vous buvez ?

— Une chope. »

Conrad la retient avant qu'elle s'en aille :

« Vous connaissez Fritz Kork ? »

La serveuse ne répond pas et l'observe avec méfiance. Alors il donne une explication :

« Je l'ai connu il y a vingt ans. J'étais réfugié ici. J'aimerais bien savoir ce qu'il est devenu.

— Si vous ne l'avez pas vu depuis vingt ans, il a dû changer ! »

Et la servante s'éloigne pour revenir quelques instants plus tard, la chope de bière à la main. Conrad insiste :

« Il habite toujours dans le village ?

— On voit que vous n'êtes pas de la région ! M. Fritz Kork s'est fait construire une maison dans le bourg voisin. Vous trouverez son nom dans l'annuaire. Il est représentant en produits de nettoyage.

— Il est marié ? »

La serveuse fronce les sourcils.

« Si vous l'avez connu il y a vingt ans, vous devez le savoir...

— Ah oui. C'est vrai, il était déjà marié. Mais on ne sait jamais, il pourrait avoir divorcé.

— Ici, on ne divorce pas avec six enfants. Ce n'est pas le genre. Surtout M. Fritz Kork !

Là-dessus, la servante, estimant en avoir déjà trop dit, fait demi-tour mettant fin volontairement à la conversation.

« Six enfants pense Conrad. Et le père est un criminel ! Mais les enfants, et la femme ? que deviendront-ils si je parle ? »

La nuit est tombée. En regagnant à pas lents sa voiture Conrad Nagel croise un homme et une femme en vélo. La femme met pied à terre. Dans le noir il reconnaît le large visage et les cheveux blonds d'Ida, qui l'interpelle :

« Alors Conrad, vous avez réfléchi ? »

Ida se tourne vers son compagnon qui s'approche à son tour :

« Walter, c'est Conrad Nagel dont je t'ai parlé. Dis-lui qu'il doit dire ce qu'il sait. »

Walter est un beau garçon au visage ouvert. Conrad a le sentiment de l'avoir déjà vu. Il demande :

« Nous nous connaissons, monsieur. Qui êtes-vous ?

— Walter Boll, je suis le fils d'Eric Boll, l'épicier, répond l'homme, avec simplicité.

— Lorsque j'aurai divorcé, explique Ida, nous nous marierons. »

Alors Conrad n'a plus qu'une idée : partir le plus vite possible. Baragouinant n'importe quoi, il recule jusqu'à sa voiture. Tandis qu'il démarre, Walter Boll lui répète pour la dixième fois :

« Si vous savez quelque chose, il faut parler !

— Je ne sais rien... Rien... Rien. Je vous assure ! »

Et Conrad Nagel quitte ce village où il n'aurait jamais dû revenir.

LE SEIGNEUR DE L'ÎLE

Au milieu des tombes giflées par les embruns, les yeux des hommes s'arrondissent et s'étonnent. Le front des femmes se plisse d'inquiétude. Le pasteur lui-même, qui s'apprêtait à faire l'adieu au défunt, reste coi, la bouche ouverte.

« Si, si, je vous assure... Tenez, regardez... »

Et le pêcheur en surcoût qui vient d'entrer dans le cimetière offre à tous de vérifier dans ses jumelles.

La scène se passe dans un lieu très étrange. Là où l'Angleterre pousse le comté du Devonshire comme un pieu géant dans l'Atlantique, se trouve au milieu d'un chaos de rochers et de falaises une petite île, tour à tour balayée par des vents glacés ou voilée par la brume. Des grottes où s'engouffre l'océan furieux rongent le granit et des dizaines de milliers d'oiseaux nichent dans les rochers. L'île fut la base de pirates espagnols et français puis de marchands d'esclaves anglais avant de devenir, depuis près d'un siècle, le clan des Brunswick, les éleveurs de moutons, qui règnent sur l'île et s'y comportent comme des rois.

Dans les jumelles qui passent de main en main, les habitants de l'île réunis autour du caveau ouvert, voient sur une vedette grise, venue du continent, quatre officiers en uniforme.

Les regards s'entrecroisent sans un mot. Quelques-uns observent à la dérobée la pauvre Jessie qui reste impassible et sans larme sous son voile de deuil devant le cercueil de son mari James, le plus despotique de tous les Brunswick qui se sont succédé sur cette île sinistre.

Personne n'aurait l'idée d'interroger son voisin quant aux raisons de cette irruption de la police. Par contre tous se posent la question : qui a dénoncé Jessie ? Lorsque le pasteur fait mine de reprendre le cours de la cérémonie, un petit homme estropié, décharné et borgne, l'arrête avec une voix de fausset :

C'est Georges, le frère du défunt :

« Un instant ! Un instant monsieur le Pasteur ! Ne faudrait-il pas mieux attendre l'arrivée des policiers ? »

C'est ainsi que la population de l'île, pêcheurs et éleveurs de moutons, le menton émergeant tout juste de leurs gros pulls à col roulé, engoncés dans leurs surcoûts ou leurs vestes de fourrure, attendent par ce froid humide de mars 1954 l'arrivée de la force publique qu'on n'a pas vue ici depuis dix ans.

Les quatre hommes en uniforme peinent sur le chemin glissant qui descend au cimetière, retenant sur la pente un gros policier de Scotland Yard.

« Vous procédez bien à l'enterrement de James Brunswick ? demande essoufflé, celui-ci.

— Oui, répond le pasteur désolé.

— Monsieur le Pasteur je vous demanderai de poursuivre votre office sans procéder à l'inhumation définitive. Le corps du défunt doit nous être remis pour autopsie. »

Puis l'homme de Scotland Yard demande à haute voix :

Qui est Georges Brunswick ? »

Le petit homme décharné, borgne, à la voix de fausset s'avance d'un pas :

« C'est vous qui avez demandé notre intervention ?

— Oui. »

Enfin le policier s'adresse à la veuve :

« Madame, je vous prie d'accepter mes condoléances et de bien vouloir me rejoindre dès la fin de la cérémonie. »

L'extraordinaire procès de Jessie Brunswick se déroule aux assises d'Exeter, capitale du Devonshire.

Premier jour :

« Accusée Jessie Brunswick, plaidez-vous coupable ou non coupable ?

— Non coupable, Votre Honneur. »

Toute l'affaire va se jouer entre cinq personnages :

Le président aux paupières closes mais aux lèvres serrées, curieuse physionomie exprimant sous sa perruque à la fois la bonhomie et la sévérité.

L'accusée Jessie — quarante ans — une petite femme rude, vêtue sans coquetterie d'un tailleur noir usé et démodé, les cheveux blonds tirés en arrière, si serrés dans leur chignon que, de loin, on la croirait chauve. Malgré sa timidité elle répondra aux questions du juge d'une voix forte, claire, bien distincte.

Georges, le frère de la victime, inquiétant petit personnage décharné à la voix de fausset. Tombé un jour d'une falaise de son île, il en est resté estropié et borgne.

L'avocat, vieillard droit comme un I, aux yeux lumineux, est un grand avocat, le plus grand que l'on ait trouvé en Angleterre. Il a été engagé au dernier moment par souscription publique pour défendre Jessie. Car tout le monde se passionne pour l'affaire depuis le début de l'enquête, et le pays entier s'est pris de pitié pour Jessie sans hélas croire qu'elle peut échapper à la condamnation pour meurtre, car tout l'accable.

Enfin le cinquième personnage, bien qu'invisible, va planer sur le débat. Sans cesse il sera question de son autorité, de sa force, de sa brutalité et de sa paillardise. Il s'agit bien entendu du défunt James Brunswick, éleveur de moutons et seigneur de l'île.

Pour le moment, le président ouvre son dossier et levant ses lourdes paupières commence à lire, à l'intention des jurés, le compte rendu de l'enquête menée par Scotland Yard.

« Sur une dénonciation de Georges Brunswick, dit-il, la police a procédé à l'autopsie de James Brunswick et constaté qu'il avait été empoisonné par de

l'arsenic. Les médecins établirent que l'arsenic avait pénétré le corps de la victime à plusieurs reprises et pendant deux ans. Par l'analyse des ongles et des cheveux, ils ont d'ailleurs réussi à reconstituer assez exactement le calendrier de cette absorption de poison. Ils en conclurent que l'éleveur de moutons avait absorbé l'arsenic avec ses aliments. L'origine du poison ne pose pas de problème : pour le lavage de la laine avant la tonte, James Brunswick utilisait depuis des années une dilution d'arsenic. Le produit se trouvait dans un petit placard d'une des bergeries. Lui seul et l'accusée en avaient la clé. Jessie Brunswick fut arrêtée dès le premier jour de l'enquête en raison des charges qui l'accablent. Il est en effet établi et elle ne l'a d'ailleurs jamais contesté, qu'elle était la seule dans la maison à préparer les repas. De plus, toute la population de l'île savait qu'elle haïssait son mari. »

Là-dessus le président quitte des yeux son dossier pour déclarer :

« Mais vous devez savoir, messieurs les Jurés, que l'accusée a toujours prétendu à l'innocence. Malgré des indices écrasants, elle n'a jamais abandonné cette attitude. De plus vous devrez tenir compte que les enquêteurs ont tenu à souligner que la vie conjugale de l'accusée a été une véritable tragédie. Les parents de l'accusée lui ont fait épouser James Brunswick à dix-sept ans, certainement parce qu'il était riche et continuait d'agrandir sa fortune.

« ... Accusée, lorsque vous l'avez épousé, connaissiez-vous son caractère et sa réputation ?

— Oui.

— Vous saviez que c'était un terrible coureur de jupons ? Alors pourquoi ne pas avoir refusé ce mariage ?

— Dans l'île, nous n'avons pas coutume de nous opposer à nos parents.

— Vous vous êtes plainte qu'il vous a battue ; cela arrivait-il souvent ?

— Très souvent. Il m'a battue pour la première fois pendant la nuit de noces. »

L'impassible président ne peut s'empêcher d'exprimer un léger étonnement :

« Pendant la nuit de noces ? Mais pourquoi ? »

Debout dans son box, face aux jurés, l'accusée rougit mais ne se démonte pas.

« Il trouvait que je ne faisais pas ce qu'il souhaitait, comme il le souhaitait.

— Evidemment, remarque le président, battre sa femme pendant la nuit de noces n'est pas un signe de bonne éducation. Mais on est rude dans l'île et vous-même n'étiez peut-être pas très informée des choses sexuelles ? »

C'est alors que pour la première fois l'avocat de l'accusée se fait entendre. Il a la voix calme et grave et, volontairement ou non, légèrement tremblante d'émotion :

« Votre Honneur, dit-il. Le martyr de ma cliente — car il s'agit d'un véritable martyr — ne doit pas être considéré avec humour. Informée ou non des choses sexuelles, Jessie Brunswick a tout de même mis au monde dix enfants. Malheureusement six sont morts, car si les gens sont rudes dans l'île, la vie l'est plus encore ! »

Le président, mécontent de l'intervention, l'interrompt :

« Nous savons cela, Maître, et nous ne laisserons rien dans l'ombre. Par exemple qu'il n'y a pour ainsi dire pas de femme dans l'île que James n'ait pas courtisée. L'enquête signale qu'il buvait, qu'il jouait et régnait en maître ; qu'avec sa canne de chêne il frappait sur tous ceux qui s'opposaient à lui. De même nous n'ignorons pas qu'à plusieurs reprises l'accusée s'est enfuie de l'île et que son mari la ramenait chaque fois pour la maltraiter encore plus. On comprend très bien dans ces conditions qu'elle ait pu souhaiter la mort de son époux. »

Encore une fois l'avocat s'insurge :

« L'enquête précise-t-elle que plus James Brunswick devenait violent et méchant, plus ma cliente se soumettait ? Et j'insiste Votre Honneur pour que les jurés sachent qu'angoissée et isolée, ma cliente avait tout de même admis son triste sort. »

Le deuxième jour du procès est avant tout consacré à l'audition de Georges Brunswick, frère de la victime. Petit, estropié, décharné, et borgne, il se tient légèrement affaissé sur la barre, sa voix de fausset est à peine perceptible, mais ses yeux sans cesse parcourent l'auditoire.

« Qu'est-ce qui vous fait penser que votre belle-sœur pouvait avoir assassiné votre frère ?

— Il se méfiait.

— Pourtant, remarque le juge, si la haine de l'accusée pour son mari était évidente, son attitude était celle d'une femme dévouée et loyale.

— C'était de l'hypocrisie, Votre Honneur. Mon frère m'avait prévenu. “ Jessie est une hypocrite. Elle veut ma propriété et elle en veut à ma vie. ” »

L'avocat de l'accusée bondit :

« Messieurs les Jurés, je vous en conjure, méfiez-vous des déclarations de ce témoin. Il était affreusement jaloux de sa belle-sœur.

— Maître, vous n'avez pas le droit de diffamer le témoin... s'insurge le président. D'ailleurs il n'est pas suspect de sympathie exagérée pour son frère.

— Ah non ! grogne le témoin. Moi aussi il me battait avec sa canne de chêne. Et souvent. »

L'avocat ne se démonte pas :

« Oui. Dans l'île vous détestiez peut-être votre frère. Mais vous n'êtes plus dans l'île. Et l'homme que vous avez là, devant vous messieurs les Jurés, est redevenu un Brunswick, seigneur de l'île. Or un Brunswick ne trahit jamais un Brunswick. »

Comme le public et les jurés hochent la tête devant la piètre apparence du nouveau seigneur, l'avocat poursuit s'adressant au témoin :

« Si vous n'aviez pas dénoncé ma cliente, et que l'enterrement de votre frère se soit passé normalement et qu'elle n'ait pas été inquiétée, qui héritait ? Elle bien sûr, ricane l'avocat. Mais ma cliente en prison, c'est vous qui jouiriez des biens de votre frère ! »

Troisième jour du procès.

Le martyre de Jessie Brunswick, la dignité de son attitude ayant fait les manchettes de la presse britannique, son regard triste sous son petit chignon blond et sa silhouette navrante dans son tailleur noir ayant été amplement reproduits, l'opinion publique se manifeste de plus belle en sa faveur. Des collectes sont organisées. Elle reçoit de toutes parts des lettres de sympathie. Ses enfants sont submergés de cadeaux. Des hommes de science et des juristes prodiguent leurs conseils à l'avocat.

Conseils inutiles puisque la science affirme que la victime a été empoisonnée à l'arsenic ; puisque les témoins, même les plus bienveillants, doivent admettre que Jessie avait toutes les raisons de haïr son mari ; puisqu'enfin elle seule avait accès au poison et qu'elle seule préparait les repas. Dans ces conditions, même en lui accordant le bénéfice des circonstances atténuantes, la juridiction britannique ne laisse guère de choix aux jurés des assises : ils doivent la condamner.

C'est alors que l'avocat va essayer d'insinuer le doute dans les esprits. Interrogeant les témoins, il leur fait répéter que James Brunswick était méchant, hargneux, brutal, vindicatif.

« Mais surtout avec ceux dont il se méfiait, explique-t-il. Tout être qui l'inquiétait devenait un ennemi contre lequel tous les moyens de lutte étaient bons. Alors que pouvait-il trouver de plus cruel à l'encontre de sa femme ? La battre ? Il ne s'en privait pas. La tromper odieusement ? Cela faisait déjà partie de son arsenal. L'injurier, la traîner plus bas que terre, la mépriser ? Broutilles ! La déshériter ? D'accord, mais encore eut-il fallu pour qu'elle en souffre qu'il fût mort ! Alors, quelles souffrances nouvelles pouvait-il inventer ? Eh bien justement, ce qui arrive à ma cliente : qu'elle soit accusée d'assassinat. Alors je pose la question, Votre Honneur : et si James Brunswick s'était suicidé ?

— Vous dites n'importe quoi, Maître ! La victime n'a jamais rien dit qui puisse justifier une telle supposition.

— Dans les frères Karamazov, Dostoïevski ne décrit-il pas un serviteur qui se suicide par méchanceté pour que son maître soit accusé ? »

Mais les jurés hochent la tête ; l'hypothèse de l'avocat n'est guère plausible et le président soupire :

« Je comprends votre acharnement à sauver une cliente dont nous admettons volontiers les souffrances, mais il faudra trouver autre chose si vous voulez que nous puissions lui épargner la prison. »

Quatrième jour du procès : Coup de théâtre. L'avocat présente une jeune fille de dix-neuf ans. Il y a un an et demi, dans l'île, elle s'était empoisonnée à l'arsenic. Sauvée in extremis, elle avouait avoir reçu le poison des mains de James Brunswick. Celui-ci lui avait fait croire qu'en le dosant avec précaution elle aurait une mine superbe et que ses yeux brilleraient davantage. En réalité, elle était enceinte. Bien sûr, l'avocat l'interroge : ne se serait-elle pas vengée sur James Brunswick ? Sinon connaissait-elle le mystère de sa mort ? Avait-elle une idée ? Même un simple soupçon ?

Rien de tout cela : la jeune fille a quitté l'île trois semaines avant le drame.

A la fin de cette quatrième audience, quittant le prétoire, le président dit en aparté à l'avocat :

« Vous ne pourrez pas la sauver... Moi non plus et les jurés sont par avance affreusement désolés. »

Le cinquième jour du procès de Jessie Brunswick, accusée d'avoir empoisonné à l'arsenic son mari éleveur de moutons et seigneur de l'île, l'avocat de l'accusée a obtenu que le frère de la victime, le petit borgne estropié, soit à nouveau entendu. De sa voix calme et grave, toujours un peu tremblante d'émotion, il interroge :

« Voyons, est-ce que oui ou non, en faisant condamner votre bellesœur, vous pouvez obtenir l'héritage Brunswick ? »

Le petit homme se tait, et l'avocat doit répéter d'une voix encore plus grave :

« Oui ou non ? »

— C'est possible, répond enfin Georges.

— Est-ce qu'au café *Stenor* vous n'avez pas dit parfois que vous feriez payer à votre frère sa brutalité ? Allons, ne mentez pas ! Dix témoins vous ont entendu.

— Oui je l'ai dit, mais parce que j'étais en colère !

— Votre colère n'était ni plus ni moins légitime que celle de ma cliente. Exact ?

— Oui.

— Alors, pourquoi est-ce que ce n'est pas vous qui auriez empoisonné James Brunswick ? De cette façon vous vous vengiez de votre frère, vous vous débarrassiez de votre belle-sœur en l'accusant, et vous héritiez ! Votre mobile est bien plus consistant que celui de l'accusée ! »

Il y a dans la salle un long silence. Cette fois l'hypothèse de l'avocat est tout à fait plausible. Georges Brunswick, pâle comme un mort, s'est effondré sur la barre.

C'est alors que l'accusée se lève dans son petit tailleur noir et s'adresse à son défenseur d'une voix impérative :

« Non, Maître, pas ça ! Je ne peux pas vous laisser dire ça ! Georges est un incorrigible bavard, il dit n'importe quoi quand il a bu mais il aimait son frère malgré tout. Il ne peut l'avoir tué : c'est un Brunswick ! »

La face ingrate de Georges rayonne. Le lamentable petit homme, délivré, retombe assis sur son siège.

Sixième jour du procès : nouveau coup de théâtre. Le président s'adresse aux jurés :

« Je dois vous faire savoir... dit-il, que Georges Brunswick vient de retirer sa plainte contre l'accusée. Il m'a déclaré avoir toujours su qu'elle était innocente. Il renonce également à l'héritage. Les explications qu'il m'a données sont assez confuses.

« En quelque sorte il voulait absolument découvrir un criminel et n'en aurait pas trouvé d'autre. Je ne ferai aucun commentaire sur cette attitude de Georges

Brunswick qui libère sa conscience sans résoudre le problème. Car, hélas, les rapports des experts sont toujours là, contre lesquels nous ne pouvons rien : James Brunswick est mort empoisonné à l'arsenic et seule l'accusée, qui le détestait, avait la clé du placard à poison et seule, elle préparait les repas. »

A l'issue de cette sixième audience, le défenseur de Jessie Brunswick rentre chez lui, refusant tout contact. Il sait qu'il ne lui reste qu'une journée pour sauver sa cliente. Ne pouvant trouver le sommeil, enfermé dans sa bibliothèque, il revoit toutes les déclarations des témoins, se remémore toute la littérature qu'il a étudiée traitant de l'arsenic, et se rend au tribunal sans être passé par son lit.

Or au vestiaire des avocats, ses collègues sont tout surpris de le voir sourire. A leur grand étonnement il leur affirme :

« J'ai trouvé la solution de l'énigme. »

Ceux-ci ne paraissent guère convaincus : il a déjà usé tant d'hypothèses...

« Vous avez trouvé une théorie plausible ? »

— Oui !

— Acceptable par la justice et surtout par les experts ?

— Oui. La science ne sera pas ébranlée et la loi sera respectée. Selon moi, James Brunswick a bien été assassiné, mais il n'y a pas d'assassin. »

Aux experts réunis devant la barre, l'avocat de la défense ne pose qu'une question :

« Est-il possible que l'arsenic pénètre dans l'organisme par la peau ? »

Cette fois, tout le monde a compris où il veut en venir et la salle entière retient son souffle en attendant la réponse des experts :

« Oui », dit l'un...

« Certainement », dit l'autre...

« Rien ne s'y oppose », ajoute un troisième.

Avant même que l'avocat ait fourni son explication, la salle éclate en applaudissements, le visage de l'accusée s'illumine, les jurés se regardent en souriant et le président lui-même s'écrie :

« Bravo Maître ! »

L'avocat pousse son avantage :

« Vous savez que James Brunswick tenait un registre d'intendance dans lequel il indiquait les dates de tonte de ses moutons. Or ces dates correspondent très exactement aux périodes que messieurs les Experts ont retenues comme étant celles où la victime avait absorbé du poison.

« ... L'explication est donc évidente ; chaque fois que James Brunswick lavait la laine de ses moutons, il absorbait de l'arsenic. Peut-être même en absorbait-il par voie orale. Car dix témoins viendront vous dire qu'il ne se lavait jamais les mains ! »

L'accusée, enfin libre, est retournée dans l'île battue par les vents de l'océan, dans un cirque de rochers où nichent les mouettes.

TOUT DOUX, MILORD... TOUT DOUX...

Milord, six ans, est un beau mâle. Un grand gaillard qui doit peser dans les 135 kilos. A dix heures un quart du matin, il finit son repas quotidien : un magnifique quartier de viande un peu verte, tout à fait ce qu'il aime. Ses deux compagnons : Tommy et Lisia se sont couchés pour une petite sieste, l'œil aux aguets.

Milord, rassasié, se lèche les babines regardant sans les voir : la contorsionniste qui rince ses maillots, le clown qui donne un coup de peinture à une chaise de bois et la signora Dario, la femme du patron, qui épluche les pommes de terre.

Milord n'est pas particulièrement de mauvaise humeur. A vrai dire il n'a pas d'humeur du tout : il s'embête tout simplement. Cet univers éternellement découpé en tranches par des raies verticales, est vraiment monotone.

Milord s'étire, bâille et se frotte aux barreaux. Tiens... ça bouge. Milord appuie doucement son énorme mufler et la porte s'ouvre.

Etonnés, Tommy et Lisia se lèvent lentement. Sous leur poids la cage frémit. De l'autre côté de la petite place, autour des caravanes, la vie va son train-train quotidien. Le signor Dario, propriétaire du cirque Dario, l'un des cent chapiteaux qui sillonnent l'Italie, fait ses comptes.

Un peu partout sous ce tiède soleil de printemps éclatent les affiches du cirque Dario où Milord est vedette. C'est lui dont on a choisi de reproduire les traits parce qu'ils sont particulièrement beaux. Mais le dessinateur a prêté à ce brave Milord un air féroce : l'œil étincelant, la gueule ouverte d'où sortent des canines énormes. Il est présenté comme l'un des terribles fauves du dompteur nu Fio Pascuale, que l'affiche appelle en toute modestie « L'Errol Flynn du cirque ».

Pour le moment, l'œil de Milord n'étincelle pas du tout : il est plutôt endormi et ses monstrueuses canines sont soigneusement rangées sous des babines légèrement tombantes. Tommy et Lisia qui se sont approchés de la porte, le poussent de l'épaule, et semblent dire :

« Alors quoi, tu sors oui ou non ? »

Milord est indécis. Qu'est-ce qu'il fait : la sieste ou un petit tour ? Né en ménagerie il n'a vécu en liberté que les tout premiers mois de son existence. A l'époque où il n'était encore qu'un gros chat, il couchait dans le lit du beau danseur nu, « L'Errol Flynn du cirque ». Il y a longtemps de cela et il ne quitte désormais sa cage que pour s'engager dans le tunnel d'acier qui conduit à la piste.

« Moi je sors », semble dire Tommy qui glisse sa crinière par la porte ouverte et d'un bond saute sur le sol.

Lisia le suit. Milord, sans enthousiasme, saute à son tour. Sans hâte, posant délicatement leurs pattes feutrées sur l'asphalte chaud, les trois lions s'en vont en promenade.

Il y a quarante-huit heures que le cirque *Dario* séjourne dans une aimable petite cité de la Lombardie. L'établissement — une entreprise familiale de vieille renommée — ne rappelle *Barnum* que de très loin. Il ne peut recevoir que cinq cents spectateurs. Le Signor Dario, outre ses fonctions directoriales, présente le

numéro du *Mur de la mort* et les artistes, qui sont une vingtaine, prêtent la main au montage et au démontage de la tente.

Il est donc dix heures et demie du matin, le 3 mai 1958, lorsque les trois lions du numéro vedette du dompteur nu Fio Pascuale

— « L'Errol Flynn du cirque » — sortent tranquillement de leur cage. C'est l'aide du dompteur qui a tout simplement oublié de verrouiller la porte.

Tommy et Lisia ne vont pas loin. Levant la tête, la petite contorsionniste aperçoit les trois fauves. Elle pousse un cri et s'évanouit sous le nez de Lisia médusée. Le clown stupéfait lâche son pinceau. Tandis que l'aide du dompteur, accouru, se dresse le plus simplement du monde devant les trois fauves les bras écartés pour leur barrer la route :

« Allons... Allons... Tommy... Lisia... Qu'est-ce que vous faites là ?... »

Comme à vrai dire Tommy et Lisia, effectivement, ne savent pas très bien ce qu'ils font là, qu'ils n'ont aucune idée arrêtée, ni préjugé, ni complexe, ils s'arrêtent.

« Voulez-vous retourner chez vous ! »

Et l'aide-dompteur, avec de petits gestes de la main comme s'il repoussait des poules dans un poulailler, les reconduit à la cage. Mais Milord, lui, a continué son chemin. En quelques bonds il a pris de la distance et tourné l'angle d'une rue au moment où deux voitures surgissent.

Le signor Matteoti, automobiliste correct, respectueux du code, lève légèrement le pied pour laisser le passage à la vieille camionnette brinquebalante qui se présente à sa droite. Puis il s'écrie :

« L'imbécile ! »

Il a beau freiner à mort, il ne peut éviter de heurter par le travers le vieux véhicule qui vient de s'arrêter stupidement au beau milieu du carrefour. Penché par la portière, il hurle :

« Non mais ça ne va pas ! Vous croyez que c'est un endroit pour s'arrêter ? »

Contre toute attente le conducteur de la camionnette ne réagit pas, ne tourne même pas la tête. Il a le regard fixe. Pourtant il ne paraît pas blessé. Monsieur Matteoti ouvre la portière pour descendre de sa voiture sans quitter des yeux le chauffard qu'il couvre d'injures.

C'est alors que celui-ci se décide enfin à faire un geste, un seul : il lève le doigt, désignant quelque chose devant lui. M. Matteoti tourne la tête, ses yeux s'arrondissent. Il se laisse retomber sur son siège et claque sa portière. Derrière lui d'autres voitures stoppent, s'empilent, s'entassent, klaxonnent. M. Matteoti passe tout juste la tête par la portière et se contente de leur crier :

« Il y a un lion dans le tournant ! Mais puisque je vous dis qu'il y a un lion dans le tournant ! Enfin, vous ne comprenez pas, c'est clair quoi ! Il y a un lion dans le tournant ! »

Cinq cents mètres plus loin, chez les carabiniers, un sergent s'adresse au caporal :

« Caporal Autori, vite... six hommes... Allez que ça saute ! » Six hommes, enfilant leur veste, leur mitraillette serrée entre les cuisses, s'interrogent mutuellement :

« Quoi ? Qu'est-ce qu'il a dit le caporal ? J'ai mal entendu, les gars...

— Non, non, t'as bien entendu : on va chercher un lion.

— Un lion ?...

— Oui, un lion.

— Tu veux dire un lion... Un vrai lion ?

— Ben oui : un lion, avec une crinière... »

Amato, ses cheveux gras dans la figure, ce qui n'est pas un mal finalement car ils cachent son acné, est un jeune photographe. Quatre à quatre il descend les escaliers du journal pour réaliser la photo qui le fera peut-être enfin remarquer.

« Tu es sur un coup, Amato ? » lui demande le portier qui bavasse avec des journalistes.

Amato s'engouffre dans sa Fiat minuscule. Il préfère ne rien dire. Il est déjà la cible des railleries de ses camarades : s'il répondait :

« Oui... sur un lion ! » il les entendrait ricaner.

Pendant ce temps, Milord, brave lion pépère à l'allure débonnaire, regarde le flot de voitures stoppées dans le carrefour. Il n'a jamais très bien compris à quoi pouvaient servir exactement ces machines, sinon qu'elles bougent très vite, qu'elles sont lourdes, sans doute dangereuses et que, est-ce voulu ou coïncidence, il y a toujours au moins un homme dedans, ou une femme. Ici, des voitures, il y en a tellement que cela finit par l'inquiéter. Il tourne sa crinière à droite, à gauche et s'avisant que la grande porte de l'hôtel Miramar est ouverte, il entre d'un pas tranquille.

Le concierge de l'hôtel Miramar, heureusement, était seul dans le hall. Il disparaît derrière son comptoir pour s'enfourner à quatre pattes et à reculons, juste derrière, dans le bureau du directeur.

L'hôtel Miramar a la réputation d'être discret et toléré par la police, à onze heures du matin les chambres n'y sont donc pas toutes vides. De sorte qu'il est inutile d'expliquer ce que font la dame et le monsieur qui viennent d'occuper la chambre 110, lorsque le téléphone sonne.

« Allô, chambre 110?

— Quoi ! Qu'est-ce que c'est ? » demande l'homme interrompu dans son élan, mais plus surpris que furieux.

— Ici le portier. Ne sortez pas, il y a un lion dans le couloir ! »

A la chambre 112, c'est plus compliqué : le client éphémère est allemand.

« Allô, chambre 112?

— Ya...

— Ici le portier. Ne sortez pas, il y a... »

Borborygme au bout du téléphone. C'est le portier qui demande au directeur :

« — Zut alors... Comment est-ce qu'on dit " Lion " en allemand ? »

Lorsque Amato, le photographe, jaillit de sa minuscule Fiat, il est refoulé par six carabiniers qui refluent :

« Le lion... où est le lion ?

— Vous, je ne veux pas vous avoir dans les pattes ! s'exclame le sergent.

— Mais où est le lion ? »

Tandis que les carabiniers s'éloignent au petit trot sur le trottoir, un traînard a pitié du photographe :

« Il est sorti par-derrrière, il se balade dans les cours. Fais attention ! »

S'il y a un endroit où l'on se sent à l'aise et tranquille quoi qu'il arrive c'est bien dans les toilettes. Sauf lorsque quelqu'un s'acharne à ouvrir la porte.

« Y a quelqu'un ! » s'exclame le signor Ponti d'une voix angoissée.

Mais il a beau, sans quitter le siège, se pencher en avant pour maintenir la porte fermée, celle-ci ne résiste pas à la secousse. Un homme hirsute s'engouffre sans ménagement, sans étonnement ni le moindre mot d'excuse.

« Vous êtes fou ! » veut s'écrier le signor Ponti tendant la main vers le rouleau de papier.

Mais il n'en a pas le temps : la serveuse du restaurant surgit à son tour, suivie d'une femme qui referme violemment la porte et s'évanouit presque sur ses genoux.

« Mais enfin qu'est-ce qui se passe ?

— Chut... Ne bougez pas... murmure l'homme hirsute. Il y a un lion dans la salle. »

Lorsque Amato — le photographe — arrive au restaurant il est refoulé par six carabiniers qui refluent :

« Le lion ? Où est le lion ?

— Encore vous ! s'écrie le sergent. Fichez-moi le camp ! »

Mais le même traînard qui l'a pris en pitié lui crie en se retournant :

« Il est encore sorti par-derrrière. Il doit se promener dans les villas. »

C'est alors que surgissant d'une gigantesque voiture américaine mauve, le beau dompteur nu — en l'occurrence vêtu d'un pyjama — rejoint les carabiniers. « L'Errol Flynn du cirque » s'adresse au sergent :

« Je suis Fio Pascuale, le dompteur.

— Ah, vous voilà tout de même !... »

Puis s'avisant que le dompteur a les mains vides :

« C'est tout ce que vous avez ? Pas de fouet ? Pas d'arme ? Moi je vous préviens, votre bestiole, au moindre danger, je la descend.

— Mais il n'y a pas de danger !

— C'est vous qui le dites. »

Tandis qu'ils courent côte à côte, le dompteur plaide la cause de son animal. Fio Pascuale est d'origine sicilienne. C'est un solide gaillard d'une quarantaine d'années. Il a une belle tête de gitan, l'œil noir, la peau mate, le cheveu luisant et bouclé. Il a appris tout jeune le métier de belluaire en Amérique du Sud, gagnant le petit capital qui lui a permis d'acheter le groupe de fauves qu'il présente au cirque Dario. Assez exubérant, parlant « avec les mains » il explique :

« Je vous assure que si vous ne faites pas de bêtises, si vous ne lui faites pas peur, Milord est inoffensif. Et puis c'est mon gagne-pain. Il vaut plus d'un million de lires ! »

Les carabiniers courent maintenant dans le jardinet, écrasant les plants de carottes et fauchant les pieds de tomates. Enjambant une barrière, ils aperçoivent le pelage roux, sur lequel le soleil pose une chaude caresse, se glisser entre les pieds de groseilliers.

Sans doute pour se mettre à l'abri de cette troupe gesticulante, Milord franchit la première porte venue.

« Je vous en prie, surtout ne tirez pas, supplie le dompteur. Je m'en charge. »

Comme les carabiniers hésitent à s'avancer en terrain découvert vers la porte par laquelle Milord a disparu, le dompteur les abandonne. Il marche d'un pas tranquille, bien visible, bien reconnaissable, en appelant :

« Milord... Milord... tout doux Milord... Tout doux... »

Mais voilà qu'entre les plants de groseilliers se faufille Amato le photographe, brandissant son appareil, prêt à prendre tous les risques pour faire la photo de sa vie.

Le dompteur a tout juste le temps d'aboyer :

« Pas de flash surtout ! Pas de flash ! »

Puis il reste figé devant la porte.

« Qu'est-ce qui se passe ? demande le sergent des carabiniers.

— Zut alors, répond le dompteur. Il y a un berceau dans cette cuisine. »

Fio Pascuale se glisse à son tour dans la pièce, en continuant sa litanie :

« Tout doux, Milord... Tout doux... »

L'énorme bête dont la crinière dépasse de soixante-quinze centimètres le haut de la table, évolue avec précaution et s'arrête pour flairer le berceau.

Aussi incroyable que cela paraisse : il y a un bébé dans cette cuisine ; ils sont chez M^{me} Zelli. Le mari est à son travail, elle fait ses courses. Fio Pascuale se

retrouve donc dans cette pièce minuscule avec un lion et un bébé de trois mois.

La petite Carla regarde sans étonnement l'énorme muflle de l'animal, ses petites mains essaient d'attraper ses moustaches.

« Tout doux, Milord... Tout doux... »

Le dompteur n'est pas fier. Milord est un brave homme de lion et un bel artiste, mais c'est quand même un fauve. Dans sa cage le dompteur fait de lui ce qu'il veut. Sous son regard il ne bronche pas. « L'Errol Flynn du cirque » sait avoir l'œil dominateur qu'il faut dans ce métier et ne le craint pas. Il leur arrive même de lutter corps à corps et si parfois Milord l'allonge d'un coup de patte, c'est sans le vouloir et sans mauvaises intentions.

Seulement Milord vient de rompre avec sa routine habituelle. Il devient difficile de prévoir ses réactions avec certitude. A cause du bébé, le dompteur ne peut pas prendre de risques. Alors il commence à lui parler gentiment :

« Allons, viens Milord... Viens mon gros... Viens... Allons, tu m'entends ? Je te dis de venir... »

L'animal l'écoute en regardant le bébé mais ne paraît nullement disposé à s'en aller. Et un lion ce n'est pas un fox-terrier. Pas question de passer une ceinture autour de ses 135 kilos.

C'est alors que le lion et l'homme tournent la tête ensemble : deux canons de mitraillette se sont glissés par la porte ouverte : celle du sergent et du caporal des carabiniers, inquiets, qui, surmontant leur appréhension, viennent aux nouvelles.

« Vous ne pouviez pas rester là-bas non ? » grogne le dompteur.

L'œil horrifié du sergent s'arrondit au ras du chambranle.

« Eloignez le berceau ! dit-il. On va l'abattre.

— Jamais de la vie. Et puis vous croyez que cela va se passer comme ça ? Si vous ne l'avez pas du premier coup, il va tout fichier en l'air. »

Mais le canon de la mitraillette bouge, suivant les mouvements du fauve qui se retourne, se dresse sur les pattes de derrière pour s'appuyer sur l'évier.

« Tu as soif, Milord ? » dit le dompteur.

Et il fait jaillir du robinet un jet vigoureux sous lequel le lion allonge une langue large comme deux mains.

Dans son berceau la petite Carla, furieuse sans doute d'avoir perdu le gros lion, se met à hurler. Pour le sergent des carabiniers il y a franchement de quoi perdre les pédales. Heureusement « L'Errol Flynn du cirque » lui, garde son sang-froid.

Après une longue discussion d'une voix faussement désinvolte, il obtient que deux des carabiniers aillent au cirque Dario pour chercher un sabot (c'est le nom de ces cages individuelles et minuscules qui servent au transport des fauves).

Puis au sergent qui lui passe à sa demande une mitraillette, il jure d'abattre Milord au premier geste inquiétant.

Après quelques minutes qui semblent longues, à travers les barrières renversées et les salades écrasées, le « sabot » est amené à bras d'hommes dans le petit jardinet.

« Tout doux, Milord... tout doux... »

Le dompteur qui s'est glissé derrière son lion le pousse vers la sortie. Le « sabot » n'est qu'à quelques mètres, porte ouverte...

Mais Milord — encore dans l'ombre de la cuisine — hésite à sortir. Le mufle levé, il sent l'odeur des carabiniers camouflés tant bien que mal tout autour.

C'est alors que surgit, blême de peur mais plus que jamais décidé à faire la photo de sa vie, Amato le photographe. Comme ces jeunes aficionados qui traversent l'arène en courant, il se précipite dans le jardin, s'arrête une seconde, le temps d'appuyer sur le déclencheur. Mais il veut avoir dans sa photo : le lion, le dompteur et surtout le berceau, et la cuisine est sombre.

Devant l'éclair du flash, Milord affolé choisit la fuite en avant, c'est-à-dire qu'il va se jeter sur le photographe. Pour le tuer ? Probablement pas. Plutôt pour le bousculer et s'enfuir. On ne le saura jamais. Et de toute façon, il est trop tard : de tous les coins du jardinet les mitraillettes se sont mises à crépiter.

PRESCIENCE

Une fois de plus le néon du couloir se reflète sur le crâne chauve du chef comptable de l'administration centrale des chemins de fer, tandis qu'il passe gravement devant la cloison vitrée de Lionel Grady inspecteur de ces mêmes chemins de fer. Chaque fois que le chef comptable s'attend à voir la longue silhouette racée de ce technocrate de trente-trois ans, s'apprêtant à rendre le petit salut qu'il lui fait chaque matin en inclinant cérémonieusement la tête. Le chef comptable sait très bien que l'inspecteur Grady se moque de ses manières pompeuses et sévères. Il en est ainsi des traditions : même désagréables elles deviennent indispensables. Aussi comme pour la quatrième fois il n'entrevoit que le bureau vide où trône la forme massive d'un énorme coffre-fort, le chef comptable s'inquiète.

« Vous savez où est Lionel Grady ? »

La rouquine qui sert de secrétaire à l'inspecteur, se vernit les ongles, ses longues jambes maigres allongées devant elle.

« Je n'en ai pas la moindre idée. »

Après avoir soufflé quelques instants sur le vernis de ses ongles, elle se décide enfin à composer un numéro de téléphone.

« Allô... madame Grady ?

— Oui, répond la voix un peu cassée d'une vieille dame.

« Bonjour, est-ce que M. Grady est là ?

— Non... Vous savez bien que mon fils est en voyage.

— Ah... Ma foi je ne savais pas. »

La rouquine légèrement étonnée se tourne vers le chef comptable :

« Il est en voyage, dit-elle. »

Le chef comptable pâlit de la pointe du nez jusqu'au sommet de son crâne chauve, s'empare de l'écouteur, tandis que M^{me} Grady paraît s'énervier au bout du fil.

« Mais enfin miss vous devez savoir que la compagnie l'a chargé de faire une enquête.

— Où ça ?

— Mais à la frontière ! Il y a eu un détournement de fonds à la douane qui concerne les chemins de fer paraît-il. »

Le chef comptable jusque-là crispé sur l'écouteur, arrache le combiné des mains de la secrétaire.

« Bonjour madame, c'est le chef comptable à l'appareil. Cette histoire d'enquête ne tient pas debout. A quelle heure votre fils est-il parti.

— Mais il n'est pas parti ce matin. Il est parti vendredi soir.

— Vendredi soir ? Et quand revient-il ?

— Je ne sais pas. »

Cette fois des gouttes de sueur brillent sur le crâne chauve du chef comptable.

« Vous ne savez pas s'il a emmené les clés ?

— Quelles clés ?

— Les clés du coffre ! Parce que d'habitude, enfin il faut deux clés pour ouvrir le coffre : la sienne et la mienne. Et ce matin je ne trouve pas la mienne. Je crains qu'il ne l'ait emportée par erreur.

— Il ne m'en a pas parlé monsieur.

— Mais ce n'est pas possible ! Il sait bien que tous les lundis, en fin de matinée les convoyeurs viennent chercher la recette.

— Ecoutez monsieur je vais voir dans l'entrée. Il y a une coupe sur la commode. C'est là que nous mettons toutes les clés.

— Vite alors madame, vite. »

Et le chef comptable lève les yeux au ciel : les clés du coffre de l'agence centrale des chemins de fer, dans une coupe dans l'entrée de l'appartement de M^{me} Grady ! A portée de la main de n'importe qui !

« Allô fait la voix de la vieille dame un peu essoufflée au bout du fil.

— Vous les avez ?

— Je pense que c'est ça. Deux clés que je ne connais pas. Une plate et une ronde. Elles sont toutes biscornues.

— Ouf ! »

Le chef comptable s'est laissé tomber un instant sur le siège de la secrétaire. Mais il se relève comme s'il venait de s'asseoir sur un semi de punaises lorsqu'il entend M^{me} Grady ajouter :

« J'allais partir monsieur. Alors si vous voulez venir les chercher maintenant, je les pose sous le paillason.

— Sous le paillason ? Mais jamais de la vie ! Et puis les convoyeurs viennent vers 11 h 30. Il faut que je fasse les bordereaux. Je n'ai pas le temps de venir les chercher, l'aller retour ce sera trop long. Il faut me les apporter madame. Vous sautez dans un taxi et vous me les apportez.

— Un taxi ? Jusqu'à la gare ! Mais qui va payer ?

— Mais madame ce n'est pas le moment de discuter, votre fils a commis une faute grave.

— Bon j'arrive, malgré la vieille dame. »

Trente-cinq minutes plus tard, la charmante vieille dame aux yeux bleus, au visage encore lisse bien que semé de taches de rousseur, surgit dans le hall du troisième étage de l'administration des chemins de fer, la note du taxi à la main.

« C'est cher, soupirez-t-elle, mon dieu que c'est cher. »

La secrétaire de son fils, la rouquine aux jambes maigres, se retourne vers une demi-douzaine de graves chefs de service dont les visages semblent particulièrement sévères.

« C'est M^{me} Grady », dit-elle simplement.

Du groupe se détache le comptable au crâne chauve la main tendue qui sans même la saluer lui demande :

« Les clés ! Vous avez les clés ! »

Laissant la vieille dame plantée au milieu du hall ces messieurs s'engouffrent dans le bureau de l'inspecteur Lionel Grady.

A travers la cloison vitrée la mère de celui-ci les voit se précipiter vers le coffre. Le chef comptable penche son crâne chauve pour introduire d'une main légèrement tremblante les deux clés dans les serrures. Cela fait il compose le numéro de la combinaison et tire vers lui la lourde porte.

Dans le hall la vieille M^{me} Grady comprenant qu'il s'agissait bien des bonnes clés ne se soucie plus que d'une chose : sa note de taxi.

« C'est vous qui me remboursez ? » demande-t-elle à la rouquine secrétaire.

Mais celle-ci n'a d'yeux que pour les hommes qui dans le bureau de l'inspecteur n'ont pas fait un geste. Ahuris ils regardent tous l'intérieur du coffre-fort et la mimique du chef comptable est expressive.

« C'est vous qui me remboursez ma note de taxi ? » demande une fois de plus M^{me} Grady.

La secrétaire agacée s'apprête à lui répondre que ce n'est pas le moment de demander le remboursement d'une note de taxi alors que son fils vient de vider le coffre de l'administration des chemins de fer. Mais devant l'air candide de la vieille dame, la rouquine se maîtrise :

« Ecoutez madame nous en reparlerons. Je crains que ce ne soit pas le moment. Il se passe des choses graves ici. »

La vieille dame tourne de nouveau les yeux vers le bureau de son fils. Le chef comptable vient de prendre une enveloppe qui devait être bien en vue dans le coffre, posée sur les dossiers. Cérémonieusement il la tend au grand chef des chefs de service pour que celui-ci les sourcils froncés l'ouvre et la lise. Ce qu'il fait à haute voix, devant ses subordonnés dont les visages se figent dans une expression stupéfaite avant de se diriger vers la pauvre M^{me} Grady. L'un d'eux, le plus sévère de tous passe la main sur ses cheveux en brosse, sort du bureau et vient à elle.

« Voulez-vous me suivre, madame ? Je suis le chef du contentieux. Je voudrais vous poser quelques questions.

— A propos de mon fils ?

— Oui madame. »

En tant que chef de service, le directeur du contentieux a droit à un bureau à deux travées, un coin salon avec lampadaire, une eau-forte représentant

l'inauguration d'un célèbre pont de chemins de fer, et une double porte avec capitons verts.

« Asseyez-vous madame. »

Manifestement embarrassé il passe et repasse la main sur ses cheveux en brosse.

« Quand pensez-vous revoir votre fils, madame Grady ?

— Je ne sais pas. Il ne me l'a pas dit et je suis sans nouvelles de lui depuis vendredi. Mais dites-moi monsieur, je vous en prie, qu'est-ce qui se passe ?

— Il se passe, il se passe, que nous sommes très ennuyés, je n'ai pas de bonnes nouvelles à vous donner.

— Mais parlez monsieur, qu'est-ce qu'il y a ? Lionel a fait une bêtise ?

— Oui madame. Il a vidé le coffre de la compagnie. Environ deux millions de francs. Toute la recette du week-end.

— Vous êtes sûr ? Et les yeux bleus de la vieille dame demeurent incrédules.

— Absolument. Il l'avoue lui-même dans une lettre qu'il a laissée dans le coffre.

— Montrez-moi cette lettre, je vous dirai si c'est son écriture.

— C'est-à-dire que... Je ne peux pas vous la montrer.

— Pourquoi ?

— Parce que euh... de toute façon je ne l'ai pas, monsieur le Directeur l'a gardée.

— Mais enfin monsieur, si mon fils a écrit une lettre aussi grave, j'ai le droit de savoir ce qu'il y a dedans.

— Mais oui madame, vous la lirez, mais plus tard. Pour le moment il faut que vous répondiez à mes questions. Votre fils vous a-t-il paru normal ces temps-ci ?

— Oui, bien sûr.

— Il n'était pas malade ?

— Non.

— Un peu abattu peut-être ?

— Je n'ai pas remarqué.

— Est-ce qu'il était amoureux ?

— Il ne m'a rien dit. Mais Lionel ne me dit pas tout.

— Cette histoire d'enquête à la frontière est un mensonge. Vous ne savez vraiment pas où il est ?

— Mais non monsieur. »

Cette fois les lèvres de la vieille dame commencent à trembler, ses yeux deviennent brillants, elle gémit :

« Mon dieu, mon dieu qu'est-ce qui nous arrive.

— Vous ne savez pas si votre fils a été voir des médecins ces derniers temps ? »

M^{me} Grady qui ne peut plus parler secoue négativement la tête.

« Vous avez un médecin de famille ? »

La vieille dame de plus en plus affolée acquiesce.

« Vous avez son adresse ? »

Elle ouvre un petit sac noir en lézard dont les écailles usées rebiquent pour en sortir un répertoire qu'elle tourne dans tous les sens :

Excusez-moi : je ne sais plus où sont mes lunettes... tenez cherchez vous-même : docteur Heckman. »

Lorsqu'il a pris note de l'adresse, le chef du contentieux se lève et reconduit la vieille dame vers la porte.

« Maintenant madame, vous allez rentrer chez vous et ne vous faites pas trop de souci. Après tout nous ne sommes encore sûrs de rien, je vous appellerai dès que j'aurai des nouvelles. »

Puis il regarde la petite silhouette, qui a sorti un mouchoir de sa poche, légèrement titubante s'éloigner dans le couloir. Il grogne :

« Quelle histoire ! Non mais quelle histoire ! »

Le chef du contentieux est maigre, sec et raide. Le docteur Heckman est blond, rond, aussi difficile à saisir qu'une savonnette.

« Non vraiment... Vous comprenez, je suis tenu à un minimum de secret professionnel.

— Je comprends mais dans certains cas vous pouvez consentir une entorse à cette règle, cette fois-ci notamment. D'ailleurs je vais vous faire lire la lettre que nous avons trouvée dans le coffre. »

Le chef du contentieux sort de son portefeuille un papier plié en quatre.

« Tenez... C'est une photocopie... A mon tour je vous demande d'observer pour le moment toute la discrétion sur cette affaire... Vous reconnaissez son écriture ? »

Le docteur hésite et lit :

« Je suis un homme malade. Mon médecin ayant constaté que je souffre d'une tumeur au cerveau, je me suis adressé à différents spécialistes. Ceux-ci m'ont dit qu'elle n'était pas opérable. A travers leurs déclarations embarrassées j'ai compris que cette maladie incurable ne me laissait plus qu'un an ou deux à vivre. Depuis je traîne une angoisse affreuse. J'ai trente-trois ans, je n'ai fait que travailler sans jamais profiter de la vie. J'ai pris cet argent pour jouir pleinement des quelques mois qui me restent. Je n'ai rien dit à ma mère. Elle ne sait pas que je suis malade. Je vous prie de ne pas lui révéler la vérité. Pardonnez-moi les ennuis que je vous cause. » Et c'est signé : « Lionel Grady »

Le toubib est bien embarrassé.

« Comprenez, Docteur, s'il est vraiment malade, j'essaie de retrouver cet homme par des moyens discrets afin de récupérer l'argent. Mais si c'est faux je préviens la police. Le pire ce serait qu'on le traîne de la prison au tribunal devant sa mère même avec un cancer au cerveau.

— Ecoutez... dit enfin le docteur, la seule chose que je puis vous dire sous le sceau du secret, c'est qu'il souffrait de la tête. Après l'avoir examiné, j'ai été pris d'un léger doute, très léger, aucune certitude. Je lui ai conseillé d'aller consulter le professeur Sherman. Il y a de cela une quinzaine de jours. Depuis je ne l'ai pas revu.

— Et le professeur Sherman ne vous a rien dit ? C'est normal ?

— Non. Si Sherman l'avait vu et s'il avait constaté une tumeur au cerveau, il m'aurait certainement prévenu.

— Donc selon vous c'est probablement du bidon... C'est aussi notre avis. Appelez quand même ce professeur Sherman. »

Mais le professeur Sherman qui aurait dû faire le diagnostic affirme n'avoir jamais vu ce soi-disant malade.

Si la compagnie des chemins de fer ne se décide pas encore à porter plainte officiellement, son enquête progresse. Elle établit que le vendredi Lionel Grady a quitté la ville. Que le lendemain il était à Paris où l'on retrouve sa trace dans deux boîtes de nuit de Pigalle où il a dépensé beaucoup d'argent. Le lundi il prenait l'avion et atterrissait à Nice pour n'y rester que trois heures, le temps de déjeuner au champagne à l'aéroport et de prendre un taxi qui l'emmenait à Monte-Carlo.

C'est donc là que le chef du contentieux de la compagnie des chemins de fer, grand, sec et raide, accompagné d'un détective privé trotinant sur des chaussures éculées débarque quinze jours après le vol pour demander au portier de l'hôtel *Hermitage* :

« Monsieur Lionel Grady, s'il vous plaît. »

Le concierge consulte son fichier :

« Chambre 115. »

Ainsi donc l'inspecteur des chemins de fer n'a même pas pris la précaution de changer de nom.

Il est dix heures du matin lorsque Lionel Grady en pyjama, ouvrant la porte, se trouve nez à nez avec son collègue.

« Qu'est-ce que tu fais là !

— Tu le demandes ?

— Ah bon... entre. »

Mince, racé, élégant dans son pyjama de soie tout neuf Lionel Grady sourit tristement :

« Eh bien ça n'aura pas duré longtemps.

— Tu t'imaginais qu'on allait te laisser filer avec la recette d'un week-end ? »

Naïvement Lionel Grady avoue qu'il pensait que ses collègues auraient pitié de lui le sachant condamné.

« Vous n'avez rien dit à ma mère, j'espère ? »

Le chef du contentieux fait « non » de la tête en le regardant d'un oeil torve.

« Le professeur Sherman ne t'a pas vu. Qui t'a dit que tu avais une tumeur au cerveau ?

— Personne. Je me suis fait faire une radio et malheureusement elle est éloquente. »

Devant le directeur du contentieux éberlué il sort une radio de sa valise et la place dans un rayon de soleil.

« Regarde cette ombre... Le radiologue n'a rien voulu me dire mais j'ai vu qu'il fronçait les sourcils en la voyant.

— Une ombre ?... Quelle ombre... Où tu vois une ombre ?... Tu te moques de moi ! »

Au cours du procès qui a lieu trois mois après l'arrestation de Lionel Grady, le professeur officiellement chargé de l'examiner déclare :

« Indiscutablement, tous les spécialistes qui ont examiné la radio que s'est fait faire l'accusé se sont déclarés incapables d'y discerner la moindre trace de tumeur. Alors s'agit-il d'une coïncidence ou d'une prescience de l'accusé, il m'est impossible de vous le dire. Mais les examens auxquels nous avons procédé depuis et des radios toutes récentes, confirment cependant la présence d'une tumeur cancéreuse. Toutefois nous espérons pouvoir l'opérer avec des chances de succès. »

Le procureur arguant qu'un délit est un délit, que la mort de l'accusé n'est pas certaine et qu'au surplus il n'était pas condamné par la médecine lors de son méfait, demande qu'une peine lui soit appliquée. Mais considérant qu'il n'a eu le temps de dépenser que le dixième de la somme volée, il réclame une peine de principe : un an de prison.

« Afin, conclut le procureur, qu'il puisse dans le pire des cas passer les dernières semaines de sa vie près de sa mère. »

L'avocat de la défense réclame, lui, la liberté immédiate de son client :

« Qu'il se soit “ cru ” condamné ou “ su ” condamné, messieurs les Jurés, le résultat n'était-il pas exactement le même ? Une panique, une angoisse et un désir après tout légitime de vivre intensément. Quitte à prendre quelques dizaines de millions dans ce coffre : une goutte d'eau dans les milliards que la compagnie des chemins de fer perd chaque année et pour lesquels on ne jette pas les responsables en prison. »

Au tour des jurés cette fois d'être bien embarrassés.

Finalement ils rendront un verdict minimum : trois mois de prison avec sursis.

Le lendemain à la sortie de la prison une vieille dame aux yeux bleus dans un visage plein de taches de rousseur attend Lionel Grady. Une vieille dame dans les

bras de laquelle il mourra deux ans plus tard, après une opération inutile.

ALLONS VIENS, MARIO... VIENS

En 1930, Sante-Erasmo est le quartier de Naples le plus minable, le plus grouillant, et dans Sante-Erasmo, la boulangerie de la famille Alboni est la plus pauvre. Elle assure tout juste le pain du père, de la mère et de leurs deux enfants qui vivent entre des murs humides où se colle dans l'ombre la farine des sacs crevés par les rats. A un an d'intervalle, le père et la mère meurent, délabrés avant l'âge.

Par deux fois Carmela, la fillette de dix ans et Mario qui en a sept suivent donc à travers Naples jusqu'au cimetière, le cortège des quelques amis et parents qui ne vont même pas jusqu'au bout.

Après la cérémonie la brunette en robe de coton noir prend par la main son petit frère en culotte courte qui renifle ses larmes :

« Allons viens, Mario... Viens... »

A dix ans donc en 1931, Carmela se retrouve chez une tante avec Mario. Chacun s'apitoie de la voir abandonnée et triste avec son frère qui semble renifler toujours d'éternelles larmes.

Dans un bar minuscule, teint de vin rouge et de nicotine, mais dont elle est propriétaire, la tante depuis vingt ans attend un mari. C'est justement le moment qu'elle choisit pour se marier car à Naples, lorsqu'on est propriétaire, on finit toujours par trouver un époux. Alors Carmela prend son petit frère par la main, encore une fois :

« Allons, viens Mario... Viens... »

Les deux enfants s'endorment ce soir-là chez un cousin célibataire et chauffeur de taxi. A douze ans, Carmela fait sa vaisselle avec soin, repasse la chemise, la seule chemise dont les poignets et le col sont toujours bien blancs et raides d'amidon. Mario fait les courses et lave par terre. Sans doute le chauffeur de taxi a-t-il découvert grâce à eux l'agrément d'avoir une maison en ordre car, pour les remercier, il se marie à son tour.

« Allons viens Mario... Viens, dit encore Carmela. »

Une dame, voisine un peu folle qui ramasse tous les êtres vivants errants dans le quartier, va les prendre chez elle avec ses trois chiens et ses quinze chats pelés, édentés, griffus, grondants, miaulants, rampants ou accrochés aux rideaux. Quinze chats, trois chiens plus deux enfants de quatorze et onze ans, sont chers à nourrir ; Carmela et Mario se retrouvent devant la porte de la maison à l'heure où dans les rues désertes passent les arroseuses...

« Allons, viens Mario... Viens... »

C'est à cet instant que va se joindre à eux le troisième personnage de l'inséparable trio héros de cette histoire.

Comme dans les contes de fées et les romans-photos un jeune homme passe. En fait cela n'a rien d'extraordinaire, un jeune homme finit toujours par passer.

Dans la rue où le soleil fait monter des caniveaux la pittoresque puanteur tant recherchée par les touristes, le jeune gentil Giacomo, vingt ans et tout sourire,

voit les deux jeunes gens, car on ne peut plus parler d'enfants, suivre le trottoir. D'une main, Mario porte un baluchon qui lui bat les jambes et de l'autre tient la main de Carmela, à qui un début de vie idiote n'empêche pas d'être jolie et d'avoir les yeux clairs.

Il les suit et les suit si bien que finalement c'est lui qui les emmène. A vrai dire, il se serait contenté d'emmener Carmela. Mais celle-ci n'a pas lâché la main de son frère :

« Allons viens Mario... Viens... »

Il faut bien qu'ils aillent quelque part n'est-ce pas ? Alors ils traversent Naples et sur une petite place où sous les arbres se tient un marché, derrière les tas de légumes et les galoches suspendues en grappes, le frère de Giacomo, qui est coiffeur ambulant, les regarde avec des yeux ronds venir à lui.

Ils vont rester six mois tout en haut de la ville, là où les bruits parviennent à peine, sous le toit, sous la tuile, sous le soleil de Naples. Carmela est jolie, Giacomo est gentil et Mario voit bien qu'ils s'aiment sans oser le dire. D'ailleurs ils n'en ont pas le temps. Le 10 octobre 1935 la guerre d'Abyssinie éclate et Giacomo s'en va.

C'est une image déjà vue en d'autres histoires : ce visage de jeune fille coincée dans les barreaux des grilles interminables qui entourent impitoyablement le port de Naples. Giacomo attend sur les quais, le fusil au pied, un beau calot à pompon sur la tête. Il monte la passerelle d'un bateau, le fusil sur l'épaule et le beau calot à pompon sur la tête, ce maudit calot qu'elle va voir sur sa tête pendant tant et tant d'années...

« Allons, viens Carmela... Viens... »

Et Mario entraîne sa soeur loin des grilles.

C'est tout juste si Carmela et Giacomo vont s'écrire quelques lettres qui, toutes, seront lues par Mario. Est-ce pour cela ? Par pudeur ? Jamais ils ne se disent qu'ils s'aiment. Qu'est-ce que ça peut faire ? Cette guerre idiote va finir, il faut bien qu'elle finisse et il reviendra.

Hélas la guerre d'Abyssinie dure trois ans, juste le temps que la grande guerre éclate et que Giacomo ne revienne pas. Cette nouvelle guerre ils la font chacun de leur côté : Carmela et Mario crevant de faim et Giacomo crevant de chaleur dans le désert. Carmela et Mario recevant le toit de la maison sur la tête et Giacomo prisonnier derrière les barbelés. Carmela et Mario réfugiés dans des caves avec des milliers et des milliers de sans-logis napolitains et Giacomo déporté aux Indes.

Et puis un petit jour gris et brumeux, Carmela et Mario, de derrière les grilles qui emprisonnent depuis des siècles le port de Naples, voient descendre d'une passerelle, sans fusil, et son calot tout flasque sur la tête, un Giacomo si changé qu'ils hésitent à le reconnaître. Giacomo qui traverse le quai lentement, son regard parcourant la foule et qui brusquement s'élance vers Carmela. Il l'étreint à travers les barreaux sans dire un seul mot.

Quelques instants plus tard Giacomo découvre Mario qu'il avait jusqu'alors oublié.

« Salut Mario.

— Bonjour Giacomo.

— Dis donc Mario... Tu as bien changé... »

C'est vrai, à vint et un ans, sous un nez qui semble toujours renifler d'éternelles larmes, il essaie de faire pousser une petite moustache pour donner plus de virilité à son visage trop fragile et trop fin.

Lorsque Giacomo et Carmela s'éloignent bras dessus, bras dessous, celle-ci, un moment se retourne :

« Allons, viens Mario... Viens... »

A cet instant sans doute, lorsque Mario boudeur les rejoint, tous les éléments qui vont faire de cette banale histoire un drame se mettent définitivement en place.

Giacomo et Carmela se considèrent comme fiancés. Pour se marier Giacomo et Carmela doivent avoir un travail. Ils ne sont pas difficiles bien sûr, pas prétentieux, un petit travail ferait l'affaire à condition qu'il soit stable.

Giacomo, depuis les camps de concentration où il a passé des années, sait un métier inattendu : il est cuisinier. Il explore les restaurants de luxe où l'on fait de la si bonne cuisine et les gargotes des ruelles sombres où tout ce que l'on mange a un goût douteux.

Alors ils cherchent et s'obstinent longtemps. Ils attendent depuis tant d'années qu'ils ne sont plus à quelques mois près. D'ailleurs pour Carmela la vie n'est qu'une longue patience. Même si c'est la plus difficile, elle préfère suivre la route la plus droite vers le bonheur et que celui-ci soit définitif et total.

Ils se voient de temps en temps, lorsque Giacomo revient de Milan, de Rome ou de Gênes après avoir travaillé quelques semaines. Et puis un jour, après deux années, Giacomo fait irruption dans le dédale des caves où vivent encore, en 1947 et où vivent toujours en 1980 les pauvres gens de Naples.

« Ça y est, Carmela ! Ça y est ! »

Il est tout retourné, à la fois rouge et blême.

« J'ai un travail, un travail sensationnel cette fois ! »

Tandis qu'on l'entoure, qu'on le presse, il montre à Carmela un papier qu'elle peut à peine lire tant il tremble dans sa main. D'exubérant, le voici solennel :

« Disons plutôt que c'est un travail sérieux et durable.

— C'est un contrat ?

— Oui, c'est un contrat. »

Et le bruit se propage de cave en cave :

« Giacomo a un contrat ! Giacomo a un contrat...

— Un contrat de cuisinier ? demande Mario.

— De chef-cuisinier ! Tu te rends compte : chef-cuisinier !

— Mais où ça ?

— En Angleterre, dans un hôtel.

— Tu commences quand ?

— Tout de suite. Enfin dans quinze jours.

— Et tu pars quand ?

— Demain. Je pars demain. »

Puis il prend Carmela par les épaules et la secoue :

Mais non Carmela il n'y a pas de quoi pleurer. Tu vas venir me rejoindre, très vite. Le temps que j'ai gagné l'argent de ton voyage...

—Il faudra combien de temps ?

— Je ne sais pas, deux mois, trois mois... »

Le lendemain à la gare de Naples, lorsque le train disparaît à leur vue, Carmela et Mario se retrouvent seuls.

« Allons, viens Carmela... Viens... »

Au « Queen's Hotel » sous les panaches de fumée qui tressent dans le ciel une écharpe noire, entre les murs de briques de Barnslay dans le comté d'York, Giacomo prépare la venue de Carmela. Bien entendu ce n'est pas aussi facile que prévu. Et les mois passent. L'argent ne suffit pas : il y a aussi la loi. Et la loi anglaise veut qu'ils soient mariés pour que Carmela puisse venir le rejoindre en Angleterre.

Au mois de février, la jeune femme reçoit les papiers de Giacomo pour qu'ils puissent se marier par procuration. Elle qui a tant souhaité, tant rêvé ce mariage, se marier par procuration ! Un mariage de signatures ! Mais qu'importe, la loi le veut ainsi. Vive la loi !

Le 20 février Carmela devant témoins explique à Mario :

« Ça va être merveilleux Mario, Giacomo vient de louer une petite maison : quatre pièces ! Tu te rends compte ? Avec une entrée, une salle de bains et, je te le donne en mille... allons donc, tu ne devineras jamais... un petit jardin ! »

Mario ne répond rien. Depuis quelque temps, il ne partage plus l'enthousiasme de sa soeur. Simplement comme lorsqu'il était enfant, il renifle d'éternelles larmes.

« Allons... Mario ! Ne fais pas cette tête-là. Tu viendras nous voir. Tu viendras chaque fois que tu voudras. »

Carmela, patiente, soumise et silencieuse depuis quinze ans, le 26 février, jour extraordinaire de ce fameux mariage par procuration, qui est tout de même un mariage, montre sa joie à tout le monde dans la plus belle des caves de Naples toute emplie de roses.

Personne n'est plus traditionaliste que les Napolitains. Giacomo a tout réglé par lettre dans les moindres détails, même le buffet. Il a voulu qu'elle ait des roses et une robe de mariée. Il a demandé à Mario d'acheter deux alliances, l'une que Mario passe au doigt de Carmela et l'autre qu'elle emportera pour la lui remettre en Angleterre.

Et lui-même, au « Queen's Hotel », le même jour, à la même heure exactement, organise une petite fête. Il y est photographié en chef de cuisine, personnage important, entouré d'amis.

Carmela, sa femme, reçoit une semaine plus tard la photographie de son mari

radieux.

Seuls quelques documents administratifs séparent encore Carmela de Giacomo.

C'est à Calais, le 27 mai, qu'il viendra l'attendre afin qu'elle lui passe la bague au doigt, qu'ils s'embrassent et que le passé se dissipe en fumée entre la France et l'Angleterre. Pour cela il envoie l'argent des deux billets. Carmela est heureuse :

« Regarde... Regarde Mario ! Comme il est gentil Giacomo. Je lui avais demandé que tu viennes avec moi. Et il a prévu l'argent de ton retour... »

Car si l'un des billets est un aller simple, l'autre est un aller-retour.

Le 20 mai les documents, attendus pour le départ, sont là. Le 23 mai Carmela expédie en Angleterre un grand colis contenant la plupart de ses affaires et ses cadeaux de mariage. Rien désormais ne peut plus la séparer de Giacomo.

Le 25 mai, à 16 h 39, elle est avec Mario sur le quai d'où va partir le Naples-Milan, celui qu'on appelle le « Diretissimo ». Tous ses amis se pressent sur le quai, l'embrassent. Les passagers du train — ces voyageurs qui pour Carmela ne sont pas des gens tout à fait comme les autres — regardent avec curiosité sa robe de mariée, une mariée en voyage de noces et dont l'époux n'est pas là. Car l'époux ça ne peut être Mario, ce jeune homme qu'elle traite comme un enfant, le saisissant par la main lorsque le train démarre :

« Allons, viens Mario... Viens... »

Bientôt il ne reste sur le quai qu'une sorte d'anémone agitant ses tentacules blanches : le groupe serré des amis qui ont sorti leurs mouchoirs. La gare, chassée par les bouffées de fumée de la locomotive s'enfuit en reculant. Carmela s'assoit sur sa banquette.

« Allons, viens t'asseoir Mario... Viens... »

Et elle regarde tout droit devant elle, vers Calais, vers le bonheur tant attendu.

Le 27 mai 1950 à 16 h 30, Giacomo, trente-quatre ans, chef cuisinier au « Queen's Hotel » de Barnsley commence à arpenter le quai de la gare de Calais.

Le train qu'il attendait arrive, se vide comme une fourmilière et Giacomo court d'un wagon à l'autre. Il cherche Carmela comme il y a six ans sur le port de Naples.

Bientôt le quai est désert et Carmela n'est pas là. Ni Carmela ni Mario. Peut-être ont-ils échappé à son regard ? Il court vers la sortie et ne les voit pas. Il s'adresse alors aux employés.

« C'était bien le train qui vient de Milan ?

— Oui et non. Les voyageurs venant de Milan ont dû changer à Bâle.

— Il n'y a pas d'autres trains venant de Bâle ?

— Pas aujourd'hui. »

Il va trouver le chef de gare rogue et moustachu.

« J'attendais ma femme et elle n'est pas là. Est-ce que l'on peut venir de Milan autrement qu'en passant par Bâle ?

— Certainement ! répond le chef de gare. »

A tout hasard, grognant sous sa moustache, le chef de gare décroche le téléphone, se renseigne et conclut :

« Elle a pu passer par Paris ou changer à Mulhouse ou à Berne. Etes-vous sûr seulement qu'elle a pris le train ? »

Giacomo parvient à toucher le seul de ses amis qui à Naples peut être joint par téléphone. Celui-ci confirme :

« Oui, Carmela a pris le train avant-hier à 16 h 39. Elle était en robe de mariée et Mario l'accompagnait. »

Giacomo court au commissariat de police :

« Ma femme était en robe de mariée, explique-t-il aux policiers. Une femme en robe de mariée ça ne disparaît pas comme ça !

— En robe de mariée ?

— Oui. Nous nous sommes mariés par procuration. Elle venait me rejoindre. Ça fait quatorze ans que nous attendions. »

Le 27 mai 1950 entre Calais et Milan pendant des heures, les téléphones sonnent et les télex crépitent. A chaque halte on retrouve trace de la robe de mariée. Et chaque piste ramène au train arrivé à 16 h 30 à Calais.

Le chef de train lui-même se souvient l'y avoir vu et les douaniers français ne l'ont pas oublié.

A vingt-trois heures Giacomo se laisse tomber sur un banc, sous la verrière obscure où il attend depuis des heures. De loin les employés de la gare se montrent du doigt cet homme qui attend toujours alors qu'il n'y a plus de train ce soir.

Le 27 mai dans la nuit, le mécanicien du train numéro 39, parti le jour même de Calais à vingt et une heures, découvre à Rixheim dans le Haut-Rhin une immense robe blanche trempée de pluie gisant sur la voie ferrée. C'est le cadavre d'une femme en robe de mariée, dont les yeux clairs sont encore ouverts. Elle tient son sac à la main.

Le lendemain un policier vient remettre à Giacomo le sac de Carmela. Dedans il y a la dernière lettre qu'il lui a écrite et l'alliance qu'elle devait lui passer au doigt en l'embrassant très fort.

Deux jours plus tard Mario est retrouvé à Naples, hagard et tenant des discours incohérents. Selon lui Carmela serait tombée du train sans qu'il s'en aperçoive. Après l'avoir cherchée en vain, il serait descendu à Offenbourg pour revenir à Naples.

Evidemment l'histoire ne tient pas debout, et si le commissaire local qui le connaît bien le laisse venir à l'enterrement de sa soeur, il est présent lui aussi et ne le quitte pas des yeux.

Il sait que les blessures que la jeune femme portait à la nuque ont été sans doute causées par le marteau qui sert à briser la vitre où était enfermé l'extincteur du wagon. Il sait que depuis quelques semaines les discussions entre Mario et sa soeur étaient de plus en plus orageuses. Les psychologues estiment qu'il devait éprouver pour Carmela un sentiment fraternel bien sûr, mais aussi filial et probablement incestueux. Ce sentiment si complexe, s'est transformé en désespoir puis en jalousie pour devenir de la haine lorsqu'il fut évident que

Carmela allait l'abandonner, cette fois de façon définitive. Peut-on perdre à la fois une soeur, sa mère et la femme qu'on désire depuis toujours sans que la raison en souffre ?

La foule se disperse. Il ne reste près de la tombe que Giacomo et son beau-frère en larmes. Le commissaire prend ce dernier par le bras :

« Allons viens Mario... Viens. »

ENTRE 23 H 30 ET MINUIT

La salle d'audience du tribunal est à peu près vide. On va juger ici, pour la deuxième fois, un criminel sans grand intérêt. Condamné à perpétuité pour le meurtre de son patron, Olaf Berens n'a pas attiré la foule avide des grands procès criminels. D'ailleurs il ne s'agit que d'une répétition du premier procès. Son avocat a réussi à le faire casser pour vice de procédure. Mais un vice de procédure ne change rien à l'affaire.

Dans les journaux du matin, ce jour de janvier 1953, le procès n'occupe que quelques lignes.

« Accusé d'avoir tué le directeur de l'usine où il travaillait, Olaf Berens, qui a déjà fait six ans de prison, comparait à nouveau devant la Justice. Aucun fait nouveau n'étant apparu, l'homme verra sa condamnation confirmée. Il s'agit, rappelons-le, d'une sombre histoire de marché noir. En décembre 1946, le directeur d'une usine de bonneterie, M. Hern, fut tué d'un coup de feu dans sa voiture, alors qu'il rentrait à son domicile. Une patrouille de police entendit le bruit des détonations à 23 h 30 précises. L'accusé, Olaf Berens, s'était disputé avec M. Hern dans la journée et n'a pu fournir d'alibi entre 23 h 30 et minuit. La police a découvert à l'intérieur de l'usine un trafic de marché noir dont il était certainement responsable. »

Voilà, c'est tout.

Olaf Berens attend donc de pénétrer dans la salle d'audience. Grand et mince, le visage volontaire, le regard clair, il écoute patiemment son avocat qui tente, une fois de plus, de le convaincre :

« Croyez-moi, Berens, il vaudrait mieux avouer. Tout est contre vous. Votre système de défense est ridicule !

— Je ne l'ai pas tué je vous l'ai dit, si vous ne me croyez pas, inutile de me défendre.

— Ne dites pas de bêtise. Si j'insiste c'est pour une raison simple : les jurés comprendraient mieux. Admettez que vous avez tiré sur votre patron dans un moment de colère, parce que vous n'étiez pas d'accord. Si vous admettez seulement ça... la peine peut être ramenée à vingt ans, je m'en fais fort.

— Je ne l'ai pas tué, je vous le répète depuis six ans ! Et je ne faisais pas de marché noir...

— D'accord Berens, j'ignore ce que vous me cachez mais attendez-vous à une condamnation à vie dans ce cas. Le tribunal va se contenter d'entériner le premier jugement.

— Je ne vous cache rien.

— Si ! Ne me redites pas que vous étiez avec votre femme entre 23 h 30 et

minuit ! Qu'est-ce que vous espérez d'un alibi pareil ? Elle le confirme, d'accord, mais ça n'a pas de valeur, vous le savez bien, elle-même est incapable de préciser les heures, elle est aveugle !

— Elle en est capable. Elle me fait confiance, elle !

— Mais c'est un argument qui se retourne contre vous Berens ! C'est vous qui lui avez dit en rentrant qu'il était 23 h 30 ! Et il n'y a chez vous aucune pendule, aucune sonnerie qui ait pu le lui confirmer, vous le savez !

— Elle a parfaitement la notion de l'heure, les aveugles ont un sens pour ça...

— A trente minutes près ? Et justement les trente minutes de votre alibi ? C'est ridicule. Je vous en prie Berens, suivez mes conseils, et nous aurons vingt ans, au lieu de la perpétuité.

— Non ! »

L'avocat, un petit homme nerveux, tape du pied rageusement. Son client est stupide ! Et il va perdre le seul avantage qu'un vice de procédure insignifiant vient de lui offrir : la possibilité d'être réjugé, ce qui n'est pas donné à tous les assassins.

Reste à savoir si Olaf Berens est un assassin qui s'obstine à mentir, ou un innocent qui n'a pas de chance.

Le déroulement de cette audience de janvier 1953, dans une petite ville d'Allemagne, réserve en tout cas une surprise au maigre public qui va la suivre, car l'affaire est apparemment sordide et sans grand intérêt.

Olaf Berens a quarante ans en 1953. Six ans de détention l'ont profondément marqué. Son visage mince s'est encore creusé et il s'assied avec lassitude sur le banc qui lui est réservé, entre ses deux gardiens.

Pendant cinq longues minutes il écoute, le visage penché sur ses mains croisées. Il écoute le président du tribunal rappeler les faits.

Tous les détails juridiques, les précisions, les formules alambiquées, ne réussissent pas à compliquer une affaire aussi simple.

Un homme, Ralph Hern, rentrait chez lui en voiture. Arrivé devant son domicile, et avant même qu'il ait eu le temps d'ouvrir la portière, une balle de revolver l'atteignait en plein visage.

Attendu que Olaf Berens prétendait simplement être rentré chez lui à cette heure-là, et que seule son épouse pouvait le confirmer ;

Attendu que cette épouse ne pouvait pas être un témoin valable selon la loi, et encore moins du fait qu'elle est aveugle ;

La question est :

« Olaf Berens où étiez-vous à 23 h 30 le 7 décembre 1946 ? »

Olaf Berens se lève. Sa haute silhouette amaigrie dépasse les deux gardiens d'une bonne tête, et il répond d'une voix cassée :

« J'arrivais chez moi.

— Précisez ! Quelle heure selon vous était-il exactement ?

- Je ne peux pas le dire à quelques minutes près.
- Mais vous persistez à dire qu'il était entre 23 h 30 et minuit ?
- Oui Monsieur le Président.
- A part votre épouse, qui peut confirmer cet horaire ?
- Personne, Monsieur le Président.
- Quel était l'objet de votre discussion avec M. Hern dans l'après-midi ?
- Je n'approuvais pas ses méthodes de fabrication.
- L'avez-vous accusé de faire du marché noir ?
- Oui.
- Vous a-t-il accusé de le pratiquer vous-même ? Et vous a-t-il menacé de renvoi ?
- Oui.
- Aviez-vous des preuves contre lui ?
- Des preuves qui ne concernent que moi, Monsieur le Président, malheureusement.
- C'est-à-dire ?
- C'est-à-dire que j'ai assisté à des tractations par téléphone, je suis sûr qu'il faisait du marché noir, mais je n'ai que ma parole, il n'y avait personne d'autre.
- Si je comprends bien, il faut toujours vous croire sur parole ? Vous accusez votre directeur, sans preuves concrètes, et vous n'avez pas d'alibi pour l'heure de sa mort ?
- Je ne l'ai pas tué, et à 23 h 30 j'étais chez moi. »

Olaf Berens semble résigné. Il a déjà entendu toutes ces questions lors de son premier jugement. Il a déjà fourni les mêmes réponses. Il est innocent, dit-il, mais impuissant à le prouver.

Malheureusement on n'a pas retrouvé l'arme du crime. Et malheureusement, cette histoire d'alibi a toujours paru suspecte aux enquêteurs. Suspecte, car dans un premier temps, Olaf a prétendu ignorer l'heure de son arrivée. Puis il a subitement déclaré qu'il s'était souvenu de l'heure, car en rentrant chez lui, sa femme lui avait posé la question.

Anne-Marie Berens, l'épouse, a confirmé. Mais peut-on la croire ? Elle est aveugle.

Cette jolie femme de trente ans était cantatrice à la veille de la guerre. Prise sous un bombardement, elle a eu les yeux brûlés par des éclats phosphorescents. Olaf, qui était au front à ce moment-là, a demandé une permission pour pouvoir l'épouser quand même. De l'avis de tous ce fut un mariage d'amour. Mais l'amour est aveugle, comme Anne-Marie. Et Olaf n'a aucune chance de s'en tirer. C'est alors que son avocat demande la parole :

« Monsieur le Président, je désire interroger le témoin Anne-Marie Berens ! »

Avant même que l'avocat ait terminé sa phrase, l'accusé se met à hurler :

« Non ! Non ! Ne l'interrogez pas ! Laissez-la tranquille ! »

Le beau visage aveugle de sa femme s'est tourné vers lui. Anne-Marie Berens est pâle, mais sa voix faible intervient :

« Je désire témoigner, Olaf, tu ne m'en empêcheras pas. »

A ce moment de l'audience, les jurés, et le rare public sont persuadés que cette femme va dire enfin la vérité. Que son mari n'est pas rentré à 23 h 30, mais plus tard. Et donc qu'il est bien un assassin.

Seul l'avocat a le regard brillant de ceux qui espèrent une autre vérité.

Anne-Marie Berens se lève avec précaution. L'avocat l'aide à gagner sa place à la barre des témoins et le silence se fait. Les jurés sont impressionnés. Un aveugle est toujours impressionnant. Il y a toujours, derrière un regard mort, un mystère insondable pour ceux qui voient. Le témoin est d'autant plus impressionnant qu'il s'agit d'une femme ravissante, brune, aux traits fins et délicats. D'énormes lunettes noires accentuent encore le mystère de ce visage. Le juge lui-même baisse la voix.

« Madame Berens, nous vous entendons pour information uniquement. Vous êtes la femme de l'accusé, et votre témoignage ne pourra être retenu par les jurés. »

Anne-Marie Berens, le visage légèrement penché, ne répond rien. Elle cherche maladroitement à suivre la provenance de cette voix. Lorsque l'avocat s'adresse à elle, elle tourne également la tête dans sa direction supposée.

« Madame Berens, comment pouvez-vous être sûre de l'heure avancée par votre mari ?

— Lorsqu'il est entré, je lui ai demandé l'heure. Il m'a répondu 23 h 30.

— A-t-il dit 23 h 30 exactement ?

— Je crois. Mais ce n'est pas important, j'étais couchée, malade, et Olaf est venu s'installer à mon chevet. Nous sommes restés un bon moment ensemble, puis j'ai entendu sonner minuit.

— Vous étiez très malade ce soir-là, madame Berens ?

— Oui.

— Et vous prétendez pouvoir affirmer l'heure du retour de votre mari ? Comment est-ce possible ? »

Le président jette un regard étonné à l'avocat de la défense. Quel jeu joue-t-il ? Il semble vouloir enfoncer son client davantage, c'est curieux. Imperturbable l'avocat continue.

« Alors, madame Berens ? Répondez. Cette précision semble vous ennuyer ? »

L'aveugle détourne la tête en silence, elle semble chercher son mari, du regard qu'elle n'a pas. Puis se décide :

« Je me souviens très clairement, à cause d'un détail précis. Olaf s'est excusé de rentrer tard, et puis il m'a juré qu'il ne me quitterait jamais, il a ajouté : « Tu sais

combien je t'aime. » Une femme se souvient toujours de ces mots-là, Monsieur. »

La réponse de M^{me} Berens n'aurait peut-être pas cette valeur émotive, si elle n'était aveugle. Les jurés sont impressionnés. Mais son mari brusquement se dresse face à elle, en criant :

« C'est faux ! Ce n'est pas vrai ! Elle ment ! Je n'étais pas auprès d'elle ce soir-là. Je ne lui ai pas dit que je l'aimais ! »

Et sans transition, l'accusé fond en larmes. Il retombe lourdement sur son banc, et cramponne ses mains au-dessus de sa tête.

Le tribunal, les jurés et les rares spectateurs qui viennent d'assister à ce coup de théâtre sont muets d'étonnement. L'avocat lui aussi est devenu pâle de saisissement. S'attendait-il à la réaction de son client ? La cherchait-il ? Pourquoi ? Personne ne comprend.

Olaf Berens sanglote toujours sans aucune retenue, et sa femme l'écoute en silence, droite, sans un geste. Elle attend qu'il se calme un peu, puis de sa voix faible s'adresse à lui :

« Pourquoi ne veux-tu pas reprendre ta liberté, Olaf ? Pourquoi nies-tu tout cela ? »

Mais son mari est incapable de répondre. Les sanglots l'étouffent à nouveau, et le juge est obligé d'intervenir.

« Allons, Berens ! Calmez-vous. Reprenez-vous ! Où étiez-vous entre 23 h 30 et minuit ? Où étiez-vous puisque votre femme ment selon vous ? »

Alors que tous les regards sont tournés vers lui, Berens trouve la force de secouer la tête négativement. On ne voit que ses mains crispées aux jointures blanches, comme s'il faisait un effort terrible pour maintenir sa tête contre le bois.

L'avocat insiste à son tour :

« Parlez Berens... Parlez ! C'est votre seule chance ! »

Mais là-bas, dans la salle, une femme se lève. Elle est mince, blonde, vêtue d'un tailleur noir, et s'approche d'une démarche décidée. Tout le monde est tellement bouleversé par la crise de nerfs de l'accusé que personne ne songe à l'arrêter.

Elle se plante devant le jury, et dit d'une voix claire et ferme :

« L'accusé était chez moi ce soir-là, à 23 h 30. »

Le juge réagit très vite, et au milieu des exclamations, arrive à lui demander :

« Qui êtes-vous, Madame ? Déclinez votre identité ! »

— Je suis Renée Hern, la femme de la victime. Je peux faire le serment que M. Berens était chez moi, quand mon mari a été tué ! »

Olaf Berens n'a pas redressé la tête, mais il ne pleure plus. Le juge s'adresse à lui :

« Est-ce la vérité, Berens ? »

Toujours sans montrer son visage, Olaf Berens fait un signe d'acquiescement.

« Levez-vous Berens ! Et répondez-moi. Étiez-vous chez la femme de la victime

le soir du crime à 23 h 30 ? »

Olaf se redresse péniblement, essuyant son visage, honteux des larmes qui l'ont barbouillé. Mais il répond cette fois :

« Oui Monsieur le Juge.

— Mais pour l'amour de Dieu, pourquoi ne l'avez-vous pas dit au premier procès ? Et vous madame ? Vous lui avez laissé faire six ans de prison pour ne pas vous compromettre ? »

C'est Olaf qui parle maintenant. Il semble avoir retrouvé un peu de calme :

« Vous ne comprenez pas Monsieur le Président. Je ne pouvais pas le dire, et je ne voulais pas non plus qu'elle en parle. Nous étions amis. Amis seulement. Mais s'il n'y avait pas eu ce drame, nous serions peut-être devenus amants. Sûrement même. Ce soir-là, après m'être disputé avec son mari, je suis allé voir M^{me} Hern. Je voulais l'avertir de mon départ. Il n'était pas question pour moi de m'associer au trafic de son mari. »

Le juge l'interrompt pour s'adresser au témoin surprise :

« Que vous a-t-il dit, Madame, à propos de ce trafic ?

— Que mon mari voulait l'obliger à laisser sortir de la marchandise sans contrôle, et qu'il avait refusé. Je me doutais que mon mari faisait du marché noir, cela ne m'a pas étonné.

— Bien. Continuez, Berens !

— Nous avons bu un verre de cognac, j'étais énervé, et... »

Olaf hésite à continuer. Il regarde sa femme intensément. Anne-Marie, elle aussi a le visage tendu vers lui. Mais c'est M^{me} Hern qui répond à sa place.

« Je vais vous dire, moi, ce qui s'est passé. Nous nous sommes embrassés. Olaf a toujours aimé sa femme, mais ce soir-là il était un peu dépassé par les événements. Quant à moi, il me plaisait. C'est quelques minutes plus tard que nous avons entendu les coups de feu, devant la maison. Nous sommes sortis en courant, et quand j'ai vu mon mari la tête en sang dans la voiture, je me suis mise à hurler de frayeur. Une voiture s'éloignait à toute vitesse, mais nous n'avons pas eu le temps de distinguer le tireur, ni de voir quoi que ce soit d'autre. « Ensuite j'ai dit à Olaf de s'en aller. Je me doutais qu'on le soupçonnerait immédiatement si on le trouvait chez moi. La police aurait imaginé je ne sais quel scénario. Or personne ne savait que nous étions amis, Olaf et moi. Voilà. S'il n'a rien dit, Monsieur le Président, c'est aussi pour autre chose. Il avait honte de lui, honte d'avoir envie d'une autre femme que la sienne, même si ça n'était que passer. Il ne voulait pas qu'elle sache, qu'elle devine, ou se fasse des idées... Voilà pourquoi il s'est tu. Et moi aussi, parce qu'il le voulait. Mais je reconnais que c'est par égoïsme, en ce qui me concerne. Olaf est un homme bien. Sa femme aussi. Si elle a menti pour lui, c'était vraiment par amour. Pas moi. Moi je n'étais qu'un divertissement passager. Il aime sa femme, il vient de le prouver. »

La petite voix d'Anne-Marie Berens s'élève alors dans le silence.

« C'est vrai, Olaf ? »

Olaf a secoué la tête. C'était vrai. Il avait payé six ans de sa vie pour cela.

Libéré le jour même, il a quitté le tribunal sous les acclamations du jury et des quelques spectateurs, qui avaient assisté ce jour-là à une étonnante scène d'amour

conjugal. Ce qui n'est pas courant devant une cour d'Assises. L'assassin de Ralph Hern, le trafiquant, victime probable d'un règlement de comptes, ne fut jamais retrouvé.

ANSELME LE PÉNITENT

« A Andrée Maria Stein »

Le soleil de juin éclaire le hameau. Il brille sur la mare où les pierres luisantes d'un ancien lavoir s'écroulent dans les herbes mêlées. Le vieil homme sur le chemin hésite, il regarde un autre vieil homme assis sur un banc de bois devant sa maison. Tous deux se connaissent depuis de longues années. Le vieillard près de la mare, c'est Anselme, sa maison est la dernière du hameau, à l'entrée du bois. L'autre sur son banc, c'est Félicien.

Anselme est un solitaire, un homme sans famille et sans enfant. Félicien est un grand-père, il a élevé péniblement une nombreuse progéniture. Et s'ils se connaissent depuis l'enfance, ils ne se parlent guère. D'ailleurs Anselme n'a pratiquement jamais participé à la vie des autres. Il n'est jamais entré dans leurs maisons, il ne vient à aucun enterrement, n'assiste à aucun mariage, ne célèbre rien avec personne.

Alors que fait-il là, planté devant la mare, sur le chemin qui mène à la maison de Félicien ? On dirait qu'il veut avancer, et que quelque chose le retient encore.

Félicien l'observe depuis son banc, les deux mains appuyées sur le pommeau de sa canne, son regard à l'abri sous une casquette de velours râpé. Anselme lui aussi observe l'autre, sous la même casquette. L'âge les fait paraître identiques.

Enfin il avance, à pas lents et mesurés, le dos légèrement courbé, les bras pendant le long du corps, il ne s'arrête plus. Arrivé devant Félicien qui a levé un regard interrogatif, Anselme ôte sa casquette comme s'il allait parler. Mais il ne dit rien. Lentement, et péniblement il pose un genou à terre, puis l'autre. Et devant son voisin stupéfait, s'incline jusqu'à toucher la poussière de son front.

« Qu'est-ce qui te prend Anselme ? oh ! »

Anselme marmonne quelque chose, toujours incliné, puis se relève sans répondre, et s'en va comme il était venu. Il repasse devant la mare, de sa démarche précautionneuse, et tourne en direction du bois, pour rentrer chez lui.

Sur son banc le vieux Félicien est encore saisi par ce geste bizarre. Sur le pas de la porte, sa femme commente l'événement à sa manière :

« Il est devenu fou, le pauvre. A force de vivre comme un sauvage. Le voilà qui t'a demandé pardon !

— Tu as compris ça ?

— Il a dit pardon, j'ai bien entendu. Tu es sourd, pas moi. »

Cet étrange événement vient de se produire en 1925, dans un petit hameau lorrain. Un de ceux qui ont déjà vu passer de près la guerre de 70 et celle de 14, il n'y a pas si longtemps. Où les jeunes gens sont rares, dans les familles, et nombreux à dormir dans les cimetières, ou sous les dunes de cette terre ravagée par d'interminables batailles.

Selon les habitants du hameau, à qui Félicien raconte l'événement, le vieil

Anselme est devenu fou à soixante-dix-huit ans.

Le lendemain de son geste étonnant devant la maison de Félicien, le vieil Anselme est à nouveau sur la route. A pied, les bras ballants, le regard accroché aux cailloux du chemin, comme une procession solitaire.

Il franchit ainsi les deux kilomètres qui le séparent du hameau voisin. Vers midi, les traits tirés par l'effort accompli, il est devant une autre maison. Et il attend. Une vieille femme le reconnaît depuis la fenêtre de sa cuisine. Sans sortir, elle pousse les volets :

« C'est toi Anselme ? »

Sans répondre, Anselme s'agenouille, comme la première fois, marmonne un pardon, le nez dans les fleurs qui bordent la maison, se redresse et s'en va. Laissant la vieille Charlotte sidérée dans sa cuisine.

A trois heures, il est devant une autre maison, dans un autre hameau, devant l'écurie du vieux Cyprien, et s'incline à nouveau.

Au coucher du soleil, il a encore demandé pardon à Marie, dans son poulailler, à quelques kilomètres de là.

Et le soir, tard dans la nuit, épuisé par sa longue marche, il rentre chez lui et s'enferme.

Mais la nouvelle a déjà fait le tour de la région, dans un rayon de cinq kilomètres.

Anselme est devenu fou. Il a fait pénitence devant quatre de ses contemporains, dans quatre endroits différents. Et les commentaires vont bon train.

Chez Félicien Mangeot, la première station de ce curieux chemin de croix, les habitants se sont réunis à la veillée.

« Il est rentré chez lui, et il a fermé portes et volets. Il est sûrement malade...

— On devrait envoyer le médecin !

— Et s'il n'ouvre pas ? S'il n'est pas malade ? On aura l'air malin...

— Tout de même, ça veut dire quelque chose ce qu'il fait ! Pourquoi demander pardon ? Et sans rien dire, il t'a fait quelque chose Félicien ?

— Non. On n'a jamais eu beaucoup de rapports.

— C'est comme avec les autres... L'Anselme leur a jamais parlé ou presque. »

Le mystère est total, et le lendemain, troisième jour de cette série d'événements, la maison d'Anselme, reste close toute la matinée. Cette fois, chacun est d'avis qu'il faut intervenir. Les poules d'Anselme braillent leur indignation dans le poulailler fermé. Ses deux vaches n'ont pas pris l'air, et le chien hurle famine, attaché dans la cour. Félicien Mangeot qui se sent le premier concerné par cet état de chose, attelle sa carriole, et s'en va au village voisin dont dépend le hameau ainsi que les trois autres environnants. Il va prévenir le maire.

Charles Brandon, le maire, est dans son champ de luzerne, la conversation est courte, car il a déjà été prévenu par le facteur. Il réfléchit :

« Voyons... Toi Félicien, puis la Charlotte, ensuite Cyprien et Marie. Vous avez à peu près le même âge tous les quatre, vous avez connu Anselme enfant. Il y a sûrement une explication à tout cela. Une histoire de famille ?

— Non... On n'est même pas cousins. En 70, on a été incorporés ensemble, mais je l'ai perdu de vue, et chez nous il ne parlait à personne. A mon avis il est devenu fou, ou malade.

— Bon. Je viens. »

Le maire accompagne donc Félicien jusqu'au hameau, et lorsque les deux hommes arrivent, tous les habitants sont rassemblés devant la maison d'Anselme, toujours close. L'un a fait sortir les poules, l'autre les vaches, le troisième a donné une gamelle au chien, sans que leur propriétaire ne se manifeste.

« Moi je dis qu'il est mort !

— Il avait une sale tête quand on l'a vu partir hier... »

Le maire frappe à la porte de la maison, et n'obtenant pas de réponse, secoue la poignée fortement.

« Anselme ! Ouvre, c'est moi le maire... Ouvre bon sang, il faut que je te parle ! »

Silence. Le maire décide :

« Passez-moi un outil, je vais forcer la serrure. »

En quelques minutes la porte est ouverte, et le maire et les habitants pénètrent avec circonspection dans l'unique pièce sans lumière.

Le maire chuchote :

« Anselme, tu es là ? »

Un vague mouvement sur sa droite le guide jusqu'au lit, une femme ouvre les volets, et chacun peut contempler avec effarement Anselme, dans son lit, le regard bien vivant, mais immobile. Il a l'air malade, il respire mal, et sur les draps douteux, ses deux mains ridées sont croisées comme en prière.

Le maire se penche sur lui.

« Ça va pas Anselme ? Tu veux le docteur ? »

Les yeux bleus du vieillard font le tour des envahisseurs et de sa voix un peu rauque, il arrive à murmurer :

« Fichez le camp, laissez-moi mourir tranquille maintenant... »

Le maire croit de son devoir d'insister :

« Si tu te sens mourir, il faut appeler le médecin !

— Fichez le camp...

— Alors le curé ? »

Anselme s'apprêtait à répéter « Fichez le camp »... mais les mots s'arrêtent sur ses lèvres et le maire entend distinctement :

« Le curé... oui... le curé... pourquoi pas le curé... »

Alors chacun ressort sur la pointe des pieds, et le maire promet en partant d'envoyer M. le Curé avec l'extrême-onction, dès son retour au village.

Les femmes restent sur le pas de la porte, entamant déjà une veillée mortuaire. Les chapelets sortent des poches, et l'on attend M. le Curé tandis que les hommes rentrent chez eux.

La situation est claire désormais, pensent-ils. Anselme va mourir, le curé va s'occuper de lui. Le vieux fou solitaire va passer. Et soixante-dix-huit ans, en 1925, c'est un bel âge pour mourir. Un âge normal. Mais le moribond n'a pas fini d'étonner les autres.

C'est au soir du troisième jour donc, que le curé est arrivé dans le hameau avec un enfant de chœur portant les huiles de l'extrême-onction. Il a fait partir les femmes, et s'est installé avec le gamin au chevet d'Anselme le moribond.

Il n'a jamais vu ce mécréant dans son église depuis qu'il était lui-même enfant de chœur. Mais combien de mécréants au soir de leur vie, ont réclamé le pardon de Dieu. Le vieux curé a l'habitude. Aumônier pendant les deux guerres, il a tout vu.

La nuit passe. Et toute la nuit, la lumière de la lampe à pétrole est restée visible derrière les volets clos de la maison d'Anselme. L'enfant de chœur épuisé a dormi dans un vieux fauteuil, et à l'aube, M. le Curé est perplexe sur le pas de la porte.

Félicien vient le premier aux nouvelles.

« Alors ? Il s'est confessé ? »

— Non seulement il ne s'est pas confessé, mais il refuse de parler. Chaque fois que je lui propose de lui administrer les sacrements, il me fusille des yeux. Et si je parle du docteur, c'est la même chose. Pourtant il va mourir. C'est sûr. Et je n'ose pas le quitter. »

Sur l'invitation de Félicien, M. le Curé, accepte d'aller se restaurer un peu. Puis il retourne au chevet du mourant, avec un bol de soupe et une tartine. Mais Anselme ne veut rien avaler. Alors le curé se tourne vers son enfant de chœur ensommeillé dans son fauteuil, et lui tend la nourriture que le gosse avale sans se faire prier.

« Ecoute-moi gamin, je suis fatigué, mes vieux os ne sont pas aussi solides que les tiens. Je vais me reposer un peu chez les voisins. Surveillance-le bien, et s'il me réclame, ou s'il s'agite, cours me chercher ! Tu n'auras pas peur de rester là tout seul ? »

Le gamin ravale sa salive, et fait non de la tête, courageusement.

« Bon. Et ne t'endors pas hein ?... »

Le curé va donc prendre quelque repos chez Félicien, et le gosse reste seul avec Anselme, toujours vivant, et silencieux.

Deux heures passent.

Dans les maisons du hameau, on commence à s'impatienter. Le vieux fou est de ceux qui mettent du temps à mourir. M. le Curé devrait rentrer chez lui. Le médecin n'a qu'à venir. Après tout, s'il ne s'est pas confessé, ça le regarde !

Effectivement, à la fin du quatrième jour, Anselme est toujours vivant, bien que très faible, et il n'a pas absorbé de nourriture depuis plusieurs jours. L'état de sa cuisine en témoigne.

L'enfant de chœur, lui, semble complètement fasciné par cette ambiance. Lorsque le curé est revenu après deux heures de sommeil réparateur, le gamin a répondu à ses questions par monosyllabes :

« Il ne t'a rien dit ?

— ... non monsieur le Curé...

— Il n'a pas bougé ?

— ... non monsieur le Curé... »

Vers huit heures du soir, le curé abandonne. Il n'a pas le droit de garder plus longtemps ce gosse avec lui. D'autre part, il s'est rangé à l'avis des habitants. Le médecin doit venir. Lui seul pourra dire combien de temps, le vieil Anselme résistera à la mort qui le tire déjà par les pieds.

Le curé s'en retourne donc, avec son assistant. Les femmes reprennent leur veillée, à la porte de la maison, enfouies dans des châles, car Anselme ne veut personne à ses côtés. Et une nouvelle nuit passe.

Le cinquième jour, c'est au tour du médecin de garer sa carriole devant la maison basse. Il est jeune, un peu autoritaire, à quarante ans il a lui aussi connu l'épouvante de la grande guerre, et les mourants dans les tranchées.

Au bout d'une demi-heure, il ressort de la chambre.

—« Alors ?

— Alors il se laisse mourir, c'est évident. Le cœur est à peine audible. Mais cet homme n'a pas toute sa raison. J'ai dû me battre avec lui pour l'examiner. Heureusement il n'a plus guère de force. J'ai voulu le faire boire, mais il a craché la potion. Je ne peux pas faire grand-chose. Il faut attendre. A mon avis dans un jour ou deux, c'est fini. Par contre il a parlé. Il a réclamé l'enfant de chœur !

— L'enfant de chœur ?

— Oui, le gamin qui a dû accompagner le curé hier. J'ai essayé de lui faire comprendre que c'était impossible, mais il a insisté.

— Mais pourquoi l'enfant de chœur ?

— Ça je l'ignore. Probablement une lubie. Il n'y a qu'à faire revenir le curé, ça l'apaisera certainement. Cet homme ne meurt pas avec sérénité, j'ignore ce qui le tracasse, mais il y a quelque chose, c'est évident. »

Oui c'est évident. Le vieil Anselme a cherché le pardon de quatre des concitoyens, avant de se coucher pour mourir. Donc quelque chose le tracasse. Mais pourquoi ne s'est-il pas confessé ?

Le médecin parti, le curé le remplace dans l'après-midi du cinquième jour. Un vendredi. Le gamin qui l'accompagne n'est pas le même et dès son entrée dans la chambre, Anselme le met dehors, de toutes les forces qui lui restent.

« Je veux l'autre, je veux petit Louis... »

Le curé tente de calmer ce désir incongru sans y parvenir, et finalement cède aux derniers souhaits du moribond. Il renvoie le gamin, avec mission d'envoyer à sa place petit Louis.

Et en attendant, il prie, tout en réfléchissant.

Petit Louis... Pourquoi ce gamin et pas un autre ? Petit Louis est de l'assistance. A douze ans, il est placé dans une ferme des environs. Il n'a dans la région aucune famille, et aucun lien de parenté avec quiconque.

C'est Félicien qui trouve enfin une première explication à cette lubie.

« Anselme est un enfant trouvé lui aussi. C'est peut-être pour ça... »

Au soir du cinquième jour, Anselme n'est toujours pas mort, et au matin du sixième, petit Louis arrive enfin. Ses patrons nourriciers ne l'ont laissé partir qu'avec difficulté. C'est ce qu'il explique au curé.

« Ils voulaient pas que je vienne. Ils disaient que ça me regardait pas. Moi je voulais. Je l'aime bien le vieux. Et puis ils ont réfléchi et ils m'ont laissé venir.

— Mais tu ne le connais pas !

— Dites monsieur le Curé, vous croyez ce qu'ils m'ont dit les patrons ?

— Quoi, qu'est-ce qu'ils t'ont dit ?

— Que peut-être le vieux voulait me donner sa maison, et que c'est pour ça qu'il me demandait ?

— Ah je comprends pourquoi on t'a laissé venir. Il ne faut pas avoir de pareilles idées mon garçon, Dieu n'aime pas ça !

— Mais j'en ai pas des idées, monsieur le Curé, je vous jure. C'est eux, c'est pas moi. Je voulais venir, parce qu'il fallait que je vienne, c'est tout.

— Et pourquoi ça ? »

Petit Louis se mord les lèvres, comme s'il en avait trop dit, et répond, en regardant ailleurs.

« Parce que. »

Etrange nuit que celle passée au chevet du vieil Anselme, par un petit garçon muet, assis près du lit. Du fauteuil où il somnolait, le curé a surveillé la chose avec étonnement. La petite bouille du gamin, penchée inlassablement sur le vieux visage ridé et jaune.

Le sixième jour, Anselme les yeux clos, semble au bout du chemin. Mais chaque fois que l'enfant l'abandonne un instant, pour manger ou boire, ou sortir un peu, son regard bleu, déjà voilé, le cherche. Dans le hameau on se perd en conjecture. Une nouvelle nuit passe encore. Et c'est à l'aube du septième jour qu'Anselme reçoit sans protester l'extrême onction. Il n'ouvre plus les yeux. Seul un léger souffle dit encore que la vie s'échappe à petits bruits de son vieux corps fatigué.

Le soleil pointe à peine, sur les pierres lisses du lavoir, quand monsieur le Curé

dit en examinant la petite glace qu'il a placée devant la bouche du moribond :

« C'est fini. »

Et il répète aux gens du hameau, rassemblés devant la maison.

« C'est fini. »

C'est alors que petit Louis, debout sur les marches de la maison d'Anselme a dit :

« Je dois parler maintenant. Je dois parler à Félicien, à Charlotte, à Cyprien et à Marie. Il le faut maintenant, c'est Anselme qui l'a dit.

— Comment, il t'a parlé ? Il t'a dit quelque chose ?... Mais vas-y dis-le bon sang ! »

Mais le gamin a résisté. Il voulait Félicien, Charlotte, Cyprien et Marie. Alors en maugréant, et en le traitant de sale gosse, on a obéi à l'ordre d'Anselme.

Et les autres ont du s'éloigner. Dévorés de curiosité.

Toujours sur les marches de la maison d'Anselme, petit Louis un peu ému de son importance, a entamé enfin son discours, comme une récitation un jour des prix :

« Ben voilà. Anselme vous demande pardon à tous les quatre. Toi, Félicien, pour avoir brûlé ta maison en 1873, toi Charlotte pour avoir brûlé ta maison en 1880, et toi Marie pour avoir brûlé ta maison en 1908. Il m'a dit de vous dire, que c'était pas de sa faute. Il adorait le feu. Il aimait bien voir les flammes, la nuit. Il a dit qu'il était un criminel... »

Le gamin a sorti de sa poche un papier, et lu un mot écrit dessus :

« ... un criminel pyromane. Et que les gendarmes l'avaient jamais deviné. Et il a dit aussi qu'il voulait que ça soit moi qui vous le dise, parce qu'en confession, personne l'aurait jamais su. Il vous demande pardon, d'avoir ruiné vos familles pendant longtemps, et il dit que si vous voulez, vous pouvez brûler sa maison à lui, pour qu'il voit les flammes depuis l'enfer. »

Petit Louis avait tout dit, tout ce que le vieux fou d'Anselme lui avait confié pendant les deux heures où ils étaient restés seuls.

C'était la vérité. A chacun des quatre, il avait demandé pardon silencieusement. Mais aucun des quatre n'avait soupçonné que les incendies qui les avaient ruinés les uns après les autres, étaient l'œuvre de ce solitaire.

Petit Louis a conduit l'enterrement du pyromane. Mais personne n'a brûlé sa maison. C'était un pardon impossible à offrir au vieux fou, qui selon eux devait se contenter de l'enfer éternel.

LE SOLEIL BRILLE BRILLE

Malcolm Arnold, le compositeur bien connu fume peut-être, disons donc que son bureau est envahi d'une fumée à couper au couteau. S'il boit de l'alcool, disons que sur le bar la bouteille de scotch est à moitié vide. Est-il élégant ou négligé dans l'intimité ? Mystère. Imaginons donc qu'il s'habille avec une négligence élégante. Par exemple : vieux pantalon de gabardine légère, veste d'intérieur éculée avec autour du col un petit foulard de soie. Par contre ce qui est sûr c'est qu'il fait une tête ! Une tête épouvantable : depuis trois jours, son électrophone fumant et brûlant, prêt à exploser, diffuse des marches militaires.

Au bout du quatrième jour Malcolm lance des regards haineux sur la pile de disques et le monceau de cassettes qu'il jette rageusement dans un coin de la pièce.

Le cinquième jour, lorsqu'il rentre chez lui avec sa provision quotidienne de musiques militaires, l'audition de ces fifres, de ces tambours et fanfares devient une véritable hantise.

Comme il vient d'emménager, les nouveaux voisins qui le croisent dans l'escalier le regardent avec étonnement, croyant découvrir un militaire à la nuque rasée, et sont tout surpris de découvrir un artiste.

Le sixième jour — est-ce l'influence de ces rythmes martiaux ? — ses gestes deviennent mécaniques et saccadés.

Tous les disquaires de la ville le voient surgir chaque matin avec joie :

« Monsieur Arnold, je vous ai trouvé quelque chose ! »

« Monsieur Arnold... Est-ce que vous connaissez la marche du 6^e écossais ? »

« Ah... monsieur Arnold... en fouillant dans les rebus, regardez ce que j'ai découvert : c'est l'hymne de l'ancien Etat lithuanien. »

Et chacun d'essayer de lui refiler les plus affreux laissés pour compte, les cacophonies les plus délirantes qui aient jamais été enregistrées depuis l'invention du phonographe.

Enfin, le septième jour, le téléphone sonne. C'est son ami le réalisateur de films David Lean.

« Allô, Malcolm ? Avez-vous trouvé quelque chose ?

— Peut-être... J'ai sélectionné une vingtaine de trucs... »

Malcolm jette un regard sans enthousiasme sur la pile de disques et de bandes magnétiques retenus après cette fastidieuse sélection. Son interlocuteur s'inquiète :

« Vous n'avez pas l'air enthousiaste...

— Vous savez, j'en ai tellement entendus. Si vous voulez je fais un saut à votre bureau pour avoir votre avis. J'ai besoin d'une oreille neuve, les miennes n'en peuvent plus.

— O.K. Je vous attends tout de suite. Cela devient urgent. »

Cela devient en effet urgent pour le metteur en scène David Lean. Il prépare un film qui sera l'un des plus grands succès cinématographiques de l'après-guerre et dans lequel la musique doit jouer un rôle important : *Le Pont de la Rivière Kwai*. Une musique qui non seulement joue un rôle considérable dans l'œuvre elle-même, mais —et cela David Lean et Malcolm Arnold ne le savent pas encore— va être reprise dans le monde entier. La première à être chantée à la fois aux Etats-Unis et en Union soviétique et à rapporter des milliards de droits à son auteur.

Malcolm Arnold, un paquet de disques et de bandes magnétiques sous le bras, vient donc voir son ami David Lean qui cherche pour *Le Pont de la Rivière Kwai* une musique qui soit une marche entraînante, résolue, désinvolte et puisse être facilement retenue.

David Lean, tout excité, s'installe dans un fauteuil :

« Allez-y Malcolm... Je vous écoute... »

Malcolm Arnold pose sur la platine un premier disque, abaisse le bras et jette un regard en coin sur son ami :

« Pas terrible... » dit celui-ci, après avoir écouté quelques instants. « C'est trop pompeux. »

Malcolm pose un autre disque.

« Ouais... Ça, c'est trop connu... », grogne David Lean.

Cette fois Malcolm avant de faire entendre le troisième air, prend les devants :

« Celui-là, vous allez le trouver trop martial... »

Trop martial, c'est vrai. Et David Lean fronce les sourcils.

« Je suppose que vous m'avez gardé le meilleur pour la fin ? »

Hélas, ce n'est pas le cas. Aucune de ces musiques ne plaît à Malcolm Arnold, mais on ne sait jamais et il attendait un miracle. Il comprend que le miracle n'aura pas lieu.

« Ça c'est une musique trop savante... » déclare le réalisateur après avoir entendu la quatrième.

« Un vrai sirop », dit-il après la cinquième.

Lorsque les vingt marches militaires sélectionnées par Malcolm ont été entendues, le compositeur a l'air d'un chien battu et le réalisateur a le regard sombre. Tout cela est à jeter à la poubelle. Aucune de ces marches ne répond à leur attente : entraînante, résolue, désinvolte et qui puisse être facilement retenue. Aucune n'est susceptible de devenir le succès mondial qui rapportera des milliards à son auteur.

Aussi lorsque le tournage du film va commencer, Malcolm Arnold et David Lean dans l'angoisse, cherchent toujours leur musique. C'est alors que va se produire enfin le miracle qu'attendait le compositeur.

Ce jour-là, dans un coin de l'immense studio où s'agite une armée de figurants, d'électriciens et de machinistes, Malcolm Arnold dresse l'oreille. Quelqu'un siffle dans cette fourmilière. Une sorte de marche entraînante, désinvolte, résolue et facile à retenir.

Le compositeur donne un coup de coude au réalisateur :

« Vous entendez ? »

Oui, David Lean entend, mais ne parvient pas à situer le siffleur dans cette cacophonie. Et lorsqu'il demande le silence, bien entendu, le sifflement s'arrête.

« Qui est-ce qui sifflait il y a un instant ? » demanda David Lean dans son portavoix.

Tous les regards se croisent dans la foule gênée. Dans le fond du studio un petit groupe s'est tourné vers un machiniste moustachu qui porte dans ses bras un bananier en zinc.

« C'est vous qui sifflez ? »

— Euh, peut-être, excusez-moi. J'ai pas fait attention...

— Ne vous excusez pas, mon vieux. Posez-moi cette horreur et approchez ! »

Le machiniste moustachu en salopette, devenu le point de mire, s'avance, ne sachant s'il doit se réjouir ou s'inquiéter.

« Qu'est-ce que c'est que cet air que vous venez de siffler ? »

— Quel air ? » demande le machino qui devait siffler sans même s'en rendre compte.

« C'était une marche, précise Malcolm Arnold. Vous pourriez nous la siffler encore ? »

Le machino devient rouge comme une tomate.

« Maintenant ? Tout de suite ?... »

— Oui. Vous nous rendrez peut-être un fier service. »

Le brave homme, du revers de la main droite frotte ses moustaches et dans le silence le plus complet sort de ses lèvres un sifflement d'abord timide, puis devant l'air stupéfait, extasié, enthousiaste du réalisateur et de son compositeur, le sifflement devient de plus en plus net, entraînant, résolu et désinvolte.

Après quelques instants David Lean l'arrêta :

« Ça va, mon vieux, merci ! Qu'est-ce que c'est que cette chanson ? »

— Ma foi, je n'en sais rien.

— Vous ne connaissez pas le titre ?

— Non.

— Et les paroles ?

— Je ne connais pas les paroles. Je siffle, c'est tout.

— Mais où est-ce que vous l'avez apprise ?

— Je ne sais pas. C'est un air que j'ai comme ça dans la tête mais je serais bien incapable de vous dire d'où je le tiens...

— Mais vous l'avez entendu quelque part ?

— Sûr, c'est pas moi qui l'ai inventé...

— On dirait que c'est un air écossais, remarque le compositeur.

— C'est bien possible, moi-même je suis écossais. »

Peu importe. Le plus urgent pour Malcolm Arnold est d'entraîner le machiniste dans une loge où celui-ci va lui siffler cet air à perdre haleine afin qu'il puisse noter soigneusement la musique. Accompagnée de paroles, orchestrée dans les jours suivants, elle est très vite enregistrée.

Alors seulement Malcolm Arnold se met en demeure de rechercher l'auteur de cette musique du *Pont de la Rivière Kwai* qui va rapporter des milliards.

Les diverses sociétés d'auteurs interrogées sont incapables de fournir une réponse. Il faut dire que l'affaire se passe en 1957 : elles ne disposent pas des méthodes de classement qui rendraient aujourd'hui cette recherche plus facile.

Alors Malcolm Arnold décide d'enquêter dans les unités écossaises de l'armée britannique et, de caserne en caserne, s'en va siffler *Le Pont de la Rivière Kwai*.

« En effet », grogne un commandant de six pieds trois pouces, « j'ai entendu cela quelque part... Mais du diable si je me souviens à quelle époque ! ».

« Oh la la... c'est vieux cela ! » s'exclame en entendant la chanson un sous-officier à la retraite qui a servi aux Indes dans un régiment écossais. « Ça date d'avant-guerre !

— Avant 40 ?

— Vous rigolez ! Avant 14 ! »

Un officier écossais à demi gâteaux qui, lui aussi, a servi aux Indes pendant plusieurs années, se souvient qu'il était question dans cette chanson d'un certain colonel Bogey.

Or le colonel Bogey est un personnage purement mythique, un peu comme notre « père système » ou notre « colonel ronchonnaud ».

1957 le film : *Le Pont de la Rivière Kwai* vient d'être présenté. La critique et le public lui font un accueil enthousiaste, prémices d'une carrière exceptionnelle. Déjà la marche du *Pont de la Rivière Kwai* est reprise par toutes les radios du monde, les éditeurs se l'arrachent, les disques vont se vendre par millions, les sociétés d'auteurs drainent des droits énormes. Qui sera le bénéficiaire de cette fortune ?

C'est d'un joueur de golf que va jaillir la lumière ?

« Bogey... Bogey... On parlait souvent de ce personnage imaginaire sur les terrains de golf aux Indes. Surtout lorsqu'on comptait les points : le colonel Bogey aurait fait ceci... Le colonel Bogey aurait dit cela... A mon avis c'est un joueur de golf qui a dû écrire cette chanson aux Indes et tout juste avant la première guerre. »

Inlassablement Malcolm Arnold fait interroger les dirigeants de clubs de golf, installés aux Indes à cette époque, et dont les survivants se font rares.

Et puis un jour un très vieil homme au visage glabre, aux joues creuses et au teint cireux, se présente au bureau de la production, une petite serviette à la main, et demande à rencontrer le compositeur.

« J'ai lu dans la presse que vous recherchiez l'auteur de la musique du *Pont de la Rivière Kwai*.

— C'est exact.

— Eh bien je crois que je le connais... » explique le vieillard en s'affaissant dans un fauteuil d'où n'émerge par-dessus ses genoux qu'un regard bleu délavé. « Je m'en souviens... c'est un colonel, le genre colonel « riz, pain, sel », vous voyez ce que je veux dire ? Un passionné de golf. Un jour je me suis disputé avec lui parce qu'il voulait entrer sur le terrain alors qu'on y faisait des travaux. Manquant de respect pour ses galons, je lui ai lancé au nez trois coups de sifflet qui signifiaient : « Foutez-moi le camp ! »

— Trois coups de sifflet ? Vous voulez dire les trois coups de sifflet du *Pont de la Rivière Kwai* ?

— Oui. Notez bien, j'ai sifflé ça comme j'aurais sifflé autre chose...

— Et après ?

— Eh bien huit jours plus tard j'ai revu le colonel. Il ne m'en voulait pas du tout. Il m'a dit : « Mon vieux Spencer, avec vos trois coups de sifflet, j'ai fait une musique. Elle s'appelle *La Marche du Colonel Bogey*. Pendant quelque temps, sur le terrain, les amis du colonel ont chanté *La Marche du Colonel Bogey*, puis les soldats écossais en garnison à New Delhi l'ont chanté aussi, enfin la guerre est arrivée et la chanson fut oubliée.

— Et comment s'appelle ce colonel ?

— Franck John Ricketts. C'est un officier d'administration coloniale.

— Comment est-il ? »

Alors les yeux du vieillard se plissent d'amusement :

« Vous voulez le voir ? J'ai sa photo... »

Devant Malcolm Arnold sidéré, le vieillard sort une grande photo jaunie, prise lors d'une réception au golf de New Delhi. Y sont rassemblés comme les écoliers d'une classe, tous les membres du club.

« Le colonel Ricketts, c'est celui-là ! » dit le vieillard.

Malcolm Arnold, penché sur la photo, a un sursaut : le colonel Ricketts, c'est Alec Guinness. Même stature, même attitude, même visage, la petite moustache un peu agressive, l'oeil à la fois futé, arrogant et sévère, mélange d'humour et de rigueur.

A quoi tient cette extraordinaire ressemblance ? Coïncidence ou au contraire logique de la vie ? En tout cas on peut y voir une preuve par neuf du talent des auteurs et de l'acteur qui, partant d'une musique, sont parvenus à fabriquer un personnage qu'ils n'avaient jamais vu ou partant d'un personnage inventé de toutes pièces et lui choisissant une musique appropriée, aboutissaient à un personnage authentique.

Mais qu'est-il devenu ce colonel Franck John Ricketts ?

De nouveau les sociétés d'auteurs fouillent leurs archives. Aucune musique n'a jamais été signée Franck John Ricketts, mais des droits d'auteur lui ont été versés car Franck John Ricketts signait sous le pseudonyme de : Kenneth J. Alford.

Ce colonel mélomane a en effet écrit un assez grand nombre de marches militaires et de chansons de soldats dans lesquelles il exalte tantôt le courage des fantassins de Sa Gracieuse Majesté, tantôt la fidélité de leurs épouses demeurées au foyer.

Il y a belle lurette que ses oeuvres sont tombées dans l'oubli et le dernier versement date de 1923.

LE POINT COMMUN

L'histoire commence sur les pas de Suzanna, jolie fille de quinze ans descendant tranquillement la rue Saint-Jean à Québec, un matin vers onze heures. Au numéro 60, elle hésite avant d'entrer dans cette vieille maison particulière qui a été divisée en petits appartements modestes. Sa mère qu'elle ne devait pas voir avant le lendemain, sera sans doute surprise et heureuse de sa visite impromptue.

Suzanna s'arrête au premier étage pour coller son oreille à la porte avant de frapper. Ce n'est pas qu'elle ait peur de déranger, mais depuis trois mois, sa mère M^{me} Josette Antoine qui a cinquante ans vit avec un homme un peu étrange.

Etrange, d'abord parce qu'il est énorme : il doit mesurer 1,90 m et peser dans les 110 kilos. Ses mains sont grandes comme des pelles. Pas violent, bon caractère, il s'est toujours montré bien élevé et très amical. Un peu trop amical justement. C'est pourquoi Suzanna préfère habiter chez sa sœur aînée Marie qui a vingt-trois ans. Ses frères Paul et Léon ont aussi leur propre appartement. Alfred fait son service militaire. Il ne reste donc avec leur mère, qu'Elisabeth, une handicapée physique et mentale.

Comme Suzanna n'entend aucun bruit elle frappe à la porte puis ne recevant aucune réponse sort sa clé et ouvre avec précaution.

Suzanna n'a pas peur de l'amant de sa mère, mais sans trop savoir pourquoi, elle serait gênée de rester seule avec lui dans l'appartement.

Sa soeur Elisabeth est allongée sur un canapé, immobile, regardant fixement le plafond comme d'habitude et Suzanna en passant près d'elle lui tapote machinalement la joue. Ne constatant aucun signe d'une présence quelconque elle entrouvre la porte de la chambre à coucher pour passer discrètement la tête.

Sa mère est étendue au milieu du lit. Couchée sur le dos, les jambes écartées, sa chemise de nuit rose remontée jusque sous les seins, le visage, les cheveux, le cou, les épaules, l'oreiller et une partie du drap sont noyés de sang noir.

Le choc est tellement brutal que la malheureuse jeune fille reste quelques instants figée, une voix répétant dans sa tête : « Elle est morte... Elle est morte... Elle est morte... »

Et brusquement l'idée lui vient que peut-être elle ne l'est pas... Elle se précipite et saisit la main de sa mère et la sent raide et froide.

Alors ses nerfs craquent et c'est en hurlant qu'elle sort de l'appartement.

Lorsque le commissaire principal Carlier arrive dans l'appartement, les policiers et spécialistes divers se sont relayés depuis deux heures autour du cadavre. Un petit bonhomme en blouson de cuir et cravate en tire-bouchon, débordant d'activité, lui déclare tout de go :

« Je suis le médecin légiste. Je pense que le crime a dû être commis la nuit dernière avant minuit. »

Un détective respectueusement s'avance :

« Voilà ce que je sais, monsieur le Principal. La femme s'appelle Josette Antoine. Elle a cinquante ans. Elle travaillait comme serveuse dans le café voisin. Elle est veuve et a beaucoup d'enfants.

— Quel âge ? Et combien ? demande le commissaire principal.

— Je tiens mes informations des voisins, et ils ne savent pas exactement. Ils disent aussi qu'elle vivait depuis trois mois avec un homme très gros qu'elle appelait Edouard. Certains croient avoir remarqué qu'il n'était jamais ici la nuit. Ils pensent qu'il doit être veilleur de nuit ou employé dans l'équipe de nuit d'une usine. »

Le médecin légiste tient écartées de son corps ses mains tachées de sang, il se mêle à la conversation :

« Excusez-moi de mettre mon grain de sel, dit-il. Mais retrouver ce bonhomme ne doit pas être le plus urgent.

— Expliquez-vous...

— Parce que je ne vois pas pourquoi cet homme, s'il était son amant depuis trois mois, l'aurait violée. »

Ayant enregistré cette remarque, du meilleur bon sens le commissaire principal se tourne vers les autres détectives.

Depuis longtemps l'un d'eux a trouvé sous le lit les armes du meurtre : l'une est une lourde statuette en fonte de quinze centimètres de haut ; l'autre un marteau de charpentier — un de ces marteaux ouverts d'une fente qui sert à arracher les clous. Tous deux sont largement tachés de sang. Si le marteau ne porte aucune empreinte, la statuette par contre en porte beaucoup. Mais ce sont celles de la victime.

« Je pense, dit le médecin légiste que la malheureuse a essayé de se défendre avec la statuette mais que le meurtrier la lui a arrachée pour s'en servir et lui écraser le crâne. Il a complété le travail avec le marteau de charpentier. »

Un autre détective a dressé la liste d'un certain nombre d'objets ou vêtements masculins : stylo, ceinture, chaussons, pyjama, veste d'intérieur en laine, etc.

« Vous voyez, monsieur le Principal, un homme habitait ici. On a mesuré tout ça. Ce devait être un type particulièrement grand et fort. Malheureusement pas de papiers, pas de correspondance, rien qui puisse servir à l'identifier.

Le commissaire réfléchit quelques instants.

« Evidemment... dit-il, je ne vois pas pourquoi cet homme aurait tué une maîtresse qu'il voyait tous les jours, pour la violer. Ce n'est certainement pas lui l'assassin. Mais tout de même j'aimerais bien l'entendre. J'aimerais bien entendre aussi les enfants. Vous me dites qu'ils sont toute une ribambelle. Il faut les identifier et les retrouver.

Le lendemain matin Paul et Léon, deux des fils de la victime et même Alfred qu'on a été chercher à la caserne, entrent dans le bureau du commissaire principal. Leur sœur Marie n'a pas pu venir, étant obligée de veiller sur Elisabeth. Quant à la plus jeune, Suzanna, elle est sous calmants à l'hôpital.

Les trois jeunes gens ont eu des réactions bien différentes en apprenant la mort de leur mère, mais paraissent très affectés. Ce sont de braves garçons à première

vue.

« Avant toute chose... déclare Louis Carlier, savez-vous où l'on peut joindre ce M. Edouard ? »

Les trois jeunes gens s'interrogent mutuellement du regard, et le commissaire s'étonne :

« Vous ne savez pas ? Il a bien un domicile personnel ? Des parents ? Ou bien l'endroit où il travaille ? »

Non. Les jeunes gens ne savent rien de tout cela.

« Bon. Alors, comment s'appelle-t-il ? »

A nouveau Paul, Alfred et Léon s'interrogent du regard, et cette fois le policier tombe des nues.

« Quoi ? Vous ne savez pas son nom ?

— Non monsieur, répond enfin Léon, prenant la parole pour les autres. Nous ne savons rien. Nous savons seulement que maman l'appelle Edouard, qu'il était à la maison depuis le mois de septembre et qu'il n'était jamais là entre dix heures du soir et huit heures du matin.

— Et vous n'avez aucune idée de ce qu'il fait comme métier ?

— Nous avons pensé qu'il était peut-être veilleur de nuit, ou quelque chose comme ça. Vous comprenez nous avons toujours évité de questionner maman trop nettement à son sujet. C'était sa vie privée après tout. Et depuis que papa est mort il y a dix ans, c'était probablement le premier homme avec qui elle ait eu des relations. Nous ne voulions pas l'embarrasser, c'était gênant, vous comprenez...

— Excusez-moi de vous poser cette question, mais vous comprenez que c'est essentiel. Vous êtes sûr qu'il y avait des relations sexuelles entre votre mère et cet homme ? »

Les trois jeunes gens deviennent rouges comme des pivoines. Cette fois c'est Paul qui répond :

« Oui monsieur. Nous en sommes sûrs. Notre sœur aussi. D'ailleurs une fois, je suis entré à l'improviste, et... enfin... »

Léon, à son tour, intervient :

« D'ailleurs maman avait beaucoup changé, il faut le dire. Depuis trois mois elle était beaucoup plus gaie, plus coquette. On lui disait tout le temps qu'elle rajeunissait.

— A votre avis, demande Louis Carlier, ce M. Edouard, c'était un homme comment ?

— Plutôt sympa... dit l'un.

— Un brave type... dit l'autre.

— Peut-être un peu cavaleur... ajoute le troisième. Mais pour un célibataire ça n'est pas vraiment un défaut...

— Qu'est-ce qui vous fait dire cela ?

— Oh des petits détails, il avait pas les yeux dans sa poche, quoi ! Il était peut-être un peu trop gentil avec Suzanna. C'est pour cela qu'elle a préféré habiter chez notre sœur.

— Vous ne voyez pas en lui un coupable possible ? »

Les trois jeunes gens ouvrent des yeux ronds et le commissaire principal enregistre une série d'exclamation :

« Edouard ? Oh ça sûrement pas ! Ce n'est pas son style. Et pourquoi il aurait fait ça ? etc., etc. »

Le petit médecin légiste en blouson de cuir et cravate en tire-bouchon vient le surlendemain faire son rapport :

« Selon moi, dit-il, les meurtrissures de la partie supérieure du corps et des avant-bras prouvent que la victime a lutté contre son agresseur. Celui-ci devait être un homme extrêmement puissant car les coups à la tête ont été portés avec une force terrible, écrasant le crâne jusqu'à en détacher des esquilles. J'ai retrouvé des morceaux d'os enfoncés dans le cerveau.

— Il a tué d'abord et violé après, ou le contraire ?

— Il a violé d'abord et tué tout de suite après. Il est possible que la victime ait tenté d'appeler à l'aide ou fait quoi que ce soit qui ait inquiété le violeur. A mon avis c'est parce qu'il s'est senti menacé qu'il a tué.

— Selon vous ce n'est donc pas un sadique.

— Non. Le meurtre a été une réaction mais pas un acte sexuel. Le criminel est probablement un homme violent, incapable de se contrôler mais pas incliné au sadisme. Je n'ai relevé aucun indice indiquant qu'il pourrait avoir délibérément torturé cette pauvre femme.

— Donc cela dispense encore plus le dénommé Edouard.

— Je crois que oui, car si l'on peut concevoir (à la rigueur) qu'un amant — jusque-là tranquille — éprouve subitement le besoin sadique de faire souffrir sa maîtresse pour jouir sexuellement, il est difficile d'expliquer que le même amant tranquille, recherchant une jouissance normale ait éprouvé le besoin de la tuer après coup.

— A quelle heure fixez-vous définitivement la mort ?

— Entre onze heures et 11 h 30 hier soir 25 avril.

— Onze heures... réfléchit le commissaire principal. J'ai interrogé le propriétaire du café où elle travaille : elle est partie peu avant onze heures. Elle était seule mais semblait bouleversée, assez malheureuse. Aucun de ses collègues n'a la moindre idée de ce qui pouvait la contrarier : peut-être une discussion avec ce M. Edouard... »

Et soudain le commissaire principal semble s'énerver un peu. Il appelle deux de ses collaborateurs et les apostrophe :

« Alors, et cet Edouard ? Pas de nouvelle ? En trois jours vous avez eu le temps de le retrouver. Qu'est-ce que vous faites bon sang ! Cet Edouard n'est pas suspect mais j'aimerais quand même bien lui poser quelques questions : était-il dans l'appartement lundi après-midi ? Et si oui à quelle heure est-il parti ? Ce matin en

arrivant vers dix heures il a dû être le premier à découvrir le corps. Il a dû arriver avant la petite Suzanna. D'après les enfants il avait une clé de l'appartement. Peut-être s'est-il effrayé quand il a vu la victime... Il n'a peut-être pas envie de se faire connaître de la police, mais tout de même il faut me le retrouver. Nous connaissons son prénom, nous savons qu'il travaille la nuit et nous avons une très bonne description de lui. Cela doit suffire, non ? »

Mais une nouvelle va calmer subitement la colère naissante du commissaire principal : un viol a été commis durant la nuit précédente dans le même quartier. A moins de trois pâtés de maisons.

Yvonne Marcellon femme divorcée de quarante-quatre ans et, comme la première victime serveuse dans un café, est arrivée chez elle avant minuit. Dans son petit appartement tout était tranquille. Lorsqu'elle fut complètement déshabillée et prête à enfiler sa chemise de nuit un jeune homme blond petit et mince est brusquement sorti de dessous le lit où il était caché, pour lui poser le tranchant d'une lame de rasoir en travers de la gorge.

« Je vais te violer », a-t-il dit.

Au contraire de Josette Antoine, il semble que la femme n'ait pas perdu son sang-froid.

« Me violer ? Pour quoi faire ? a-t-elle répondu en regardant le jeune homme des pieds à la tête d'un air engageant. La violence ne sera pas nécessaire. Je suis d'accord pour coopérer ! »

A cette proposition de participation active le jeune homme, après un haut-le-corps, a répondu en lui envoyant son poing dans la figure. La femme, qui avait espéré protéger sa vie en se montrant coopérante comme il est tout à fait recommandé de le faire, comprit qu'elle avait fait fausse route. Ce jeune homme était au contraire de ceux qui ont besoin d'une résistance pour stimuler leur activité sexuelle. Avec une remarquable présence d'esprit elle changea brusquement de tactique. Se laissant tomber sur le sol elle pleura, lutta, mais pas trop fort, avant d'être victime du violeur satisfait.

Celui-ci la quitta comme elle l'avait espéré sans lui faire aucun mal.

Le commissaire principal Louis Carlier interroge le policier qui vient de lui faire ce récit.

« Et vous dites que ce type était un jeune homme blond, petit et mince ?

— Oui.

— Donc rien à voir avec l'agresseur de la rue Saint-Jean ?

— Non, patron. En effet aucun point commun. »

Or, contrairement à ce que pensent en ce moment les policiers, l'agresseur de Josette Antoine et celui d'Yvonne Marcellon s'ils ne sont pas le même homme ont un point commun tout à fait inattendu. Un point commun qui donne froid dans le dos.

La police a immédiatement opéré des rafles dans le quartier mais ne parvient pas à arrêter le jeune homme bien que la victime du second viol ait réussi à donner l'alarme dès le départ de son agresseur et qu'elle en ait fourni une description détaillée.

Par contre le policier venu prendre la déposition de la victime découvre sous le lit où le violeur s'est caché le portefeuille tombé de sa poche. C'est un cadeau : le portefeuille contient sa carte d'identité : Gustave Mallet, vingt-six ans, installateur de chauffage. Il est arrêté une demi-heure plus tard dans sa chambre.

Il ne s'est pas encore aperçu qu'il a perdu son portefeuille et, bien entendu, demeure complètement ébahi.

Au commissariat il avoue rapidement. Que peut faire d'autre un violeur qui oublie son portefeuille dans la chambre de sa victime ? Ce n'est d'ailleurs pas un inconnu de la police puisqu'il a été précédemment accusé à quatre reprises de viol ou tentative de viol et deux fois condamné. Il a été libéré de prison il y a quatre jours seulement après y avoir passé neuf mois.

Lorsqu'il apprend ce détail par ses collègues, le commissaire principal Louis Carlier demande à voir le dénommé Gustave Mallet qui entre deux heures plus tard, tout gringalet, dans son bureau.

« Connaissez-vous Josette Antoine ?

— Non, répond le gringalet d'une voix méfiante.

— Pourtant c'était une femme de cinquante ans - l'âge que vous préférez — et elle a été violée et tuée le lendemain de votre sortie de prison... »

Le gringalet pousse de hauts cris. C'est vrai qu'il a souvent menacé les femmes avec un rasoir ou un couteau, mais il n'en a jamais blessé aucune. Il a besoin de résistance pour accomplir l'acte sexuel mais il n'a jamais torturé ou tué ses victimes.

Après un long interrogatoire le gringalet ressort du bureau du Principal sans que celui-ci se soit fait une opinion définitive. Pour toutes sortes de raison il est impossible de l'accuser du meurtre de Josette Antoine, mais impossible de l'en disculper totalement.

C'est alors que survient un nouveau coup de théâtre.

Le commissaire principal désirant connaître le détail des charges qui pourraient être relevées contre le gringalet, a convoqué Yvonne Marcellon. Elle a le physique de son caractère : grande, solide, agréable malgré ses cheveux gris, et parfaitement sereine :

« A quoi ça sert tout ça ? » dit-elle.

Le Principal est estomaqué :

« Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Oui... Lorsque ce garçon sera condamné, je suppose qu'ils vont le remettre en prison et il sera dans la rue au bout de huit jours !

— J'espère bien qu'il va écopier d'une sentence plus sévère que ça ! grogne le Principal.

— Oh ! La sentence sera peut-être plus sévère. Mais au bout de huit jours il aura déjà une permission de sortie. Dans cette nouvelle prison pilote, tout ce qu'on demande aux prisonniers c'est qu'ils soient de retour le soir à 10 h 30 et qu'ils y passent la nuit ! »

Le commissaire principal interroge du regard ses collaborateurs.

« C'est vrai, monsieur le Principal. Depuis quelque temps, l'administration a transformé la prison de Bellevue en un centre ouvert. Beaucoup de détenus ont la permission de sortir toute la journée pourvu qu'ils soient de retour à 10 h 30. »

Mais le commissaire principal n'écoute déjà plus. Il murmure :

« 10 h 30... 10 h 30... »

Un autre des policiers est subitement tout excité :

« Je sais à quoi vous pensez, monsieur le Principal... Edouard n'était jamais chez Josette Antoine après dix heures du soir. Et il arrivait après huit heures du matin. Et si notre veilleur de nuit était tout simplement incarcéré dans cette prison. »

Dès que le commissaire principal appelle la prison pour leur demander s'ils ont un détenu répondant au prénom d'Edouard, âgé d'environ quarante-cinq ans, brun, mesurant 1,90 m et pesant 110 kilos, il lui est aussitôt répondu qu'il s'agit sans doute d'un certain Edouard Grandpierre, officiellement fugitif depuis quatre jours.

« Edouard Grandpierre ! Edouard Grandpierre ! »

Le commissaire principal est littéralement suffoqué :

« Comment ! Depuis trois mois vous laissez sortir la journée entière Edouard Grandpierre ? L'un des plus dangereux criminels sexuels du Québec ? »

Et sans entendre les bredouillements de son interlocuteur, il demande autour de lui :

« Sa fiche ! Vite, il nous faut sa fiche ! Je crois qu'il a dû être condamné au moins vingt fois ! »

Puis il apostrophe à nouveau son correspondant au téléphone : « Vingt fois ! Vous entendez : vingt fois ! »

Et il raccroche.

« Cela dit, mes enfants, je voudrais bien savoir comment un homme peut violer une femme consentante et pourquoi il la tuerait après... »

L'explication que cherche le commissaire, il faudra l'attendre six mois.

Edouard Grandpierre : première attaque pour viol lorsqu'il avait quinze ans seulement. Envoyé dans une ferme pour enfants délinquants. Il a violé depuis un nombre inconnu de femmes de quatorze à soixante-dix ans. Beaucoup ayant été violées pendant qu'il était en permission de prison. Déserteur pendant son service militaire, il est accusé plusieurs fois de vols et attaques à main armée. En 1956 il épouse une fille de dix-huit ans qui lui donne trois enfants. Déménageant treize fois en sept années de mariage il subit une vingtaine de condamnations pour attaques sexuelles — quatre d'entre elles pour viol —.

En 1966 Edouard Grandpierre écrase la tête d'une jeune fille de dix-neuf ans avec une massue et la viole. En 1973 il viole et bat jusqu'à ce qu'elle perde connaissance une femme de soixante-trois ans.

Condamné à six ans, il est envoyé dans la prison pilote où depuis trois mois on lui permettait de sortir.

Sous traitement psychiatrique continué depuis trente ans, il a été considéré comme guéri de ses tendances vingt-deux fois, et par des psychologues compétents. L'observateur naïf peut d'ailleurs se demander en quoi ces psychologues-là étaient compétents. Certainement pas en matière de viol, en tout cas.

Retrouvé à Montréal et ramené à Québec, il répond enfin à la question du commissaire principal :

« Pourquoi as-tu violé ta maîtresse ?

— Le matin je lui avais raconté mon passé. Je venais de lui avouer que j'étais prisonnier à Bellevue. Elle a pris cela très mal et a voulu se refuser à moi. Cela m'a mis hors de mes gonds. Je ne peux pas supporter qu'une femme me résiste. Pendant que je la violais, elle s'est mise à hurler, alors j'ai dû la tuer. »

Condamné à vie, cette fois, Edouard Grandpierre est-il encore en prison ?

LE DERNIER COMBAT

« Vous êtes d'origine italienne monsieur Vecks ? »

Le policier sait parfaitement que son interlocuteur s'appelait Vecchi au moment de l'immigration de sa famille aux Etats-Unis. Comme il sait parfaitement que Stan Vecks représente une fortune à Los Angeles, et que cette fortune il la doit au vieux Veccki, son père, petit tailleur devenu géant du prêt-à-porter.

Mais lorsqu'un policier américain a devant lui le fils d'un immigré italien, il pose toujours la question. Elle sous-entend cette question : « Est-ce que par hasard, la Maffia aurait le nez dans vos affaires ? »

Stan Vecks n'a plus grand-chose d'italien pourtant. Cet homme d'une cinquantaine d'années, à la stature athlétique et aux cheveux bruns, dirige ses affaires à l'américaine. Efficacité, rendement, expansion, il ne semble pas touché par la crise. Ses nombreuses boutiques affichent des produits de qualité courante, mais toujours au fait de la mode. Il a, semble-t-il, le don de prévoir ce que les jeunes Américains auront envie de porter le mois suivant. Qu'il s'agisse de pantalons, de tenues de sport, de robes africaines ou chinoises, il a toujours précédé la mode.

Stan Vecks est un homme riche. Mais lorsque cet homme riche vient trouver la police un matin de janvier 1976, pour lui dire : « On a kidnappé mon fils », la police pense immédiatement au règlement de compte, donc à la Maffia. Stan Vecks s'y attendait.

« Vous en savez suffisamment sur moi pour être sûrs que je n'ai pas d'ennemis professionnels. Tous les Italiens d'Amérique ne sont pas des maffiosi.

— Quelle est votre idée sur l'enlèvement de votre fils, monsieur Vecks ? »

Le policier américain, lui, pourrait être italien, mais il ne l'est pas. Robert Convell a gravi tous les échelons administratifs depuis le simple flic de carrefour, jusqu'au grade d'inspecteur, avec une obstination remarquable. Petit brun frisé, l'oeil noir et le teint basané, il doit tout cela à une mère portoricaine. Né dans les bas quartiers, il a tout appris à l'école de police, même l'orthographe, et la manière de nouer sa cravate. Il observe son interlocuteur avec attention.

« Je veux dire, connaissez-vous ses copains, ses relations, quelqu'un l'a-t-il menacé récemment ? Avez-vous entendu parler de bagarre ou de drogue ?

— J'ai entendu parler de drogue en effet.

— Votre fils se drogue ?

— Je le crains.

— Ce n'est pas une réponse monsieur Vecks ! Vous l'avez constaté vous-même ?

— Oui. En fait je me doute de cela depuis plusieurs mois. Dany est un garçon faible, sa mère ne l'a pas élevé comme je l'aurais souhaité. Il a abandonné ses études à seize ans, c'est à ce moment-là que je l'ai pris avec moi, j'espérais redresser la situation, mais apparemment il était trop tard. Mon fils ne pensait qu'à une chose : sortir la nuit, et dormir le jour. J'ai essayé de l'intéresser à mes affaires sans grand résultat. Il a été vendeur dans une de mes boutiques pendant

un mois. Une vraie catastrophe. Ses copains avaient envahi le magasin, j'ai été obligé d'abandonner.

— Quel genre de copains monsieur Vecks ?

— Quel genre ? Mais je n'en sais rien malheureusement. Comment voulez-vous déterminer le genre des jeunes d'aujourd'hui ? Ils se ressemblent tous. Un étudiant à l'Université porte le même blue-jean qu'un traîneur de savate, les mêmes cheveux mal peignés, et ils fument les mêmes saloperies ! »

Stan Vecks paraît très choqué par l'enlèvement de son fils. Il a reçu le matin même un coup de téléphone et au cours d'une brève conversation, la voix déformée d'un homme lui a dit :

« On a enlevé ton fiston. Si tu veux le revoir vivant, faudra cracher cent mille dollars. Salut, et pas d'affolement avec les flics ! »

C'était à huit heures du matin, ce dimanche.

Le père s'est précipité dans la chambre de son fils, vide et en désordre. Il a appelé la mère, dont il est divorcé depuis des années, elle ne savait rien. Il a tourné en rond à côté du téléphone jusqu'à midi, sans recevoir d'autre appel. Enfin il est venu voir la police, lui-même . Et c'est un peu cela qui intrigue le policier. Un homme de son importance aurait dû téléphoner, prévenir un avocat, ses amis, le gouverneur puisqu'il le connaît. Et au lieu de cela, il est venu voir la police, comme un simple quidam.

« Vous acceptez la surveillance traditionnelle monsieur Vecks ? Table d'écoute et tout le tremblement ?

— Bien sûr.

— Qui est resté près du téléphone chez vous ?

— Ma secrétaire.

— Elle est au courant ?

— C'est la seule personne en qui j'ai confiance.

— Et votre femme ?

— Elle habite San Francisco, elle ne sait rien, elle n'est bonne à rien, c'est une hystérique qui passe sa vie chez les psychiatres. Et c'est à elle, que le tribunal avait confié mon fils, vous voyez le résultat ! Il se drogue, et on le kidnape ! »

Le policier aurait envie de lui dire : « Possible, mais c'est chez vous qu'on a enlevé le gamin. » Cet homme sûr de lui, intransigeant, a-t-il su capter la confiance de son fils ? Un jeune qui se drogue a des problèmes ; le père les a-t-il devinés ? Il est pâle, inquiet, nerveux, comme n'importe quel père dans un cas semblable. Et pourtant le policier devine quelque chose d'autre. Il ne sait pas quoi. Une faille quelque part...

Tandis que le système policier se met en place, voitures banalisées autour de la propriété de Stan Vecks, table d'écoute, recherche des témoins éventuels, interrogatoire des domestiques, des copains, des employés des divers magasins de Los Angeles portant la marque Stan Vecks... Dany, le fils, se réveille dans une

cave. Il a mal à la tête, envie de vomir, et ne se souvient de rien. Mais la réalité lui saute brutalement aux yeux : il est attaché, ficelé sur un sommier métallique, des poignets aux chevilles. Les cordes sont si serrées qu'il ne peut pas bouger d'un millimètre. Une terrible angoisse le saisit, et il se met à hurler comme un forcené.

Au bout de quelques minutes, une porte s'ouvre, et un éclair lumineux le frappe en plein visage, tandis qu'une voix vulgaire l'interpelle :

— Tu vas la boucler petite frappe ? »

Dany se fige de terreur. Mais que lui arrive-t-il ? Que s'est-il passé ? C'est cette drogue qu'on lui a refilé la veille, contre cinq cents dollars ? C'est un cauchemar ? Il se tord désespérément sur le sommier métallique dont les ressorts lui meurtrissent le dos, et s'aperçoit qu'il est nu, ou presque. Il supplie :

« Sortez-moi de là. S'il vous plaît, détachez-moi ! Qu'est-ce que vous voulez ? Qu'est-ce que je vous ai fait ? »

Une gifle énorme comme un coup de massue, l'assomme en guise de réponse.

« Tiens-toi peinarde. Si tu gueules une seule fois, t'en auras dix comme celle-là, d'accord ? »

Et la porte se referme, le noir retombe, le silence, plus rien. Plus rien qu'une nausée abominable, faite de peur et de relents de drogue mal assimilée. Dany s'évanouit, son cœur flanche, il le sent partir, partir, comme si la vie le quittait. Il va mourir, c'est sa dernière pensée, avant le grand vertige.

Dans la propriété de Stan Vecks, c'est l'attente. L'homme d'affaires sursaute à chaque sonnerie. Car il n'a pas voulu que l'affaire soit rendue publique. Mis à part sa secrétaire, une fidèle vieille fille, et dévouée depuis plus de vingt ans à son patron, personne n'est au courant. La presse n'est pas informée. La vie continue à l'extérieur comme si de rien n'était. Alors le téléphone sonne pour les affaires courantes, Stan Vecks a justifié son absence du bureau et celle de sa secrétaire, par une maladie inventée de toutes pièces. Il l'a choisie cette maladie, de manière à ne recevoir aucune visite de ses collaborateurs. Officiellement, il a les oreillons. Pas un cadre de la société, pas un comptable, pas un acheteur en ce cas-là, ne franchira le portail de la maison.

Le policier admire en sirotant une tasse de café.

« Bravo pour l'idée, je m'en resservirai à l'occasion. »

Mais les heures passent sans amener d'autre message des ravisseurs. Cent fois, le policier a essayé de décortiquer le problème, pour en arriver à une seule hypothèse :

« Si votre fils nageait dans les milieux de drogués, nous risquons d'avoir affaire à une bande minable, qui espère vous soutirer du fric, pour leur consommation personnelle. Dans ce cas, ils rappelleront très vite, ce sont des dingues, des excités, des malades, pas des professionnels. Mais nous risquons aussi d'avoir affaire à plus coriace. Votre fils a pu être mêlé à une sale histoire, soit qu'il ait promis de payer et qu'il ne l'ait pas fait, soit qu'il ait été imprudent. Dans ce cas, ils nous laisseront mijoter deux ou trois jours avant de se manifester.

— Et s'ils ne le font pas ?

— Autant que vous le sachiez, c'est que votre fils sera mort, ou qu'il l'est peut-

être déjà.

— Mais alors pourquoi ce premier contact ?

— Pour égarer les soupçons. Faire croire à une demande de rançon. C'est pas mal, pour camoufler un crime ou une exécution. La police perd du temps à attendre, tandis que les assassins en gagnent pour faire disparaître les indices. Dites-moi monsieur Vecks, votre fils disposait de beaucoup d'argent ?

— Non. A son âge, nourri et logé, sans travail, je ne voyais pas la nécessité de l'encourager à la paresse.

— Comment se procurait-il de la drogue ?

— Je l'ignore, il a pu voler de l'argent à la maison, mais je ne m'en suis pas aperçu.

— Quel genre de drogue ?

— Je ne sais pas Inspecteur. Un jour j'ai découvert qu'il fumait de la marie-jeanne, nous avons eu une discussion sérieuse à ce sujet, mais il semblait croire que ce n'était pas plus grave que le verre de whisky que je bois tous les soirs. J'ai essayé de comprendre moi aussi, mais de le voir traîner dans la vie sans intérêt pour rien, sans volonté, sans passion, j'ai fini par perdre patience. Un soir je l'ai trouvé dans le jardin, complètement malade, il se piquait à l'héroïne je suppose...

- Votre réaction ?

— Violente, je le reconnais. Je l'ai giflé, il n'a même pas réagi. Je l'ai menacé de le jeter dehors, il n'a même pas répondu. J'ai essayé de parler de cure de désintoxication, il m'a ri au nez.

— Il était très atteint ?

— D'après moi, oui. Mais le lendemain il est venu me parler presque sérieusement, il m'a dit que ce n'était qu'un passage, qu'il s'en sortirait, mais que ce monde était pourri, et qu'il avait du mal à s'y faire. Il me demandait du temps. J'ai eu la faiblesse de le croire. En réalité, il n'a rien fait pour s'en sortir. Je lui ai confié un petit atelier, il voulait dessiner des modèles, et être seul. Au bout d'un mois je lui ai rendu une visite surprise : Un désastre... L'atelier était transformé en fumerie. Il y avait des filles qui dormaient par terre, de la nourriture empilée sur les tables à dessin, c'était sale, immonde, puant, et il n'avait pas dessiné le moindre croquis bien entendu. Alors j'ai flanqué tout le monde à la porte. Il est rentré à la maison, et il a recommencé à traîner la nuit, et à dormir le jour. Je ne savais plus quoi faire.

— Ensuite ?

— Rien. C'était il y a un mois à peu près. Et maintenant il a disparu. J'ai honte de mon fils, Inspecteur. Je me regarde dans la glace parfois, et je me demande pourquoi il est comme ça, faible, lâche, paresseux. Mais ce n'est pas de ma faute, je refuse toutes ces histoires de responsabilité des adultes ou de la société. Mon fils est un raté, c'est lui qui l'a décidé et personne d'autre.

— Et sa mère ? Vous disiez que...

— Ça n'est pas une excuse. Il n'y a pas d'excuse ! Mon fils n'a pas dans les veines que le sang de sa mère. Il a le mien. Il me ressemble forcément. Il y a en lui ce qu'il y a en moi, le goût de vivre, de travailler, de réussir quelque chose, il

faudra qu'il y arrive, de gré ou de force.

— S'il revient de cette aventure monsieur Vecks...

— S'il en revient, oui. Mais il faut qu'il en revienne, je ne supporterai pas de le perdre. »

Le policier corrige mentalement : « Il ne supportera pas de perdre, tout court. Cet homme est un combattant. Qu'est-ce qu'il me cache ? Je ne vois pas ce qu'il me cache... »

Le premier jour n'a pas apporté de nouvelles. Le deuxième non plus. La police n'a aucun indice. Dany Vecks, dix-neuf ans, a été enlevé le 4 janvier 1976, et nous sommes le 15 janvier. Les ravisseurs n'ont pas donné de nouvelles. La police piétine, et le père refuse toujours d'informer la presse. C'est son droit, mais le policier n'est pas d'accord.

« Vous vous privez des témoignages de gens qui auraient pu l'apercevoir, laissez-moi au moins diffuser son signalement.

— Je ne veux pas qu'on le sache.

— Monsieur Vecks, votre fils est peut-être mort à l'heure actuelle, ou du moins en danger de mort. Vous perdez du temps. Vous voulez le retrouver oui ou non ?

— Bien sûr ! Qu'est-ce que vous insinuez ?

— Je n'insinue rien. Je trouve votre attitude criminelle.

— C'est moi le criminel maintenant ? Vous m'avez dit vous-même que dans ces milieux de drogués, on n'arrivait à rien, et vous l'avez prouvé. Aucune piste, pas un de ses petits copains que vous avez enfermés au hasard, ne vous a révélé quoi que ce soit.

— Parce qu'il n'y a peut-être rien à révéler.

— Comment ça ? Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Votre fils a peut-être disparu de lui-même. Il a peut-être monté toute cette histoire pour vous échapper définitivement ?

— Ridicule, il est bien trop faible, trop lâche pour prendre une décision de ce genre. De plus, il pouvait quitter la maison sans inventer un scénario aussi ridicule, il savait que je n'irais pas le chercher, il était libre. Je lui ai toujours dit : Tu es libre de vivre où tu l'entends. Et il est resté ici. Comme s'il me voulait le témoin privilégié de sa déchéance. Non, je vous dis qu'il a été enlevé par des minables, et les minables ont eu peur de vous, vos hommes sont visibles à des kilomètres. Ma maison est un vrai blockhaus depuis que vous êtes là !

— Vous auriez préféré agir seul ? Il fallait le décider plus tôt !

— C'est trop tard, d'accord, mais faites quelque chose bon sang, retrouvez-le ! S'il faut payer, je paierai. N'importe quoi à n'importe qui ! »

Ce même 15 janvier, dans la cave où délire le jeune Dany Vecks, deux hommes, aux visages revêtus de cagoules, discutent entre eux :

« Si ça continue, il va crever ce môme, pas moyen de le faire manger...

— C'est pas notre problème. On ne bouge pas avant une semaine, c'est convenu comme ça.

— Et si on ramène un cadavre ?

— On va le faire bouffer de force...

— Et si on lui filait un peu de drogue ?

— Pas question.

— J'aime pas ça, Ned, ça sent mauvais !

— Ne prononce pas mon nom, imbécile...

— D'accord, d'accord, c'est toi qui a pris l'affaire, mais même pour cent mille dollars, j'ai pas envie de trimbaler un cadavre.

— Je te dis qu'il ne va pas crever ! Il est en manque, c'est tout.

— Mais pourquoi attendre bon sang ! Téléphone, réclame le fric, et barrons-nous, j'en ai marre de vivre comme un rat avec ce malade.

— Non, j'ai dit une semaine ! Et ça sera comme ça.

— Et comment ça va se passer, à ton idée ? Si on se fait alpaguer par les flics ?

— Impossible, tout est prévu.

— Il faudra bien aller chercher le fric ?

— Je l'ai déjà le fric, pauvre pomme...

— Comment ? Tu as le fric, et tu nous fais rester là ? On joue les gardes-malades ou quoi ?

— On joue à ce que j'ai décidé.

— Pas question, je veux ma part Ned ! J'en ai marre de pas savoir, j'en ai marre de flanquer des gifles à ce type, et de ramasser ses ordures, je veux profiter de mon fric au soleil tu comprends ?

— Je comprends que si tu continues, c'est toi qui vas les prendre les gifles. D'ailleurs tu peux te tirer, rien ne t'en empêche.

— Et ma part ?

— Ta part c'est dans une semaine, c'est le contrat.

- Le contrat, le contrat. Avec qui tu l'as passé ce contrat ? Hein ? Si on te file cent mille dollars pour faire la bonne d'enfant, c'est que le contrat vaut plus que ça ? J'ai le droit de savoir !

— Y'a rien à savoir... »

Le ton des deux hommes a monté, et ils n'ont pas vu le regard de leur victime, se tourner vers eux dans la pénombre de la cave. Sa voix faible les surprend.

« Moi je sais ce qu'il y a à savoir...

— Toi l'avorton, tu la boucles ! »

Le plus grand des deux hommes masqués, celui qui s'appelle Ned, a bondi comme un fauve, main levée.

Mais Dany Vecks n'a plus peur des coups. Plus peur de rien. Il en a tant reçu depuis qu'il est attaché là, son corps est si meurtri, il est si faible, si maigre, si malade, que plus rien ne peut l'atteindre. Il a subi les pires humiliations : depuis dix jours on le fait boire de force avec un entonnoir, on lui bourre la nourriture dans la bouche, et il la recrache. Personne ne l'a lavé, personne ne lui a permis de se lever pour vomir, ou faire ses besoins. De temps en temps un seau d'eau est déversé sur le sommier. Une odeur pestilentielle l'environne, la fièvre, le manque de drogue et de nourriture, ses membres paralysés par les attaches, ont fait de ce grand garçon brun, au regard pâle et bleu comme sa mère, une loque sans nom. Mais pour la première fois il parle.

« C'est mon père qui vous paie, hein ? »

Ned lui assène une gifle sur la bouche pour le faire taire, et Dany s'évanouit sous la violence du coup. Mais l'autre homme masqué a bondi.

« Alors c'est ça ? Ta combine c'est avec le père que tu l'as montée ? Mais qu'est-ce que ça veut dire ?

— Rien. Mets pas ton nez là-dedans. Si tu veux ton fric !

— Mais t'es dingue ! Il a compris lui ! Et s'il vit encore dans une semaine, il racontera tout à la police !

— Et alors ? Qu'est-ce que tu crois ? Le père est avec nous, il n'a pas intérêt à raconter des salades. Quand à lui, il nous a jamais vu, il ne sait pas qui on est, ni d'où on sort... Dans une semaine on le lâche sur la route, la police le trouve, et nous on file. Le fric est en sûreté depuis longtemps je te dis...

— J'aimerais mieux qu'il crève avant...

— Que je ne te voie pas faire ça, Rudy ! S'il est mort, on n'aura rien. Le père nous dénonce et lui, il me connaît ! Alors fais gaffe Rudy, t'entends ? Fais gaffe ! »

Le 18 janvier, dans le salon de l'homme d'affaires Stan Vecks, l'inspecteur se case dans un fauteuil de cuir.

« Vous avez des affaires à Mexico, monsieur Vecks ?

— Où voulez-vous en venir ?

— Le F.B.I. a enquêté de ce côté-là. Ils ont jeté un œil dans vos livres de comptes là-bas...

— De quel droit ? Qui vous a permis ?

— Il fallait bien. Le juge a été compréhensif...

— Mes affaires sont en ordre.

— Pas vos comptes, monsieur Vecks, il manque cent mille dollars, vous les avez fait virer sur un compte personnel, en trois mois, par petites tranches.

— C'est mon droit !

— Qu'est devenu cet argent, monsieur Vecks ? Ce compte est vide, vous l'avez soldé il y a dix jours, il ne reste que trois dollars à votre crédit.

— J'avais prévu une demande de rançon, c'est tout...

— Alors montrez-moi l'argent, et dites-moi pourquoi vous avez viré la première somme, trois mois avant l'enlèvement de votre fils ?

— Je n'ai plus cet argent, c'était une précaution contre le fisc...

— Où est -il ? Et pourquoi avouer une magouille avec le fisc aussi facilement ?

— J'ai d'autres soucis en tête que le fisc. Mon fils a disparu, j'ai utilisé cet argent pour payer un homme.

— Quel homme ?

— Il m'a contacté dans la rue, il voulait la rançon. Je la lui ai remise il y a trois jours.

— Vous mentez monsieur Vecks. Mes hommes ne vous ont pas lâché depuis le début, personne ne vous a contacté.

— Prouvez-le !

— Pourquoi faire ? C'est inutile. Je sais que cet argent a été remis à quelqu'un avant que la police entre en scène. Très probablement le matin de l'enlèvement.

— Et si c'était le cas ? J'avais le droit d'agir sans vous prévenir.

— Ça ne colle pas monsieur Vecks ! Vous n'avez pas la tête d'un homme qui a peur que son fils soit mort. Or ce serait le cas, si vous avez payé d'avance. Des kidnappeurs ne prennent pas de risques avec leurs victimes adultes. Ils vont vous le rendre quand ?

— Mais je l'ignore ! Comment voulez-vous que je le sache ?

— Parce que vous avez tout manigancé depuis le début !

— C'est ridicule !

— Oh non monsieur Vecks, ce n'est pas si ridicule que ça. J'ai bien réfléchi depuis que nous sommes sûrs de nos informations à Mexico, et je me suis mis à votre place. Vous avez voulu donner une leçon à votre fils. Vous avez voulu qu'il dégringole le plus bas possible, qu'il comprenne jusqu'où peut mener une vie comme la sienne. Vous l'avez fait enlever, pour lui flanquer la trouille de sa vie, un genre d'électrochoc... hein ? Et un jour on va le ramasser dans le désert, sur une route ou dans un bistrot, et il croira à votre histoire...

— Je vous interdis de formuler ce genre d'accusation, mes avocats se chargeront de ça, je vous le promets !

— D'accord, monsieur Vecks, mais j'espère que votre fiston est toujours vivant. J'espère qu'il ne vous sera pas rendu à moitié dingue, j'espère que vous aviez raison de faire ça... sinon...

— Sinon ?

— Sinon, premièrement vous rendrez des comptes à la police, de toute façon, je ne vous lâcherai pas.

— Vous n'arriverez à rien, vous fabriquez une hypothèse ! C'est tout...

— Non. Si vous avez raté, vous le saurez très vite. On peut perdre

définitivement son fils, en voulant le récupérer de force, monsieur Vecks...

— Si c'était le cas, Inspecteur, mais ça ne l'est pas, eh bien si c'était le cas, je préférerais le perdre définitivement pour moi, mais qu'il se retrouve lui-même ! Vous pouvez comprendre ça ? »

Le 22 janvier 1976, une patrouille de police découvrait le corps inanimé de Dany Vecks, dans une décharge publique.

Plusieurs mois de soins en hôpital et en maison de repos furent nécessaires avant qu'il ne retrouve un équilibre.

Lors de son dernier interrogatoire, en août 77, devant le juge de Los Angeles, Dany Vecks déclara :

« J'ignore le nom de mes ravisseurs, je n'ai jamais vu leurs visages, et je ne sais pas pourquoi ils m'ont enlevé. J'imagine que lassés d'attendre la rançon, ils m'ont relâché de peur que je ne vienne à mourir. Mon père a pris un risque en tenant l'affaire secrète, mais je suppose qu'il savait ce qu'il faisait. Son attitude a eu le mérite de ne pas affoler les ravisseurs... »

Et en 1978, lors d'une conférence sur la drogue, le jeune Dany Vecks âgé de vingt-deux ans, raconta toute l'histoire. Sa conclusion était la suivante :

« Je ne vis plus avec mon père pour l'instant, nous devons laisser passer du temps... Un jour peut-être, nous ferons connaissance à nouveau. »

Un jour peut-être...

DEUX JEUNES AMOUREUX TIMIDES ET PAUVRES

Appuyé contre le lambris de bois poli et ciré par le crâne de mille clients Joseph Marischka, cinquante ans, achève sa deuxième chope de bière de la soirée dans une antique brasserie de Vienne. Il est fasciné par le jeune couple qui lui fait face, de l'autre côté de la salle. Pas tant parce que la fille est toute jeune (entre seize et dix-sept ans), jolie, fraîche et la poitrine bien moulée dans un pull-over beige fatigué. Pas tant parce que le garçon — guère plus âgé — a un curieux visage tout en longueur. Ce n'est pas non plus parce qu'ils sont visiblement très amoureux l'un de l'autre. Si Joseph ne peut en détacher les yeux c'est qu'ils ont visiblement faim et sont sans argent. Voici vingt minutes déjà qu'ils s'efforcent de faire durer un verre de bière et un sachet de bretzels commandés pour eux deux.

Dans ce décor enfumé, chaud et vieillot où Joseph aime finir ses soirées solitaires lorsqu'il sort du cinéma, personne ne remarque les deux jeunes gens. Ce sont presque des enfants dont il pourrait être le père.

Un instant encore il les observe puis allonge la main vers son manteau pour s'en aller. C'est alors qu'il fronce les sourcils. Sur la joue de la jeune fille coule une larme que le garçon, par un baiser, prend dans ses lèvres. La gorge du brave Joseph Marischka se serre. N'y tenant plus il appelle le serveur :

« Heinrich, voulez-vous servir deux choucroutes garnies et deux demis à ces jeunes gens ? »

Le serveur, étonné, tourne la tête vers les deux amoureux.

« Ceux-là ? dit-il.

Joseph hausse les épaules.

« Evidemment ceux-là... »

La question lui paraît stupide : hormis les deux jeunes gens, il ne voit en face de lui que trois célibataires somnolents et un couple d'alcooliques quasiment ivres morts. Si Heinrich s'étonne c'est pour une autre raison sans doute.

« Vous êtes trop bon, dit-il, mais c'est votre argent c'est pas le mien. »

Lorsque Heinrich pose sur leur table les deux choucroutes fumantes et les deux chopes de bière mousseuse, les jeunes gens regardent Joseph avec étonnement. Celui-ci se lève et vient s'asseoir à leur table.

« Ne vous en faites pas, mes enfants, mangez. C'est tout ce que je vous demande. »

Un peu gênés, rougissant, ils s'attaquent à leur choucroute d'un seul élan.

Quand, à demi essoufflée la fille se décide à porter sa chope jusqu'à ses lèvres elle sourit et murmure timidement :

« Merci monsieur, nous avons faim. »

Et le garçon ajoute :

« Nous n'avions rien mangé depuis quarante-huit heures. »

Ce n'est que lorsqu'ils sont enfin rassasiés que Joseph les interroge. Leur histoire est simple : elle, Margareth, est orpheline. Lui, Franz, a fui le domicile de ses parents opposés à sa liaison avec Margareth. N'ayant de travail ni l'un ni l'autre et bien entendu pas un sou, ils ont vendu leurs manteaux et le peu de linge qu'ils possédaient. La nuit dernière ils ont dormi sur un banc du Prater, le grand parc de Vienne.

Le brave Joseph Marischka sourit en hochant la tête :

« Vous avez dû avoir froid...

— Pas trop... dit le garçon.

— Franz m'a serrée toute la nuit dans ses bras, explique Margareth avec un attendrissant sourire qui découvre entre ses lèvres une double rangée de petites perles.

« Bien entendu, vous ne savez pas ce que vous allez faire maintenant ? Bon, alors écoutez, je vis seul. Je suis divorcé et mon fils est aux Etats-Unis. J'ai un grand appartement, je vous emmène. Demain matin nous aviserons. Je pourrai peut-être vous aider à trouver du travail ? »

A huit heures du matin. Dans un bel appartement vaste et cosu au dernier étage d'une vieille maison bourgeoise d'un quartier résidentiel de Vienne, Joseph Marischka s'éveille avec un épouvantable mal de tête.

« Tiens... se dit-il, pourquoi diable ai-je mal à la tête ? Aurais-je trop bu hier soir ? »

Il essaie de rassembler ses idées :

« Ah oui, je n'ai bu que deux chopes de bière, mais j'ai ramassé ces deux pauvres gosses amoureux. »

Petit à petit les souvenirs lui reviennent. Il se revoit faisant monter Margareth et Franz trimbalant un sac de toile dans sa voiture garée à sa place dans le parking. Ils ont grimpé à l'appartement. Là tandis que Margareth et Franz faisaient leur lit dans la chambre de son fils, avec les draps qu'il venait de leur donner, il a bu « à leurs amours » une nouvelle bière, arrosée cette fois d'un cognac à la manière allemande.

Joseph marmonne pour lui tout seul :

« Cela ne fait jamais que trois bières et un cognac. Il n'y a pas de quoi avoir un mal de tête aussi effroyable. »

Un rayon de soleil d'automne se glisse entre les volets, éclairant au pied de son lit la silhouette blonde de la jolie Margareth. Son visage est tout nimbé de lumière. Ses épaules luisent car elle n'a pas son pauvre pull-over de laine beige et sa poitrine menue éclate dans une combinaison trop étroite. Mais on dirait qu'elle a quelque chose de changé : elle ne sourit pas. Elle n'a pas comme hier soir l'air timide.

Eh bon sang ! Pourquoi Joseph a-t-il mal à la tête comme cela ?

« Bonjour Margareth, dit-il. C'est gentil de venir me réveiller. Vous avez bien dormi ? Moi j'ai un de ces mal de crâne ! »

En même temps il veut porter la main à son front, mais il ne peut pas. Sa main est attachée à son lit. Et l'autre main aussi est attachée. Ainsi que ses deux pieds.

L'attendrissante petite Margareth ne lui répond même pas. Elle se détourne et appelle :

« Ça y est, Franz, le vieux est réveillé ! »

Tout ce que peut faire Joseph qui, pendant quelques instants, se refuse à comprendre, c'est lever la tête et regarder autour de lui d'un œil exorbité.

Un fil électrique est enroulé autour de son corps et du sommier à la hauteur de la ceinture. Sur son épaule droite il voit une tache humide et brunâtre... « Ma parole, c'est du sang »... Oui c'est certainement du sang car traînent sur sa poitrine quelques morceaux de verre et sur la table de nuit le reste d'une bouteille brisée.

C'est clair, les deux jeunes gens l'ont assommé pendant son sommeil avec cette bouteille sans doute pour pouvoir l'attacher.

Franz, en bras de chemise, entre dans la chambre. Son visage tout en longueur est sarcastique :

« A nous deux petit père. Tu dois bien avoir un peu d'argent ici ? »

Joseph réfléchit très vite : « Oui, bien sûr, il a un peu d'argent, pas beaucoup... S'ils lui prennent, il n'en mourra pas. Par contre s'il refuse, Dieu sait ce qui peut arriver »...

« Oui, j'ai un peu d'argent... dit-il.

— Tu as bien aussi quelques bijoux ?

— Pas grand-chose, des boutons de manchette, une montre en or, plus celle qui est à mon poignet.

— Celle-là, c'est fait mon vieux. »

Franz montre son poignet déjà orné de la montre prise à Joseph pendant son évanouissement et ajoute :

« C'est tout ?

— Ma foi oui. Un homme seul n'a pas beaucoup de bijoux. »

Franz se penche, lui saisit le nez entre le pouce et l'index pour le tordre violemment. Ce qui provoque une douleur atroce sous le pauvre crâne endolori de Joseph.

« Je te préviens, si tu nous caches quelque chose, tu vas souffrir... »

Si une violente angoisse n'avait pas envahi ce malheureux Joseph il serait tout simplement affreusement déçu.

« Je ne vous cacherai rien. Vous pouvez tout prendre, je ne vous dénoncerai même pas.

— Oh ça, mon petit père... s'exclame alors Margareth avec un sourire ironique, il n'y a pas de danger que tu nous dénonces. »

Là-dessus, sur les indications de Joseph les deux jeunes gens entreprennent le

pillage systématique de l'appartement. Du travail d'amateur d'ailleurs. Ils n'ont aucune idée de la valeur des choses. Franz s'approprie un pardessus de cuir doublé d'une fourrure de nylon et un coupe-cigares parce qu'il le croit en argent. Margareth fait main basse sur un monceau de bijoux de pacotille abandonnés par la femme de Joseph lors de son divorce. Par contre aucun d'eux a l'idée de s'emparer des livres rares qui sont dans la bibliothèque. Comment les auraient-ils transportés il est vrai ? Et à qui diable les auraient-ils vendus ?

Joseph les regarde s'agiter et pense qu'ils vont bientôt s'en aller. S'ils le laissent ligoté sur son lit il criera et l'un des voisins finira bien par venir le faire délivrer...

Mais non Franz et Margareth n'ont pas l'air de vouloir partir si vite... Tournant la tête Joseph assiste à un curieux spectacle.

Il aperçoit par la porte ouverte sur la table de la salle à manger le sac que Franz a trimballé toute la soirée. Le garçon en sort : un écheveau de fils électriques comme celui qu'on utilise couramment pour les fers à repasser, un rouleau de ruban isolant, des gants de caoutchouc, des pinces, des tournevis. Bref tout un attirail d'électricien, de la ficelle et une corde.

« Qu'est-ce que vous faites ? leur demande-t-il d'une voix angoissée.

— Tu vas le voir petit père... répond la jeune fille en riant. »

Et lorsqu'elle rit, ses jeunes seins libres sautent sous sa combinaison trop étroite.

Après avoir arrêté le compteur dans le placard de l'entrée, le garçon fixe avec le ruban isolant des fils dont il a dénudé l'extrémité, aux pieds et aux mains du pauvre Joseph. Puis branche le tout sur l'installation électrique.

Cette fois Joseph a compris. Il s'agite sur son lit.

« Mais vous êtes fou ! Vous n'allez pas faire cela ?

— Tais-toi ! ordonne Margareth. Ou je te casse une autre bouteille sur la tête ! »

Pour plus de sûreté la fille le bâillonne avec deux mouchoirs qu'elle prend dans l'armoire. Puis elle aide son amant à soulever le lit dont le châssis est métallique, pour glisser sous chacun des pieds un sabot de caoutchouc.

« Maintenant tu l'arroses », dit le garçon.

Margareth se rend à la cuisine, remplit une carafe d'eau qu'elle verse sur les membres du malheureux Joseph.

Puis elle enfile son pull-over tandis que le garçon remet tranquillement ses outils dans son sac.

Et tous deux, sans un mot, s'en vont vers la porte.

L'interrupteur du compteur de 220 volts est, dans l'entrée, dans un petit placard à droite de cette porte. La suite devrait être inéluctable : les jeunes gens vont ouvrir la porte et, juste avant de sortir, tourner le bouton de l'interrupteur. Les 220 volts vont passer dans le corps de Joseph longtemps... longtemps... jusqu'à ce qu'il soit mort.

Mais contre toute attente celui-ci ne se débat pas sur son lit. Il est tendu certes, les yeux hors de la tête, mais il ne se débat pas. Il observe, guette, car il a encore un espoir. Un tout petit espoir...

Dans l'entrée Franz vient de s'arrêter devant la porte qu'il regarde en fronçant les sourcils...

« Qu'est-ce que c'est que ce truc ? » dit-il.

Il découvre en effet que la porte est munie d'une énorme barre de sécurité, enfoncée à chaque extrémité très profondément dans l'huisserie. Dans cette barre, au milieu, se trouve le bouton d'un verrou où s'ouvre un trou de serrure. Franz essaie de soulever la barre mais n'y parvient pas car elle est retenue sans doute par l'invisible verrou qu'elle recouvre.

A Margareth qui s'apprêtait à tourner le bouton du commutateur, Franz dit :

« Arrête !... »

Puis il retourne vers le lit où Joseph attend la suite, pâle comme un cadavre, et lui retire son bâillon.

« Où est la clé ?

— J'ai dû la remettre hier soir dans la poche de mon imperméable . »

Au moment où Franz veut lui remettre son bâillon, Joseph l'interrompt :

« Attendez, j'ai quelque chose d'important à vous dire. »

Le jeune homme le regarde avec méfiance, mais Joseph continue :

« Mon fils est bijoutier. Lorsqu'il vivait avec moi, il lui arrivait de garder ici des objets de valeur. Nous avons fait poser ce dispositif de sécurité qui est très particulier.

— Quoi. Y' a une alarme ?

— Non. Mais si en ouvrant vous tournez la clé dans le mauvais sens, le bouton du verrou tourne fou. Vous ne pourrez plus sortir.

— Qu'est-ce que tu me racontes là. A quoi ça servirait ?

— Vous allez comprendre. Du dehors, cette barre s'ouvre et se referme avec une clé. Vous sortez, vous fermez votre porte, vous faites deux tours. Ça y est : la barre est mise et rien, pas même une pince-monseigneur, ne peut la forcer... Mais il est toujours possible à un cambrioleur, bien que la porte soit blindée, de faire un trou près du verrou, d'y passer la main et d'ouvrir la barre de l'intérieur en tournant le bouton. Pour éviter cela, rien de plus facile : faire un troisième tour de clé et désormais le bouton du verrou tourne fou. Vous avez compris ?

— Oui.

— Mais ça fonctionne aussi de l'intérieur et hier soir j'ai donné deux tours de clé. Si jamais vous donnez un troisième tour dans le même sens, vous êtes enfermés dans l'appartement. Il faudra téléphoner chez un ami qui a ma clé pour qu'il nous ouvre de l'extérieur.

— Et dans quel sens il faut tourner ?

— Pour que je vous le dise il faut me détacher. »

Franz, déconcerté, pour quêter son avis se tourne vers Margareth qui s'est approchée d'eux :

« Moi j'y comprends rien. Qu'est-ce qui prouve qu'il ne nous raconte pas des histoires ?

— On va bien voir, remets-lui son bâillon. »

Pendant dix minutes Joseph voit Franz s'acharner sur la fameuse barre de sécurité avec un tournevis et un marteau. Impossible de dévisser le verrou car il est caché par la barre. Impossible de défaire la barre puisqu'elle est maintenue par le verrou.

Alors fou furieux, Franz revient se jeter sur Joseph pour lui arracher son bâillon. Margareth se munit d'une paire de ciseaux :

« Tu vas voir... dit-elle. On va le faire parler. »

Le sadisme de cette gamine est tel que Joseph comprend sans doute qu'il est inutile d'insister.

« Je vais vous le dire... dit-il. Mais promettez-moi de ne pas me tuer. Vous avez ma parole que je vous dénoncerai pas.

— C'est d'accord... dit Franz. Tiens, regarde... »

Et il arrache le fil qui reliait Joseph à l'installation électrique.

« Alors petit père, de quel côté il faut tourner ?

— A droite... Si vous donnez un seul tour à gauche, c'est fichu.

— Ça va, mais ne crois pas que tu vas t'en tirer comme cela...

— Tu rebranches le fil ? demande Margareth.

— Evidemment... Et toi tu lui remets son bâillon. »

Joseph étouffé par le bâillon, voit les deux jeunes gens se diriger de nouveau vers la porte.

Franz qui a pris au passage au portemanteau la clé dans la poche de l'imperméable de Joseph l'introduit dans la serrure.

Margareth a ouvert le petit placard et se tient prête à tourner le commutateur.

« Franz, pourvu que ce vieux salaud ne nous ait pas menti... »

Franz tourne lentement la clé d'un tour vers la droite... et tout de suite reste figé. Il y a eu un déclic bizarre. Délicatement il veut donner un autre tour de clé dans le sens contraire. Mais la clé est devenue folle.

Les deux jeunes gens se retournent vers Joseph qui n'a pas cessé de les regarder. Peut-être devinent-ils sous son bâillon un vague sourire...

La suite était inéluctable. Comme il fallait appeler un ami de Joseph pour que celui-ci vienne ouvrir... Comme il fallait que ce soit Joseph qui téléphone... Comme l'ami eût été plus que surpris de trouver Joseph ligoté sur un lit, qu'il soit vivant ou mort... Comme il eût été non moins étonné de voir les jeunes gens s'en

aller avec un butin quelconque, même dissimulé dans des valises. Comme de toute façon leur signalement aurait été connu, Franz et Margareth ont dû libérer Joseph Marischka. Celui-ci à cinquante ans était encore un solide gaillard, une fois libre il ne les craignait guère : ils ont dû remettre tout en place. Lorsque l'ami de Joseph les a délivrés, ils étaient redevenus deux jeunes gens amoureux, timides et pauvres.

Pas pour longtemps. Afin d'éviter qu'ils ne rencontrent un autre brave Joseph, celui-ci appelait la police.

CARLA, BENITO, GINO, LA BELLE-MÈRE ET LES AUTRES

Le policier des frontières s'est dressé dans son box :

« Oui... Vous, Benito Corrado, attendez s'il vous plaît ! »

Il s'adresse à un homme jeune, brun, vêtu d'un jean et d'un blouson de cuir marron usé, qui tient solidement une des poignées d'un énorme sac de toile, l'autre poignée étant portée par une jeune femme brune plutôt jolie, vêtue d'un manteau de lainage noir à gros boutons de métal.

Tous deux ont pâli et jettent un regard désespéré à travers la vitre du poste frontière de Gênes vers le paquebot qui doit les conduire en Amérique du Sud.

« Mais le bateau va partir ! » dit la femme.

Le policier prend un air buté, décroche son téléphone, leur fait signe de revenir en arrière et d'attendre.

Quelques instants plus tard, Benito Corrado et sa compagne Carla Baldassare sont en présence d'un élégant inspecteur de la Sûreté de Gênes. La pluie bat les vitres du bureau, des nuages noirs roulent sur le port, si bas qu'ils donnent l'impression de se déchirer sur la tête des mâts.

L'inspecteur, prévenu depuis la veille que le couple suspect devait embarquer sur le *Michel-Ange* s'est fait adresser un long télex qui résume toute l'affaire, en avril 1959.

« Benito Corrado, dit-il, vous n'ignorez tout de même pas que vous êtes recherché comme témoin de la mort de Gino Baldassare ? »

L'homme et la femme se tournent une fois encore vers le paquebot qui s'apprête au départ et dont on entend jusqu'ici les ordres de la passerelle, ponctués par les sonneries de la timonerie. Benito est un homme simple, mais pas idiot pour autant. Il sait que s'ils ne partent pas maintenant, ils ne partiront plus jamais. Aussi est-ce avec chaleur qu'il répond à l'inspecteur :

« Gino Baldassare est mort, c'est vrai... Je me suis battu avec lui, c'est vrai aussi ; mais je n'ai fait que me défendre et ce n'est pas moi qui ai provoqué l'accident.

— Ce n'est pas ce que disent les treize autres témoins. Tous vous accusent formellement.

— C'est normal, ce sont tous des Baldassare. Ils feront tout contre nous jusqu'à la mort...

— Peut-être, mais je suis désolé il n'est pas question que vous quittiez l'Italie. »

Carla, assise sur le bord d'une chaise, pose ses mains tremblantes sur le bureau et regarde l'élégant inspecteur avec de grands yeux noirs suppliants :

« Je vous jure que c'est un accident et que Benito n'y est pour rien. Il s'est défendu, c'est tout. Il s'est battu avec Gino, c'est vrai, mais ce n'est pas lui qui a

provoqué l'accident.

« ... Et si vous nous empêchez de partir, ajoute la jeune femme avec des sanglots dans la voix, qu'est-ce qui va se passer ? Hein, je vous le demande ? Les Baldassare vont nous retrouver monsieur l'Inspecteur. Ils vont nous retrouver, et vous connaissez ces gens-là ! »

A cette idée Carla Baldassare devient pâle comme une morte.

On peut être élégant et sensible : l'inspecteur regarde le couple : ils doivent être amoureux. Ils sont donc sympathiques. Avant d'être affecté à la Sûreté de Gênes l'inspecteur était dans le Sud : alors, lui aussi, connaît « ces gens-là » dont parle la jeune Carla. A titre d'exemple, sa dernière affaire fut d'inculper un spectateur de cinéma, motif : il avait tué l'homme placé devant lui parce que sa coiffure trop haute l'empêchait de voir le film !

Pour l'élégant inspecteur originaire du Nord de l'Italie, les gens du Sud sont une autre race et les craintes de Benito et de Carla lui semblent tout à fait fondées. Seulement il y a la loi. Il est là pour la faire respecter et si Benito est responsable de l'accident de moto qui a entraîné la mort du jeune Gino Baldassare, il ne peut pas quitter l'Italie.

Il jette un regard à travers la vitre sur le *Michel-Ange* où règne l'activité fébrile qui précède le départ. Dans un quart d'heure le paquebot s'éloignera du quai. Ce n'est pas en quinze minutes qu'il pourra régler le problème. Son œil glisse vers Carla et Benito. Ils se sont pris la main et le regardent avec angoisse.

« Bon, dit l'inspecteur. Racontez-moi au moins votre version des faits. »

Benito, embarrassé, veut répondre, mais Carla ne lui en laisse pas le temps :

« Non... Tout vient de moi ! C'est à moi de parler d'abord. »

Le récit incroyable qu'elle va faire en sanglotant, de façon précipitée, en butant sur les mots et en jetant des regards affolés sur le *Michel-Ange* se résume rapidement :

Il y a sept ans, elle se fiançait avec un jeune ouvrier agricole de son âge : Antonio Baldassare. Plusieurs fois ils devaient reporter la date des noces faute d'argent.

« Nous allons nous marier, décidait enfin le jeune homme. Mais chacun de nous restera avec sa propre famille. Après la saison des récoltes, quand j'aurai pu mettre de côté un peu d'argent, alors seulement nous nous unirons .»

Ainsi fut fait. En attendant qu'arrive la belle saison, lui continuait à vivre avec sa mère Maria Baldassare et ses treize frères au 212 de la Via Croce, et elle continuait à demeurer avec sa sœur au 108 de la Via Croce.

Le drame survint alors que le couple n'était marié que depuis un mois. Antonio Baldassare travaillait dans la campagne lorsqu'il fut heurté par une voiture française qui le tua sur le coup. Carla se retrouva donc veuve après un mois, mais sans que le mariage ait été consommé.

Les treize frères et la mère d'Antonio se vêtirent de noir ainsi bien sûr que Carla et tout le village la plaignait.

« Tu dois rester fidèle à la mémoire de ton mari, disait en pleurant la mère du défunt — une énorme paysanne borgne en tablier bleu —et elle jetait sur sa belle-fille son œil étrange.

— Qu'est-ce que cela signifie ? demanda Carla.

— Ça signifie, expliqua la belle-mère, que tu ne devras épouser personne d'autre. Ou, si vraiment tu veux te marier, tu devras choisir ton nouveau mari entre les frères d'Antonio. Il me reste treize autres fils. Il y en aura bien un qui t'ira. »

Dans sa douleur de mère, Maria Baldassare était ferme et dure.

L'élégant inspecteur de la Sûreté de Gênes qui interroge Carla et son compagnon Benito Corrado hoche la tête. Aussi incroyable qu'elle paraisse, une telle décision ne l'étonne pas venant d'une paysanne calabraise. Mais il sait que derrière les grands sentiments d'honneur il y a souvent des motivations plus sordides.

« A votre avis, pourquoi vous a-t-elle demandé cela ?

— A cause de l'assurance, répond d'ailleurs Carla. Je devais recueillir de la compagnie d'assurances quelques millions de lires pour la mort de mon mari. La vieille ne voulait pas que cette somme sorte de la famille. C'est pour cela qu'elle tenait à ce que j'épouse un autre de ses fils. »

L'inspecteur jette un coup d'œil sur le téléx qu'il a reçu le matin même de Reggio de Calabre. Evidemment l'explication que donne la belle-mère est tout à fait différente :

« Mon Antonio, dit-elle était jaloux. Je le sais moi. Il était tellement jaloux que son âme dans l'au-delà souffrirait que sa veuve épouse un autre homme. Mais, éventuellement, son âme peut permettre à Carla d'épouser un beau-frère. »

Malgré lui l'inspecteur ne peut s'empêcher de sourire. L'hypothèse de l'assurance est évidemment la plus crédible. Pour le moment, toute sa sympathie va vers la jeune Carla qui s'est à demi dressée sur sa chaise en voyant qu'un palan du *Michel-Ange* soulève l'extrémité de la passerelle pour la reposer sur le quai.

« Il ne partira pas avant un quart d'heure, dit l'inspecteur. Que s'est-il passé ensuite ? Racontez-moi. »

Reprenant son récit, la jeune femme lui raconte comment un beau jour la belle-mère en tablier bleu l'a appelée. Après une série de sanglots elle lui a affirmé qu'elle était compréhensive, qu'elle savait tenir compte des faiblesses de la chair, surtout chez les jeunes, et qu'elle admettait que Carla ne pouvait rester veuve éternellement. Elle avait donc décidé de lui donner pour mari un autre de ses fils : Giuseppe, âgé de vingt et un ans.

« Il ressemble en tout et pour tout à son frère. Il te semblera réépouser Antonio, tu verras. »

Mais Carla faisait la moue.

« C'est vrai, Giuseppe est physiquement identique à Antonio. Mais comme caractère nous sommes opposés. Il est même... euh... enfin vous voyez ce que je veux dire... »

A cette allusion, la vieille Maria Baldassare s'était déclenchée comme un

ressort :

« Prends garde si tu le traites d'idiot ! Tous mes fils sont intelligents. Epouse-le. Je te le conseille.

— Je regrette. Je ne suis pas d'accord. »

Cette fois le ton de Carla était ferme et la vieille borgne s'en rendait compte. Elle resta un instant pensive.

« Eh bien alors... dit-elle enfin, épouse Gino. Gino aussi est le portrait vivant de son frère Antonio. Tu me diras tout de même pas que lui, ne te plaît pas ! »

Carla, cette fois, s'énerva :

« Mais vous plaisantez ou vous êtes sérieuse ? Gino a quinze ans ! Je ne peux pas épouser un gamin ! Même la loi l'interdit ! »

La belle-mère ne se démontait pas :

« Tu attendras. Tu es jeune et personne ne te presse. Tu attendras que Gino atteigne ses vingt et un ans et tu deviendras sa femme. Il ne s'agit que de six ans. Qu'est-ce que c'est six ans ? »

Jusque dans le bureau du poste frontière de Gênes, on entend le claquement sec que fait la passerelle du *Michel-Ange* que le palan vient de poser sur le quai.

L'élégant inspecteur ne veut pas ralentir le récit de Carla Baldassare, mais il ne peut s'empêcher de lever les bras au ciel :

« Comment avez-vous pu accepter une chose pareille ?

— Je n'avais que ma mère, répond la jeune femme. Il n'y avait pas d'homme à la maison, qui pouvait me défendre. Et les Baldassare sont treize, monsieur l'inspecteur. Treize garçons et seulement deux filles. Alors je n'ai dit ni oui, ni non, c'est tout ce que je pouvais faire. »

Mais Carla n'ayant pas osé refuser nettement, les langues se délièrent dans tout le pays :

« Vous ne savez pas ? Carla Baldassare s'est fiancée à un *guaglione* un garçon de quinze ans. Elle attendra qu'il grandisse et puis ils se marieront. C'est le petit Gino, le frère du défunt. »

Pour appuyer ses confidences, il y eut les faits. Partout où elle allait, Carla était chaperonnée par Gino — un jeune garçon en pleine adolescence à la voix qui muait —. S'il était trop petit pour l'accompagner officiellement en qualité de fiancé, il ne voulait pas passer pour une femmelette, quelqu'un qui épouserait plus tard une femme qui aime la liberté présente.

« Je ne pouvais pas faire librement deux pas dans le pays, raconte Carla. Je me retournais et je voyais ce morveux qui me suivait et m'épiait. Une fois je lui ai dit : « Veux-tu me laisser en paix ! » Il m'a répondu : « Qui garde son bien ne fait tort à personne. Je ne te lâche pas. »

« Le soir, Gino venait me rendre visite. Il entrait dans la maison, s'asseyait et restait là de longues heures en gardant le silence. Parfois il m'énervait. Je lui disais : « Va jouer au ballon ! » et lui répondait : « Par ta faute je ne peux pas jouer. »

« En réalité même Gino acceptait cette longue attente, ce mariage, cette décision de sa mère qui gâchait son adolescence, comme une pénible épreuve.

« Les choses allèrent ainsi durant trois ans. Gino devint un jeune homme de dix-huit ans avec ses goûts et ses préférences, mais qui restait fidèle à la consigne.

« Encore trois ans et tu seras ma femme », disait-il.

« Et en même temps il intensifiait sa surveillance. »

Carla Baldassare et Benito Corrado se tournent à nouveau vers le *Michel-Ange* dont on entend le ronronnement des treuils qui enroulent les amarres. Ils sont horrifiés comme si l'instant de leur mort venait de sonner.

« Allons, calmez-vous, grogne l'inspecteur. Tant que vous êtes ici vous ne risquez rien.

— Oui, mais après ? dit le jeune homme. C'est à moi de parler maintenant ! »

Et il regarde droit dans les yeux de l'inspecteur :

« Moi, dit-il, je suis de la commune voisine. C'est vrai que chez nous on n'aime pas les Baldassare. Mais on ne leur veut pas de mal. La preuve (et il devient rouge comme une tomate) j'aime Carla. Lorsqu'elle m'a dit qu'elle m'aimait aussi, mais que c'était impossible parce qu'elle devait épouser son beau-frère de dix-huit ans, évidemment j'ai ri. Je n'arrivais pas à prendre cela au sérieux. Pourtant il fallait se cacher. Gino — qui était fier de ses dix-huit ans — se faisait de plus en plus collant et laissait de moins en moins de liberté à Carla. Un jour j'ai dit à Carla : « Ecoute, voilà ce que nous allons faire. Nous allons essayer de déguster ce garçon pour qu'il se fatigue et finisse par rompre de lui-même ses fiançailles. « Et sa mère ? ». »

« Sa mère ne pourra rien faire si c'est officiellement Gino qui a rompu. »

Benito raconte alors qu'ils fournirent aux habitants du village un nouveau motif de divertissement. Ceux-ci voyaient maintenant Carla et Benito se promener en public, suivis dix pas en arrière par Gino, le regard torve.

A ce point du récit Benito se tait et regarde avec Carla le *Michel-Ange*. Il semble qu'il bouge... et qu'il commence à s'écarter du quai...

« S'il le faut je vous ferais conduire à bord par un pilotin, grogne l'inspecteur. Continuez votre déposition ! »

Benito, la gorge sèche, poursuit donc son récit, et l'inspecteur comprend que le jeune homme a l'impression de jouer le tout pour le tout.

Benito raconte comment survint le drame :

« Dimanche matin, très tôt, un gamin est venu frapper à la porte des Baldassare :

« Eh Gino, j'ai vu ta fiancée entrer dans l'église sans ses habits de deuil. Elle est vêtue de violet. Les gens disent qu'elle attend dans l'église son amoureux et qu'ils vont se marier et s'enfuir à l'étranger. »

« La déclaration du gamin fit naître un terrible vacarme :

« Infidèle ! » hurlait la vieille Maria Baldassare. « Elle trahit la mémoire d'Antonio et l'amour de Gino ! »

« Et suivie de ses treize fils, avec Gino en tête, elle se dirigea vers l'église, où l'étrange cortège se fraya un passage à coups de coudes parmi les fidèles. »

La proue du *Michel-Ange* halée par un remorqueur, est maintenant à cent mètres du quai et la poupe s'en détache à son tour.

« Après ? Continuez », ordonne l'inspecteur au jeune homme devenu pâle d'angoisse.

Benito reprend son récit d'une voix désespérée comme si lui et Carla n'étaient plus que des morts en sursis.

Et de raconter que la vieille Baldassare — énorme dans ses habits noirs — s'était précipitée comme une furie, suivie de ses treize fils — Gino en tête — vers l'église. Carla était au premier rang des fidèles, vêtue de violet, sans le moindre signe de deuil. Benito n'était pas près d'elle, mais qui pouvait assurer qu'il n'attendait pas la fin de la messe dans la sacristie pour demander la bénédiction nuptiale ? Toutes ces pensées traversèrent sans doute en un éclair la tête de la vieille borgne qui hurla :

« Ingrate ! Sale femme ! »

Et se jeta comme une furie sur sa belle-fille. On vit alors rouler à terre dans l'église les deux corps enlacés jusqu'à ce que Carla se relevât et montrât une poignée de cheveux arrachés à sa belle-mère :

« Mesdames... Messieurs... » cria-t-elle dans l'église. « Les fiançailles sont rompues ! Le petit, je ne l'épouse plus ! »

La foule applaudit Carla qui quitta l'église, la tête haute, au bras de Benito — sorti du confessionnal où prudemment il s'était caché —.

Le *Michel-Ange* est maintenant au milieu du port. De chaque côté un remorqueur, le front collé contre sa coque, le maintient en ligne face à l'entrée, tandis qu'un grand remous agite les flots derrière lui. Il commence à battre hélice et glisse doucement.

« Alors ? grogne encore l'inspecteur.

— Alors, explique Benito, le soir quand j'ai quitté Carla, je rentrais chez moi en moto sur la route qui est bordée de ravins. Tout d'un coup, à un détour du chemin, j'ai vu un vélomoteur en travers de la chaussée et Gino qui m'attendait. Je suis sûr que le pauvre tremblait de peur, mais il était poussé par ses frères. Peut-être même étaient-ils tous cachés derrière les rochers. Il a crié : « Je suis là pour l'honneur ! » Evidemment, il voulait se battre. Alors, sans descendre de ma moto, je me suis approché de lui et j'ai réussi à lui flanquer deux gifles auxquelles il m'a répondu en sortant un couteau. J'ai voulu le désarmer, mais je n'ai pas pu car il se dérobait et je tenais à ne pas lâcher ma moto. J'avais raison, parce que les douze autres Baldassare sont sortis de derrière les rochers pour aider leur frère. Il en venait de partout. J'ai profité de ce que la route est en pente à cet endroit pour m'enfuir sur ma moto, après avoir une dernière fois repoussé Gino qui s'accrochait à moi. Derrière je les entendais crier : « Tu es un homme mort, Benito ! On vous fera la peau à toi et à ta putain ! On vous retrouvera partout où vous irez ! »

« Bientôt je n'entendais que des hurlements lointains. Puis plus rien. Rien que

le vélomoteur de Gino qui essayait de me suivre. Evidemment, il ne pouvait pas me rattraper. Il devait rouler comme un fou. Il avait plu dans l'après-midi. Il a dû dérapé dans un virage. C'est comme cela je pense qu'il est tombé dans le ravin. »

Majestueux, le *Michel-Ange* sort du port, écrasant la jetée de toute sa hauteur.

« Mais les Baldassare, remarque l'inspecteur disent que lorsque Gino disparut sur son vélomoteur ils ont entendu peu après le bruit d'une bagarre et que vous avez poussé le jeune Gino dans le ravin avec son vélomoteur. Et là-dessus ils sont tous d'accord.

— Tous, même Gaspardo ? » demande Carla.

L'inspecteur regarde son téléx :

« Oui, Gaspardo Baldassare, il a signé la déposition.

— Mais il est complètement sourd ! »

L'élégant inspecteur de la Sûreté de Gênes a souri :

« Ça va, j'ai compris, je fais peut-être une bêtise, mais je vous crois. Je préviens la Capitainerie pour que le *Michel-Ange* vous attende. Un pilotin va vous embarquer. Vous ferez une déposition en bonne et due forme au commissaire du bord. Allez ouste ! »

Quelques instants plus tard, le *Michel-Ange* met en panne dans la rade. L'inspecteur regarde une barcasse contourner la jetée. Carla et Benito, assis sous la pluie sans lâcher la poignée de leur grand sac de toile, s'y tiennent par la taille, ils regardent devant eux, vers la liberté.

ENFANTS NON ACCOMPAGNÉS

Aéroport de Linate près de Milan, au printemps 1970. Dans la foule des voyageurs qui s'apprêtent à embarquer en direction de Copenhague sur un avion d'Alitalia attend un petit garçon de dix ans aux cheveux un peu fous et aux yeux pers, c'est-à-dire verts tirant sur le bleu. Il a, suspendue autour du cou, la petite pochette plastique dont sont munis les enfants non accompagnés, qui contient : son billet, sa carte d'embarquement et ses papiers. Ce petit garçon va vivre une étonnante aventure. Il s'appelle Hans Pietro Amalfi.

Comme il paraît extrêmement calme, pas du tout dépaycé, les passagers et les hôtesses ne lui prêtent qu'une attention distraite. Pourtant de temps en temps, il sort un petit calepin où il a noté de son écriture enfantine : « Il faut que je sois au plus tard à 7 h 30 à Grafsein pour me rendre tout de suite à l'école. L'avion pour le retour a été retenu à 9 h 30. Il faut que je sois au plus tard à l'aéroport de Fornebu à neuf heures. »

« Les personnes accompagnant les enfants sont priées de se présenter à la porte C... » susurre un haut-parleur.

Une hôtesse promène son regard sur la salle d'attente et rassemble les enfants non accompagnés parmi lesquels Hans Pietro Amalfi qui referme soigneusement son calepin et le glisse dans un gros sac de cuir.

Tandis que l'hôtesse conduit Hans Pietro Amalfi et son gros sac de cuir, qui traîne presque par terre, jusqu'à sa place dans l'avion, l'enfant récapitule dans sa tête toute une litanie de consignes : « Lee et Tina doivent toujours fermer la bouche. Il faut que je mette mon portefeuille dans ma poche arrière et que je ferme le bouton. S'il y a des difficultés je dois prendre contact avec l'ambassade. »

Le voyage va être sans histoire. C'est pourtant un voyage bien long et bien compliqué pour un enfant de dix ans.

L'avion fait une escale à Francfort, puis se pose à Copenhague. Arrivé dans la capitale danoise, Hans Pietro Amalfi range dans son petit portefeuille ses liras italiennes, sort des couronnes danoises et monte dans un ferry-boat qui le conduit à Malmö en Suède. Là, Hans Pietro, toujours aussi organisé, remplace ses couronnes danoises par des couronnes suédoises, afin qu'un wagon-lit l'emporte jusqu'à Oslo. A la gare d'Oslo, Hans Pietro sort ses couronnes norvégiennes et saute dans un taxi qui le conduit à Grafsein faubourg d'Oslo, et plus exactement devant l'école de cette cité résidentielle.

Là, Hans Pietro se dissimule derrière les voitures en stationnement pour guetter ses deux sœurs, qu'il est venu kidnapper. Car telle est l'intention de Hans Pietro Amalfi : kidnapper sa sœur Lee, six ans, et sa sœur Tina, huit ans. C'est le plus jeune kidnappeur connu au monde.

Le point de départ de cette curieuse histoire est d'une triste banalité. M. Amalfi, citoyen italien, cinquante-deux ans, a épousé voici onze ans une Suédoise : M^{lle} Molom, alors âgée de trente-sept ans. Malgré une incompatibilité d'humeur évidente, ils ont persévéré dans le mariage jusqu'en 1968, le temps d'avoir un garçon : Hans Pietro, l'aîné, et deux filles : Tina, huit ans et Lee, six ans.

Lorsqu'ils se sont séparés, leur affaire était loin d'être réglée sur le plan juridique, les tribunaux italien et norvégien ayant exprimé des jugements contradictoires. Résultat : Hans Pietro s'est retrouvé avec son père en Italie et les deux filles chez leur mère à Oslo.

C'est alors qu'Hans Pietro qui est un enfant tout à fait surprenant et qui aime beaucoup ses deux sœurs, a décidé de les kidnapper. A-t-il l'accord tacite et même une certaine complicité de son père ? La chose est à voir. Pour le moment Hans Pietro est dissimulé derrière des voitures devant l'école à Grafseim faubourg d'Oslo, où il guette l'arrivée de ses deux sœurs. Il fait très doux. Le ciel est déjà clair. Les enfants s'engouffrent les uns après les autres dans la jolie petite école dont les murs de brique brune sont égayés par des fenêtres aux huisseries peintes en blanc, et ornées de jardinières de fleurs.

Hans Pietro n'oublie pas qu'il doit être de retour au plus tard à neuf heures à l'aéroport de Fornebu, et guette chaque petite silhouette qui surgit devant l'école en trotinant. Bientôt inquiet, les sourcils froncés le gamin demande l'heure à une passante. Sa montre avancerait-elle ? Non il est 7 h 35.

Enfin, Hans Pietro sursaute. Cette silhouette en jean et en anorak, le tout si petit qu'on dirait des vêtements de poupée, c'est Lee, la plus jeune de ses sœurs. Il s'avance et l'appelle :

« Lee ! Lee !... Regarde-moi... C'est ton frère... »

Lee se retourne brusquement, faisant voler ses couettes. Elle ne paraît pas tellement étonnée de découvrir Hans Pietro. Il faut dire qu'Hans Pietro a dix ans et qu'à dix ans on sait en faire des choses, et on est beaucoup plus libre qu'à six.

« Tiens, tu es venu... constate simplement la poupée.

— Tu vois... Mais tu es toute seule ?

— Oui. Tina est restée avec maman. Toutes les deux, elles ont la grippe. »

La maison où demeurent les sœurs de Hans Pietro est à peine à deux cents mètres de l'école et la petite Lee poursuit :

« Si tu veux la voir, je t'emmène à la maison... »

Hans Pietro hésite puis accepte. Le voilà obligé de modifier son plan.

M^{me} Amalfi, devenue M^{me} Molom, est une grande femme solide de quarante-huit ans, genre de walkyrie en pantalon et pull-over à col roulé dont les cheveux commencent à grisonner. Elle expliquera plus tard aux journalistes :

« Normalement, je devais travailler ce jour-là. Mais j'avais la grippe et ma fille Tina était un peu enchifrenée. Je suis donc restée à la maison. Sans cela, lorsque je serais rentrée le soir de mon travail, les enfants auraient été depuis plusieurs heures déjà en Italie.

— Mais quelle était l'attitude du garçon ?

— Bizarre. Je l'ai trouvé un peu bizarre. Il ne voulait pas entrer dans la maison. Il disait simplement qu'il voulait rendre visite à ses sœurs. Je ne l'ai pas interrogé longtemps. Mon mari est tellement fantasque... Je me suis dit que l'idée lui était venue sur un coup de tête de m'envoyer le petit. Et puis je me sentais malade.

Aujourd'hui, naturellement, je me reproche de ne pas avoir fouillé le gros sac de cuir de Hans. Si je l'avais fait, j'aurais découvert les billets d'avion et les passeports de mes filles. J'étais simplement contente de le voir et je lui ai préparé un lit dans le salon. Les enfants ont joué toute la matinée. Vers quatorze heures, ils m'ont demandé l'autorisation de sortir pour aller acheter un cadeau. Comme Tina allait beaucoup mieux, j'ai accepté. Ça été mon erreur. »

En effet, dès qu'ils se retrouvent tous les trois dans la rue, Hans Pietro — qui a réussi à sortir son gros sac de cuir — fait asseoir ses deux sœurs sur le bord du trottoir : Lee, haute comme trois pommes dans son jean minuscule et son anorak de poupée, dont les couettes s'agitent dès qu'elle remue, et Tina la petite Scandinave, déjà élégante, dans une robe de lainage bleu pastel presque assortie à la couleur de ses yeux.

Devant elles, Hans Pietro — sérieux comme un pape — tire la fermeture Eclair de son sac de cuir pour en sortir deux passeports et deux billets d'avion.

« Voilà, dit-il. J'ai tout prévu pour qu'on puisse faire une visite à papa. Les billets étaient pour ce matin mais ils seront encore bons pour demain. J'ai vu qu'il n'y avait pas beaucoup de monde dans l'avion. Il faudra faire attention à l'aéroport parce qu'il me manque un papier. »

Les deux fillettes ouvrent de grands yeux.

« Quoi ? dit l'élégante Tina. On va prendre l'avion ?

— Oui... Si tu es d'accord.

— Moi je suis d'accord mais peut-être que maman ne voudra pas ?

— Bien sûr qu'elle ne voudra pas puisqu'elle est fâchée avec papa. Mais ça, c'est leur affaire. Faut pas qu'ils nous embêtent avec ça ! Alors on ne demande pas à maman son autorisation. On part et puis c'est tout.

— Mais elle va se faire du souci ?

— Pas longtemps. Dès qu'on arrive on téléphone. Alors tu es d'accord ?

— Moi je ne veux pas ! déclare Lee, sans doute parce qu'on ne lui a pas demandé son avis.

— Si tu viens, ce soir tu mangeras une glace.

— Ce soir, c'est trop loin...

— Bon alors à l'hôtel.

— Parce qu'on va à l'hôtel ?

— Evidemment, l'avion est demain matin à 9 h 30. »

Cette fois Lee, définitivement convaincue, se lève du trottoir, trépigne de joie et agite ses couettes.

Voilà donc les trois enfants, attablés dans un *Konditori*, sorte d'établissement moitié bar, moitié cafétaria, devant trois glaces monumentales. Hans Pietro se rend à la cabine téléphonique et appelle *le Globetrotter*, un hôtel dont il trouve le numéro de téléphone dans l'annuaire. De sa voix fluette, il n'a pas de mal à imiter un timbre féminin mais il est plus difficile d'articuler ses mots, avec des tournures de phrases un peu affectées qui lui semblent celles des adultes.

« Allô, le *Globetrotter Hôtel* ? Je désirerais une chambre pour quatre personnes.

— Quatre personnes ? s'étonne le réceptionniste.

— Oui, une pour moi-même : M^{me} Molom “ M ” “ O ” “ L ” “ O ” “ M ”... et mes trois enfants.

— Quel âge les enfants, madame Molom ?

— Dix, huit et six ans.

— Alors l'un d'eux pourrait peut-être coucher dans votre lit ?

— Mais certainement...

— Je vous donne donc une chambre avec un grand lit et deux petits.

— C'est très bien.

— Douche ou salle de bains ?

— Ce n'est pas la peine.

— Mais... Nous avons un sanitaire dans chaque chambre, c'est forcément l'un ou l'autre, précise le réceptionniste.

— Alors une salle de bains. Nous serons là vers huit heures. »

A huit heures du soir, les trois enfants franchissent donc la porte à tambour de l'hôtel *Globetrotter*, un hôtel de luxe du centre de la ville. Toujours traînant son sac de cuir, Hans Pietro se dirige vers le comptoir de la réception et se hausse sur la pointe des pieds :

« Il y a une chambre réservée à notre nom, au nom de M^{me} Molom. »

Le réceptionniste, un peu interloqué, se penche pour voir les trois enfants :

« Vous êtes seuls ?

— Oui. Maman va arriver. Elle s'occupe des bagages. »

Le réceptionniste consulte son registre et découvre qu'en effet une chambre a été réservée au nom de M^{me} Molom. Il hésite puis voyant que Hans Pietro tend la main, il lui demande :

« Vous voulez monter tout de suite ?

— Oui. Maman nous rejoindra. »

Alors le réceptionniste lui donne la clé.

Pendant ce temps, la police de Grafsein, alertée par M^{me} Molom, fouille le faubourg de fond en comble et, bien entendu, ne trouve pas trace des enfants.

Alors M^{me} Molom, convaincue qu'il s'agit d'un rapt organisé par son ex-mari, lance la police sur une fausse piste :

« Il s'appelle Amalfi... dit-elle au policier. Il a envoyé mon fils chercher ses sœurs. Ils étaient sans doute convenus de se rejoindre dans un hôtel. »

Tandis que les trois gamins sont pendus à la télévision qui trône dans chaque chambre, la police appelle tous les hôtels et, bien entendu, *le Globetrotter*. Mais il est neuf heures du soir et le réceptionniste est parti. Le concierge de nuit qui consulte le registre ne voit pas de chambre réservée au nom de Amalfi.

Le lendemain matin, Hans Pietro qui a dû se gendарmer pour éteindre la télévision et coucher ses deux sœurs, commande un triple petit déjeuner.

D'abord ébloui par la table roulante, chargée de toutes sortes de bonnes choses, il manque de s'étrangler en voyant la facture.

« C'est drôlement cher ! dit-il à ses sœurs. On va pas tout manger. On va en emmener. Il faut que j'ai assez d'argent pour finir le voyage. »

A huit heures ils descendent et Hans Pietro demande au portier d'appeler un taxi qui les conduit par l'autoroute à l'aéroport Fornebu.

C'est là que l'enfant va faire montre d'un véritable génie. Il a déjà franchi le cap extraordinaire de l'hôtel et de la note à payer, mais le plus gros reste à faire.

A l'aéroport de Fornebu, son énorme sac de cuir en bandoulière, tirant Lee et ses couettes de la main gauche et l'élégante Tina de la main droite, Hans Pietro observe les comptoirs d'enregistrement. Il est évident qu'on ne va pas leur délivrer de carte d'embarquement s'ils ne sont pas accompagnés.

Mais il y a dans cet aéroport plusieurs cabines téléphoniques sans porte qui font face aux comptoirs d'enregistrement. Dans l'une de ces cabines, une femme brune est pendue au téléphone. Hans Pietro se plante devant la bavarde qui interrompt sa conversation téléphonique :

« Qu'est-ce que tu veux, mon petit ?

— L'enregistrement pour l'avion, c'est où madame ?

— Là, derrière toi... »

Toujours tirant ses sœurs, Hans Pietro gagne le comptoir le plus proche mais presque sans quitter des yeux la femme bavarde qui, pour cette raison tout en parlant, elle aussi ne le perd pas de vue. L'employée de l'enregistrement regarde les enfants :

« Vous n'êtes pas accompagnés ?

— Non.

— Mais il y a bien quelqu'un qui vous conduit ici ?

— Oui, maman, elle est au téléphone... »

Hans Pietro se tourne vers la cabine téléphonique et montre le comptoir à la jeune femme bavarde, l'air de lui demander : « C'est bien là ? »

L'employée de l'enregistrement, qui a suivi son regard, voit dans la cabine téléphonique la femme qui fait un signe de tête affirmatif. Hans Pietro, tendant alors ses trois billets, l'employée remarque qu'ils étaient prévus pour le vol de la veille :

« Heureusement, dit-elle, il y a de la place aujourd'hui. »

Tout en passant autour du cou des enfants la pochette plastique des U.M. les enfants non accompagnés, elle ajoute :

« Est-ce que votre maman a signé le *handling-advice* ?

Le *handling-advice* est une attestation signée par les parents ou les accompagnateurs, indispensable pour que les enfants de six à douze ans puissent prendre l'avion. Mais Hans Pietro ne se démonte pas :

« Oui, répond-il, elle l'a dans son sac.

— Il faudra qu'elle le montre à l'hôtesse et le mette dans cette pochette. »

Hans Pietro se dirige vers la cabine téléphonique comme s'il y rejoignait sa mère. Là il remercie la femme bavarde, de plus en plus étonnée. Puis voyant que l'employée de l'enregistrement déjà sollicitée par d'autres voyageurs, ne fait plus attention à lui, il s'en va vers les guichets de la police, toujours tirant ses deux sœurs et portant son énorme sac.

Pendant ce temps, la police d'Oslo est sur les dents. Le signalement de M. Amalfi, citoyen italien de cinquante-deux ans, accompagné de trois enfants, est diffusé dans tous les commissariats, à tous les postes frontière et l'Interpol de tous les pays limitrophes ou situés entre la Norvège et l'Italie ont déjà été avisés. Normalement, l'affaire devrait s'arrêter ici, dans cet aéroport.

Hans observe le poste frontière de l'aéroport de Fornebu, près d'Oslo. Il est très attentif et remarque trois guichets, précédés de trois couloirs formés par des barrières. Seuls deux guichets fonctionnent. Mais il est impossible de franchir le troisième car il est exactement dans l'axe de regard des policiers en service. Aux deux premiers, par contre, il y a un quatrième couloir séparé des autres par une barrière pleine, c'est-à-dire, qu'à condition de se baisser un peu Hans Pietro et ses deux sœurs pourraient l'emprunter sans être vus.

Malheureusement ce couloir est fermé à son extrémité par une porte. En deçà de cette porte, c'est encore la Norvège. Au-delà c'est la zone franche. Et elle n'a pas de poignée de ce côté, et ne s'ouvre que dans un seul sens : de l'intérieur vers l'extérieur, c'est-à-dire de la zone située à l'intérieur de la frontière vers la zone hors frontière, c'est-à-dire encore, qu'elle ne s'ouvre que vers la Norvège, de la zone hors douane à la zone sous douane.

Hans Pietro remarque également que le personnel de l'aéroport entre dans la zone sous douane par cette porte mais ne joint la zone hors douane qu'en passant par le couloir inemployé, se contentant de faire aux gardes-frontière un signe de reconnaissance.

Enfin, Hans Pietro remarque que la porte est munie d'un blount assez long à se refermer après chaque passage.

« Qu'est-ce qu'on attend ? demande la petite Lee, la plus jeune.

« Il nous manque un papier pour passer, explique Hans Pietro. Alors il faut qu'on passe sans qu'on nous voie, par cette porte.

— Mais quand ? C'est long...

— Quand je le dirai. Ce sera d'abord Tina, après ça sera toi et moi. »

Au siège central de la police, c'est un haut fonctionnaire qui vient de prendre l'affaire en main. Bien entendu, son premier souci est de vérifier si le dénommé Amalfi est en Norvège ou en Italie. Pour cela, il fait appeler Milan, où, à sa

grande surprise, Amalfi lui-même, répond qu'il n'a pas quitté l'Italie depuis six mois.

« Mais votre fils Hans Pietro ?

— Mon fils est parti hier pour Oslo.

— L'avez-vous chargé de ramener ses deux sœurs ?

— Oui j'ai envoyé Hans à Oslo pour qu'il aille chercher les fillettes, pour qu'elles viennent nous faire une visite à Milan. Mais mon ex-femme était tout à fait d'accord. »

« C'est faux ! Mon mari ment ! s'exclame M^{me} Molom. Il est vrai que je lui avais écrit cet hiver que les fillettes pourraient un jour aller le voir... Mais lorsque le petit est arrivé hier tout d'un coup, je n'en savais absolument rien. Ce n'est ni plus ni moins qu'un rapt. »

Ce à quoi le père rétorque :

« C'est complètement idiot... Un rapt n'aurait aucune chance de réussir puisque les deux filles n'ont pas de *handling-advice*.

Est-ce que votre fils avait des billets d'avion pour ses deux sœurs ?

— Oui. Mais pas de *handling-advice*...Et elles ne pouvaient l'obtenir qu'en le demandant à leur mère. »

Ce dernier argument ne convainc pas les policiers mais les rassure : ou bien les enfants sont encore dans la capitale ou bien ils sont déjà à l'aéroport, mais dans un cas comme dans l'autre ils vont être bloqués à la frontière.

Or les policiers se trompent. Quelques minutes avant l'appel pour embarquement immédiat, Tina emboîtant le pas d'une hôtesse, a réussi à se glisser derrière elle avant que la porte se referme et sans qu'elle la remarque.

Quelques instants plus tard, Hans Pietro, poussant devant lui sa plus jeune sœur, réussissait le même exploit.

Ils sont maintenant dans la salle d'embarquement. Là, pas de problème. Il y a déjà dans cette salle deux enfants non accompagnés qu'ils rejoignent au moment même où l'hôtesse vient les chercher. L'enregistrement lui ayant indiqué cinq enfants non accompagnés, elle les compte : il y en a cinq en effet, qu'elle embarque aussitôt.

C'est alors que le téléphone sonne au bureau de la police des frontières de l'aéroport :

« Vous n'avez pas vu trois enfants de six, huit et dix ans répondant au nom de Molom ou de Amalfi ?

— Non.

— Alors, ouvrez l'œil. Ils vont peut-être se présenter. Ils n'ont pas de *handling-advice*, et c'est probablement un rapt. Ils vont à Milan.

— Alors rassurez-vous, ils ne partiront pas aujourd'hui. L'avion vient de décoller. »

En effet, pour Hans Pietro et ses deux sœurs, confortablement installés au premier rang de la cabine touristes, tout baigne dans l'huile. Une hôtesse leur a distribué des bonbons pour le décollage et leur donne maintenant des albums à

colorier.

A l'hôtel *Globetrotter*, la femme de charge trouve la clé de leur chambre sur la table de nuit. Lorsque cette clé est remise au réceptionniste, celui-ci comprend que la chambre de M^{me} Molom n'a pas été payée. Il fait chercher sa fiche pour y retrouver son adresse afin de lui envoyer la facture. M^{me} Molom n'a pas rempli de fiche, et pour cause. Une brève enquête établit que personne n'a vu M^{me} Molom. Par contre, plusieurs employés ont été témoins de l'arrivée de ses trois enfants et le portier se souvient fort bien qu'ils ont fait appeler vers huit heures un taxi pour l'aéroport.

L'avion est déjà loin de Fornebu. Il est même déjà au-dessus de la mer du Nord, c'est-à-dire hors de la juridiction norvégienne, lorsque le téléphone sonne à nouveau au poste frontière de l'aéroport.

« Vous êtes sûrs de ne pas avoir vu les trois enfants que nous recherchons ? Ils sont partis de l'hôtel *Globetrotter* il y a deux heures pour l'aéroport ! »

Quelques instants plus tard, un enquêteur sursaute en découvrant sur la liste des passagers du vol Oslo-Milan que trois enfants non accompagnés inscrits sous le nom de Amalfi ont été embarqués.

Lorsque la tour de contrôle de Hambourg prévient le commandant de bord italien qu'Interpol recherche trois enfants répondant au nom de Amalfi, et que ceux-ci sont peut-être à bord, l'avion après avoir un bref instant survolé l'Allemagne de l'Est, se trouve au-dessus de la République Fédérale.

Le commandant de bord se fait donner quelques explications et l'hôtesse lui désigne les trois enfants. Ils viennent d'attaquer avec enthousiasme leur plateau-repas. Le commandant ne peut s'empêcher de sourire devant les cheveux ébouriffés et l'air sérieux de Hans Pietro, les couettes baladeuses de Lee et les élégantes manières de Tina.

« C'est toi Hans Pietro ?

— Oui monsieur.

— Il paraît que tu as enlevé tes sœurs ? C'est vrai ça ?

— Non monsieur. Je ne les ai pas enlevées puisqu'elles étaient d'accord avec moi.

— Et pourquoi vous êtes-vous échappés ?

— On va voir papa, dit Lee en agitant ses couettes.

« Mais on est pas fâchés avec maman, précise l'élégante Tina. »

Alors le commandant, soudain très sérieux, s'adresse au garçon :

« Je dois vous remettre tous les trois à la police. Cet avion est italien. Il va en Italie. Tous les passagers vont en Italie. J'ai donc bien envie de vous remettre aux mains de la police italienne. Mais dans ce cas vous serez longtemps avant de retourner en Norvège. Par contre si je vous remets à la police de Hambourg, elle vous remettra peut-être tout de suite à la police norvégienne. Et vous ne verrez pas votre papa. Alors, qu'est-ce que vous préférez : la police italienne ou la police norvégienne ?

— La police italienne, monsieur.

— Alors, va pour l'Italie. »

Et c'est ainsi que, grâce à la complicité d'un commandant de bord, inattaquable parce que légal, le rapt organisé par le plus jeune kidnappeur du monde fut une opération parfaitement réussie.

LA PORTE TOURNANTE

Voici un homme simple, réservé, vêtu d'un costume gris, et portant une petite sacoche. Avec ses cheveux bruns, ses yeux bruns, son nez droit et son menton rond, il ne ressemble à personne et pourtant à tout le monde. Philipp Mac Larra, vingt-sept ans, est représentant de commerce en outils et métaux. Il voyage beaucoup pour son travail, et gagne bien sa vie, de quoi nourrir convenablement une femme et quatre enfants.

Ce jour d'automne 1954, Philipp Mac Larra, quitte son hôtel au Berkeley Square à Londres. Empêtré dans sa sacoche et son parapluie, il heurte sans le vouloir une jeune femme élégante qui vient de s'élancer en même temps que lui dans la porte tournante.

« Espèce de brute ! Vous ne pouvez pas faire attention ! »

Philipp Mac Larra récupère son parapluie qui entrave la porte, et se redresse maladroitement, serré contre la jeune femme dans l'étroit passage.

« Mille excuses, madame... »

Il est timide de nature, et la situation ridicule dans laquelle il se trouve n'arrange pas les choses. D'autres clients de l'hôtel ricanent derrière les vitres, et poussent les battants de la porte qui se met à tourner, entraînant les deux prisonniers malgré eux et les empêchant en même temps de sortir de là.

C'est alors que la jeune femme fixe le visage de Philipp Mac Larra avec une soudaine intensité, ses yeux se dilatent, sa bouche s'ouvre d'étonnement, puis de fureur, et elle s'écrie :

« Sale voyou ! Espèce de voleur ! Enfin je vous retrouve ! Où sont mes bijoux ? Hein ? Mes bagues, mes colliers ? Où sont-ils ? »

Et tout en criant, la jeune femme agrippe le veston de Philipp Mac Larra, et s'accroche à lui en le secouant furieusement. A l'extérieur de la porte tournante, des visages étonnés observent ce couple étrange, coincé dans l'étroit passage, et qui semble se battre.

Médusé, Mac Larra, dévisage à son tour la femme, tente de se dégager, et y arrive en la bousculant à l'extérieur de la porte, au moment où le tourniquet infernal s'ouvre enfin sur la sortie. Les gens le regardent avec méfiance, car la jeune femme crie à nouveau :

« Sale voleur, espèce de sale voleur ! Mes bijoux ! »

Philipp Mac Larra ne sait plus quoi faire, et pour échapper à l'agression, se met à courir comme un fou, droit devant lui, poursuivi par des cris hystériques. Sur son passage les gens se retournent, et il a bientôt des poursuivants acharnés, qui se relaient au cri de « Au voleur ! Attrapez-le ! »

Après vingt-cinq minutes de course échevelée, le cœur battant, les jambes coupées, Philipp Mac Larra est enfin arrêté par la police, et conduit au commissariat, menottes aux poignets, en compagnie de la jeune femme. Il tente de se défendre maladroitement, et bredouille inlassablement :

« Je suis victime d'un chantage, c'est une erreur, ce n'est pas moi, cette dame se

trompe ! »

Mais bien entendu la police ne le croit pas plus que la dame en question, furieuse et obstinée :

« C'est un escroc ! Je vais tout vous expliquer ! Le monstre, il m'a ruiné complètement, surtout ne le lâchez pas, il y a des mois que je le cherche ! »

La dame de la porte tournante, Mabel Patrick, s'effondre dans le vieux fauteuil de cuir que lui offre le commissaire, et tamponne son visage rouge d'émotion :

« Je vais vous expliquer monsieur le Commissaire... Mon Dieu quelle histoire, jamais je n'aurais espéré mettre la main sur lui par hasard ! C'est un odieux escroc ! Il m'a tout pris, tout, monsieur le Commissaire !

— Allons madame, calmez-vous, je vous en prie. D'abord êtes-vous sûre d'avoir reconnu cet homme ?

— Reconnu ? monsieur le Commissaire, son visage est gravé là ! Dans ma tête, je ne pourrai pas l'oublier ! D'ailleurs, il s'est enfui non ? Il sait bien qui je suis, ne vous en faites pas ! »

Philipp Mac Larra est blanc comme un linge, et il tente d'interrompre son accusatrice :

« Mais c'est faux madame ! Je ne vous connais pas !

— Oh le monstre ! Il ose me dire ça en face ! Ecoutez Commissaire. Je vais tout vous dire. Voilà, il y a quelques mois j'ai lu une annonce dans le journal, on cherchait une gouvernante, plus exactement une dame susceptible d'organiser des réceptions. L'annonceur disait qu'il avait une maison de campagne, où il recevait beaucoup pour affaires. Je me suis donc présentée — entre nous monsieur le Commissaire, je sais tenir une maison bourgeoise. Bref, je rencontre ce monsieur ! »

Philipp Mac Larra sursaute :

« Mais non ! Je vous jure, ce n'est pas moi !

— Quel culot ! Vous m'avez dit que vous étiez millionnaire ! Il me l'a dit monsieur le Commissaire, et il faisait des mines ! Il m'a engagée tout de suite, il voulait une femme élégante, qui présente bien, pour recevoir ses invités. Moi je lui ai fait confiance, d'ailleurs il m'a remis un chèque en blanc, pour acheter les robes dont j'aurais besoin ! »

Le commissaire interrompt ce flot de paroles, un instant :

« Bref, madame, venez en au fait, quand il y a-t-il eu escroquerie ?

— Il a prétendu que mes bijoux étaient démodés, et qu'il fallait changer les montures, il s'est proposé de le faire faire par son bijoutier personnel !

— Et vous l'avez cru ?

— Mais monsieur le Commissaire, il avait l'air vraiment très riche et très honnête ! D'ailleurs regardez-le. Il a une tête sympathique, on lui donnerait le Bon Dieu sans confession !

— Et vous lui avez donné vos bijoux ?

— Oui, bien sûr, il avait de si bons yeux, et il était si distingué...

— Quel genre de bijoux ?

— Un collier, une montre, et trois bagues en brillants ! Toute ma fortune monsieur le Commissaire, des bijoux de famille, qui me venaient de ma pauvre mère. Quand je pense que ce voleur... Il va me les rendre n'est-ce pas ? Vous allez l'obliger ? »

Philipp Mac Larra qui n'arrive pas à reprendre son calme, explose enfin :

« C'est elle, l'escroc ! C'est une voleuse qui s'en prend à moi ! Je suis un homme intègre, j'ai quatre enfants et une femme, je suis représentant de commerce, et tout le monde pourra vous dire que je suis honnête ! Cette femme ment, c'est une honte, je suis victime d'un odieux traquenard ! »

Le commissaire regarde cet homme en costume gris, avec ses yeux bruns, son nez droit et son menton rond, il a l'air honnête c'est vrai, et sa colère paraît sincère. Le policier est tout prêt à le croire, lorsque la porte de son bureau s'ouvre avec fracas. Une femme entre, rouge de colère :

« Ah le voilà ! C'est bien ce qu'on m'avait dit ! Monsieur le Commissaire je venais justement porter plainte, et l'on me dit que vous avez arrêté cet escroc ! Il m'a volé mes bijoux ! »

Philipp Mac Larra recule, les menottes aux poignets, il semble électrisé, et se met à hurler :

« Non ! Non ! Je vous en prie, arrêtez ! Ce n'est pas moi, je vous dis que ce n'est pas moi ! »

Mais la nouvelle arrivante le toise avec mépris :

« Vous osez ? Il y a quinze jours monsieur, vous m'avez proposé une place de dame de compagnie, vous m'avez pris mes bijoux pour les faire soi-disant modifier, où sont-ils ? Et ce chèque en blanc que vous m'avez remis ? Il était en bois ! Ça au moins, vous ne direz pas le contraire ? »

Le commissaire regarde le suspect, et modifie immédiatement son opinion précédente. A n'en pas douter cet homme est coupable. Il a la tête d'un coupable, et ces deux femmes ne peuvent pas se tromper. Une peut-être, deux sûrement pas. D'ailleurs elles donnent des détails impressionnants, et l'escroc lui ne trouve rien d'autre à dire que : « Je vous jure que ce n'est pas moi ! »

Philipp Mac Larra est donc incarcéré le jour-même, et après une enquête dans tout le Sud de l'Angleterre, quarante-six jeunes femmes et jeunes filles se présentent pour porter plainte contre lui.

La confrontation ne laisse planer aucun doute. Quarante-six fois, Philipp Mac Larra est reconnu par les femmes qu'il a sournoisement escroquées, en leur promettant une vie de rêve ou un travail agréable, parfois même un peu plus. Et il a beau affirmer être innocent, comme il est incapable de fournir des alibis sérieux, il est définitivement inculpé, pour quarante-six escroqueries reconnues, dont le montant est assez impressionnant. Plusieurs millions de nos francs, en bijoux uniquement, bijoux d'ailleurs introuvables, et dont il refuse de dire ce qu'il en a fait.

Son employeur, sa femme, ses quatre enfants et ses amis, se résignent à la

nouvelle image de Philipp Mac Larra, escroc intrépide, qui menait une double vie de petit représentant et père de famille honorable.

Mais qui tourne en rond dans sa cellule en se cognant la tête contre les murs ?

Qui hurle à n'en plus finir son innocence derrière la porte blindée ? L'escroc intrépide ou le père de famille honorable ?

Qui est condamné à huit ans de prison ? Le voleur ou le brave homme innocent ?

C'est l'innocent. Philipp Mac Larra est innocent, il n'a jamais volé personne de sa vie, il est simplement pris dans un piège stupide, qui va broyer sa vie tout entière.

Huit ans de prison ont fait de Philipp Mac Larra une véritable loque. Pris d'une fièvre bizarre après sa condamnation, il est soigné à l'hôpital de la prison durant plusieurs semaines, et rendu à sa cellule, amaigri, hagard, et complètement fou pour tout dire. Fou d'avoir tapé contre les murs, secoué les barreaux, hurlé son innocence à la terre entière sans que personne ne l'entende, sans que personne ne le croit. Quarante-six femmes l'ont reconnu sans hésitation, et ces quarante-six visages le hantent jour et nuit. Une scène en particulier s'est transformée en cauchemar, celle de la première rencontre dans la porte tournante de l'hôtel de Londres. La nuit, le prisonnier se réveille en criant : « Non ! Non ! Ce n'est pas moi »... Et il veut fuir, et ne peut que tourner comme un fauve dans sa cellule.

Huit ans, c'est une longue tranche de vie, et c'est un long cauchemar.

En quittant la prison, Philipp Mac Larra à trente-cinq ans. Il en avait vingt-sept le jour de son arrestation et il avait une femme et quatre enfants. Il n'y a plus personne lorsqu'il retrouve la liberté. Sa femme a divorcé et s'est remariée pour trouver à ses enfants un père plus digne d'eux. Ses parents l'ignorent, ses amis l'ont rayé de leur souvenir. Il est libre, mais la folie est passée si près de lui, qu'il la sent encore, présente comme un vampire à ses côtés, prête à l'engloutir.

Pour résister il s'accroche à l'espoir de prouver son innocence, et pendant quatre années, s'acharne à constituer un dossier pour se disculper. Chaque penny qu'il gagne comme veilleur de nuit, ou laveur de carreaux, est consacré à cette lutte quasi désespérée.

Comment faire ? Quelle preuve apporter contre quarante-six témoins visuels, à la moralité irréprochable ? Sans compter les banquiers qui lui ont ouvert des comptes ridicules, et reçu des chèques sans provision durant des mois. Eux aussi l'ont reconnu, sans hésitation.

Misérablement, Philipp Mac Larra cherche à se constituer des alibis, mais chaque fois qu'il va voir un ancien client pour lui demander : « J'étais bien chez vous à telle date, pour vous vendre une machine-outil ? », l'autre le rabroue sans même l'écouter.

Et puis un matin, alors qu'il couvre des pages de sa petite écriture d'ancien honnête homme, pour établir le mémoire de son innocence, on frappe à sa porte.

C'est un policier, à nouveau.

« Mac Larra ? »

Il secoue la tête avec terreur, non ! Cela ne va pas recommencer ? Si. Quatorze

plaintes ont été déposées contre lui à nouveau, pour la même raison : Petites annonces, offres d'emplois, bijoux qu'il s'est chargé de faire transformer, chèques sans provision...

On ressort les dossiers et les photos, c'est bien lui, disent les nouvelles plaignantes.

Et voici à nouveau Philipp Mac Larra sur le podium, devant quatorze visages féminins, et il redevient fou, en entendant les voix dirent l'une après l'autre :

« C'est lui ! C'est lui, c'est lui, c'est lui ! C'est lui l'escroc ! »

Deux ans de prison à nouveau, et à nouveau sa photo dans tous les journaux, à nouveau l'infamie, le désespoir, les murs, les barreaux, les cauchemars.

Dix-huit mois et vingt jours s'écoulaient ainsi. Dans cinq mois et dix jours, Philipp Mac Larra sera libre à nouveau d'aller crier ailleurs son innocence, qu'il ne crie d'ailleurs plus. Il est devenu silencieux, seuls les yeux perdus de désespoir, accrochent encore les gardiens de temps à autre. Mais ils n'y font guère attention, car le détenu est fou, tout le monde le sait.

Alors, le petit événement qui se produit ce jour-là, le fou en question ne l'espérait même pas. Un bijoutier vient déclarer à la police :

« J'ai reçu la visite d'un homme, 1,75 m environ, cheveux bruns, yeux bruns, nez droit et menton rond, c'est l'homme dont vous avez publié la photo dans les journaux, un nommé Mac Larra. Il m'a proposé des bijoux à la vente, mais je me suis méfié, c'était sûrement des bijoux volés. »

On court à la prison, Mac Larra se serait-il évadé ? Non, Mac Larra est toujours là, à tourner en rond silencieusement, replié sur son innocence comme sur une maladie honteuse et incurable.

Vingt-quatre heures plus tard, l'homme aux bijoux volés est arrêté en flagrant délit, alors qu'il tente de vendre les mêmes bijoux à un autre commerçant.

Et les policiers qui l'arrêtent croient devenir fous à leur tour, car ils ont devant eux : Philipp Mac Larra, en chair et en os, avec ses cheveux bruns, ses yeux bruns, son nez droit et son menton rond, sa taille, et son air d'honnête citoyen. Pourtant Philipp Mac Larra est en cellule, et il y est encore lorsqu'on amène le voleur pour une confrontation.

C'est dans le bureau du directeur de la prison, qu'a lieu la rencontre entre les deux hommes, une rencontre étonnante, celle du bien et du mal, de l'innocent et du coupable, face à face, identiques, jusque dans l'expression. Jamais sosie ne fut plus parfait.

Devant cette projection de lui-même, Philipp Mac Larra, les traits creusés par la maladie et la prison, reste d'abord sans voix, puis il bégaye :

« Qui... Qui êtes-vous ? »

Son double hausse les épaules, et ricane légèrement, un peu gêné, curieusement gêné, tandis que l'innocent répète :

« Qui êtes-vous... monsieur ? »

Philipp Mac Larra est définitivement devenu fou, il le croit en tout cas ! Est-il en train de se demander à lui-même, qui il est ?

Alors il s'approche, il avance des mains tremblantes vers l'image, il s'apprête à rencontrer le vide, comme un mirage, et il touche, un bras, une épaule, un visage, sur lequel sa main se promène un instant en tâtonnant, comme celle d'un aveugle.

L'autre se recule :

« Eh ! Laissez-moi tranquille ! On se ressemble d'accord, vous n'allez pas en faire toute une histoire ! »

Si, toute une histoire, et bien plus encore, toute une vie. Car Philipp Mac Larra est acquitté au cours d'une procédure rapide, à laquelle pourtant il n'assistera pas. C'est à un malade mental, que l'Etat anglais versera 6 000 livres sterling de dédommagement. Et il n'entendra pas le président du tribunal dire :

« Les hommes et les juges ne sont pas responsables de cette affaire tragique. Si tous se sont trompés, c'est la nature cruelle et implacable qui a fait naître deux êtres semblables, sans qu'ils soient parents d'une manière quelconque. L'un ignorait son sosie, l'autre le découvrit lorsqu'on arrêta le sien, et décida en toute quiétude de profiter de la situation. La deuxième fois il se trompa de cinq mois et dix jours sur la date de libération de son prisonnier de paille. »

Thomas Jepson avait le même âge à un an près que Philipp Mac Larra, et il avait vécu huit ans, dix-huit mois et vingt jours, dans l'opulence avec le fruit de ses premiers vols.

Pendant ce temps Philipp Mac Larra devenait fou, perdait sa femme, ses enfants, son métier, son honorabilité, et sa vie.

A quarante-deux ans, Philipp Mac Larra recevait le dernier choc de son existence, en rencontrant son double vivant. Les 6 000 livres furent mises à la disposition de ses enfants, et les médecins luttèrent pendant quatre ans, pour tenter de le guérir, en vain. Cet homme jeune encore, se mit à vieillir brutalement, et ne reconnut plus personne, pas même ses enfants. A quarante-cinq ans c'était un vieillard grabataire et silencieux, vidé de toute substance, qui, lorsqu'on lui demandait : « Voulez-vous un verre d'eau ? » Ou « voulez-vous de la soupe ? » Ou « il faut dormir ! »... Répondait inlassablement :

« C'est pas moi. »

UNE SEULE CUILLÈRE

Au mois de février 1954, Monica Ruth, une petite bonne de dix-huit ans, parcourt à grandes enjambées une rue de la ville de Bochum en Allemagne, un samedi vers midi. Le pharmacien est-il encore ouvert ?

Monica appuie sur la poignée de la porte qui s'ouvre.

« Entrez mademoiselle... » dit Wolf, le pharmacien, voyant apparaître la petite tête blonde et frisée de la jeune fille.

Est-ce un pharmacien ? Les documents de l'affaire l'appellent « le droguiste » et le décrivent comme un homme d'une cinquantaine d'années, aux cheveux gris et au visage bourru. Pour le moment, il sert deux clientes qui lui ont présenté une liste impressionnante de produits.

Il a tout juste le temps de demander à Monica :

« Qu'est-ce que vous voulez, mon petit ?

— C'est pour un petit garçon qui a la coqueluche. Il a toussé toute la nuit. On a tout essayé.

— Faites-lui boire de la glycérine », suggère une cliente qui se mêle de ce qui ne la regarde pas.

La petite bonne consulte du regard M. Wolf. Celui-ci n'est pas très convaincu.

« C'est un remède de bonne femme, dit-il. Mais si vous avez tout essayé, vous pouvez toujours tenter la glycérine. »

Puis il se tourne vers un garçon de dix-sept ans noyé dans une blouse blanche trop grande dont les manches sont raccourcies par un pli que M^{me} la droguiste a soigneusement cousu.

« Tu trouveras ça là-bas, dit M. Wolf, deuxième rayon, troisième bouteille à gauche. »

Tandis que M. Wolf continue de servir ses clientes, l'assistant monte sur une petite échelle et s'empare d'une grosse bouteille brune. Redescendu, il en verse un peu dans un flacon, sans remarquer que le liquide est bien fluide et bien volatile pour de la glycérine. Le flacon bouché, il le tend à la petite bonne qui paie et s'en va. Lorsque enfin M. Wolf a fini de servir ses clientes, une idée lui passe brusquement par la tête en voyant que l'assistant, remonté à l'échelle, se dispose à remettre la grosse bouteille en place.

« Arrête ! Qu'est-ce que c'est que cette bouteille que tu tiens ? »

L'assistant se fige sur son échelle, muet.

« C'est... C'est de ce flacon que tu as sorti la glycérine ?

— Oui monsieur. »

Le droguiste tend nerveusement les mains. Elles tremblent lorsqu'il s'empare de la bouteille et lit l'étiquette : « Hydrogène arsénié. »

« Sacrebleu ! grogne le droguiste. Mais tu lui as donné du poison ! »

Il pose la bouteille sur son comptoir et se précipite dans la rue. Evidemment la jeune fille a disparu. Elle a eu largement le temps d'entrer dans une des maisons du quartier ou même de sauter sur un vélo. Et M. Wolf ne la connaît pas, il ne l'a jamais vue.

Les yeux horrifiés, il murmure à son assistant :

« Une cuillère et c'est la mort ! Tu te rends compte ? Une cuillère, une seule cuillère, et c'est la mort de ce gosse ! »

Dans le quartier, on dit de M^{me} Eltmann que c'est une bonne commerçante. Elle sait faire crédit, elle est généreuse, et vend à prix raisonnable une viande de première qualité. Elle a en tout cas les moyens de sa politique et la politique de ses moyens. Ses mains agiles appuient avec précision et rapidité sur les touches de la caisse enregistreuse dont le tiroir s'ouvre et se ferme indéfiniment depuis huit heures du matin. Lorsqu'elle se penche en avant pour remettre aux clients leurs paquets, sa poitrine généreuse balaye le comptoir.

De temps en temps, elle se fige, tend l'oreille : est-ce que le petit s'est repris à tousser ? Non.

Ses yeux vifs et clairs surveillent les trois commis de sa boucherie et, par-delà la vitrine guettent la rue où la petite bonne devrait revenir de chez le droguiste avec un produit pour calmer la toux du petit.

Karl, deux ans, vient de passer une nuit atroce. M^{me} Eltmann et son mari aussi par la même occasion. De toute la nuit l'enfant n'a pu fermer l'œil, secoué sans arrêt par d'interminables quintes de toux. Il ne s'est endormi qu'au matin. Et sa mère craint que les quintes recommencent dès le réveil de l'enfant.

Voilà pourquoi elle pense dans un soupir, en voyant la jeune fille apparaître au coin de la rue tenant un flacon de médicament à la main : « Ah ! Enfin ! La voilà... »

Pendant ce temps au commissariat de la rue Charlotten, un policier sourit :

« Bonjour M. Wolf. »

Et ce policier, de permanence au commissariat, croit très drôle d'ajouter à l'intention du quinquagénaire aux cheveux gris et au visage bourru qui vient d'entrer, son gros flacon à la main :

« C'est pour moi tout ça ? Mais je ne suis pas malade, M. Wolf ! »

Puis devant l'air catastrophé du droguiste, il comprend que la plaisanterie n'est pas de mise.

« Qu'est-ce qui se passe ?

— Il y a quelques minutes, une jeune fille est venue pour un petit garçon qui a la coqueluche. Une cliente lui a proposé de lui donner de la glycérine. »

Le malheureux brandit sa bouteille :

« Et on lui a donné ça !

— Qu'est-ce que c'est ?

— Vous ne voyez pas, non ? C'est écrit dessus : “ Hydrogène arsenié ” C'est un poison. Une cuillère, il suffit d'une cuillère, pour tuer ! »

M. Wolf, les jambes tremblantes, s'affale sur une chaise. Sa grosse bouteille à la main, il ne cesse de répéter :

« Si seulement je savais qui est cette jeune fille. Si seulement je savais ! »

Le malheureux est tellement affolé, ses explications sont si confuses que le policier doit lui faire répéter trois fois son histoire pour comprendre que le produit étant vendu sans ordonnance et la cliente lui étant inconnue, il est impossible de retrouver rapidement l'enfant à qui le poison va être administré.

M^{me} Eltmann vient de sursauter. Elle croit avoir entendu son fils tousser :

« Excusez-moi », dit-elle et elle quitte dans un grand tourbillon de poitrine les clients, pour se précipiter dans l'arrière-boutique où la jeune petite bonne aux cheveux blonds frisés et aux yeux bleus commence à balayer les marches de l'escalier qui mène à l'appartement.

« Monica, il me semble avoir entendu Karl tousser. Allez donc lui donner une cuillère de glycérine. Si ça ne fait pas d'effet, je rappellerai le docteur.

— Bien madame... »

Monica s'essuie les mains et monte au premier étage. L'immeuble où se tient la boucherie Eltmann a été durement secoué pendant la guerre. Des travaux doivent être entrepris pendant l'été. Pour le moment, des étais de bois barrent l'accès de la porte principale de l'appartement. Monica entre donc par la cuisine, prend au passage une cuillère dans un tiroir et le flacon qu'elle a rapporté de chez le droguiste qui attendait sur la table.

Une voiture munie d'un haut-parleur sort en trombe du garage de la police situé à cinq cents mètres de la rue Charlotten.

« Bon... Alors où je vais ? » demande dans le micro de son émetteur le policier assis à côté du chauffeur.

Une voix nazillarde venue du commissariat lui répond :

« Vous allez rue Charlotten et dans toutes les rues avoisinantes.

— Et qu'est-ce que je dis ?

— Vous dites... Vous avez un papier et un stylo ? Bon, alors écrivez : « Pressant appel à tous les habitants du quartier. Une jeune fille a voulu acheter chez le droguiste Gunther Wolf, rue Charlotten, de la glycérine comme remède contre la coqueluche pour un petit garçon. Par erreur, il lui a été remis de l'hydrogène arsenié dont l'absorption est mortelle. Prévenez toutes les familles ayant un enfant malade et renseignez le commissariat de la rue Charlotten !... »

Avec vélocité, les doigts de M^{me} Eltmann courent sur le clavier de la machine enregistreuse lorsque la petite Monica apparaît dans l'encadrement de la porte de l'arrière-boutique. Elle a l'air inquiet, incertain.

M^{me} Eltmann lui jette un regard vif :

« Qu'est-ce qu'il y a ? »

La bouche de la petite bonne articule quelques mots, inaudibles dans le brouhaha de la boutique :

« Approchez, mon petit, je ne vous entends pas. »

Lorsque Monica est à ses côtés, la bouchère lui demande à voix basse :

« Alors ? Vous lui avez donné la glycérine ?

— Il dormait Madame...

— Vous lui avez donné ou vous ne lui avez pas donné ?...

— Je n'ai pas osé le réveiller, Madame...

— Vous avez bien fait. Mais vous le surveillez, hein ? Et dès qu'il se réveille...

— Oui, Madame... »

Depuis dix minutes la voiture de la police sillonne le quartier en lançant par haut-parleur un appel qui, il faut bien le dire, n'est pas toujours audible. Elle est d'ailleurs passée devant la boucherie Eltmann, malheureusement après avoir lancé son appel quelques dizaines de mètres avant, et pour en lancer un autre un peu plus loin, de sorte qu'il ne parvient à M^{me} Eltmann qu'un écho lointain. Elle demande à la cantonade :

« Qu'est-ce qu'ils racontent ?

— Je n'ai pas fait attention, dit un commis.

— Je n'ai rien entendu, dit un autre.

— Ils annoncent peut-être les coupures d'eau prévues pendant le week-end », suggère une cliente.

Au commissariat de la rue Charlotten, un policier apprenant que les appels de la voiture haut-parleur sont apparemment sans effet, suggère que l'on lance un avertissement radio par la chaîne N.W.D.

« Bonne idée... » dit l'adjoint du commissaire, un grand garçon maigre aux cheveux en brosse, genre boy-scout monté en graine, qui s'empare du téléphone.

Mais à la station locale de la N.W.D. il n'y a dans le studio qu'une speakerine de service.

« Moi je ne peux rien faire. Ce n'est pas moi qui ai l'antenne en ce moment. Le programme vient de Hambourg et je n'ai pas les moyens de l'interrompre. »

L'affaire se passe en 1954 et à l'époque la radio n'a pas la souplesse que nous lui connaissons trente ans plus tard. En Allemagne l'interconnection des réseaux de programmes empêche alors l'interruption de ceux-ci pour la diffusion d'informations à caractère local.

« Mais voyez M^{me} Klein... suggère la speakerine de service. Elle doit être chez elle. C'est la responsable des programmes. Elle vous dira ce qu'elle peut faire... »

Il est quatorze heures. M^{me} Eltmann constate que les clients se font plus rares. Dans quelques instants elle va pouvoir fermer. Elle appelle :

« Monica ! Allez voir si le petit dort toujours ! »

Le boy-scout monté en graine, adjoint au commissaire s'accroche au téléphone :

« Allô, madame Klein ? Ici le commissariat de la rue Charlotten... Il vient de nous être soumis un cas très grave. Est-ce qu'il serait possible de lancer un avertissement par la radio ?

— Désolée, monsieur, mais je suis M^{me} Klein mère. C'est sûrement à ma belle-fille que vous voulez parler.

— Oui, sans doute. Elle n'est pas là ? Où est-elle ? On peut la joindre ?

— Elle est allée voir avec son mari la revue sur glace au Palais des expositions. »

M^{me} Klein n'entendra jamais le remerciement du boy-scout monté en graine qui raccroche brusquement.

« Vite ! Une voiture ! dit-il. On va au Palais des expositions. »

Et en se précipitant dans le couloir, il ajoute à l'intention du droguiste qui se levait pour le suivre :

« Je n'ai pas besoin de vous, monsieur. Mais vous pouvez rester là. Si vous partez n'oubliez pas que vous devez rester à notre disposition.

— Je reste... » dit le malheureux Wolf qui se sait passible d'homicide par imprudence.

A la boucherie Eltmann on a retiré le bec de canne. Les commis accrochent leurs tabliers. M^{me} Eltmann donne un tour de clé au tiroir-caisse et se dirige vers l'escalier.

Karl doit être réveillé. Elle va lui donner sa glycérine, si toutefois Monica ne l'a pas déjà fait.

Le Palais des expositions est la grande salle de Bochum où se déroulent les manifestations sportives et les spectacles requérant un public important. Ce samedi-là, à 14 h 30, sur une immense piste glacée, évolue un couple de patineurs célèbres Rice et Paul Falk. Ils viennent d'attaquer à grand renfort de violons une valse éblouissante et sirupeuse lorsqu'un borborygme bizarre dans les haut-parleurs leur fait froncer les sourcils.

Très vite une voix interrompt la diffusion de la musique :

« On demande M^{me} Klein d'urgence, à la porte 3... »

A nouveau quelques flonflons et la voix, rapide et gênée, répète :

« Urgence, M^{me} Klein... à la porte numéro 3... »

Et la musique reprend définitivement tandis que, quelque part dans la foule, une rouquine d'une trentaine d'années se lève précipitamment. Relevant le bas de sa robe new-look pour se glisser entre les pieds serrés des spectateurs, M^{me} Klein suivie de son mari, descend en trottant vers le bord de la piste où l'attend une ouvreuse.

A la porte 3, un grand escogriffe à l'air d'un boy-scout monté en graine, se précipite au-devant d'elle :

« Madame Klein ? Je suis l'adjoint du commissaire de la rue Charlotten... C'est une question de vie ou de mort pour un enfant. Un pharmacien a fourni un poison mortel au lieu et place d'un médicament inoffensif. Nous n'avons aucun moyen de retrouver cet enfant. S'il n'est pas encore trop tard, nous voudrions faire une annonce à la radio. »

Le joli front pur de M^{me} Klein se fronce sous sa chevelure rousse :

« Mais... Mais... Pourquoi vous adresser à moi ?

— La speakerine de service nous a dit que...

— Quelle idiote ! Ce n'est pas à moi qu'il faut demander ça ! C'est du ressort du directeur de Hambourg. Le programme part directement de là-bas. A cette heure-ci, nous n'avons aucun moyen d'intervenir ! »

M^{me} Eltmann prend sur la table de la cuisine, de la main gauche, le flacon qu'elle croit plein de glycérine et de la main droite, la cuillère que quelques instants plus tôt la petite bonne, Monica Ruth, a posée. Cela fait, elle traverse la salle à manger où Monica débarrasse la table et se dirige vers la chambre de son fils. Il est environ 14 h 30.

Dans l'obscurité de la chambre, elle n'entend que la respiration un peu rauque de l'enfant sur le petit lit duquel elle se penche. Karl dort toujours à poings fermés.

M^{me} Eltmann hésite. Le temps de lui faire prendre sa glycérine, il se rendormira sans doute aussitôt. Mais, à quoi bon le réveiller ? Voilà huit heures qu'il dort. Huit heures ininterrompues. Il va donc s'éveiller d'un moment à l'autre. Elle pose le flacon et la cuillère sur une petite table et retourne dans la salle à manger.

Dans le bureau de la direction du Palais des expositions, M^{me} Klein, d'une main nerveuse, a composé le numéro du directeur de la radio à Hambourg.

Celui-ci, tout d'abord, reste sourd à ses objurgations.

« Vous savez bien qu'on ne peut pas faire passer une information locale sur le réseau de l'Etat !

— Mais c'est une question de vie ou de mort !

— Je comprends, mais faites diffuser votre avertissement par l'émetteur de Bochum.

— Pour ça, nous n'avons personne sous la main. Ça va demander un temps fou !

— Peut-être mais c'est strictement interdit ! Si j'accepte, j'aurai des ennuis !

— Et vous croyez que vous n'en aurez pas si demain les journaux racontent qu'un enfant est mort parce que vous avez refusé, pour des raisons purement administratives, qu'on avertisse ses parents par la radio ? Car c'est de cela qu'il s'agit monsieur le Directeur. D'empêcher une mère de donner à son enfant une cuillère de poison. Si elle ne l'a pas déjà fait. Une seule cuillère, monsieur le Directeur.

— Bon... D'accord... Je vais faire passer l'avertissement. Qu'est-ce qu'il faut dire ? »

Quelques instants plus tard, tandis que ses auditeurs finissent de boire leur café, la radio N.W.D. interrompt un programme musical pour lancer un appel pressant aux habitants de Bochum.

Dans la ville, plus de 100 000 personnes entendent cet appel. Malheureusement ni M^{me} Eltmann, ni ses commis, ni la petite bonne n'écoutent à ce moment la radio. Aucun voisin ni proches parents ne la préviennent : soit qu'ils ignorent la maladie de l'enfant, soit qu'ils ne fassent pas le rapprochement, soit qu'ils n'aient pas entendu l'annonce.

Aussi, lorsqu'elle perçoit le bruit de Karl qui se retourne dans son petit lit, elle entre dans la chambre pour lui donner la glycérine.

Au bout de la rue apparaît la voiture haut-parleur de la police. A vrai dire, après avoir tourné dans le quartier pendant deux heures, le policier en a eu « ras-le-bol » de répéter son boniment. Aussi s'est-il interrompu un instant, le temps de l'enregistrer sur une bande magnétique. Puis il a repris son interminable tournée, jusqu'alors sans résultat et désormais sans grand espoir. Si une seule cuillère suffisait à tuer cet enfant, il y a belle lurette qu'il doit être à l'hôpital.

Brusquement, une petite jeune fille de dix-huit ans, aux cheveux frisés et aux yeux bleus qui sortait de la boucherie se précipite vers la voiture :

« J'ai pas compris... dit-elle. J'ai entendu que les derniers mots " enfant de deux ans... coqueluche... " »

Décidément, dans la chambre du petit Karl, on ne voit goutte... Pour administrer le médicament à son fils, M^{me} Eltmann vient d'ouvrir les volets. Elle referme la fenêtre en souriant, se retourne vers l'enfant. La bouteille de glycérine et la cuillère sont sur la table.

En bas la petite bonne vient de comprendre à demi-mot les explications du policier. Celui-ci qui la voit se précipiter vers la boucherie n'a pas besoin qu'on lui fasse un dessin. Il bondit à sa suite.

Monica, qui ouvre avec sa clé la porte de la boutique, a tout juste le temps de lui dire :

« Pourvu qu'il ne soit pas trop tard ! Madame attendait qu'il soit réveillé, et elle vient d'ouvrir les volets ! »

Les policiers sont des gens comme les autres. Il y en a qui pensent au ralenti et d'autres qui pensent vite. Grâce au ciel, celui-là pense vite. Il pense qu'il est inutile d'être à deux pour monter un escalier. D'une enjambée, il retourne à sa voiture, décroche son micro, pousse le potentiomètre à fond et hurle son message.

Mais en fait ce qu'il dit n'a aucune importance. D'ailleurs, la portière étant ouverte et le potentiomètre à fond, la rue retentit d'un énorme effet larsen — ce

sifflement caractéristique qui fait sursauter tous les habitants.

Dans la chambre au deuxième étage, son flacon d'une main, la cuillère dans l'autre, M^{me} Eltmann reste pétrifiée de ce vacarme et demande à Monica qui entre comme une folle :

« Quoi ? Qu'est-ce qui se passe ? »

Le regard de la jeune fille va de la cuillère au flacon.

« Vous lui avez donné ?

— Non mais j'allais le faire, pourquoi ? »

M^{me} Eltmann regarde le flacon, devine presque et hurle à son tour :

« Qu'est-ce qu'il y a là-dedans ? Dites-moi ce qu'il y a là-dedans ? ? ? »

UN BEAU DÉSASTRE

La mère a trente-six ans ; brune, petite, mince, elle semble au bord de la crise de nerfs. Le père, lui, serre les poings d'impuissance. Ils sont là, tous les deux, depuis une heure, dans le bureau du commissaire de police. Des parents dans l'angoisse. Une nouvelle fois, le commissaire s'adresse à la mère :

« Voyons, madame, essayez d'être le plus clair possible. C'est important. Vous êtes le seul témoin du rapt.

— Je vous ai tout dit...

— La voiture ? Essayez de vous rappeler la couleur, sinon la marque...

— Je ne sais pas... Bleue ou noire...

— Une voiture italienne ou étrangère ? Madame Cetti, reprenez-vous, je vous en prie. Pleurer ne sert à rien pour l'instant. Concentrez-vous, et essayez de me décrire la voiture. Rien ne vous a frappée ?

— Non...

— Elle était grande, petite ? A deux portes ou à quatre portes ?

— Mais je ne sais pas ! Tout a été si vite. Je marchais avec mon fils au bord du trottoir, on allait traverser ; la voiture s'est arrêtée, un homme a tiré Giovanni par le bras, et elle est repartie aussi vite. Je n'ai même pas eu le temps de crier.

— Et l'homme ? Vous n'avez pas vu son visage ?

— Non...

— Ils étaient deux ?

— Non. Je ne crois pas...

— Allons, madame Cetti, ils étaient forcément deux. Pour kidnapper un enfant aussi rapidement, il faut être deux. Celui qui attrape l'enfant et celui qui conduit... Puisque vous dites que la voiture s'est arrêtée une seconde à peine... »

Mais la pauvre femme éclate en sanglots, et son mari la console, en s'excusant auprès du commissaire.

« Pardonnez-lui, elle est fragile. Le choc a été trop fort. D'ailleurs, elle n'a sûrement pas vu grand-chose. Quand elle m'a téléphoné, elle n'arrivait même pas à s'expliquer tellement la chose a été rapide !

— Quelle heure était-il ?

— Environ quatre heures.

— Votre femme avait-elle l'habitude de sortir à cette heure-là ?

— Quand Giovanni ne va pas en classe, elle l'emmène avec elle, pour les courses. J'imagine qu'il n'y a pas d'heure fixe...

— Elle prend toujours le même itinéraire ?

— Je ne crois pas. Cela dépend où ils vont.

— Monsieur Cetti, réfléchissez bien, encore une fois, à cette question. Y-a-t-il une raison quelconque qui motiverait un enlèvement ?

— Je ne sais pas. Je vous l'ai déjà dit, nous ne sommes pas riches, je ne me connais pas d'ennemis, je n'y comprends rien, ce doit être un fou !

— Possible, en effet. Mais votre fils a sept ans, il peut donc reconnaître son ravisseur, le cas échéant. D'autre part, un fou opère rarement de cette façon ; comme un professionnel : voiture rapide, enlèvement rapide. Non, un fou, ou un maniaque, attend que l'enfant soit seul, pour l'attirer sous un prétexte quelconque. Or, le ravisseur est organisé. Apparemment, il devait guetter votre femme et votre fils depuis plusieurs jours. Il a choisi le bon moment, une rue déserte, pas de témoins, et en plein après-midi. »

Le commissaire réfléchit, puis continue :

« Une chose m'étonne. Pourquoi votre femme a-t-elle préféré vous téléphoner, avant de prévenir la police ? Il y a un poste un peu plus loin dans la rue. C'était plus logique d'y courir ?

— Peut-être, elle s'est affolée, je suppose. Elle a l'habitude de compter sur moi.

— Oui. Bon, eh bien, je crois que vous pouvez rentrer chez vous, ça vaut mieux. Je vais faire surveiller votre téléphone, et quadriller le quartier. Logiquement, vous devriez recevoir une demande de rançon. Si c'est le cas, ne vous affolez surtout pas. Parler le plus longtemps possible, et soyez attentif à la voix, vous la connaissez peut-être, on ne sait jamais. En attendant votre femme a besoin d'un médecin. Il faut qu'elle retrouve son calme, je l'interrogerai plus tard. »

M. et M^{me} Cetti rentrent donc chez eux, dans une voiture de police. Il n'y a plus qu'à attendre ; vivre ces heures épouvantables devant un téléphone muet, se torturer, essayer de comprendre qui, pourquoi, avec des envies de meurtre à son tour. La lâcheté d'un kidnappeur d'enfants n'a plus de nom. Elle est tellement indigne, que celui qui se rend coupable d'un crime semblable, ne porte plus le nom d'homme.

Le commissaire lui, est mal à l'aise. Quelque chose ne va pas, il ne sait pas quoi. C'est la petite M^{me} Cetti qui le met mal à l'aise. Et tout en mettant en place le dispositif habituel, il marmonne intérieurement.

« Kidnapping, rapt, c'est drôle, je n'y crois pas. Pourquoi est-ce que je n'y crois pas ? Le père, d'accord, il à l'air sincère, mais elle ? Pourtant, c'est la mère... »

Trois jours après l'enlèvement du petit Giovanni Cetti, en août 1958 à Milan, les parents n'ont reçu aucune demande de rançon. Et la mère a refusé de voir les journalistes, refusé qu'ils diffusent la photo de l'enfant. La police a respecté son désir. L'affaire reste donc inconnue du grand public.

« J'ai peur qu'on le tue, s'il y a trop de publicité autour de lui... »

La photographie du petit Giovanni demeure donc dans les commissariats de la ville. C'est un petit garçon au visage rieur et gai, mince, aux cheveux châtons bouclés, et aux yeux noisette. Il ne ressemble guère à son père, ou à sa mère.

C'est la réflexion du commissaire à son équipe.

« Il ne leur ressemble pas, vous ne trouvez pas ? »

C'est difficile à dire, après tout, le visage d'un enfant de sept ans, est en pleine évolution.

Mais le commissaire semble poursuivre une vague idée. Et il convoque le père de Giovanni.

M. Cetti s'explique bien volontiers.

« Nous n'avons pas eu de chance, ma femme et moi. Nous espérions un enfant depuis des années. Notre couple en souffrait d'ailleurs, et pour tout vous dire, si j'ai choisi de travailler à l'étranger, c'est beaucoup à cause de cela : ma femme et moi nous avions des problèmes. Et c'est quelques mois avant mon départ, qu'elle est tombée enceinte. Moi je ne pouvais pas rompre mon contrat. Il a fallu que je parte. Quant à l'envoyer en Afrique, c'était hors de question, le médecin le déconseillait. Ma femme avait une grossesse difficile, besoin de repos et de soins attentifs. Elle est donc restée en Italie. Et pendant cinq ans, je n'ai connu mon fils pratiquement que sur des photographies, et des lettres. Je n'avais droit qu'à de courtes vacances tous les deux ans, si bien que je l'ai véritablement découvert en rentrant, il y a un an.

Le commissaire prend des précautions oratoires pour poser la question suivante.

« Je cherche toutes les possibilités, comprenez-le. Etes-vous sûr... Enfin cet enfant, est bien à vous ?

— Certain, Commissaire. Je pourrais presque vous dire le moment où il a été conçu. Lorsque j'ai décidé de partir en Afrique, ma femme m'a supplié de faire de nouvelles tentatives. Elle avait vu un spécialiste, et suivi un traitement. Croyez-moi, Giovanni est bien mon fils. D'ailleurs, il serait stupide de soupçonner ma femme. Comment a pu vous venir une idée pareille ?

— Excusez-moi, je cherche toutes les possibilités, je vous l'ai dit. Ce n'est donc pas vous qui avez déclaré l'enfant à l'état civil ?

— En effet. Ma femme était seule, elle a attendu d'avoir des forces pour remplir les formalités. L'accouchement a été difficile d'après ce qu'elle m'en a dit.

— Qui l'a accouchée ?

— Le docteur B. Il la suit depuis toujours. Mais que cherchez-vous ?

— Monsieur Cetti, je vais être franc avec vous.

— C'est préférable, en effet !

— Je ne crois pas que votre fils ait été kidnappé.

— Comment ? Mais c'est absurde, voyons...

— Ne vous énervez pas. Depuis le début, depuis le premier interrogatoire de votre femme, j'ai le sentiment qu'elle ne dit pas la vérité.

— C'est impossible, Commissaire. Vous allez trop loin... Ma femme est bouleversée par la disparition de notre fils, et moi aussi. Mais elle, plus que moi encore. C'est une femme, c'est sa mère, elle se sent responsable de n'avoir rien pu faire, et empêcher ce rapt. Antonia est très fragile nerveusement, je vous l'ai dit ; elle voue à son fils une adoration excessive. Mettez-vous à sa place ! D'ailleurs je ne permettrai pas que vous la soupçonniez de quoi que ce soit, c'est ridicule ! Et insultant pour elle. »

M. Cetti a le droit de se fâcher, on le comprend. Mais tout de même, il se calme, et demande un peu inquiet :

« Qu'est-ce qui vous fait croire qu'elle ment ?

— Tout un ensemble de choses. Des contradictions dans son récit du rapt, un manque de précision, le fait qu'elle vous ait téléphoné avant de prévenir la police, et puis, pour tout vous dire, j'ai le sentiment que votre femme est malheureuse, certes, mais qu'au fond d'elle-même, elle est sûre que Giovanni n'est pas en danger.

— Vous vous rendez compte de ce que vous dites ? En somme, vous suggérez que ma femme est en quelque sorte complice de l'enlèvement de son fils ? Ou qu'elle sait des choses à ce propos ? Je ne peux pas le croire. Giovanni est tout pour elle.

— Et vous aussi !

— Comment cela ?

— Elle vous aime. C'est visible. Vous aussi vous êtes tout pour elle !

— Peut-être, sûrement même, mais je ne comprends pas.

— Moi non plus, monsieur Cetti. Je vous ai fait part de mes sentiments, sans plus. Mais je ne comprends pas. Simplement, j'ai la certitude qu'il y a autre chose derrière tout cela.

— Et que proposez-vous ?

— De commencer par le début. Voulez-vous m'accompagner à l'état civil ? Ainsi vous participerez vous-même à l'enquête.

Le commissaire de police, et le père de Giovanni Cetti, kidnappé trois jours plus tôt, attendent ensemble devant un guichet de l'état civil de Milan. L'employé est allé quérir le registre de l'année 1950. Il cherche à présent, à la date du 10 novembre.

« Voilà. Le 10 novembre 1950, à dix-sept heures, est né, de Cetti Giorgio et de Antonietta son épouse, Giovanni, de sexe masculin. Je vous lis aussi la mention de décès ? »

Le policier et le père ont sursauté en même temps. Mention de décès ? De quoi s'agit-il ?

L'employé lit, sans se troubler le moins du monde.

« L'enfant est décédé le lendemain, 11 novembre 1950. Lieu du décès : hôpital San Regina. Si vous voulez l'acte, il faudra revenir. »

Le père est si pâle, il s'agrippe tellement au guichet de l'état civil, que l'employé, un peu effrayé, demande :

« Quelque chose ne va pas ?

Mais le commissaire entraîne déjà M. Cetti.

« C'est un choc, je le reconnais. Je ne m'attendais pas vraiment à cela, soyez-en

sûr. Découvrir que votre fils est mort à sa naissance. Non, je n'espérais pas que c'était aussi simple...

— Simple ?... Mais qu'est-ce que vous racontez ? Il doit y avoir une erreur. C'est impossible, enfin ! Ma femme ne m'aurait pas caché une chose pareille ! Alors qui est Giovanni ? Ce n'est pas mon fils ?

— Apparemment vous étiez en Afrique... Donc...

— Mais qu'est-ce que ça veut dire ? C'est fou enfin ! Je vais voir ma femme immédiatement !

— Attendez !... Attendez... Une minute... Je vous propose de continuer l'enquête pour l'instant. Nous irons voir votre femme ensuite...

— Ecoutez Commissaire, elle m'a trompé ! C'est évident. Elle a eu cet enfant avec un autre homme !

— Ne dites pas de bêtises. Il faut du temps pour faire un enfant. Et Giovanni a sept ans ! De ça nous sommes sûrs...

— Alors ?

— Nous allons voir le médecin, celui qui s'occupe de votre femme. Il en sait sûrement davantage que nous...

Le cabinet du docteur B. est celui un peu vieillot, d'un homme d'une soixantaine d'années. Il regarde M. Cetti, puis la carte du commissaire. Il a un geste désabusé pour dire :

« Je m'attendais à votre visite, un jour ou l'autre. Votre femme est venue me voir il y a trois jours de cela. J'espère qu'elle n'a pas fait de bêtises ? »

Le commissaire prend l'initiative :

« C'est à vous de nous le dire, docteur. C'est vous qui avez accouché M^{me} Cetti ?

— En effet, à l'hôpital San Regina, il y a sept ans. L'enfant est mort dans la nuit. Et elle a beaucoup souffert, physiquement et moralement, M. Cetti. Vous n'étiez pas là, mais vous pouvez imaginer. Cet enfant était son seul espoir. Elle le désirait toujours, depuis si longtemps. De plus, elle avait peur que vous la quittiez. Alors, je crois qu'elle a choisi la meilleure solution pour elle. Il ne faut pas lui en vouloir.

— Mais quoi ? Quelle solution ? C'est tout de même incroyable, tout le monde m'a menti alors ? Qui est cet enfant ? D'où vient-il ?

Le commissaire ajoute :

« Et où est-il en ce moment surtout, M. Cetti, ne l'oubliez pas...

Cette fois, c'est au tour du médecin d'être surpris.

« Que se passe-t-il ?

— Il se passe que l'enfant a été kidnappé il y a trois jours et il y a trois jours, M^{me} Cetti est venue vous voir, docteur, que voulait-elle ?

— Kidnappé ? Mais elle ne m'a pas dit cela !

— Alors, qu'est-ce qu'elle vous a dit ?

— Elle était malade, très nerveuse. Elle est venue me supplier de ne rien dire à propos de Giovanni, si on m'interrogeait. Alors, je lui ai répondu que si son mari me posait des questions, je serais bien obligé de dire la vérité. Elle s'est mise à genoux, elle m'a dit qu'elle était prête à tout pour que je me taise. C'était très gênant, elle m'a même proposé de l'argent. Alors je me suis fâché, et je lui ai conseillé de vous dire la vérité, monsieur Cetti. Mais j'étais loin d'imaginer que l'enfant avait été kidnappé ! C'est curieux qu'elle n'en ait pas parlé. »

Le commissaire l'interrompt très vite.

« Qui est cet enfant ? D'où vient-il ?

— C'est une adoption en quelque sorte. M^{me} Cetti est allée le chercher dans le village où elle est née. Elle m'a dit qu'il s'agissait d'une famille très pauvre, de vagues cousins à elle. La femme venait d'avoir un petit garçon, pratiquement en même temps qu'elle. Elle s'est arrangée — je ne saurais vous dire comment —, bref, la famille lui a confié le nouveau-né. Il avait quinze jours quand je l'ai vu pour la première fois. Quand j'ai deviné qu'elle ne vous mettrait pas au courant, monsieur Cetti, j'ai tenté de la raisonner, mais en vain. Elle avait peur de vous décevoir. Elle savait qu'elle n'aurait plus jamais d'enfant. Alors elle a imaginé de tromper tout le monde, pour vous tromper le premier. Elle aime cet enfant comme son fils. Je l'ai mise en garde à plusieurs reprises. Rien ne prouvait que les parents ne le réclameraient pas un jour, puisqu'elle n'avait pas pu l'adopter légalement, et pour cause, il aurait fallu votre accord ; donc vous révéler le mensonge. »

Le commissaire saute sur le téléphone, sans même demander la permission. Il envoie immédiatement deux hommes au village cité par le médecin. Et trois heures plus tard... Il était là, le petit Giovanni. Un peu effaré. Mais personne ne l'avait kidnappé. Les vrais parents étaient tout simplement venus le réclamer à sa mère adoptive. Il leur avait suffi, pour cela, d'un simple petit chantage : ou elle le rendait, ou le mari était mis au courant.

Alors, désespérée, M^{me} Cetti avait rendu son Giovanni. Tout s'écroulait pour elle. Mais il lui restait un espoir : que son mari ne sache pas, jamais. Qu'il croie son fils mort, plutôt que de revenir sur sept ans de mensonges. Elle savait bien que son ménage ne résisterait pas.

Elle avait inventé cette histoire de kidnapping, de toutes pièces, après avoir tout tenté auprès des vrais parents de Giovanni ; vidé son compte en banque, emprunté pour leur offrir de l'argent, ses quelques bijoux... Supplié... Rien n'y avait fait. Il ne lui restait que ce dernier mensonge, bien trop énorme pour résister à quelques jours d'enquête.

Antonietta Cetti, d'ailleurs, n'avait plus de forces, nerveusement à bout, elle fit deux tentatives de suicide après des aveux dramatiques à son mari.

Restait Giovanni, le petit garçon de sept ans, qui n'avait plus de parents du tout après cette lamentable histoire. Les vrais, il ne les connaissait pas, les faux, il ne les connaîtrait plus.

C'est lui, sûrement, qui a payé le plus cher. Car il n'existait aucun moyen juridique de le rendre à la famille Cetti. Ses parents légaux avaient tous les droits, même celui de refuser l'adoption. Ce qu'ils firent.

Antonietta Cetti et son mari divorcèrent peu après. Plus rien n'était vivable entre eux. Il ne lui pardonnait pas de l'avoir trompé, de lui avoir offert un enfant qui n'était pas de son sang.

Elle ne lui pardonnait pas tout le reste. D'être un homme intransigeant, Italien jusqu'au bout des idées, exigeant que sa femme lui donne son enfant à lui et pas un autre. Et finalement de l'avoir obligée, elle, à vivre de mensonges et d'espoir, par lâcheté, pour ne pas le perdre, pour avoir aussi un fils à aimer.

Tout cela, finalement, était un beau désastre.

L'ORDINATEUR AVAIT DES YEUX

Qu'est-ce que le génie ? Une disposition naturelle à créer quelque chose d'original et de grand. Ainsi parle le dictionnaire.

Qu'est-ce qu'un homme ? Un être doué d'intelligence et d'un langage articulé rangé dans la catégorie des primates et caractérisé par un cerveau volumineux, une station verticale et des mains préhensiles. Ainsi parle le dictionnaire.

Maintenant qui est Keith Taft ? Un homme de génie avec quelque chose en plus, dont le dictionnaire ne parle pas. Ni à génie, ni à homme. C'est X : l'inconnue.

Keith Taft pourrait correspondre aussi à une définition de l'ordinateur : calculateur universel, fonctionnant sans intervention humaine.

Alors ? Génie + homme + ordinateur + X l'inconnue... C'est Keith Taft quarante et un ans, ingénieur, marié, quatre enfants, et de religion baptiste.

Il a une tête de play-boy, des yeux ironiques sous d'immenses lunettes, des cheveux châtain bien rangés sur un front clair, un nez droit, une bouche mince qui a toujours l'air de garder un sourire entendu, et un corps d'athlète, mince et bien musclé.

Un homme sans défaut. Sauf, mais est-ce un défaut, de grands pieds dotés de grands orteils. C'est là que se situe l'inconnue X.

L'histoire vraie de cet homme étonnant nous amène aux limites des possibilités du génie humain. Or, ce jour de l'année 1973, Keith Taft, se rend chez le pasteur, afin d'y confesser sa faute. Son immense faute, sa faute immense et géniale.

L'église baptiste de Sunnyvale aux Etats-Unis, entre San Francisco et San Jose. Nous sommes à quatre heures de voiture de la frontière entre la Californie et le Nevada, c'est-à-dire à portée de Reno, la ville du démon, selon le pasteur.

Ce pasteur-là, n'est pourtant pas ce que l'on appelle un homme rigide, et braqué dans ses idées d'un autre âge. Mais tout de même, une ville où on se marie et où on divorce comme on jette une paire de dés sur la table !

Car on joue à Reno. Ce n'est pas l'enfer du jeu comme à Las Vegas, mais peu s'en faut.

Donc, le pasteur reçoit Keith Taft. L'entrevue a été soigneusement préparée entre l'homme de Dieu et la femme de Keith. Ils se connaissent depuis l'enfance, et le pasteur a marié le couple, et l'a baptisé selon la tradition baptiste.

« Mon garçon, l'heure est grave. Ton avenir d'homme est en jeu. Je n'irais pas par quatre chemins, tu es sur une mauvaise pente. »

Le pasteur à soixante-dix ans, mais ne craint pas de porter des blue-jeans, et la croix de son ministère est accrochée sur une chemise à carreaux. Sa tenue contraste violemment avec celle de Keith : costume classique et cravate. L'entretien a lieu dans le garage où le pasteur rafistole une vieille moto, et les deux hommes sont assis sur des caisses. Etrange confessionnal des temps

modernes, nous sommes en octobre 1973.

Keith regarde ses mains avec attention.

« Ma femme vous a tout raconté ?

— Tout ? Non. Ta femme m'a dit simplement que tu étais devenu joueur et tricheur. Que tu voulais démontrer aux casinos du monde entier qu'il était possible de les vaincre.

— Je l'ai fait ! Mais je ne considère pas cela comme une tricherie !

— Mon garçon, il n'y a pas trente-six manières de gagner. Il n'y en a qu'une et c'est le hasard qui décide.

— Le hasard ou Dieu ?

— Ne mêle pas Dieu à cela. Je te ferai remarquer que je n'en ai pas parlé. Les jeux du hasard sont les jeux du diable. Et je m'étonne qu'un homme croyant, intelligent et lucide comme toi, veuille jouer avec le Diable !

— Mais justement, c'est pour le battre ! Et je l'ai fait, j'ai réussi ! Vous ne vous rendez pas compte, Pasteur, j'ai mis au point une invention fantastique. Je savais que c'était possible, je peux gagner ce que je veux et perdre ce que je veux ! J'ai dominé le hasard !

— Tu pêches aussi par orgueil je vois, aucun être humain ne domine le hasard.

— Celui du jeu, si ! C'est possible, je l'ai prouvé.

— Alors je t'écoute. S'il est vrai que tu as réussi à dominer le Diable, tu es le Diable, et je te le prouverai à mon tour. Raconte.

— Vous connaissez le Black Jack Pasteur ?

— Non, mon garçon. Dieu m'en préserve. Mais peu importe, c'est un jeu ?

— C'est simple. C'est un jeu de cartes, mais c'est le seul qui présente un caractère intéressant : une mise optimale peut avantager le joueur. En 1969, nous avons passé un week-end à Reno avec ma femme. J'ai joué au Black Jack, et j'en suis tombé amoureux intellectuellement, vous comprenez ? Il y a une méthode, c'est un certain Thorpe qui l'a mise au point. Je l'ai déjà étudiée, et j'ai corrigé quelques erreurs. Et en l'améliorant un peu, j'ai déjà pu gagner suffisamment pour que le casino interrompe trois fois la partie. Je gagnais trop, vous comprenez ? Ils étaient inquiets.

— Pour l'instant je ne vois dans tout cela que le vice. Le jeu est un vice ne l'oublie pas.

— Mais non, Pasteur ! Intellectuellement ce n'est pas un vice, c'est un combat mathématique ! J'ai mis sur ordinateur la méthode de Thorpe, et celle de Wilson aussi, un autre spécialiste, et j'ai découvert qu'un joueur pouvait gagner 10 dollars en une heure en pariant 10 dollars par main ! C'est fantastique. Le seul problème c'est que l'application de ces méthodes demande une intense concentration et une grande mémoire. Or j'ai rêvé toute ma vie de supprimer l'effort de l'homme en me servant d'une machine. Pourquoi se concentrer, alors que l'ordinateur peut faire le travail ? Avec l'ordinateur j'ai calculé qu'un joueur pouvait augmenter ses gains jusqu'à 20 dollars par heure, pour une mise de 10 dollars !

— Keith ! Tu parles d'ordinateur, c'est interdit dans les casinos tu le sais bien, à

quoi te mènent toutes ces études ? C'est ridicule. A ce compte-là, tous les ingénieurs électroniciens comme toi pourraient impunément gagner des fortunes ! C'est une simple tricherie, qui n'a plus rien à voir avec le jeu.

— Vous ne comprenez pas, Pasteur. Les casinos sont des gouffres à dollars, le joueur est perdant d'avance. Finalement ce sont eux les tricheurs.

— C'est possible Keith, et c'est cela le démon du jeu.

— Alors justement, j'ai inventé un contre-démon ! Vous allez comprendre, c'est simple, il suffisait d'y penser, et de s'entraîner un peu bien sûr, mais j'ai réussi ! »

Voilà donc, ce que raconte Keith Taft, à son Pasteur, sidéré : En 1972, Keith a simplement étudié les possibilités des ordinateurs. Or ceux-ci ne sont pas encore assez rapides à l'époque. Pour son incroyable projet l'ingénieur a besoin d'une machine dix fois plus rapide, et capable de transmettre 400 000 calculs à la seconde. Keith s'attaque au problème. Tout seul, il passe mille heures à étudier les données, et mille heures pour concevoir et construire l'engin.

Les détails techniques sont inutiles pour les pauvres béotiens que nous sommes en la matière. Nous ignorons ce que sont les plus petites unités de mémoire, qui fonctionnent à cent cinquante manosecondes par cycle !

Sachons seulement que l'appareil est contenu dans quatre boîtes de cuivre, de la taille d'un paquet de cigarettes. Keith a en effet conçu son ordinateur comme une ceinture portative. Il le fixe autour de son torse. Les mémoires sont reliées à de petites batteries de quatre volts, destinées à faire marcher l'ensemble durant quatre-vingt-dix minutes.

Voilà donc notre ingénieur, nanti d'un super-ordinateur sous sa chemise. Reste à le faire fonctionner secrètement. Dans un casino, la surveillance est bien faite. Tant de joueurs ont imaginé tant de techniques pour tricher... Mais personne jusqu'ici n'a eu le génie de Keith.

Avec du ruban adhésif, Keith va fixer de petits interrupteurs en haut et en bas de ses deux pouces de pieds. Ce sont de petits disques plaqué or, que l'on utilise pour les mini-calculateurs de poche.

Ensuite, il relie ses interrupteurs à l'ordinateur fixé sur son ventre, à travers chaussures et pantalon au moyen de câbles fins. Ceci c'est pour les entrées de données. C'est-à-dire plus simplement, ce que nous faisons chacun en appuyant sur des touches avec nos doigts, pour calculer 3×4 sur une calculatrice.

Or 3×4 , cela fait 12. Encore faut-il lire 12 quelque part. L'ordinateur de Keith est caché sous sa chemise, il n'y a pas d'affichage lisible, alors ?

Alors il installe une rangée de sept diodes miniatures, émettant de la lumière en haut et à l'intérieur de la monture de ses lunettes ; œil droit. Inconvénient provisoire, l'œil droit est si près des diodes, qu'il ne peut voir qu'une vague zone lumineuse, mais pas de chiffres. Il trouve alors une solution en adoptant des couleurs différentes pour chacune des positions différentes des éclairages.

Pour ceux qui ne suivraient pas, sachez que la solution est parfaite. Keith peut lire les résultats des calculs de l'ordinateur dans ses lunettes !

Voilà, c'est tout simple. Il actionne avec ses pouces de pieds et lit dans ses lunettes. Ses pieds sont dans ses chaussures, ses yeux derrière ses lunettes, l'ordinateur autour de son ventre et sa chemise et son costume par-dessus !

C'est fou. Tellement fou qu'il reste une difficulté.

Comment faire fonctionner les doigts de pieds avec suffisamment de rapidité pour suivre le jeu ? Le rythme est rapide, deux cartes tombent par seconde. Pour arriver à un calcul rapide de probabilité, il faut exécuter dix mille mouvements de doigts de pieds en huit heures de jeu au rythme de deux informations par seconde !

Essayez donc d'actionner vos pouces de pieds, dix mille fois en huit heures, et sans vous tromper !

Keith n'essaie pas, lui, il s'entraîne. La nature lui a donné de grands pieds, avec de longs pouces. Alors il s'en sert.

Pour l'entraînement, Keith s'habille de sa machine infernale et d'un costume normal. Il monte dans sa voiture, et tout en conduisant joue des doigts de pieds. Ils stockent ainsi dans son ordinateur tous les numéros d'immatriculation des voitures qu'il croise, au rythme où ils les croisent sur une autoroute !

Au bout de deux cents heures de ce petit sport, il est prêt. Son invention lui a coûté 50000 dollars, 25 000 de nos francs. Et le voilà qui entre au casino de Reno, pour tester son invention. Puis à celui de Las Vegas.

Pour les autres joueurs, pour les croupiers, pour les surveillants, il ne présente rien d'inquiétant. Tout en actionnant ses doigts de pieds dans ses chaussures, tout en lisant dans ses lunettes, il peut même parler avec le croupier. Et comme il gagne, le croupier pense qu'il a affaire à un joueur heureux, sans plus.

Durant les nombreuses heures qu'il passe à jouer ainsi le week-end, on ne lui demandera que deux fois de quitter la salle, par mesure de précaution. Le personnel trouve qu'il a deux yeux bizarres. Mais c'est tout. Cela dit, Keith ne proteste pas, les casinos ont le droit de faire sortir qui ils veulent, au moment où ils le veulent.

Un homme qui gagne, et qui a des yeux bizarres, peut être invité à quitter la salle.

Mais nul ne peut deviner que Keith a des yeux bizarres seulement lorsqu'il lit dans ses lunettes les réponses de l'ordinateur.

Voilà où en est cet homme incroyable. Il a réussi la gageure de battre les casinos au Black Jack ! Il est un génie !

Le pasteur, toujours assis sur sa caisse et toujours sidéré, se fâche :

« Un génie ? Tu es le Diable oui. Le Diable en personne, ta femme avait raison, tu es en train de perdre ta vie.

— Mais j'ai promis à ma femme de me contenter de 4 000 dollars à chaque fois ! C'est un gros sacrifice vous savez, pour 4 000 dollars, j'y perds. Il faut une mise optimale pour que ça marche parfaitement. Au début, avec 10 000 dollars, j'étais parfaitement sûr d'atteindre les 20 000 en une heure... Je l'ai prouvé ! Mais ma femme ne comprend rien. Avec 4 000 dollars, il me faut d'abord perdre très vite, et ensuite, jouer un long moment avant de reprendre le dessus. Au mieux, je gagne 1 300 dollars en quatre-vingt-dix minutes ! C'est ridicule.

— Keith Taft ! Tu m'écoutes ?

— Oui Pasteur.

— Ta femme a raison. Il faut cesser. Immédiatement !

— Mais Pasteur, j'ai réussi ce que personne n'a jamais réussi avant moi !

— Je sais, tu es génial. Mais tu triches. Où est l'intérêt ?

— Je ne triche pas Pasteur, je suis à égalité avec le casino.

— Et alors ?

— Comment et alors ? Je gagne, et lui perd, à coup sûr. Jusqu'à présent, c'était l'inverse.

— Keith Taft, tu n'es pas un génie, tu es un imbécile ! Et un imbécile malhonnête. Mais parlons seulement de l'imbécile qui est en toi. Si tu es à égalité avec le casino, il n'y a plus de jeu ! Alors à quoi sert de jouer ? L'argent ?

— Non, Pasteur, ce n'est pas l'argent qui m'attire, c'est la compétition !

— Il n'y a plus de compétition. Tu as prouvé que tu pouvais le faire. Tu es assez fou, et assez intelligent pour cela, mais maintenant stop ! Tu as la preuve, arrête-toi... Regarde comme tu as changé. Tu ne vois plus ta femme et tes enfants. Tu ne viens plus à l'église, tu passes tes week-ends à jouer des doigts de pieds dans les casinos. Où est ta vie Keith ? »

Keith baisse la tête avec humilité. Au fond, il sait bien que le pasteur a raison... Mais que faire de sa trouvaille ?

« Ecoutez, Pasteur, je n'ai pas inventé tout ça pour le jeter à la poubelle, il y a des améliorations là-dedans, je sais que j'ai fait progresser les possibilités de l'ordinateur.

— Alors tu vas t'en servir honnêtement ! Et pour ta punition, je te demande une confession publique !

— Publique ? Comment ? Tous les joueurs vont se précipiter sur mes théories et il y aura encore plus de tricheurs ! Je ne comprends pas.

— Parce que tu as beau être un génie, tu es bête, écoute-moi. Tu vas convoquer tous les journaux, tu vas leur raconter ton histoire, tu vas décortiquer ton invention pour eux... Ainsi les casinos pourront se méfier des tricheurs de ton espèce ! S'il en existe, car je doute qu'un autre que toi arrive à accomplir un pareil exploit ! Mais peu importe, tu vas le faire, je veux ta promesse !

Keith promit, et tint parole.

Il raconta son histoire, à plus de cent journaux qui publièrent les photos de son appareil. Il parut à la télévision, et immédiatement on l'engagea pour améliorer les techniques T.V. et celles du cinéma. Puis toutes les grandes sociétés d'électronique se l'arrachèrent, et actuellement, Keith Taft mène une vie passionnante pour lui. Il poursuit sa carrière d'ingénieur électronicien et ses recherches dans le domaine de la robotique. Il est demandé partout, et il gagne bien mieux qu'en jouant des doigts de pieds dans les casinos. C'est probablement à lui, que nous devons d'avoir dans notre poche, un mini-calculateur grand comme une boîte d'allumettes, plat comme une pièce de un franc et capable à lui tout seul, de donner l'heure de Moscou à Tamanrass et, de réveiller le matin, et de calculer la T.V.A. en moins de temps qu'il n'en faut pour éternuer. Au rythme

où elle augmente, c'est intéressant.

Sur les photos prises au moment de sa confession publique, Keith a des doigts de pieds rigolos, les plus rapides de tout l'Ouest des Etats-Unis, et des lunettes d'intellectuel qui lui font un regard bizarre.

Il aime le jeu, c'est visible. Et son crâne est un ordinateur de génie, c'est visible aussi. Mais c'est un honnête homme avant tout. Même si c'est un homme de génie. Et peu d'hommes de génie sont raisonnables et honnêtes à ce point, car peu d'hommes écoutent encore leur femme et leur pasteur.

Ainsi que leur portefeuille. Car pour être précis jusqu'au bout, il faut savoir que la théorie de Keith (en dehors de son appareil) voulait que le joueur mette sur le tapis une mise optimale. C'est-à-dire quelques milliers de dollars tout de même, pour pouvoir perdre assez longtemps, en attendant que les calculs de probabilité prennent le relais.

Autrement dit, il fallait déjà être riche pour gagner.

Rien n'est parfait.

LA BATELIÈRE DE L'ESCAULT

Anvers est sombre ce jour-là, il pleut sur la ville, et les rues sont envahies de camions sinistres et bâchés.

Florentine Van Beeck s'arrête au milieu de la chaussée, transie de froid. Elle se souviendra longtemps de ce jour d'octobre 1942. Les Allemands sont partout, piétinant les flaques de leurs lourdes bottes, ils pénètrent dans les maisons, envahissent les couloirs, les caves et les greniers. C'est la curée. Ils embarqueront aujourd'hui des centaines de Juifs, parents, enfants, vieillards pêle-mêle.

Florentine a trente-deux ans, elle est belge, mariée à un Belge, elle a deux enfants belges et ne craint rien des envahisseurs. Mais toute cette excitation de chasse à courre la dégoûte. Au fond, elle a bien de la chance de vivre sur le canal, dans sa péniche, là au moins, au fil de l'eau sombre, on voit moins d'horreurs. Elle pense à sa mère, qui lui reprochait cette vie de batelière, il y a encore dix minutes :

« Je ne te vois jamais ! Vous êtes de vrais romanichels ton mari et toi, et ce n'est pas sain pour les enfants, cette vie sur l'eau ! Un jour tes filles tomberont malades... »

« Dieu préserve mes filles, se dit Florentine, mais l'humidité de l'Escault vaut mieux que ces rafles immondes. »

Il lui faut poursuivre son chemin pourtant, et remonter le flot affolé des étoiles jaunes que l'on bouscule, et que l'on entasse dans les camions, à grands cris hargneux.

Florentine avance lorsqu'un homme se dresse devant elle. Il est vêtu d'un pardessus noir et coiffé d'un melon. D'une main il pousse un landau où pleure une petite fille, tandis qu'une autre gamine plus âgée s'accroche à lui. La pluie dégouline sur son visage.

L'homme parle bas et vite, comme essoufflé :

« Madame, prenez mes enfants je vous en supplie, sauvez-les... Les Allemands m'attendent ils ont déjà pris ma femme sûrement. S'il vous plaît, madame, mes enfants... »

Florentine a un regard rapide vers la cohue des camions à deux cents mètres, et sans hésiter prend le landau en main. L'homme pousse vers elle la deuxième petite fille, dont le regard affolé va de son père à cette dame inconnue. Elle comprend mal, elle n'a que sept ans... Elle murmure le nom de son père d'une toute petite voix interrogative :

« Papa ? »

Mais l'homme a déjà reculé, il s'éloigne, et après un dernier regard éperdu il marche vers le piège tendu devant lui. Il n'a même pas demandé son nom à Florentine. Il sait que tout est inutile, qu'il ne reverra pas ses filles. Il a tenté ce qu'il pouvait pour les sauver, au risque de tomber sur une indicatrice. Il va rejoindre sa femme, et l'accompagner vers la mort, alors il ne se retourne pas.

Et la petite fille ne crie pas, n'appelle pas. Sa main serrée dans celle de la dame inconnue, elle répète seulement à voix basse, figée sous la pluie : « Papa ? »

Florentine reste un moment immobile elle aussi, puis se penche sur le bébé et le berce un peu, pour donner le change et interroger la plus grande :

« Quel âge a ta petite sœur ?

— Trois ans madame...

— Comment s'appelle-t-elle ?

— Mathilde...

— Et toi ?

— J'ai sept ans et je m'appelle Joséphine...

— Ecoute-moi bien Joséphine, nous allons marcher dans cette rue, et passer devant les soldats allemands, là où il y a les camions, tu vois ?

— Oui madame, c'est là qu'on habite.

— Tu ne regarderas personne, tu feras semblant de jouer avec ta sœur, en te penchant sur elle. Il ne faut pas qu'on voit ta figure. Tu as compris ? C'est ton père qui le veut !

— Oui madame.

— Si on te parle, tu m'appelleras maman, si tu vois ton père ou ta mère, ou quelqu'un que tu connais, ne dis rien, parle-moi et regarde-moi tout le temps, tu as compris ?

— Oui madame...

— Alors allons-y, nous rentrons chez nous, nous habitons sur une péniche, un bateau qui va sur l'eau, et ton papa est batelier. Tu verras c'est très amusant une maison sur l'eau. »

Florentine Van Beeck, parle, parle, sourit, et marche vite en poussant le landau.

Elle se souviendra de ce jour d'octobre 1942, longtemps, elle n'oubliera jamais le regard suppliant de cet homme en pardessus noir et la seconde où il lui a jeté ses enfants dans les bras, en ces temps de fracas, où l'Europe courbait le dos, et baissait la tête sous les hurlements d'un fou.

Florentine a franchi le piège des camions allemands. Comme d'autres passants, spectateurs impuissants, elle a effleuré les visages terrorisés de ces gens que l'on traîne hors de leur maison, de leur vie, de leurs droits, comme s'ils n'étaient que des rats nuisibles qu'il faut exterminer. A présent elle court presque le long du canal Albert, pour rejoindre la péniche. De loin son mari l'aperçoit et crie :

« Qu'est-ce que tu fais ? D'où est-ce que tu viens comme ça ? »

Elle ne lui laisse pas le temps de demander encore qui sont ces enfants inconnus qu'elle ramène au pas de course. Les autres bateliers pourraient entendre, et elle fait signe à son mari de se taire. Puis arrivée le long de la péniche elle lui tend le bébé, fait monter la petite fille, hisse le landau, tout en marmonnant :

« Tais-toi, emmène-les dans la cale, les Allemands voulaient les prendre, je te raconterai plus tard, fais vite. »

A l'intérieur de la péniche, François écoute maintenant sa femme attentivement. Lorsqu'elle a fini son histoire, il remarque :

« Ce pauvre type t'a fait confiance, mais c'est une charge terrible pour nous, il va falloir les nourrir, et les cacher en permanence. Trop de gens savent que nous n'avons que deux filles.

— Je sais, François, mais cet homme a eu de la chance sans le savoir, car nous, nous pouvons les cacher facilement, bien mieux que si nous habitions à terre. Le chemin est long de Anvers à Liège, et les berges solitaires. Les enfants pourront vivre un peu au-dehors, entre chaque écluse, il suffira d'être prudents. Pour le reste, c'est facile, ces deux gosses ont le même âge que les nôtres, à peu de chose près. Elles partageront les vêtements et on fera attention à la nourriture. Nous avons quatre filles maintenant, François ! Et elles seront quatre sœurs, c'est tout ! Pour notre Lucienne pas de problème, elle n'a que trois ans, l'âge de l'autre, elle ne se rend pas compte. Ce qu'il faut, c'est expliquer à Jacqueline. Elle a huit ans, elle est en âge de comprendre. Je vais lui parler. En attendant si tu es prêt, il vaudrait mieux s'en aller, on ne sait jamais. »

Tandis que la péniche largue ses amarres, emportant son chargement de métaux, et deux petites passagères en plus, Florentine se rend dans la cabine où l'aînée de ses filles, une pâle petite enfant blonde, épluche laborieusement quelques légumes.

« Jacqueline, tu sais ce que c'est que d'être juif ?

— Non maman, pas très bien.

— Alors je vais t'expliquer. Tu te souviens de ce que t'a dit le docteur ? Il t'a dit que tu avais une maladie qui s'appelle la tuberculose. Il t'a dit aussi que tu guérirais, mais qu'il fallait de la patience, et que tu ne joues pas trop avec les autres enfants.

— Oui maman, je sais.

— Eh bien ! je connais deux petites filles qui sont malades, mais d'une autre maladie. En ce moment tu vois, être juif, c'est comme si on était malade. Et pour guérir c'est long, il faut de la patience et ne pas jouer avec les autres petites filles non plus. Il faut se cacher, et que personne ne sache où on est, tu comprends ?

— Qui est-ce qui est juif maman ? Les deux petites filles que tu connais ?

— Oui. Alors je les ai amenées chez nous, elles vont se cacher dans la cale, on leur fera des lits pour dormir, et elles ne sortiront que s'il n'y a personne d'autre que nous. Il faut que tu ne le dises à personne, sinon ce serait très grave, et elles mourraient au lieu de guérir, tu comprends ?

— Oui maman.

— Tu ne diras rien ? A personne ? Jamais ?

— Je te le promets maman, est-ce que je pourrai jouer avec elles quand même ?

— Bien sûr, de temps en temps, pourquoi ?

— Est-ce qu'elles deviendront malades comme moi, et moi comme elles ? Est-ce que j'en mourrais si j'étais juif ? »

Décidément Florentine Van Beeck se souviendra longtemps de ce jour d'octobre

1942. Il faisait froid et humide sur le canal Albert, et la vie était cruellement stupide et difficile à expliquer à une enfant de huit ans.

A cette époque, en 1942, Florentine Van Beeck était une jeune femme solide, blonde aux yeux bleus et à la stature de flamande. Quinze ans plus tard, en 1958, elle a quarante-sept ans, elle a grossi, son visage aux traits énergiques s'est empâté, elle est veuve depuis trois mois. Veuve, pauvre, et désorientée de ne plus vivre sur l'eau, de ne plus arpenter le pont étroit de sa péniche.

La convocation qu'elle a reçue du tribunal, est arrivée dans un petit logement où elle vit avec la cadette de ses filles. L'aînée est mariée, la cadette est fiancée, bientôt Florentine Van Beeck connaîtra la grande solitude, bientôt elle n'aura plus d'enfants, à moins de se battre. Et c'est ce qu'elle va faire en se rendant chez le juge d'instruction ce jour-là.

Jamais Florentine n'a eu affaire à la justice des hommes. Toute sa vie elle n'a compté que sur elle-même, décidé, tranché, agit sans se préoccuper de savoir si elle enfreignait des règles ou des lois. Et c'est cela qu'on lui reproche aujourd'hui. Mais de cela, Florentine se moque, la bataille qu'elle doit livrer est bien plus importante.

Le juge est un petit homme sévère, au nez chaussé de lunettes énormes, et à la voix sèche :

« Vous vous appelez bien Van Beeck, Florentine, veuve de François Van Beeck, batelier, décédé le 3 juin 1958 ? Vous vous êtes mariés en 1933 à Liège, et vous avez eu deux enfants. Une fille Jacqueline née en 1934, et une autre Lucienne, née en 1939... »

Florentine regarde le petit juge en face, son visage est tendu, elle a beaucoup pleuré c'est visible. Elle acquiesce en silence.

« Madame Van Beeck, que sont devenues vos filles ?

— Lesquelles ?

— Ne jouez pas sur les mots, madame, l'affaire est importante, je vous demande ce que sont devenues vos filles Jacqueline et Lucienne, vos filles légitimes !

— Mortes, toutes les deux, je l'ai déjà dit à la police.

— Dites-moi dans quelles circonstances, madame Van Beeck...

— Jacqueline est morte en 1943, à la fin de l'hiver, elle était tuberculeuse, et ma petite Lucienne l'a suivie, quatre mois plus tard. Elle était fragile, elle aussi, c'est une pneumonie qui l'a emportée...

— Pourquoi n'avez-vous pas signalé leurs décès, madame Van Beeck ?

— Vous le savez bien ! Je l'ai dit à la police ! Vous n'allez pas me torturer avec cette histoire ! Je ne les ai pas tuées vous savez !

— Vous êtes ici devant un juge d'instruction, madame Van Beeck, je suis chargé par le Ministère public qui a porté plainte contre vous, d'éclaircir toute cette affaire. Je vous prie de répondre aux questions avec précision.

— Vous me faites penser aux Allemands ! Ça vous est égal que j'aie de la peine ? Ça vous est égal qu'on cherche à m'enlever mes filles ?

— Ceci est un autre problème, madame Van Beeck, et ne soyez pas injurieuse, je n'ai pas l'intention de vous faire du tort, mais je dois savoir. Pourquoi n'avez-vous pas signalé le décès de vos enfants ?

— J'avais recueilli deux petites filles juives, ce sont mes filles maintenant. A l'époque elles avaient le même âge que les miennes, alors quand Jacqueline est morte, ce soir-là, on a réfléchi avec mon mari, et on s'est dit puisque le malheur nous frappe, il faut que cela serve à quelque chose. Nous avons enterré la petite, le long de la berge, nous sommes restés là toute une nuit, à prier, et j'ai dit à mon mari, il faut sortir Joséphine de la cale, à partir de maintenant, on l'appellera Jacqueline, elle aura des papiers, une identité, elle sera notre vraie fille, devant tout le monde. C'est ce qu'on avait décidé mon mari et moi, et c'est ce qu'on a fait. Je ne savais pas que quelques mois plus tard, nous serions obligés de faire la même chose quand ma petite Lucienne s'est éteinte. J'ai dit à mon mari : " Tu vois, le bon Dieu voulait peut-être ça, il voulait peut-être que nos enfants meurent, pour que les deux autres puissent vivre en prenant leur place. " Alors nous avons fait comme pour l'autre, on a enterré la petite Lucienne sur la berge, et Mathilde est devenue Lucienne. C'était la guerre, monsieur, les gens mouraient partout, à quoi ça pouvait bien servir que je fasse des papiers, et qu'on mette leur nom sur une tombe ? A rien. J'aimais mes filles, monsieur, et j'ai aimé les deux autres autant qu'elles, peut-être plus, deux fois plus même. La grande a oublié petit à petit, elle n'avait pas compris pourquoi on la cachait dans la cale, elle avait même oublié son père et sa mère, elle ne savait même plus qu'elle était juive...

A la fin de la guerre, elle s'appelait Jacqueline Van Beeck, et sa sœur Lucienne Van Beeck, elles étaient nos filles, elles ne savaient rien d'autre. Quand l'aînée me posait des questions, sur de vagues souvenirs qu'elle avait, je lui racontais que je l'avais mise en pension chez des amis pendant un moment, ça ne l'a jamais tracassée vraiment, tout s'estompait dans sa tête, elle confondait son vrai père avec mon mari. Quant à sa sœur, elle était bien petite, c'était encore plus simple. Elles ont été heureuses toutes les deux, elles ont échappé au massacre, je les ai tirées des griffes des Allemands ! Voilà pourquoi je n'ai pas signalé le décès de mes enfants ! C'est un crime peut-être ? »

Le petit juge a bien du mal à endiguer le flot de paroles qui l'assaille, car Florentine est lancée :

« Vous savez, ce n'était pas facile, ce n'était pas simple, nous n'avions pas de médicaments, pas grand-chose à manger, je suis mère, la mort de mes enfants m'a rendue malade, mais je tenais bon, je voulais que ces deux-là vivent au moins ! Qu'elles vivent pour quatre, vous comprenez ? En 1945, quand les V 2 nous ont bombardés, Lucienne, la petite dernière, avait la diphtérie. Je l'ai soignée toute seule, je lui arrachais les peaux de la gorge avec mes doigts, je lui soufflais de l'air dans les poumons, je me suis battue pendant trois jours et quatre nuits, pour qu'elle vive, ma petite juive, ma fille, pour que son bonhomme de père qui me l'avait jetée dans les bras, ait eu raison de le faire, vous comprenez ça ? »

Florentine éclate en sanglots, et le petit juge laisse un peu tomber son masque de magistrat. La sincérité de cette femme est évidente.

« Je sais, madame Van Beeck, je sais tout cela. Seulement la loi, c'est la loi. Ces enfants vivent sous une fausse identité, et il fallait éclaircir les circonstances qui ont précédé ce changement d'identité. Pourquoi ne leur avez-vous jamais rien dit ? Vous auriez pu régulariser les choses à la fin de la guerre !

— A quoi bon ! Leurs parents étaient morts, je le savais.

— Ils auraient pu avoir la chance de survivre ! En ce cas, vous n'aviez pas le droit...

— Le droit, le droit... vous ne connaissez que ça ! J'ai fait mon enquête ! Je connaissais le nom du père : le soir où j'ai ramené les enfants, j'ai trouvé un papier cousu dans l'ourlet de la robe de l'aînée, avec quelques bijoux en or. Je l'ai toujours ce papier, tenez, vous pouvez lire ! »

Et le juge lit sur un morceau de papier jauni et plié tant de fois :

« Si vous trouvez mes enfants, soyez bons pour eux, je vous supplie de ne pas les remettre aux autorités allemandes. Les enfants ont de la famille en Amérique. Merci. »

Florentine reprend son précieux papier, et continue :

« Vous voyez, il avait prévu de les abandonner et c'est un miracle qu'il m'ait rencontrée. Après la guerre, j'ai fait des recherches par la Croix-Rouge. J'avais le nom de famille, la petite me l'avait dit au début. Ils ont disparu, tous les deux, le père et la mère. Ils s'appelaient Atlasberg...

— Et cette famille en Amérique ?

— Je n'ai pas cherché à savoir, je ne voulais pas, ce sont mes filles maintenant, et on ne me les enlèvera pas ! »

Le juge fouille dans son dossier et en extirpe une feuille de papier dactylographiée :

« Voici :

“ Lorsque mon père (elle parle de votre mari), lorsque mon père est mort, il m'a fait appeler à son chevet, pour me révéler le secret de ma naissance. Il m'a fait promettre de ne rien dire à ma sœur, qui est plus jeune de peur de la bouleverser. ”

Question : “ Pourquoi avez-vous rompu cette promesse ? ”

Réponse : “ Un jour, quelque temps après la mort de mon père, ma sœur est venue me trouver, elle était bouleversée. Ma mère lui avait fait cadeau d'une paire de boucles d'oreilles en or, pour ses dix-huit ans, et son fiancé lui avait fait remarquer que les bijoux portaient l'étoile de David. Il lui a demandé si elle était juive, et elle s'est fâchée. Les bijoux la tracassaient, je le voyais bien, elle voulait en connaître l'origine, et avait peur d'en parler à ma mère. Alors j'ai préféré tout lui raconter. Cette révélation lui a fait un choc. ” »

Florentine Van Beeck a écouté en silence, mais elle réagit à présent :

« C'est de ma faute, ces bijoux me brûlaient les doigts, ils étaient à elles. C'était au moment où j'ai quitté la péniche, pour aller vivre en ville, je déménageais toutes les affaires. J'aurais mieux fait de les flanquer dans l'Escaut !

— Saviez-vous que votre mari avait parlé à l'aînée ?

— Non, mais je m'en suis doutée, elle avait changé.

— Madame Van Beeck, le problème se pose maintenant, non pas pour l'aînée de vos filles adoptives, qui est majeure, mariée et libre de son choix, mais pour la cadette, qui est mineure. Vous savez qu'elles ont retrouvé un parent en Amérique,

vous savez que ce dernier les réclame et que sa demande officielle nous est parvenue, puisque c'est la raison même de cette instruction...

— Je sais tout ça ! Lucienne a cru bien faire, je ne lui en veux pas d'avoir eu envie de connaître quelqu'un de sa vraie famille, mais je ne veux pas qu'il les attire chez lui, au bout du monde. Je veux garder mes filles !

— Madame Van Beeck, la situation n'est pas aussi simple. Je parlais tout à l'heure de vos filles adoptives, mais légalement c'est inexact... Vous avez vécu toutes ces années dans l'illégalité totale, et si la famille de ces jeunes filles les réclame, je suis obligé d'accéder à la demande, notamment pour la cadette...

— Elles ne partiront pas en Amérique ! Je les ai cachées dans le noir pendant deux ans et la Gestapo ne les a pas trouvées, j'ai volé du charbon la nuit pour le vendre et leur donner à manger, et cet Américain voudrait les prendre ?

— Cet Américain est leur oncle, madame Van Beeck, il est assez riche, il dirige une chaîne de supermarchés à Los Angeles, et il est prêt à leur trouver du travail, à les aider, à leur rendre une partie de ce qu'elles ont perdu jadis.

— Je sais ! Oh je sais ! Il m'a écrit ! Vous voulez voir sa lettre ? Tenez : il propose de me dédommager pour que je les laisse partir ! Et vous savez combien ? Sept cents francs par mois, tant que je vivrai ! Il l'a écrit là : " Pour vous rembourser et vous remercier de ce que vous avez fait pour mes nièces. " Ses nièces ! Son fric ! Je n'en veux pas moi, de son fric, et ce sont mes filles, pas ses nièces !

— Madame Van Beeck, vous n'avez aucun moyen légal d'empêcher ces jeunes filles de partir. Je le regrette, mais je dois vous le redire. Il y aura un procès, c'est inévitable !

— Elles ne partiront pas, je le sais, je suis leur mère ! Ça vaut bien l'Amérique, non ? »

Florentine Van Beeck se souviendra longtemps de ce jour d'octobre 1942, il pleuvait quand un homme vêtu de noir lui a jeté ses enfants dans les bras, il suppliait.

Elle se souviendra aussi de ce jour de décembre 1958, quand l'avion de la *Panamerican* a décollé devant elle. Il faisait soleil et elle avait froid.

« On reviendra te voir souvent, maman, ne pleure pas. Et on t'enverra l'argent pour le procès. »

Florentine Van Beeck, la batelière de l'Escault, valait-elle l'Amérique ? Provisoirement la réponse était non.

TÊTE-A-TÊTE

Cecil Heber décroche le téléphone d'une main tremblante au poignet orné d'une gourmette en or. De l'autre main, le jeune fermier passe un fin mouchoir sur son front, puis cherche le numéro de téléphone du docteur, écrit avec des pattes de mouche sur un papier tenu au mur par une punaise.

Exceptionnellement la radio de Fred, le plus jeune des frères Heber, est silencieuse. Le lave-vaisselle devrait ronronner. La mère devrait regarder la télévision... Mais rien de tout cela. Tandis que Cecil compose le numéro, il n'y a pas un bruit dans la grande ferme. Il n'attend même pas la voix du docteur et dès qu'on décroche, il balbutie :

« Vite Docteur ! Vite ! Venez vite ! »

Dans l'état canadien de l'Alberta les routes sont quelquefois des pistes de terre poussiéreuse. Et la voiture du docteur Norman, médecin de campagne qui a circulé toute la journée entre les interminables champs de blé, de ferme en ferme, est toute blanche.

Enfin voici, en bois et en béton, la ferme des Heber qui apparaît dans la lueur des phares, posée sur la plaine, comme écrasée par un énorme silo à grain.

A travers le pare-brise, le docteur Norman, grand et chauve, scrute la maison de ses yeux bleus, attrape sa veste sur la banquette arrière et s'arrête dans la cour, pour voir venir à sa rencontre une silhouette maigre, en blue-jean et pull-over. Grâce à ses bottes et son foulard de cow-boy, le toubib reconnaît Cecil Heber, à peine trente ans, le cadet des trois frères Heber.

« Qu'est-ce qu'il se passe, Cecil ? »

Cecil semble incapable de parler. Ses yeux noirs sont agrandis d'épouvante sous ses cheveux blonds frisottés. Il montre un corps allongé dans la cour.

Le docteur se baisse sur le cadavre d'un homme qu'il tourne et retourne :

« Des balles... » murmure le docteur. « Il en a reçu au moins trois... qui est-ce ?

— Un domestique... répond Cecil. Venez... »

Il pousse le docteur dans l'entrée de la maison principale.

« Ça c'est le valet d'écurie... » dit encore Cecil.

Sur le carrelage un garçon grassouillet, en blouson de toile et bottes de caoutchouc, est effondré dans une mare de sang.

« Ce n'est pas tout Docteur... Regardez... »

Il tire par la main le toubib qui s'arrête, pantois, dans la cuisine : la vieille madame Heber est écroulée sur la table. Sa nuque n'est plus qu'une bouillie. Le docteur se penche sur elle :

« Trois balles elle aussi... dit-il enfin. J'ai l'impression qu'elles ont été tirées à

bout portant. Une seule aurait suffi. »

Lorsqu'il se redresse, Cecil pousse la porte de la salle à manger. Il agit comme un automate.

« Quoi ? Ce n'est pas fini ? » s'exclame le docteur, horrifié.

Au milieu de trois chaises renversées, gît le cadavre de Andrew, le plus jeune des trois frères Heber. Lui aussi a reçu trois coups de feu : tous les trois en pleine figure.

« Mon dieu ! Mon dieu ! Qui a pu faire ça ? »

Cecil secoue la tête, il est pâle comme un fantôme.

« Je ne sais pas... »

Sur ces mots, des pieds lourdement chaussés frottent le paillason de l'entrée.

« Ce doit être mon frère John. Il est parti faire le tour de la propriété au cas où l'assassin serait encore dans le coin. »

John a l'air absent, il accomplit toute une série de gestes mécaniques, accroche son blouson, retire ses bottes avant de laisser choir son énorme corps sur une chaise. Il doit peser dans les 90 kilos.

« Alors ? Tu as vu quelque chose ? » demande son frère.

John se contente de secouer négativement la tête.

Le docteur, qui a repris ses esprits, s'adresse aux deux frères :

« Malheureusement, mes enfants, c'est la police qu'il faut appeler... Moi, je ne peux plus rien. »

Comme les deux frères paraissent complètement abattus, il ajoute en se dirigeant vers le téléphone :

« Si vous voulez, je vais le faire. »

L'inspecteur Hilmar Hofer a un visage en lame de couteau et il est d'une élégance assez voyante pour un canadien, avec ses lunettes à monture métallique. Il avale sa quatrième tasse de café lorsque le docteur Norman s'excuse à son oreille d'une voix sourde :

« Pardonnez-moi de vous déranger si tard. Je vous appelle depuis la ferme de la famille Heber. C'est le fils cadet, Cecil, qui m'a appelé vers neuf heures moins le quart, et je suis arrivé à neuf heures. J'y ai trouvé quatre personnes assassinées à coups de feu.

L'inspecteur Hofer laisse retomber d'un seul coup sa tasse de café :

« Combien dites-vous ?

— Quatre.

— Vous dites bien : quatre.

— Oui. Deux fois deux.

— Et qui sont les victimes.

— Eh bien, il y a madame Heber, son plus jeune fils, les deux autres sont des domestiques.

— Et le garçon qui vous a appelé connaît l'assassin ?

— Non... Pas même un soupçon.

— Et vous ?

— Moi ? Aucun. Mais je ne suis pas policier, Inspecteur. Je suis médecin. Cela dit, je veux bien vous aider. Je reste ici jusqu'à ce que vous arriviez et je vous dirai ce que je sais, c'est-à-dire pas grand-chose...

— O.K. A tout de suite. »

Vingt minutes plus tard, l'inspecteur Hofer s'arrête au milieu des champs de blé : un océan gris qui ondule à perte de vue. Une vieille femme fait de l'auto-stop près d'une camionnette vétuste.

« Où allez-vous ? demande l'inspecteur.

— A Mannville, mais ma voiture est en panne.

— Moi je vais à la ferme des Heber. Ça vous rapprochera du bus.

— Ça sera toujours ça », dit la vieille en relevant ses jupes pour se glisser près de l'inspecteur.

Tandis qu'il reprend sa route entre les champs de blés, l'inspecteur demande à la vieille ce qu'elle fait à cette heure-là dans un endroit aussi désert. Elle lui explique qu'elle est mercière ambulante et que, justement, elle voulait passer ce soir chez les Heber. Malheureusement elle est tombée en panne. Voilà plus de deux heures qu'elle fait le poireau, à côté de sa camionnette.

« Vous connaissez les Heber ?

— Je connais tout le monde dans le coin.

— Bon, alors vous venez avec moi à la ferme.

— Pourquoi ?

— Vous verrez bien. »

Pour voir, elle a vu la vieille Jeannette : tel est le nom de la mercière ambulante. Lorsqu'elle est arrivée dans ce pays, il n'y avait que des calèches, tous les hommes portaient des revolvers et montaient à cheval. Avec soixante-cinq ans de moins elle devait être alerte et jolie. Toujours alerte mais ratatinée, elle est devenue la mémoire vivante de ce pays transformé.

Avec stupeur et horreur Jeannette découvre les quatre cadavres de la ferme Heber. Elle en joint les mains d'émotion.

L'inspecteur assoit la vieille dame dans un fauteuil du salon et la laisse seule avec les deux frères Heber qu'elle observe du coin de l'oeil.

Puis il prend à part le docteur Norman. De l'avis de celui-ci, les coups de feu proviennent d'un fusil : une arme de guerre sans doute. Le criminel voulait certainement la mort de ses victimes car il s'est acharné sur elles. Lorsqu'il est arrivé, c'est Cecil qui a accueilli le docteur, John est arrivé peu après. C'est tout

ce qu'il sait.

« Vous n'avez vu personne dans les environs ?

— Absolument personne.

— Vous connaissez bien les Heber ?

— Assez bien...

— Lequel des deux frères pourrait avoir commis le crime ? »

Le docteur Norman a un sursaut, et le policier précise :

« Je dis bien “ pourrait ”. Je ne vous demande pas une accusation, simplement un avis médical sur le psychisme des deux frères. Je n'en ferai pas état et j'oublierai aussitôt. »

Le médecin hésite, puis finit par répondre :

« A condition que vous n'en tiriez vraiment aucune conclusion, je crois pouvoir dire que John me semble totalement incapable de commettre un acte pareil. En ce qui concerne Cecil, c'est le moins équilibré des deux. Mais ça ne prouve évidemment rien. »

Le policier hoche la tête d'un air d'approbation, puis quitte le médecin pour aller interroger John Heber. Le garçon, pâle et désemparé, a de la peine à répondre. Les larmes lui montent aux yeux dès que l'on parle de son plus jeune frère Andrew pour lequel il semblait avoir une grande affection. Sa déclaration est des plus simples : il était avec Cecil dans la prairie pour ramener les bestiaux. Cecil l'a quitté vers 8 h 15 comme il le fait toujours pour voir le résultat du baseball à la télévision. Lorsque John l'a rejoint, il y avait un quart d'heure que Cecil avait découvert le quadruple assassinat.

Alors le policier se tourne vers Cecil :

« Et vous, qu'avez-vous à dire ? »

Cecil n'a aucune information à révéler, rien que l'on ne sache déjà, sinon que les victimes saignaient encore lorsqu'il est arrivé.

« Il y a des armes à feu dans la maison ? demande l'inspecteur.

— Oui, répond Cecil, un revolver. »

Mais son frère John hausse les épaules :

« Il n'a pas servi depuis la guerre, et on ne l'entretient pas. Je suis sûr qu'il ne marche pas.

— Et vous n'avez pas de carabine ? »

Il n'y a pas de carabine dans la famille Heber. Mais en parcourant rapidement toutes les pièces, l'inspecteur finit par apercevoir un reflet cuivré au fond d'une cuvette pleine d'eau dans la cuisine. Il y plonge la main et en ressort une douille. Elle provient d'une carabine. L'inspecteur refait toutes les pièces, sans en trouver d'autre. Le criminel a dû les ramasser soigneusement en oubliant celle éjectée au fond de la cuvette.

Enfin l'inspecteur se souvient de la vieille Jeannette qui attend dans le salon, et la rejoint :

« Madame Jeannette, je voudrais vous poser quelques questions. D'abord, est-ce que John a une petite amie ?

— Non, il fréquente des filles, bien sûr, mais on ne peut pas dire qu'il a une petite amie.

— Et Cecil ?

— Cecil oui, du moins en secret, parce que sa mère ne voulait pas en entendre parler.

— Comment ça ? M^{me} Heber ne voulait pas que son fils ait une petite amie ?

— Oui. Elle craignait qu'il se marie. Chaque fois que Cecil a essayé d'amener ici une jeune fille, sa mère a fait un scandale. Elle en était malade. Aussitôt elle disait pis que pendre de la jeune fille qu'il lui présentait, tout le monde sait cela.

— Elle et son fils se disputaient ?

— A cause de ça ? Et comment ! Des scènes horribles.

— Cecil est-il chasseur ?

— Oui, et il a fait des concours de tir.

— Vous croyez qu'il pourrait avoir tué sa mère ? »

La vieille détourne les yeux, regarde le plancher, le plafond, les quatre murs, elle tord ses mains sur sa jupe en silence, et le policier insiste :

« Répondez-moi madame Jeannette... »

Mais la vieille secoue la tête, en marmonnant :

« Ça va... j'en ai assez dit comme ça. Je veux rentrer chez moi. »

Après ces révélations, l'inspecteur ne dort pas de la nuit, plus de vingt fois il passe en revue tous les détails de l'affaire. Comme tous les policiers canadiens, il a prêté serment de ne jamais classer une affaire tant qu'elle n'est pas élucidée. Mais il tourne en rond. Il n'a rien : rien que cette douille... et Cecil. Car le jeune Cecil, avec son foulard et ses bottes, sa gourmète en or, ses yeux noirs et ses cheveux blonds frisés, ferait un beau coupable. Un rôdeur ne se serait pas acharné ainsi sur les victimes. Il n'aurait pas ramassé soigneusement les douilles. Le criminel devait être un familier de la maison qui ne voulait pas de témoins, c'est sûr... Et Cecil, après tout, avait un motif : la dictature de sa mère qui l'empêchait de se marier.

Tout cela est bien maigre, sans preuve, et aucun indice. Mais il y a l'intuition, et l'intuition compte. Or l'inspecteur Hofer a l'intuition que Cecil joue la comédie. Et s'il joue la comédie, c'est qu'il est coupable.

Au petit matin, l'inspecteur monte dans sa voiture, jette une paire de menottes dans la boîte à gants, et s'en va arrêter tout de go Cecil Heber.

Le garçon semble tomber des nues. Sur la route du retour, il ne cesse de jurer qu'il n'est pour rien dans cette affaire et hurle son innocence jusque sur le perron de la prison.

Tant et si bien que tous les proches de l'inspecteur le mettent en garde : il n'a rien de sérieux contre le suspect. Dans quarante-huit heures il devra relâcher

Cecil Heber s'il n'a pu prouver d'ici là qu'il est coupable. Ou alors il risque les pires ennuis.

Après avoir ruminé deux heures dans son bureau, Hofer prend une décision. Ce type dont il a vu le nom dans les journaux et qui soi-disant lit dans les esprits : un dénommé James Lower. Il va lui demander s'il peut lire dans l'esprit de Cecil Heber. Cela peut paraître naïf mais, après tout le policier ne risque rien.

Il convoque James Lower dont il a lu quelques jours plus tôt le nom dans un journal. Cet homme curieux est arrivé à Alberta il y a une dizaine de jours pour y donner une série de conférences. On dit de lui qu'il hypnotise les gens et sait lire dans leurs pensées. Dans une interview il a même raconté avoir aidé à plusieurs reprises la police allemande de Berlin et de Hambourg à éclaircir d'importantes affaires criminelles en lisant dans la pensée des coupables.

James Lower porte le cheveu blond et rare, sur un petit corps maigrichon. Il répond tout aussitôt à l'appel de l'inspecteur Hofer, et l'écoute avec empressement.

« Voilà, explique naïvement l'inspecteur. Je voudrais la carabine avec laquelle Cecil Heber a tué quatre personnes. Lorsque j'aurai cette carabine je pourrai l'inculper définitivement. Si vous pouvez lire dans ses pensées vous devez trouver l'endroit où il a caché sa carabine. »

James Lower demande quelques renseignements complémentaires sur cette affaire, examine minutieusement la photographie du suspect et répond finalement, d'un air concentré :

« Je vais faire mon possible. Il faudra me laisser agir seul avec votre bonhomme. Je ne dois être séparé de lui que par une grille.

— D'accord, mais il vous faudra combien de temps ? »

James Lower répond par un geste évasif, et l'inspecteur supplie :

« Je n'ai que quarante-huit heures !

— Ça peut être très long, mais rassurez-vous cela ne dépassera pas quarante heures. »

Trente minutes plus tard, James Lower s'assoit face à une grille derrière laquelle se tient, dans une cellule de trois mètres sur quatre, un garçon d'une trentaine d'années, aux yeux noirs et aux cheveux blonds frisottés dont le poignet est orné d'une gourmette en or qui contraste singulièrement avec ses bottes et son foulard de cow-boy.

Cecil Heber — car c'est lui bien entendu — est assis sur un châlit. Il regarde son visiteur s'installer confortablement dans un fauteuil en skaï gris, reposant sur une tubulure blanche et chromée.

« Bonjour... dit James Lower.

— Salut... » répond Cecil tout de même un peu étonné.

Puis les secondes et les minutes s'écoulent... Cecil attend que l'inconnu lui adresse la parole. Or il ne dit rien, pas un mot. Il reste immobile, bien assis dans un fauteuil bancal, mais assez droit, les jambes croisées, ses deux mains reposant l'une sur l'autre sur son genou. A la fois attentif et décontracté.

« Vous êtes un flic ? » demande enfin Cecil.

Non seulement James Lower ne répond pas, mais il n'a pas un geste, aucune expression. Il se contente de fixer le suspect.

Celui-ci, qui ne voit aucune explication à la présence de cet homme et à son attitude, pense qu'il s'agit peut-être d'un piège. Mais lequel ? Toujours incapable de trouver une réponse à cette question, il décide de tourner le dos à l'homme pour essayer de dormir. Peut-être y parvient-il, mais son sommeil, dans ce cas, ne dure pas longtemps, car une demi-heure plus tard il s'agite :

« A quoi vous jouez ? » demande-t-il.

Comme l'autre ne répond toujours rien, Cecil se retourne, se rendort et se réveille à nouveau, un peu énervé.

« Si vous n'êtes pas un flic, qu'est-ce que vous êtes ? Toubib ? Journaliste ? »

Cette fois, comme James Lower lui répond qu'il n'est ni l'un ni l'autre, il ne reste plus à Cecil qu'à tenter de se rendormir.

Et les heures s'écoulent. Un policier apporte une gamelle à Cecil. James Lower mange un sandwich et boit une bière, tandis que les questions de Cecil se font plus fréquentes et plus nerveuses.

Enfin qui est-il bon sang ? Qu'est-ce qu'il fait là ? Est-ce qu'il est payé par les flics pour l'observer ? Pour l'hypnotiser ? Pour lui tirer les vers du nez, est-ce que ça va durer longtemps ?

Puis comme s'il parlait tout seul dans sa cellule, allongé sur son grabat, le dos tourné à James Lower, comme il le ferait chez un psychanalyste, Cecil raisonne à voix haute : « Certes il est bon tireur, c'est bien connu, mais il n'a jamais eu de carabine. Et puis pourquoi aurait-il tué sa mère ? Evidemment il ne s'entendait pas bien avec elle, mais de là à la tuer et à tuer son frère — ce pauvre gosse — et les deux domestiques. Pour quoi faire ? »

Vers la dixième heure, l'attitude de Cecil change. Il s'assoit en face de James Lower et commence à se moquer de lui : « S'il croit l'impressionner, il se met le doigt dans l'oeil jusqu'au coude. Il ne sait pas quel est son métier mais il n'est pas foulant... S'il est bien payé, il a vraiment trouvé la bonne combine, etc. »

Comme James Lower reste toujours muet, la moquerie de Cecil devient plus agressive. Il trouve le visiteur laid, chétif, petit. Il a l'air d'un crapaud sur son fauteuil. Dommage qu'ils soient séparés par une grille sinon il lui donnerait une paire de claques pour lui apprendre à s'occuper de ce qui le regarde.

A partir de la quinzième heure, Cecil devient tout à fait agressif. Il menace James Lower : « Quand il sortira d'ici — car il en sortira, c'est sûr, puisqu'il n'est pas coupable — celui-ci pourra compter ses abattis. Il lui fera la peau ! »

Les menaces sont coupées de courts moments de sommeil. Chaque fois qu'il s'éveille, Cecil voudrait sans doute ne pas s'occuper de James Lower, mais c'est plus fort que lui. Il faut qu'il tourne la tête pour voir s'il est toujours là.

Et comme il est là, la colère de Cecil devient de plus en plus spectaculaire. Il se précipite sur la grille, la secoue de toutes ses forces. Puis il jette à travers les barreaux tout ce qui lui tombe sous la main, mais il n'a pas grand-chose.

Bientôt cela devient du véritable délire. Il fait n'importe quoi. Et comme si c'était une injure extrême, il lui montre son derrière.

De son côté James Lower sent la fatigue l'envahir. Il est ruisselant de sueur. Sur le skaï, ses fesses humides doivent attraper des ampoules, mais il ne bouge pas.

Vers la vingtième heure, l'attitude de Cecil — physiquement épuisé, à bout de nerfs — change encore. Il veut s'expliquer, répondre d'avance à tous les témoignages que la police a pu recueillir. Et bien entendu il en imagine beaucoup plus qu'il n'y en a en réalité. Bref il commence à trop parler.

Cette fois James Lower se fait moins lointain. Par des expressions du visage : étonnement, acquiescement, quelques sourires aussi, il participe au discours de Cecil et celui-ci parle d'autant plus.

Enfin James Lower en vient à prononcer quelques mots : « Oui... Non... Peut-être... Comment dites-vous, je n'ai pas compris... » C'est presque un dialogue qui s'établit. Mais un dialogue à sens unique : James Lower s'efforçant de conserver tout son mystère. Tant et si bien que Cecil — ivre de fatigue, au bout de sa résistance nerveuse — perd complètement les pédales. Il hurle :

« Vous voudriez bien savoir où est la carabine qui a fait ce massacre hein ? Eh bien vous pouvez toujours courir ! »

C'est ce que James Lower attendait depuis si longtemps : que Cecil parle de la carabine. Maintenant qu'il en parle, il est cuit. Cette obsession de la carabine va submerger sa raison. Sans vouloir dire où elle est il va en parler indéfiniment. Cela va être pour lui un jeu dangereux, comme s'il était le fildefériste qu'un seul geste peut précipiter dans le vide. Le moment viendra où il dira un mot de trop. Puis un autre pour se rattraper. Et encore un autre. Et James Lower saura tout.

Vingt-six heures se sont écoulées lorsque James Lower, pâle et les yeux cernés jusqu'au milieu du visage, sort de la cellule et demande à parler à l'inspecteur Hofer, qui le bombarde de questions :

« Ça y est ?... Vous avez lu dans ses pensées ? Vous savez ?

— Appelez ça comme vous voudrez », grogne avec lassitude James Lower.

Puis il dessine sur un bout de papier :

« La carabine est enterrée sous un buisson... dit-il. Encadré de deux arbres. A deux cents mètres de là, il y a une maison blanche dont l'arête des murs et les pignons sont faits de briques rouges. »

Trois heures plus tard, lorsqu'on ramène la carabine déterrée à l'endroit indiqué, Cecil Heber comprend qu'il est perdu et qu'il est inutile de nier.

Il avoue qu'il a tué sa mère pour se venger des déceptions sentimentales qu'elle avait provoquées. Puis lorsque son jeune frère arriva, il dut le supprimer ainsi que les domestiques accourus pour porter secours aux victimes. Sous serment, l'inspecteur Hilmar Hofer déclara au tribunal qu'un homme sachant lire la pensée humaine l'avait aidé à confondre l'assassin.

Dont acte.

LES ESCALIERS DE GÊNES

Avant Monte Cassino, Mac Mill soldat américain grand, solide et blond espérait devenir chimiste. Mais lorsqu'il reçoit, le matin du 20 décembre 1943, l'ordre de partir vers le petit village de San Pietro, il ne pense plus qu'il puisse exister autre chose que la guerre.

Le voici donc marchant avec sa patrouille dans un fossé enneigé, vers un petit village aux maisonnettes éventrées, pleines de mystère.

L'un des quatre compagnons de Mac Mill est muni d'un talkie-walkie et dans le silence de l'aurore, on entend soudain crachoter l'appareil. Alors une mitrailleuse crépite quelque part dans les ruines de San Pietro.

Surpris en terrain découvert, Mac Mill et ses quatre camarades se mettent à courir en zigzag vers une ferme isolée, poursuivis par les balles de la mitrailleuse.

Soudain l'un d'eux, le plus gros, est touché, trébuche et s'abat. Un autre semble brusquement s'emmêler les jambes avant de tomber à son tour. Il reste encore trois cents mètres à faire. Un homme petit, court en avant, mais Mac Mill doit l'enjamber car il roule tout à coup dans la neige.

Enfin le dernier, à bout de souffle, décide de se jeter à plat ventre. Debout il était vivant. Lorsqu'il s'allonge, il est mort.

Au milieu du mur de la maison il y a une porte et Mac Mill se demande ce qui va se passer s'il s'arrête pour ouvrir la porte. Il choisit de faire comme s'il n'y avait pas de porte. Il se jette de tout son poids contre le bois, et la porte cède. Mac Mill, à moitié assommé, tombe dans l'obscurité. Les balles de la mitrailleuse sifflent au hasard dans la charpente.

Mac Mill reste immobile, les membres tremblants, les yeux fixés vers la porte comme si la mort allait lui apparaître. Au lieu de cela, éclate le vacarme infernal d'un bombardement de l'artillerie alliée qui durera jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien de San Pietro.

Sous ce déluge explosif, personne ne poursuivra Mac Mill.

Alors il regarde autour de lui. Sur un buffet on a posé deux clapiers contenant chacun plusieurs lapins qui bougent à peine, serrés les uns contre les autres. De l'autre côté, des quantités de vêtements sont accrochés au-dessus d'un tas d'herbes et de fanes de carottes.

A sa droite, une fenêtre fermée derrière des volets rabattus, au-dessus d'une cuisinière énorme, qui s'éteint. A gauche, un escalier descend dans un trou noir.

Mac Mill se retourne et voit soudain une jeune fille à demi vêtue, pétrifiée, qui tient un bol à la main et le regarde avec de grands yeux remplis de stupeur.

Mac Mill est d'ailleurs tout aussi étonné de cette rencontre imprévue avec une jeune fille terrorisée, en chemise de nuit et chaussettes de laine.

Du trou noir où plonge l'escalier, des voix souterraines appellent la jeune fille :

« Maria ? Maria ! »

Mac Mill comprend que toute une famille vit quelque part, dans une cave, sous

la maison.

Mais le froid entre maintenant par la porte ouverte. Mac Mill s'en va remettre la porte en place, pose son casque et se retourne à nouveau vers Maria pour lui parler, pour lui dire quelque chose de gentil, pour faire disparaître la peur de ses yeux.

Dehors, le vacarme s'intensifie. Les canons se répondent, rendent coup pour coup.

Mac Mill, qui ne sait pas un mot d'italien, regarde la jeune Maria sans pouvoir parler, il admire ses immenses yeux noirs. Elle doit avoir dix-sept ou dix-huit ans et, dans l'obscurité de ces ruines, elle paraît très belle. Mais il ne trouve rien à lui dire.

Les détonations et les chocs sont si rapprochés que les murs tremblent d'une façon continue. Est-ce pour cela que les mains de Mac Mill tremblent devant son visage lorsqu'il allume une cigarette.

La faible lueur lui fait mieux voir la jeune fille. Il voit d'abord son visage, blanc et ferme. Il devine qu'elle doit être nue sous sa chemise de nuit. Là où elle dormait il devait faire froid, ce qui explique les chaussettes de laine. Mais lorsque la flamme s'éteint, il continue surtout de voir ses yeux fixes.

Il ne trouve rien à dire. Mais il a tout à coup envie de se jeter contre elle, comme il s'est jeté sur la porte il y a un instant, dans le même élan irrésistible.

La mitrailleuse a tué en lui pour quelques secondes la faculté de réfléchir. Il a soudain perdu la possibilité de faire la différence entre le fait d'enfoncer une porte et celui de renverser une fille. Mac Mill s'approche d'elle qui recule. Lorsqu'elle s'adosse au mur au milieu des vêtements suspendus, sans un mot, il la regarde au fond des yeux, la prend dans ses bras, l'embrasse et la renverse sur le tas d'herbes et de fanes de carottes.

Alors seulement Maria se débat et crie. Mais tout autour de la maison les obus tombent en hurlant, sifflent avant d'exploser :

Et à nouveau, du trou noir, les voix souterraines appellent :

« Maria... Maria !... »

Mac Mill ne voit que les yeux noirs de Maria et sa bouche ouverte d'où il ne sort plus aucun son. Il faut vraiment que Mac Mill soit une brute ignoble pour rester insensible au regard de ces yeux noirs terrifiés.

Quelques minutes plus tard la porte s'abattrait. Mac Mill s'enfuira tandis que Maria, affalée sur le sol, pleure, la chemise de nuit retroussée jusqu'aux hanches, avec des flocons de neige qui, poussés par le vent, viennent fondre sur sa peau.

A la réflexion, traiter Mac Mill de sale brute est vraiment trop facile. Dans une affaire comme Cassino, il y a tant d'autres crimes. A commencer par ceux des états-majors, que parler de celui de Mac Mill en ignorant les autres, c'est faire payer au baudet les fautes du lion.

D'ailleurs, il va payer ce Mac Mill. Il va payer parce que Maria avait des yeux si grands qu'il les voit partout. Il est bientôt plein de peur et de honte devant ces yeux qui le poursuivent. Puis, après plusieurs semaines, Mac Mill ne fuit plus ce

regard ; au contraire il le recherche.

Il ne veut plus oublier cet épisode de sa vie, il ne peut pas se pardonner, se dire : « A la guerre comme à la guerre », au contraire, il voudrait revoir Maria.

Aussi décide-t-il de retourner vers le petit hameau de San Pietro. Il veut revoir la jeune fille pour lui dire qu'il regrette son acte odieux.

Mais il faut attendre plusieurs mois, le 18 mai 1944, que les Polonais occupent définitivement le Monte Cassino.

Mac Mill revoit donc les lieux abominables. Un correspondant de guerre dira : « Ici, on a tué jusqu'aux arbres et jusqu'aux pierres. » De San Pietro, il ne reste plus rien. Mac Mill roule dans une jeep cahotant vers les ruines de la ferme à l'écart du village.

Dans la cour, une vieille femme en noir, tenant une bêche, arrache au sol des éclats d'obus au risque de se faire sauter le visage, une jambe, une main ou tout à la fois. La récupération du métal est devenue le principal gagne-pain des habitants.

Mac Mill croit reconnaître quelque chose dans les traits de cette vieille femme et lui demande où se trouve Maria.

Alors la vieille se met à pleurnicher.

« Maria ? Vous voulez parler de ma fille ? Elle est partie un matin de février pendant la quatrième attaque de Monte Cassino. On était réfugiés dans la cave. A l'aube, Maria est montée chercher un bol de lait. Elle n'en finissait pas de redescendre. Quand les obus se sont mis à pleuvoir, on l'a appelée du fond de la cave. Elle n'a pas répondu. »

La vieille sanglote, les mains serrées autour du manche de la bêche :

« C'est terrible, monsieur. Dans la cave, on se tenait tous au chaud sous des couvertures. Personne ne s'est décidé à monter là-haut, dans le froid, voir ce qu'elle faisait. Et on l'a jamais revue, monsieur. Elle n'a même pas donné de ses nouvelles. Pas à un parent, pas à un voisin, monsieur. Même pas un petit mot, rien. Peut-être qu'on retrouvera son corps un jour dans les ruines ou dans les champs.

— Est-ce que vous avez une photo d'elle ?

— Pourquoi ?

— Donnez-moi une photo d'elle. Je vais essayer de la retrouver. »

En marchant vers la maison, ou ce qu'il en reste, la vieille répète indéfiniment :

« Pourquoi ? Mais pourquoi ? »

Lorsqu'il a la photo, Mac Mill remercie.

« Pourquoi ? demande encore la vieille.

— Ne vous inquiétez pas de ça. Je la retrouverai. »

Mac Mill monte dans la jeep et disparaît.

En effet Mac Mill, pendant plusieurs jours, va fouiller les moindres villages, les moindres hameaux, les ruines même de la petite ville de Cassino, sans rien découvrir.

Puis, obligé de suivre l'armée, il va avancer jusqu'à Rome et jusqu'à Florence sans découvrir aucune trace de Maria.

Onze mois plus tard, l'armistice signé, la division de Mac Mill doit regagner les Etats-Unis. Mais à force de serrer la petite photographie jaunie, à force de voir ces yeux immenses, Mac Mill en est devenu fou. Quitter l'Italie, c'est ne jamais revoir Maria : quoi qu'elle puisse être devenue, quoi qu'il lui arrive, quoi qu'il lui en coûte, Mac Mill décide de désertre.

Comment expliquer cette obstination ? C'est simple : Mac Mill est devenu fou.

A cette époque, il est très facile de se procurer des faux papiers de sorte qu'un déserteur en Italie ne risque pratiquement pas d'être découvert tant qu'il possède un peu d'argent. Par contre, faute de pouvoir trouver du travail, un déserteur sans argent est pris tôt ou tard. Mac Mill se livre donc tant bien que mal au marché noir.

De temps en temps, il disparaît subitement. Les clients non avertis le cherchent dans tout Florence, de bar en bar.

« Vous n'avez pas vu monsieur Mac Mill ? »

Partout l'on répond :

« Monsieur Mac Mill est en vacances, ou en voyage. »

Ou bien lorsqu'il s'agit d'amis très avertis, les barmen ont un air entendu :

« On lui a signalé une piste dans les Abruzzes. »

En effet Mac Mill, pas un instant, n'a cessé ses recherches. Il arrose des détectives et des indicateurs qui portent sur eux la reproduction de la petite photo jaunie.

Après deux années, personne ne croit plus à cette mystérieuse Maria sauf Mac Mill bien entendu. Pour les uns elle n'a jamais existé ; pour les autres elle doit avoir quitté l'Italie.

Mais un soir de février 1948, Mac Mill et un indicateur marchent dans les rues désertes de Savone. Dans le halo des becs de gaz la pluie légère fait un brouillard tourbillonnant. Des relents de terre froide montent des soupiraux. Les jambes de l'indic agitent régulièrement son imperméable avec un petit bruit idiot : « Fritt-Frott ! Fritt-Frott ! »

Maria est-elle seule ? Est-elle prévenue au moins ? Qu'a-t-elle dit ? S'est-elle souvenue ?

L'homme ne répond que par monosyllabes, au rythme du bruit de son imperméable.

Enfin, il s'arrête devant une maison misérable, soulève le marteau de la porte. Un chien lance trois cris brefs, et la porte s'ouvre. C'est tout d'abord une ombre puis, lorsque la lumière s'allume, une femme souriante qui les accueille. A peu

près de la même taille que Maria, avec à peu près les mêmes traits mais très grasse : ce ne peut être Maria !

La scène est atroce : un je ne sais quoi de dilaté, d'anormal dans ses yeux fait penser qu'elle se drogue ou qu'elle boit. Et si tout de même c'était Maria ? Si elle était devenue ça ?

Mac Mill rappelle la dramatique aventure de Cassino et la femme dit en effet s'en souvenir fort bien, sauf dans les détails, car il s'est écoulé beaucoup de temps. Elle laisse entendre qu'elle doit à la conduite de Mac Mill de vivre aujourd'hui cette vie misérable.

C'est un coup monté ! Comme la folie, l'ingéniosité humaine ne connaît point de limite : il était normal que l'une tente d'exploiter l'autre.

Une baraque en planches, enlisée dans les marécages du bois de Tombolo. C'est le petit matin. Il fait moins neuf degrés. C'est la région la plus sinistre, la plus malsaine et la plus dangereuse aussi de toute l'Italie, où se sont cachés pendant longtemps les déserteurs de toutes les armées qui ont défilé dans la péninsule.

Des déserteurs, il n'en reste plus ici qu'une demi-douzaine dont Mac Mill : six pauvres hères, presque mendiants.

Voyant se profiler au-dessus du marécage sinistre un cordon de gendarmes siciliens, Mac Mill a soudain l'impression de s'éveiller d'un cauchemar qui a duré six ans.

Aucun moyen de s'enfuir. Alors, ils sortent tous les six, l'un après l'autre en relevant le col de leur veste.

Arrêté le 11 décembre 1951 comme déserteur de l'armée américaine, Mac Mill est parvenu à s'échapper lors de son transfert d'une prison civile italienne à la prison militaire.

C'est alors que six mois plus tard, à dix heures du matin, à Gênes, se produit le miracle attendu sept années.

Un tramway passe dans un vacarme. Mac Mill, à travers une des vitres du tramway, a vu surgir un visage ! Deux yeux immenses, pendant une seconde : les yeux de Maria.

Il se met à courir derrière le tramway au milieu des voitures, des bicyclettes et des scooters. Va-t-il le rattraper ? Non le tramway repart.

A un carrefour, un agent de police, les voitures, la foule, lui barrent la route. Il saute sur le trottoir et continue sa poursuite en bousculant les passants.

Lorsqu'il atteint le tramway, celui-ci s'est arrêté deux fois déjà et le visage qu'il a cru voir n'est plus là. S'est-il trompé ou est-elle partie ?

Mac Mill retourne à la première station du tramway et, la photo de Maria dans une main, il parcourt toutes les rues environnantes, interroge les passants, les boutiquiers. Les gens étonnés, regardent ce magnifique visage de jeune femme puis ils ont un coup d'oeil pour les vêtements minables de Mac Mill. Celui-ci décide de courir jusqu'à l'autre arrêt du tramway. Là, il recommence le même manège, galope le long des rues, se précipite comme un fou chez les commerçants, montre sa photo aux gens stupéfaits.

Enfin, dans une échope, un vieux cordonnier ajuste ses lunettes pour voir Mac Mill et la photo, avec l'air de penser : « Ce doit être un fou. Elle est beaucoup trop jeune et beaucoup trop bien pour lui. »

« Cette jeune femme, dit-il enfin, je viens de la voir... Il y a une heure, elle est venue chercher une chaussure qu'elle m'avait donnée à réparer. Mais la photo doit être vieille, c'est pour cela que j'ai hésité, parce que la jeune femme a changé. Elle est très jolie, mais elle a changé !

— Mais savez-vous où elle habite ? Non ? Alors ce qu'elle fait ?

— Non. Il y a belle lurette que je ne m'inquiète plus de ce que font mes clients ! Par contre, je sais bougrement ce qu'ils font de leurs chaussures. Ainsi, cette jeune femme, elle doit habiter dans la ville haute. »

Et il sourit, le vieux, d'avoir l'air d'un détective.

« Elle doit monter et descendre beaucoup d'escaliers en pierre tous les jours. Voilà. J'aimerais vous en dire plus mais je ne sais rien d'autre. »

Et le vieux bonhomme attendri, regarde Mac Mill repartir en courant.

Dans ce quartier de Gênes sautillent partout des marches, s'enroulent partout des escaliers qui semblent monter toujours.

Mac Mill brandit sa photo : ici, on l'a vue, elle est partie dans la rue qui monte à droite. Là, dans la rue qui monte à gauche.

Au sommet, il y a une petite église. Elle paraît tourner au-dessus de lui dans le ciel, comme un oiseau de pierre sculpté par le vent. Un homme descend lentement les marches. Mac Mill lui montre une dernière fois la photo. Du doigt, le passant désigne au-dessus de lui une maison :

« C'est là-haut. »

Mac Mill se remet à courir dans l'escalier. Là-haut, dans le ciel la petite église recommence à tourner. Dans le mur de la maison, il y a une porte. Il accroche le cordon de la sonnette, tire dessus de toutes ses forces...

Les yeux qui l'accueillent sont ceux d'une femme rapetissée par l'âge, au chignon grisâtre. Dans l'ombre glacée d'un préau d'école, lorsque Mac Mill lui montra la photo de Maria, sans dire un mot, elle considère plusieurs fois la photo et l'homme.

Elle paraît hésiter. Enfin, elle fait quelques pas en arrière pour montrer d'un signe de tête, dans la cour, derrière une colonne, une jeune femme qui tourne le dos, debout au milieu d'enfants tournoyant et piaillant.

Mac Mill s'avance, un des enfants crie :

« Mademoiselle ! Mademoiselle ! »

La jeune femme se retourne. C'est elle. Ce n'est plus l'enfant terrorisée de Cassino, mais c'est elle.

Maria vient de froncer les sourcils, elle reste pétrifiée en le voyant et devient très, très pâle. Sans doute ne le reconnaît-elle pas vraiment. Elle voit son visage et se souvient de ce matin-là à Cassino. Sans doute rien, aucun événement, aucun détail n'a pu lui rappeler ce souvenir atroce avec autant de force que ce visage.

Mais elle ne peut pas croire que c'est lui. Pourquoi serait-il là ?

Et lui, depuis sept années il attend cet instant. Il a imaginé ce qu'il dirait, pensé chaque phrase, chaque mot, mais il parvient tout juste à bredouiller :

« Permettez-moi de vous expliquer... »

Il est ridicule. Reparaître sept ans après pour expliquer une chose inexplicable, pour se faire pardonner une chose impardonnable, c'est ridicule.

Bien sûr elle ne sait pas pourquoi il est là, mais elle a enfin compris que c'est lui. Saisie d'un respect religieux, elle l'accepte comme une sorte d'épreuve, en le regardant froidement, elle parle les lèvres tremblantes :

« Vous m'avez tout expliqué depuis longtemps.

— Je vous cherche depuis sept ans.

— Si c'est mon pardon que vous voulez, vous avez perdu votre temps. Vous ne l'aurez pas.

— Je vous aime. »

Maria demeure sidérée. C'est là, arrivé à ce point du récit, que l'on se rend compte que cet homme est fou. Pour aimer avec tant d'obstination, hélas, il faut être fou.

Maria le regarde comme un monstre. Car, sadique ou fou, pour elle, de toute manière, c'est un monstre.

« Allez-vous-en. »

Maria montre à nouveau la porte :

« Partez !

— J'ai déserté pour vous.

— Dois-je vous faire sortir ? »

Cette fois Maria a parlé plus fort. Les institutrices, le concierge et même la vieille femme aux cheveux gris repoussent Mac Mill vers la porte. Il fond en larmes et s'adresse à la vieille :

« Madame ! Je vous en prie... »

La vieille, en même temps que ses yeux se mouillent et que son chignon penche tout de travers, pose ses mains desséchées sur la poitrine de Mac Mill et le pousse :

« Il y a trop de monde ici, mon ami. Donnez-moi l'adresse où Maria peut vous joindre et allez-vous-en. »

Mac Mill lui donne son adresse, et la vieille le suit des yeux jusqu'à ce qu'il soit devenu tout petit, tout petit, en bas des escaliers de Gênes.

Désespéré, il attend dans une chambre. Il lui reste une chance, une toute petite chance. Il a donné le nom de cet hôtel qu'il n'a même pas de quoi payer, mais il fallait bien donner une adresse.

Il fait nuit dans Gênes. La vieille au chignon gris semblait avoir de la peine et

paraissait intelligente. Peut-être saura-t-elle conseiller à Maria de faire un geste de pardon.

Une voiture s'arrête devant l'hôtel, un taxi peut-être. Tout à coup, Mac Mill se redresse. Il entend des pas dans l'escalier.

Plusieurs pas. Lorsqu'ils parviennent à son palier, ces pas sont si pesants que Mac Mill ne doute plus. C'est la police. C'est la réponse, inexorable, de Maria.

Aux U.S.A. dans une salle vieillotte, Mac Mill s'assied pour être jugé par un tribunal militaire. Au plus haut de la salle vient trôner un vénérable colonel faisant tinter contre le meuble du tribunal toute une batterie de médailles.

La désertion est un cas banal, mais le viol l'est beaucoup moins. Aussi l'assemblée entière regarde Mac Mill.

Car de viol, il va être question. Maria ne l'accuse point. Elle l'a simplement signalé comme déserteur, parce qu'elle le prend pour un fou et craint qu'il lui empoisonne la vie. Mais l'enquête, menée en Italie, l'ayant mis au jour, l'accusation a retenu le viol sur le simple témoignage de personnes le tenant elles-mêmes de Mac Mill.

Mais lorsqu'on vient à parler de viol, Mac Mill se tait. Alors le vénérable colonel s'impatiente.

« Enfin, y a-t-il eu viol oui ou non ? »

Un lieutenant se lève devant Mac Mill et s'interpose.

« Qui porte plainte pour viol ? Personne ? Qui prouve le viol ? »

— Mais l'accusé lui-même ne l'a-t-il pas reconnu ? »

Comme Mac Mill se tait, le tribunal ne retient pas l'accusation de viol.

Quelques mois plus tard, comme Maria a quitté l'école où elle travaillait et qu'elle a changé de domicile sans laisser d'adresse, le directeur d'un des plus grands hebdomadaires italiens reçoit une lettre volumineuse du pénitencier de Texarkana. Elle émane d'un dénommé Mac Mill, condamné à deux ans de bagne pour désertion.

Dans cette lettre bouleversante, l'auteur raconte dix années de sa vie, son crime et son expiation. Il demande que l'on édite ce récit par lequel il implore le pardon de la femme qu'il a fait souffrir, sans la nommer bien entendu.

Le directeur de l'hebdomadaire hésite, puis la publie.

Quelques semaines plus tard, Mac Mill en prison reçoit une lettre. Elle est brève : « Vivez en paix, je vous pardonne. »

Alors Mac Mill écrit à nouveau au directeur de l'hebdomadaire, qui fait parvenir la lettre à Maria.

« Puisqu'il est dans le destin de chaque femme, écrit-il, de se marier et de fonder un foyer, veuillez bien y songer et jeter un regard sur moi. Ainsi le lien odieux qui nous a unis serait une bénédiction. Je crois la mériter à plus d'un titre. Mon amour a fait ses preuves. J'ai l'âge requis pour faire un époux et quitterai le bagne dans deux ans. Si je ne vous déplais pas physiquement, la décision doit être

facile à prendre. Pour fortifier un foyer, je saurai mettre autant d'énergie et de ténacité que j'en ai usé pour être pardonné. Je vous aime. »

Comme Maria tarde à répondre, Mac Mill écrit encore une lettre, et puis encore une, et puis des dizaines de lettres. Quelle femme pourrait résister ?

Aux premiers jours de l'automne 1956, en Italie, à Gênes, dans la petite église tout en haut de l'escalier, tout en haut du monde qui, pour des êtres pareils, n'est qu'un tabouret sous leurs pieds, ils se sont mariés.

PETITE CHATTE, DISPOSITIONS TENDRES...

Dans cette rue tranquille d'une ville allemande, chaque maison a son mystère, comme toutes les maisons de toutes les rues de toutes les villes du monde. Mystère généralement anodin et que seul un fâcheux concours de circonstances peut transformer en drame.

Par exemple personne n'a jamais remarqué que le soir, lorsque M. et M^{me} Brenz montent au premier étage, la lumière s'allume dans la salle de bains mais pas dans la chambre.

Dans les villages d'autrefois les vieilles dames désœuvrées savaient percevoir les mystères conjugaux à travers les rideaux de leurs fenêtres. Une vieille dame d'un village d'autrefois en aurait donc déduit que M. et M^{me} Brenz sont extrêmement pudiques ou tout au moins l'un ou l'autre, probablement d'ailleurs M^{me} Brenz.

Pourtant M^{me} Josepha Brenz est une petite brune enjouée, de taille moyenne, bien faite et bien rondelette et frisant la quarantaine, alors que M. Brenz est un sévère fonctionnaire aux gestes dignes et mesurés, promenant sur les choses et les gens un regard bleu et critique.

Nul n'est sensé savoir que M. Brenz exige que les lumières soient éteintes lorsqu'il s'approche de sa femme. Excessivement pudique, tout au long d'une vie conjugale de seize ans, il ne s'est jamais habillé ou déshabillé en sa présence.

Certes chacun est libre d'en penser ce qu'il veut à condition de le garder pour lui car cela ne regarde personne. Tout de même une vieille dame dans un village d'autrefois aurait hoché la tête avec un rien de reproche, voire d'inquiétude, sa vieille sagesse lui faisant penser que ce qui est trop est trop, et qu'il n'est pas de comportements anormaux qui ne finissent par entraîner des événements regrettables.

C'est bien le cas pour M^{me} et M. Brenz puisqu'un matin du mois de mai 1969, en plein jour, trois coups de feu retentissent dans leur maison.

Après un long instant d'attention circonspecte, et d'hésitation inquiète, quelques voisins s'élancent. Ils vont découvrir la malheureuse Josepha Brenz, affalée sur son lit, la robe de chambre rose aux épaules et rouge de la poitrine jusqu'aux hanches. Rouge du sang qui a jailli de trois blessures : toutes mortelles.

Rubicond, le cheveu gris frisé, bon vivant à la démarche allègre, le policier chargé des premières constatations pénètre dans la villa des Brenz en fin de matinée.

Il n'apprécie guère au premier coup d'oeil l'ameublement austère. Sur les murs nus quelques torchères en faux bronze, table en acier mat et tout le reste à l'avenant. Tout ceci devant être l'inspiration de M. Adolphe Brenz, il découvre de-ci de-là, quelques détails plus moelleux, notamment dans la chambre. C'est la seule pièce où la virilité sévère d'Adolphe Brenz a laissé la place à la féminité enjouée de Madame : coussins multicolores, rideaux vaporeux, photographies enrubannées. Malheureusement, sur le lit, il y a le cadavre.

Le photographe a déjà pris moult clichés ; toutes les empreintes possibles ont

été relevées et le médecin légiste a procédé à l'examen d'usage.

En attendant l'arrivée de M. Brenz qu'une voiture du commissariat a été chercher sur le lieu de son travail, le policier ne peut que humer l'air de la maison, jeter des regards indiscrets aux quatre coins des pièces et fouiller les meubles.

C'est en ouvrant le tiroir de la coiffeuse qu'il tombe en arrêt devant une photo qui va être le nœud de cette affaire. Les yeux du policier se sont arrondis. Il ne s'attendait pas à trouver ce genre de photos ici. Mais alors pas du tout.

Il s'agit en effet d'un homme nu, complètement nu. On ne peut pas dire que l'homme se sente particulièrement à l'aise sur cette photo. Bien qu'il prenne un air dégagé et souriant, une main appuyée contre un mur, l'autre sur la hanche, un pied sur une marche d'escalier, il a l'air un tantinet gêné. Bref ce ne doit pas être un mannequin ou un professionnel du nu. D'ailleurs la photographie en noir et blanc n'est pas fameuse, le genre de clichés qu'on prend et développe soi-même.

Il faut dire que le noir et blanc suffit amplement pour apprécier l'anatomie de ce monsieur qui, au demeurant, ne semble ni particulièrement émouvante, ni provocante mais plutôt, tout compte fait, d'une assez triste banalité.

Evidemment le policier qui ne connaît pas M. Brenz pense qu'il s'agit de lui et remet pudiquement la photo à sa place.

Quelques instants plus tard, lorsque surgit M. Adolphe Brenz affolé, le policier fronce les sourcils en constatant que l'homme de la photo, ce n'est pas lui. Alors qui est-ce ?

Fichu moment lorsqu'il faut dire à un homme qui se présente à vous le visage hagard :

« Je suis désolé, Monsieur... Le médecin est arrivé trop tard... Elle n'a pas dû souffrir... Les trois balles étaient mortelles. »

Fichu moment lorsqu'il faut entrouvrir la porte à l'homme qui hurle :

« Où est-elle ? Je veux la voir ! »

Fichu moment lorsqu'il faut l'arracher du corps de sa femme :

« Qui a fait cela ?... Qui a pu la tuer ? »

Le policier hésite. Il fait quelques pas vers la coiffeuse, ce malheureux connaît-il cette photo ? Peut-être va-t-elle lui apprendre que sa femme le trompait ? Est-ce bien utile ? D'un autre côté la photo est peut-être la réponse à la question qu'il pose : « Qui a fait cela ? Qui a pu la tuer ? »

Finalement, le policier prend son courage à deux mains, ouvre le tiroir, sort la photo et après une nouvelle hésitation la flanque sous le nez du malheureux Adolphe Brenz.

« Vous connaissez cet homme ? »

Le regard bleu et critique de M. Brenz va de la photo au policier, du policier à la coiffeuse...

« Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Mais l'homme, vous le connaissez ?

— Non... Jamais vu.

— Vous ne voyez aucune explication à la présence de cette photo dans le tiroir de la coiffeuse ?

— Non. »

Le malheureux Brenz se laisse tomber sur le lit et se redresse aussitôt en réalisant qu'il est près du cadavre de sa femme.

« Non, non vraiment, reprend-il. Je ne vois pas. A moins que... »

Il interroge du regard le policier :

« C'est ce que vous pensez ? »

Le moment est trop pénible. Cette fois le policier est bien décidé à se taire et à ne pas en rajouter.

« Je ne pense rien, Monsieur. Mon devoir est de trouver l'assassin de votre femme.

— Et vous croyez que ce serait cet homme ?

— Il est trop tôt pour croire que ce soit, Monsieur. Mais tout est possible. »

Julia est une grande femme maigre sympathique et sans complexe qui se présente en tout début d'après-midi à la villa des Brenz. Elle avait rendez-vous avec Josepha dont elle était la meilleure amie.

Encore un fichu moment lorsqu'il faut lui apprendre la triste fin de Josepha Brenz. Le policier coupe court en laissant Julia en larmes et seule dans le living-room. Il monte à la chambre des Brenz, ouvre le tiroir de la coiffeuse, prend la photo et redescend.

Un peu gêné tout de même il se plante devant elle et, brusquement lui présente la photo :

« Vous connaissez cette photo ? »

Julia semble voir la photo sans la regarder.

« Vous connaissez cette photo ? »

Julia reste sans expression.

« Répondez-moi, Madame... Vous savez qui est cet homme ?

— Non.

— Mais vous n'avez pas eu l'air surprise. Vous connaissez peut-être la photo ?

— Je ne peux pas vous répondre.

— Madame, votre amie a été assassinée ; à moins que vous ne me donniez tout de suite le nom de l'assassin, vous devez dire tout ce que vous savez. Rassurez-vous, je n'en ferai état que si cela me paraît absolument nécessaire à l'enquête. Alors vous connaissez cette photo ?

— Oui et non », répond enfin Julia après un moment d'hésitation. « Je n'ai

jamais rencontré cet homme, mais j'imagine d'où peut venir la photo. Il y a quelque temps Josepha a envoyé une petite annonce dans un journal de Hambourg. Vous voyez de quel genre d'annonces je veux parler ?

— Quoi ? » s'exclame le policier interloqué, « elle cherchait un partenaire ?

— Oh non, ce n'est pas cela. Elle m'avait confié qu'elle passait cette petite annonce simplement pour voir si quelqu'un serait assez bête pour y répondre.

— Oui, pour avoir meilleure conscience, c'est ce qu'on dit dans ces cas-là, murmure le policier. Ensuite il suffit de donner un rendez-vous, toujours par curiosité bien sûr. M^{me} Brenz s'ennuyait tant que cela ?

— Oui. Elle s'ennuyait beaucoup. Son mari n'est pas un homme très gai ni très expansif... sur le plan sexuel surtout. D'ailleurs Josepha avait plusieurs fois proposé une séparation. C'est lui qui refusait.

— D'après vous, il aimait sa femme ? Il était jaloux ?

— Je crois qu'il avait surtout peur du scandale. Vous savez c'est un fonctionnaire important. »

En 1969 une vague de sexualité déferle sur l'Allemagne, que la France connaîtra d'ailleurs quelque temps plus tard. A Saint-Poli, le quartier malfamé de Hambourg, sont alors publiés des journaux à fort tirage, bourrés de petites annonces où offres et demandes s'accompagnent de détails qui souvent ne laissent rien à l'imagination. C'est dans l'un d'eux que dix jours plus tôt Josepha Brenz a fait paraître cette annonce libellée sur le mode de celles qu'elle avait lues elle-même dans ce journal.

Son amie Julia se souvient parfaitement du texte qui l'avait beaucoup amusée :

« Petite chatte, dispositions tendres, recherche partenaire doué pour organisation loisirs dans région de... Ecrire poste restante, telle adresse, tel numéro... »

Le policier relit une dernière fois l'annonce. Ces quelques mots : « Petite chatte, dispositions tendres » lui ont presque arraché un sourire qu'il retient pour demander :

« Il y a combien de temps de cela ?

— Une dizaine de jours.

— Et vous ne savez pas s'il y a eu une suite ?

— Elle m'a dit lundi dernier qu'elle avait reçu six réponses.

— Et c'est tout ce qu'elle vous a dit depuis trois jours ? Bizarre pour une amie intime qu'elle ne vous ait pas tenue au courant plus que cela. »

Julia devient rouge comme une tomate :

« Elle devait me montrer les photos aujourd'hui. Et vous croyez que cet homme aurait tué Josepha ?

— Peut-être... le facteur a vu un taxi s'arrêter devant la villa quelques instants avant le crime. Malheureusement personne n'a vu qui en est descendu.

Mais le policier est songeur : en admettant que la victime ait reçu des réponses

lundi à sa petite annonce, a-t-elle eu le temps en trois jours, de communiquer son adresse à l'un de ses correspondants et de recevoir une visite ? Et puis cette procédure paraît bien rapide et bien risquée pour une petite-bourgeoise. Dans ce genre d'affaire les futurs partenaires taisent leur adresse et se donnent rendez-vous à l'extérieur.

Puis quel serait le mobile dans tout ça ? Il n'y avait pas d'argent à la maison. M. Brenz n'a constaté la disparition d'aucun objet de valeur. De même le crime sexuel doit être totalement exclu : Josepha a été ni violée ni maltraitée. Et le revolver n'est pas l'arme préférée des sadiques sexuels.

« Au fait, vous m'avez dit qu'elle vous montrerait des photos ? Elle en avait donc reçu plusieurs ?

— Six à ce qu'elle m'a dit.

— Où diable sont donc passées les autres ? »

Après avoir fouillé de fond en comble la maison, un policier qui secouait au-dessus d'une table tous les livres de la bibliothèque pousse un cri de triomphe : une poignée de photos de divers formats et quelques lettres viennent de tomber d'un dictionnaire.

Triste spectacle que ces hommes exhibant d'un air plus ou moins satisfait leurs pâles avantages. Sans doute s'agit-il de ceux que Josepha avait repoussés après examen. Malgré tout celui de la coiffeuse, bien qu'il ne soit pas d'une plastique à tenir en éveil une armée de vieilles filles, est tout de même un peu mieux. Ces photos sont accompagnées d'une adresse « poste restante » qui permettra de les contacter si nécessaire.

Vers dix-sept heures le laboratoire qui vient de procéder à la vérification des empreintes relevées sur les lieux, rend compte des résultats. Et c'est un premier coup de théâtre :

Sur la fameuse photographie de l'homme nu, outre les empreintes inconnues du sujet lui-même, figurent celles de M^{me} Josepha Brenz, ce qui est normal, mais aussi celles de M. Brenz. Ceci est beaucoup plus surprenant puisque M. Brenz prétend n'avoir jamais vu ces photos et que le policier s'est gardé de les lui faire toucher.

Deuxième coup de théâtre vers 17 h 30 : la police a retrouvé le chauffeur de taxi qui a déposé un inconnu ce matin devant la villa de M. et M^{me} Brenz : le signalement de cet homme correspond assez bien à celui de M. Brenz lui-même.

Alors bien sûr une idée tout de suite à l'esprit du policier : M. Brenz n'aurait-il pas tué sa femme dans un accès de jalousie ?

Le policier sait que l'homme aux gestes dignes et mesurés, assis devant lui, promenant sur les choses et les gens un regard bleu et critique, est un fonctionnaire de l'administration régionale, réputé pour son sérieux, mais ni très gai ni très expansif surtout sur le plan sexuel.

Le policier fouille son tiroir, choisit une photo parmi d'autres, et pour la seconde fois aujourd'hui lui met un homme nu sous le nez :

« Monsieur Brenz, vous m'avez dit ce matin n'avoir jamais vu cette photo et ne pas connaître cet homme.

— C'est vrai... » répond M. Brenz.

Mais il regarde la photo avec inquiétude :

« Eh oui... ricane le policier, ce sont les traces du produit dont s'est servi le laboratoire pour relever les empreintes. Comment expliquez-vous qu'il y ait identifié les vôtres. »

Les épaules de M. Brenz se sont affaissées. Ses mains tremblent.

« Vous avez commis une erreur énorme, monsieur Brenz. Cette photo il fallait reconnaître que vous l'aviez déjà vue ou la détruire. »

Le sévère fonctionnaire aux yeux bleus pousse un long soupir, ses lèvres se pincent, mais il se tait.

« Car figurez-vous que nous savons tout, monsieur Brenz. Cela n'a pas été très difficile d'ailleurs, votre femme ayant fait des confidences à son amie Julia. »

Le policier note que, malgré lui, M. Brenz pendant une seconde ou deux s'est redressé, comme s'il était très curieux de savoir ce qu'avait pu dire Julia.

« C'est ainsi que nous savons que votre femme a fait paraître il y a dix jours dans un journal de Hambourg l'annonce suivante : « Petite chatte, dispositions tendres, recherche partenaire doué pour organisation loisirs dans région... etc. »

« Grâce à Julia nous savons qu'elle a reçu plusieurs réponses illustrées de photos semblables à celle-ci.

« ... Allons, monsieur Brenz. Vous savez que les jurés tiennent toujours compte des aveux spontanés. Et le crime passionnel est celui qu'ils pardonnent le plus facilement. Alors, je vous écoute. »

Les aveux de M. Brenz sont de prime abord tout à fait conformes à ce qu'attendait le policier : dispute à propos de cinq photos d'hommes nus, qui tournait au tragique : elle voulut s'enfuir. Perdant la tête il allait chercher son revolver et la tuait. Mais lorsque la machine à écrire sur laquelle un adjoint vient de taper la confession du meurtrier se tait, le policier ressort de son tiroir les photos. Il les compte :

« Une, deux, trois, quatre, cinq. Vous avez raison. Pourtant Julia m'avait parlé de six. Ce n'est pas un détail qui s'invente. Où pourrait être la sixième ?... »

C'est alors que le téléphone sonne sous le nez du policier qui décroche :

« Allô ? Oui. C'est moi... Qu'est-ce qu'il y a ? Quoi ?... »

La nouvelle est certainement étonnante et lorsqu'il raccroche, une idée traverse l'esprit du policier. Une idée incongrue sans doute, extravagante peut-être, mais qu'il ne parvient pas à chasser. Il regarde Adolphe Brenz des pieds à la tête comme s'il le découvrait sous un jour nouveau. Enfin il se décide à passer à l'attaque :

« Alors comme ça, monsieur Brenz, un de mes collaborateurs m'apprend qu'il y a huit jours vous avez acheté un appareil photo à développement instantané ? »

Cette fois Adolphe Brenz dont l'attitude était restée empreinte d'une certaine dignité, s'effondre complètement. Son visage tombe dans ses mains, comme s'il fuyait le regard du policier. Tout en lui exprime : non pas le remords d'avoir tué sa femme, mais une honte indicible.

« Si ce que j'imagine s'est produit, poursuit le policier, cela expliquerait la sixième photo et vous savez qu'il nous sera facile de le découvrir. »

En effet les aveux du criminel n'étaient pas complets. Lui aussi s'ennuyait sans doute car lui vint un jour l'idée de lire les petites annonces des journaux de Hambourg. Lui aussi a lu : « Petite chatte, dispositions tendres, recherche partenaire pour organisation loisirs dans région de... », alors il s'est acheté un appareil à développement instantané et lui a répondu. C'est-à-dire qu'il a répondu à sa propre femme, en lui envoyant la photo de son mari. Josepha se mit en colère. D'abord parce que, de toute évidence, son mari était prêt à la tromper et surtout parce qu'après seize ans de vie conjugale c'est grâce à cette petite annonce qu'elle voyait pour la première fois Adolphe en pied, tel que Dieu l'avait fait.

Josepha exigeant le divorce, ils eurent trois jours d'explications orageuses. Le matin même, lorsque sa femme l'avertit par téléphone à son travail qu'elle avait pris rendez-vous avec l'avocat, il sautait dans un taxi pour retourner à la maison et la supplier de n'en rien faire.

« Tu plaisantes ?... » lui aurait répondu sa femme en brandissant la photo de son mari nu. « Avec ça j'obtiens gain de cause devant n'importe quel tribunal ! »

C'est par peur du scandale qu'Adolphe Brenz, perdant son sang-froid tua sa femme et s'en fut de la villa par la porte de derrière. Il laissait dans le tiroir de la coiffeuse un des clichés qui pourrait peut-être égarer les soupçons de la police, mais emmenait pour les jeter : son revolver et surtout, la honteuse photographie d'un homme nu qui, offrait ses tristes avantages, en s'efforçant à surmonter une incoercible pudeur.

Curieux tout de même qu'il soit moins difficile de tuer quelqu'un que de montrer son intimité.

PIÈGE POUR UN CLOCHARD

Marcel Vilot marche sous la pluie en contemplant à chaque pas l'eau qui coule de ses chaussures et fait de drôles de petits flocs sur le pavé. 1936, pour lui, ce n'est pas l'année du front populaire et des congés payés. C'est une année comme une autre, une année d'errance et de mégots ramassés sur les trottoirs.

Parfois il penche un peu la tête, pour éviter les rafales et la pluie dégouline brutalement de son chapeau à larges bords. Un chapeau découvert dans une décharge publique, il y a bien longtemps.

Depuis combien de temps Marcel Vilot est-il clochard ? Il ne sait plus lui-même. Sur les registres de la police niçoise, il apparaît pour la première fois en 1929. Arrêté pour vagabondage, une semaine de prison, on sort et on recommence. Les arrestations sont irrégulières, au rythme de l'humeur des patrouilles. Parfois elles sont justifiées par une bagarre sur la voie publique. La peine est alors plus lourde, de un à trois mois. Marcel ne les compte plus, cinq ou six peut-être dans son souvenir. Quelle importance d'ailleurs ?

Un clochard n'est pas un criminel. Un clochard n'est même pas un voleur a priori. Un clochard, c'est un être qui s'est laissé glisser.

Lorsqu'un policier interroge Marcel Vilot, après l'avoir expédié à l'épouillage et à la douche, c'est toujours la même question :

« Pourquoi est-ce que tu ne travailles pas ? Tu étais magasinier, c'est un bon métier ça ! »

Magasinier... C'était il y a longtemps dans une autre vie. Marcel était jeune, obéissant, peureux, on l'avait placé là, on lui avait dit : travaille !

Il avait travaillé, et puis lentement, sans qu'il s'en aperçoive, les murs de l'entrepôt étaient devenus prison, la tête du chef d'équipe était devenue geôlier. Alors, il était parti à l'air libre, il avait marché, et depuis, il continuait de marcher. Sous le soleil, le vent, la pluie, le nez aux quatre saisons, les mains dans les poches trouées, sale et barbu, de plus en plus. Anonyme aussi, silhouette qui tend la main aux porches des églises, qui dort dans les portes cochères ou à la soupe populaire.

Quel jour sommes-nous ? Le 26 octobre 1936. Quelle heure est-il ? dix heures du soir. Quel âge a cet homme réfugié sous le porche d'un hôtel particulier de Nice ? cinquante-deux ans. Mais Marcel Vilot existe sans date, sans heure et sans âge. Jusqu'à présent.

« Qu'est-ce que vous faites là ? »

La porte contre laquelle il s'appuyait s'est ouverte derrière lui, et un homme jeune, élégant, vêtu d'un habit de soirée et d'un lourd manteau, l'interpelle méchamment. Comme un automate habitué à la même ritournelle, Marcel Vilot tend la main et récite :

« Une aumône pour passer la nuit, mon prince, ou un casse-croûte ? Vous avez bien une cigarette ? »

Marcel, vagabond heureux et libre pour le dernier soir de sa vie, vient de signer son arrêt de mort.

Le jeune homme demande brusquement :

« Comment t'appelles-tu ?

— Marcel, mon prince... »

La pluie crépite sur le pavé, et Marcel donnerait son dernier mégot pour un trou quelconque. Il se rencogne dans la porte cochère, et lève des yeux malins sur l'inconnu.

« Marcel n'a pas mangé depuis trois jours, et cette niche lui conviendrait pour dormir, soyez gentil, monsieur. Juste une pièce et le droit de dormir derrière cette porte. »

Il distingue mal le visage de l'homme, d'ailleurs il se moque des visages. Un pigeon est intéressant lorsqu'il porte des chaussures vernies et un bel habit, peu importe la longueur de son nez.

« Tu as faim Marcel ? Eh bien ! je vais t'offrir une occasion de manger et de boire, une occasion extraordinaire, qu'est-ce que tu en dis ? »

Marcel se croit finaud. Il se méfie des pigeons rôtis qui tombent du ciel.

« S'il y a un service à rendre, il faut qu'il soit honnête ! »

L'inconnu se fait loyal.

« Aucun service. J'ai envie de faire plaisir à quelqu'un. Tu vois cette maison, c'est la mienne ! J'y ai fait préparer un festin, une vraie fête, mais je dois m'en aller, et tout cela va être perdu ! »

Comme Marcel regarde fixement la cigarette que l'homme vient d'allumer, ce dernier lui tend brusquement son étui ouvert.

« Tiens, prends. Entre et fais comme chez toi ! Mange, bois, fume et dors tout ton saoul, je te mettrai à la porte demain matin ! »

Marcel se méfie toujours, d'instinct, mais l'homme ouvre grand la porte, sur un couloir aux lumières tamisées, et montre une porte ouverte à l'autre bout.

« Tu vois cette porte ? Tu vois les lumières ? Il y fait chaud, et la table est servie. A ton aise clochard ! Je n'ai pas toujours bon coeur, mais ce soir est un soir exceptionnel. Si tu aimes les cigares ils sont dans une boîte laquée sur la petite table près de la cheminée. Au revoir clochard. Et fais la fête à ma place ! Les domestiques te ficheront la paix, ils ont des ordres. »

L'homme disparaît, sa phrase à peine terminée, et Marcel le perd de vue dans la rue noire et mal éclairée. Il frissonne d'envie et de curiosité, mais de malaise aussi. S'il y a un piège, où est-il ? L'envie et la curiosité prennent le pas sur le reste, et Marcel avance dans le couloir, faiblement éclairé par des appliques de cristal. Puis il revient en arrière, jette un regard dehors : personne. L'homme est vraiment parti en lui laissant sa maison.

Alors il referme la porte avec précaution, et avance à nouveau, puis s'arrête, car ses vieilles chaussures laissent des marques boueuses sur le tapis rouge. Il les

ôte et les fourre dans ses poches avec son chapeau.

Pieds nus ou presque, il longe la moquette du bout de ses chaussettes trouées, et passe une tête prudente dans la pièce illuminée par plusieurs candélabres.

« Il y a quelqu'un ? »

Sa voix un peu rauque a résonné dans le silence, et en même temps il écarquille les yeux. Bon sang ! Ce type n'a pas menti. Il y a là un vrai petit festin. Un festin d'amoureux semble-t-il, avec deux couverts et des plats innombrables, des fleurs et des bougies, du feu dans une large cheminée. Marcel fait le tour du décor avec prudence, et énumère : « Des huîtres, du pâté, du poulet, du jambon, du vin dans une carafe, et ça, qu'est-ce que c'est ? Ça sent bon... »

Marcel s'empare d'un verre de cristal, et goûte le vin comme un voleur, d'une traite ! Il s'enhardit, mord dans un pâté, et va se réchauffer près du grand feu de bois. C'est bon cette chaleur sur lui, c'est bon ce vin précieux qui dégringole dans son gosier. Tout en picorant ça et là sur la table, avec encore une certaine prudence, Marcel s'approche d'une autre porte, et l'entrouvre.

« Y' a quelqu'un ? »

Il fait noir dans la pièce, et Marcel distingue vaguement qu'il doit s'agir d'un bureau vide, et où il fait moins chaud que dans le salon. Il y retourne, un peu plus confiant, avale un autre verre, et inspecte le couloir. Un escalier mène à l'étage.

« Y' a quelqu'un ? »

Sa voix a résonné dans le silence, et il est prêt à s'enfuir au moindre bruit, mais là-haut, aucune lumière ne s'allume, la maison est vide, calme, douillette, et cette fois Marcel se dit : « Profitons de l'aubaine ! Si l'homme a dit vrai, il ne me flanquera à la porte que demain matin ! Je parie qu'il avait préparé tout ça pour une dame, et que la dame n'est pas venue ! Il a dû aller la retrouver chez elle ! Marcel mon gars, c'est Noël ce soir, à table ! »

Un clochard peut se mettre à table n'importe où, sous un pont, ou à une table raffinée, il ignore les couverts. Marcel fouille dans sa poche, en sort son inséparable couteau de poche, et attaque. Il boit les huîtres, gobe le poulet, dévore des mets inconnus et raffinés, grignote tous les fromages, et surtout, boit ! On ne boit pas tous les jours à sa soif dans son état, et ce vin-là ne râpe pas le gosier, il coule comme du velours, il réchauffe les doigts de pied, et endort insidieusement, à l'issue de la deuxième bouteille. Pour se réveiller, Marcel se met en quête des cigares, les trouve, et s'affale devant le feu avec une gourmandise superflue : une bouteille de cognac, qu'il tâte au goulot.

Si quelqu'un pouvait voir Marcel Vilot, en cette nuit d'octobre 1936, il aurait droit à un spectacle surréaliste.

Une table dévastée, des bouteilles sur les fauteuils, un reste de poulet embroché sur un pic à feu, devant la cheminée, et Marcel endormi sur un tapis immaculé. Lui tout noir et tout sale, sur cette laine blanche, ronflant les jambes en l'air, appuyées à la cheminée pour se chauffer le bas du dos. La main gauche sur la bouteille de cognac, la droite enveloppée dans une minuscule serviette damassée, noble pansement pour une coupure roturière à son pouce. C'est le résultat du manque de tire-bouchon, que Marcel n'a pas trouvé. Il y en avait un pourtant, dissimulé sous la forme d'un objet d'art en vermeil posé sur la table, Marcel ne pouvait pas le deviner.

Cette situation est claire et nette. Le conte de fées s'est évaporé avec l'aube,

voici la dure réalité.

Marcel a été réveillé par un commissaire de police, et une armée d'uniformes. Devant lui, une jeune fille sanglote, il ne la connaît pas, et on le traîne dans la pièce voisine devant un cadavre. Les brumes de son festin ont du mal à se dissiper, et Marcel Vilot contemple avec ahurissement, le corps d'une femme étendu sur un divan. Une jeune femme, une jolie femme, égorgée vilainement, et dont les yeux clairs regardent pour l'éternité un plafond haut où brille un lustre de cristal.

Oui la situation est claire et nette : la jeune femme a été assassinée dans sa propre maison, dont la porte était restée ouverte, par un vagabond, qui a encore dans sa poche l'arme du crime, qui s'est blessé lui-même en la tuant, et a semé du sang partout dans la salle à manger, sur la nappe, sur le tapis. Un ignoble assassin qui n'a pas craint ensuite de se repaître comme un porc, à quelques mètres du cadavre de sa victime.

Marcel Vilot, totalement abruti par les événements, écoute la jeune fille raconter son histoire à la police.

« Je travaille pour Madame depuis deux ans. Hier soir elle attendait un ami pour dîner. J'ai fait venir ce qu'il fallait de chez le traiteur. Vers huit heures du soir, Madame m'a averti que son ami ne viendrait pas, il avait téléphoné pour s'excuser, et elle m'a donné ma soirée, en me disant : « Profite de ta jeunesse Rosy, sors, je dînerai seule tout à l'heure. »

— Qui est cet ami ? Où peut-on le joindre ? »

L'ami s'appelle Monsieur Albert D., il est facile à joindre, et tout aussi facile de vérifier son alibi.

Alors le commissaire se retourne définitivement vers Marcel Vilot.

« Raconte-moi encore une fois, ton histoire du gentil monsieur qui t'a ouvert la porte ? Allez ! Il était comment ? Il venait du ciel ?

— Mais je vous jure que c'est vrai, monsieur. C'est vrai. Il était jeune, bien habillé, avec une cravate en soie, et des chaussures vernies. Il m'a tendu une cigarette dans un bel étui en or, et il m'a dit que la maison était à lui ! Tenez, il m'a même dit où se trouvaient les cigares ! C'est pas une preuve ça, m'sieur ! Sur la petite table qu'il m'a dit, près de la cheminée. C'est pas une preuve ?

— Une preuve de quoi, Vilot ?

— Ben qu'il connaissait la maison, et qu'il était comme qui dirait chez lui !

— Son visage ?

— Jeune.

— D'accord, mais à part ça ?

— J'en sais rien, je l'ai pas bien vu, il pleuvait tellement, et puis il faisait noir devant la porte.

— Admettons. Alors explique-moi pourquoi il y a du sang partout ?

— Mais c'est le mien, je me suis coupé en voulant déboucher une bouteille !

— Parce que tu ouvres les bouteilles avec ton couteau ? Les tire-bouchons tu

connais pas ?

— J'en ai pas trouvé.

— Où est le bouchon ? Tu as dû le déchiqueter, et il doit y avoir du sang dessus ?

— Ben, il était tombé dans mon assiette alors je l'ai jeté au feu.

— Tu te crois malin, Vilot ? Je vais te dire moi ce qui s'est passé. Tu as vu que la porte était ouverte, alors tu es entré, tu as commencé à t'empiffrer, la jeune dame est arrivée, elle a eu peur, elle a crié, et tu lui as sauté dessus avec ton couteau, elle s'est enfuie dans le salon, et là, tu l'as tuée.

— Mais pourquoi j'aurais fait ça ?

— Vilot, ton casier n'est pas vierge, on sait à la brigade que tu es un bagarreur, et un violent. Plus de quatre arrestations en cinq ans pour voies de fait !

— C'était des rigolades m'sieur, des coups de poings avec des gars comme moi ! Jamais je tuerais quelqu'un !

— Et ta femme ?

— Quoi ma femme ?

— Tu as eu une femme ? Tu t'en rappelles ? Un jour vous vous êtes battus dans la rue, et elle a porté plainte. Elle a dit que tu voulais l'étrangler !

— C'est vieux ça, et c'est elle qui m'a sauté dessus comme une furie. Elle disait que je l'avais abandonnée et que j'étais un sale type, elle m'a traité de tous les noms m'sieur ! C'était pas supportable pour un homme !

— Alors tu as voulu l'étrangler !

— Mais non... J'ai gueulé un peu fort, c'est tout !

— Et tu l'as secouée un peu fort aussi. Trois mois de prison, tu t'en rappelles ?

— C'était une garce ! Elle a porté plainte pour me faire des misères c'est tout. Je l'aurais jamais étranglée.

— Vilot, tes empreintes ont été relevées dans le salon, sur la porte et sur les murs !

— C'est parce que je voulais allumer, on n'y voyait goutte.

— Il y a aussi la trace de tes pieds mouillés et sales, sur le tapis autour du canapé.

— Mais je n'ai rien vu, je vous dis. C'était tout noir. Si ça se trouve la dame était déjà morte, et je le savais pas. Si ça se trouve c'est le type que j'ai rencontré qui l'a tuée !

— Et tu crois qu'il t'aurait laissé entrer dans la maison ? Au risque de témoigner contre lui ? Tu me prends pour qui Vilot ? Pour un imbécile ? »

Affolé, le clochard cherche un dernier argument :

« Ecoutez-moi, m'sieur, j'ai rien volé ici vous avez vu ? Hein ? Alors c'est pas une preuve ça ? Si j'avais voulu voler je l'aurais fait... »

— C'est une preuve comme tu dis ! La preuve que tu as tellement bu après le crime, que tu as cuvé ton vin un peu trop longtemps, et que tu n'as pas eu le temps de piller la maison avant de t'enfuir. Tu ne pouvais pas savoir évidemment que la bonne rentrerait à six heures du matin ! »

Alors le clochard a cette réponse naïve :

« C'est pas vrai ! Si j'ai pas volé, c'est que le type avait été gentil, et que je voulais pas lui faire du tort, mais si j'avais su ! Et comment que je lui aurais raflé son argenterie ! Et comment que je me serais sauvé ! »

Mais Marcel Vilot était encore fin saoul, à son réveil brutal, et personne ne pouvait croire à son histoire. Il avait une trop sale tête, son regard était trop malin, et ses arguments apparaissaient comme la défense stupide et maladroite d'un être frustré, pris en flagrant délit.

Au procès l'avocat général évoqua avec mépris, la légende qu'il avait inventée :

« Cet homme voudrait vous faire croire au mythe du prince ouvrant sa porte au mendiant pour lui offrir un dîner fin ! Du roman tout cela ! Par contre les faits eux, sont précis. Nous savons que la victime n'avait pas fermé sa porte à clé, la domestique nous l'a confirmé. Nous savons que l'invité, dont l'honneur n'est pas mis en cause, a un alibi incontestable, de même que la domestique qui a passé la nuit chez ses parents, de neuf heures à six heures du matin. Nous savons que le crime a eu lieu entre dix heures et minuit. Nous savons que la maison est restée illuminée toute la nuit, des automobilistes l'ont confirmé. Nous avons des empreintes, un couteau, des traces de pas, des traces de sang. Alors ? Qui était là cette nuit du 26 octobre ? Vilot ! Qu'il ne le nie pas, parce qu'il ne peut pas !

Et qui est Vilot ? Un marginal, un homme qui a abandonné sa femme et son emploi pour vivre de rapine et de paresse. Un homme condamné pour sa violence. Un homme qui n'a pas craint de tuer d'abord, pour faire ripaille ensuite ! Un monstre ! »

Les jurés seront terriblement impressionnés par ce détail. Tuer d'abord et se livrer au festin ensuite. Les détails de l'orgie leur sont largement fournis.

Marcel Vilot a dévoré la presque totalité du repas, bu deux bouteilles de vin et une de cognac. Et ce faisant il n'a même pas respecté la moindre propreté, la plus élémentaire politesse. Il s'est conduit comme un assassin et comme un pillard, renversant les plats, mangeant par terre, dévastant tout sur son passage. N'a-t-on pas retrouvé une patte de poulet dans un vase de fleurs, et des restes sur les tapis et sur les meubles ?

Un homme capable de manger du foie gras avec ses doigts et d'en répandre partout, est-ce un homme ? Un homme qui se saoule à côté du cadavre de sa victime, est-ce un homme ?

Marcel Vilot est épuisé. Il a nié de toutes ses forces. Il titube dans son box, et la sentence qui le condamne à la prison à vie l'achève. Il se met à hurler mais d'une toute petite voix cassée et ridicule :

« Pas la prison, s'il vous plaît ! Pas la prison pour toujours ! »

Mais c'est fini, on l'emmène, et il a eu bien de la chance d'échapper à la peine de mort. Bien de la chance que les jurés aient considéré Marcel Vilot comme un débile mental, un faible d'esprit, juste bon à enfermer.

Après le jugement, Marcel Vilot reste encore une quinzaine de jours dans sa cellule provisoire, celle où il attendait le jugement. Et puis un soir, le gardien l'avertit de son transfert.

« Demain matin, tu fais ton baluchon, on te conduit dans ta dernière demeure. Une belle prison pour y finir ses jours, tu vas voir... »

Pendant ce temps, à la police de Marseille, un jeune homme se présente. Il demande à voir un commissaire car il a des révélations à faire. Il est pâle et maigre, il porte une valise fatiguée, et il dit :

« Je suis venu me dénoncer, parce que je n'en peux plus. J'ai tué ma maîtresse, il y a plusieurs mois, c'était à Nice. Elle me trompait, je le savais, alors j'ai été pris de folie un soir. Je voulais les surprendre tous les deux. Quand je suis arrivé, elle était seule. Nous nous sommes disputés violemment, et elle a fini par me dire qu'elle ne m'aimait plus, et que l'homme qu'elle attendait n'était pas venu ce soir, mais qu'il viendrait demain et tous les autres jours. Alors je l'ai tuée. Il y avait près d'elle un poignard ouvragé, qui servait de coupe-papier. Après je l'ai essuyé sur le tapis de la salle à manger, et je l'ai mis dans ma poche...

En sortant, j'ai rencontré un vagabond, et je me suis dit que s'il entrait dans la maison, avec un peu de chance, on l'accuserait du crime. Mais je ne sais pas s'il l'a fait. »

Le commissaire explose :

« Vous ne savez pas ! Vous ne lisez pas les journaux ?

— Je me suis enfui à Alger d'abord, puis en Sicile, et en Grèce. Mais je n'arrivais plus à vivre. Il fallait que je le dise à quelqu'un, il fallait que je sois puni. Je suis malade à présent, je deviens fou, et je sais que je le deviendrais tout à fait si je n'acceptais pas d'être jugé.

— Vous ignorez qu'on a déjà jugé un homme à votre place ?

— Oui. C'est le vagabond ?

— « C'était » le vagabond. Il s'est pendu à la grille de sa cellule dans la prison de Nice. Il s'est pendu avec sa chemise. Et ça n'a pas dû être facile ! On l'a découvert ce matin à l'aube, mort. »

Le jeune homme pâle et maigre, répète stupidement :

« Mort ? »

Oui, il est mort le clochard. Mort d'innocence bien sûr, mais surtout pour ne pas vivre en prison le reste de ses jours. Pour un vagabond comme lui, c'était pire que la mort. Pour un marginal qui a choisi l'errance, la pluie, le soleil, et la misère de la liberté sans contrainte et sans loi : quatre murs, et un plafond, c'était trop.

Le véritable assassin s'appelait Laurent C. Il avait vingt-sept ans, et deux morts sur la conscience. C'est pourquoi il ne lui fut pas tenu compte de son remords et de ses aveux à retardement. A un jour près, Marcel Vilot le clochard aurait vécu. A un jour près, il aurait retrouvé la liberté, et passé le reste de sa vie à raconter aux quatre vents l'histoire d'une injustice.

Un jeune fils de famille, égoïste et jaloux, calculateur et lâche, l'en avait empêché. Il a payé pour cela trente années de cellule.

LA VOITURE ÉLECTRIQUE

Par cette belle journée d'hiver, Robert Davis, accompagné de sa femme Mary-Ann et de ses cinq enfants, vient de quitter en voiture son appartement dans la banlieue de Denver. La famille est d'humeur joyeuse à l'idée d'aller rejoindre à la montagne la grand-mère paternelle. Les quatre enfants, serrés sur la banquette arrière, plaisantent et gigotent. La dernière-née dort dans son moise, posé au milieu des bagages, derrière le dossier de la banquette. Toutes les vitres sont fermées car il fait froid.

Lorsqu'un énorme camion-citerne, probablement vide et roulant à plus de cent à l'heure les a dépassés, Robert Davis discutait avec sa femme, une petite blonde emmitouflée dans un énorme pull-over. Cette semaine de vacances à la montagne est leur principal sujet de préoccupation.

Brusquement, les yeux de Mary-Ann deviennent fixes. Robert suit son regard et voit que l'énorme citerne, qui voulait se rabattre devant lui, zigzague sans que le conducteur parvienne à la redresser.

Il appuie sur le frein, d'abord progressivement puis à fond car le camion, définitivement déséquilibré, part sur le côté, coupant la route, heurtant de plein fouet un pylône électrique.

Un instant, une seconde, Robert et sa femme se sentent soulagés : la Ford caravane s'est arrêtée, à un mètre à peine derrière le camion.

Mais sur l'énorme citerne et sur le capot de la voiture des traits sombres, d'abord minces, grossissent avec rapidité. C'est l'ombre du pylône électrique qui s'affaisse doucement. Bientôt la base du pylône s'appuie sur l'avant du camion, la pointe restant suspendue au-dessus de leur voiture.

Sans un mot, sans un geste, les quatre enfants sur la banquette arrière, leurs parents sur la banquette avant, regardent les câbles s'abattre en sifflant, s'entrechoquer, faisant jaillir d'énormes étincelles autour d'eux.

Dans la voiture, prise dans un entrelacs de fils à haute tension comme dans les tentacules d'une énorme pieuvre, c'est Mary-Ann qui la première réalise la situation. Elle murmure d'une voix blanche :

« Restez assis, restez assis ! Tommy, Mary, je vous en prie restez assis. Ne bougez pas ! »

Le réflexe de Tommy, le garçon, est bien entendu de s'informer.

Comme Robert sent qu'il se penche en avant pour lui parler, il s'écrie à son tour :

« Pour l'amour de Dieu, Tommy, ne bouge pas ! Ne bouge pas d'un centimètre ! Il y a des câbles électriques qui touchent la carrosserie. »

Robert, avec précaution, tourne la tête et regarde par-dessus son épaule le fond de la voiture. Les trois garçons et la fillette Mary qui a cinq ans, sont serrés les uns contre les autres, les yeux écarquillés. Derrière eux, le bébé Dorothy s'agite dans son moise.

Quelques secondes s'écoulent. Une éternité. Une tension insupportable.

« Mais qu'est-ce qu'on fait, papa ? demande encore Tommy.

— On attend.

— On attend quoi ? »

Robert, sur le moment, ne sait pas quoi répondre. En effet, qu'est-ce qu'ils attendent ? La mort ? Mary-Ann pose sur son genou une main glacée. Tommy insiste :

« On attend quoi papa ?

— On attend qu'on coupe le courant.

— Mais qui va couper le courant, papa ?

— Quelqu'un... Quelqu'un va bien s'apercevoir de ce qui se passe... »

Alors la petite voix de Jimmy s'élève :

« Moi je peux aller prévenir le monsieur du camion... »

Son père se retourne pour s'apercevoir avec épouvante que Jimmy — qui est assis au milieu — allonge le bras, tendant sa petite main vers la poignée de la porte...

« Jimmy ! Ne touche pas à cette poignée ! Tu m'entends ? Je t'interdis de toucher à cette poignée ! Elle est peut-être électrisée. Reste à ta place et ne bouge pas d'un millimètre ! Si l'un de vous touche du métal, vous mourrez tous : vous êtes tous serrés les uns contre les autres. Pour sortir il faut attendre que quelqu'un coupe le courant. »

Pour le moment, Robert n'a aucune idée de ce qu'il pourrait faire. Il est complètement obnubilé par les enfants qu'il n'ose pas quitter des yeux.

« Regarde papa ! » s'écrie alors Tommy en montrant la route devant la voiture.

En rappelant une fois de plus aux enfants qu'ils ne doivent pas bouger, Robert tourne la tête et comprend tout de suite ce que lui montrait le gamin : la portière de la cabine avancée du camion-citerne qui bouge... C'est le conducteur qui essaie de sortir... Il a du mal car la cabine est renversée sur le côté, au-dessus du fossé d'eau et peut-être est-il blessé...

Après s'être relevé lentement, la portière reste suspendue verticalement. Robert entrevoit derrière la vitre un homme en combinaison fourrée se hisser péniblement, s'accroupir un instant sur le bas de la caisse, et s'accrochant au marchepied s'allonger dans le vide pour se laisser choir sur le sol.

« Il ne s'est pas électrocuté ! remarque Mary-Ann.

— Tu vois bien que le camion a heurté le pied du pylône. Aucun câble ne le touche. »

L'homme, le visage barbouillé de sang, regarde derrière le camion et découvre la voiture dans son entrelacs de câbles à haute tension.

Il porte des moufles et de lourdes bottes en caoutchouc. Il doit voir, mais assez mal à travers le pare-brise qui miroite au soleil, Robert et sa femme bien vivants, et il ne semble pas bien comprendre. Peut-être est-il abruti par le choc. Il s'approche en marchant péniblement comme s'il souffrait, et titube

dangereusement entre les câbles.

Que faire ? Peut-être l'homme ne risque-t-il rien avec ses bottes en caoutchouc et ses moufles. Mais s'il ouvre la portière, Robert pourra-t-il descendre ? Il porte lui d'énormes chaussures de montagne à clous et il n'a pas de gants. Il lui semble impossible de sortir de la voiture sans toucher à un moment ou à un autre du métal.

Et puis, si l'homme ouvre la portière, les enfants vont vouloir se précipiter dehors...

Non décidément il faut l'en empêcher. Robert — retenant son souffle — avance son coude vers le klaxon en espérant que le pull-over et le tweed de sa veste vont l'isoler. Ça y est ! Il sent le contact contre son coude. Il presse doucement...

Près de la voiture, l'homme entend le klaxon et s'arrête un moment pour les regarder, étonné. Robert lève les mains, les secouant comme s'il voulait l'éloigner. L'homme — une bonne tête un peu chauve, un gros nez que des filets de sang contournent — ne comprend toujours pas. Il avance sa main vers la portière.

Exaspéré, Robert hurle :

« N'ouvrez pas la portière ! N'ouvrez pas ! Danger de mort ! »

Malheureusement, les vitres étant fermées à cause du froid, la voiture est complètement insonore. Et puis, si le moteur tourne au ralenti, le ventilateur du chauffage à son maximum fait un bruit d'enfer.

A l'instant même où le chauffeur du camion touche la poignée de la voiture, ils sont enveloppés d'une flamme bleue. Le corps de l'homme, après s'être recroquevillé, se détend, et, comme s'il recevait un coup de bélier en pleine poitrine, il est projeté à plusieurs mètres.

Bien entendu les enfants hurlent, Mary-Ann, qui ne peut détacher ses yeux du corps resté immobile de l'autre côté de la route, se met à gémir :

« Mon Dieu, mon Dieu ! Mais nous n'en sortirons pas vivants... »

Comme Mary, la plus jeune, cinq ans, s'agite, difficilement retenue par ses frères, Mary-Ann ajoute :

« Il faut que j'aille derrière auprès des enfants.

— Mais tu es folle ! Je t'interdis de bouger. Et toi Mary, tu as vu le monsieur ? C'est parce qu'il a touché la voiture qu'il est mort ! Tu as compris ? Il ne faut pas bouger. Si tu ne touches pas la voiture, tout ira bien. Il suffit d'attendre que quelqu'un passe par ici. »

Mary-Ann se tord les mains :

« Mais Robert, si quelqu'un passe, il va faire la même chose que cet homme ! Nous ne pourrions pas le prévenir... »

Robert réfléchit quelques instants. Il regarde la poignée de la portière, cette poignée dans laquelle se dissimule la mort la plus inattendue et la plus stupide. Elle paraît pourtant bien inoffensive...

« Ecoute Mary-Ann, sans toucher le sol, on ne sait jamais, essaie de prendre la couverture de laine qui est sous tes pieds. Tu vas la mettre entre nous. Non, ne la plie pas. Ne fais pas de grands gestes. Mets-la en tampon entre nous deux. Je vais essayer de relever la poignée avec mon coude, puis je pousserai la portière. Tu

seras isolée par la couverture si jamais je reçois du courant.

— Robert, j'ai peur. Fais attention. Tu as bien vu que l'homme avait des moufles, et cela ne lui a servi à rien !

— J'ai l'impression qu'elles étaient mouillées. Je crois qu'il a dû d'abord essayer de sortir par la portière droite de la cabine, dans le fossé qui est plein d'eau. »

Dans son moïse, Dorothy s'agite...

« Allons bon... Qu'est-ce qu'elle a ?

— Peut-être qu'elle a fait pipi... » explique Tommy.

Robert a un coup au cœur :

« Mon Dieu... »

Mary-Ann le rassure :

« Elle a une bambinette. »

N'empêche que la situation devient intenable. Le malheureux Robert est à bout de nerfs, et il hurle aux enfants :

« Personne ne bouge ! » Puis il se calme un peu pour ajouter : « Papa va aller chercher du secours si vous vous tenez tranquilles. »

Lentement, Robert lève le coude gauche. Que diable, il a une chemise en pilou, un pull-over et sa veste de tweed, et tout ça est très sec, ça devrait être isolant.

Le coude n'est plus qu'à un millimètre de la poignée. Que d'hésitation pour un millimètre... Ça y est... Il touche la poignée... lève le coude... Il sent la chair et l'os se presser de plus en plus fort contre le tissu qui lui-même se serre contre le métal... Avec une facilité presque étonnante, la poignée se soulève... Mais comme c'est long d'attendre le déclic...

En même temps que le déclic, la porte a esquissé un léger recul : elle est ouverte.

Toujours avec le coude, appuyé cette fois sur le revêtement de faux cuir, Robert pousse la portière. L'air glacé pénètre.

« Papa ! Papa ! On peut sortir ?

— Pour l'amour de Dieu, restez assis ! Ne touchez à rien ! Vous avez vu comment le monsieur est mort ? Vous avez vu ce qui lui est arrivé lorsqu'il a touché le métal ? C'est la foudre qui l'a brûlé. Et il a eu très mal... »

Avec précaution Robert avance son pied gauche dehors et le descend lentement sur le gravier de la route... Puis c'est le tour du pied droit... Il n'y a que quelques centimètres qui séparent sa jambe du cadre métallique de la portière. Il faut maintenant qu'il se redresse, pour se lever d'un tour de rein, sans rien toucher bien entendu.

Quand il se retrouve debout près de la voiture, il est couvert d'une sueur froide.

Comme un vent glacé s'engouffre par la portière ouverte et que l'attente peut être longue, il crie à Mary-Ann et aux enfants :

« Je vais repousser la porte. Je vous promets d'aller le plus vite possible faire

couper le courant. Ne bougez plus, je vous en supplie, ne bougez plus. Et tout ira bien. »

Après avoir évité en se contorsionnant les câbles qui entourent la voiture, il se met à courir comme un fou le long de la route, espérant qu'une agglomération n'est pas loin. Il a les jambes en coton et la gorge gonflée. Au bout de quelques instants le souffle lui manque, et sa vision s'obscurcit. Mais comme il va ralentir, l'image de sa femme et de ses cinq enfants enfermés dans la voiture sous un entrelacs de câbles à haute tension, lui redonne un coup de fouet. Il n'est pas question de prolonger cette épreuve. Une seconde de perdue c'est peut-être une seconde de trop, peut-être leur mort.

Après huit cents mètres, il aperçoit un carrefour. La route défoncée sur laquelle il courait croise une voie plus importante et goudronnée.. . Sur cette route, au loin dans un lacet, il lui semble qu'une voiture roule en direction du carrefour... Il se plante au beau milieu. Voici la voiture. C'est une vieille Dodge à plate-forme. Debout au milieu du carrefour Robert s'agite, gesticule comme un sauvage.

« Accident ! Accident ! »

Le visage moustachu du conducteur se penche au-dessus de la vitre baissée :

« Qu'est-ce qu'il y a ?

— Il faut faire couper le courant de la haute tension...

— Quoi ?

— Tout de suite. Il faut faire couper le courant...

— Je ne comprends pas. Montez toujours. »

Robert fait le tour de la voiture et s'engouffre par l'autre portière. « Où est le centre de distribution de l'électricité ?

— Là-bas, à une douzaine de kilomètres...

— Alors. Allez-y !

— Bon. Mais qu'est-ce qui se passe ?

— Un pylône électrique est tombé sur ma voiture. Ma femme et mes cinq enfants sont dedans. Il y a des câbles à haute tension qui touchent la carrosserie. »

A 120 à l'heure, la vieille Dodge fonce droit devant elle. A l'embranchement de l'autoroute de Denver, les voyant arriver à tombeau ouvert, une voiture de policiers s'ébranle pour les prendre en chasse. Mais le conducteur pile à leur hauteur.

Les policiers n'ont pas besoin de grandes explications... Ils savent où il faut aller et ce qu'il faut faire.

Alors la Dodge fait demi-tour en cahotant à travers champs. Tandis qu'elle retourne vers le lieu de l'accident, Robert, affreusement angoissé, se demande comment il va retrouver sa famille...

Sur la route défoncée, voici au loin l'énorme masse du camion-citerne et la silhouette grêle du pylône effondré, et plus loin, dans l'entrelacs des câbles, la Ford caravane. Robert a l'impression de voir sa femme derrière le pare-brise. Si elle était morte il ne la verrait pas. Elle se serait affaissée...

Pourvu que les enfants ne bougent pas en le voyant revenir...

Pourvu qu'ils n'aient pas le geste instinctif de courir vers lui.

Le conducteur, devant ce tableau atroce, freine et lâche un énorme juron. Tandis qu'ils mettent pied à terre, il demande :

« Mais vous êtes sûr qu'il y a du jus là-dedans ?

— Regardez !... »

Robert montre le cadavre du conducteur de la citerne de l'autre côté de la route.

« Qui vous dit qu'il est mort ?

— Pensez, ce qu'il a reçu, c'est au moins du 30 000 volts. »

Puis Robert s'approche de la voiture en se contorsionnant pour éviter les câbles, essayant de faire comprendre par gestes à sa femme qu'il faut que personne ne bouge. Il articule :

« Les flics sont allés couper le courant. Mais c'est assez loin. »

Sa femme qui sans doute l'a mal compris se penche en avant, l'air interrogatif. Robert hurle :

« Attendez ! Ne bougez toujours pas ! Le courant n'est peut-être pas encore coupé ! »

Robert pousse un énorme soupir de soulagement en voyant sa femme se retourner vers les enfants pour leur parler et sans doute leur expliquer.

Pendant ce temps, le conducteur de la vieille Dodge qui était monté sur la plate-forme saute, une pelle à la main.

« On va bien voir... » dit-il.

Tenant la pelle au bout du manche, il s'avance avec précaution vers l'un des câbles et le touche avec le métal. Une énorme étincelle jaillit qui lui arrache l'outil des mains.

Nouveau juron du conducteur qui reste les bras ballants. Une cigarette pend, éteinte, entre ses lèvres...

Les minutes qui s'écoulent sont interminables. Robert, à dix pas de la voiture, ne peut pas rester en place. Il scrute sans arrêt la route dans l'espoir de voir surgir les policiers.

« Si on essayait encore ? » suggère le conducteur de la Dodge.

Il va chercher sa pelle, la saisit à nouveau par l'extrémité du manche et — avec plus de précautions encore que la première fois — s'approche de l'un des câbles. Avec une douceur et une lenteur infinies, il le touche, à peine : rien. Il le touche un peu plus fort : toujours rien. Alors, cette fois, il cogne le câble, le secoue, rien.

Les deux hommes se regardent. Derrière le pare-brise, Mary-Ann n'a pas perdu un seul de leurs gestes. Le front plissé, elle interroge son mari du regard.

Robert hésite. Il n'y a plus d'électricité dans ce câble mais peut-être y en a-t-il dans les autres ? Peut-être la voiture est-elle encore sous tension ? Il prend la

pelle des mains du conducteur, s'avance vers la voiture et, l'outil tendu en avant, touche le pare-choc, rien.

Immédiatement, il lève les bras pour maintenir sa femme et ses enfants en place. Puis cogne avec le fer de la pelle la poignée de la portière. Rien. Il gratte métal contre métal. Rien.

Alors il laisse tomber le manche et prenant enfin la poignée de la portière avant à pleines mains, il l'ouvre, puis se jette sur la portière arrière.

Quand les policiers surgissent pour les prévenir que le courant est coupé, il a sa femme dans ses bras, les quatre enfants cramponnés à ses basques et le conducteur de la Dodge berce le moïse où Dorothy s'agite, éveillée par le vent glacé.

L'ENFANT CONÇU A DENVER

Dans le bureau de l'attorney général Keating, un silence impressionnant vient de s'installer.

De chaque côté de la table deux regards s'affrontent. Celui de l'attorney, bleu clair dans le visage un peu rouge, et celui de Margie Anson, noir au-dessus des joues pâles. La voix de la jeune femme est sèche à présent :

« Vous refusez l'autorisation d'avortement ? C'est ça ?

— Madame Anson ? l'Etat du Colorado n'admet pas le crime sous quelque forme que ce soit...

— Vous parlez de crime ? C'est vous qui parlez de crime ? Mais qui est le criminel dans mon cas ? L'homme qui m'a violée ou non ?

— C'est un crime, bien entendu, et l'homme sera sévèrement jugé, vous le savez, il risque la prison à vie !

— La prison à vie ! Qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse ! Vous pourriez le tuer que ça ne changerait rien pour moi. Je suis enceinte, vous comprenez ? D'un homme qui est entré chez moi de force, qui m'a battue, qui a flanqué ma vie en l'air en quelques minutes ! Et vous voudriez que cet enfant naisse ? Que je l'élève ? Que je l'impose à mon mari et à ma fille, que je le nourrisse, que je l'aime ? Mais c'est moi que vous condamnez à vie !

— Madame Anson, personne, ni la loi, ni votre entourage, ne vous interdit de placer l'enfant dans une institution après sa naissance.

— Mais je ne veux pas qu'il naisse ! Vous ne comprenez pas ? Je ne veux pas le porter, je ne veux pas le voir, je ne veux pas, je ne veux pas !

— Je regrette, la loi est ainsi...

— Mon médecin m'a affirmé que dans les cas exceptionnels vous accordiez l'autorisation ! Suis-je ou non un cas exceptionnel.

— Votre médecin a eu tort, je n'ai jamais accordé d'autorisation de ce genre.

— Vous mentez ! Vous l'avez fait l'année dernière.

— Il s'agissait d'une enfant de douze ans, devenue folle à la suite d'une agression, cela n'a rien à voir.

— Mais vous ne voyez pas que je deviens folle moi aussi ? »

Margie Anson a les yeux fous, c'est un fait. Son joli visage de femme de trente ans est marqué par l'angoisse, elle supplie encore :

« Mon mari est à l'hôpital, il a été très malade, dans un mois il rentrera à la maison, il a le droit d'y trouver sa femme, intacte, et sa fille à lui, son propre enfant, pas celui d'un assassin ! »

Patiemment l'attorney général secoue à nouveau la tête négativement :

« C'est un drame cruel, madame Anson, j'en conviens parfaitement et je suis de tout cœur avec vous croyez-le. Mais l'avortement est illégal dans notre Etat !

— Je prendrai un avocat ! Le meilleur !

— C'est inutile, croyez-moi, madame, le mieux est de vous calmer, peut-être pourriez-vous prendre conseil d'un psychologue...

— Me calmer ? »

Cette fois Margie Anson s'est levée, un petit rictus tord ses lèvres pâles...

« Me calmer ! Vous parlez en homme, vous vous ressemblez tous, violeur professionnel ou pas ! Pour vous peu importe qu'une femme veuille ou non d'un enfant, peu importe qu'elle ait subi la violence pour cela, si j'étais un criminel chevronné, en m'y prenant bien j'obtiendrais l'indulgence d'un jury, cet homme l'obtiendra, lui, mais pas moi ! Monsieur l'avocat je vous somme de convoquer un jury pour examiner mon cas ! Je veux un tribunal pour m'entendre, des témoins, et un avocat !

— Non, madame Anson !

— Très bien ! En ce cas, je demanderai justice à l'Amérique tout entière ! J'ameuterai le public et la presse, et vous n'aurez pas le beau rôle !

— Libre à vous, madame Anson, mais votre intérêt est de garder cette affaire en dehors du scandale, l'ébruiter ne pourrait que vous faire du tort à vous, et à votre famille...

— Je l'ai cru aussi, trop longtemps, et comme j'ai cru qu'un médecin m'aiderait, et puis un autre, et tant d'autres. Mais il est trop tard, à présent, personne n'a voulu m'opérer et je suis enceinte de trois mois. Il faut une autorisation légale pour me permettre d'entrer en clinique, je vous faisais confiance à vous aussi, et j'ai eu tort, alors peu m'importe ! Votre loi est stupide, moyenâgeuse, digne de la civilisation la plus sous-développée ! Celle où les hommes règnent par la force ! Alors je me battrai, et si cet enfant doit naître malgré moi, il s'en ira de moi comme un déchet de votre civilisation !

— Madame Anson ! Vous dépassez les bornes ! L'enfant n'est pas responsable !

Margie dépasse les bornes en effet, mais peut-être y a-t-il de quoi. Elle claque la porte du bureau en hurlant d'une voix cassée par la fureur et les larmes :

« Moi non plus je ne suis pas responsable ! »

Le 3 juin 1956 commence ainsi l'histoire de l'enfant conçu à Denver, Colorado, par une nuit d'orage.

Margie Anson était une jolie femme jusqu'à cette nuit d'orage. Mariée depuis cinq ans, un époux calme et attentif, une petite fille de quatre ans, un pavillon avec jardin, et une existence provinciale sans accroc.

Le premier incident fut la maladie de John ; une opération délicate sans gravité venait d'y mettre fin, et le bonheur tranquille allait reprendre. A nouveau John reprendrait son emploi de comptable, à nouveau il rentrerait le soir à cinq heures en hurlant gaiement sur le pas de la porte :

« Où est ma femme ? Je suis son amoureux préféré ! »

A vingt ans, Margie aurait pu faire du cinéma, sa beauté le lui permettait, mais elle avait préféré la tranquillité d'un mariage solide et heureux. De caractère un peu casanier, elle appréciait l'isolement de leur maison, et se consacrait à sa fille, à son mari, et à la fabrication de conserves et de confitures en tous genres.

A trente ans, le soir du 27 février 1956, Margie n'avait guère changé. Elle attendait John impatiemment, son fauteuil était prêt, ses pantoufles, ainsi qu'une imposante série de compotes de fruits, chargée de lui faire oublier l'ordinaire de l'hôpital.

Dans ce petit univers douillet, le téléphone a d'abord sonné. Après beaucoup d'hésitation, Margie accepte de confier sa fille à des amis pour un dîner d'anniversaire enfantin. Elle accepte aussi d'aller au cinéma, puisque la petite Anita restera chez eux pour la nuit.

A onze heures du soir Margie rentre seule en taxi, et court se mettre à l'abri, car un orage vient d'éclater brutalement. Le temps d'ouvrir sa porte, et elle est trempée de pluie.

A 11 heures 10, Margie est en robe de chambre, elle fume une dernière cigarette avant de se mettre au lit, et ferme les volets. L'orage gronde encore, et Margie n'a pas encore verrouillé la porte d'entrée.

Elle songe à le faire, mais n'en a pas le temps. La porte s'ouvre brutalement, et un homme gigantesque apparaît. Du moins paraît-il immense à la jeune femme qui sursaute de peur. Mais le visage est jeune, la voix sympathique, et le 1,80 m de l'inconnu porte l'uniforme de la police de l'armée de l'air. Margie est d'ailleurs tout à fait rassurée par l'explication :

« Excusez-moi, il vient d'y avoir un accident, et je n'ai pas trouvé de cabine publique, j'ai vu de la lumière chez vous, et j'ai pensé que vous me laisseriez téléphoner. Remarquez j'ai voulu frapper, mais votre porte était mal fermée sûrement, elle a cédé toute seule... »

Margie sourit à l'inconnu et lui montre le téléphone :

« Je vous en prie, allez-y... »

Et elle s'apprête à quitter la pièce, car elle se sent gênée. Son peignoir est léger, la lumière d'un lampadaire l'éclaire un peu trop en transparence, elle a été surprise, elle n'a pas eu le temps de bouger lorsque le policier est entré. Seulement il est trop tard. La suite se déroule avec une brutalité de cauchemar. L'homme pèse 95 kilos, il est puissant, massif, elle ne peut même pas crier.

Quelques instants plus tard, son agresseur prend la fuite, et Margie reprend peu à peu son sang-froid. Elle a été violée, la tête lui tourne, le dégoût, la peur et l'humiliation ne l'empêchent pas de se précipiter sur le téléphone pour appeler le commissariat voisin.

Et l'homme est arrêté une heure plus tard sans grande difficulté. Lors de la confrontation, c'est lui qui s'effondre. Il est un peu stupide, il n'a que vingt-deux ans, et ne nie rien. D'ailleurs il n'y songe même pas. Sa seule défense maladroite et vulgaire se retourne contre lui :

« Une jolie fille comme elle, ça devrait pas se plaindre ! »

Le choc passé, l'homme en prison, Margie réalise quelques semaines plus tard, l'horreur de sa situation. Et cette jeune femme si calme, si pondérée

habituellement, s'affole. Elle ne veut pas que son mari sache, que ses amis sachent, elle ne veut pas savoir elle-même. C'est d'abord la course des médecins, les refus successifs, les nuits sans sommeil à la recherche d'une solution qu'elle ne trouve pas. Car si l'Etat du Colorado admet la contraception, il condamne l'avortement. Les semaines, les mois ont passé, jusqu'au dernier médecin dans la clinique la plus huppée de la ville :

« Madame, dit-il, il faut demander une dérogation exceptionnelle à l'avocat général, on ne peut pas vous la refuser. Si la loi vous y autorise, je vous opère demain. »

Mais la loi n'autorise pas. L'avocat général est enraciné dans ses convictions, et les nerfs de Margie Anson viennent de craquer. Elle ameutera l'Amérique tout entière, s'il le faut, elle se moque à présent de la discrétion, et de la honte. La vraie honte pour elle, c'est de porter l'enfant d'un inconnu, d'une brute. Ces quelques minutes de cauchemar ne peuvent pas durer toute une vie, c'est impossible, un être vivant ne peut pas perpétuer cette horreur elle ne le supportera pas.

Alors elle entre comme une folle dans la rédaction du plus grand journal de Denver, elle organise une conférence de presse, elle engage trois avocats pour attaquer la législation de l'Etat du Colorado, et annonce à son mari tout de go :

« Voilà, tu connais l'histoire, tu peux me quitter si tu ne supportes pas la situation, ou m'aider à me battre si tu m'aimes, mais je jure que je n'aurai pas cet enfant ! »

Et l'Amérique jure avec elle. Un sondage réalisé par une grande organisation révèle que 75 % des Américains approuvent sans réserve, l'attitude de Margie Anson. L'avocat général doit faire face à une meute de journalistes et de représentants de ligues de toutes sortes, pour ou contre, il est mis en demeure de faire juger le « cas de M^{me} Anson ».

La salle du tribunal est comble ce jour-là. Et ce jour-là est un jour de novembre 1956. Novembre, cela veut dire que la guerre a duré trois mois, que Margie est enceinte de huit mois et qu'elle livre sa dernière bataille.

Car il n'est plus question d'avortement bien sûr. Sur ce point, la loi, et l'avocat ont tenu bon. Libre à Margie de changer d'Etat, d'aller au Mexique, ou de se contenter des multiples propositions venues de médecins marrons pour la plupart. Mais libre, elle ne l'était plus. Il fallait gagner officiellement, plus question de solution discrète, au risque d'ailleurs d'être poursuivie légalement ensuite.

Les commentaires dans la presse locale ont évoqué toutes les solutions y compris celle de laisser l'enfant naître pour le confier à son père naturel. Mais là encore la loi a le dernier mot. Fred B., l'agresseur, n'a pas de famille, et il sera condamné au minimum à quarante ans de prison. Au minimum, car étant donné l'exaspération de l'opinion, il risque le maximum, c'est-à-dire le double, quatre-vingts ans de détention. Comment pourrait-il réparer en admettant que cette solution soit admissible ?

Un enfant à naître n'est pas un héritage quelconque ! On n'en dispose pas comme d'une commode ! Qui pense à lui ? Apparemment peu de gens, aussi énorme que cela paraisse. Et surtout pas Margie Anson, sa future mère.

Vêtue d'une robe noire qui cache ses formes, ses longs cheveux tirés en queue de cheval sur la nuque, elle a perdu de sa joliesse et de sa douceur en s'adressant au jury.

« J'ai dit que je ne voulais pas de cet enfant, et je maintiens ma position. Je demande au tribunal de me permettre de l'abandonner à la première minute de sa naissance. »

L'attorney général précise d'une voix forte :

« Devons-nous considérer, madame Anson, que votre enfant, selon votre souhait, serait confié à l'administration, et adoptable ?

— C'est cela, et ce n'est pas « mon » enfant.

— Votre demande est irrecevable. Cet enfant a non seulement une mère, que vous le vouliez ou non, mais il a un père également, le fait que cet homme soit en prison ne change rien, et vous n'êtes pas seule à pouvoir décider. »

Comme le public manifeste son mécontentement, le gros homme se fâche :

« Il faudrait un désaveu de paternité ! C'est une procédure longue et difficile, dont personne ne peut préjuger en ce cas précis ! Vous ne pouvez pas nier que cet homme est le père et lui non plus.

« D'autre part, je dois tenir compte de votre situation matérielle, madame Anson. N'abandonne pas qui veut ! Vous êtes une femme mariée possédant des biens, et les moyens suffisants d'élever cet enfant ! Le père faisant défaut dans ce cas précis, c'est à vous d'en prendre la responsabilité. »

Margie Anson est aux limites de ses forces nerveuses, en affrontant une dernière fois l'homme qui représente force de loi :

« J'exige que la procédure en désaveu de paternité soit entamée sur-le-champ ! Un criminel ne peut pas faire moins !

— Si vous exigez, madame Anson, il faut alors témoigner à nouveau sur le viol ! Cet homme a-t-il, oui ou non, abusé de vous dans la nuit du 27 février 1956 ? Est-il oui ou non le père de l'enfant que vous portez ? »

Margie Anson manque de s'évanouir, et son avocat prend la parole :

« Monsieur l'attorney, nous ne saurions revenir sur les motifs d'accusation, il y a eu viol, le tribunal l'a admis !

— En effet ! C'est pourquoi la demande de M^{me} Anson est irrecevable de toute façon, sous toutes ses formes. Le tribunal refuse l'abandon, l'enfant s'il est viable, sera confié à sa mère, libre à elle d'intenter une action ultérieure. La séance est levée.

C'est fini. Margie a perdu, la foule gronde et les journalistes se pressent autour de la silhouette noire. A ses côtés, John, son mari, un grand garçon pâle et triste, cligne des yeux sous les flashes des photographes. Il n'a jamais fait de déclaration autre que : « Je soutiens ma femme dans son combat, c'est à elle de décider. »

Mais Margie n'a plus rien à décider. Quoi qu'elle fasse à présent, et quoi que l'on pense d'elle, dans un mois, elle accouchera. Le piège s'est refermé définitivement, la scène du drame se vide, l'opinion publique vocifère de loin en loin, un enfant va naître en dépit de tout.

écembre 1956, en effet, Margie Anson entre en clinique. Le chirurgien accoucheur et le directeur de l'établissement l'accueillent dans une chambre blanche. Margie pose ses conditions :

« Je ne veux pas le voir, même une minute. Disposez de lui immédiatement, je vous en prie, je ne veux pas savoir ce qu'il deviendra. »

Le chirurgien comprend, il connaît l'histoire de Margie et c'est lui qui lui avait conseillé d'avoir recours à la loi. Mais le directeur de la clinique hoche la tête.

« Nous pouvons l'éloigner momentanément, madame Anson, mais ensuite ?

— Vous ne voulez pas m'aider ? »

Margie ne se rend pas compte de la monstruosité de sa démarche, elle est comme une malade qui supplie les médecins de la soulager d'une tumeur maligne. Elle n'a même plus conscience de l'enfant qui bouge et qu'elle va mettre au monde.

Quelques heures plus tard elle accueille les douleurs comme une vraie délivrance et supplie encore le chirurgien :

« S'il vous plaît, endormez-moi ! endormez-moi, je ne veux pas le voir, je ne veux pas ! »

Elle ne l'a jamais vu. Et personne n'a jamais su si l'enfant conçu à Denver le 27 février à 23 h 10 par une nuit d'orage, était fille ou garçon, s'il avait les yeux noirs de sa mère, ou le regard bleu de son père.

Il a disparu officiellement dans une institution pour enfants assistés, il s'est perdu dans la masse de ceux qui ne savent pas d'où ils viennent, et ne le sauront jamais. Pour cela Margie a payé cher, durant de longues années, le prix de cet abandon.

Un chèque par trimestre, et une volonté d'oubli qui l'a menée au bord de la folie.

Quinze ans plus tard, à l'issue d'une procédure interminable, un dernier procès entérinait le désaveu de paternité de John B. (condamné à quarante ans de prison), et l'abandon définitif de l'enfant par sa mère.

Désormais l'enfant était adoptable officiellement.

Mais chacun sait que personne n'adopte un adolescent de quinze ans, comme personne n'adopte un chien adulte. Les humains préfèrent les bébés pour les modeler à leur image. Mais sans juger qui que ce soit, ni les lois ni les hommes, leur image ne vaut pas toujours la peine d'être admirée.

DEUX VIEILLARDS ABSURDES

La Via Amadei, à Rome, est un chemin montant, pierreux et malaisé, encastré dans de surprenants îlots de verdure. C'est un endroit absurde, qui mène à une baraque absurde, habitée par deux vieillards absurdes.

Il a soixante-treize ans, elle soixante et onze. Ils cultivent quelques pieds de tomates entre les cailloux, et autant de salades. Derrière leur baraque c'est la fin du monde : le cimetière. En bas, c'est Rome, et tous les chemins y mènent.

Ce vieillard de soixante-treize ans, qui peine sur le chemin de pierre, c'est Antonio. S'il est jugé absurde par les rares habitants de l'endroit, c'est qu'il passe le plus clair de son temps à hurler une chanson absurde, sous les fenêtres des gens. Ainsi fait-il, ce jour d'été 1966, comme tous les autres jours.

Devant la maison de l'employé des chemins de fer, il s'arrête, ôte son bonnet de laine pointu, passe la main sur sa barbe grise et ouvre la bouche pour lancer ses vocalises.

Dans sa chemise à carreaux rouges, et son pantalon trop large, avec ses petits yeux ronds et son nez en boule, il a l'air d'un vieux clown. Les volets claquent. La voix de l'employé des chemins de fer résonne dans l'air tiède du matin :

« Va-t'en de là ! Tu me casses les pieds vieux clown ! T'as compris ? J'en ai marre de t'entendre ? Tu as encore bu hein ? Un jour je vais appeler la police tu sais ! Allez, fous le camp ! »

Antonio n'entend pas, n'écoute pas, une main sur la hanche, son bonnet sur le cœur, il clame l'air d'Aïda, son éternelle plainte. Une autre voix proteste, celle de la femme du gardien de l'usine.

« Je vais t'assommer vieil ivrogne ! J'ai un mari qui dort ! Il travaille la nuit, lui ! Vieux monstre, tu le fais exprès ! »

Antonio termine son refrain, indifférent aux invectives. Il a la voix forte malgré son âge, et chante juste. Parfois dans les autres quartiers de banlieue, où il traîne, certains lui jettent des pièces, et il les ramasse en s'agenouillant, à la fin de sa complainte.

Mais ici tout le monde le connaît. Et depuis vingt ans bientôt, qu'il serine la même chanson, ce sont les cailloux qui pleuvent, ou les épluchures, et les gamins lui font parfois escorte, en reprenant le refrain sur un ton aigu.

Sa chanson terminée, Antonio remet son bonnet pointu, tricoté de laines aux couleurs criardes, et reprend son chemin vers la baraque absurde en haut de la colline. Là, vit aussi sa compagne, surnommée « Bianchina », la blanchisseuse. Jadis, elle exerçait son métier dans une usine de Rome. De tous ces draps, de toutes ces nappes, de tout ce linge qu'elle a frotté, il lui reste deux mains usées et crevassées aux ongles rongés par les lessives et aux articulations déformées.

Bianchina ne peut plus rien tenir entre ces mains-là, presque paralysées et aux doigts recroquevillés dans une éternelle crispation.

Petite, maigre, avec ses deux serres qu'elle tient croisées sur la poitrine, elle

ressemble à un oiseau de proie. Nez pointu, cheveux de neige, menton crochu, on la voit sur le marché, offrir ses tomates dans le creux de son tablier. Lorsqu'un client lui tend une pièce, il doit la déposer sur le dos de sa main, et la vieille Bianchina la saisit avec ses dents pour la mettre à l'abri dans sa bouche. De même, si elle doit rendre la monnaie, elle crache deux ou trois piécettes avec une extraordinaire habileté. Elle en détermine la valeur avec sa langue, et ne se trompe jamais.

Ce matin de juillet 1966, Bianchina guette le retour de son compagnon, en haut du chemin montant qui mène à leur baraque. Puis l'apercevant, de loin, elle crie d'une voix de fausset.

« Antonio, il faut repiquer les salades ! D'où viens-tu ?

— Je suis allé boire Bianchina, et chanter mon crime sous le nez des bourgeois !

— Vieux clown ! Si tu ne te dépêches pas, j'appelle l'officier de police !

— Je te battrai Bianchina si tu le fais !

— Si tu me bats, il viendra avec les menottes !

— Alors je ne te battrai pas, Bianchina...

— Et tu repiqueras les salades ?

— Je le ferai Bianchina bella, je le ferai... »

Et le vieux clown entonne à nouveau sa chanson, sur l'air d'Aïda.

Mais ce jour de juillet 1966 est un jour fatal. Antonio le vieux clown, qui n'a jamais été clown, mais marchand forain du temps de sa jeunesse, s'essouffle à terminer sa chanson. La côte est dure, et la voix de fausset de Bianchina le houspille :

« Allons, dépêche-toi ! »

Antonio s'assoit au bord du chemin, et lève le poing vers sa compagne, dans un geste menaçant.

Bianchina comprend ce qui l'attend. Antonio a trop bu et lorsqu'il a trop bu, il veut la battre. Comme elle est incapable de se défendre à cause de ses mains paralysées, Bianchina a trouvé la parade. Elle court jusqu'à la maison de l'officier de police.

Pascalino Ciccio habite un pavillon dans la verdure, à cent mètres de la baraque et du cimetière. Il est à la retraite depuis quelques années, mais il a conservé, outre son autorité, une paire de menottes qui terrorisent le vieil Antonio.

Bianchina frappe à sa porte :

« Monsieur Ciccio, venez vite, il va me battre... Dépêchez-vous... »

Le retraité est ainsi mis à contribution, environ une fois par mois. Son intervention est simple. Elle consiste à menacer Antonio de lui passer les menottes et de l'emmener en prison. Ce petit numéro est efficace à cent pour cent. Le vieillard se calme immédiatement, et va cuver son vin sur sa pailasse. Ensuite, Bianchina sa compagne lui fait avaler une mixture baptisée café, et elle

est tranquille jusqu'à la prochaine fois.

Mais cette fois, Antonio ne semble pas avoir peur des menottes qui se balancent sous son nez, il bredouille encore quelques phrases de sa chanson, puis se tait. L'officier de police se penche vers lui.

« Alors Antonio, tu fais le méchant ? »

Le vieillard porte la main à son front, il a l'air égaré.

« Tu es malade Antonio ? »

— Je vais chanter ma complainte monsieur Ciccio, pour vous ! »

Le vieil homme semble mal à son aise, il transpire et respire par saccades. Sa voix ne lui obéit plus, et il ne peut que marmonner les paroles de son refrain :

« Je suis un meurtrier... Le juge m'a jugé, j'ai tué l'épouse parjure, et je m'enfuis dans la ville. Il y a des années que je porte ma croix, je n'ai pas d'avocat, pas de pardon. J'ai tué l'épouse parjure, le juge m'a jugé, je suis un meurtrier... »

Pascalino Ciccio a entendu des dizaines de fois la complainte du vieil Antonio, sans prêter attention aux mots, comme beaucoup d'habitants du quartier. Outre le refrain, le vieil homme a en réserve une bonne dizaine de couplets plus ou moins improvisés, mais qui racontent la longue et triste histoire d'un homme et de son crime. Comme au temps des baladins, Antonio a enrichi sa complainte au fil des années, mais à force de chanter dans les rues, elle s'est transformée en une sorte de litanie que personne n'écoute vraiment. Les mots déformés par l'habitude et modulés par le chant sont devenus presque incompréhensibles.

Il en est tout autrement aujourd'hui. Pour la première fois, les mots parlés, et non chantés, se distinguent vraiment. De plus, est-ce parce qu'il a l'air malade, mais les phrases qui s'enchaînent ressemblent tout à coup à une confession, que le vieillard ferait gravement assis au bord du chemin. A l'intention de qui ?

« Je suis un meurtrier, le juge m'a jugé, j'ai tué l'épouse parjure... »

« Qu'est-ce que tu racontes Antonio ? »

— Je chante ma chanson...

— Qui te l'a apprise cette chanson ?

— Personne monsieur Ciccio, c'est ma chanson, c'est moi qui la chante, où est Bianchina ? Je vais la battre !

— Allons... Allons Antonio, tu ne vas battre personne, ou sinon je te mettrai les menottes, tu le sais ? »

La vieille Bianchina hoche la tête en observant son compagnon. Du dos de la main, elle effleure le visage d'Antonio, et dit au policier retraité :

« Monsieur Ciccio, je crois bien qu'il est malade, il faudrait m'aider à le rentrer. »

En effet, Antonio, le vieux clown, est si malade, qu'il s'effondre brutalement, la tête en arrière et les yeux blancs. Le policier le rattrape de justesse pour éviter qu'il ne roule en bas de la côte.

Oui, ce jour de juillet 1966, est un jour fatal, car M. Ciccio le policier en

retraite décide d'appeler une ambulance pour transporter le vieillard à l'hôpital. Et comme il a bon cœur, il l'accompagne lui-même .

Antonio, qui a vaguement repris connaissance, est maintenant étendu sur une civière, dans le hall des urgences d'un hôpital de Rome. Un infirmier demande à M. Ciccio, son accompagnateur :

« Comment s'appelle-t-il ? Je dois l'inscrire au registre. »

M. Ciccio s'aperçoit alors qu'il ignore totalement le nom du vieillard. On l'appelle Antonio, ou plus généralement « vieux clown » dans le quartier.

« Comment t'appelles-tu Antonio ? Ton nom ? Ton nom de famille, c'est comment ? »

Alors, dans la demi-inconscience où il se trouve, le vieux clown prononce le nom d'un homme que la police recherche depuis des années. Depuis qu'il a été condamné par contumace, en 1949, à vingt-cinq ans de prison pour meurtre.

« Antonio di Marcello. »

Ce nom résonne dans la mémoire du policier en retraite, comme un vieux souvenir poussiéreux : di Marcello... di Marcello...

Cela lui rappelle quelque chose, et quelqu'un.

Le vieil Antonio est transféré dans la salle commune de l'hôpital, après un examen complet au service des urgences. Son accompagnateur, le policier en retraite, Ciccio, repart pour donner à Bianchina des nouvelles du malade.

Devant la baraque en planches, au milieu des tomates et des salades, il dit à la vieille femme :

« Le médecin a dit qu'il s'agissait d'une crise de délirium. »

Bianchina lève son nez pointu vers le policier d'un air méfiant.

« Qu'est-ce que c'est cette maladie ? Il va mourir ?

— Je ne crois pas, rassure-toi. C'est le vin. Il ne faut pas qu'il boive ! Le vin le rend fou !

— Facile à dire, monsieur Ciccio, il y a des jours où il décide de boire comme s'il voulait se tuer avec !

— Dis-moi Bianchina, Antonio n'est pas ton époux ?

— On est pas passé devant le curé, monsieur Ciccio, et pourtant je suis veuve, moi ! Quand je l'ai connu, j'avais cinquante ans à peine. On s'est mis ensemble, mais il a jamais voulu donner son nom et jamais voulu se marier !

— Comment ? Tu ne sais pas le nom d'Antonio, c'est ce que tu veux dire ?

— Je le connais pas, c'est vrai.

— Pourquoi ? En plus de vingt ans, tu ne lui as jamais demandé ?

— Oh si, au début , mais il m'a dit que ça regardait personne, et j'ai jamais pu le savoir, d'ailleurs ça m'est égal.

— Alors tu ne sais rien de sa vie ?

— Non.

— Et la chanson qu'il chante toujours ?

— Une folie qu'il a dans la tête. C'est des inventions, il se prend pour un ténor, il dit qu'il est célèbre et qu'un jour on dira son nom ! C'est pour ça qu'il va chanter sous les fenêtres des gens, pour que quelqu'un le reconnaisse !

— Pour que quelqu'un dise son nom ?

— Oui ! Alors qu'il ne veut même pas le dire à moi. Il est fou, je vous dis, mais ça m'est égal, on est habitué ensemble, je l'aime bien mon vieux clown.

— Pourtant, il veut te battre !

— Seulement quand il a bu, et puis vous êtes là pour me défendre...

— Et si je te disais son nom, Bianchina ?

— Ah non, il ne faut pas monsieur Ciccio, ça serait pas bien. Antonio serait fâché. Moi, vous savez, ça m'est égal de ne pas savoir. Avant j'avais un nom moi aussi, je m'appelais Estrella Reveze. Il y a bien longtemps que ce nom-là ne me sert plus ! Tout le monde m'appelle Bianchina, la blanchisseuse. Lui, c'est Antonio le vieux clown. C'est plus la peine d'avoir des noms, ça sert à rien. On a pas de famille, un jour on nous mettra dans la fosse commune, puisqu'on a pas d'argent, il n'y aura pas de nom à graver.

— Bianchina , je suis obligé de te dire son nom. D'ailleurs il faut venir avec moi à la police.

— Pourquoi faire ? Il a rien fait de mal, et moi non plus ! On a toujours payé le loyer du jardin ! Et la cabane c'est gratis, on a rien volé...

— Je vais te raconter une histoire Bianchina. C'est l'histoire que chante Antonio depuis des années dans les rues du quartier. Son histoire à lui. Elle est vraie, et je la connais bien. Tout à l'heure, à l'hôpital, Antonio a dit son nom : di Marcello...

— Di Marcello ? Et après ? Qu'est-ce qu'il a d'extraordinaire ce nom ? Et qu'est-ce que vous racontez avec sa chanson ? Sa chanson c'est une chanson c'est tout !

— Ecoute-moi Bianchina. C'était il y a longtemps, lorsque j'étais policier, en 1943. Nous avions l'ordre de rechercher un homme d'une cinquantaine d'années, qui était accusé d'avoir tué sa femme : malheureusement, nous n'avions que la photo de son livret militaire qui datait de la première guerre, et sur cette photo, il avait tout juste dix-huit ans. Entre dix-huit et cinquante ans, un homme change beaucoup, et puis c'était la guerre à nouveau. Nous savions seulement qu'il s'appelait Antonio di Marcello, et qu'il avait sur le côté droit, la cicatrice d'une baïonnette, mais nous ne l'avons jamais retrouvé . Quand je suis parti à la retraite, on disait encore que l'affaire di Marcello ne serait jamais classée.

— Qu'est-ce que vous me racontez ? C'est pas mon vieil Antonio que vous cherchiez ? C'est pas possible !

— Si Bianchina, c'est lui. Tout à l'heure à l'hôpital, il a dit son nom, et j'ai demandé au médecin de vérifier s'il avait une cicatrice au côté droit. C'est bien lui. Il a tué sa femme en 1943, et il chante l'histoire de son crime dans la rue. Je l'ai pourtant entendue souvent cette chanson, mais jusqu'à aujourd'hui je n'avais pas compris. Rappelle-toi Bianchina, tu la connais par cœur cette chanson, toi

aussi. Qu'est-ce qu'elle dit ? »

Bianchina connaissait l'histoire d'Antonio, en effet. Il était inutile de lui lire un rapport de police, vieux de vingt-huit ans. Elle entendait depuis toujours les aveux du meurtrier, naïvement mis en chanson sur l'air d'Aïda. Tous les détails de son meurtre commis le 23 septembre 1943, Antonio les hurlait dans la rue et sous les fenêtres du quartier depuis des années. C'était sa manière à lui d'avoir des remords. Il espérait qu'un jour, quelqu'un l'attraperait à l'épaule, crierait son nom à la foule, le nom d'un assassin, et qu'on le jetterait en prison.

Mais personne ne le croyait. Ce n'était pas un meurtre, c'était une chanson, on lui jetait des pièces qu'il ramassait à genoux, ou des injures qu'il encaissait le dos rond.

Il avait fallu que le vieux baladin soit malade, pour que son nom lui échappe, pour que le policier se souvienne, et pour que la chanson devienne réalité...

Un jour, dans les années 20, Antonio avait épousé Angela qui lui avait donné deux enfants, avant de lui faire la vie impossible. En 1939, elle l'avait même dénoncé aux fascistes à plusieurs reprises, l'accusant d'être un mauvais patriote et d'insulter la gloire de Mussolini. Un soir, alors qu'il venait d'échapper de justesse à la milice, Antonio fou de rage, enferma ses enfants dans leur chambre, prit un long couteau à la cuisine, et le planta dans le cœur de sa femme. Il s'enfuit sous les hurlements des enfants et des voisins. C'était le 23 septembre 1943.

La police le traqua pendant des jours, des semaines, des mois puis des années. En 1949, il fut jugé par contumace, à vingt-cinq ans de prison. On surveilla longtemps ses enfants qu'il adorait, pensant qu'il reviendrait les voir. En vain.

Antonio di Marcello était devenu étrange. Clochard sans nom, recueilli par Bianchina, il chantait son remords à pleins poumons. Il buvait quand la folie le guettait de près, il menaçait de battre Bianchina et un brave policier à la retraite lui faisait peur avec une paire de menottes. Il recommençait et cela durait depuis plus de vingt ans !

En 1966 on le sortit de l'hôpital pour le mettre en prison, et le rejuger. Mais tout cela avait désormais l'air d'une mauvaise farce italienne. L'alcool et le remord avaient eu définitivement raison du vieux clown qui hurlait maintenant sa chanson dans le Palais de Justice. Il fallut l'interner.

Alors, Bianchina qui ne pouvait plus cultiver les tomates, ou repiquer les salades pour les vendre au marché, recueillit quelques pièces dans sa bouche édentée, en se laissant photographier par les paparazzi amateurs d'histoires. On la vit sur tous les journaux populaires : cheveux blancs en broussaille, nez pointu, ses deux mains crochues et inertes, croisées sur son tablier de blanchisseuse, elle était le dernier personnage de la chanson du vieux baladin.

L'ELSENEUR III

Laborieusement, dans moult claquements de toiles, grincements de poulies et embruns intempestifs, l'*Elseneur III*, un petit bateau à voile, tire des bordées sous le soleil d'août 1940, dans un petit port, quelque part entre la Baltique et la mer du Nord. De toute évidence, Hjalmar, le garçon de trente ans qui compose tout l'équipage de ce petit cotre, est un marin médiocre et même dangereux, à tel point qu'Ingrid, jolie fille blonde de vingt-cinq ans, debout dans un minuscule youyou, fuit à toutes rames, alors que Hjalmar, qui l'a vue, fait tous ses efforts pour l'éviter, mais en vain. A la suite d'une accumulation de fausses manœuvres, il aborde sèchement l'embarcation de la jeune fille.

Celle-ci, après s'être écartée de l'*Elseneur III*, examine son bordage et crie à Hjalmar qui, désolé, se laisse aller à la dérive :

« Ce n'est rien, n'ayez pas peur !

— Je veux payer les réparations répond le jeune homme.

« Ce n'est qu'un peu de vernis arraché. Ne vous inquiétez pas. Je ferai ça moi-même.

— Je m'appelle Hjalmar !

— Enchantée.

— Est-ce que je pourrais vous voir à terre ? »

La jeune fille regarde son abordeur. Avec ses lunettes, ses gestes empruntés, c'est un piètre marin, assurément, mais plutôt sympathique. Grand, fort, il doit peser dans les 85 kilos. 85 kilos de maladresse mais peut-être aussi 85 kilos de gentillesse. Il insiste tant pour être autorisé à venir présenter ses excuses à terre, qu'elle accepte.

C'est le commencement d'abord d'une amitié basée sur l'amour commun de la mer. Et comme à l'inverse de Hjalmar Torne qui est commerçant, Ingrid connaît tous les secrets de la navigation à voile, le jeune homme lui demande d'être son professeur pour quelques leçons.

Ingrid prend son rôle très au sérieux. Après trois sorties en mer, elle a jugé son élève :

« Je regrette... dit-elle. Mais vraiment vous n'êtes pas doué. Pour faire de vous un véritable mangeur d'écoutes, il me faudrait toute une vie...

— Toute une vie ?... Mais je suis d'accord. »

Ingrid, prise au dépourvue, reste sans voix. Elle réalise qu'elle aussi ne demande que cela.

« Je veux bien étudier votre proposition... répond-elle en riant, mais j'y mets tout de suite une condition. Lorsque nous sortirons en bateau, c'est moi qui tiendrai la barre. Je vous fais confiance pour tout dans la vie, mais pas pour barrer l'*Elseneur III*.

Or, la condition que vient de poser Ingrid sera lourde de conséquences.

Ingrid, et Hjalmar sont fiancés lorsque les Allemands occupent le pays. Hjalmar, à trente ans, est un résistant de la première heure, c'est-à-dire qu'il fait de la Résistance sans le savoir. Avec quelques pêcheurs, il organise le passage clandestin des réfugiés politiques, de l'autre côté du détroit.

Deux jours avant Noël, retour d'une de ces missions, il quitte le port sous une neige fondante, en bottes et en suroît, lorsqu'il est interrogé par les douaniers. Ce sont de drôles de douaniers, un corps spécial organisé par les collaborateurs pour suppléer à la douane et à la police locales qui ferment les yeux sur les agissements de la Résistance, quand elles ne les aident pas.

« D'où venez-vous ? » demande l'un des prétendus douaniers.

Hjalmar montre l'*Elseneur III* :

« De mon bateau.

— Vous étiez en mer ?

— Oui.

— Par ce temps-là ?

— Je me suis à peine écarté du port. Je voulais essayer une réparation que j'ai faite à mon safran.

— Bien. Vous expliquerez cela au responsable... »

Le responsable local des activités maritimes du port est un petit jeune homme bien connu pour ses opinions pro-nazies. Yeux gris, visage d'ange. Depuis l'occupation, il est tout puissant. Hjalmar et lui se connaissent très bien. Et ils ont un point commun : Ingrid, à qui le jeune collaborateur a longtemps fait la cour. Ce dernier regarde en souriant le colosse retirer ses bottes et son suroît ruisselant. La pluie crépite contre les vitres du petit bureau où ronfle un poêle près d'un tas de bûches.

« Alors comme ça tu étais en mer ? Et avec quelle permission ?

— En mer... N'exagérons rien... J'étais devant le port.

— Tu as dû rester longtemps devant le port...

— Oui, assez longtemps.

— Et même très longtemps... Je t'ai fait chercher partout. En somme, tu es resté vingt-quatre heures devant l'entrée du port.

— Vingt-quatre heures ?

— Dame, ça fait vingt-quatre heures que je te cherche.

— Et pourquoi est-ce que tu me cherches ?

— Parce que tu as été vu hier « de l'autre côté ». Qu'est-ce que tu faisais de l'autre côté ? »

« L'autre côté », c'est de l'autre côté du détroit, en pays neutre, à 150

kilomètres à l'est. C'est-à-dire qu'il faut, pour s'y rendre, deux heures et demie de chemin de fer et une demi-heure de traversée sur le ferry-boat. A la rigueur, Hjalmar pourrait prétendre qu'il a eu le temps de faire le voyage et, à son retour, d'effectuer une sortie en mer. Mais le jeune collaborateur au visage d'ange et aux yeux gris ne lui en laisse pas la possibilité.

« J'avais prévenu la douane, dit-il. Elle ne t'a pas vu sur le ferry. Alors, comment expliques-tu cela ? »

Il ne reste plus à ce pauvre Hjalmar qu'à trouver très vite une explication, la première qui lui passe par la tête :

« J'ai fait le voyage avec l'*Elseneur III*.

— Tu te moques de moi ?

— Non, je ne me moque pas de toi. Depuis longtemps je voulais me prouver que j'étais capable d'accomplir seul la traversée.

— Et tu l'as fait ?

— Je l'ai fait.

— Avec ce rafiot ? Tu as dû naviguer de nuit pendant une partie du trajet, sans rencontrer les gardes-côtes ! Et par un temps pareil.

— Parfaitement. Et c'est volontairement que j'ai choisi le mauvais temps. Sinon, qu'est-ce que ça prouvait ? »

Dans les yeux gris du jeune nazi passe un éclair de malice et ses jolies lèvres esquissent un sourire. Il a certainement une très mauvaise pensée :

« Tu pourrais le refaire ?

— Oui, s'il le fallait, mais je n'y tiens pas.

— Il le faut. Si tu veux qu'on te croie. »

Le lendemain Hjalmar annonce à Ingrid qu'il doit se rendre le jour même « de l'autre côté ». La jeune femme ne s'en émeut pas. Par le chemin de fer, il y a à peu près 150 kilomètres et une demi-heure de ferry. Mais Hjalmar porte le sac de toile dans lequel il transporte généralement ses bottes et son suroît. Peut-être a-t-il projeté une traversée clandestine du détroit avec les pêcheurs résistants de Versen ? Mais non, pense Ingrid, ce n'est pas possible : il vente et la mer est démontée. Et puis ce soir, c'est Noël. Ils devaient le fêter en famille.

« Qu'est-ce que vous allez faire “ de l'autre côté » ? Vous ne serez jamais revenu pour ce soir.

— J'ai parié de faire la traversée avec l'*Elseneur III*. J'ai dû relever le défi dans de telles conditions qu'il ne m'est pas possible de me dégager. »

Ingrid est devenue livide :

« Vous êtes fou Hjalmar ! Vous savez que vous n'en êtes pas capable. D'ailleurs, jamais un véritable homme de mer n'accepterait de se lancer dans cette aventure sans raison majeure.

— J'ai une raison majeure. »

Ce qu'il faut bien savoir, c'est que pour aller de « l'autre côté » par mer, la distance est certes un peu plus courte que par la terre, mais la plus grande partie du trajet se fait dans l'étroit bras de mer reliant la mer du Nord à la Baltique — lequel n'est jamais un parcours commode pour un voilier, en raison du manque d'espace pour louvoyer — En outre, la nuit d'hiver tombe vite dans cette région. Sitôt l'obscurité venue, la coque de noix qu'est l'*Elseneur III* serait sans cesse exposée à être broyée par l'un quelconque des grands vapeurs dont le défilé dans le détroit est incessant. Si l'on ajoute à cela les gardes-côtes et les champs de mines, l'entreprise du garçon est vraiment dangereuse.

« Encore une fois, insiste Ingrid, par une tempête pareille, aucun homme censé ne songerait à prendre la mer... Surtout sur un bateau aussi fragile que le vôtre... »

Elle n'exagère pas. Depuis deux jours, un grand coup de vent souffle sur la Baltique. En s'engouffrant dans le détroit, il prend une allure de cataclysme.

« J'y suis obligé, Ingrid, vous allez comprendre... »

Il est contraint d'expliquer à la jeune fille les conditions du pari.

« C'est bon... soupire celle-ci Je vais vous accompagner jusqu'au port. »

Mais quand elle aperçoit au loin la jetée déserte, balayée par la bourrasque, elle est affolée à l'idée que son fiancé va se trouver seul dans cette furie :

« Si vraiment il n'y a pas moyen de faire autrement, je prends la barre. C'est la seule chance que nous ayons. »

Mais sur le quai, une voiture attend : celle du jeune collaborateur au visage d'ange et aux yeux gris qui fume une cigarette en consultant sa montre.

« Impossible, Ingrid... Regardez... Il est là.

— Ça ne fait rien. Vous quittez le quai au moteur et vous me prenez au passage à l'avant d'une des barques le long de la jetée. »

La sortie du port s'est effectuée sans difficulté majeure. En voyant Hjalmar mettre en route le minuscule moteur qui aide l'*Elseneur III* dans ce genre de manœuvre, le jeune nazi aux yeux gris a crié :

« Chapeau ! »

Puis il a murmuré :

« Quel imbécile ! »

Et il pensait : « Bon débarras ! »

Quand il a constaté que l'*Elseneur III* se dirigeait sans hésiter vers la sortie du port, il est monté dans sa voiture pour démarrer dans un ronflement mouillé et un battement d'essuie-glaces.

Il a fallu attendre un mouvement favorable de la houle pour qu'Ingrid, sa robe de lainage remontée jusqu'aux cuisses, saute de l'avant d'un bateau de pêche sur le pont de l'*Elseneur III*.

Une fois doublé le brise-lames extérieur, le moteur ne leur est plus d'aucun secours. Ingrid — cramponnée à la barre — enfle tant bien que mal un vieux pantalon ciré tandis que son fiancé se prépare à établir les voiles.

C'est là que l'aventure commence vraiment. Bien que ce ne soit pas une tâche facile sur l'*Elseneur III*, que les lames déferlant par l'arrière submergent littéralement, Hjalmar parvient à hisser convenablement les voiles.

Brusquement, un grain violent les enveloppe. Assourdie, aveuglée, Ingrid — cramponnée à la barre — est un instant coupée du monde. Pourtant à travers le miaulement du vent, elle entend comme une détonation. En même temps, l'*Elseneur III* se met à embarder, à croire qu'il est devenu fou... Puis il s'incline dangeureusement sur tribord.

En vrai loup de mer, Ingrid ne s'y trompe pas :

« C'est le mât qui a cassé, pense-t-elle. Pourvu que Hjalmar ne soit pas blessé... »

Il ne l'est pas. Mais la situation est peut-être pire. La mâture, en tombant, l'a entraîné par-dessus bord dans l'eau glacée.

Il a eu la présence d'esprit de se cramponner au mât, lui-même relié à la coque par les haubans métalliques. Mais il n'est pas question pour lui, semble-t-il, de se hisser à bord par ses propres moyens. Ingrid lui crie :

« Tenez bon ! Je vais vous lancer un filin... »

Profitant d'une accalmie elle peut le faire sans trop de peine. Bien que ses doigts gelés commencent à refuser tout service, Hjalmar parvient à nouer le cordage sous les aisselles et Ingrid le hale le long du bord. Ingrid ne s'affole pas, ses ordres sont brefs et calmes :

« Attrapez le bordage et hissez-vous... Je vais vous aider... »

Le malheureux tente d'obéir, mais ses muscles sont totalement engourdis par le froid, ses doigts n'obéissent plus. Il est incapable de tenir plus longtemps quoi que ce soit...

A terre, le frère d'Ingrid, qui vient d'arriver de la capitale cherche partout sa soeur avec qui il devait préparer l'arbre de Noël. Une femme de ménage lui explique :

« Je l'ai vue partir avec M. Hjalmar en direction du port. »

Qu'est-ce qu'ils allaient faire au port par un temps pareil !

Deux gosses qui jouaient dans un séchoir à harengs fournissent au frère une vague indication :

« On ne sait pas où est Ingrid, mais on a vu Hjalmar parler avec un monsieur en voiture et monter sur l'*Elseneur III*. »

Or l'*Elseneur III* n'est plus là. Hjalmar et Ingrid non plus. Peut-être l'homme en voiture pourrait-il fournir une explication...

En 1941 il n'y a pas ici beaucoup de voitures : le frère d'Ingrid, avocat de métier, gros, solide et résolu, a vite fait d'identifier l'homme à la voiture. Faisant dans la neige des enjambées de deux mètres, transpirant dans son manteau de

fournure et le bonnet en bataille, il se précipite chez le responsable local de la marine : le jeune nazi aux yeux gris et au visage d'ange de la mort.

Sur l'*Elseneur III* Ingrid a compris qu'elle est livrée à ses seules forces. Hjalmar est un grand gaillard pesant près de 85 kilos. Le tirer hors de l'eau alors qu'il ne peut fournir aucune aide, paraît une entreprise sans espoir. Pourtant, raidie, arc-boutée, Ingrid fait des efforts terribles et croit qu'elle a gagné la partie : Hjalmar est sorti de l'eau presque jusqu'à la ceinture. D'un geste prompt la jeune femme tourne le filin de façon à éviter qu'il ne retombe pendant qu'elle reprend haleine ;

« Au prochain coup, ça y est... » dit-elle dans un souffle.

Mais Hjalmar secoue la tête.

« Rien à faire... J'ai les jambes prises dans les filins.

— Vous ne pouvez pas vous dégager ?

— Non... Merci, mais c'est fichu. »

Ingrid comprend que l'un des étais en chanvre, entraîné avec le mât, s'est enroulé autour de Hjalmar, des cuisses aux chevilles. Il est impossible de le hisser. Mais la jeune femme ne renonce pas.

« Le temps se calme... dit-elle. Je vais remettre le moteur en route et vous traîner jusqu'à la côte. Nous ne sommes pas loin. »

Pendant quelques minutes, il semble qu'Ingrid ait des chances de réussir. Et brusquement le moteur cale : l'extrémité libre du cordage qui retient Hjalmar prisonnier s'est sans doute entourée autour de l'arbre de l'hélice.

L'*Elseneur III* n'est plus qu'une épave à la dérive, traînant le corps de Hjalmar que le froid pénètre jusqu'à la moelle.

Pendant ce temps, le frère d'Ingrid interpelle le responsable de ce drame :

« Mais enfin, où est Hjalmar, où est Ingrid ? Qu'est-ce que vous faisiez sur le port avec Hjalmar ? »

Le jeune nazi d'abord froid et muet derrière son bureau, entend cette question pour la troisième fois :

« Je regardais Hjalmar prendre la mer... admit-il enfin. Il a décidé de tenter la traversée sur l'*Elseneur III*.

— Par un temps pareil... Et sur l'*Elseneur III*... Lui ? Mais vous êtes fou ! Pourquoi l'avez-vous laissé partir ? »

Derrière ses yeux gris, le jeune homme réfléchit. Son sourire d'ange s'est effacé. Comme représentant local du parti nazi, il lui était difficile de faire arrêter Hjalmar. Mais comme responsable de la marine, comment se justifier auprès de la population en refusant de lui porter secours ? D'autant qu'il croit comprendre qu'Ingrid s'est peut-être embarquée avec lui. Position d'autant plus indéfendable que personne n'ignore qu'il a fait la cour à celle-ci et qu'elle lui a préféré Hjalmar. Et puis son interlocuteur est avocat, et il paraît bien combatif.

« Si vous ne faites rien pour le sortir de là, ça vous coûtera cher », déclare d'ailleurs celui-ci.

Alors le jeune responsable décroche le téléphone pour prévenir les ports du détroit et les garde-côtes.

Sur l'*Elseneur III* Ingrid garde un espoir : celui d'être secourue par l'un des navires qui sans cesse sillonnent le détroit. La nuit est maintenant complètement tombée et la jeune fille aperçoit dans l'obscurité les rangées de hublots brillamment éclairés d'un grand paquebot en route vers Malmö. Elle garde dans sa main droite celle de Hjalmar que son contact retient peut-être à la vie et saisit de la main gauche une torche électrique avec laquelle elle lance en direction du vapeur des « S.O.S. »... « S.O.S. » frénétiques.

Malheureusement les hommes de veille, les yeux fixés sur l'horizon, ne remarquent pas ce clignotement tout proche mais presque au ras de l'eau.

Et cette scène va se reproduire dix fois de manière identique au cours des terribles heures qui suivent. Dix fois Ingrid croit que le salut est enfin là. Dix fois elle sent le désespoir, presque la folie, l'envahir en voyant le bâtiment qu'elle appelait s'éloigner dans la nuit. L'un d'eux passe pourtant si près que son sillage fait rouler l'*Elseneur III* bord à bord...

Dans la tempête presque apaisée, Hjalmar lutte contre le terrible désir qui l'envahit de fermer les yeux et de s'abandonner. Mais Ingrid sait que le froid provoque une sorte de sommeil dont on ne se réveille pas.

« Ne dormez pas, Hjalmar... Ne dormez pas... »

Penchée au-dessus du plat-bord, elle ne cesse de lui parler de leurs projets d'avenir, réussissant au prix de l'effort de volonté que l'on devine, à le plaisanter sur ses piètres qualités de marin, l'assurant qu'après cette épreuve, il sera devenu un vrai loup de mer. Puis, quand elle ne trouve plus rien à dire, elle chante tout ce qui lui passe par la tête : romances populaires, rengaines à la mode et chants de Noël.

Hjalmar tente de lui donner la réplique, et chaque fois qu'il se tait, Ingrid le secoue :

« Ne dormez pas Hjalmar... Surtout ne dormez pas... »

De tous les ports du détroit, les bateaux de sauvetage sont sortis et les garde-côtes promènent le pinceau de leurs projecteurs sur la mer.

Après neuf heures dans l'eau glacée, contre la coque de l'*Elseneur III* vers deux heures du matin, Hjalmar réunit tout ce qui lui reste d'énergie. Il murmure, mot après mot :

« Voilà... chérie... c'est... fini... dites-moi... Adieu... »

S'inclinant au risque de tomber à la mer, Ingrid colle ses lèvres à celles de son fiancé. Elle reste ainsi jusqu'à ce qu'il rende le dernier soupir.

Hjalmar est mort, faute d'avoir pu lui faire franchir quelques centimètres... Ingrid se rejette en arrière en poussant un hurlement désespéré...

Hurllement qu'entendent parfaitement, malgré le ronflement des moteurs, les marins du garde-côte qui, depuis quelques instants avaient pris l'*Elseneur III* dans le faisceau de leurs projecteurs.

LA MAISON DU PORTUGAIS

C'est un village du centre de la France, avec une mairie, une église, un boulanger, un Café de la Place et le cimetière sur la colline.

D'habitude, lorsque un citoyen rend son âme à Dieu ou au Diable, tous les habitants l'accompagnent à sa dernière demeure. Chacun ici est plus ou moins cousin ou ami. Aujourd'hui, 7 août 1917, le glas résonne dans le désert, l'église est vide, mis à part deux ou trois habitués, et le cercueil qui attend sur le parvis n'est accompagné de personne.

Celui qui vient de mourir était un ennemi, un étranger, un sauvage, un inconnu, un Portugais !

Arrivé dans le pays comme bûcheron il y a plus de trente ans, ce mort solitaire n'a jamais été accepté de son vivant. Pourtant le boulanger lui vendait une miche de pain par semaine, et l'épicier une caisse de vin, mais ils le faisaient en silence et en examinant les pièces ou le billet avec dégoût. Les femmes s'écartaient de son passage, et les petites filles savaient depuis toujours semble-t-il, qu'il ne fallait s'approcher sous aucun prétexte du Portugais.

Était-il voleur, sadique ? Rien ne l'a jamais prouvé, mais les « on-dit » entretenaient un mystère dangereux autour de cet homme, qui n'avait même plus de nom pour eux.

Il y a trois jours, la nouvelle s'est répandue dans le village ; le maire a découvert le corps du Portugais, mort depuis une semaine, seul sur sa pailleasse.

Mort de crasse, de maladie et d'alcoolisme. Personne ne l'avait vu depuis un certain temps, ni le boulanger ni l'épicier, et la porte de sa maison n'était pas fermée à clé. En l'ouvrant, le maire avait reculé de dégoût, tant l'odeur était insupportable. Puis les gendarmes avaient découvert un taudis innommable. La petite maison louée depuis trente ans par le Portugais était devenue une boîte à immondices.

La femme du maire s'était chargée de colporter les détails de l'affaire.

« Il payait son loyer tous les trimestres, mais comme le propriétaire est mort, c'est mon mari qui remettait l'argent au notaire. On l'aurait bien mis à la porte si on avait pu, mais le notaire a toujours dit que la loi ne le permettait pas. Moi je dis qu'il était bien content d'encaisser un loyer pour un taudis pareil que personne n'a jamais réclamé depuis trente ans ! C'est plein de bouteilles vides, d'ordures, de toutes sortes, il a accumulé là-dedans des poubelles entières. Il y a des vieilles chaussures, des piles de bois, des vieux vêtements, des journaux, tout ça mélangé aux détritrus. La cuisine n'a pas servi depuis des années et les rats y font leur nid ! Sa chambre est un tas d'ordures : il était mort sur un matelas crevé, tout habillé, et vous savez ce que les gendarmes ont dit ? Il avait des tas d'argent dans sa pailleasse ! Un million au moins ! Vous vous rendez compte ? Ils ont mis les scellés, c'est le notaire qui l'a exigé. Il paraît qu'il y a un héritier quelque part à l'étranger, un cousin du vieux père Jendreau l'ancien propriétaire ! Mon mari dit qu'il vaudrait mieux raser tout ça ! Vous pensez, c'est un nid à maladie cette maison ! Et le jardin ? Dans le temps il y avait des roses, et des fraisiers, c'est qu'il l'aimait bien son jardin, le vieux père Jendreau, il le soignait. A présent c'est un champ d'orties, et on n'ose pas y mettre les pieds tellement il y a de saletés là-

dedans ! Mon mari a récupéré les poules, tout de même, on n'allait pas les laisser là, le poulailler est complètement pourri, les pauvres bêtes s'étaient réfugiées dans la cave ! Parlons-en de la cave, plus de porte, et la pluie qui dégringole dedans, les herbes ont poussé sur les marches ! Si on avait su, on l'aurait pas laissé vivre comme ça ! »

Mais le village ne voulait pas savoir, et se délecte à présent du sordide. « Cet homme est mort comme il a vécu, sera l'oraison du Portugais. »

Le corbillard n'est suivi que par le curé et un enfant de chœur. Le fossoyeur a dû déterminer un emplacement qui ne gêne pas les autres morts, une sorte de fosse commune inaugurée pour cet étranger sans foi, ni loi, ni famille, donc sans sculpture particulière. Il n'y avait jamais eu de fosse commune dans le cimetière du village, où les morts eux aussi sont cousins ou amis les uns des autres. Le Portugais est responsable de ce nouveau carré de terre retourné à la hâte, et qu'il occupera seul, sous une croix de bois, sans nom ni date.

Et les scellés entravent la porte de sa maison, petits fils dérisoires refermés sur son taudis, comme sur le trésor d'une maison bourgeoise. Ils vont le garder vingt et un ans. Plus personne, jamais, n'ouvrira cette porte durant vingt et un ans.

Une fois le Portugais enterré, une fois l'agitation du village calmée, les choses reprennent leurs proportions réelles. Qu'a-t-on découvert sous la paille du Portugais ? Une fortune ? Même pas. Les ragots parlaient de million, les gendarmes rectifient : quelques pièces d'or dans une boîte de tabac. Des pièces d'or certes, mais pas de million.

L'ancien bûcheron vivait de chiffons et de ferrailles et il allait proposer ses services dans les villages voisins, là où personne ne lui tournait le dos a priori. Il fendait du bois, tuait les volailles et les plumait pour quelques pièces qu'il transformait en l'essentiel : le pain et le vin. A soixante-cinq ans, il était alcoolique, personne ne saura jamais pourquoi, ni quelle était sa vie auparavant.

Peu à peu, au fil des années, le souvenir de sa silhouette carrée, de son visage barbu et de ses yeux noirs, va s'estomper. La petite maison biscornue qu'il louait depuis trente ans, se fait oublier sous les broussailles qui envahissent le jardin jusque dans la cave ouverte à la pluie. En façade, les scellés sont devenus gris poussière, les volets blanchissent, sans peinture, mais les voisins n'y prêtent plus attention. Légèrement en retrait de la rue, coincée entre deux maisons bien plus grandes, la maison du Portugais trouve un abri définitif derrière une palissade installée par la mairie, et où sont affichés les avis de bal, de messe, de foire ou de comice agricole.

Vingt et un ans, c'est long, c'est une génération, et la génération de 1939, ne ressemble guère à celle des années folles.

Dans le village, le notaire est devenu bien vieux, le boulanger aussi, et l'épicier, et le curé.

Les gendarmes ont changé de garnison, et la fosse commune n'a pas reçu d'autres locataires, comme le Portugais.

Mais qui s'en souvient ? Presque personne. Les discussions dans les villes comme dans les villages ont d'autres sujets bien plus importants. Les congés payés, les batailles politiques, et la guerre qui pointe à l'horizon du monde.

Un jour du printemps 1939, la maison du notaire, la plus grosse du village, accueille un voyageur. L'homme est venu en voiture, et s'est renseigné à la mairie. Sur ce point les habitudes n'ont guère changé au village, et la nouvelle galope de porte en porte.

« C'est un étranger, il a un drôle d'accent, il a demandé la maison du notaire. »

Le notaire a pris sa retraite, son fils la relève, et il accueille le visiteur avec étonnement :

« Vous êtes venu jusque-là ?

— Je suis de passage en France, cela m'amuse de venir contempler ma propriété !

— Oh ! votre propriété... vous serez déçu. Quand j'ai repris les affaires de mon père, je me suis aperçu que cette maison était à l'abandon depuis vingt et un ans ! C'est d'autant plus ridicule que nous aurions pu la louer, l'argent aurait servi à son entretien. Mais vous étiez si loin.

— J'ignorais même l'existence de cet héritage, je ne m'en suis aperçu qu'à la mort de mon père. De plus il nous vient d'un cousin si éloigné...

— J'ai cru comprendre que vous désiriez vendre ?

— En effet. Je travaille en Afrique du Sud, et je ne viens en France que rarement, mais j'aimerais visiter auparavant. »

Le notaire fait la moue.

« Mon père m'a dit que le dernier locataire était mort dans des conditions tragiques. La maison n'a pas été réouverte depuis, je crains que l'état des lieux...

— Allons toujours voir... »

Le notaire ouvre une enveloppe cachetée, en sort une énorme clé, et les deux hommes traversent le village pour se rendre à la petite maison du Portugais. Il leur faut se glisser derrière la palissade, pour atteindre la porte vermoulue. La serrure grince avec mauvaise volonté, et le notaire fait sauter du doigt, les fils symboliques qui interdisaient depuis vingt et un ans l'entrée de la maison.

Un couloir sinistre, encombré de vieilles caisses pourries, les accueille. Le notaire explique :

« D'après le détail que j'ai sous les yeux, nous avons ici à droite, une chambre unique, et une cuisine à gauche. Au-dessus, un grenier. Au bout du couloir, cette porte donne dans le jardin, et accès à la cave. Voilà, vous désirez vraiment visiter ?

— Bien sûr...

— Très bien, je vous laisse. »

Et le notaire s'en va, car il n'a pas l'intention de salir son pantalon et ses chaussures vernies dans un taudis pareil. Mais s'il savait ! Ah s'il savait ce que va découvrir le dernier héritier de cette maison ! Il resterait, où alors, il s'enfuirait encore plus vite, qui sait ?...

Le nouvel héritier s'appelle Jendreau, comme le lointain cousin qui lui a légué ce tas de pierres et de broussailles. C'est un garçon d'allure sportive, né en Afrique du Sud, où son père était établi, et qui travaille là-bas dans une exploitation forestière. C'est-à-dire qu'il a l'habitude de défricher.

La première pièce, dont il ouvre avec peine les volets, révèle un décor stupéfiant. Au milieu des immondes desséchées depuis vingt et un ans, les rats courent et galopent à leur aise. Ils sont énormes, et manifestement cette maison est devenue la leur, car ils ne reculent même pas devant l'étranger. L'un d'eux est debout sur une table bancale, et regarde l'homme sans effroi. À côté de lui sur la table, une assiette, où traînent encore les restes d'un repas presque fossilisés. Un verre, une bouteille de vin renversée, des œufs cassés, dont l'intérieur a durci, et qui ont laissé dans l'atmosphère l'odeur bien caractéristique de leur pourrissement. Un couteau, une casserole remplie d'une croûte innommable. Tout est resté comme il y a vingt et un ans, le jour où l'on découvrit le corps du Portugais. Personne n'a nettoyé, seule trace des fossoyeurs de l'époque, la paillasse où il dormait, déchirée pour en arracher les pièces d'or et déchiquetée maintenant par les rats qui en ont fait leur nid.

En dehors de cela, tout le fouillis déjà décrit, chiffons, chaussures, vieille ferraille. Dans un buffet rongé par l'humidité, une maigre vaisselle, des fruits dont on ne voit plus que les noyaux, des traces de sucre, ou de farine.

La petite cuisine est dans le même état, et les rats y sont aussi chez eux. Le grenier fait également partie de leur domaine, ils y ont rongé tout ce qui pouvait l'être, les vieux journaux, les vieux vêtements, et jusqu'aux sacs de grains, dont il ne reste que des débris.

Au bout de quelques minutes de visite prudente, l'héritier se sent pris d'un étrange malaise. Tous ces rats qui trottent entre les ordures, tous ces petits yeux qui le dévisagent froidement, et cette odeur de mort, créent une ambiance étouffante.

Le voilà dans le jardin, pour respirer un peu, mais il a dû presque enfoncer la porte d'accès, bloquée par les ronces qui ont poussé à hauteur d'homme. Là aussi le spectacle est étrange, car les rosiers grimpants se mêlent aux orties gigantesques, et leurs boutons rouges ou roses, en font un décor fantastique.

L'héritier veut maintenant visiter la cave, et se fraie un chemin difficile dans la broussaille qui résiste. Après quelques enjambées, les mains et le visage griffés par les épines, le voilà enfin en haut des marches de pierre qui mènent à l'ouverture sombre de la cave. La mousse a fait une moquette végétale au vieil escalier. Il pousse n'importe quoi le long des murs, et ici l'homme hésite. Cette cave est inquiétante, il en a presque peur. L'éclairage faible de son briquet le rassure un peu. Ici pas de rats, l'eau de pluie a transformé le sol en marais noirâtre, et il ne distingue que des piles de bois. Une planche pas trop pourrie lui sert de marche provisoire, et la lumière du briquet, vacille sous la voûte glacée. C'est en voulant reculer pour sortir, que le dernier héritier de cette maison, dérape et tombe dans la boue, il cherche à se retenir à une pile de bois qui s'effondre à moitié sur lui, et dans le noir, il cherche à tâtons à rallumer le briquet qu'il n'a pas lâché.

La petite lueur renaît, et l'homme pousse un cri ! Un cri d'horreur et de surprise ! Là, à côté de lui, mis à découvert par le bois effondré, quelqu'un ! Un visage, des yeux, des cheveux de femme ! Puis il respire et se traite d'idiot, c'est une poupée, une grande poupée, mais rien de plus. Il regarde de plus près, avance une main, saisit une touffe de cheveux poisseux, et la perruque s'écroule d'un coup, laissant apparaître un crâne. Un véritable crâne, celui d'un squelette !

Alors, fébrilement, l'héritier soulève les chiffons qui ressemblent à une robe, et découvre en effet le squelette.

Qui a fait ce travail horrible ? Qui a enchâssé des pierres dans les orbites creuses, et a peint ce regard fixe ? Qui a recouvert les maxillaires d'une terre glaise un peu rosée ? Qui a sculpté cette bouche rouge, sur des dents d'ivoire jauni ? Et ces cheveux liés en perruque ? Qui a habillé ce squelette d'une robe de dentelles, a recouvert les mains de gants blancs, et chaussé les pieds de bottines ?

Et qui est cette morte reconstituée, aux cheveux blonds et aux yeux bleus ? L'héritier est paralysé de terreur, il regarde, fasciné !

Ainsi sous cette pile de bois, il y avait une sorte de cercueil, mal équarri, mais aux planches épaisses, et dedans, allongé sur des chiffons de soie, pour lui faire un coussin, cet étrange squelette transformé en poupée.

La tête soigneusement reconstituée, mais avec une technique un peu enfantine, repose sur un coffret métallique, une vieille boîte de fer qui a dû, jadis, contenir des gâteaux secs. Complètement hypnotisé, l'héritier avance une main tremblante, saisit la boîte et la tire à lui d'un coup sec. Il a encore un sursaut de peur, car le crâne a roulé en même temps, et les yeux peints se sont tournés vers lui, fixes, insoutenables, dans la pénombre.

Alors il se redresse, et rampe vers la sortie en tenant la boîte, la peur lui a fait lâcher le briquet qui lui brûlait les doigts, le voilà dehors, enfin, couvert de boue, un peu halluciné, et il se bat avec le couvercle rouillé de sa trouvaille. D'un geste maladroit il arrive enfin à dégager le couvercle ; la boîte fait un léger bond dans ses mains, et de l'OR lui saute littéralement au visage. De l'OR ! Des pièces, des centaines de pièces, empilées, serrées les unes contre les autres ! Un trésor !

Comme un voleur, l'héritier referme la boîte, et traverse la jungle épineuse au pas de course cette fois, ignorant les griffures. Les rats le regardent passer dans le couloir avec indifférence, le village entend sa course jusqu'à la maison du notaire, et le notaire écoute stupéfait, le récit incroyable de l'héritier.

Mais le trésor est concret, il lui faut bien l'admettre, et l'héritier l'ayant découvert chez lui, en est l'inventeur donc le propriétaire. Reste la poupée morte, le squelette habillé... Quel est ce mystère dans la vie du Portugais ? Le Portugais devait l'aimer, la vénérer même pour l'avoir transformée en momie destinée à sa seule contemplation. Peut-être l'avait-il tuée ?

On chercha parmi les noms de la région, celui d'une jeune fille ou d'une jeune femme entre dix-huit et vingt-cinq ans, qui aurait disparu dans les années 1900... Entre 1896 et 1900 pour être plus précis. Et l'on trouva celui d'Agathe Colin, une paysanne d'un village voisin, disparue un été de 1899, alors qu'elle allait travailler comme bonne à tout faire dans un château des environs, Agathe avait vingt-deux ans à cette époque, et à cette époque, le Portugais était bûcheron dans les environs. De la famille Colin, il ne restait qu'un descendant, cousin germain d'Agathe, mais le malheureux finissait ses jours à l'hospice, grabataire et sans souvenirs.

Acharné à découvrir la vérité, l'héritier, devenu riche, chassa les rats de la maison et passa au crible les ordures accumulées, sonda les murs, souleva les planches, décortiqua le grenier, creusa le jardin et la cave, sans découvrir d'autres trésors, sauf... un petit livre de messe, à moitié rongé par les rats. Il était enfoui dans la boue de la cave, non loin du cercueil, et à l'intérieur, une image avait à peu près échappé à la moisissure. C'était une image comme on en distribue

beaucoup au moment des communions ou des baptêmes avec la vierge sur un petit nuage. Au dos quelqu'un avait écrit : « Je t'aime, tu m'aimes, il aime, nous aimons, vous aimez, ils aiment. » Et ce quelqu'un avait signé, Agathe.

L'héritier ne trouva rien d'autre, et malgré cette identification à peu près certaine du squelette inconnu, il resta dans la fosse commune aux côtés de celui qui était peut-être son amant, peut-être son assassin, et peut-être les deux à la fois.

Ainsi s'achève l'histoire de la maison du Portugais, qui lègue au lecteur son dernier secret et son dernier trésor, la possibilité d'imaginer un conte sordide de mort et de crime, ou une histoire d'amour et de trésor.

LE DANUBE A LA NAGE

Le Danube... Le beau Danube bleu est devenu dans les Balkans une frontière, un fossé affreux entre l'Est et l'Ouest, une terrifiante limite que parcourent des soldats casqués, le doigt sur la gâchette de leur mitraillette. Alors chaque nuit depuis des années et des années, des hommes venus de Pologne et de Lithuanie, de Roumanie ou d'Ukraine, d'Estonie ou de Bulgarie, bref des hommes venus de partout tentent de franchir le Danube à la nage. Certains réussissent, d'autres échouent.

Jean-Paul rencontre Blaga, au buffet qui clôture une conférence de presse dans un hôtel des Champs-Élysées. Jean-Paul est un cavaleur jovial et moustachu, Blaga une fille solide, un peu trop solide peut-être, mais tellement « sympa ». Visage large, cheveux blonds et yeux bleus très tendres, Jean-Paul qui ne voit qu'elle, se décide. Avec un franc sourire, bien campée sur ses belles et fortes jambes, elle le regarde approcher.

« Vous êtes Jean-Paul Sauvageon, le journaliste ?

— Oui... Et vous ?

— Moi, je suis Blaga Levkov.

— La photographe ?

— Oui. Comment le savez-vous ? Qui vous a parlé de moi ?

— On ne parle que de vous à Paris.

— Mais je n'y suis que depuis trois mois... »

Considérant la conversation bien engagée Jean-Paul peut y aller facilement de son petit boniment du genre : « Il ne faut pas trois mois pour remarquer des yeux pareils, etc. »

C'est un fait de notoriété publique : Blaga, réfugiée bulgare, est arrivée à Paris en 1977 après un long périple à travers l'Europe. Comme tous les personnages qui forcent la sympathie, elle n'a eu aucune peine à trouver du travail et ses amis se comptent déjà par dizaines.

Et ses amants ? Jean-Paul pense qu'ils doivent être nombreux et n'a aucune peine à l'emmener dîner. Mais voulant pousser plus loin son avantage il constate que la jeune femme devient réticente. A vrai dire « réticente » n'est pas le mot juste : disons qu'elle se laisse faire sans enthousiasme, ce qui a pour effet de refroidir l'ardeur du journaliste.

Il n'est pas au bout de sa peine : vers minuit, lorsqu'après avoir bu trois whiskies, la jeune femme consent à entrer dans sa chambre, c'est pour s'asseoir au pied du lit et pleurer à chaudes larmes.

Jean-Paul interdit, lui tend un mouchoir.

« Que se passe-t-il ? Mais voyons qu'est-ce qu'il y a ? »

La belle grande et forte fille n'est plus qu'une pauvre enfant et le mouchoir, bien trop petit pour contenir ses larmes, est à tordre.

« Excusez-moi, dit-elle enfin.

— Ce n'est rien, j'en ai d'autres. »

Et Jean-Paul, prudent, sort d'un tiroir une pile de mouchoirs. Il se souvient alors que Blaga est réfugiée : cette crise de larmes n'est pas un caprice de jeune femme névrosée, des raisons de pleurer, elle n'en doit pas manquer...

« Vous avez de la famille restée là-bas ?

— Oui... Mon père et mon frère. On leur a refusé le visa. Mais nous avons trouvé une filière. Avec ma mère nous essayons de réunir l'argent. Ce n'est pas facile. »

Les voilà donc tous deux assis au bord du lit : Blaga puisant dans la pile de mouchoirs, Jean-Paul essayant de la réconforter. C'est difficile car, après un moment d'hésitation, la jeune femme finit par avouer :

« Et puis il y a mon mari...

— Quoi ! Il est resté en Bulgarie ?

— Je ne sais pas où il est, je ne sais pas ce qu'il est devenu, je ne sais même pas s'il est vivant ou mort... »

Et la jeune femme raconte une terrible histoire. Une histoire dont Jean-Paul oubliera tous les détails ; tous les détails sauf un. Ce détail, le voici : pour rejoindre Blaga alors réfugiée en Yougoslavie, son mari a voulu franchir le Danube à la nage. Les gardes-frontières ont-ils tiré sur lui ? Le courant l'a-t-il emporté où il ne fallait pas ? Elle n'en sait rien. Personne n'a plus jamais entendu parler de lui, comme de tous ceux qui échouent en essayant de traverser le Danube à la nage.

Trois années plus tard, un samedi, le flot des voyageurs pressés bouscule un homme nonchalant, très jeune, vingt-cinq ans peut-être. Epaisse chevelure noire et candides yeux marron, il monte dans le dernier wagon à la station de métro *Georges V* en direction de la *Porte de Vincennes*. Il en est ainsi chaque matin vers 8 h 30 lorsqu'il va prendre son service dans le grand magasin où il travaille. Comme le compartiment est bondé il a toutes les chances de rester debout. Or voilà qu'au moment où le métro va démarrer, un voyageur se lève d'un bond pour descendre. Le jeune homme, voyant que personne ne s'y précipite, prend la place libre.

Si l'on doit noter cette circonstance insignifiante, c'est que tout ce qui va suivre ne se serait pas produit sans ce hasard, qui laisse perplexe.

Ce jeune homme s'appelle Benjamin, tout simplement parce qu'il est le benjamin de sa famille. Il n'a pas pour habitude de lier conversation avec le premier venu, mais il observe les gens qui l'entourent. Il est alors frappé par l'air triste de son voisin de gauche : un homme maigre et racé, au visage en lame de couteau, aux cheveux blonds et rares, affublé de vêtements manifestement trop petits pour lui.

L'homme tient à la main un papier, sans doute une adresse écrite en français, et ses yeux vont alternativement de ce bout de papier au plan de la ligne *Pont de Neuilly — Porte de Vincennes* qui domine le wagon et qu'il essaie de lire avec

effort...

« Vous voulez un renseignement monsieur ? » lui demande Benjamin.

L'homme, d'une voix lente et grave avec un accent slave, lui répond en anglais, un anglais laborieux que Benjamin comprend néanmoins.

« Je ne parle pas français... » dit l'homme.

Benjamin lui répète donc en anglais cette fois :

« Vous avez besoin d'un renseignement ? »

— Oui... Je voudrais savoir si le *City Hall* c'est là... »

Il se lève et montre sur le plan le mot « Cité ».

« Non, le *City Hall* ce doit être l'Hôtel de Ville... Il faut descendre à *Hôtel de Ville*. Encore sept stations...

— C'est facile à trouver l'Hôtel de Ville ? demande l'étranger.

— Très facile. Vous verrez dans le couloir de la sortie : Hôtel de Ville, est indiqué. L'Hôtel de Ville lui-même est un grand bâtiment sur une grande place. Je ne sais pas ce que vous allez faire là-bas, mais le samedi peut-être que c'est fermé. »

L'étranger a un geste de lassitude.

« Si c'est fermé, explique Benjamin, il faudra revenir lundi.

— Je verrai bien. On m'a donné l'adresse d'un employé qui est bulgare et qui pourrait peut-être m'aider à retrouver ma femme.

— Votre femme ?

— Oui. Je ne l'ai pas revue depuis trois ans. Je ne sais pas où elle est, je ne sais pas ce qu'elle est devenue, je ne sais même pas si elle est vivante ou morte. Alors je la cherche dans tous les pays. »

Pour un jeune homme bien de chez nous, ce genre de confidence est toujours désarmant. Comment se peut-il que des choses comme cela arrivent ? Il regarde l'étranger avec curiosité et commisération :

« Pourquoi vous n'allez pas à votre ambassade ? »

Cette fois c'est l'étranger qui regarde le jeune français avec curiosité et peut-être aussi un peu de commisération : Comment se peut-il qu'ici les gens soient tellement ignorants de ce qui se passe là-bas ?

« Je ne peux pas aller à mon ambassade jeune homme. Parce que dans mon pays, j'étais en prison, et que je me suis évadé.

« Mon pays c'est la Bulgarie, et j'y étais en prison parce qu'il y a trois ans, pour rejoindre ma femme réfugiée en Yougoslavie, j'ai voulu franchir le Danube à la nage, et que je n'ai pas réussi.

— Excusez-moi, dit alors Benjamin qui se lève un peu gêné, je descend ici. »

A nouveau poussé, bousculé par la foule des voyageurs, le jeune homme se retrouve sur le quai. Mais au lieu de s'élancer à grands pas vers la sortie, il reste immobile et se tourne vers l'étranger qui lui fait à travers la vitre un petit « au revoir » désabusé. « Le Danube à la nage », cette phrase résonne bizarrement dans

la tête de Benjamin. Qui lui a parlé de cela ?

Les portes se sont refermées en claquant. Dans un souffle et le bruissement des pneumatiques sur les rails, la rame glisse le long du quai. « Le Danube à la nage... Le Danube à la nage... »

Déjà le dernier wagon qui emporte l'étranger tout au bout du quai s'engouffre dans le tunnel noir. Seule reste visible quelques instants la lanterne rouge.

« Le Danube à la nage... Le Danube à la nage... » C'est son frère Jean-Paul qui lui a parlé de cela. Mais oui, c'est son frère ! Cela lui revient maintenant, son frère qui a connu une Bulgare. Son frère qui lui a raconté, moitié amusé, moitié attristé, qu'au moment où elle est entrée dans sa chambre elle s'est mise à pleurer parce qu'elle ignorait le sort de son mari depuis qu'il avait tenté de traverser le Danube à la nage.

Alors évidemment l'idée lui vient, et s'impose : « Bon sang ! Si c'était lui ? »

Mais le tunnel est noir et vide... Le bruit que l'on entend c'est déjà la rame suivante...

Station *George V* comme tous les lundis matin à 8 h 30. Dans le flot des voyageurs pressés une épaisse chevelure noire émerge au milieu de tous ces crânes. Malgré lui Benjamin marche dressé sur la pointe des pieds, essayant — on ne sait jamais ! — de reconnaître l'étranger dans la foule. Evidemment c'est stupide. Cela serait vraiment un miracle. Mais qui sait ?

Lorsque la rame entre en gare, comme d'habitude il monte dans le dernier wagon, puis reste debout, le dos appuyé contre la porte. Toujours sur la pointe des pieds il dévisage tous ces gens qui lui paraissent dénués d'intérêt parce que sans histoire.

Nom d'une pipe ! Les yeux de Benjamin s'écarquillent et c'est bizarre mais c'est comme cela : il se sent pâlir. Depuis samedi il n'a cessé de penser à cet étranger. Or c'est bien son profil en lame de couteau qu'il aperçoit. L'homme qui a voulu traverser le Danube à la nage est là-bas, au milieu de ce troupeau paisible et bougon.

« Pardon monsieur... Pardon madame... »

Enfin Benjamin frappe doucement l'épaule de l'étranger qui se retourne et le reconnaît avec étonnement.

« Vous avez trouvé la personne à l'Hôtel de Ville ?

— Non, c'était fermé. Mais j'ai laissé un message pour qu'elle soit là aujourd'hui. C'est le seul moment où je peux venir.

— Heu. (Benjamin essaie de prendre un air dégagé.) C'est votre femme que vous cherchez, m'avez-vous dit ?

— Oui, pourquoi ?

— Oh, comme ça, parce que mon frère a connu des Bulgares. »

Les yeux de l'étranger soudain fixes plongent dans ceux de Benjamin :

« Vous savez, jeune homme. Il y a beaucoup de Bulgares en France.

— Oui, bien sûr. Mais on ne sait jamais... »

L'étranger n'est pas dupe : d'une part il devine une arrière-pensée chez le jeune homme, d'autre part il ne veut pas croire au miracle. Aussi est-ce d'une voix désabusée mais le front soudain livide qu'il murmure :

« Ma femme s'appelle Blaga. Blaga Levkov. Levkov, c'est mon nom bien entendu. »

Comme Benjamin, visiblement ému, ne répond rien, l'étranger ajoute :

« Elle est grande. Elle est blonde. Elle a les yeux bleus. »

Le métro arrive à la station *Concorde*. La main de Benjamin s'est posée sur son bras :

« Venez, on va descendre ici.

— Pourquoi faire ?

— On va téléphoner. Hier soir, j'ai vu mon frère. Je ne suis pas très sûr du nom, mais, je crois qu'il connaît votre femme... »

Voici donc le jeune homme et l'étranger parcourant à grands pas le quai de la station *Concorde*. S'il le pouvait Benjamin marcherait plus vite, mais il ne peut pas. Il a l'impression que derrière lui l'étranger est à deux doigts de se trouver mal. Il l'entend lui demander dans un souffle :

« Vous êtes sûr qu'elle s'appelle Blaga ?

— Oui.

— Blaga Levkov ? »

Quatre à quatre ils montent les escaliers.

« Mon frère ne se rappelle pas ce nom mais il se souvient très bien de Blaga.

— Blaga est un prénom assez courant.

— Oui. Peut-être, mais une Blaga dont le mari a voulu traverser le Danube à la nage ! »

L'étranger a saisi Benjamin par le bras comme s'il voulait le retenir :

« Beaucoup d'hommes essaient de traverser le Danube à la nage ! »

Dans le grand hall de la station, il y a des téléphones publics : des sortes de petites conques. Benjamin s'engouffre dans l'une d'elles. Il n'ose pas regarder l'étranger qui attend, debout, pâle comme un mort.

D'un doigt un peu nerveux, le jeune homme tourne les feuilles de son agenda. Bon sang ! Il est sûr d'avoir noté hier soir le numéro de téléphone que lui a donné son frère. Il ne se souvenait ni de l'adresse ni du nom de famille de cette femme. Il savait seulement qu'elle travaillait dans une agence de presse.

Ça y est. Il a trouvé le numéro. L'étranger, raide comme une statue, le regarde sans prononcer un mot. Au moment où son doigt approche le cadran, Benjamin a une petite hésitation... Pourvu qu'il ne se trompe pas. S'il se trompait, quelle déception ! Ce serait vraiment une monstrueuse bêtise...

Une voix charmante l'interpelle au téléphone :

« Bonjour... Ici l'Agence parisienne de presse.

— Bonjour, je voudrais parler à M^{me} Blaga... »

Benjamin se tourne vers l'étranger :

« Levkov... murmure celui-ci d'une voix enrouée.

— Blaga Levkov... reprend Benjamin.

— Oui Blaga... Vous vouliez lui parler.

— Si c'est possible.

— Oh... Je ne sais pas... C'est un peut tôt... »

Puis il y a un brouhaha au bout du fil.

« Vous avez de la chance. Il paraît que Blaga vient d'arriver... Ne quittez pas ! »

Benjamin, à nouveau, s'est retourné.

L'étranger et lui se regardent sans ciller. Leurs yeux paraissent sans expression. En réalité c'est un peu comme s'ils ne faisaient plus qu'un. Il a suffi d'un petit geste du jeune homme pour que l'étranger comprenne : cette femme est là. Cette femme qui s'appelle Blaga et dont le mari, il y a trois ans, n'a pas réussi à traverser le Danube à la nage.

Brusquement, Benjamin se redresse.

« Allô ? fait une voix de femme à l'accent slave.

— Allô ! Je m'appelle Benjamin Sauvageon. Mon frère Jean-Paul m'a parlé de vous. Jean-Paul Sauvageon, cela ne vous dit rien ?

— Si... Mais... Qu'est-ce que vous voulez ?

— Voilà madame : il m'a dit que vous n'aviez plus de nouvelles de votre mari depuis qu'il avait échoué en voulant traverser le Danube à la nage.

— C'est vrai.

— Eh bien voilà madame pourquoi je vous appelle... Je suis dans le métro à la station *Concorde* ; devant moi j'ai un homme assez grand, plutôt maigre, avec des cheveux blonds et qui s'appelle Nicolai Levkov... »

Au bout du fil, rien... que le silence...

« Cet homme est en France parce qu'il cherche sa femme... »

Au bout du fil la voix est indéfinissable lorsqu'elle murmure :

« Vous pouvez me le passer ?... »

Benjamin se glisse hors de la conque tout en y attirant l'étranger à qui il tend sans un mot le combiné du téléphone.

Pas besoin d'être grand clerc pour comprendre ce qui se passe alors. L'étranger, hors de lui, les yeux brillants de larmes, parle en bulgare. Ils se sont reconnus. C'est un torrent de mots probablement sans suite. Les pauvres époux, égarés par l'émotion, doivent être incapables de s'exprimer d'une manière cohérente.

Pourtant l'étranger se tourne vers Benjamin le temps de lui dire en anglais :

« C'est elle ! C'est ma femme ! »

Gauchement le jeune homme sourit...

« Bon... Alors... Je suis content... vraiment très content... »

Et il tend la main, mais l'autre le retient.

« Attendez ! Ne partez pas... »

Dans la petite conque d'un taxiphone à la station *Concorde*, quelques instants la conversation en bulgare se poursuit. Enfin, l'étranger raccroche.

« Elle vient me chercher... » dit-il.

Vingt minutes plus tard, Benjamin n'est plus là. Il ne pouvait plus attendre. Une fille solide, cheveux blonds et yeux bleus très tendres, entre dans le hall de la station *Concorde*. Bien campée sur ses belles et fortes jambes, elle jette un regard autour d'elle et découvre un homme debout, livide : son mari qu'elle croyait ne plus revoir depuis qu'il avait tenté de traverser le Danube à la nage. Il est là : *Station Concorde* — Paris — France.

JOHN ELLIS BOURREAU EDITH THOMPSON

VICTIME

Dans la nuit, les faubourgs de Londres ressemblent, en 1922, à un décor sinistre pour film d'horreur. On s'attend à voir surgir du brouillard un Mister Hyde, poursuivi par un Docteur Jekyll, et l'on imagine une femme hurlant de frayeur. Mais point n'est besoin d'imaginer. Les cris viennent de percer la nuit. Des cris aigus, comme ceux d'un animal pris au piège, et affolé. C'est une femme.

Dans la petite rue sans lumière, quelques ombres se précipitent, ce sont des passants attardés. La femme crie maintenant :

« Non ! Non !... »

Les passants se mettent à crier à leur tour :

« Où êtes-vous ? Où êtes-vous ? Que se passe-t-il ? »

Mais la voix de la femme continue, c'est une sorte de chant lancinant, elle module des « Non... Non... Non... » à l'infini.

Au bout de quelques secondes, les passants et un policier arrivent à déterminer l'endroit où elle se tient, et c'est à la lumière des allumettes, qu'ils distinguent le visage de la femme. Elle est brune, très jolie, avec un curieux regard presque asiatique, un nez droit aux narines parfaites, une bouche bien dessinée. L'expression de ce beau visage un peu inquiétant est celle d'une poupée de cire. Les cris sortent de la bouche sans la déformer, le regard est fixe. Est-elle folle ?

A ses pieds un homme étendu, à terre, la gorge ensanglantée. La femme se penche vers lui, le hisse avec effort pour tenter de le remettre sur pied, et le policier est obligé d'intervenir, car le blessé semble mortellement atteint. Il envoie chercher une ambulance et questionne la femme en attendant son arrivée.

« Que s'est-il passé, Madame ? Qui est cet homme ? »

Elle répond d'une voix étrange, presque plate :

« C'est mon mari, il s'est senti mal. Il faut me ramener chez nous, je m'occuperai de lui, je le soignerai... »

— Mais Madame, il a été attaqué ! Qui a fait cela ? Est-ce que vous avez vu quelqu'un ? »

Mais la femme continue obstinément sur le même ton :

« C'est un malheur. Il nous est arrivé un malheur, il faut retourner à la maison... »

Lorsque l'ambulance arrive, le policier signale au médecin :

« Je crois qu'elle a subi un choc, ou alors elle n'est pas tout à fait normale. On a attaqué son mari par surprise, au couteau mais elle n'a pas l'air de s'en rendre compte. »

A l'hôpital, lorsque les infirmiers descendent la civière, l'homme est déjà mort, et le médecin décrit les blessures : deux coups de poignard dans le dos, et un dans la nuque, donnés avec force, et tous les trois mortels à brève échéance. Un travail d'homme et d'assassin d'une force peu commune. La victime se nomme Percy Thompson, âgé de trente-deux ans, expéditionnaire de son métier. Sa femme, Edith, vingt-huit ans, est vendeuse dans une boutique de mode.

Elle répond à l'interrogatoire du policier, de la même voix terne et plate, mais semble maintenant se rappeler le moment de l'agression.

« Je n'ai rien vu dans l'obscurité, c'était un homme, il a frappé mon mari dans les épaules, et s'est enfui, Percy est tombé, je n'ai rien vu d'autre.

— D'où veniez-vous ?

— D'un restaurant, on rentrait chez nous.

— Est-ce que quelqu'un vous a menacé récemment ?

— Menacé ? Non, Monsieur, je ne sais pas. On marchait dans la rue, et on rentrait chez nous, c'est tout, c'est tout, Monsieur. »

Des témoins qui ont entendu les cris, n'ont rien vu non plus dans le noir, tout s'est passé en moins d'une minute. Le premier témoin arrivé près de la jeune femme a cru voir une ombre dans la nuit, il a cru entendre le bruit d'une course. L'arme du crime n'est pas retrouvée sur place, l'assassin s'est enfui avec.

Edith Thompson rentre chez elle au matin de ce 4 octobre 1922. Elle est innocente, mais va-t-on le croire ?

Lorsque la police enquête sur une agression de ce genre, elle n'a que deux hypothèses de départ. Ou bien il s'agit d'un crime crapuleux, l'assassin voulant simplement dévaliser un passant. Ou bien il s'agit d'une vengeance.

Le crime crapuleux ne semble guère évident dans ce cas précis. En général les voleurs attaquent des individus isolés. Il pourrait donc s'agir d'une vengeance. En enquêtant dans l'entourage des Thompson, la police s'aperçoit très vite que Edith, cette jeune femme un peu étrange, a un amant. Un certain Frederic Bywater, un jeune marin de vingt ans, et qui est arrivé dans le port de Londres quelques jours auparavant.

L'inspecteur principal Cummings du Yard prend dès lors l'affaire en main, et utilise un stratagème classique : arrêter d'abord l'amant, sans prévenir la maîtresse, et tenter une confrontation surprise. C'est ainsi bien souvent que les criminels, occasionnels, se dévoilent.

Dans le bureau de l'inspecteur Cummings, le jeune Frederic est assis, il tient son béret entre ses mains, respectueusement, et vient de déclarer :

« Je ne sais rien de tout ça, monsieur l'Inspecteur, pourquoi m'a-t-on arrêté ? »

Il est jeune, plutôt beau garçon, avec de larges épaules, et un visage aux traits un peu grossiers.

Deux inspecteurs attendent derrière la porte du bureau, avec Edith Thompson, convoquée sous un prétexte banal. L'inspecteur ouvre la porte, et dit :

« Entrez, madame Thompson, je crois que vous connaissez bien ce jeune homme ? »

Edith réagit au-delà des espérances du policier.

« Frederic ! Mon Dieu... Pourquoi as-tu fait cela ? Pourquoi ? Je ne voulais pas que tu le fasses ! »

Le visage du jeune homme s'est crispé. Il fait face à sa maîtresse avec rage, puis lui tourne le dos.

L'inspecteur le regarde bien dans les yeux. C'est maintenant qu'il est capable d'avouer, maintenant qu'il faut profiter de la surprise.

« Alors monsieur Bywater ? Allons-y... Il vaut mieux tout raconter maintenant. »

En baissant la tête, sans regarder sa maîtresse, les yeux fixés sur ses mains, le jeune marin avoue très facilement :

« D'accord, monsieur l'Inspecteur, je me suis bagarré avec son mari, on s'est battus et il a sorti un revolver. Alors j'ai sorti mon couteau, voilà. Ça s'est passé comme ça.

— Et M^{me} Thompson ?

— Elle n'a rien à voir là-dedans.

— Pourquoi a-t-elle dit alors : “ Je ne voulais pas que tu le fasses ” ? Vous avez parlé ensemble de ce meurtre, il était donc prémédité ? Elle est donc votre complice ?

— Non. Je vous jure que non. Ecoutez-moi, monsieur l'Inspecteur, Edith n'est pas... est-ce que je pourrais vous parler tout seul ? pas devant elle, s'il vous plaît !

— D'accord. »

Edith ne semble pas en effet concernée par le problème. L'étrange jeune femme quitte le bureau, ses yeux énigmatiques, son beau visage ne laissent transparaître aucune émotion, elle semble ne pas très bien comprendre ce qui se passe.

« Au revoir, Frederic, dit-elle. Tu n'aurais pas dû faire ça, je ne voulais pas, tu sais... »

Restés seuls, l'inspecteur et son assassin entament une conversation qui éclaire le personnage d'Edith Thompson. C'est Frederic, le marin, qui parle.

« Il faut la laisser en dehors de tout cela. Elle a l'air d'une femme, mais c'est une enfant bizarre. Elle n'est pas normale. Elle se raconte des histoires, des rêves, des contes de fées. Elle dit des choses dont elle ne connaît pas la portée.

— Est-elle oui ou non votre complice ?

— Non. Je vous jure que non, seulement vous allez trouver chez moi des lettres qui vont vous faire croire qu'elle l'est.

— Où sont ces lettres ?

— Dans mes affaires, sur le bateau. Entre chaque escale elle m'écrivait des bêtises, des lettres d'amour. Elle disait : “ Un jour, il mourra, et nous vivrons ensemble comme Roméo et Juliette. ” Ou alors elle disait qu'elle l'avait empoisonné comme dans les romans. Mais je sais que ce n'est pas vrai. Elle est comme ça, toujours dans un autre monde. Chaque fois qu'elle lisait un roman quelconque, elle me le racontait dans une lettre, et elle disait qu'elle avait fait comme dans le roman. Alors un jour elle l'empoisonnait à la digitaline, une autre fois elle mettait du venin dans son porridge. Ou alors des morceaux de verre

minuscules dans la soupe. Mais jamais son mari n'a souffert de quoi que ce soit, c'était des rêves, issus de ses lectures...

— Des rêves criminels tout de même, vous comprendrez qu'une autopsie du corps soit nécessaire. C'est vous qui affirmez qu'elle n'a jamais rien tenté, mais vous n'étiez pas là ! Quand vous étiez en mer, elle pouvait très bien mettre ses projets à exécution.

— Je vous jure que non. Elle se prend pour toutes les héroïnes de roman qu'elle lit. Elle joue à " faire comme si ", c'est une enfant, je l'ai aimée, je l'aime encore, mais parfois elle me faisait peur.

— Qui a déclenché cette bagarre ? Vous me parlez d'un pistolet, mais le mari n'avait pas d'arme sur lui !

— J'ai dit ça pour être moins coupable. Mais je le suis. C'est moi qui l'ai attaqué. Moi seul. J'étais devenu fou moi aussi, je la voulais pour moi. Alors je les ai suivis. Je voulais le tuer sans qu'elle sache que c'était moi. Comme ça, elle aurait pu se raconter un roman, celui qu'elle voulait, et continuer à être heureuse. Maintenant, si vous dites qu'elle est ma complice, elle ne le sera plus jamais, et elle ne mérite pas cela. Elle ne comprend rien à la vie, à la réalité, vous comprenez ? »

L'inspecteur Cummings comprend. Cette femme est fascinante, étrange, belle, et le contraste entre ce visage et ce corps de femme, et cette voix, ce caractère d'enfant de dix ans, a pu tourner la tête à Frederic le marin, c'est compréhensible. D'ailleurs l'autopsie ne révélera rien, aucune tentative d'empoisonnement.

Seulement, il y a les lettres. Folles, romantiques, démesurées. Il y a aussi que le mari défunt d'Edith ne la rendait pas heureuse de notoriété publique, et il y a enfin, que le dossier de l'instruction va tomber dans les mains d'un juge puritain à l'extrême, et implacable.

Il ne verra, dans toute cette histoire, rien que le côté sordide et immoral. Pour lui, point de folie, point de roman. Son opinion est simple ; il s'agit d'un complot tramé par deux féroces amants, pour se débarrasser d'un mari encombrant. Son opinion guidera tout le procès, malgré l'absence de preuves concrètes en ce qui concerne Edith, hormis les lettres folles. Mais en 1922, les femmes comme Edith Thompson ne trouvent pas grâce devant les juges et les jurés puritains de la vieille Angleterre.

Edith et son amant sont condamnés à mort. Ils seront pendus tous les deux. Et si l'un accepte la condamnation qu'il mérite, l'autre ne comprend pas. Sa voix terrorisée hurle soudain dans le tribunal :

« Mais pourquoi voulez-vous me tuer ? Pourquoi voulez-vous me tuer ? Je suis innocente ! »

La mort imminente est la seule chose qui ait réussi à passer au travers de son rêve perpétuel. La réalité vient de la frapper brutalement. Ce n'est plus une enfant qui gémit, c'est une femme, devenue adulte à la faveur de ce choc énorme :

« Vous serez pendue jusqu'à ce que mort s'en suive. »

C'est alors que l'Histoire Vraie d'Edith Thompson accueille un nouveau personnage : John Ellis.

John Ellis, un homme massif, au visage impénétrable, dissimulé par d'énormes

moustaches noires, est le bourreau de Sa Très Gracieuse Majesté Britannique. Il a déjà exécuté deux cents condamnés , au cours de sa carrière. Edith est la deux cent unième.

Le matin de l'exécution, il l'entend hurler dans sa cellule, et comprend que les gardiens n'arrivent pas à la maîtriser.

« J'y vais », dit-il à ses aides terrorisés. « J'en ai vu d'autres, et ça ne m'a jamais coupé l'appétit. »

Etrange métier que celui de bourreau. Protégés par un nom d'emprunt, ils vivent en taisant leurs activités. Jamais personne ne boirait un verre de bière en face d'un bourreau. Et s'il était reconnaissable, John Ellis risquerait sa vie en permanence. Les vengeurs de toutes sortes se feraient une joie d'exterminer ce fonctionnaire de la mort.

Depuis longtemps John Ellis n'est plus impressionné par les criminels. Les voir hurler, crier et se débattre, avant de se balancer au bout d'une corde, est une habitude. Il s'est cuirassé, autrement il ne pourrait pas continuer.

Mais lorsqu'il arrive dans la cellule d'Edith Thompson, il est surpris par le spectacle. Cette grande fille de vingt-huit ans, solide, belle et sportive, a résisté aux trois gardes qui voulaient la faire sortir. Elle est plaquée contre un mur, haletante, ses yeux légèrement bridés sont noirs d'une terreur folle. A la vue de John Ellis, elle se met à hurler :

« Je suis innocente ! Vous le savez ! Vous n'allez pas me tuer ! C'est impossible, puisque je n'ai rien fait ! Vous m'entendez, Monsieur ? Je n'ai rien fait, je ne veux pas mourir, vous ne me tuerez pas ! »

John Ellis est terriblement surpris maintenant. Cette femme le gêne un peu. Dieu sait s'il a entendu des dizaines de fois, les protestations d'innocence, ou les remords, ou les supplications. Mais cette femme ne ressemble pas aux autres condamnés.

Il appelle un cinquième homme en renfort. Et tous les cinq, pourtant costauds, ont bien du mal à traîner Edith, et à la maîtriser de force. Elle se débat comme une furie.

Enfin le bourreau arrive à lui lier les mains derrière le dos, et les hommes la traînent jusqu'à la plate-forme de bois, où la trappe attend de s'ouvrir. Soulevée comme un fagot, maintenue par cinq paires de bras robustes, toujours hurlante, Edith ne s'avoue pas vaincue.

Lorsque John Ellis, lui recouvre la tête, selon l'usage, d'un capuchon noir, elle redouble d'affolement et de force. Jamais les hommes ne comprendront comment elle a réussi à libérer ses poignets des lacets. Cette femme semble soudain dotée d'une puissance surhumaine, les mains libres, elle arrache le capuchon et la lutte féroce reprend sur la plate-forme. Il faut à nouveau du renfort. Ils sont sept à présent qui tentent de la maîtriser.

Le prêtre s'est mis à genoux, le front dans ses mains, il prie pour ne pas voir, pour ne pas entendre. Edith ne l'a même pas vu, pas entendu, il a essayé de lui crier les paroles de Dieu, repentir et soumission, sa voix n'est même pas arrivée jusqu'à elle.

Cette exécution prend des allures de torture, le spectacle est insupportable. John Ellis, en sueur, lutte avec sa victime, avec le sentiment brutal d'être un assassin forcené. Pour la première fois de sa vie, il a peur de donner la mort, mais

il doit le faire, c'est son métier, c'est la Justice, c'est un ordre.

Edith est à nouveau attachée. Les hommes ont réussi à lui passer la corde au cou. La cagoule posée de travers, lui donne l'air d'un fantôme ivre. Comme les hommes n'ont pas réussi à la bâillonner, ils entendent encore les hurlements d'innocence à peine étouffés par le tissu épais. Deux d'entre eux sont obligés de la maintenir sur la trappe, au risque d'y tomber avec elle.

C'est un cirque macabre : quand le bourreau actionne le mécanisme, il les prévient d'un cri et les deux aides font un bond de côté.

Edith Thompson disparaît dans la trappe. C'est fini. Mais le silence revenu résonne encore de ses cris et de sa fureur.

Pour elle c'est fini. Pour John Ellis, le bourreau, tout commence.

Deux cents exécutions plus une. C'était une de trop. John Ellis, persuadé de l'innocence de cette femme, et approuvé en cela par les plus célèbres criminologues d'Angleterre, ne dort plus depuis le 9 janvier 1923. Il a perdu sa belle conscience de fonctionnaire, il a perdu son équilibre de bourreau sur commande. Il ne sait plus qui il est. Sa terrible charge pèse soudain de deux cents victimes. Plus une. Surtout celle-là. Elle hante ses cauchemars, il en parle jour et nuit :

« Elle était innocente, je le sais, je ne l'ai pas exécutée, je l'ai tuée. »

Quelques mois plus tard, il donne sa démission, et traîne sa conscience tourmentée jusqu'à l'été de 1924, où n'y tenant plus, il se tire une balle dans le cœur. Il se rate et on le sauve. Mais la vision le poursuit implacablement.

Le 3 novembre de la même année, il écrit à un prêtre de l'église anglicane :

« Je me confesse d'avoir tué une femme innocente : Edith Thompson. »

Puis le 20 septembre 1932, John Ellis fait une nouvelle-tentative de suicide, et cette fois, il ne se rate pas.

L'événement, bien que discrètement commenté, intéresse les journalistes. Le fils de John Ellis déclare alors :

« Le suicide de mon père était inévitable. Depuis ses dernières années, il ne dormait plus, mangeait à peine, et pensait continuellement à cette femme. Le souvenir de ces deux cents exécutions le torturait, mais davantage, et presque uniquement, Edith Thompson le tourmentait. Et à travers la mort de mon père, cette femme me tourmente aussi. »

Edith Thompson, depuis, a également tourmenté l'Angleterre, et à chaque débat sur la peine de mort, dans ce pays, il fut question d'elle, et de son bourreau.

Ils étaient devenus des symboles, qui firent beaucoup en Angleterre pour l'abolition de la peine de mort. Car pour une fois dans ce pays où la loi voulait que l'on soit coupable ou innocent, sans autre alternative, l'innocent était la victime, et le bourreau se disait coupable.

UN FOU EN QUELQUE SORTE

Un homme sur un trottoir fait signe à un taxi. Le chauffeur s'arrête et baisse la vitre en se grattant la tête. Il a l'air brave et mâchonne un mégot, autant que les mots qu'il prononce :

« Où allez-vous ? »

L'homme ouvre la portière sans répondre, s'installe, et déclare :

« Emmenez-moi quelque part. Un endroit où je puisse quitter cette ville.

— Quelque part ? C'est où quelque part ? Je ne suis pas fort en devinettes moi ! Où voulez-vous aller ?

— Je n'en sais rien, là où il y a des trains ou des autobus. Pourquoi pas les autobus hein ? »

Le chauffeur regarde son client avec étonnement :

« Les autobus ? C'est ça que vous voulez ? Eh bien d'accord pour les autobus, moi vous savez, je vais où on me dit d'aller. »

En roulant, le chauffeur observe son étrange passager dans le rétroviseur. L'homme a l'air distingué, entre quarante et cinquante ans. Sa cravate est de travers, sa chemise un peu froissée, et il n'a pas de bagages. Manifestement il ne connaît pas la ville, et veut la quitter. Il ne donne pas l'impression pourtant d'avoir fait un mauvais coup. Histoire d'en savoir davantage, le chauffeur entame la conversation :

« Vous avez l'air pressé ?

— On est souvent pressé dans la vie, monsieur, c'est une affaire d'état d'esprit, vous ne trouvez pas ? L'état d'esprit c'est l'homme en quelque sorte. »

Le chauffeur opine de la casquette sans très bien comprendre. L'homme lui paraît désinvolte, intelligent et semble appartenir à une catégorie sociale élevée. D'ailleurs les billets qu'il sort de sa poche pour payer largement, sont un argument sans réplique.

« Bon voyage, monsieur !

— Merci chauffeur. Si les gens qui souhaitent bon voyage le pensaient toujours, il n'y aurait jamais de catastrophes, vous ne pensez pas ? Mais la catastrophe c'est le monde en quelque sorte. »

Et sur cette étrange constatation, l'homme disparaît dans la station des cars.

Dans le hall de la station des pullmans, l'homme se plante devant les horaires affichés, et les consulte avec attention. Une femme qui cherche également un horaire, lui demande :

« Pardon monsieur, je n'ai pas mes lunettes, elles sont au fond de ma valise, pourriez-vous me dire s'il y a bien marqué 14 h 25 ici ? Ce n'est pas 14 h 35 ?

— Mais certainement madame, il y est bien indiqué 14 h 25.

— Je vous remercie monsieur, à mon âge on a toujours peur d'être en retard...

— Certes ! Et il vaut mieux arriver en avance, vous ne pensez pas. Etre en avance, c'est avoir de l'espoir en quelque sorte.

— Je suis bien de votre avis », dit la dame.

Et elle regarde s'éloigner cet homme distingué,, avec un certain respect.

Il entre à présent dans le bar, et commande un café. Le garçon le sert sans prêter particulièrement attention à lui, lorsqu'il le voit tout à coup bondir, lâcher sa tasse, et partir en courant vers un autocar que l'on voit démarrer à travers la vitre du bar.

Le garçon crie :

« Et mon café ?

— Gardez-le je ne l'ai pas bu ! »

L'homme poursuit l'autocar qui heureusement ne roule pas très vite en quittant son arrêt :

« Arrêtez-vous ! Arrêtez-vous ! »

Le vendeur de billets entend les cris, aperçoit l'homme qui court le long du véhicule, et fait signe au chauffeur de s'arrêter. L'autocar stoppe brusquement dans un grincement de freins et quelques voyageurs encore debout perdent l'équilibre en protestant. L'homme saute sur la plate-forme, juste devant le vendeur, tandis que l'autocar reprend sa route.

« Billet monsieur ?

— Oui, un billet !

— Pour où, monsieur ?

— Pour Milan, quelle question !

— Mais ce car ne va pas à Milan, monsieur !

— Et où va-t-il ?

— Alexandrie, monsieur. Et il s'arrête partout. Dans toutes les villes entre Alexandrie et ici !

— Et à Milan ?

— Mais non monsieur, je vous le dis et je vous le répète, vous vous êtes trompé de car. Celui-ci ne va pas à Milan !

— Je ne me suis pas trompé du tout. Donnez-moi un billet pour Alexandrie. »

Un peu surpris, l'employé détache un billet, empoche l'argent et tandis qu'il compte la monnaie à rendre, l'homme se penche pour lui parler à l'oreille en confidence :

« Dites-moi, à Alexandrie, il y a bien une locomotive qui va à Milan ?

— Une locomotive ? Un train vous voulez dire ?

— Un train ? Non je dis une locomotive !

— Mais monsieur, c'est un train qui va à Milan, avec une locomotive...

— Peu importe, vous en êtes sûr ?

— Absolument, monsieur, vous pouvez descendre à Alexandrie et prendre un train pour Milan.

— Non. Une locomotive, vous comprenez ? Car c'est la locomotive qui fait le train en quelque sorte ! »

L'employé se demande si cet homme distingué plaisante, décide que oui, certainement, et lui tend sa monnaie que l'homme refuse d'un geste.

« Mais, monsieur, je dois vous rendre la monnaie, c'est obligatoire vous comprenez, il y a quelque temps j'ai eu un problème avec un passager. Il prétendait m'avoir donné 10 000 livres et moi je savais bien que non... Alors je me suis fâché et le chef m'a fait une réprimande. J'ai failli perdre ma place. Je tiens à rendre la monnaie exactement.

— Moi je n'y tiens pas, mais si vous insistez...

— J'insiste, monsieur. On pourrait me soupçonner...

— Je comprends parfaitement vos scrupules. C'est le scrupule qui fait l'homme en quelque sorte. »

Ravi d'être compris avec autant de sympathie, l'employé compte les pièces dans la main de ce voyageur sentencieux. Autour d'eux, les passagers qui ont suivi la conversation approuvent d'un sourire ou d'un air entendu. L'homme bougonne quelque chose d'incompréhensible, puis va s'asseoir sur un siège près du chauffeur.

Profitant d'un arrêt, ledit chauffeur s'adresse à lui d'un air de connivence.

« Alors comme ça vous descendez à Alexandrie pour vous rendre à Milan.

— Eh oui, un jour ou l'autre il faut se rendre à Milan. »

Le chauffeur prend cette remarque pour une forme d'humour et croit bon d'ajouter :

« Vous auriez pu prendre un car pour Milan, c'était plus direct.

— Plus direct en effet, mais les chemins les plus directs ne se présentent pas toujours au bon moment, vous comprenez ? Il faut parfois faire des détours. Et le détour c'est l'agrément du voyage en quelque sorte. »

Le chauffeur ne trouve rien à redire. Et l'homme s'installe confortablement dans son fauteuil. Il restera silencieux pendant tout le reste du voyage. Qui est-il ? Où va-t-il avec ses histoires de locomotives et ses réflexions à l'emporte-pièce ? Il est fou ? Ce matin en tout cas, il ne l'était pas. Et les jours précédents non plus. D'ailleurs il n'a pas l'air d'un fou. Le front est large, les yeux clairs et pétillants d'intelligence, le menton ferme. Ses mains sont celles d'un intellectuel et il porte une alliance en or, large et plate, qui a dû coûter cher. L'ensemble de sa personne, de ses vêtements, de la cravate aux chaussures révèle une situation aisée. Une seule chose est un peu déconcertante pour le voyageur qu'il est. Cet air libre et

l'absence de bagages, comme s'il venait de nulle part et n'allait nulle part. Comme si ce voyage n'était qu'une simple parenthèse dans sa vie.

L'autocar vient d'arriver à Alexandrie et le voyageur insolite descend pour se diriger vers le bar. Cette fois, il commande un café et le boit tranquillement. Il en demande même un autre au garçon.

« Je n'ai pas eu le temps de boire mon café en partant. En somme, il m'en manque un, vous comprenez ? »

Le garçon approuve sans chercher à approfondir, il a autre chose à faire, et dépose la tasse devant son client qui enchaîne :

« Tout à l'heure j'avais décidé de boire un café et je ne l'ai pas bu, vous comprenez ? C'était un incident sans importance. Au fond, les incidents n'ont que l'importance qu'on leur donne, en quelque sorte. »

Et il paye.

Cette fois le garçon fronce un peu les sourcils devant son client bizarre et s'empresse d'encaisser. Aurait-il bu celui-là ? Il rend la monnaie, l'homme la ramasse, et laisse un bon pourboire et s'en va en marchant droit, après un léger remerciement. Non, se dit le garçon, il n'a pas bu. Au-dehors, sur le trottoir, l'homme cherche à s'orienter. Il aperçoit deux jeunes garçons, leur cartable sous le bras. Visiblement, deux collegiens, entre seize et dix-sept ans. L'un d'eux a un sourire pédant, lorsque l'homme l'aborde poliment.

« Pourriez-vous me dire, je vous prie, où il est possible de prendre une locomotive ?

— Une locomotive ? »

Son camarade le pousse du coude.

« Il veut dire un train... »

L'autre prend un air entendu.

« Ah c'est un jeu ? Vous dites locomotive pour train ? Alors je dirais train pour indiquer la gare ! »

L'homme le regarde, déconcerté :

« Vous n'avez pas compris, je vous demande simplement où je peux prendre une locomotive... »

L'adolescent ricane derrière son cartable et continue le jeu.

« Si, si, j'ai bien compris. Vous dites locomotive pour train et moi je dis train pour gare, ça vous va ?

— Si vous y tenez...

— Donc, le train est au bout de la rue, vous ne pouvez pas vous tromper. »

Les deux gamins éclatent de rire et s'enfuient en courant, tandis que l'homme se frappe la tête de la main droite avec indulgence. Un passant s'est arrêté et approuve :

« Ils n'ont plus de respect, vous ne trouvez pas ? La gare c'est par là !

— En effet, mais le respect n'est pas indispensable vous comprenez ? Le respect empêche l'homme d'être fou en quelque sorte... »

Le passant salue d'un coup de chapeau cette phrase sybilline et passe son chemin, tandis que l'homme se rend dans la direction indiquée. Arrivé devant la gare, l'homme s'arrête un instant devant la grande porte et paraît hésiter. Il parle tout seul à présent :

« C'est tout de même insensé que personne ne comprenne ! Les gens compliquent toujours les choses. Un type est pressé, il veut aller à Milan, il veut légitimement prendre une locomotive, et voilà qu'un tas de gens sont prêts à faire des difficultés. Je ferais mieux d'entrer par la porte secondaire, avec tous ces gens qui traînent, il s'en trouvera bien un pour me jurer que les locomotives sont à l'Etat, et qu'il est défendu d'y toucher. Qu'il faut avertir les ministères des Transports et peut-être même aussi celui de l'Intérieur ! Mieux vaut me débrouiller seul. »

L'homme pénètre par la porte réservée à la consigne, se faufile sur le quai et se dirige tranquillement vers les voies.

Il y a certes des locomotives un peu partout, mais certaines sont occupées par des machinistes et d'autres, bien que vides, sont accrochées à des trains.

« Je ne vais tout de même pas partir à Milan avec tout ça !... »

L'homme enjambe les rails et tourne autour de l'attache du premier wagon. Deux employés l'aperçoivent de loin et s'étonnent de voir cet homme distingué penché sur le ballast.

L'un dit :

« Il a dû perdre quelque chose, son portefeuille peut-être... »

— Sûrement. Ne le perds pas de vue, c'est dangereux ce qu'il fait !

— Oh, dangereux... le train ne part pas avant une heure... »

L'homme semble toujours chercher quelque chose et les employés le surveillent du coin de l'œil. Puis, au bout d'un quart d'heure, l'un d'eux se décide :

« J'y vais. S'il a perdu quelque chose par la fenêtre, je le signalerai. »

Mais en arrivant à hauteur de la locomotive, l'employé ne voit plus l'homme. Il fait deux ou trois fois le tour de l'engin pour s'assurer que le voyageur imprudent n'est pas du côté où il ne le voit pas. Rien. Alors il revient sur le quai et appelle son collègue :

« Tu l'as vu ? »

— Non.

— Il a dû remonter dans les wagons. »

L'employé revient sur ses pas, et c'est alors qu'un bruit bizarre le fait se retourner brusquement. La locomotive fait de la vapeur !

« Eh ! Il y a une manœuvre ? Vous pourriez prévenir ! »

Personne ne répond. L'employé rejoint son collègue, et tous les deux discutent en faisant de grands gestes en direction du chef de gare. Malheureusement, le

chef de gare est à l'autre bout du quai et la locomotive a le temps de s'ébranler lentement, avant que les hommes se soient concertés. L'un des employés se met à courir pour rattraper la locomotive et en arrivant essoufflé à sa hauteur, il aperçoit l'homme qu'il cherchait, aux commandes, très décontracté. Il hurle :

« Eh ? Que faites-vous ? Vous êtes machiniste ?

— Comment qu'est-ce que je fais ? Je roule, vous ne voyez pas ?

— Mais vous êtes machiniste ?

— Non ! Je suis ingénieur naval ! »

Dans le bruit de la machine, la discussion est difficile, d'autant plus que l'employé court toujours sur le quai et que la locomotive prend de la vitesse, lentement mais sûrement. Les deux hommes hurlent pour s'entendre :

« Qu'est-ce que vous dites ? Ingénieur naval ? Mais pourquoi faites-vous ça ? C'est d'accord avec le chef de station ?

— Ecoutez, ne restez pas là à poser des questions ! Vous posez des questions comme on plante du grain ! Je paye mes impôts, je suis pressé d'aller à Milan, je prends cette locomotive, est-ce clair ?

— Ralentissez bon sang ! On ne peut pas discuter comme ça, vous plaisantez ou quoi ? Descendez ! Qu'est-ce que vous cherchez à faire avec cette loco ?

— Ne me prenez pas pour un voleur ! Décidément personne ne comprend ce que je dis ! Je suis pressé, je prends cette locomotive, c'est tout ! Je ne vais pas l'emmener chez moi ! Je la laisserai au dépôt à Milan ! Soyez tranquille.

— Arrêtez bon sang ! On arrive au bout du quai !

— Tout sera régulier, je paierai mon billet, j'ai payé mes impôts, je sais conduire une locomotive, ne vous inquiétez pas ! Un ingénieur naval est capable de conduire ça ! Je vous la rendrai à Milan, c'est provisoire en quelque sorte !... »

A bout de souffle, ayant vainement essayé de sauter en marche, l'employé s'écroule sur un chariot en bout de quai. A soixante ans, courir après un voleur de locomotive, ce n'est plus de son âge, et de toute sa carrière il n'a jamais vu ça !

Il a encore la force de crier :

« Au voleur ! ... »

Mais il n'entend pas le voleur lui répondre :

« Ne compliquez pas les choses ! »

Il fallut prévenir le réseau, sur toute la ligne entre Alexandrie et Milan. Un fou était au volant d'une locomotive. Un fou grillait les stations. La catastrophe fut pourtant évitée de justesse et le fou s'arrêtait à l'entrée des aiguillages monstrueux, de l'énorme gare de Milan. Et ce fou était immédiatement maîtrisé et traîné au poste de police où une ambulance l'attendait avec un médecin.

Malgré son fol exploit, l'homme n'avait pas perdu sa dignité :

« Docteur ! C'est avilissant, les Russes sont sur la lune, les hommes jurent qu'ils

iront sur Mars, et un libre citoyen qui veut aller à Milan et prend une petite locomotive, finit en cage ! C'est une histoire de fou en quelque sorte !

— Vous vous sentez bien, monsieur ?

— Oui, enfin c'est-à-dire non. Pourriez-vous m'indiquer l'hôpital le plus proche ? Je me suis disputé avec ma femme ce matin, elle habite une ville quelque part, je ne me souviens plus où, vous comprenez ? Bref je suis devenu fou en quelque sorte.

— Cela vous a pris brusquement ?

— Il me semble. Mais je n'ai pas l'esprit très clair, vous comprenez, et un homme qui n'a pas l'esprit clair est un fou en quelque sorte...

— Vous vous souvenez de votre nom ?

— Justement pas. Tous ces détails m'échappent. Mais les détails ne sont pas très importants, n'est-ce pas ? »

Il s'appelait en réalité Giovanni R. Il était bien ingénieur naval, âgé de quarante-sept ans, et jusque-là sa vie s'était déroulée on ne peut plus normalement.

Il était venu voir sa femme à Asti et s'était disputé avec elle pour la première fois depuis leur mariage, il y avait quinze ans de cela. Elle voulait qu'il renonce à aller travailler à Milan. Elle voulait seulement cela, et rien d'autre. Et tout à coup, il avait dit en claquant la porte :

« J'irai à Milan ! Je prendrai une locomotive s'il le faut ! Un ingénieur naval est capable de conduire une locomotive, tu ne crois pas ?

Un bateau ou une locomotive, c'est la même chose en quelque sorte. Et en quelque sorte, il était devenu fou sans prévenir personne.

PROPAGANDE

Deux yeux bleus exorbités dans un visage de femme en sueur auréolé d'un foulard sans couleur, une femme qui hurle :

« Mon fils ! Où est mon fils ? »

A genoux dans le fossé, M^{me} Rothenfels qui jetait autour d'elle un regard affolé, secoue la petite fille de dix ans, allongée dans l'herbe et qui recouvre ses esprits :

« Allons viens... Courage !... Il faut retrouver Günter. »

A perte de vue sur la route, des attelages de chevaux, des landaus, des bicyclettes, des voitures à bras, une foule énorme chargée de sacs à dos et de valises s'écoule lentement, sans un mot, dans la vallée sinueuse. On n'entend que le grincement des moyeux, les sonnettes de quelques cyclistes pressés et moins chargés que les autres qui veulent se frayer un chemin... Même les grelots que font tinter certains attelages sont lugubres.

Tirant sa fille qui titube derrière elle, M^{me} Rothenfels s'accroche aux bras qui passent :

« Mon fils ! Vous n'avez pas vu mon fils ? Un petit garçon blond avec des cheveux bouclés, il était sur une charrette ?

Cinq cents mètres plus loin, dans une fourche de la route, le flot de l'exode se sépare. Sans doute bien peu de ces pauvres gens savent pourquoi ils partent, soit à droite, soit à gauche. Une seule pensée les obsède : l'ouest. Aller vers l'ouest et fuir l'Armée rouge.

La malheureuse M^{me} Rothenfels, au comble de l'angoisse, hésite et finalement choisit de s'engager sur la route de droite. C'est le mauvais choix.

Quelques heures plus tard, elle s'adresse en sanglotant à la Croix-Rouge :

« Mon mari a été tué au front près de Vitebsk. Dès le bombardement de Dresde je suis partie à pied avec mes deux enfants pour trouver du travail et un refuge dans les environs de la ville. Des braves gens ont bien voulu prendre Günter qui n'a que cinq ans, sur leur charrette. Je les suivais avec ma fille, mais celle-ci s'est évanouie d'épuisement. Je me suis arrêtée pour la ranimer... Quand elle est revenue à elle, je ne voyais plus la charrette. Je ne sais pas ce qu'est devenu Günter. »

Une main d'employé a noté la déclaration de M^{me} Rothenfels, d'autant plus scrupuleusement que cette main ne pouvait rien faire d'autre. Günter Rothenfels disparu, restera introuvable pendant vingt-sept ans.

1971. M^{me} Arkhipova, infirmière en chef dans un hôpital d'Orel en U.R.S.S., s'apprête à déménager car elle va prendre une retraite bien méritée. Cela fait plus de trente ans qu'elle vit dans le milieu hospitalier.

En mettant de l'ordre dans ses affaires elle tombe sur une photo. Une photo jaunie où l'on voit un petit garçon de cinq à six ans, clignant des yeux au soleil, assis sur un fût métallique et vêtu d'un uniforme militaire taillé à sa mesure.

Certes l'uniforme n'est pas réglementaire, mais tout ce qu'il y a de plus militaire avec ses quatre boutons métalliques, ses épaulettes genre « officier » et son petit calot portant l'étoile rouge.

Un sourire attendri passe dans les yeux délavés de la vieille infirmière : que de souvenirs lui reviennent !

Cela se passait en 1945 lorsqu'elle suivait avec son hôpital de campagne les troupes soviétiques qui pénétraient en Allemagne. Le lieutenant Iouli Pyriev fit son apparition, portant dans ses bras un petit garçon blond et bouclé.

« Regardez ce que j'ai trouvé ! Il était assis sur le bord d'une mare. Il pleurait en regardant des canards. »

Evidemment le gamin était allemand. Mais il était mignon comme tout. L'infirmière avait essayé de retrouver ses parents, mais la tâche s'avéra vite impossible car le petit ne connaissait ni son nom de famille, ni son adresse. Et bientôt l'Allemagne était coupée en deux.

« Il faut lui donner un prénom, suggéra le lieutenant. Comment allons-nous l'appeler ?

— Andréi, proposa l'infirmière.

— Va pour Andréi. »

L'officier fit faire par le tailleur de son unité un bel uniforme et elle s'occupa de l'enfant pendant plusieurs mois. Ils commençaient à s'y attacher très sérieusement lorsque l'unité du lieutenant dut partir pour l'Autriche. Allaient-ils garder l'enfant ? Et qui allait le garder ?...

Infirmière de métier, elle n'était pas mariée. La guerre allait finir et elle n'avait aucune idée de ce qui l'attendait. Assumer dans ces conditions la responsabilité d'élever un enfant, paraissait risqué. Alors le lieutenant Iouli Pyriev lui dit :

« Le sort en est jeté. Je l'emmène. Avec l'armée, au moins, il verra du pays. Et puis, après la guerre, on verra bien. J'ai déjà deux enfants. Ça n'en fera jamais qu'un troisième. »

C'est alors qu'ils décidèrent de faire une photo du petit garçon pour qu'elle conservât au moins un souvenir. Il faisait beau et chaud. Ils choisirent de l'asseoir en plein soleil sur ce fût métallique où il clignait des yeux. Elle lui donna un coup de peigne, agença avec minutie son petit calot sur sa tête, coquettement incliné sur l'œil gauche.

Lorsque le lieutenant Iouli Pyriev s'en fut, tenant par la main le petit bonhomme qui se retournait de temps en temps pour lui faire un signe, l'infirmière pleurait toutes les larmes de son corps en serrant l'appareil photographique sur sa poitrine.

Il y a vingt-six ans de cela. Qu'est devenu Andréi ? Elle en a soigné des êtres, des grands et des petits. Mais à cet instant le seul qui compte c'est Andréi. Il faut qu'elle sache ce qu'est devenu Andréi, c'est un ordre qu'elle se donne à elle-même.

Le 10 mai 1971, la vieille infirmière envoie donc au journal « Junior Soviet » un avis de recherche accompagné de la photographie.

Quelques jours plus tard, dans les environs de Kharkov, un homme d'une

soixantaine d'années, aux cheveux poivre et sel, l'ex-lieutenant Iouli Pyriev, qui a quitté l'Armée rouge avec le grade de colonel et dirige maintenant un centre de repos, frappe à la porte d'une maisonnette. Il tient un journal à la main.

Une jeune femme vient ouvrir. Elle est vêtue d'une salopette et son petit visage tout rond, plein de taches de rousseur, est barbouillé de peinture.

« Excuse-moi, père, j'étais en train de repeindre la cuisine.

— Andréi est là ?

— Oui, père, il aide la petite à faire ses devoirs.

— Je peux lui parler ?

— Bien sûr. Vous avez besoin de moi ?

— Non. Ne vous dérangez pas, j'y vais. »

Mais avant d'entrer dans la chambre, l'ex-officier attend que sa belle-fille ait disparu dans la cuisine. Il n'attend pas longtemps car la maisonnette, déjà petite, a été divisée pour héberger deux familles et les pièces ne sont pas grandes.

« Bonjour Andréi, bonjour Nanouchka...

— Bonjour, papa.

— Je peux te parler Andréi ?... Oui ? Bon, mais, seul à seul ! »

La petite fille ne se le fait pas dire deux fois. L'arrivée du grand-père est une aubaine : elle reprend ses livres de classe et disparaît.

« Ecoute, mon fils... commence le vieil officier, je ne sais pas très bien comment t'expliquer cela. Tu sais que ta maman et moi, nous t'avons adopté en 1945. Mais tu ne sais pas comment. »

Embarrassé, il ouvre le journal et montre à son fils adoptif la photo d'un petit garçon de cinq ans en costume de l'Armée rouge. Andréi est actuellement soudeur dans une usine de Kharkov. Il saisit le journal de ses fortes mains d'ouvrier, penche dessus sa tête blonde et frisée puis la relève pour regarder son père avec des yeux bleus étonnés :

« Cette photo ne te dit rien, mon fils ?

— Tu ne te reconnais pas ? Oui, c'est toi. Tu avais cinq ans. C'était en Allemagne à la fin de la guerre. Lorsque je t'ai pris dans mes bras, tu pleurais assis sur le bord d'une mare en regardant des canards. Tout de suite après je t'ai conduit auprès d'une infirmière de l'hôpital de campagne pour qu'elle s'occupe de toi. C'est elle qui t'a baptisé Andréi. Pendant plusieurs mois, elle t'a soigné maternellement. Puis la guerre nous a séparés. Elle ne savait pas du tout ce qu'elle allait devenir. Elle ne pouvait pas te garder. Lorsque je t'ai emmené, elle avait beaucoup de chagrin. Cette photo est sans doute la seule chose qui lui restait de toi. Maintenant elle voudrait savoir ce que tu es devenu, je crois qu'il fallait que je te dise la vérité.

Sous le coup de cette révélation subite, Andréi, manifestement, ne pense qu'à une chose :

« Mais alors, je ne suis pas ukrainien ?

— Non, tu es allemand. Mais qu'est-ce que ça peut faire ? Tu veux revoir cette infirmière ? »

Andréi regarde devant lui, perplexe, un peu grave. Le père insiste :

« Ou tout au moins lui écrire... Tu lui dois autant qu'à moi, tu sais. »

Andréi ravale quelque chose dans sa gorge et dit enfin :

« Je la reverrai. »

Juin 1971. Un facteur sonne à la porte d'un petit appartement bourgeois de Kassel en République fédérale d'Allemagne. Il tend un journal à la femme qui le reçoit en pantalon noir et blouse marron, les cheveux gris bien coiffés mais sans coquetterie excessive comme il sied à une veuve de cinquante-six ans :

« Alors comme ça, madame Rothenfels, vous lisez la presse soviétique ?... »

M^{me} Rothenfels rougit légèrement :

« C'est tout à fait exceptionnel. C'est un journal soviétique qui paraît à Berlin Est. Une amie m'a écrit qu'il y a dedans une photo qui pourrait m'intéresser. »

Dès que le facteur est sorti, M^{me} Rothenfels arrache la bande, déplie le journal et tourne fébrilement les pages jusqu'à ce qu'elle découvre la photo. Cela fait, elle se laisse tomber sur une chaise. C'est lui. Elle en est sûre, enfin presque sûre.

Dans une boîte, elle fouille parmi les quelques vieilles photos. Günter est né en 40 et les années qui ont suivi n'étaient pas propices à la photographie. Elle les compare, sur la plupart des photos, Günter n'est qu'un bébé, mais tout de même, la ressemblance est évidente. Pas seulement à cause des cheveux blonds frisés ni des yeux bleus. Mais cette expression, ce clignotement des yeux au soleil ; elle le retrouve, extraordinairement semblable, sur ce cliché pris lors du premier soleil d'avril, dans la rue, devant leur maison, quelques jours avant la mort de son mari au front et peu de temps avant le bombardement de la ville.

D'ailleurs, cette amie, dans sa lettre, a joint la traduction de l'article et tout concorde : ce petit garçon déguisé en soldat russe a été trouvé à dix kilomètres de Dresde, le jour où Günter a disparu.

En réalité M^{me} Rothenfels est émue bien sûr, mais pas surprise. Depuis vingt-six ans, elle s'est toujours raccrochée à cette idée que son fils Günter était vivant. Et que, puisqu'il était vivant, elle le retrouverait un jour...

Après en avoir parlé avec sa fille, le soir même elle écrit à ce journal soviétique de Berlin-Est. Et de longs mois s'écoulent.

Or, contre toute attente, son appel va recevoir une réponse. Un représentant de l'ambassade soviétique, sinistre et vêtu comme un croque-mort, entre en rapport avec elle au mois de septembre.

« Chère madame, nous avons communiqué votre lettre à Andréi Pyriev que vous supposez être votre fils. Vous savez qu'il a été adopté par le colonel Iouli Pyriev et sa femme, aujourd'hui décédée. Andréi a fait ses études à Kharkov où on lui a enseigné l'allemand comme langue étrangère. Il a été membre de l'organisation de jeunesse Komsomol. Il a fait son service militaire dans l'Armée rouge avant de travailler d'abord comme contremaître maçon et enfin comme

soudeur. En 1965 il a épousé une Ukrainienne coupeuse dans une usine de textiles. Ils ont eu une petite fille. »

L'homme débite ces renseignements comme le palmarès d'un tableau d'honneur.

M^{me} Rothenfels, qui n'a même pas songé à faire asseoir le « croque-mort », les yeux écarquillés, le cœur battant, attend la suite. Mais la suite ne venant pas, elle n'y tient plus.

« Je vous remercie, monsieur, mais qu'est-ce qu'il a dit de ma lettre ? Est-ce que je vais le revoir ?

— Le revoir ? Ça, c'est plus difficile. Andréi Pyriev est citoyen soviétique. Et puis il faudrait qu'il le veuille. Et que nous soyons sûrs que c'est bien votre fils... »

Devant l'étonnement et la tristesse subite de M^{me} Rothenfels, le « croque-mort » s'humanise légèrement :

« Oui, bien sûr, je comprends dit-il songeur, je comprends... Si vous voulez, je vais vous aider à faire les démarches nécessaires. Par la Croix-Rouge peut-être pourrions-nous réussir. »

Et en partant le « croque-mort » dit d'un ton encourageant :

« Au revoir madame. A bientôt. »

Ce « croque-mort », elle va le revoir, et le revoir souvent. Sous sa dictée, elle va écrire des tas de lettres et se plier à toutes les formalités qu'il croit nécessaires. Et puis au mois de novembre, il lui dit :

« Votre fils va pouvoir vous téléphoner. »

La joie de M^{me} Rothenfels éclate comme un soleil.

« Quand ?... demande-t-elle.

— Dans la première semaine de Noël.

— Dans la semaine de Noël ? Pourquoi pas tout de suite ? »

Pauvre naïve M^{me} Rothenfels. Elle ne sait pas que, dans un lointain bureau chargé de propagande, des techniciens des relations publiques ont choisi son cas parmi d'autres pour en faire une opération qui, soigneusement exploitée dans la presse et la radio, pourra servir la cause de la détente. Mais pour cela, il faut attendre Noël. Noël, c'est plus émouvant. C'est plus « juteux » pour employer une expression de l'argot professionnel.

C'est donc par une décision politique, aussi obscure qu'anonyme, que le brave Günter Rothenfels, disparu à cinq ans pendant l'exode de Dresde en 1945, adopté par un officier de l'Armée rouge est devenu, sous le nom d'Andréi Pyriev un simple ouvrier soudeur, peut échanger quelques paroles au téléphone avec sa mère, qui attend en Allemagne ce miracle depuis vingt-six ans.

« Allô ? mère... dit-il en mauvais allemand.

« Allô ? Mon fils..., répond la brave femme dans un russe approximatif.

« Ma chère maman, je te souhaite un joyeux Noël...

— Moi aussi mon fils... »

Qu'est-ce qu'un fils et une mère qui ne se sont pas revus pendant vingt-six ans, et que la vie a séparés à ce point, peuvent se dire ? Surtout au téléphone.

Après quelques paroles banales, l'un et l'autre raccrochent. Mais M^{me} Rothenfels se sent terriblement frustrée. Son fils aussi peut-être. Alors ils s'écrivent. Chacun de son côté sans doute multiplie les démarches et le jour de Pâques survient la grande nouvelle : Andréi Pyriev est autorisé à rendre visite, avec sa femme et sa fille, à sa mère en Allemagne occidentale. Pas n'importe quand, bien sûr, mais le jour anniversaire de l'armistice.

Sur le quai de la gare de Kassel, les journalistes et les photographes font un grand demi-cercle. Du train, descend un garçon vêtu de bleu marine, aux cheveux blonds frisés, qui porte une petite fille dans ses bras. Deux pas en arrière, suit une jeune femme au petit visage rond semé de taches de rousseur :

Deux officiers poussent en avant M^{me} Rothenfels :

« Allez-y, madame... Allez-y... C'est lui. »

Elle sait bien la pauvre femme que c'est son fils. Et lui sait bien que c'est sa mère. Mais devant cette foule, ils restent froids. Tout se passe à l'intérieur. Ils vont l'un vers l'autre et s'étreignent avec des gestes mécaniques.

Quelques instants plus tard, enfin, ils sont seuls, dans la grande voiture que la mairie a mise à leur disposition. M^{me} Rothenfels laisse couler ses larmes. Andréi, qu'elle ne peut s'empêcher d'appeler Günter, lui a pris la main. Il la serre très fort sans rien dire. D'ailleurs il n'y a rien à dire. Devant eux, sur un strapontin, la jeune M^{me} Pyriev sourit gentiment dans ses taches de rousseur. Elle a appris un peu d'allemand pour la circonstance :

« Nous voici devenus tout d'un coup une grande famille, dit-elle. Un peu singulière car nous avons maintenant trois grand-mères... »

Eh oui... Trois grand-mères : la maman de la jeune femme, l'infirmière qui recueillit Günter et M^{me} Rothenfels.

Mais il y a un personnage moins sympathique : la jeune femme à lunettes, l'air d'une institutrice constipée, qui s'est installée près du chauffeur. C'est une soviétique. Elle se retourne et se présente :

« Je m'appelle Olga Koussov. J'accompagne votre fils pour lui servir d'interprète et l'aider dans ses démarches. »

M^{me} Rothenfels est contrariée.

« Vous savez, mon appartement est tout petit. Je ne sais pas si...

— Mais ne vous inquiétez pas, madame, je logerai à l'hôtel. Quel est le plus proche ? »

L'appareil du photographe fait « clic » et « re-clic » et les caméras tournent.

« Pardon madame Rothenfels... ça vous ennuerait d'embrasser votre fils ?... Et vous aussi Andréi... Vous pouvez... Oui... Parfait. C'est ça... »

Pourtant, s'il n'y avait pas cette intrusion incessante des journalistes, la nécessité de passer à la télévision, les interviews, les reportages, les jours qui suivent seraient un rêve pour M^{me} Rothenfels et peut-être aussi pour son fils et sa femme qui découvrent l'Occident. Disons qu'ils sont heureux jusqu'au samedi,

veille de la séparation.

M^{me} Rothenfels a voulu faire les choses en grand. Elle les a invités avec sa fille dans un restaurant des environs de Kassel et s'est crue obligée de convier aussi Olga Koussov, la soi-disant interprète aux allures d'institutrice constipée.

Mais la sœur d'Andréi-Günter, profite d'une absence momentanée de la soviétique pour proposer brusquement à son frère :

« Et si vous restiez ici ?... »

Le frère fuyant son regard, plonge dans son assiette :

« Je suis citoyen soviétique.

— Je sais, mais tu ne serais pas le premier. Il y en a des tas comme toi qui ont demandé l'asile politique.

— L'Union soviétique est devenue mon pays...

— Je sais. Mais est-ce que la vie n'est pas mieux ici ? Est-ce qu'on n'y est pas plus heureux ?... »

M^{me} Rothenfels se tourne vers la femme de Günter :

« Qu'en pensez-vous ? »

La jeune femme regarde son mari avec une vague lueur dans les yeux. Mais Günter a vu Olga Koussov qui revient, très vite il ajoute :

« Non, mère, je ne crois pas que cela soit possible. »

Olga Koussov, en s'asseyant, regarde tous ces visages l'un après l'autre. Peut-être a-t-elle compris... au fond c'est son métier de guetter ce genre de moment. Elle parle d'un ton détaché.

« C'est dommage que nous ne puissions prolonger notre séjour, mais Andréi va retrouver le colonel Iouli Pyriev et vous, madame, dit-elle en s'adressant à la femme au visage rond et aux taches de rousseur, vous allez retrouver votre famille.

— Et maman ? » remarque la sœur de Günter.

Il y a un long silence gêné autour de la table. Puis la jeune femme ajoute :

« En somme, vous avez laissé venir mon frère afin de pouvoir filmer les larmes de maman, pour photographier sa joie ; mais demain ? Est-ce qu'il y aura des photographes quand elle pleurera sur le quai de la gare ? »

Olga Koussov a été dressée à ne pas répondre à ce genre de questions gênantes. Dans sa doctrine, on les ignore et on répond autre chose, par exemple :

« Il vous reste toute la soirée... »

Le lendemain est donc le jour du grand départ. M^{me} Rothenfels se lève à six heures. Elle a l'intention de profiter de ce qu'Olga Koussov n'est pas encore là pour tenter de convaincre son fils de rester quelques jours de plus.

Mais tandis qu'elle se glisse sans bruit dans la cuisine pour préparer le petit

déjeuner, on sonne à la porte : c'est Olga Koussov.

« Vous ! Déjà ?...

— Chère madame, il ne faut pas que nous rations le train.

— Mais il n'est qu'à dix heures...

— Oui, mais nous devons préparer les valises... »

M^{me} Rothenfels a un geste de mépris et de découragement :

« Evidemment, maintenant que l'on m'a vue pleurnicher sur tous les écrans du monde pour rassurer les peuples sur l'avenir de la détente... Il ne faut pas rater le train ! »

A dix heures du matin, sur le quai de la gare de Kassel, il n'y a ni officiels, ni journalistes, ni photographes lorsque le train s'éloigne : simplement une vieille femme qui pleure, les mâchoires serrées de rage.

UN OBJET DE CŒUR

A cinquante-cinq ans, on n'a pas toujours le sommeil facile. Dans le wagon-lits surchauffé le banquier Ernst Bruckner, qui fait le voyage Paris-Berlin pour la dixième fois, n'arrive pas à dormir. Sur ce tronçon de la ligne, dans la vallée tortueuse de la Meuse entre Namur et Liège, les voyageurs sont affreusement secoués. Désormais il essaiera de prendre l'avion. En 1956 les liaisons aériennes avec Berlin sont encore rares et chères, mais Ernst Bruckner est fatigué. Moustache et cheveux blancs, la soixantaine athlétique, il sort un paquet de cigarettes et cherche du feu : pas de feu. Il enfile un imperméable par-dessus son pyjama, sort dans le couloir. Il est une heure du matin et le couloir est complètement désert. Notre banquier hésite à réveiller, simplement pour lui demander du feu, l'employé des wagons-lits qui dort affalé dans un fauteuil. Peut-être en trouvera-t-il dans le wagon voisin.

Toujours secoué, s'appuyant de-ci et de-là contre les cloisons et la main courante, Ernst Bruckner franchit le soufflet. Le voici en deuxième classe. Ce wagon verdâtre est lugubre. Par moments, un reflet argenté venu de la Meuse où se réfléchit la lune éclaire vaguement le couloir. Un jeune homme, d'environ vingt-cinq ans, qui était appuyé les bras croisés devant une vitre, le pied droit posé sur le radiateur de chauffage, se redresse en le voyant apparaître.

« Vous avez du feu ? lui demande Ernst Bruckner.

— Oui monsieur. »

Le jeune homme, cheveux blonds coupés court, visage pâle, complet râpé, sort un briquet qui paraît tout petit et fragile dans sa grosse main.

« Merci... dit le banquier en tirant sur sa cigarette.

— Je vois que vous êtes allemand... » dit le jeune homme.

Le banquier, fatigué, ne tient pas à bavarder et répond brièvement :

« Oui, de Berlin.

— Ah, bravo. Moi, je suis de Cologne. »

Le banquier esquisse un vague sourire et s'apprête à regagner son wagon-lits ; mais le jeune homme ne le lâche pas :

« Je suis de Cologne et je retourne en Allemagne avec ma femme et ma fille. Tenez... regardez-les... »

Il montre d'un geste emprunt d'une fierté évidente, une jeune femme brune assise dans le coin-fenêtre d'un compartiment, la tête bouclée d'un enfant sur ses genoux.

La jeune femme dévisage le banquier avec de grands yeux noirs pleins de méfiance. Nom d'une pipe, pense en lui-même Ernst Bruckner, la jolie femme !

« Elle est espagnole. Elle s'appelle Juanita, explique le jeune homme. Elle ne parle pas un mot d'allemand ? Elle a une peur bleue de l'Allemagne. »

Fasciné, le banquier qui dévisageait la jeune beauté avec insistance détourne ses yeux lorsque le jeune homme ajoute :

« D'ailleurs moi aussi, j'ai une peur bleue. Si vous saviez comme je la comprends... et encore elle ne sait pas ce qui l'attend. »

Ernst Bruckner ayant cessé de contempler Juanita, se sent repris par une fatigue irrésistible. S'appêtant à tourner définitivement les talons, il grogne en bâillant :

« N'exagérons rien, les Allemands ne vont pas se jeter sur votre Juanita pour la dévorer, même si elle ne sait pas parler allemand... »

Mais en se retournant, le banquier se cogne un tibia contre une grosse malle de bois. Le jeune homme s'excuse :

« Pardon... C'est à nous. Je n'ai pas pu la mettre dans le filet, elle est trop lourde. »

Puis, tandis qu'Ernst Bruckner se frotte la jambe :

« J'ai une question à vous poser, monsieur, s'il vous plaît... »

Sacré bonhomme... pense le banquier en s'asseyant sur la malle.

Le jeune homme, les bras écartés en travers du passage, appuyés sur la portière du compartiment et la fenêtre du couloir, a l'air d'un grand oiseau. Mais, avec sa tête enfoncée dans les épaules, c'est un grand oiseau fatigué qui ne sait où se poser. Un grand oiseau inquiet qui demande :

« Vous circulez sans doute souvent entre la France, la Belgique et l'Allemagne ? Oui, alors vous passez la frontière... J'aimerais savoir ce qui se passe là-bas.

— Il ne se passe rien du tout. Les douaniers circulent dans le couloir et vous demandent votre passeport. Vous avez bien un passeport ? Et votre Juanita aussi ?

— Oui. Elle en a même un tout neuf.

— Alors que diable ! Pourquoi avez-vous une telle frousse de la frontière ?

— C'est que... Je ne pense pas tellement à la douane... explique le jeune homme en rougissant. Mais plutôt à la police.

— A la police ? Pourquoi, vous avez maille à partir avec la police ?

— Oui... Alors vous vous rendez compte, si j'étais arrêté ? Vous imaginez, monsieur, ce qui se passerait pour ma femme et ma fille. Elles n'ont pas d'argent. Elles ne parlent pas allemand. Ça serait épouvantable, non ? Qu'est-ce qu'elles deviendraient ? Surtout qu'elles ont déjà été très malheureuses. »

Le banquier regarde à nouveau la jeune femme. Son visage s'est appuyé contre l'appui-tête, ses cheveux noirs brillent chaque fois qu'une lueur passe derrière la fenêtre. Elle doit avoir les yeux ouverts, regardant sans la voir cette campagne étrangère que la nuit rend plus mystérieuse et plus inquiétante. De sa main droite elle retient le pan de son manteau sur les épaules de sa fille dont le nez est enfoui dans son giron.

Pauvres gens... pense le banquier... et surtout pauvre femme.

« Admettons que quelqu'un ait fait un coup pendable, murmure le jeune

homme obsédé par une idée fixe. Ce sont des choses qui arrivent, n'est-ce pas ?

— Continuez, je vous écoute... dit le banquier.

— Il s'est enfui à l'étranger, par exemple après un crime...

— Un crime !

— Oui, enfin, peut-être pas un crime mais quelque chose de grave, et après il veut retourner en Allemagne. Est-ce qu'on le reconnaîtra tout de suite à la frontière ? Est-ce qu'on l'arrêtera ?

— Mon garçon, il est certain que si on a lancé un mandat d'arrêt contre lui, la police des frontières est au courant. Alors s'ils ne dorment pas à Aix-la-Chapelle, je crois que votre criminel court à la catastrophe.

— Même si ce n'est pas un crime ?

— Vous me dites qu'il s'agit d'une chose grave.

— Oui, mais ce n'est pas un crime.

— Heureusement », soupire le banquier qui ne peut s'empêcher d'éprouver de la sympathie pour cet étrange couple de voyageurs.

Mais Juanita s'est levée. Debout dans le compartiment, les yeux affolés, elle appelle en espagnol son mari, qui répond :

« Nada... Nada... Rien, rien. »

Et en Allemand, à l'intention de Ernst Bruckner :

« Elle a peur. Vous pensez ! De toute sa vie, elle n'a jamais fait un aussi long voyage. »

Puis le jeune homme entre dans le compartiment, enserme doucement la jeune femme dans son bras gauche, l'oblige à s'asseoir et, de la main droite, caresse les cheveux de sa fille, allongée sur la banquette.

Le banquier s'en va.

En gare de Liège, le train s'arrête assez longuement. Comme il ne peut toujours pas dormir, le banquier Ernst Bruckner descend sur le quai. Il voit près du chariot où l'on vend des sandwiches et des boissons le grand jeune homme blond et son air d'oiseau perdu qui repose un sandwich après l'avoir soupesé. Mais Juanita est penchée par la vitre baissée. Le visage de sa fille, debout sur la banquette à ses côtés, disparaît presque dans les ondulations de sa merveilleuse chevelure noire. Toutes deux regardent le sandwich avec envie.

« Bon... Je le prends, décide le jeune homme comme s'il s'agissait d'une importante décision. Vous n'avez pas d'eau ? demande-t-il maintenant à l'employé. De la vraie eau, de l'eau du robinet... Non ? Alors je prendrai cette bouteille. »

Après avoir fouillé ses poches pour une recherche parcimonieuse de petite monnaie, le jeune homme casse le sandwich en deux, en tend une moitié à sa fille, l'autre à sa femme.

« Le prochain arrêt, dit le banquier, c'est l'Allemagne : Aix-la-Chapelle. Alors, qu'est-ce que vous faites ?... »

Et d'un signe de tête il montre les policiers et les douaniers belges et allemands qui montent dans le wagon de queue.

Le jeune homme hausse les épaules d'un air résigné :

« Qu'est-ce que vous voulez faire ? Il n'y a rien à faire.

— Ecoutez... s'énervé le banquier. Dites-moi de quoi il s'agit. Si ce n'est pas trop grave, je veux bien vous aider. »

Le jeune homme hésite.

« Je ne voudrais pas vous causer d'ennuis. Voilà, explique-t-il en faisant boire à sa femme et à sa fille un peu d'eau minérale dans un verre de carton. Lorsque j'avais dix-neuf ans, j'ai été travailler en France, dans les mines, à Charleville. On était bien payé mais les gens ont fait la grève. Moi, je n'ai pas voulu faire le briseur de grève alors je me suis arrêté de travailler aussi. Seulement, nous les travailleurs étrangers, aucun syndicat ne nous soutenait. D'après la loi française, puisque je n'avais pas de domicile fixe, j'aurais dû avoir 325 francs sur moi. Comme je ne les avais pas, on m'a jugé. J'ai dit au juge : « Si vous me mettez en prison, qu'est-ce que ça changera ? En sortant je n'aurai toujours pas 325 francs sur moi »... « En effet, c'est idiot, a dit le juge, mais c'est la loi ». Et il m'a donné un mois de prison. En France, étranger et surtout Allemand, avec un mois de prison, je ne pouvais plus travailler. Je n'ai trouvé que la Légion étrangère. »

Mais à sa fenêtre, affolée, Juanita s'exclame :

« Nuestra Senora ! Nuestra Senora ! »

Les deux hommes se mettent à courir le long du train qui vient de s'ébranler.

« Elle appelle la Vierge, explique le jeune homme tout en grimpant dans le wagon derrière le banquier. C'est ce qu'elle fait toujours quand elle a peur. Peut-être qu'elle a cru que je la laissais. Il faut se mettre à sa place, n'est-ce pas. Se trouver seule, sans argent, dans un pays dont on ne connaît pas la langue, il y a de quoi être paniquée. Ah, si seulement on avait passé cette fichue frontière ! »

Là-dessus, le jeune homme entre en tremblant dans le compartiment, s'agenouille devant sa femme, assise tremblante dans son coin, et parlant tout bas en espagnol, lui caresse le genou.

Quelques minutes plus tard, lorsque le jeune homme ressort du compartiment, Ernst Bruckner lui met la main sur l'épaule :

« Ecoutez, mon garçon, vous pouvez me dire oui ou non ce que vous avez fait ? Les douaniers et les policiers vont passer. Si vous voulez que je vous aide, c'est maintenant ou jamais.

— Oui, excusez-moi, mais il fallait bien que je console Juanita, elle n'a pas eu la vie facile ces dernières années. Lorsqu'elle a eu cette enfant, tout était perdu pour elle et...

— Une minute ! Racontez-moi votre histoire dans l'ordre. Vous en étiez à la Légion étrangère. A moins d'avoir commis un crime, on ne vous inquiète pas là-bas.

— On ne m'a pas inquiété. J'ai été à Sidi-Bel-Abbès puis en Indochine où je me suis battu pendant deux ans. C'était très dur parce que je n'étais pas fait pour cette vie-là. Et puis j'ai attrapé la malaria. On m'a donné trois mois de permission

pour me soigner à Perpignan. C'est là que j'ai connu Juanita. Elle vivait chez son frère qui travaillait en France. Nous ne nous sommes pas vus très souvent, car son frère était furieux dès que je la regardais trop longtemps. Puis je suis retourné en Indochine et en Tunisie où je suis tombé sérieusement malade. Lorsqu'on m'a ramené en France, je quittais souvent l'hôpital pour aller voir Juanita à Perpignan. Parce qu'elle m'avait écrit, monsieur. Toutes les semaines, je recevais une lettre. Et moi aussi je ne pensais qu'à elle. Alors j'ai appris l'espagnol pour pouvoir lire ses lettres et lui répondre.

— Cessez de tourner autour du pot ! grogne le banquier. Les douaniers et les policiers doivent être maintenant dans le wagon d'à côté. Allez-y, accouchez, un peu de courage ! »

Le jeune homme pâle comme un mort et presque tremblant, regarde sa femme à la dérobée. Il est clair que c'est pour elle qu'il a peur plus que pour lui...

« J'espère qu'ils n'auront pas le temps de m'examiner à la loupe », dit-il.

« Ils prendront le temps qu'il faut ! Bon sang ! Finissons-en... Racontez-moi votre histoire.

— Oui... Alors... Voilà... Juanita m'écrivit plus tard qu'elle attendait un enfant. Que son frère l'avait chassée, qu'elle était retournée chez ses parents en Castille, mais qu'ils l'avaient chassée aussi. Alors elle travaillait toute seule à Barcelone. Vous savez comme sont les Espagnols : elle disait qu'elle m'attendrait jusqu'au dernier jour de sa vie. Et moi aussi j'avais hâte de finir mon temps dans la Légion et de la revoir. Heureusement, au bout de trois ans encore, comme j'étais malade, j'ai été libéré quatre mois plus tôt que prévu.

Je suis retourné à Hambourg en 1953. J'espérais recommencer ma vie et faire venir Juanita et Isabelle. Mais je ne savais rien faire. Il était trop tard pour apprendre un métier et les lettres de Juanita étaient de plus en plus désespérées. Je ne pouvais plus la laisser attendre longtemps. Les quatre mois écoulés, la Légion étrangère devait me verser 1 200 marks d'indemnité, mais il fallait que j'aille les chercher à Paris. A ce moment-là, je gagnais ma vie à encaisser les abonnements d'un journal. Alors j'ai pris 200 marks dans la caisse pour aller à Paris.

— Quoi ? 200 marks ! Il n'y a pas de quoi fouetter un chat ! » (en 1956, le mark ne valait pas le quart de ce qu'il vaut aujourd'hui).

Mais le jeune homme poursuit :

« Attendez... Ce n'est pas tout. A Paris, l'affaire n'était pas réglée. On me dit d'attendre. Je retournais en Allemagne où je travaillais à livrer le lait et à l'encaisser. Quelques mois plus tard, j'ai pris 500 marks dans la caisse pour aller à Paris où l'on me remis 1200 marks. C'était suffisant pour aller à Barcelone chercher Juanita et Isabelle. Pendant quelques jours, ça été merveilleux. Nous nous sommes mariés en Castille. Les parents de Juanita et son frère ont pardonné. En pleurant de joie ils ont embrassé leur petite-fille. Et voilà, je reviens en Allemagne.

— C'est tout ?

— Oui.

— Eh bien, mon garçon, il ne faut pas vous en faire. La police des frontières a d'autres préoccupations. Vous pensez bien qu'on ne leur signale que des affaires importantes. Comment voulez-vous qu'ils sachent qu'il y a dans ce train un

homme qui a volé 700 marks !

— Si, dit le jeune homme d'une voix enrouée par l'émotion. Ils le savent.

— Nuestra Senora ! s'exclame le banquier en riant. Vous dites des bêtises.

— Si. Ils le savent, parce que je leur ai écrit.

— Vous leur avez écrit ? Que vous aviez volé 700 marks ?

— Oui.

— Mais à qui avez-vous écrit ?

— J'ai écrit au procureur de Cologne que je rentre au pays et que je veux réparer...

— Mais vous êtes cinglé ! Pourquoi avez-vous fait ça ?

— J'étais heureux avec Juanita. Tout était en règle. Alors je voulais que tout soit en règle partout, tout propre, tout net... Evidemment je pensais qu'on me laisserait le temps de loger ma femme et mon enfant. Je n'avais pas pensé qu'on pouvait m'arrêter à la frontière. S'ils m'enferment tout de suite, qu'est-ce qu'elle va devenir ? Vous vous rendez compte si on l'expulse ! Si on la renvoie chez elle ! Tout recommence. Et puis elle ne comprendra rien de ce qui se passe autour d'elle. Elle verra seulement que je la laisserai, encore une fois toute seule. »

A ce moment la porte battante du bout du couloir s'ouvre.

« Attendez, dit le banquier en se précipitant au-devant d'un homme en képi... Je vais voir ce que je peux faire. »

A trois heures du matin, dans l'express Paris-Berlin, le banquier se précipite au-devant des policiers allemands qui apparaissent à l'extrémité du wagon. Est-ce qu'ils ont reçu une information quelconque au sujet d'un jeune homme ? Un dénommé Franz Urfeld ? Oui. Il s'est même accusé lui-même d'avoir volé en tout 700 marks ? Oui, c'est bien ça. Alors quelle est leur intention ? Eh bien ils vont l'arrêter : bien sûr ce n'est pas un délit bien grave, mais le moyen de faire autrement ? Et puis d'abord en quoi cela concerne-t-il ce voyageur échevelé en pyjama ?

Le banquier s'explique : il vient d'avoir une longue conversation avec ce jeune homme. C'est un pauvre garçon dont l'honnêteté profonde ne peut être mise en doute. La preuve en est qu'il s'est dénoncé lui-même. Et puis il a dans ce train une femme espagnole qui ne parle pas un mot d'allemand et qui n'a pas d'argent. Il est certain que le juge qui statuera sur son cas sera compréhensif. Mais cela risque de prendre des jours et des jours. Pendant ce temps, que va devenir sa femme ? Ce garçon serait certainement d'accord pour se présenter à la police de lui-même. Qu'on lui laisse au moins le temps de s'organiser, de mettre sa femme et sa fille à l'abri. Ernst Bruckner se porte garant pour lui.

Le policier regarde le banquier, l'air vraiment très étonné.

« Vous avez sans doute raison, monsieur... Mais ce n'est pas à nous d'en décider.

— Si vous l'arrêtez, c'est fichu.

— Mais non, pourquoi ? Si ce que vous nous dites est exact, son cas sera

examiné avec indulgence...

— Oui, mais pendant ce temps qu'est-ce que sa femme va devenir ? Je paierai les 700 marks, mais ne l'arrêtez pas.

— Désolé, nous ne pouvons pas faire autrement...

— Si, par exemple, vous pourriez dire qu'il n'était pas dans le train... »

Le policier fronce les sourcils. Il est outré, devient cassant et presque soupçonneux :

« Vous avez votre passeport, monsieur ?

— Il est dans mon compartiment.

— Allez le chercher. »

Lorsque le banquier revient, son passeport à la main, le train vient de s'arrêter en gare d'Aix-la-Chapelle. Ernst Bruckner a un coup au cœur en voyant la grosse malle de bois devant la portière ouverte. Le jeune homme est en train de la tirer sur le quai. Derrière lui se tient l'un des policiers. Juanita est déjà descendue. Elle serre la petite fille dans ses jupes. En regardant affolée un flic en civil qui semble totalement indifférent devant sa beauté, elle gémit sourdement : « Nuestra Senora... Nuestra Senora... »

Le banquier aide le jeune homme à descendre sa malle de bois.

« Qu'est-ce qu'elle va devenir, monsieur ? Qu'est-ce qu'elle va devenir ?

— Ne vous inquiétez pas. Dès demain matin, j'appellerai la police. »

Il fait un froid glacial. La belle Espagnole grelotte, la petite fille titube de sommeil et le jeune homme, suppliant, joint les mains en discutant avec les policiers. Le train démarre.

Comme promis, dès le lendemain, Ernst Bruckner appelle la police, envoie un ami s'occuper de la belle Espagnole et de sa fillette, paie les 700 marks. Franz Urfeld lui signe une reconnaissance de dette, prévoyant des remboursements échelonnés. Bref, le banquier se démène tant et si bien que huit jours plus tard, comme aurait dit le jeune homme : « Tout est en règle, tout est propre, tout est net. »

C'est alors que le jeune homme lui déclare au téléphone :

« Juanita veut vous faire un cadeau. Mais c'est un cadeau de cœur et j'hésite à vous l'envoyer par la poste. Mais si vous avez un ami qui passe par Cologne, nous lui remettons pour vous. »

Ce n'est que six mois plus tard qu'un ami de Cologne, de passage à Berlin lui remet le cadeau « de cœur » de Juanita et Franz Urfeld. Il est enveloppé dans du coton, lui-même serré dans un papier kraft, le tout entouré d'élastiques. Il en sort une miniature — portrait d'une femme florissante et ravissante, en costume du XVII^e siècle. Ernst Bruckner sourit d'abord avec attendrissement puis regarde la miniature de plus près, de plus loin, la place en pleine lumière : elle est vraiment très belle, apparemment très ancienne. Et ces petites pierreries sur les côtés ? Elle ne sont tout de même pas véritables. Non, ce n'est pas possible... Elle vaudrait

plusieurs dizaines de milliers de marks...

Le lendemain, Ernst Bruckner téléphone à Franz Urfeld.

« Franz, je vous remercie de votre cadeau mais je ne peux pas l'accepter.

— Pourquoi monsieur ?

— Je l'ai fait voir à un spécialiste. Vous savez combien elle vaut cette miniature ?

— Non monsieur. Enfin chez un antiquaire, elle doit valoir beaucoup d'argent. Juanita et moi on la trouve très jolie. Et elle est très ancienne, c'est dans sa famille depuis toujours.

— Mais enfin elle vaut au moins 30 000 marks.

— C'est bien possible, monsieur.

— Mais... — le banquier en bégaye. — Mais... Vous pouviez la vendre et rembourser avec le produit de la vente... »

Au bout du fil, la voix du jeune homme est presque indignée :

« Mais monsieur, c'est impossible. C'est à Juanita et c'est un objet de cœur...

— Un objet de cœur... Un objet de cœur... Vous me l'avez donné, à moi !

— C'est Juanita qui vous le donne. C'était à elle. Et elle vous l'a donné, pas vendu. Parce qu'elle sait que vous ne le vendrez pas. Un objet de cœur, ça ne peut pas se vendre. »

SUR LES BORDS DU DARLING

D'un tiroir encombré de bouts de ficelle et de bricoles informes le vieux Mac extrait ses jumelles. Puis il sort le pan de sa chemise de son pantalon pour en essuyer l'oculaire. Enfin les lunettes relevées sur le front, mâchonnant ses gencives édentées, il regarde du haut de sa véranda la rive droite du fleuve, lance un juron et court au téléphone.

Il reconnaît la voix de Phil Gilroy qui lui répond :

« Allô, ici police, j'écoute... Qui parle ?

— C'est moi, Mac.

— Qu'est-ce que je peux faire pour vous mon vieux ?

— Pour moi rien, mais vous pouvez peut-être faire quelque chose pour le type qui vient de s'échouer sur le bord du fleuve, dans le coude, à l'extrémité du banc de sable.

— On y va. »

Quelques instants plus tard Phil Gilroy fines moustaches à la Clark Gable, leggings et vaste chapeau de feutre, et son collègue Samuel Adams descendent en trébuchant la rive pentue que les pluies ininterrompues ont rendue glissante. Ils sont suivis, quelques mètres en arrière par l'énorme Docteur Crock.

Lorsqu'ils se penchent sur le corps d'un homme en bottes de caoutchouc et pantalon de velours que le courant du Darling menace à tout instant d'emporter à nouveau, ils comprennent tout de suite qu'il n'y a plus rien à faire. Le cadavre boursouflé et blanchâtre a dû séjourner dans l'eau plusieurs jours.

Samuel Adams, un costaud au nez en pied de marmite, saisit l'homme par les aisselles et le tire jusqu'au milieu du banc de sable pour que l'énorme Docteur Crock puisse tout de même l'examiner sans s'enfoncer dans l'eau jusqu'aux genoux.

« Dites... Vous avez vu ?... » remarque-t-il.

Il leur montre à l'arrière du crâne une série d'entailles très profondes que les remous du fleuve ont soigneusement nettoyées et blanchies.

« On a dû taper dessus avec conviction. Regardez, il y a au moins sept plaies, dont plusieurs ont littéralement fendu tout le crâne.

— Le type a dû se servir d'une hachette ou d'une serpe », murmure Phil Gilroy.

Samuel Adams heureux de mettre son grain de sel et ne pas passer pour un inutile s'exclame :

« Mais on le connaît ce type ! C'est Sulham ! L'éleveur de moutons ! Sa ferme est à la sortie des Montagnes Bleues...

Le Docteur Crock et Phil Gilroy se regardent aussitôt sans la moindre nuance d'étonnement, mais au contraire avec une conviction partagée.

« Zut alors, pauvre fille ! » dit l'énorme docteur Crock.

Le visage de Samuel Adams se tourne alternativement vers les deux hommes :

« Quelle fille ? Vous pensez à sa femme ? Pourquoi ?

— Le docteur et moi avons de bonnes raisons », explique mystérieusement Phil Gilroy.

Là-dessus les voilà pris d'une véritable danse de Saint-Guy. Le courant devient si fort que de véritables vagues montent à l'assaut du banc de sable. Ils ont les pieds trempés. Samuel Adams doit rattraper le cadavre, qui, après avoir été soulevé, repartait dans le fleuve. Phil Gilroy constate :

« Ça y est. On va encore avoir une crue. Si nous voulons aller chercher Mary Sulham, il vaut mieux partir tout de suite. Pendant que je vais chercher la voiture Samuel, tu vas tirer le corps sur la rive. Vous vous occupez du reste docteur ?

— Oui. »

Mais l'énorme docteur a l'air ennuyé :

« Vous allez l'arrêter ?

— Dame, si c'est elle...

— Evidemment je vous comprends, conclut le docteur en faisant la grimace, mais tout de même, avouez que c'est moche.

— Pourquoi c'est moche ? » demande Adams en traînant son cadavre par les pieds.

Sur une piste australienne de la Nouvelle-Galles du Sud, les deux policiers roulent en voiture. Par moments les grondements du fleuve déchaîné montent jusqu'à eux. Ce fleuve qui porte pourtant un nom charmant puisqu'il s'appelle le Darling, principal affluent du Murray, descend des Montagnes Bleues comme un fou furieux.

« Alors tu crois que c'est sa femme qui aurait tué Sulham ? » demande Samuel Adams à son collègue qui tient le volant.

« Oui. Et tu as vu c'est aussi l'avis du docteur. »

Phil Gilroy a dit cela d'un air bizarre, comme s'il était embarrassé, Samuel Adams insiste :

« Dis-moi au moins pourquoi ?

— Ben voilà. Il y a quelque temps elle est venue me voir sur le conseil du docteur Crock, et... »

Samuel Adams insiste encore d'un air naïf :

« Et quoi ?

— Eh bien, parce que son mari lui faisait des trucs... »

Samuel ne comprend pas immédiatement :

« Des trucs ?

— Oui... C'était un sadique sexuel, quoi... »

D'abord glauques, les yeux de Samuel Adams se mettent à briller de chaque côté de son nez en pied de marmite. Il s'exclame tout rigolard :

« Sulham ? Cette brute ? Ah ça alors on aura tout vu ! Et qu'est-ce qu'il lui faisait à sa femme ? »

Phil Gilroy lève les bras au ciel d'un air gêné.

« Oh ben... Est-ce que je sais moi. Quand elle est venue nous voir elle ne pouvait pas s'asseoir tellement elle avait les fesses en compote ! »

Samuel Adams se tape sur les cuisses :

« La fessée ? Il lui donnait la fessée ?

— Non le fouet.

— Ah ! Ah ! le fouet ! Et puis quoi d'autre ?

— Oh ça va. Elle nous racontera ça elle-même. Il va bien falloir qu'on fasse un procès-verbal. »

Samuel Adams se frotte les mains. L'enquête lui plaît d'autant plus que la femme de Sulham est jeune et très jolie. C'est même la plus jolie fille à des kilomètres à la ronde. Personne n'a d'ailleurs compris pourquoi elle a épousé ce Sulham : éleveur de moutons de vingt-cinq ans, d'origine irlandaise, brutal, buvant sec et le cas échéant coganant plus sec encore.

Mais la voiture ralentit. Devant eux, dans une cassure de la montagne, les gorges où le Darling encaissé gronde avant de s'étaler dans la vallée. Un virage vers la rive et apparaissent les enclos de la ferme Sulham et sur une hauteur la bâtisse elle-même. Dans cette longue construction basse entourée de dépendances l'éleveur et sa jeune femme vivaient seuls jour après jour, la demi-douzaine de bergers travaillant pour eux passant le plus clair de leur temps dans cette savane australienne qu'on appelle le Bush. Après avoir roulé entre les barrières la voiture s'arrête devant la porte-fenêtre. A travers le pare-brise ils voient celle-ci s'ouvrir laissant paraître une jeune femme aux cheveux dorés comme les blés en jean et blouson de drap militaire.

Profondément surprise, elle reste immobile quelques secondes, puis elle soupire et s'abritant de la pluie sous son blouson relevé, s'avance vers la voiture dont les policiers sortent chacun de leur côté :

« Bonjour Mary...

— Bonjour Mary...

— Bonjour messieurs. »

On ne peut pas dire que Mary soit d'une coquetterie folle. Ses cheveux sont ramenés en arrière en une énorme queue de cheval tenue par un élastique. Son blouson est rapiécé et le jean complètement délavé. C'est aujourd'hui la mode, ce l'était moins lorsque se déroule cette affaire en 1949. Mais sous la pluie, la rusticité de ses vêtements révèle ses formes souples et pleines. La sobriété de sa coiffure fait ressortir la pureté et la finesse de ses traits. L'absence totale de

maquillage en démontre l'inutilité : les lèvres sont naturellement roses, les yeux clairs n'ont pas besoin d'être agrandis, le front et les joues sont lisses et bronzés avec tout de même une légère roseur sur les pommettes. Bref une très belle fille. Comme cette brute de Sulham était un très bel homme il n'y a pas à chercher d'autres explications à leur mariage.

« Qu'est-ce que vous voulez ? demande-t-elle aux deux policiers.

— D'abord vous dire que votre mari est mort. Nous venons de retrouver son corps. »

Mary encaisse le coup avec un calme étonnant.

« Où ça ? demande-t-elle.

— Trois cents mètres après le village, sur un banc de sable du Darling. »

La jeune femme hoche la tête.

« Et il était mort ?

— Ouais. S'il ne s'était pas échoué, Dieu sait jusqu'où le fleuve l'aurait traîné ! Peut-être ne l'aurait-on jamais revu. »

Mary Sulham qui semble en avoir pris son parti, leur montre la ferme :

« Bon, eh bien on ne va pas parler de ça ici. Entrez messieurs. »

Tandis qu'ils entrent Mary sort trois verres.

« On a compté au moins sept coups de hachette sur son crâne », explique Phil Gilroy en s'asseyant.

« Une bière ? demande Mary Sulham.

— Oui, merci. C'est vous qui l'avez tué bien sûr... »

Phil Gilroy a enchaîné sa phrase avec une habileté toute professionnelle, mais Mary lui tourne le dos sans répondre, à la recherche d'une bière.

« Ecoutez, Mary. Mieux vaut dire la vérité tout de suite. Vous savez bien qu'on finira par le savoir. Ça ne servirait à rien de nous mentir.

— Je sais, mais vous allez m'arrêter ?

— Le moyen de faire autrement ? La justice tiendra compte de votre franchise. Et puis on sait que tous les torts ne sont pas de votre côté. »

Mary Sulham qui est loin d'être bête, semble réfléchir tout en versant les bières et soudain déclare :

« Bon. Ça va. Vous trouverez la hachette dans la vase du bras mort. Vous voulez déjeuner ? »

Les deux policiers se regardent : il est une heure et demie. Et ils ont faim.

« Ben, Mary... Ça ne serait pas de refus, mais...

— Une omelette et des côtelettes... Ça irait ?

— Ça irait, mais étant donné la situation il vaudrait peut-être mieux que vous fassiez d'abord votre déclaration...

— Je peux la faire en même temps. »

Et c'est ainsi qu'en cassant ses œufs, en battant l'omelette, Mary Sulham leur raconte l'histoire que Phil Gilroy connaît déjà en partie.

« Vous savez que la vie, ici, c'est pas toujours très drôle. Il y a des moments dans la journée et le soir où l'on ne sait vraiment pas quoi faire. Alors souvent ça lui prenait. Surtout quand il avait bu. Il fallait aller dans la chambre et ça commençait... »

Les deux hommes observent Mary d'un air interrogateur, et elle ricane un peu :

« Quoi ! Vous voulez des détails ?

— Non, pas vraiment, mais pour le procès-verbal... faut bien dire ce qui commençait... »

D'après les détails que fournit Mary les fantaisies qui préludaient au tête-à-tête amoureux du couple, étaient telles que le divin marquis de Sade en eût certainement apprécié la vigueur mais blâmé le manque d'imagination. C'était en effet toujours les mêmes cruautés, indéfiniment répétées, dont le résultat le plus clair est que Mary passait quelquefois des semaines entières sans pouvoir s'asseoir.

Echapper à cet enfer ? Certes mais comment ? Mary est sans famille et pour atteindre Melbourne, la ville la plus proche, il lui aurait fallu faire un voyage de deux jours. Son mari l'aurait rattrapée bien avant.

Mary jette dans les assiettes, d'un geste rageur, trois portions d'omelette.

« Après tout, c'est de votre faute si je l'ai tué ! »

Mary fait allusion à la visite qu'elle a rendue il y a quinze jours à l'énorme docteur Crock et à Phil Gilroy. Démarche qui, bien entendu, a tourné court. Ceux-ci n'ayant trouvé d'autre solution que de lui conseiller, après avoir fait dûment constaté les dégâts, de demander le divorce.

« Le divorce ! Le divorce ! s'exclame Mary Sulham, il m'aurait tuée si j'avais demandé le divorce. Alors l'autre soir où il avait été plus cruel encore que d'habitude, je suis sortie sous la pluie, pour me rafraîchir. Le Darling commençait à monter. Il recommence à monter d'ailleurs et il faudra partir dès que nous aurons déjeuné sinon on ne passera pas.

« J'ai vu mon mari au bord de l'eau. Il venait de vider une bouteille qu'il regardait filer dans le courant. Ça a été plus fort que moi. J'étais près du bûcher où traînait la hachette. Je l'ai prise et j'ai couru le frapper à la tête. Il ne tombait pas, alors j'ai frappé encore jusqu'à ce qu'il s'écroule comme une masse dans le torrent et disparaisse au fil de l'eau. »

Là-dessus Mary se lève pour aller chercher les côtelettes. En les servant elle regarde bien en face Phil Gilroy :

« Vous voulez que je vous dise la vérité ? Eh bien j'étais heureuse. Le cauchemar était fini. Evidemment j'espérais vaguement que le crime ne serait jamais découvert ou que j'aurais tout le temps de trouver une histoire pour expliquer sa disparition. Mais vous m'avez prise de court. Il me reste de la tarte, vous en voulez un morceau ? »

Phil Gilroy montre par la fenêtre les flots tourbillonnants du fleuve :

« Non Mary, je crois qu'on n'a pas le temps. Regardez... Le Darling monte de

plus en plus. Vous préparez vite quelques affaires et on part. »

Les deux policiers et Mary quittent précipitamment la ferme, mais leur voiture n'a pas fait trois cents mètres qu'une gerbe d'eau boueuse jaillit de chaque côté. Phil Gilroy qui conduisait ralentit :

« Arrêtez-vous Phil... dit Mary Sulham. Vous allez noyer le moteur c'est tout. On ne passera pas ici, la piste descend de plus en plus...

— De l'autre côté alors ?

— Essayons... »

Non seulement ils ne peuvent pas passer de l'autre côté mais le fleuve monte si vite et le courant est d'une telle violence, qu'il arrache tout sur son passage. Ils doivent regagner rapidement la ferme qui s'allonge sous la pluie au sommet de la butte que la crue n'atteint pas encore.

Phil Gilroy se précipite au téléphone, tourne la manivelle, rien. Il recommence, s'acharne, toujours rien. Il se retourne alors vers Samuel Adams et Mary Sulham :

« Le courant a dû arracher les poteaux. »

Situation incroyable : les deux policiers venus arrêter Mary Sulham se trouvent coincés avec elle dans cette ferme isolée par l'inondation de 1949. L'une des plus graves qu'ait connue la Nouvelle-Galles du Sud.

Bientôt le niveau du fleuve monte si haut qu'il atteint le sommet de la colline où est construite la ferme et envahit celle-ci sur un mètre de hauteur. Et il n'est pas question de s'échapper : la seule barque, celle dont Sulham se servait pour aller à la pêche, coulée par la pluie et retenue trop serrée par une amarre est entre deux eaux.

Réfugiés dans la charpente qui forme une sorte de grenier, avec des stocks de conserves de viande séchée et quelques sacs de farine, les deux policiers et leur prisonnière survivent assez péniblement passant le plus clair de leur temps à préparer de quoi manger, à jouer aux dominos et aux cartes, à dormir, attendre, et surtout parler.

Cela dure six jours. Et c'est long six jours. La vie de Mary Sulham n'a plus de secret pour eux. Si Phil Gilroy et Samuel Adams attendent avec impatience l'arrivée de secours ou la décrue du fleuve, c'est sans enthousiasme qu'ils imaginent le moment où il leur faudra conduire Mary en prison.

Le septième jour enfin la pluie s'arrête, le ciel jusqu'alors immuablement noir semble se déchirer. Le soleil glisse quelques rayons dans les trouées bleues. Comme le niveau baisse et que le courant se calme, ils entreprennent de vider la barque dans l'espoir de s'aventurer sur les eaux dans la direction du village. En fin de matinée, alors qu'ils se mettent à courir dans l'eau jaunâtre qui entoure la ferme, un ronflement se fait entendre.

Un petit hydravion amphibie apparaît, rasant les arbres. Il bat des ailes en les voyant, accomplit quelques cercles autour de la ferme, cherchant sans doute une nappe d'eau assez vaste, profonde et calme pour s'y poser.

Ce qu'il fait non sans danger.

Dans la barque encore à demi pleine d'eau qu'ils manœuvrent avec deux planches, Mary et les policiers s'approchent. Le pilote, montrant une belle rangée

de dents blanches sous une moustache noire, se penche vers Phil Gilroy :

« C'est vous le flic ?

— Oui, avec mon collègue.

— Vous n'êtes que trois ?

— Oui.

— Pas de malade ?

— Non.

— Alors tout va bien. J'ai été affrété par la police de Melbourne qui a fini par savoir que vous étiez venus interroger une femme dans cette ferme. C'est bien ça ? Bon. On m'a chargé de venir chercher tout le monde. Mais je ne pourrai vous emmener qu'un par un. On commence par qui ? »

Après discussion il est décidé que le petit hydravion emportera d'abord Samuel Adams. Puis une heure plus tard le petit hydravion reviendra pour emporter Mary. Samuel Adams qui l'attendra sur le terrain d'atterrissage l'emmènera aussitôt à la prison du comté. Phil Gilroy partira en dernier.

Le premier voyage s'accomplit sans histoire. L'hydravion décolle avec Samuel Adams, dépose celui-ci et revient chercher Mary.

Comme prévu la ravissante Mary monte dans le petit hydravion dont le moteur se met à ronfler. L'appareil glisse, glisse, décolle en rasant la cime des arbres, amorce un virage pour éviter les Montagnes Bleues et disparaît à l'horizon.

Tandis que sur le terrain d'atterrissage Samuel, le costaud au nez en pied de marmite, attend son « colis », à la ferme Phil Gilroy attend le retour du petit hydravion. Il attend patiemment. Une heure. Puis une heure et demie. Au bout de deux heures il trouve le temps bien long. Avec la nuit, mastiquant des morceaux de viande séchée il devient très inquiet. Au lever du jour, pataugeant dans la boue qui entoure désormais la ferme, il guette le ciel. Ne voyant rien venir il perd ses dernières illusions. Il l'expliquera plus tard :

« Je revoyais le pilote avec sa belle rangée de dents blanches et ses moustaches noires, et cette fille était tellement belle. Je me suis dit : " pour peu qu'elle lui ait fait le récit de ses mésaventures conjugales, ce type saisi par les images troublantes qu'elles évoquaient a dû vouloir se poser quelque part pour passer une heure avec elle. Et puis, de fil en aiguille... " »

La supposition du policier Phil Gilroy va s'avérer tout à fait exacte à un détail près : c'est que le pilote a passé beaucoup plus d'une heure avec elle, peut-être même trente ans après, sont-ils toujours ensemble. Car aussitôt l'alerte donnée, l'enquête permit d'établir que l'appareil faisant route vers le nord avait fait son plein d'essence en divers points avant d'atteindre la côte septentrionale où le pilote l'avait abandonné.

Quant aux coupables ils avaient disparu. Où ? Mystère.

Les goëlettes Lougres et Schooners errantes ne manquent pas sur cette côte nord de l'Australie. Peut-être ont-ils gagné l'une quelconque de ces îles des mers du Sud si accueillantes à ceux qui fuient la société.

BICOUNET, VIENS ME FROTTER LE DOS

Aimable garçon de trente ans au visage doux et au petit nez pointu Roger Varlope siffle joyeusement des marches militaires sur les chantiers. Il est ouvrier électricien. Puis il se met à siffloter des romances car le voici amoureux. Enfin il ne siffle plus du tout : il s'est marié !

Trois semaines après son mariage, on ne le voit plus sur les chantiers, mais on le rencontre partout dans la ville, tristement juché sur un triporteur. Sur le triporteur ses amis peuvent lire avec consternation : « Beurre, œufs, fromages, crèmerie Longot. »

Roger Varlope a épousé la crèmerie Longot, du moins ce qui est rigoureusement la même chose : la crèmière M^{me} Ginette Longot. Il est devenu le livreur de sa femme.

Celle-ci, au prix d'efforts méritoires, avait réussi jusqu'alors à conserver quelque allure féminine. Peu de graisse sur sa forte charpente. Ses cheveux blonds étaient soigneusement tournicotés sur son crâne. Elle se maquillait et portait des robes presque pimpantes. Elle avait pour l'aimable Roger des regards langoureux et des sourires tendres.

Et puis en quelques semaines est venue la métamorphose. Aussi soudaine, aussi radicale que celle du papillon mais dans le sens inverse : alors que chez le lépidoptère la larve informe devient une fleur vivante, chez la crèmière, en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, la fleur est devenue larve.

S'épaississant chaque jour dans un pantalon qui la boudiné et trônant derrière sa caisse, elle expédie son malheureux mari aux quatre coins de la ville :

« Bicounet, il y a une livraison à faire chez M^{me} Dupont. Et organise-toi s'il te plaît pour prendre au retour la commande de M^{me} Duval. »

C'est à peu près le seul dialogue qu'échangent désormais M^{me} Longot et son mari.

Deux fois par semaine la crèmière prend un bain :

« Bicounet, veux-tu venir me frotter le dos. »

Et Bicounet, prenant un gant, frotte consciencieusement le large dos rond et rose de sa femme. Et il rêve. Il ne s'agit pas de phantasmes érotiques, pas du tout, il s'agit au contraire d'une image d'abord fugitive, à peine consciente, puis de moins en moins fugitive et de plus en plus consciente : la tuer.

Boudinée dans son pantalon, ses grosses chevilles enflées dans des mocassins de coureur des bois, M^{me} Ginette Longot, la crèmière, est en vacances dans les Alpes. Elle s'arrête sur le bord d'un sentier de montagne pour admirer le paysage.

Derrière elle, l'aimable Roger — garçon de trente ans au visage doux et au petit nez pointu — sent son cœur battre jusque dans sa gorge. Il a vite compris qu'en épousant Ginette Longot, la crèmière, il est devenu son esclave. Evidemment il

pourrait divorcer, mais chez ce genre d'homme à cette époque — en 1957 — c'est une idée qui n'effleure même pas l'esprit. Pourquoi ? Inutile d'entrer dans des explications psychologiques. Disons simplement qu'ayant beaucoup aimé Ginette il ne saurait se contenter d'une séparation, car il lui en veut trop. L'esclave ne peut se satisfaire d'une évasion. La vraie liberté ne s'acquiert qu'après avoir tué le maître.

« C'est beau ! » s'écrie la crémère.

Roger, tremblant, recule de quelques pas.

« Oh oui ! dit-il. Regarde les aigles là-bas... »

Et il se précipite en avant pour pousser la crémère dans le vide. Mais celle-ci, ayant entendu craquer les cailloux sous les pas de son mari, se détourne et s'écarte légèrement. Au moment où Roger emporté par son élan comprend, horrifié, qu'il va basculer dans le vide, Ginette l'accroche d'une main ferme :

« Fais attention mon Bicounet ! Un peu plus tu allais te tuer ! »

Voici donc Bicounet, de retour en ville, se déhanchant sur son triporteur.

« Bicounet, il y a une livraison à faire chez M^{me} Duval. »

« Dis donc, Bicounet, tu as été bien long... Et M^{me} Dupont attend son assortiment de fromages ! »

La crémère achète Roupie un petit chien hirsute et grincheux que Bicounet prend en horreur.

« Ça ne m'étonne pas, dit-elle. Les hommes n'ont aucune sensibilité : tous des brutes. »

Quelquefois Bicounet surprend subitement un rien de concupiscence dans le regard de sa femme. C'est généralement entre midi et demie et une heure, ou bien entre six heures et demie et sept heures, lorsque le travail a été dur, que la boutique n'a pas désemploi et que le moment de la fermeture approche. Dans ces cas-là Ginette Longot attend difficilement l'heure pile. Puis elle donne un tour de clé au tiroir-caisse en ordonnant d'une voix un peu rauque :

« Bicounet, retire le bec-de-cane. »

Et sans rien dire elle le prend par le bras, le pousse presque dans l'escalier jusqu'à la chambre : le repos du guerrier, c'est lui.

Apparemment le visage de Bicounet n'exprime dans ce cas aucune impatience, aucune hargne. D'ailleurs il n'exprime rien. La vie lui semble totalement dénuée de sens. Rien ne l'intéresse. Il n'a de goût à rien. Si pourtant, une chose l'amuse : imaginer comment il pourrait s'y prendre pour tuer sa femme.

Et le samedi et le mardi, lorsqu'elle l'appelle :

« Bicounet, veux-tu venir me frotter dans le dos... »

... Il prend le gant et frotte le dos rond, large et rose avec rage et satisfaction. A ce moment seulement il la sent à sa merci. Comme c'est agréable.

Mais si Roger Varlope, dit Bicounet, rêve de se débarrasser de sa femme, ce n'est pas à n'importe quel prix. Il faut qu'il trouve un moyen qui lui évite la prison, et ce moyen il croit bientôt l'avoir trouvé.

La crémère, bien évidemment, suit un régime dont elle se plaint souvent. Un de ces régimes comme en suivent ce genre de personnes, c'est-à-dire : draconien, épouvantable, impossible. Un régime qui n'est supportable que si on accepte quelques exceptions. Donc, elle fait beaucoup d'exceptions. Ce qui l'oblige à suivre d'autant plus son régime et à s'en plaindre, d'autant plus.

Et puis il y a les rites bien connus : par exemple il est beaucoup plus facile de suivre un régime lorsqu'il n'y a rien sur la table. S'il n'y a rien sur la table pour la crémère, il n'y a bien entendu rien non plus pour son mari. Malheur à ce pauvre Bicounet s'il lui prend la fantaisie d'apporter par exemple une petite quiche lorraine, une glace... ou un pâté. Dans ce cas sa femme se jette sur cet « extra » en accusant son mari d'être égoïste comme tous les hommes, de la tenter, de ne pas s'intéresser à sa santé, etc... etc...

Un jour Bicounet fort de cette observation quotidienne, pose un verre de Bordeaux sur la table. C'est le péché mignon de la crémère.

« Quoi ? Tu es fou ! Du vin !

— Tu en as bu hier. C'est le restant de la bouteille.

— Hier ce n'était pas pareil. Nous avions des invités.

— Tu en boiras bien un verre...

— Non. Je n'en boirai pas. Mais je ne veux pas te priver .. Toi tu peux boire.

— Non, toi.

— Non, toi... Allez, bois ! »

Bicounet, pâle comme un mort mais n'osant pas se dérober, boit le verre de vin et se retrouve au lit pour huit jours.

Le médecin a diagnostiqué une intoxication alimentaire. En vérité, le verre de vin était empoisonné. Bicounet conclut que si lui n'en est pas mort, c'est tout juste si sa femme aurait ressenti un malaise.

A force d'accuser les hommes de toutes les turpitudes, de les accabler de reproches, à force de plaindre les pauvres femmes esclaves du sexe fort, à force de brailler qu'elles doivent avoir les mêmes droits qu'eux et pour conquérir ces droits, M^{me} Ginette Longot, la crémère, a décidé d'adhérer à un mouvement féministe.

Pour avoir un peu plus de temps libre elle a engagé deux serveuses, de malheureuses gamines qui lui permettent de convoquer par téléphone pour d'étranges réunions ces dames du M.L.F. local tandis que Bicounet se déhanche sur son porte-pain.

Bicounet n'en a cure. Il y a longtemps que l'absurdité a cessé de le révolter. Désormais il ne vit que pour une idée, une seule et qui donne un sens à sa vie : tuer sa femme. Tuer sa femme serait en quelque sorte son grand-œuvre. Réussir cet exploit, serait son honneur.

« Bicounet, veux-tu venir me frotter le dos... »

En frottant le dos rond, rose et large au-dessus de la baignoire où l'eau fait de petites vagues, lui vient une idée : la noyade.

Elle voulait aller à Vichy, lui préférait Chambéry parce qu'à Chambéry il y a un lac. Six mois de ruse habile, d'argumentation souterraine, et les voici à Chambéry.

Trois jours après leur arrivée, ils décident d'aller faire un tour en barque. Malheureusement, en vacances, la crémère se lève tard. Lorsqu'ils arrivent chez le loueur de bateaux il ne reste plus à celui-ci que de bien frêles esquifs.

C'est donc dans un équilibre instable que la crémère, s'accrochant à tout ce qui lui tombe sous la main, va s'asseoir sur un petit banc tout à l'avant d'un canoë, tandis que Bicounet commence à pagayer d'une main incertaine vers le milieu du lac.

Très vite Bicounet comprend que l'opération va s'avérer délicate.

Primo : maintenant qu'elle est assise, il ne faut pas compter que sa femme — chaque main cramponnée au bordage — bouge d'un centimètre.

Secundo : s'il décide de la passer par-dessus bord, le canoë se renversera avec elle.

Tertio, ils ne savent nager ni l'un ni l'autre.

Aveuglée par le soleil qui miroite sur la surface limpide, et guettant la moindre ride du lac comme si c'était l'annonce d'une tempête, Ginette Longot obtient rapidement le retour à la terre ferme. Cela fait, elle jure qu'elle ne remettra plus jamais les pieds sur un bateau, serait-ce un transatlantique !

Voilà maintenant douze ans qu'ils sont mariés. Douze ans que Ginette règne, placide et massive, derrière sa caisse. Douze ans que Bicounet fait les livraisons, juché sur son triporteur. Douze ans que, pour aller boire un verre au café du coin, il doit mendier un peu d'argent de poche. Douze ans qu'il entend deux fois par semaine :

« Bicounet, viens me frotter le dos. »

Douze ans que Ginette Longot suit son régime et se plaint de la grossièreté, de l'égoïsme et de l'obscénité des hommes. Douze ans que Bicounet projette sa mort.

Au retour de Chambéry, il est affreusement déçu. Les échecs successifs de ses projets meurtriers l'affectent si fort qu'il fait une dépression nerveuse. Ginette, maternelle, le soigne :

« Il te faut, lui dit-elle, un dérivatif. Si tu bricolais un peu ? »

Elle lui permet donc d'aménager au sous-sol un petit atelier d'électricité.

« Il s'amuse comme un enfant », dit-elle à ses clientes avec un sourire attendri.

Un jour enfin une idée géniale va germer dans l'esprit tendu de Bicounet.

« Bicounet, viens me frotter le dos. »

Il est là, à promener son gant savonneux sur cette ronde, large et tendre surface, lorsque son projet prend corps.

« Un peu plus fort, Bicounet. Pense à ce que tu fais. »

Or Bicounet n'a pas l'esprit ailleurs : il observe le dos de sa femme et si son gant s'y promène légèrement, c'est qu'il y dessine par l'esprit les trois points par lesquels il va y faire pénétrer la mort.

Un soir Bicounet jaillit affolé, de l'escalier du sous-sol, Roupie, le petit chien dans les bras.

« Mon Dieu ! Mon Dieu ! s'exclame la crémère. Qu'est-ce qu'il a ?

— Je crois qu'il est mort ! Il a dû s'empêtrer dans les fils électriques. »

Explosion de chagrin et de fureur chez la crémère qui se termine par une décision sans réplique :

« C'est ta faute ! Fini le bricolage ! »

Mais le lendemain, la crémère découvre dans la cour un autre chien étendu raide mort.

« Celui-là, qu'est-ce qu'il a ? demande-t-elle.

— Probablement qu'il s'est électrocuté lui aussi », ricane Bicounet.

En réalité, il ne s'agit pas d'un accident. Bicounet vient d'expérimenter sur ses deux pauvres bêtes le procédé qu'il compte utiliser pour sa femme. Il a placé les quatre pattes de ces animaux dans un baquet d'eau, puis il a appliqué sur leurs têtes une plaque de plexiglas pourvue de trois électrodes : un courant de 220 volts et les bêtes, foudroyées, se sont effondrées.

« Bicounet, viens me frotter le dos. »

Pour la millième fois Bicounet observe le dos de plus en plus rond, de plus en plus large, de moins en moins rose de sa femme : 220 volts seront-ils suffisants ?

Janvier 1958 aux assises. Roger Varlope que sa femme appelait « Bicounet » est dans le box des accusés. C'est un garçon de quarante trois ans, d'apparence doux et serviable. Contre toute attente, il arbore un sourire sous son nez pointu.

Le président résume les faits :

« L'accusé expérimentait donc sur deux malheureux chiens le procédé qu'il comptait utiliser pour tuer sa femme. Il plaçait les quatre pattes de ces animaux dans un baquet d'eau, puis il appliquait sur leurs têtes une plaque de plexiglas pourvue de trois électrodes. Un courant de 220 volts et les bêtes s'effondraient foudroyées... »

Le président s'interrompt pour demander :

« Qu'avez-vous ressenti lorsque vous avez tué ces chiens ? »

Alors Bicounet a cette réplique qui va provoquer un brouhaha dans la salle où se pressent toutes ces dames de la ligue féminine à laquelle appartenait la crémère.

« Aucune impression... dit-il. Tout au plus celle d'occir un poulet ou un lapin. »

Comme dans le public les protestations de ces dames tournent à la tempête, Bicounet leur fait face :

« Eh quoi ? s'exclame-t-il. On tue bien des chiens dans les laboratoires !

— Aucun rapport ! proteste le président. Les laboratoires ont au moins l'excuse de sacrifier ces animaux pour le bien de l'humanité.

— Et alors je ne fais pas partie de l'humanité ? »

Le président :

« Entre expérimenter les moyens de guérir une maladie et expérimenter le moyen de tuer sa femme, il y a une différence.

— Ah oui ? Et laquelle ? Ma femme était ma maladie. »

Seules les fermes admonestations du président ramènent le silence dans la salle et celui-ci poursuit la narration des faits. Il raconte alors, comment pour la millième fois, Bicounet observait le dos de plus en plus rond, de plus en plus large, de moins en moins rose de sa femme :

« Bicounet, veux-tu me frotter le dos ? »

220 volts seraient-ils suffisants ?

« Ginette, proposait un jour Bicounet, si nous faisons installer la force dans la boutique : c'est beaucoup plus économique. »

La crémère avait consenti, l'E.D.F. installait la force.

De la boutique à la salle de bains il n'y a qu'une quinzaine de mètres. Bicounet préparait donc un fil, équipé de la prise adéquate et d'une plaque de plexiglas munie de trois électrodes, le tout tenu en permanence au-dessus du buffet pour l'avoir toujours dans la main.

Enfin, un mardi soir, il entendit l'eau gronder dans la baignoire et la crémère l'appelait :

« Bicounet, veux-tu me frotter le dos.

— Bien sûr Ginette... »

Mais au lieu de prendre le gant de toilette, Bicounet déroulait déjà le fil électrique vers la salle de bains.

« Tourne-toi que je te frotte... »

La crémère lui présentait son large dos nu et ruisselant.

Bicounet, sans un mot et d'un geste rapide, y appliquait les trois électrodes.

« Quelles ont été les dernières paroles de votre femme ? » demande le président.

Là Bicounet a un geste qui signifie son étonnement, son incompréhension :

« Ça grésillait, monsieur le Président. Et vous savez ce qu'elle m'a dit ? Elle m'a dit : " Bicounet, donne-moi un verre d'eau, j'ai drôlement chaud ! " »

Aucun des experts consultés ne pourra expliquer ce détail. Et seule une résistance exceptionnelle peut expliquer que l'accusé ait dû maintenir les électrodes plusieurs minutes sur le dos de sa femme avant de la voir s'effondrer dans la baignoire.

L'interrogatoire de l'accusé permit aux jurés de se rendre compte que Bicounet, finalement, ne détestait plus tellement sa femme. Il n'éprouvait finalement qu'une aversion moyenne. Il y a des quantités de couples qui ressentent une haine bien

plus grande.

Seulement pendant douze ans, juché sur son triporteur, il avait fini par inventer des moyens de tuer sa femme comme on invente des martingales à la roulette : c'était devenu un jeu. Gagner à ce jeu était le seul désir qui pouvait donner un sens à a vie. C'est pourquoi, après plusieurs échecs, il mettait un point d'honneur à réussir enfin.

Aussi, lorsque tomba la sentence :

« Vous êtes condamné à la réclusion à perpétuité... »

Il se mit à rire :

« Ça alors... Je m'en moque ! »

Et il reçut sur la tête, venu de l'autre bout de la salle, un parapluie. Au milieu de la meute déchaînée des amis de la crémillère, il fallut le protéger avec des boucliers pour le conduire au fourgon cellulaire.

SAUVEZ NOS ENFANTS

Vers la fin de janvier 1925 en Alaska, il fait — 40° à l'abri du vent. Le temps que le médecin de Nomé referme la porte d'une maison de bois, le blizzard pousse dans la pièce une tornade de neige arrachée au sol glacé.

Il ne connaît pas encore tout le monde dans la petite ville où il ne réside que depuis trois mois. Il retire l'énorme vêtement de peau qui le recouvrait, frotte ses joues, et fait tomber les glaçons accrochés dans ses sourcils et sa superbe moustache blonde.

Un homme vêtu de trois ou quatre pull-overs superposés et sa femme qui porte une veste de peau dont le poil est tourné vers l'intérieur, le conduisent aussitôt dans l'unique chambre de la maisonnette où ronfle un poêle bourré jusqu'à la gueule.

Le médecin se penche sur un enfant pour l'examiner, puis se tourne vers les parents :

« C'est ce que je craignais : la diphtérie... dit-il. C'est une épidémie sans doute car je viens de chez les Stewart. Leur fille aussi est atteinte.

— Alors qu'est-ce qu'il faut faire, Docteur ? »

Malgré lui le médecin tire sur sa moustache, signe chez lui d'une certaine nervosité. Une épidémie à Nomé est bien la pire chose qui puisse arriver. L'hiver, Nomé est inaccessible par la mer à cause de la banquise qui, certaines années, envahit totalement le détroit de Bering. La ville est tout aussi inaccessible par voie terrestre. L'agglomération la plus proche étant Nenana à 870 km, terminus d'un chemin de fer venu d'Anchorage.

Or, il faut avoir tué père et mère pour s'aventurer par des froids qui côtoient — 40°, pendant 870 km, sur la piste accidentée et la toundra où le blizzard souffle couramment à 80 km à l'heure. En ce cas d'où pourraient venir les secours ?

— Alors Docteur... insiste la mère, folle d'angoisse. Qu'est-ce qui va se passer ? »

Pour se donner le temps de la réflexion, le médecin explique :

« Rassurez-vous. Il existe un sérum pour la diphtérie. Le bacille diphtérique produit une toxine paralysante qui provoque l'apparition dans la gorge des membranes qui étouffent le malade, ce qu'on appelle le “ croup ”. Mais le sérum contient l'antitoxine qui neutralise et détruit la toxine produite par le bacille diphtérique. Il y en a sûrement dans les réserves de l'hôpital. »

Mais en sortant, plié en deux pour résister au blizzard, le médecin est inquiet. Certes, du sérum il y en a à la pharmacie. Mais y en a-t-il assez s'il s'agit vraiment d'une épidémie ?

Quelque temps plus tard, aidé de son assistante, une petite jeune fille rousse au nez en trompette qui porte une jupe de ratine sur d'énormes bas de laine, le médecin fouille la pharmacie.

« Docteur ! Les voilà ! » dit l'assistante en montrant des boîtes métalliques.

Le médecin respire de soulagement car au premier coup d'œil, il a deviné plusieurs centaines de doses. Mais alors qu'il tourne et retourne une des boîtes, le médecin tire à nouveau sur sa moustache. Il cherche la date. L'étiquette sur celle-ci n'est plus lisible, ce qui n'est pas très bon signe. La seconde boîte laisse apercevoir un chiffre sur le côté : 1919 ! Le sérum est vieux de six ans, alors que son efficacité est de six mois.

Atterrés, le médecin et l'infirmière examinent toutes les boîtes : 1919... 1919... 1919... Toutes les boîtes de sérum proviennent d'un arrivage unique : 1919.

L'assistante regarde le médecin qui vient de se laisser tomber sur une chaise, effondré :

« Mon Dieu, Docteur, qu'est-ce qu'on peut faire ? »

— Qu'est-ce que vous voulez qu'on fasse ? Sinon leur injecter ça ? Peut-être qu'en forçant la dose on obtiendra un résultat. »

A peine le docteur a-t-il injecté son sérum, vieux de six ans, aux deux enfants qu'il vient d'examiner, qu'un autre cas lui est signalé, puis un autre, et encore un autre. L'épidémie est certaine à présent.

Alors tandis que les trois infirmières de l'hôpital injectent consciencieusement le vieux sérum, le médecin court jusqu'à la maisonnette en planches, que les habitants de Nomé appellent « une cabine », au pied du pylône métallique où se trouve la radio.

Et voici le résumé du « S.O.S. » radio que reçoit dans la pénombre de la grande nuit arctique et le vent de cet hiver polaire, l'administration d'Anchorage, la ville la plus importante de l'Alaska :

« Aidez nos enfants. Nos enfants vont mourir de diphtérie ! De grâce envoyez-nous du sérum ! » Nomé.

Malheureusement Anchorage est loin de Nomé et, à cette époque, comme Nomé, totalement à l'écart du monde durant l'hiver.

Pourtant depuis Anchorage un énergique médecin barbu, responsable de la santé en Alaska, entre immédiatement en rapport avec son jeune confrère de Nomé. Ils dialoguent par radio :

« Combien avez-vous de cas ? »

— Une vingtaine. Mais on m'en signale de nouveaux toutes les heures. L'hôpital sera bientôt plein. Je n'ai pas encore de morts. Le vieux sérum que j'utilise a dû ralentir la progression de la maladie, mais il n'enrayera pas l'épidémie. Il nous faut absolument du sérum.

— Ici nous avons des stocks énormes de toutes sortes de sérum. Y compris du sérum antidiphtérique. Mais comment vous le faire parvenir, c'est impossible !

— Je sais, je sais, répond le jeune toubib excédé. C'est la question que je me pose depuis des heures.

— A tout hasard nous faisons déjà transporter du sérum à Nenana.

— Par le chemin de fer ?

— Non. En cette saison il n'y faut pas songer. Mais on a mis un chariot sur les rails tiré par des chiens.

— Ça va prendre un temps fou ! Et puis, arrivé à Nenana, qu'est-ce que vous allez faire du sérum ? Il y aura encore 870 km...

— Une commission va se réunir, elle trouvera peut-être une solution. »

Ainsi se termine le dialogue radio entre les deux médecins, mais à Anchorage, le responsable de la police n'a pas attendu qu'on réunisse des commissions et des sous-commissions. Déjà les stations de l'Alaska lancent des appels radio aux possesseurs d'attelage de chiens capables d'accomplir une mission exceptionnellement difficile. Ils doivent converger le long de la piste de Nenana à Nomé pour former un relai et transporter le sérum dans les délais les plus brefs.

Le 27 janvier 1925, un mercredi après-midi, à Nenana, au terminus de la voie ferrée, une partie de la population, emmitouflée dans des vêtements de fourrure, assiste à l'arrivée d'une caisse en bois montée sur quatre roues et tirée par des chiens. Ceux-ci, épuisés, se laissent tomber dans la neige. Mais déjà deux hommes sortent du chariot des petites caisses de sérum antidiphtérique et les déposent sur un traîneau.

Le métis Joe Amoda, prévenu par radio, est là. C'est une sorte de colosse maigre — le champion des conducteurs de traîneaux de Nenana. Comme chacun a sa manière d'équilibrer son traîneau, il tient à fixer lui-même le chargement. Debout sur la charge, il tire sur les lanières pour les serrer au maximum. Les caisses sont roulées dans des peaux de lapin et côtoient un sac de poissons séchés pour nourrir les chiens. Le matériel de Joe Amoda est réduit au minimum : une tente minuscule, une bouilloire, un couteau, une hachette pour débiter le poisson séché et une lampe à pétrole.

Puis Joe Amoda aligne son attelage dont Pots, le chien de tête tout blanc à l'arrière-train énorme. Le fouet claque, les chiens tirent et les patins se détachent de la glace où le froid les avait collés. Rien n'arrête un traîneau esquimau : heurts violents contre un rocher, secousses, falaises abruptes, trous béants, en long, en large ou en travers, les chiens ne reculent devant rien. Cahotant, penchant à droite, à gauche, le traîneau bondit sur un tas de pierres qui ferme le passage et redescend de l'autre côté, retenu par Joe Amoda arc-bouté.

Montés à sa suite sur le tas de pierres, les gens de Nenana le voient filer sur la piste vers la vallée du Yukon. Les chiens ne vont pas s'arrêter, sinon ralentir parfois quelques secondes en courant, les pattes écartées, pour satisfaire leurs besoins.

Pendant ce temps, le vieux médecin barbu d'Anchorage discute avec son jeune confrère de Nomé :

« Où en êtes-vous ?

— L'hôpital est plein. Nous avons eu trente cas hier : vingt-quatre enfants, six adultes. Trois décès. L'épidémie, un moment freinée par notre vieux sérum, repart de plus belle. Vous, qu'avez-vous décidé ?

— Pour le moment, nous n'avons trouvé qu'une solution pour transporter le sérum de Nenana à Nomé : le traîneau à chiens.

— Sur 870 km ?... Et dans des conditions pareilles ?... Ce n'est pas possible.

— Il paraît que si.

— Mais dans les circonstances les plus favorables, les 870 km de piste du Yukon en traîneau à chiens demandent neuf jours, et c'est le record ! En cette saison, combien de temps vont mettre les traîneaux ? »

Le médecin barbu d'Anchorage entend un brouhaha dans la baraque en planches de la radio de Nomé. Une voix de femme hurle, celle de la petite assistante au nez en trompette :

« Mais vous êtes fou ! Pensez qu'à chaque heure qui s'écoule, ici nous avons de nouvelles victimes ! Et vous nous envoyez des traîneaux ! Il va falloir des semaines...

— Non. Quelques jours.

— S'ils arrivent !

— Il ne s'agit pas d'une caravane de traîneaux mais d'un relais entre les meilleurs conducteurs de chiens de l'Alaska. Seuls des chiens et des hommes exceptionnels sont capables de remplir cette mission. Les spécialistes pensent qu'on pourrait en trouver six ou sept. Evidemment, confier la vie de milliers de personnes à un seul homme et à ses chiens, ça paraît fou, mais pour le moment, c'est la seule solution. A moins que vous en ayez une autre ? »

A Nomé, la jeune assistante fond en larmes, et le jeune médecin reprend la parole :

« Vous avez pensé au dirigeable ?

— Oui. *Le Norge* de Nobile projette le survol du pôle Nord mais pour l'année prochaine et c'est le seul dirigeable prêt à affronter le Pôle. Nous avons pensé aussi à un bateau qui pourrait partir de la côte canadienne ou californienne.

— C'est inutile, un bateau n'arriverait jamais...

— Je ne vous le fais pas dire. Il pourrait seulement déposer des caisses sur la banquise. Mais quelle largeur a la banquise ? 50, 100 km ?

Et puis il faudrait que vous alliez les chercher. La banquise serait-elle franchissable ? N'est-elle pas par endroit rompue ? Comment savoir si l'on ne poserait pas les caisses sur une plaque dérivante ?... Vos traîneaux pourraient-ils les trouver ?

— Et un avion ? suggère le jeune toubib.

— Il n'existe pas d'avion outillé pour voler à des températures aussi basses. Croyez-moi, c'est la seule solution. Bon courage. »

Nomé a connu une grande prospérité lorsqu'on y découvrit l'or. Mais il ne reste plus en 1925 que quelques milliers d'habitants : pêcheurs de baleines, trappeurs, chasseurs de phoques ou exploitants parcimonieux des derniers gisements. Et c'est cette année-là, alors que la pharmacie ne dispose que d'un vieux sérum inefficace, que la fatalité fait se propager une épidémie de diphtérie d'autant plus foudroyante que la population vit en hiver totalement inactive, confinée dans des baraques tour à tour glaciales ou surchauffées et dans des conditions d'hygiène déplorable. Il est également tout à fait exclu que les habitants puissent s'enfuir, coincés qu'ils sont entre la banquise qui s'étend à l'infini et 870 km de toundra. Le « bon courage » du vieux médecin paraît à son jeune confrère un terrible diagnostic.

Le vendredi 29, à huit heures du matin, dans une baraque, treize chiens sont couchés sur la glace du Yukon. Leonard Seppala, un petit homme trapu, accouru à l'appel de la radio, assis sur un traîneau, fume sa pipe. Autour de lui, quelques trappeurs se sont accroupis pour se protéger du vent glacé. Soudain ils entendent le cri « Piou... piou... piou... » qui signifie « à droite », bientôt suivi du « Guidiguidi » qui signifie « à gauche ». C'est Joe Amoda et sa meute qui arrivent dans les méandres du fleuve, à fond de patins et de pattes.

Les trappeurs échangent un regard : en cette saison, personne n'est venu de Nenana aussi vite.

Lorsque l'attelage apparaît, il ne compte que onze chiens. Pots, sans doute blessé ou épuisé, a été détaché. Peut-être suit-il de loin. Joe Amoda, couvert de glace de la tête aux pieds, s'assoit sur l'avant du traîneau. Un homme demande :

« Ça va ?

— Ça va, répond Joe, laconique. »

Les chiens, la langue pendante, s'affaissent dans la neige sans même grogner ni chercher à mordre la meute frétilante de Leonard Seppala. Celui-ci se lève, secoue sa pipe et décharge les cinq mille ampoules de sérum anti-diphtérique du traîneau de Joe Amoda pour les attacher sur le sien. Puis il prend par le harnais son chien de tête, de façon à bien allonger la traîne, et lance un appel. Comme le traîneau s'ébranle doucement, Leonard Seppala se retourne, fait un « au revoir » de la main, accroche au passage la barre du traîneau et commence à trotter derrière.

Les trappeurs le regardent s'éloigner avec anxiété. Quelques kilomètres plus loin, le traîneau va devoir quitter le Yukon pour éviter une gorge trop encaissée et infranchissable. Il va lui falloir escalader la falaise où deux hommes l'attendent déjà pour l'aider. Ensuite, ce sera une descente vertigineuse.

Vertigineuse en effet. La falaise franchie, Seppala n'a pas le temps de retourner sa traîne, c'est-à-dire de passer les chiens derrière le traîneau. Tout l'attelage s'est déjà lancé dans la pente. Accroché à l'arrière, le conducteur a beau s'arc-bouter, les pieds en avant enfoncés dans le sol blanc, le lourd véhicule va de plus en plus vite alors que, pour comble de malchance, la course des chiens — freinés par l'épaisseur de la neige — se ralentit. Le traîneau rattrape le chien de queue qui passe sous un patin en hurlant, frappe un deuxième chien, bouscule le troisième... Enfin se renverse en travers de la pente, et le sang coule sur la neige.

Seppala tient à ses chiens, ses compagnons mais surtout son outil de travail. Il a pour eux l'attachement d'un menuisier pour ses ciseaux, pour son rabot. Il n'a d'ailleurs ni plus ni moins d'attachement pour ses propres membres. Il les soigne seulement dans la mesure où ils lui sont indispensables. Seppala distribue quelques coups de pied, démêle les traits de ses chiens qui se sont déjà relevés, se lèchent, s'ébrouent et se remettent en ligne. Le chien de queue boite un peu mais cela ne durera sans doute pas. Sinon il faudra le détacher, et il suivra tant bien que mal. S'il peut suivre.

Le même jour à Anchorage. Le médecin responsable de la santé en Alaska reçoit un nouvel appel désespéré de son jeune collègue de Nomé :

« La situation est épouvantable, dit-il. Nous avons eu hier quarante-deux cas nouveaux : trente et un enfants. Onze adultes dont une des infirmières, et puis neuf décès. Il y a déjà de nombreux malades que je ne peux plus soigner, ceux qui

sont trop éloignés du centre par exemple... Nous n'en pouvons plus. Pas question d'enterrer les cadavres. Nous avons été obligés de les entasser à l'extérieur, et beaucoup de gens veulent fuir la ville.

— C'est inutile. Il faut absolument les en empêcher.

— Mais je leur explique que ce serait trop tard, qu'ils sont peut-être déjà contaminés, que s'ils tombent malades dans la toundra ils n'ont aucune chance de survivre... Mais comment les retenir ? D'ailleurs moi-même je crois que je suis atteint.

— Ecoutez... Je ne voulais pas vous faire une fausse joie, mais j'ai peut-être une bonne nouvelle pour vous.

— Quoi ?

— Un avion. Un aviateur s'est proposé : le lieutenant Daring. Certes son avion n'est pas l'idéal mais il se déclare prêt à tenter l'aventure. Nous avons accepté malgré le danger qu'il court. Je pensais qu'il partirait ce matin mais, au dernier moment, sa femme a exigé de le suivre. Et ça nous ne pouvons pas l'accepter.

— Pourquoi ? Tant pis pour elle ! La vie de cette folle ne compte pas en comparaison des centaines de morts que nous allons avoir ici.

— Ne vous énervez pas... De toute façon, c'est trop tard pour aujourd'hui. Mais je suis sûr que nous réussirons à le convaincre de partir sans sa femme, demain, au lever du jour.

— Vingt-quatre heures de perdues ! Et vous savez ce que c'est pour nous, ici, vingt-quatre heures ?...

— Je sais. Mais s'il réussit demain matin, vous êtes sauvés.

Le 30 janvier, samedi après-midi, Seppala, dont la meute est réduite à onze chiens, arrive à Colofmin. Il a gagné quatre heures sur le parcours. Il confie les cinq mille ampoules de sérum à Charlie Olson.

Celui-ci, après 50 km, rencontre une longue et épuisante montée. Montée épuisante parce qu'il est dans l'instinct des chiens de tirer sans arrêt. Certes, ils vont plus ou moins vite selon les difficultés du parcours, mais ils tirent sans arrêt et surtout dans les côtes car, s'ils s'arrêtent, ils ne pourront plus arracher le traîneau. Donc Charlie Olson ne doit pas lâcher le traîneau. Il s'appuie dessus, se cramponne en courant derrière lui, se laisse traîner dans les rochers, sur le ventre ou sur le dos mais ne lâche pas.

Après cela Charlie Olson suit la rive de l'estuaire du Yukon. Là, la marée se fait sentir. Chaque jour la banquise se soulève et s'abaisse, de sorte que le long de la falaise, elle est brisée et le traîneau s'enfonce alors dans une bouillie glacée. Là encore, il ne faut pas lâcher le traîneau sous peine de disparaître sous la glace. Ce n'est pas que le traîneau flotte mais il y a devant douze chiens qui tirent, qui patagent, qui nagent : quarante-huit pattes solides qui s'accrochent à la glace qu'elles rencontrent, qui se hissent avec l'énergie du désespoir. Et le traîneau passe. Comme il est mouillé, Charlie Olson ramasse la neige à pleines poignées pour s'en couvrir car la neige pompe l'eau comme un buvard.

Ce matin-là, au jeune médecin de Nomé, lui-même atteint de diphtérie, le

médecin d'Anchorage répond d'une voix sinistre :

« L'avion ? Eh bien il y a deux heures il a décollé devant nous entre deux coups de vent avec 300 000 unités de sérum anti-diphthérique.

— Et alors ?

— Et alors, il y a dix minutes à peine, je viens d'être informé qu'il a échoué. Sa radio vient de me signaler qu'il s'est posé en catastrophe sur la toundra, à peine à cent km d'ici. Il est sain et sauf, mais l'avion est en miettes.

— Alors c'est la fin.

— Attendez... Vous avez encore une petite chance ! Les traîneaux...

— Oh... les traîneaux... »

Le 31 janvier, dimanche soir, à Bluff. C'est Gunnar Casson qui prend le relais avec ses treize chiens sibériens. Le leader est le célèbre Balto qui a gagné toutes les courses en 1922 et qui fut chien de tête du traîneau de l'explorateur Roald Admunsen.

Gunnar Casson, Balto et les douze autres chiens ont 150 km à parcourir pour parvenir à Nomé. Le thermomètre est descendu à — 30° et du nord-ouest souffle un vent terrible. Gunnar Casson attend un peu que la tempête se calme ; le vent se fait de plus en plus violent. Après deux heures, Casson comprend que l'attente est inutile et à dix heures du soir, il décide de se mettre en route. Le vent soulève de la neige en tourbillons et l'air est irrespirable.

Pendant un moment, tout va bien, mais les ennuis commencent alors qu'il doit franchir la rivière Topkok. Il ne voit plus la piste et engage la meute dans un trou d'eau. Il y a l'énorme danger que les pattes trempées des chiens se gèlent. Alors il fait faire demi-tour à la meute vers un endroit où la neige n'est pas encore glacée pour qu'elle essuie les pattes des chiens. Ensuite il se trompe sur la distance vers la colline de Topkok. De véritables nuées de neige, soulevées du sol par des rafales de vent, lui enlèvent toute visibilité, et il ne sait plus où il est. Il s'apprête à rebrousser chemin, mais il semble que Balto, le chien de tête, malgré les tourbillons de neige, sente encore la piste. Alors il laisse faire Balto qui, dans une marche d'aveugle, guide la meute sur le bon chemin, sans dériver d'un pouce.

Ce jour-là, le jeune médecin de Nomé n'est pas au rendez-vous radio avec le vieux médecin d'Anchorage. C'est son assistante au nez en trompette, qui lui répond d'une voix épuisée :

« Le docteur est couché. Il est très malade. Où en sont les traîneaux ?

— Nous n'avons pas de nouvelles, mademoiselle, les relais sont trop éloignés maintenant, mais le sérum n'est peut-être pas loin. A Salomon avec un peu de chance.

— Ils ont la radio à Salomon, je vais les appeler. »

Quelques instants plus tard, si forte est la tempête que la radio de Nomé prévient le petit village de Salomon :

« Si vous voyez arriver un traîneau, arrêtez-le. Il ne pourra pas poursuivre, ou alors il n'arrivera jamais, et le sérum sera perdu jusqu'à l'été. »

Mais la visibilité étant absolument nulle, Gunnar Casson a dépassé le village de Salomon sans même l'apercevoir.

Dans une nuit bouchée de neige, la meute continue sa course dans l'obscurité la plus totale. Mais elle a le vent derrière elle et, finalement, c'est cela qui l'aide. Chose incroyable, toujours guidé par Balto, le traîneau parcourt presque 20 km en quatre-vingts minutes. Un record fantastique.

Les chiens n'ont pas eu de repos, mais Balto ne montre aucune fatigue et la meute le suit sans rechigner. Gunnar Casson décide donc de continuer. Encore 30 km de plage le long de la mer de Bering. La neige s'agglutine sur le sol en ondes irrégulières, formant comme des vagues qui ralentissent considérablement la marche de la meute qui devient de plus en plus difficile et plus lente. Mais le jour paraît et le ciel s'éclaircit.

Les chiens peinent terriblement. Deux d'entre eux, saisis par le gel, commencent à se rigidifier. Gunnar Casson les enveloppe dans des couvertures en peaux de lapin mais c'est inutile, le froid les a déjà tués.

Enfin, apparaissent sur la glace des petits points noirs qui courent : ce sont les gens de Nomé. Nous sommes le mardi 2 février et c'est le petit matin. La course a été accomplie en cinq jours et demi au lieu de neuf.

Dès l'arrivée des précieuses ampoules, l'assistante encore valide, le technicien-radio et quelques autres bénévoles procèdent à l'injection massive de sérum.

L'épidémie sera stoppée immédiatement, jusqu'au printemps, où l'on retrouvera quelques cadavres de chiens gelés, jalonnant la piste, de leur incroyable courage.

ŒIL POUR ŒIL

Lorsque le 18 juin 1944 le docteur Atcheson saute de sa voiture pour se précipiter auprès de sa femme en larmes, gesticulant au milieu d'un groupe de policiers, il ne sait pas encore qu'il devient l'un des héros d'une des affaires les plus étranges et mystérieuses qu'aient connu les Etats-Unis après la guerre.

Derrière la haie de troènes qui entoure la villa, vont et viennent les casquettes des policiers, les chapeaux mous des inspecteurs et les cheveux dorés de la femme du docteur Atcheson. Celle-ci tend les bras vers son mari en hurlant :

« Andrew ! Andrew ! Jimmy a disparu ! »

M^{me} Atcheson, une des plus jolies femmes de Peyton, est défigurée, les orbites creuses, les yeux brillants, hors d'elle :

« J'étais au tennis. Denise était allée chercher la tondeuse au garage. Quand elle est revenue, Jimmy n'était plus dans son berceau. »

Une petite femme au visage de fouine, les cheveux défaits, conduit pas à pas les policiers à travers le jardin. C'est Denise, la nurse des Atcheson.

Un petit brun parle soudain, il a le teint olivâtre et doit être un des gros bonnets de la police locale.

« Ce qui est curieux, dit-il, c'est qu'on n'a remarqué aucune voiture arrêtée dans le quartier. Les kidnappeurs ne sont tout de même pas repartis à pied ! »

Les « kidnappeurs » ? C'est à ce mot seulement que le docteur Atcheson un grand bonhomme de trente-cinq ans, un bon médecin flegmatique, réalise la situation.

Il soulève machinalement son chapeau pour en essuyer la garniture de cuir avec sa pochette et frotte, frotte son front en sueur.

En réalité, le docteur Atcheson cherche simplement à reprendre ses esprits.

Pendant quelques instants il reste comme absent au milieu du va-et-vient des policiers, puis il prend sa femme à part :

« Jeanne. Si c'est un kidnapping, il faut se débarrasser de la police. Tant qu'elle sera là, les kidnappeurs n'oseront pas entrer en rapport avec nous. »

Jeanne qui vient d'écouter son mari comme s'il allait tout résoudre en quelques secondes, s'exclame au comble de la nervosité :

« Mais tu as raison. Mais tu as raison ! »

Et se tournant vers le petit policier au teint olivâtre, elle lui déclare d'un ton péremptoire :

« Messieurs, il faut partir. Les kidnappeurs vont sûrement nous téléphoner. Alors il faut partir. »

Le policier fait remarquer à M^{me} Atcheson que depuis l'affaire Lindberg, la police n'a pas besoin d'une plainte des parents pour enquêter dans une affaire de

rapt d'enfant. Néanmoins, au bout d'une demi-heure, il rassemble tout son petit monde pour quitter les lieux. Toutefois il prend le docteur Atcheson à part :

« A votre place, s'il y a une demande de rançon, je refuserais le marché. Si vous acceptez vous serez délesté d'une bonne part de votre compte en banque et il n'est pas sûr que vous retrouviez votre fils.

— Laissez-moi tenter cette chance. »

Le policier se détourne en grognant :

« Souvenez-vous de l'affaire Lindberg, cela risque de vous coûter beaucoup d'argent pour ne récupérer qu'un cadavre.

— Fichez-moi le camp ! » crie le docteur Atcheson, excédé.

C'est sur ce ton que vont s'établir les relations entre les Atcheson et la police. Cette divergence d'opinion va être le sujet des conversations de Peyton pendant des semaines. Des paris vont s'engager sur l'issue de l'affaire. Tout cela sera vain car les kidnappeurs ne se manifesteront jamais. Il n'y aura pas de demande de rançon et personne n'entendra plus parler du petit Jimmy Atcheson jusqu'en 1948, c'est-à-dire quatre ans plus tard.

Cette année-là, les Atcheson commencent à surmonter leur chagrin. La maman du petit Jimmy est redevenue une jolie femme élégante aux cheveux dorés, toujours un peu surexcitée, peut-être un peu plus nerveuse qu'autrefois. Le docteur lui, n'écarte pas l'idée d'avoir un second enfant.

Un matin, alors qu'il sort de chez un malade, son éternel chapeau mou en bataille, il jette sa trousse sur le siège de sa voiture et reste positivement foudroyé de stupeur.

Ce petit garçon aux cheveux dorés qui marche sur le trottoir dans sa direction, doit avoir entre quatre et cinq ans, mais c'est fou comme il ressemble à Jimmy. Même visage ovale, mêmes oreilles bien plaquées sur les tempes, les mêmes yeux bleus, la même bouche, le même nez, ce petit air sérieux qu'avait déjà Jimmy six mois après sa naissance et qui les amusait tant ! Ma parole, c'est lui !

Debout près de sa voiture, le docteur Atcheson regarde s'approcher le gamin vêtu d'une petite culotte en tissu écossais et d'une chemisette rouge.

Lorsqu'il passe tout près de lui, le docteur se retient de lui poser la main sur l'épaule et de l'appeler : « Jimmy ».

Mais ce serait stupide, n'est-ce pas ? Même si c'était lui, Jimmy ne reconnaîtrait pas son père ; même si c'était lui il ne s'appellerait plus Jimmy. Et que dirait la nurse en jupe grise et blazer bleu qui le tient par la main ?

Mais le docteur Atcheson voit s'éloigner l'enfant avec la conviction profonde qu'il s'agit bien de son fils.

Trois jours plus tard, le petit homme brun au teint olivâtre, devenu le chef de la police de Peyton, vient en personne rendre visite à M^{me} et M. Atcheson :

« Vous avez bien fait, Docteur, de contrôler vos sentiments lorsque vous avez rencontré cet enfant. Comme vous me l'avez demandé, nous avons fait une enquête. Figurez-vous qu'il s'agit ni plus ni moins du petit Charles Joseph Lang. »

Les glaçons, que M^{me} Atcheson sidérée laisse tomber distraitemment dans le verre qu'elle allait servir au policier, font un petit bruit dans le silence. Il faut dire que l'information a de quoi surprendre. Industriels de père en fils, propriétaires de puits de pétrole, d'une compagnie de transports routiers, actionnaire d'une banque importante les Lang sont la famille la plus riche et la plus connue de toute la région.

« On ne peut guère les soupçonner d'avoir volé votre Jimmy, conclut le chef de la police. Et encore moins de l'avoir kidnappé pour en tirer rançon. Je suis désolé. »

Mais depuis qu'elle connaît l'existence en ville de cet enfant, un grand espoir est né chez M^{me} Atcheson. Aussi s'y accroche-t-elle désespérément :

« C'est peut-être un enfant qu'ils ont adopté ? dit-elle.

— Peut-être... reconnaît le policier.

— Dans ce cas, ils l'ont peut-être adopté par l'intermédiaire du marché noir aux bébés ? »

Le policier admet que cela ne peut être exclu. Depuis qu'ont été promulguées aux Etats-Unis des lois réglementant très sévèrement l'adoption, il existe en effet un marché noir des bébés. Les Lang pourraient de cette façon avoir adopté Jimmy en ignorant qu'il s'agissait d'un enfant volé.

« Je vais m'occuper de ça », déclare le policier en prenant congé.

Une semaine plus tard, nouvelle visite du chef de la police chez les Atcheson.

« Je suis au regret, M^{me} Atcheson, mais rien ne vient confirmer la thèse que vous aviez émise. Au contraire, M^{me} Lang présente cet enfant comme étant réellement le sien et sa maternité est d'autant plus difficile à mettre en doute que le petit Charles Joseph a un frère jumeau. Eh oui, madame : Robert. Il s'appelle Robert. De l'avis du policier qui a pris ces renseignements très discrètement, les deux enfants sont vraiment la réplique l'un de l'autre. Dans ces conditions, comprenez qu'il est inutile d'ouvrir une enquête. »

M^{me} Atcheson, qui vient d'accuser le coup, réagit :

« C'est bien gentil tout cela, mais qu'est-ce qui prouve qu'ils sont vraiment jumeaux ? »

Le docteur Atcheson hausse les épaules :

« Voyons, Jeanne.

— Tu me fais rire ! Une ressemblance vue par un policier, ce n'est pas une preuve.

— Mais mon collègue a recueilli aussi l'avis des voisins, madame.

— Mais enfin ces Lang ne sont pas tabous tout de même ! Qu'est-ce qui vous empêche de leur demander la preuve légale de la naissance de ces jumeaux ?

— Ils ne sont pas tabous, mais mettez-vous à leur place. Ils pourraient prendre cela très mal et M. Lang a le bras long. Voyez-vous, madame Atcheson, je n'ai pas les moyens juridiques ni une conviction suffisante pour prendre le risque d'importuner ces gens. Au revoir madame, au revoir Docteur. »

Après le départ du policier, les Atcheson sont bien obligés de s'incliner. Mais le

voisinage des deux sosies de son petit garçon disparu cause à M^{me} Atcheson de tels troubles que son mari, craignant pour sa raison, décide de quitter Peyton et d'aller s'établir dans le Kentucky, au grand soulagement du chef de la police.

Mais contrairement à ce que croient les autorités de Peyton, l'affaire n'est pas enterrée pour cela. En dépit de l'évidence, M^{me} Atcheson continue d'affirmer que le soi-disant Charles Joseph Lang est bel et bien son petit Jimmy. Même l'existence de Robert, son frère jumeau, ne lui paraît pas une preuve suffisante. L'ardeur de sa conviction est telle qu'elle finit par la faire partager à son mari.

D'ailleurs celui-ci, depuis sa rencontre imprévue avec Charles Joseph est resté profondément troublé. Certes il est logiquement impossible de mettre en doute l'identité de cet enfant ; pourtant, plus le médecin ressasse le souvenir de cette rencontre, plus il se souvient de multiples détails enregistrés par son œil professionnel qui viennent donner raison, contre la raison même, à M^{me} Atcheson.

Un beau jour, le docteur se rend à Peyton et décide de demander un rendez-vous à M. Lang.

M. Lang, quarante ans, aussi large que haut, les cheveux déjà gris, le reçoit très aimablement, le cigare aux lèvres, dans son bureau au cinquième étage du petit building de verre et d'acier qu'il a fait construire dans le parc de sa villa.

« Excusez-moi, dit-il en ouvrant la fenêtre, il doit y avoir une fumée terrible ici. Je suis là depuis sept heures ce matin, et je fume comme un sapeur. Je suis content de vous connaître. Vous savez que j'ai entendu parler de vous, par des indiscretions, des ragots peut-être sans fondement. Je me suis laissé dire que votre femme a été très frappée de la ressemblance de Charles Joseph avec votre malheureux enfant qui vous a été volé il y a quatre ans ?

— C'est vrai monsieur.

— Rassurez-vous, je ne lui en tiens pas rigueur. J'imagine ce qu'a pu être son chagrin. D'ailleurs je n'en ai même pas parlé à ma femme. D'autant que Charles Joseph, ayant un frère jumeau, cela règle la question, n'est-ce pas, Docteur ?

— Eh bien justement, cher monsieur, c'est la question que je voulais vous poser. Est-ce qu'en dépit de sa ressemblance avec Robert, Charles Joseph n'aurait pas été un bébé adopté ? Et dont vous ne connaissiez pas l'origine ?

— Non Docteur. Vous pensez bien que si cela avait été le cas, et devant la suspicion de votre femme, j'aurais moi-même demandé une enquête. Mais je n'ai pas eu à le faire. Charles Joseph est bien notre fils véritable. C'est ma femme qui lui a donné naissance, comme à Robert.

— Ce sont de vrais ou de faux jumeaux ?

— Des faux. Ils sont nés à deux heures d'intervalle. Mais la ressemblance est extraordinaire. »

Cette fois le docteur Atcheson est prêt à s'incliner définitivement lorsqu'il aperçoit dans le jardin un petit garçon jouant au bord de la piscine avec un bateau en baudruche. C'est le plein été. Il fait une chaleur étouffante et l'enfant est vêtu d'un slip minuscule.

« C'est Charles Joseph, n'est-ce pas ?

— Oui. A quoi le reconnaissez-vous ?

— Je ne sais pas.

— Je regrette que Robert ne soit pas là, conclut en se levant dans un soupir M. Lang. Vous l'auriez peut-être confondu avec son frère. »

Mais le docteur Atcheson ne l'aurait pas confondu. En sortant, il s'arrange pour s'approcher de la piscine et constater de plus près que Charles Joseph a bien, sur l'omoplate et à la taille, deux taches brunes naturelles, absolument identiques à celles qu'avait Jimmy à sa naissance.

Le 13 juillet 1948, le docteur Atcheson reçoit à son cabinet un homme chauve au visage en lame de couteau. C'est un détective privé.

« Je m'adresse à vous, monsieur, parce que si je relance à nouveau la police, je n'ai aucune chance d'être écouté. Voilà, je vous demande d'enquêter sur Charles Joseph, cinq ans, soi-disant jumeau de Robert, tous deux fils de la famille Lang de Peyton dans l'Ohio. Il s'agit d'établir que, malgré la ressemblance des deux enfants, Charles Joseph a été en réalité adopté au marché noir des bébés. Il faut prouver qu'il serait en fait notre fils, enlevé alors qu'il avait un an et demi. »

Après l'exposé des détails, le détective demande :

« Est-ce que vous voulez des éléments étayant votre conviction ou des preuves juridiques permettant d'obtenir légalement la restitution de l'enfant ?

— Je veux qu'on nous rende l'enfant, donc des preuves formelles.

— Soit. Mais je dois vous prévenir, Docteur, que cela risque d'être très long. Il faut que je retrouve les ravisseurs, que j'obtienne les preuves de leur culpabilité, que j'établisse le lien avec la famille Lang, etc. Il me faudra un an, peut-être plus. »

Qu'importe pour le docteur le temps qu'il faudra. L'important c'est d'aboutir. D'ailleurs, pour ne pas soumettre les nerfs de sa femme à une épreuve supplémentaire, il ne la met pas au courant de l'enquête qu'il fait entreprendre.

Les mois, l'année, passent. Alors que l'enquête vient d'entrer dans sa deuxième année, il se produit un rebondissement dramatique. Durant le mois d'août 1950, la police d'une petite ville de Floride est appelée de toute urgence à la villa de vacances de la famille Lang : le frère de Charles Joseph, le petit Robert Lang, a disparu.

Durant toute la journée et toute une nuit des barrages sont établis sur les routes, des battues sont organisées dans les marécages avoisinants et la famille Lang attend près du téléphone un appel hypothétique de kidnappeurs éventuels.

Ce n'est qu'au petit matin du deuxième jour que le corps du malheureux gamin est découvert étranglé dans un marécage, à trente kilomètres du lieu où il a été enlevé.

Evidemment, lorsqu'il est averti de cet étonnant rebondissement, le chef de la police de Peyton envoie la police du Kentucky chez les Atcheson.

C'est un dimanche, les Atcheson sont chez eux. Ils sont très surpris de recevoir cette visite d'un policier.

« Que se passe-t-il ? demande le docteur.

— Je suis chargé de vous apprendre que l'un des jumeaux de la famille Lang vient d'être assassiné. »

Le couple horrifié n'a qu'un seul cri :

« Lequel ? »

Le policier, interdit, consulte ses papiers :

« Je crois que c'est Robert.

— Vous êtes sûr ?

— Oui, regardez... C'est écrit. »

M^{me} Atcheson, pâle comme une morte, se laisse tomber dans un fauteuil et s'exclame devant le policier qui n'y comprend rien :

« Dieu soit loué, ce n'est pas notre Jimmy. »

Malgré la présence des Atcheson dans le Kentucky, malgré l'émotion dont a fait preuve M^{me} Atcheson, le chef de la police de Peyton se demande s'il ne s'agit pas d'un geste de vengeance du docteur et de sa femme qui auraient payé un tueur. Il n'en est rien en ce qui concerne le docteur, puisqu'il est tenu fidèlement au courant des progrès de l'enquête qu'il a fait entreprendre. Mais M^{me} Atcheson n'ayant pas été informée de cette enquête pourrait fort bien avoir voulu faire payer à la famille Lang ce qui semblait être son triomphe définitif.

Une année s'écoule encore et le détective privé au crâne chauve et au visage en lame de couteau apporte solennellement son dossier enfin clos au docteur Atcheson :

« Mission accomplie, Docteur. J'ai toutes les preuves que vous m'avez demandées. Je vous conseille de charger immédiatement votre avocat de déposer ses conclusions auprès du juge président du tribunal. »

En présence du dossier, le juge conclut :

« Il n'est pas possible de douter plus longtemps que le soi-disant Charles Joseph Lang est en réalité Jimmy Atcheson, kidnappé au berceau. L'enfant doit être immédiatement rendu aux Atcheson. »

Lorsque le chef de la police de Peyton rencontre M. Lang qui mâche toujours ses cigares dans son petit building de verre et d'acier, celui-ci déclare :

« Vous donner Charles Joseph ? Il n'en est pas question !... D'ailleurs le problème ne se pose pas, il n'est pas là. Il est parti avec sa mère.

— Où est-elle ?

— Je ne sais pas. »

Déjà la presse publie l'essentiel du dossier constitué par le détective privé. D'après celui-ci, seul Robert est le fils de M^{me} Lang. Celle-ci, ayant aperçu un jour Jimmy Atcheson et constaté sa ressemblance extraordinaire avec son propre bébé, avait conçu le désir irrésistible de le lui donner comme frère. Ce désir était devenu obsession. Comme il n'était pas question de décider les Atcheson à céder leur enfant, un enlèvement avait été organisé.

Tandis que l'on cherche partout M^{me} Lang, le chef de la police fait réouvrir l'enquête sur l'assassinat du petit Robert. Il aboutit à la conclusion que l'enfant a bien été la victime d'un tueur à gages payé par M^{me} Atcheson.

Ainsi donc ces deux femmes, à demi folles, s'étaient livrées sans se connaître et pendant cinq ans, une guerre sans merci. M^{me} Atcheson, d'abord condamnée à dix ans de réclusion, sera ensuite transférée dans un asile psychiatrique.

Nous ne connaissons pas la peine infligée à M^{me} Lang lorsqu'elle sera retrouvée au Mexique sept ans plus tard. De toute façon, l'une et l'autre étaient quittes ; chacune ayant payé par la perte d'un enfant.

Le petit Jimmy avait donc quatorze ans lorsqu'il fut rendu à son père véritable. Quatorze ans, et déjà une longue histoire derrière lui.

UNE VIEILLE DAME AU CHAPEAU VERT

Mrs Priscilla Wonderstone, trotte derrière l'huissier qui la conduit à travers le dédale des bureaux de Scotland Yard.

« Jeune homme ne marchez pas si vite ! A mon âge, on a droit à plus d'égards. »

L'huissier n'est pas un jeune homme. Il est à deux ans de la retraite. Mais le ton impératif de la vieille dame, lui fait ralentir le pas.

En arrivant devant la porte de l'inspecteur qui l'a convoquée, Mrs Priscilla le remercie aigrement.

« Je n'aime pas beaucoup les uniformes, mais je dois reconnaître que sans vous je n'aurais jamais trouvé ce maudit bureau ! »

Puis elle ouvre la porte :

« C'est vous l'inspecteur Wilson ? »

Un homme d'une cinquantaine d'années, lève un regard étonné de son bureau. Personne ne l'apostrophe jamais de cette façon !

« Alors, c'est vous l'inspecteur Wilson ? Oui ou non ? »

Décidément il vaut mieux répondre :

« C'est moi madame, que désirez-vous ? »

— Comment ce que je désire ? Elle est bonne celle-là ! Mon garçon c'est vous qui m'avez convoquée ! Convoquée ! Convoquer une femme de mon âge c'est de la dernière courtoisie ! Vous n'auriez pas pu me téléphoner ? Ou venir me voir ? J'ai soixante-dix ans, moi mon garçon ! Alors, qu'est-ce que vous me voulez ? »

L'inspecteur Wilson fouillant dans ses papiers, réalise soudain que cette vieille dame furieuse, est sa première cliente de la journée. Il ne s'attendait pas à une vision pareille.

Robe noire à col de dentelle, chapeau d'un vert étonnant, œil bleu, et rouge à lèvres framboise. La « convoquée » porte ses rides et son âge, avec une vivacité remarquable. Son menton pointu se dresse vers l'inspecteur.

« Eh bien, je vous parle ! Faites-moi entrer, donnez-moi un siège, bougez que diable ! On ne vous apprend pas la politesse ici ? Je vous préviens j'ai horreur des discussions oiseuses. Alors réglons cela. Et expliquez-moi ce que veut dire ce charabia : « Pour information concernant le décès du sieur Wonderstone »

Dans son for intérieur, l'inspecteur Wilson se dit : « Nom d'une pipe, qu'est-ce que c'est que ce numéro-là ? C'est ça la meurtrière présumée de ses trois maris ? Une histoire de fou, oui, dans quoi j'ai mis les pieds, moi. Encore une histoire de querelles de voisins. Vengeance de femmes... »

Puis tout haut :

« Vous avez été convoquée pour information concernant le décès de votre mari, M. Wonderstone.

— Oui je sais ! C'est marqué sur votre papier ! Ce n'est pas ça que je vous demande ! Je vous demande ce que cela veut dire jeune homme ! »

La terrible vieille dame a décidément un penchant à traiter de jeune homme tout ce qui n'est pas septuagénaire comme elle.

« Concernant le décès de votre mari, M. Wonderstone, mort le 18 septembre 1956, quinze jours après votre mariage. C'est une mort rapide. »

Mrs Priscilla lève un sourcil bien dessiné sur un œil bleu scandalisé.

« En quoi cela vous intéresse-t-il ? »

L'inspecteur garde son calme avec peine.

« Madame, si vous me permettiez d'exposer les faits ?

— Mais je les connais les faits, Walter est mort quinze jours après notre mariage c'est exact ! Et vous savez, ce n'est pas la première fois que ça m'arrive. Edgard aussi, mon précédent mari, a connu ce triste sort. Dix-huit jours le pauvre...

— Vous reconnaîtrez qu'il y a là une coïncidence curieuse ?

— Coïncidence ? On voit bien que vous êtes jeune. Peut-on parler de coïncidence à nos âges ? Est-ce une coïncidence, si un homme meurt à soixante-treize ans, et l'autre aussi. Vous apprendrez mon garçon, à vos dépens, que c'est là un âge où beaucoup d'hommes nous faussent compagnie ! C'est une question de statistique voyez-vous.

— Vos précédents maris avaient soixante-treize ans tous les deux ?

— En effet, j'ai là les actes de décès. Je les garde toujours dans mon sac. Voyez vous-même. »

L'inspecteur tend machinalement la main vers les documents. Cette femme le dépasse. Puis il s'étonne :

« Mais il y en a trois ?

— J'ai été mariée trois fois, monsieur ! »

L'inspecteur peut lire en effet que Sylvester Murray, est décédé à l'âge de soixante-treize ans, que six mois plus tard, Edgard Holly a subi le même sort au même âge, et que enfin, Walter Wonderstone a copié sur les précédents...

La dénonciatrice n'avait parlé dans sa lettre que de deux maris, elle avait oublié le tout premier.

« Euh... votre premier mari est mort de quoi ? »

Mrs Priscilla se cale dans son fauteuil, range son parapluie, rajuste son chapeau, et regarde l'inspecteur en face :

« Si je comprends bien, vous me soupçonnez de les avoir tués n'est-ce pas ?

— Madame, il ne s'agit pour l'instant que d'une information, rien de plus.

— Oui, oui... on dit ça ! — Arrêtez-moi si je me trompe ? — C'est cette petite horreur de Charlotte qui vous a prévenu n'est-ce pas ?

— Je l'ignore madame, mais nous avons en effet reçu une lettre anonyme.

— Faites voir ! »

L'inspecteur n'a pas le temps de dire non, la vieille dame est déjà dans ses papiers.

« Eh bien voilà ! J'avais raison. C'est Charlotte ! Elle a toujours été jalouse de moi. C'est insensé les vieilles filles vous ne trouvez pas ? Bon. Donc nous disions que vous me soupçonnez d'avoir tué qui ?

— Eh bien cette lettre dit que Walter Wonderstone et Edgar Holly sont morts dans des conditions mystérieuses, après quinze jours de mariage...

— Des conditions mystérieuses ! Décidément cette pauvre Charlotte aurait mieux fait de se dévergondner un peu plus, elle aurait appris qu'il n'y a pas de mystère à mourir comme ils l'ont fait !

— Ah ? C'est-à-dire ?

— Ils sont morts dans mon lit, mon garçon. C'est tout ce que je peux dire décemment et en public. Adressez-vous donc au médecin qui a délivré les certificats de décès ! »

L'inspecteur Wilson ouvre des yeux grands comme des soucoupes, et en rougit presque.

« Vous voulez dire que...

— Je veux dire ce que vous pensez !

— Mais... pas tous les deux ?

— Tous les trois mon cher, tous les trois, c'est ainsi. Et je n'en suis pas responsable, croyez-le bien. Cela dit c'est extrêmement désagréable, je le reconnais volontiers. »

L'inspecteur Wilson est proprement estomaqué. Et le voilà qui considère Mrs Priscilla (âgée de soixante-dix ans) avec un étonnement si visible que la vieille dame s'en offusque.

« Contentez-vous de faire votre rapport mon garçon, et n' imaginez pas ! Est-ce tout à présent ? »

Wilson reprend ses esprits et son ton de policier pour répondre :

« Je crains que non.

— Et qu'entendez-vous par là ?

— Je pense que le juge demandera l'exhumation des corps pour une autopsie.

— Eh bien c'est du propre ! Et pourquoi s'il vous plaît ?

— La police n'aime pas les coïncidences, madame Wonderstone. Trois morts du même âge, dans des conditions identiques, c'est plus qu'il n'en faut pour ouvrir une enquête. Soyez aimable de ne pas quitter Londres, et de vous tenir à la disposition de nos services. Je garde les certificats de décès. »

Mrs Priscilla Wonderstone, du nom de son dernier époux défunt, se lève, défroisse sa robe, récupère son parapluie, tourne le dos à l'inspecteur, ouvre la

porte, la referme sur elle, puis l'ouvre à nouveau :

« Soyez aimable à votre tour d'appeler un huissier pour me reconduire ! Cet immeuble est un vrai labyrinthe, et je déplore l'accueil qu'on y reçoit ! Passez une bonne journée mon garçon ! »

Et clac, la porte se referme.

Ainsi se termine le premier acte, de ce drame anglais, qui n'en comporte que deux.

Dès que l'affaire s'ébruite, et que l'enquête fait un peu de remue-ménage chez les voisins, une nouvelle information étonnante parvient à la police. Toujours en provenance de la dénommée Charlotte, voisine irascible et jalouse, qui semble avoir étudié de près la vie privée de son ennemie Priscilla.

Cette dernière aurait eu un amant, en plus de ses trois époux. Un amant de soixante-quinze ans, cette fois, peintre et ami de Priscilla depuis leur plus jeune âge. Du temps où la vieille dame était modèle, et posait nue pour les artistes du quartier. Et cet amant serait mort, lui aussi, la même année que les autres, d'une crise cardiaque, dans des conditions identiques, c'est-à-dire au lit. Mais dans le sien cette fois. Ce qui permet à Mrs Priscilla de rétorquer aux mauvaises langues et à la police :

« Lui au moins, n'est pas mort chez moi ! Alors laissez-le train-quille. »

Ce à quoi l'inspecteur Wilson objecte :

« Il est mort chez lui, mais vous y étiez, c'est vous qui avez prévenu le médecin ! »

Quatre ! Cette terrible mangeuse d'hommes aurait fait trépasser quatre hommes, mais comment ?

Le médecin qui a délivré les certificats de décès est un honnête médecin qui a honnêtement constaté sur les quatre cadavres présents, quatre crises cardiaques, dues à un excès, comment dire, « un excès de prévenances pour leur partenaire féminine ». Il n'a rien trouvé d'autre.

Par contre le médecin légiste rend un rapport succinct mais édifiant. Il a découvert, dans chacun des corps, la présence de phosphore. Du phosphore blanc. Un poison violent, mortel à dose de quelques centigrammes. En effet, si le corps humain renferme du phosphore en permanence, il ne s'agit pas du même, et il est éliminé comme le calcium, sans aucun problème.

Par contre, le phosphore officinal, celui que l'on emploie pour tuer les rats, le blanc, le dangereux, ne s'élimine pas. Et il est bien là, dans les quatre corps !

Ce qui veut dire, en clair, que Mrs Priscilla a empoisonné ses trois époux et son amant. En l'espace d'un an. Pour quel mobile ?

Elle-même n'y comprend rien et se fâche !

« Vous oubliez que je n'avais aucun intérêt à supprimer ces malheureux ! »

En effet. Il ne peut s'agir d'argent. Alors de quoi s'agit-il ? L'avocate de la vieille dame entame une argumentation astucieuse devant le juge d'instruction...

« Vous n'ignorez pas que le phosphore a été longtemps employé comme

tonique. On le prescrivait sous forme d'huile phosphorée, ou d'huile de foie de morue phosphorée. Aujourd'hui, on ne prescrit plus ces formes toxiques. Mais il existe dans le commerce actuellement des pilules aphrodisiaques, de la marque *Damiana*, et il est bien connu que n'importe qui peut se procurer ces pilules sans ordonnance. Elles contiennent du phosphore en petite quantité.

— Et où voulez-vous en venir, Maître ?

— Eh bien je pense que les deux derniers maris de ma cliente ont voulu redonner un semblant de verdure à leur lune de miel. Phosphore et vieilles bretelles, si vous voyez ce que je veux dire...

— Et les autres, Maître ? Le premier mari par exemple, après quarante ans de mariage avec Mrs Priscilla. Croyez-vous qu'il ait eu besoin de prouver quelque chose ? Et l'amant ? Ce peintre ami d'enfance, pourquoi aurait-il eu lui aussi, brusquement, éprouvé le même besoin, alors qu'il connaît l'inculpée depuis des années ? »

Remarque pertinente de la part du juge, que confirme d'ailleurs une perquisition au domicile de la vieille dame, et à celui du peintre.

Pas la moindre pilule revigorante à l'horizon, dans leur pharmacie, ni dans leur tiroir, ni nulle part. Aucune preuve qu'ils aient acheté eux-mêmes le produit en question. Une bonne cinquantaine de pharmacies ne se souviennent pas d'eux. Et pourtant, tous les pharmaciens sourient quand on leur demande ce genre de produit. Et remarquent forcément le client, peu ou prou.

D'autre part, pour rendre l'effet de ces pilules toxique, il faut en absorber en grande quantité. Aucun homme ne s'y risquerait.

L'avocate, elle, en est convaincue au contraire.

« Monsieur le Juge, il y a un âge où les hommes sont prêts à faire n'importe quoi dans ce domaine. Quitte à prendre des risques stupides ! »

Mais cette argumentation n'est pas suffisante. Quatre hommes, ce n'est pas un. Quatre hommes stupides c'est beaucoup. Surtout en face de Mrs Priscilla Wonderstone : soixante-dix ans ! Elle aurait eu quarante ou cinquante ans, ou vingt ans même, que la chose se comprendrait !

Voici l'opinion du juge, qui sera celle du jury :

« De deux choses l'une : ou bien l'accusée ici présente a délibérément empoisonné ces quatre hommes, pour s'en débarrasser à l'aide de pâte phosphorée destinée aux rats. Mobile inconnu. Peut-être la manie du mariage, puisqu'il ne s'agit pas d'argent.

« Ou alors, beaucoup plus subtil, cette vieille dame a fait ingurgiter à ces quatre hommes, sans qu'ils le sachent, les fameuses pilules, à fortes doses. Mobile évident : se prouver à elle-même qu'elle était séduisante et désirable. Autrement dit, Mrs Priscilla ne serait qu'une vieille dame lubrique, comme il en existe peu !

« De toute façon, elle est coupable. »

Dans son box, le jour du procès, Mrs Priscilla, toujours vêtue de noir, toujours en chapeau vert et en rouge à lèvres framboise, l'œil bleu toujours perçant, invective le procureur :

« Vous ne connaissez rien à la psychologie féminine, monsieur ! Permettez-moi

de vous le dire. Quand a-t-on vu une femme de mon âge vouloir prouver ce genre de choses ? Et avec de vieux maris et un vieil amant ? Je vais vous le dire moi : jamais. Les femmes choisissent, dans ce cas, des maris ou des amants bien plus jeunes ! Et qui n'ont pas besoin, eux, de phosphore comme vous dites ! »

Vexé, le procureur répond :

« Dans ce cas, elle les paye, madame Wonderstone, ce qui n'était pas dans vos moyens ! »

Alors se tournant vers le public, la vieille Mrs Priscilla le prend à témoin :

« Ce représentant de Sa Majesté se conduit tout à fait vulgairement ! Dois-je lui rappeler mon âge ? Décidément la justice de notre pays est bien mal en point. Je n'ai tué personne. Je me suis simplement mariée, parce que j'aime être mariée. C'est plus convenable. Mon premier mari est mort, j'en ai pris un autre. Il est mort, j'en ai pris un autre, c'est tout ! Qu'ils aient voulu faire de leur mieux, cela ne me regarde pas ! Et je l'ignorais ! »

Le procureur se fâche :

« Et votre amant ? C'est convenable ça ? A votre âge, vous auriez pu avoir d'autres passe-temps !

— Monsieur ! Si vous m'y obligez, je vous ferai remarquer le vôtre, d'âge ! Avez-vous pour autant renoncé à vivre ? Pourquoi les hommes auraient-ils seuls le droit d'aimer passé l'âge de la retraite ? Je vous le demande ? Faites-vous des procès à tous ceux qui oublient leurs cheveux blancs pour prendre femme ? Non, n'est-ce pas, car ce serait vous condamner vous-même, très certainement.

— La question n'est pas là. Contentez-vous de répondre aux questions !

— C'est une grande question justement, et je vois mon garçon que vous faites de l'anti-féminisme primaire !

— Ne m'appellez pas votre garçon ! »

Hélas, cette brillante discussion ne fit rire que le public. Et le juge dut intervenir pour ramener les débats à une plus juste vision des choses :

Coupable ou non coupable ?

Coupable décidèrent les jurés. Et condamnée à mort fut la vieille Mrs Priscilla Wonderstone qui, avant de quitter son box, ne déclara qu'une chose :

« Vous raccourcissez ma vie parce que vous ne l'avez pas comprise. La vôtre restera aussi étroite que vos esprits ! »

Mais vu son grand âge, la vieille dame indigne ne fut pas pendue haut et court, ainsi que l'avait annoncé la sentence. La grâce lui fut accordée.

La grâce de maugréer encore quelques années dans une cellule. Sans que personne, honnêtement, ne puisse dire si elle était une criminelle étonnante, ou une amoureuse encore plus étonnante.

LA DERNIÈRE VOLONTÉ DE L'AVIATEUR

Alan Colter est plutôt du genre paysan, il exploite une ferme de cinq cents hectares au Canada. Dans le cockpit de son avion de chasse, il est si grand qu'il fait penser à un ours grizzli qui y serait entré de force avec un chausse-pied. Ce jour de novembre froid et brumeux de 1944, son escadrille patrouille au-dessus du Jura, à la recherche d'avions allemands car il en est encore quelques-uns à se risquer de ce côté du front.

Le début cruellement banal de cette histoire ressemble à beaucoup d'autres. Alan Colter, qui a déjà huit victoires à son palmarès, ne serait pas fâché d'en emporter une neuvième.

Bien que ces jours-ci les victoires soient moins glorieuses : les aviateurs allemands sont épuisés, sans cesse sur la brèche, trop souvent isolés, et les performances de leurs appareils étant insuffisantes, ils deviennent des proies faciles.

Soudain, très au sud, là où la présence de l'aviation allemande est en principe tout à fait improbable, Colter aperçoit un avion à croix gammée. L'Allemand rase la cime des arbres. Il s'agit sans doute d'un isolé qui a perdu sa route, dont les instruments de bord sont peut-être endommagés et qui cherche vainement des positions amies pour atterrir. Alan Colter décide de l'attaquer, prévient sa base par radio et pique sur l'ennemi qui vient de l'apercevoir et essaie de fuir. Mais il n'est pas assez rapide ; une seule salve de mitrailleuse et l'avion à croix gammée laisse échapper un panache de fumée. Désormais sa seule ressource est d'atterrir, ce qui est évidemment très difficile sur des champs couverts de neige, avec un ennemi dans le dos.

Colter a le doigt sur la détente lorsqu'il passe comme un éclair au-dessus de l'appareil en perdition. Il a le temps d'entrevoir la tête de l'Allemand et ses manœuvres désespérées.

Alors le Canadien relâche la gâchette, car son adversaire est vaincu, et il serait lâche de le poursuivre.

En s'éloignant, Alan Colter voit l'Allemand qui tente d'atterrir. Malheureusement son appareil capote sur la neige et se transforme aussitôt en brasier. Mais il semble bien que le pilote vient d'être éjecté de la cabine : il a eu beaucoup de chance.

Le vainqueur lui, rentre à la base, mission accomplie.

1,82 m, 180 livres de muscles et d'os, tel est Alan Colter sous la douche de sa base aérienne, quelque part en France, ce jour de novembre 44. Au retour de sa mission ses camarades ont fêté sa victoire, qui, s'ajoutant à huit autres, va lui valoir une décoration.

Mais Colter ne chante pas sous la douche comme à son habitude. Tandis qu'il enfle son uniforme, un pli songeur s'installe entre ses sourcils blonds broussailleux. De temps en temps le gris pâle de ses yeux disparaît derrière ses paupières. Malgré lui il essaie indéfiniment de revivre l'instant de sa victoire. Oui ou non le pilote qu'il vient d'abattre s'en est-il sorti ? A-t-il été éjecté de sa cabine, avant que son appareil explose sur le champ de neige où il tentait de se poser ?

Le meilleur moyen de le savoir est encore de se renseigner auprès de l'hôpital allié où l'Allemand aura été conduit, s'il en a réchappé.

Un infirmier militaire anglais, deux heures plus tard, pointe son index dans un grand livre et dévisage Alan Colter.

« Oui. On nous a amené un pilote allemand. C'est vous qui l'avez abattu ? »

— Oui. Il s'en est tiré ?

— En tout cas lorsqu'on l'a amené, il était vivant, mais très abîmé. Je vais me renseigner... »

L'infirmier décroche le téléphone, demande ce qu'est devenu le pilote allemand et répète, mot pour mot, la réponse qu'on lui fait :

« Multiples fractures, bassin et colonne vertébrale, mort sur la table d'opération, avant que le chirurgien ait eu le temps d'intervenir. »

Alan Colter encaisse le coup. La mort d'un ennemi dans ces conditions ne lui plaît pas.

Vingt minutes plus tard une jeune anglaise en uniforme grisâtre de caporal tend au Canadien d'un geste négligent un petit sac :

« Tenez... Voilà ce qu'on a trouvé sur lui... »

Alan ouvre le sac, et n'y trouve que quelques babioles sans intérêt et un portefeuille contenant des papiers au nom de : Conrad Ebernach, vingt-cinq ans, né à Stuttgart, marié, père d'un enfant.

La jeune femme-caporal aux cheveux raides tend la main pour reprendre le petit sac et le portefeuille :

« Vous avez noté ? »

— Attendez... »

Alan Colter vient d'entrevoir une photo : une jolie brune aux yeux en amande, plus espagnole qu'allemande, qui tient dans ses bras un bébé d'une dizaine de mois.

« Eh oui... Encore une veuve ! » dit la femme-caporal qui tend à nouveau la main.

La main tendue de la jeune femme agace le Canadien.

« Attendez... dit-il. Vous avez bien une minute, non ? »

La vue de cette jolie maman avec, son bébé dans ses bras l'a fait brusquement frissonner, il retourna la photo. Une large écriture féminine encore un peu scolaire y a écrit en Allemand cette dédicace que la femme-caporal veut bien lui traduire : « Cher papa, il faut faire bien attention et rester en bonne santé parce que nous t'attendons. »

Alan Colter serre les dents pour ne pas laisser échapper un juron. C'est moche d'avoir tué le père de cet enfant. D'autant plus moche que c'était inutile.

La femme-caporal tend à nouveau la main. Le Canadien lui rend alors le sac

dans lequel il a laissé tomber le portefeuille.

« Eh ! la photo, grince la femme.

— La photo ? Je la garde.

— Vous n'avez pas le droit !

— Je le prends ! » crie Alan en claquant la porte.

A première vue Alan Colter semble plus à sa place au volant de son tracteur dans sa ferme du Saskatchewan. Il a troqué son costume d'aviateur pour le jean et les bottes en caoutchouc avec lesquelles depuis six mois il foule la terre de ses champs.

Bien sûr il n'est pas malheureux. On ne peut pas être malheureux quand on est sorti de la guerre vivant, victorieux, décoré, qu'on a une femme, un fils et cinq cents hectares de blé. Mais il a gardé la photo de la jeune M^{me} Ebernach. Elle est dans son portefeuille et ne le quitte pas. Il l'a d'ailleurs montrée à sa femme. Si M^{me} Ebernach a l'air d'une espagnole, M^{me} Colter, solide scandinave, a tout à fait l'air d'une allemande. Elle aussi a été touchée par la dédicace : « Cher papa, il faut faire bien attention, et rester en bonne santé parce que nous t'attendons. »

« Pauvre femme, pauvre gosse », a dit M^{me} Colter.

Son mari a tourné et retourné la photo.

« Je me demande ce qu'elle a pu devenir.

— N'y pense plus. Si tous les soldats devaient penser à ceux qu'ils ont tués, ce serait épouvantable.

— Ce n'est pas à lui que je pense. Lui, il est mort. Mais c'est à cette femme et à son gosse. Tu sais l'Allemagne, écrasée sous les bombes, ce n'est pas beau à voir. Et la vie ne doit pas être facile pour une veuve seule avec un bébé.

— Qui te dit qu'elle est seule ? »

La logique de M^{me} Colter va faire que les mois et les années passent. Burt, le fils d'Alan Colter qui a maintenant dix-sept ans — connaît par cœur l'histoire de la photo de M^{me} Ebernach et de son bébé. De temps en temps il tente de convaincre son père.

« Ecoute, papa, je ne vois pas pourquoi tu te tourmentes avec cette histoire. C'était la guerre. Ce qui est arrivé à cet aviateur aurait pu t'arriver. Et c'est maman qui serait veuve et moi qui serais orphelin.

— Tu as raison, fiston. N'y pensons plus. »

Mais Alan Colter remet soigneusement la photo dans son portefeuille.

Les années passent encore. Chaque fois que Burt voit son père fouiller dans son portefeuille et tomber par hasard en arrêt sur la photo qui jaunit et craquèle, il s'enfuit : il en a « ras le bol » des histoires de guerre de papa Colter.

« Pourquoi est-ce que tu gardes ça, papa ? Ça ne sert qu'à te donner un remord inutile. Tu as fait ton devoir, un point c'est tout. »

Plusieurs fois son père s'est reproché de ne pas avoir au moins essayé de savoir ce que cette femme était devenue.

« Fiche-nous la paix, papa. Il n'est écrit nulle part qu'après la guerre les soldats doivent s'occuper de la famille des ennemis qu'ils ont tués. Chacun sa responsabilité. »

C'est curieux de voir un homme riche, un paysan de 1,82 m et de 180 livres, un pilote fier de ses victoires, garder précieusement pendant neuf années la photo d'une femme inconnue tenant un bébé dans ses bras. C'est pourtant ce qui arrive à Alan Colter. Tant et si bien que son fils Burt, devenu aussi grand et fort que lui mais avec la spontanéité de la jeunesse s'exclame un jour :

« Ecoute, papa, " tu nous les casses " ! De deux choses l'une : ou bien tu essaies de retrouver cette femme, ou tu déchires cette photo. Tu es d'accord, maman ?

— Burt a raison, dit M^{me} Colter.

— Alors papa, tu te décides ? Tu la déchires ou tu agis ?

— Comment la retrouver ?

— Tu t'adresses à une agence de détectives ! A la Croix-Rouge... Est-ce que je sais ! »

Alan Colter remet soigneusement la photo dans son portefeuille.

« Demain j'irai à Régina. J'en aurai le cœur net. »

Trois mois plus tard, dans une enveloppe de papier kraft, l'agence de Régina chargée de l'enquête discrète transmet à Colter quelques renseignements : M^{me} Ebernach ne s'est pas remariée. Elle vit dans les environs de Stuttgart avec sa fille Ingrid qui a douze ans. Sa rente de veuve de guerre étant minime elle travaille comme vendeuse dans une épicerie et, pour permettre à sa fille de suivre les cours d'un lycée, elle est serveuse dans la buvette d'un club sportif pendant le week-end. M^{me} Ebernach demeure au rez-de-chaussée dans un logement d'une pièce qui donne sur la voie ferrée de Stuttgart-Francfort. La conclusion des enquêteurs est que la vie de cette femme est certainement très difficile et son mérite évident.

Or au Canada en 1954, le travail ne manque pas. Le Saskatchewan connaît un véritable boum économique.

« Si on les faisait venir ? propose le Canadien à sa femme et à son fils. On lui trouverait facilement du travail dans la ferme.

— Bonne idée, dit le fils.

— Pourquoi pas », dit M^{me} Colter.

Mais huit jours plus tard la voiture d'un voisin s'arrête brusquement dans un grand nuage de poussière au beau milieu de la ferme Colter.

« Vite, Burt, vite ! Prends des cordes, et un palan. En passant, je viens de voir ton père ! Je crois que le tracteur a glissé dans le fossé et il s'est renversé. Ton père est dessous. »

Alan Colter se tire de cet accident sans blessures graves, simplement des

érafleurs, dont une à la cuisse. Il n'y prend pas garde. Mais quelques jours plus tard, il faut le conduire à l'hôpital, victime d'un grave empoisonnement du sang.

À l'hôpital, il a toujours son portefeuille et la photo de M^{me} Ebernach et de son bébé. La blonde, solide et scandinave M^{me} Colter — accompagnée de Burt son fils qui a maintenant vingt et un ans, la même stature colossale que son père, les mêmes yeux gris, les mêmes sourcils blonds et broussailleux — arpente le couloir de l'hôpital en compagnie du médecin :

« Comment va-t-il ce matin ? demande-t-elle anxieusement.

— Il veut vous voir.

— Je sais. Mais comment va-t-il ?

— Il veut vous voir, c'est tout ce que je peux vous dire. »

M^{me} Colter, malgré son sang-froid et sa réserve habituelle, se laisse aller à pleurer. Elle supplie le médecin de faire l'impossible, et il répond tristement :

« Nous faisons tout ce qui est possible, madame. Nous en sommes à la troisième transfusion. »

Sur son lit d'hôpital, Alan Colter est blanc comme un linge, mais très lucide. Il explique calmement à sa femme et à son fils qu'il va mourir. Après quoi d'un petit mouvement de tête il montre la table de nuit et s'adresse à son fils :

« Là... dans mon portefeuille. Tu trouveras la photo de M^{me} Ebernach. J'étais décidé à la faire venir. Va la chercher, Burt ! Ramène-la avec sa fille, et je mourrai plus tranquille.

— Tu n'es pas encore mort, papa.

— Ramène-la, fiston, je compte sur toi. »

Le mourant a du mal à s'exprimer. Mais il est habité par une idée fixe.

« Je veux la savoir ici. C'est ma dernière volonté. C'est O.K. ?

— C'est O.K. papa. »

La voix du fils est si rauque, sa gorge si serrée, que le père répète :

« Tu le jures, fiston ?

— Je te le jure, papa. »

Burt Colter débarque à Stuttgart huit jours après la mort de son père, au mois de décembre 1954. Il a prévenu M^{me} Ebernach de son arrivée par un télégramme : « Suis le fils d'Alan Colter, pilote canadien qui a abattu votre mari en novembre 1944. Ai promis à mon père sur son lit de mort de vous rencontrer. Serai auprès de vous vendredi 19 décembre à dix-neuf heures. Serais heureux Ingrid présente si possible. Signé : Burt Colter. »

La porte de M^{me} Ebernach a été soigneusement repeinte en vert bouteille. Elle forme une tache étrangement propre et brillante dans un mur noir et parcouru de lézardes. Ebranlée par les bombardements et destinée à la démolition, la sinistre

bâtisse n'a pas été entretenue. D'énormes étais de bois soutiennent son pignon décrépi.

Lorsque la porte s'ouvre, Burt reconnaît immédiatement la jolie femme de la photo : brune aux yeux en amande et plus espagnole qu'allemande. Cette photo qu'il tient d'ailleurs à la main.

Lorsque M^{me} Ebernach s'efface pour le laisser entrer, Burt doit baisser la tête pour pénétrer dans une pièce de cinq mètres sur quatre où un poêle ronfle. En vue de sa venue tout a dû être brique et mis en ordre. Il y a même un petit bouquet de fleurs et près du bouquet de fleurs la photo d'un homme de vingt-cinq ans au front dégagé, aux yeux rieurs, qui fait un rond de fumée avec une cigarette.

Une fillette, assise sur un canapé-lit, se lève. Elle a des nattes brunes qui flottent sur une blouse verte. Burt d'un pas décidé va lui serrer la main.

Evidemment, M^{me} Ebernach ne comprend que quelques mots d'anglais et Burt seulement quelques mots d'allemand. Alors, en guise d'explication, s'il en était nécessaire, il tend la photo.

La veuve du pilote abattu est tout d'abord surprise, mais elle a reconnu la photo. A présent elle la retourne et ses lèvres se mettent à trembler en lisant la dédicace : « Cher papa, il faut faire bien attention et rester en bonne santé parce que nous t'attendons. »

Lorsqu'elle a écrit cela, en tenant la main de sa petite fille, l'espoir d'une vie heureuse était encore possible.

Dans un indescriptible charabia germano-anglais, Burt entreprend d'expliquer la raison de sa présence : pour se conformer à la dernière volonté de son père, il vient la chercher, elle et sa fille, pour l'emmener au Canada. Il se tient presque au garde-à-vous devant M^{me} Ebernach, avec un sourire un peu gauche.

Une telle proposition, faite dans un tel charabia, a de quoi surprendre. M^{me} Ebernach est une femme simple mais apparemment intelligente et qui ne manque pas d'une certaine distinction. Elle a une voix sourde, légèrement rauque. Et bien sûr elle se méfie. Alors Burt a une idée. Il va l'emmener avec sa fille dans un endroit d'où ils puissent téléphoner au Canada. Sa mère parle un peu l'allemand, il essaie de l'expliquer dans son charabia :

« Mutter sagt, a little german. Verstehen Sie ? Mutter sagt a little german. »

Dans le restaurant de Stuttgart d'où ils téléphonent il est neuf heures du soir. Dans le Saskatchewan au Canada il est trois heures de l'après-midi, et M^{me} Colter entend la voix de son fils, claire et décidée, par-dessus l'Atlantique.

« Allô, c'est toi maman ? Ici c'est Burt ! Je suis avec M^{me} Ebernach et sa fille. On a du mal à se comprendre, je crois qu'elle se méfie. Toi tu pourrais essayer de la convaincre, hein ? Je vais te la passer. Vas-y, mets la gomme. J'ai peur de ne pas m'en sortir tout seul. »

Et Burt passe le téléphone à M^{me} Ebernach.

« C'est Mutter, speak to hev. She listens to you. Sprechen Sie. Sie hört Ihnen zu. »

Les deux femmes vont se parler longtemps. M^{me} Ebernach, un peu froide au début, et peu loquace, s'échauffe, devient plus bavarde. Tant et si bien que Burt et Ingrid vont s'asseoir à une table où ils commandent un souper froid car la cuisine

est fermée.

Enfin, au bout d'une heure, M^{me} Ebernach revient. Elle sourit à Burt qui demande entre deux bouchées :

« C'est O.K. ? »

M^{me} Ebernach secoue la tête de haut en bas.

« Formidable ! » s'exclame Burt, et en se levant brusquement, il réunit dans ses bras pour les serrer sur son immense poitrine la mère et la fille.

Puis il lève les yeux et silencieusement interroge le plafond :

« Alors, papa, tu es content ? »